



HAL
open science

Lieux de Mémoire en Orient grec à l'époque impériale

Anne Gangloff, François Jequier, Ewen L. Bowie, Francesca Mestre, Pilar Gómez, Alain Billault, Talila Michaeli, Claude Bérard, Marietta Horster, Olivier Gengler, et al.

► **To cite this version:**

Anne Gangloff, François Jequier, Ewen L. Bowie, Francesca Mestre, Pilar Gómez, et al. (Dir.). Lieux de Mémoire en Orient grec à l'époque impériale. Peter Lang, 9, 2013, ECHO. Collection de l'Institut d'Archéologie et des Sciences de l'Antiquité de l'Université de Lausanne, 978-3-0351-0546-9. 10.3726/978-3-0351-0546-9 . hal-02953075

HAL Id: hal-02953075

<https://hal.science/hal-02953075>

Submitted on 3 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Lieux de mémoire en Orient grec à l'époque impériale

Gut zum Druck
Ready to Print
Bon à tirer

© Peter Lang AG, Bern

ECHO echo ἠχώ

Collection de l'Institut d'Archéologie et des Sciences de
l'Antiquité de l'Université de Lausanne

Directrices de la collection:

Regula Frei-Stolba, Anne Bielman Sánchez et Danielle van Mal-Maeder

Maquette et composition du texte:

Florence Bertholet

Comité éditorial de ce volume:

Anne Bielman Sánchez, Alain Billault, Michel Fuchs, Valérie Huet et
Onno van Nijf

Lieux de mémoire en Orient grec à l'époque impériale

Anne Gangloff (éd.)



PETER LANG

Bern • Berlin • Bruxelles • Frankfurt am Main • New York • Oxford • Wien

Information bibliographique publiée par «Die Deutsche Nationalbibliothek»
«Die Deutsche Nationalbibliothek» répertorie cette publication dans la «Deutsche Nationalbibliografie»; les données bibliographiques détaillées sont disponibles sur Internet sous <<http://dnb.d-nb.de>>.

Publié avec le soutien de la Société Académique Vaudoise, de la Commission des publications de la Faculté des lettres de l'Unil, de la Fondation du 450e anniversaire de l'Unil et de la Vaudoise Assurances.

ISBN 978-3-0343-1375-9 br.
ISSN 1424-3644 br.

ISBN 978-3-0351-0546-9 eBook
ISSN 2235-6495 eBook

© Peter Lang SA, Editions scientifiques internationales, Berne 2013
Hochfeldstrasse 32, CH-3012 Berne, Suisse
info@peterlang.com, www.peterlang.com

Tous droits réservés.

Cette publication est protégée dans sa totalité par copyright.

Toute utilisation en dehors des strictes limites de la loi sur le copyright est interdite et punissable sans le consentement explicite de la maison d'édition. Ceci s'applique en particulier pour les reproductions, traductions, microfilms, ainsi que le stockage et le traitement sous forme électronique.

Imprimé en Suisse

TABLE DES MATIÈRES

Liste des périodiques et des abréviations IX

Anne GANGLOFF

Mémoires et lieux de mémoire dans l'Antiquité gréco-romaine. I

François JEQUIER

Les lieux de mémoire 23

Géographie imaginaire de la mémoire hellène

Ewen L. BOWIE

Mapping Greece: Apollonius' authorised version 37

Francesca MESTRE

L'*Héroïkos* de Philostrate: lieux de mémoire et identité hellénique
dans l'Empire romain 63

Construction des lieux de mémoire dans le discours rhétorique et l'iconographie

Pilar GÓMEZ

Marathon et l'identité grecque au II^e s. apr. J.-C. :
du mythe au lieu commun 79

Alain BILLAULT

Un lieu de mémoire de l'hellénisme :
Borysthène dans le Discours 36 de Dion Chrysostome 95

Talila MICHAELI

Allusions to the Nile and Nilotic landscape in Ancient Art in Israel 109

Lieux de mémoire et identité civique

- Claude BÉRARD
 « Mémoire éternelle » :
 l'*herôon* d'Opramoas à Rhodiapolis 141
- Marietta HORSTER
 Layers of corporate memory in the sanctuary of Demeter
 and Kore in Eleusis. 155
- Olivier GENGLER
 De qui est la mémoire ?
 Construction identitaire et image du passé dans les sanctuaires
 du sud du Péloponnèse sous le Haut-Empire 179

Topographies sacrées

- Anne JACQUEMIN
 Des lieux sans mémoire
 ou les blancs de la carte de la mémoire delphique 201
- Christian R. RASCHLE
 Le temple d'Apollon à Daphné :
 un lieu de mémoire au centre du conflit entre chrétiens et païens 215
- Jean-Sylvain CAILLOU
 Le tombeau de Jésus :
 origine et construction d'un lieu de mémoire 239

Empereurs et lieux de mémoire gréco-romains

- Eric GUERBER
 La fondation de Nicopolis par Octavien :
 affirmation de l'idéologie impériale et philhellénisme 255
- Christine HOËT-VAN CAUWENBERGHE, Maria KANTIRÉA
 Lieu grec de mémoire romaine : la perpétuation de la victoire
 d'Actium des Julio-Claudiens aux Sévères 279

Stéphane LEBRETON	
Les Portes de Cilicie	305
Caroline BLONCE	
Issos, Alexandre le Grand et Septime Sévère	333
Agnès BÉRENGER	
Caracalla et les lieux de mémoire en Orient	353
Anne BIELMAN	
Synthèse	371
<i>Indices</i>	
1. Noms géographiques	379
2. Noms ethniques	382
3. Dieux et déesses, héros et héroïnes	383
4. Empereurs et membres de la maison impériale	384
5. Rois, reines et princes	385
6. Noms de personnages (historiques et fictifs)	385
5. Principaux auteurs anciens	386
Résumés des contributions	389

LISTE DES PÉRIODIQUES ET DES ABRÉVIATIONS

ABSA	The Annual of the British School at Athens. Athens/London : British School at Athens.
AC	L'Antiquité classique. Bruxelles : [s. n.].
ACERDAC	Atti del Centro Ricerche e Documentazione sull'Antichità Classica. Roma : L'Erma di Bretschneider.
Acme	Acme : annali della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università degli Studi di Milano. Milano : Ed. Universitarie di Lettere, Economia, Diritto.
ACSS	Ancient Civilizations from Scythia to Siberia. An International Journal of Comparative Studies in History and Archaeology. Leiden : Brill.
AE	Archaiologike ephemeris. Athinai : Typografeion Estia.
AE	L'Année épigraphique, Paris, 1888—...
Africa	Africa : revue des études et recherches préhistoriques, antiques, islamiques et ethnographiques. Tunis : Institut national du patrimoine.
AJA	American journal of archaeology : the journal of the Archaeological Institute of America. Boston (Mass.) : Boston University, Archaeological Institute of America.
AJAH	American journal of ancient history. Cambridge (Mass.) : Harvard University.
AJN	American journal of numismatics. New York (N.Y.) : American Numismatic Society.
AJPh	American journal of philology. Baltimore (Md.) : Johns Hopkins University Pr.
Anabases	Anabases : traditions et réception de l'Antiquité. Toulouse : Pr. Universitaires du Mirail.
Anat.Ant.	Anatolia antiqua = Eski Anadolu. Istanbul/Paris : Institut français d'études anatoliennes.
Annales (HSS)	Annales : histoire, sciences sociales. Paris : Colin.
ANRW	Aufstieg und Niedergang der römischen Welt : Geschichte und Kultur Roms im Spiegel der neueren Forschung. Berlin : de Gruyter.
AntTard	Antiquité tardive : revue internationale d'histoire et d'archéologie (IV ^e –VIII ^e s.). Turnhout : Brepols.

AR	Archaeological reports. London: Society for the Promotion of Hellenic Studies; British School at Athens.
ArchGiur	Archivio giuridico «Filippo Serafini». Modena: Mucchi.
AS	Anatolian studies: journal of the British Institute of Archaeology at Ankara. London: British Institute of Archaeology at Ankara.
Assaph	Assaph. Studies in Art History. Tel Aviv University: Faculty of the Arts.
AW	Antike Welt: Zeitschrift für Archäologie und Kulturgeschichte. Mainz: von Zabern.
Balkan Studies	Balkan Studies: a biannual publication of the Institute for Balkan Studies. Thessaloniki: Institute for Balkan studies.
BAR	Biblical Archaeology Review. Washington: Biblical Archaeology Society.
BCH	Bulletin de correspondance hellénique. Athènes: Ecole française d'Athènes; Paris: de Boccard.
BGU	Berliner griechische Urkunden (Ägyptische Urkunden aus den Königlichen Museen zu Berlin). Berlin, 1895-...
BIAO	Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale. Le Caire: Institut français d'archéologie orientale.
Biblica	Biblica: commentarii periodici Pontificii instituti biblici. Roma: Pontificio istituto biblico.
BICS	Bulletin of the Institute of Classical Studies. London: University of London, Institute of Classical Studies.
BMC	MATTINGLY, H. <i>et al.</i> (éds) (1923-1962) — <i>Coins of the Roman Empire in the British Museum</i> , vol. I-VI, London.
BSFN	Bulletin de la Société française de numismatique. Paris: Société française de numismatique.
CArch	Cahiers archéologiques. Paris: Picard.
CCG	Cahiers du Centre Gustave-Glotz. Paris: Publications de la Sorbonne; de Boccard.
Chiron	Chiron: Mitteilungen der Kommission für Alte Geschichte und Epigraphik des Deutschen Archäologischen Instituts. München: Beck.
Chronos	Chronos: revue d'histoire de l'Université de Balamand. Tripoli (Liban): Université de Balamand.
CIL	Corpus Inscriptionum Latinarum, consilio et auctoritate Academiae litterarum regiae Borussicae editum, Berlin, 1863-...
ClAnt	Classical antiquity. Berkeley (Calif.): University of California Pr.
CPh	Classical philology: a journal devoted to research in classical antiquity. Chicago (Ill.): University of Chicago Pr.
CQ	Classical quarterly. Oxford: Oxford University Pr.
CRAI	Comptes rendus / Académie des inscriptions et belles-lettres. Paris: de Boccard.

Dacia	Dacia: revue d'archéologie et d'histoire ancienne = journal of archaeology and ancient history. Bucarest: Ed. de l'Académie roumaine.
DHA	Dialogues d'histoire ancienne. Besançon: Pr. Universitaires de Franche-Comté; Paris: Les Belles Lettres.
EA	Epigraphica Anatolica: Zeitschrift für Epigraphik und historische Geographie Anatoliens. Bonn: Habelt.
EPap	Etudes de papyrologie. Le Caire: Société Fouad I de Papyrologie.
FD	Fouilles de Delphes, Paris, 1909–1985.
G&R	Greece and Rome. Oxford: Clarendon Pr.
GeogrAnt	Geographia antiqua: rivista di geografia storica del mondo antico e di storia della geografia. Firenze: Olschki.
GJ	The Geographical journal. London: Royal Geographic Society; Oxford: Blackwell.
GRBS	Greek, Roman and Byzantine studies. Durham (N.C.): Duke University, Department of Classics.
Gymnasium	Gymnasium: Zeitschrift für Kultur der Antike und humanistische Bildung. Heidelberg: Winter.
Hermes	Hermes: Zeitschrift für klassische Philologie. Stuttgart: Steiner.
Hesperia	Hesperia: the journal of the American School of Classical Studies at Athens. Princeton (N.J.): American School of Classical Studies at Athens.
Historia	Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte = revue d'histoire ancienne. Stuttgart: Steiner.
Horos	Ὅρος: ένα αρχαιογνωστικό περιοδικό. Athina: Elliniki Epigrafiki Etaireia; Andromeda Books.
HSPH	Harvard studies in classical philology. Cambridge (Mass.): Harvard University Pr.
IEJ	Israel exploration journal. Jerusalem: Israel Exploration Society.
IEleusis	CLINTON, K. (2005) — <i>Eleusis. The inscriptions on stone. Documents of the sanctuary of the two goddesses and public documents of the deme, I. Text (1.1), Plates (1.2)</i> , Athens.
IG	Inscriptiones Graecae. Berlin, 1903–...
IGBulg	MIHAILOV, G. (1958–1997) — <i>Inscriptiones Graecae in Bulgaria repertae</i> , Sofia.
IGLS	Inscriptiones grecques et latines de la Syrie. Beyrouth, Paris, 1929–...
IGR	CAGNAT, R. (1906–1927) — <i>Inscriptiones Graecae ad res Romanas pertinentes</i> , Paris.
IK	Inschriften griechischer Städte aus Kleinasien. Bonn, 1972–...
ILLRP	Inscriptiones Latinae Liberae Rei Publicae. Firenze, 1957–...
ILS	DESSAU, H. (1892–1916) — <i>Inscriptiones Latinae Selectae</i> , Berlin (rééd. 1954–1955; 1962).

IOlympia	DITTENBERGER, W., PURGOLD, K. (1896) — <i>Die Inschriften von Olympia</i> , Berlin.
JbAC	Jahrbuch für Antike und Christentum. Münster: Aschendorff.
JECS	Journal of early Christian studies: journal of the North American Patristics Society: continuation of <i>The Second Century</i> . Baltimore (Md.): Johns Hopkins University Pr.
JHS	The Journal of Hellenic studies. London: Society for the Promotion of Hellenic Studies.
JLA	Journal of Late Antiquity. Baltimore (Md.): Johns Hopkins University Pr.
JRA	Journal of Roman archaeology: an international journal. Portsmouth (R.I): Journal of Roman Archaeology.
JRS	The Journal of Roman studies. London: Society for the Promotion of Roman Studies.
Kernos	Kernos: revue internationale et pluridisciplinaire de religion grecque antique. Liège/Athènes: Centre international d'étude de la religion grecque antique.
Klio	Klio: Beiträge zur Alten Geschichte. Berlin: Akademie Verl.
Ktema	Ktema: civilisations de l'Orient, de la Grèce et de Rome antiques. Strasbourg: Université Marc Bloch, Centre de Recherches sur le Proche-Orient et la Grèce antique.
L'Histoire	L'Histoire. Paris: Sophia Publications.
LA	Liber Annuus/Studii Biblici Franciscani. Jerusalem: Franciscan Printing Press.
Latomus	Latomus: revue d'études latines. Bruxelles: Latomus.
LEC	Les études classiques. Namur: Société des études classiques.
Les Dossiers d'Archéologie	Les Dossiers d'Archéologie. Dijon: Archéologia.
Levant	Levant: journal of the British School of Archaeology in Jerusalem. London: British School of Archaeology in Jerusalem.
MAMA	Monumenta Asiae Minoris Antiqua, Manchester, 1928–...
MDAI(A)	Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts, Athenische Abteilung. Berlin: von Zabern.
MEFRA	Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité. Rome: École française de Rome; Paris: de Boccard.
Mètis	Mètis: anthropologie des mondes grecs anciens: histoire, philologie, archéologie. Paris: E.H.E.S.S.; Athènes: Daedalus.
MHR	Mediterranean historical review. London: Cass.
Mnemosyne	Mnemosyne: bibliotheca classica Batava. Leiden: Brill.
MusB	Le musée belge: revue de philologie classique. Louvain: C. Peeters.
Nikephoros	Nikephoros: Zeitschrift für Sport und Kultur im Altertum. Weidmann: Hildesheim.

NZ	Numismatische Zeitschrift. Wien: Selbstverl. der Österreichischen Numismatischen Gesellschaft.
OC	Oriens christianus: Hefte für die Kunde des christlichen Orients. Wiesbaden: Harrassowitz.
OGIS	DITTENBERGER, W. (1903–1905) — <i>Oriens Graeci inscriptiones selectae</i> , 2 vols, Leipzig (rééd. Hildesheim, 1986).
Pallas	Pallas: revue d'études antiques. Toulouse: Pr. Universitaires du Mirail.
PAPhS	Proceedings of the American Philosophical Society. Philadelphia (Pa.): American Philosophical Society.
PBSR	Papers of the British School at Rome. London: British School at Rome.
PCPhS	Proceedings of the Cambridge Philological Society. Cambridge: Cambridge Philological Society.
PEFQS	Palestine Exploration Fund Quarterly Statement. London: The Palestine Exploration Fund.
PIR ²	Prosopographia Imperii Romani saec. I. II. III, Berolini/Lipsiae, 1933–...
PLRE	The prosopography of the later Roman empire, Cambridge, 1971–...
QDAP	The Quarterly of the Department of Antiquities in Palestine. Jerusalem: Oxford University Press.
RA	Revue archéologique. Paris: Pr. Universitaires de France.
RBi	Revue biblique. Paris: Gabalda.
RE	Paulys Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft. Stuttgart: Druckenmüller.
REA	Revue des études anciennes. Pessac: Université Michel de Montaigne, Maison de l'archéologie.
REG	Revue des études grecques. Paris: Les Belles Lettres.
REL	Revue des études latines. Paris: Les Belles Lettres.
REMA	Revue des Etudes Militaires Anciennes. Paris: Université Paris IV-Sorbonne; Editions Picard.
RHR	Revue de l'histoire des religions. Paris: Colin.
RIC	<i>The Roman Imperial Coinage</i> , 10 vols, London, 1923–1994.
RN	Revue numismatique. Paris: Société française de numismatique; Les Belles Lettres.
RPC	Roman provincial coinage, London/Paris, 1992–...
RPhilos	Revue philosophique de la France et de l'étranger. Paris: Pr. Universitaires de France.
SB	Sammelbuch griechischer Urkunden aus Ägypten, Strasbourg, puis Wiesbaden, 1915–...
Sciences humaines	Sciences humaines. Auxerre: Ed. Sciences humaines.

SEG	Supplementum Epigraphicum Graecum, Leyde, 1923–1971, puis Amsterdam, 1979–...
SNG von Aulock	<i>Sylloge Nummorum Graecorum, Deutschland, Sammlung Hans Von Aulock</i> , Berlin, 1957–1968.
Stadion	Stadion: Zeitschrift für Geschichte des Sports. Sankt Augustin: Academia Verl.
Syll ³	DITTENBERGER, W. (1915–1924) 3 ^e éd. — <i>Sylloge inscriptionum Graecarum</i> , Leipzig.
Syria	Syria: revue d'art oriental et d'archéologie. Beyrouth: Institut français d'archéologie du Proche-Orient.
Topoi (Lyon)	ΤΟΠΟΙ: Orient-Occident. Lyon: Maison de l'Orient Méditerranéen; Paris: de Boccard.
Tyche	Tyche: Beiträge zur Alten Geschichte, Papyrologie und Epigraphik. Wien: Holzhausen.
VChr	Vigiliae Christianae: a review of early Christian life and languages. Leiden: Brill.
ZPE	Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik. Bonn: Habelt.

MÉMOIRES ET LIEUX DE MÉMOIRE DANS L'ANTIQUITÉ GRÉCO-ROMAINE

ANNE GANGLOFF

Lausanne

Cet ouvrage est issu du colloque international sur les « Lieux de mémoire en Orient grec à l'époque impériale » qui s'est tenu à Lausanne les 3 et 4 avril 2011. La mémoire a ouvert des champs de recherche très fructueux (les *cultural memory studies*) depuis une vingtaine d'années déjà¹ ; elle est devenue un sujet de recherche à la mode pour différentes raisons d'actualité, souvent recensées, que l'on se contente ici de rappeler brièvement. Depuis la fin des années 1970, les théories littéraires, philosophiques et sociologiques qui sont liées au post-modernisme ont déconstruit l'idée d'une histoire et d'une mémoire universelles et s'efforcent de dénoncer l'eurocentrisme². Parallèlement (et d'une certaine manière inversement), le développement de l'Europe et le phénomène de la mondialisation ont entraîné d'importantes répercussions sur les identités nationales et locales, focalisant l'attention sur la notion de patrimoine et sur la question de la gestion des patrimoines. D'autre part, notre conception de la mémoire collective est transformée en profondeur par les nouveaux médias de masse qui, parce qu'ils utilisent de nouvelles technologies, posent des problèmes inédits de conservation de la mémoire. La génération des témoins de la Shoà disparaît, ce qui exacerbe le problème de transmission de cette mémoire

1. Voir ERLI/NÜNNING 2010.

2. Voir la polémique récente suscitée par l'ouvrage de GOODY 2010.

lancinante³. Comme l'a souligné Pierre Nora dès le milieu des années 1980, la mémoire est ainsi devenue un sujet de prédilection pour l'histoire⁴. Ce constat est valable aussi pour les sciences de l'Antiquité, ce dont on peut se féliciter étant donné le poids du passé, l'importance de la commémoration et les enjeux qui sont liés à la maîtrise de la mémoire dans les sociétés antiques. Concernant les orientations de la recherche en sciences de l'Antiquité sur la mémoire « collective » ou « sociale », ou bien sur ses pratiques et ses objets⁵, je vais restreindre mon propos aux publications qui sont les plus récentes et qui sont relatives à la notion de « lieux de mémoire », en distinguant de manière artificielle entre différents champs qui s'interpénètrent plus ou moins.

Le contrôle exercé par le pouvoir politique, notamment celui de Rome, sur la mémoire collective a fait l'objet ces dernières années de plusieurs ouvrages⁶, parmi lesquels le livre d'Alain M. Gowing, *Empire and memory*, que son titre inscrit dans la continuité de la réflexion menée par Jacques Le Goff dans *Histoire et mémoire*⁷. Examinant la présence, puis le progressif effacement de la mémoire républicaine dans la culture de la Rome impériale d'Auguste à Trajan, l'auteur a souligné l'usage du lieu comme support, cadre et *medium* de la mémoire dans la pensée romaine, à propos notamment des forums d'Auguste et de Trajan considérés comme des « lieux de mémoire »⁸. Cet ouvrage est, dans une certaine mesure, complémentaire de celui d'Uwe Walter, *Memoria und Res publica* : dans la perspective de la « culture politique », celui-ci porte sur la capacité du *populus romanus* à se créer comme une communauté de mémoire ; y sont analysés les principaux *media* de la mémoire, dont les lieux qui sont associés aux grands moments de l'histoire républicaine⁹.

3. L'ouvrage de RICOEUR (2000) est particulièrement attaché aux questions de la gestion du patrimoine national et du traitement historique de la Shoah.

4. NORA 1984, xvii–xxv.

5. Je parlerai ici de mémoire « collective », sans entrer dans les débats autour de cette notion ; sur ce sujet, voir WALTER 2004, 20 *sq.* ; BECK/WIEMER 2009, 16 *sq.* ; OLICK 2010.

6. Le phénomène de la condamnation de mémoire dans le monde romain a inspiré à Harriet FLOWER un livre sur « l'art de l'oubli » (FLOWER 2006) et a nourri plusieurs publications qui sont issues d'un programme de recherche conduit par Stéphane BENOIST et Sabine LEFEBVRE sur « Les victimes de la *damnatio memoriae* » depuis 2002 : voir BENOIST 2003, 2004, 2007 et 2008 ; BENOIST/DAGUET-GAGEY 2008 ; BENOIST/DAGUET-GAGEY/HOËT-VAN CAUWENBERGUE/LEFEBVRE 2009. Sur les rapports entre éloquence et contrôle de la mémoire depuis l'Antiquité grecque et romaine jusque dans l'histoire la plus récente, voir VIVIAN 2010.

7. GOWING 2005 ; LE GOFF 1988, cité par GOWING 2005, 2.

8. GOWING 2005, 7 *sq.*, 17 et 132–151.

9. WALTER 2004, 155–195 sur les « lieux de mémoire » réels et imaginaires de Rome.

Deux synthèses importantes ont paru en 2010 au sujet des pratiques et des objets de mémoire. Catherine Baroin, dans *Se souvenir à Rome*, a analysé dans une perspective anthropologique les pratiques et les représentations mémorielles romaines¹⁰. En choisissant ce titre, l'auteur a voulu insister sur l'idée que le souvenir est une action, et s'éloigner d'une conception unitaire de la mémoire ; parmi d'autres formes, elle a envisagé quelques lieux de mémoire, au sens géographique du terme, en relation avec le discours et les arts mnémotechniques¹¹. On peut regretter l'absence d'une étude équivalente pour la Grèce, qui permettrait, dans l'idéal, de comparer mémoire(s) romaine(s) et mémoire(s) grecque(s), dont on peut supposer un fonctionnement assez différent¹². Car, comme le souligne C. Baroin, il existe au moins une différence essentielle entre la Grèce et Rome : la mémoire romaine n'est pas divinisée¹³. Une telle comparaison pourrait être facilitée par le vaste matériel qu'Andreas Hartmann a rassemblé en une somme intitulée *Zwischen Relikt und Reliquie*, dans laquelle il a étudié le rapport au passé dans l'Antiquité gréco-romaine à partir des notions de *Relikt* et de *Reliquie*¹⁴. Ces « restes » significatifs ou sacrés du passé englobent des « lieux de mémoire », *Erinnerungsorte*¹⁵ ; l'auteur a également insisté sur l'idée que les lieux, au sens physique du terme, constituaient pour les Romains un *medium* privilégié du souvenir¹⁶.

La reconstruction de l'identité collective d'une cité, d'un peuple ou d'une civilisation à partir d'objets de mémoire est un vaste et fructueux chantier. Susan Alcock y apparaît comme une pionnière qui, dans *Archeologies of the Greek past. Landscape, monuments, and memories*, fait référence aux lieux de mémoire de P. Nora, à l'*ars memoriae* rhétorique ainsi qu'aux travaux de Maurice Halbwachs qui sont à l'origine de la notion de « mémoire collective » – et en particulier

10. BAROIN 2010. L'auteur présente aux pages 7 à 16 une historiographie des recherches sur la mémoire en Grèce et à Rome, en distinguant différents axes : la divinisation de la mémoire en Grèce, les oublis collectifs, la *damnatio memoriae*, les archives, les arts mnémotechniques de la mémoire.

11. BAROIN 2010, 17–19 et 239 note 52.

12. L'étude fondamentale de SIMONDON 1982 s'arrête à la fin du v^e s. av. J.-C. Voir SCHADE 2011, qui développe une réflexion sur le concept de « lieux de mémoire » – *Erinnerungsorte und -räume* – à partir des *epitaphioi logoi* entre 439 et 322 av. J.-C. et de la *memoria locorum*.

13. BAROIN 2010, 41.

14. HARTMANN 2010.

15. Voir NORA 1984, xxiv : « Les lieux de mémoire, ce sont d'abord des restes. »

16. HARTMANN 2010, 32–35 (analyse du passage fameux de Cicéron, *De fin.* 5.2) ; l'auteur accorde aussi une grande importance aux *Schauplätze*.

à *La topographie légendaire des Évangiles*¹⁷ – pour proposer une *archeology of memory* faisant porter l'accent sur l'évolution des monuments et des sites en fonction des activités humaines liées aux processus de commémoration¹⁸. Dans la perspective d'une histoire identitaire grecque, Michael Jung, dans *Marathon und Plataiai*, a considéré les guerres médiques comme des « lieux de mémoire » qu'il a choisi d'étudier sur un temps long, afin d'observer leur évolution en fonction des variations de « cadres sociaux » qui déterminent la « mémoire collective », pour reprendre les expressions de M. Halbwachs¹⁹. Enfin, il faut mentionner l'entreprise ambitieuse dirigée par Elke Stein-Hölkeskamp et Karl-Joachim Hölkeskamp qui ont rassemblé les « Lieux de mémoire de l'Antiquité » (*Erinnerungsorte der Antike*) en deux volumes, le premier consacré à Rome, le second à la Grèce²⁰. Les « lieux de mémoire » y sont employés selon la polyvalence sémantique proposée par Pierre Nora, c'est-à-dire au sens de lieux géographiques, fonctionnels ou bien symboliques comme peuvent l'être des livres, des événements, des institutions qui définissent une appartenance identitaire. La démarche qui fonde ce projet est assez fidèle à l'esprit de l'historien français, dans la mesure où les lieux de mémoire retenus sont à la fois antiques et modernes, puisqu'ils jouent un rôle dans la mémoire culturelle actuelle, et où ils sont présentés comme des entrées pour une nouvelle histoire des représentations ou des mentalités appliquée à l'Antiquité²¹. Une telle démarche pose naturellement un problème méthodologique, que les éditeurs ont contourné en choisissant des lieux de mémoire suffisamment vastes et célèbres : les lieux de mémoire des Anciens ne sont pas identiques à nos lieux de mémoire antiques, comme l'atteste, dans le domaine topographique, le « guide » que Pausanias a rédigé à la fin du II^e siècle pour des *pepaideumenoï*, qui a été comparé, de manière parfois contestée, à un Baedeker ou à un Guide bleu²², et dont les choix ont été souvent questionnés et critiqués par les savants modernes.

17. HALBWACHS 1941. Voir aussi HALBWACHS 1925 et 1950; DÉLOYE/HAROCHE 2004; IOGNA-PRAT 2011.

18. ALCOCK 2002, 21–32.

19. JUNG 2006.

20. HÖLKESKAMP/STEIN-HÖLKESKAMP 2010.

21. HÖLKESKAMP/STEIN-HÖLKESKAMP 2006, 9 et 13; une contribution est consacrée à la *Römische Geschichte* de Th. MOMMSEN comme lieu de mémoire de notre histoire romaine moderne.

22. Voir BOWIE 2001, 21 *sq.* pour la date (entre 174 et 180) et 32 pour la définition du lectorat et les comparaisons; LAFOND 2001.

Les liens structurels qui existent – à partir de la notion de commémoration – entre mémoire et sacré ont particulièrement retenu l'attention. Cette thématique a suscité récemment plusieurs ouvrages collectifs : *Feiern und Errinern*, édité par Hans Beck et Hans-Ulrich Wiemer et consacré aux pratiques mémorielles dans les fêtes grecques et romaines²³ ; *Erinnerungsorte des Christentums*, édité par Christoph Marksches et Hubert Wolf²⁴, au sujet des lieux de mémoire du christianisme, au sens où Pierre Nora a consacré l'expression de « lieux de mémoire » ; l'ouvrage *Griechische Heiligtümer als Erinnerungsorte*, édité par Matthias Haake et Michael Jung, analyse la fonction des sanctuaires grecs (de Grèce centrale essentiellement) comme points de cristallisation du souvenir, du VII^e au II^e s. av. J.-C.²⁵. Par ailleurs, partant de l'expression spatiale du culte des saints, Steffen Diefenbach a consacré une monographie aux processus de transformations identitaires à Rome entre le III^e et le V^e siècle de notre ère²⁶. Son étude se situe au carrefour des recherches récentes sur la mémoire des morts, qui ont été menées par la médiévistique allemande, et des recherches en histoire culturelle sur la mémoire comme élément central du processus identitaire (en particulier les recherches d'Aleida et de Jan Assmann sur la « mémoire culturelle », qui font du souvenir un principe de la constitution et du développement d'une culture²⁷). Elle exploite le concept d'*Erinnerungsräume*, qui implique à la fois des lieux (*Orte*) de mémoire et des monuments, en distinguant les premiers, qui sont des points de fixation pour le souvenir, et les seconds qui sont caractérisés par une intention commémorative.

L'usage de la notion de « lieux de mémoire » se répand donc largement depuis quelques années dans les études sur les mondes antiques, plus largement que la notion de « mémoire culturelle » qui a été développée autour d'Aleida et de Jan Assmann, plus précisément par l'égyptologue Jan Assmann pour l'Antiquité. Celle-ci représente une autre voie conceptuelle très intéressante pour aborder la question des identités par le biais du souvenir. A partir de la définition qu'Aby Warburg a donnée de la « mémoire sociale », J. Assmann distingue notamment deux formes de mémoire, la « mémoire communicationnelle » qui ne peut

23. BECK/WIEMER 2009 ; voir la riche introduction des deux auteurs, qui présente les recherches et débats historiographiques récents, p. 9–54.

24. MARKSCHIES/WOLF 2010.

25. HAAKE/JUNG 2011 ; voir en particulier l'introduction méthodologique de JUNG (2011) et la contribution de JACQUEMIN (2011) qui prolonge les réflexions introductives sur la notion moderne de lieux de mémoire et sur la possibilité et les difficultés d'appliquer cette notion au sanctuaire delphique de l'époque archaïque à l'époque impériale.

26. DIEFENBACH 2007 ; voir en particulier ses réflexions méthodologiques, p. 2–19.

27. ASSMANN 2009 et 2010a ; voir aussi ASSMANN 2010b.

dépasser trois générations (et correspondrait ainsi à la *nostra memoria* ou *memoria hominum* des Romains²⁸) et la « mémoire culturelle » qui repose sur des codifications culturelles chargeant les objets de sens et sur une mnémotechnie institutionnalisée permettant de fonder l'appartenance au groupe sur le temps long. Cette notion de « mémoire culturelle » a été critiquée pour son caractère systématique plus ou moins bien adapté à l'histoire des Grecs et à celle du peuple juif²⁹. En ce sens, la notion de « lieu de mémoire » proposée par P. Nora est plus souple et ouverte³⁰, même si, à cause de cette malléabilité qui a fait son succès, il est justement nécessaire d'être rigoureux dans son application, d'autant que son adaptation au monde antique soulève deux grands problèmes.

D'une part, en effet, la déconstruction des « sociétés-mémoires » et celle du rapport entre histoire et mémoire, sur lesquelles P. Nora fondait la notion de « lieux de mémoire », ne sont pas pertinentes pour les sociétés antiques³¹. D'autre part, cette notion ne peut naturellement pas être employée pour écrire une histoire des nations dans l'Antiquité. Elle permet en revanche de réfléchir sur les notions d'« identités collectives », voire de « patrie »³², à partir des trois points essentiels qui définissent les lieux de mémoire chez P. Nora³³. Le premier est la dimension symbolique et collective, le deuxième la volonté de mémoire, qui va souvent de pair avec la fonction commémorative ; dans cette perspective, ces lieux de mémoire peuvent être, de manière non exclusive, des lieux mémorables, des lieux de commémoration, ou encore des conservateurs de la mémoire. Le troisième point, essentiel, est le passage du temps : les lieux de mémoire sont (ou sont construits pour être) un vestige du passé, qui engage à s'interroger sur le rapport du groupe à son passé ; les « cadres sociaux » du présent en modifient le sens, en fonction de projets pour l'avenir. Dans le cadre de ce colloque, nous avons choisi de privilégier

28. BAROIN 2010, 29.

29. JUNG 2006, 18 *sq.* ; DIEFENBACH 2007, 8–10 ; HAAKE/JUNG 2011, 10–12.

30. Précisons que les notions de « mémoire culturelle » et de « lieux de mémoire » ne sont ni contradictoires, ni exclusives : elles reposent sur le même substrat intellectuel – la réflexion sociologique de M. HALBWACHS – et J. ASSMANN fait référence à P. NORA, notamment pour l'importance de la spatialisation dans la mnémotechnie (ASSMANN 2010a, 54).

31. NORA 1984, xvii *sq.*, xxiv *sq.* Les sociétés antiques « habitent » toujours leurs mémoires (pour reprendre l'expression de P. NORA), même si, durant la période que nous étudions ici, ces mémoires ont été conquises et sont parfois habitées par d'autres : c'est là un élément fondamental pour la recherche que nous avons entreprise ici. Sur le rapport entre histoire et mémoire dans l'Antiquité, voir GOWING 2005, 1–27, part. II–15.

32. Sur l'idée de patrie dans l'Orient grec, voir BERNS/VON HESBERG/VANDEPUT/WÆLKENS 2002 ; SÉBILLOTE-CUCHET 2006.

33. NORA 1984, xxiv.

ce que P. Nora appelait les lieux « matériels », concrets (ce qui ne signifie pas qu'ils soient réels), en raison de la matérialité, et en particulier de la spatialisation, de la mémoire, peut-être encore plus forte dans l'Antiquité qu'elle ne l'est pour nous³⁴.

C'est le mérite de M. Halbwachs que d'avoir souligné combien les souvenirs, pour perdurer, doivent s'ancrer de manière matérielle dans la mémoire, notamment à partir de repères spatiaux³⁵. Le « pouvoir évocateur » des lieux dans l'Antiquité romaine est mis en évidence dans un texte célèbre, le début du livre V du *de Finibus* de Cicéron :

Tum Piso: Naturane nobis hoc, inquit, datum dicam an errore quodam, ut, cum ea loca uideamus in quibus memoria dignos uiros acceperimus multum esse uersatos, magis moueamur, quam si quando eorum ipsorum aut facta audiamus ut scriptum aliquod legamus? Velut ego nunc moueor. Venit autem mihi Platonis in mentem, quem accepi-mus primum hic disputare solitum; cuius etiam illi hortuli propinqui non memoriam solum mihi afferunt, sed ipsum uidentur in conspectu meo ponere. Hic Speusippus, hic Xenocrates, hic eius auditor Polemo, cuius illa ipsa sessio fuit quam uidemus. Equidem etiam curiam nostram (Hostiliam dico, non hanc nouam, quae minor esse mihi uide-tur, posteaquam est maior) solebam intuens Scipionem, Catonem, Laelium, nostrum uero in primis auum cogitare; tanta uis admonitionis inest in locis, ut non sine causa ex iis memoriae ducta sit disciplina.

« Est-ce disposition naturelle, dit alors Pison, ou bien je ne sais quelle illusion ? Quand nous voyons les lieux où nous savons que les hommes dignes de mémoire ont beaucoup vécu, nous sommes plus émus que quand nous entendons parler d'eux ou que nous lisons quelqu'un de leurs écrits. Ainsi moi, en ce moment, je suis ému. Platon se présente à mon esprit, Platon qui le premier, dit-on, fit de cet endroit le lieu habituel de ses entretiens ; et les petits jardins, qui sont là près de nous, non seulement me rendent présente sa mémoire, mais me remettent pour ainsi dire son image devant les yeux. Ici se tenait Speusippe, ici Xénocrate, ici le disciple de Xénocrate, Polémon, qui s'asseyait d'ordinaire à la place que nous voyons là. A Rome aussi, quand je voyais notre curie (j'entends la curie Hostilia et non pas la curie nouvelle, qui me paraît plus petite depuis qu'on l'a faite plus grande), je pensais toujours à Scipion, à Caton, à Lélius et tout particulièrement à mon aïeul. Les lieux ont un tel pouvoir de rappel que, non sans raison, on les a utilisés pour créer un art de la mémoire. »³⁶

34. BREYER 2007, auquel renvoie HARTMANN 2010, 26.

35. HALBWACHS 1941, 58 : « Une vérité, pour se fixer dans la mémoire d'un groupe, doit se présenter sous la forme concrète d'un événement, d'une figure personnelle, d'un lieu. » ASSMANN (2010a, 34 sq.) ajoute ce commentaire : « Cette tendance à la localisation s'observe dans les communautés de toute nature. Chaque groupe soucieux de sa cohésion s'efforce de se créer et de s'assurer des lieux qui n'offrent pas seulement un champ à ses formes d'interactions, mais des symboles à son identité et des points d'ancrage à ses souvenirs. La mémoire a besoin des lieux, tend à la spacialisation. » Voir aussi HALBWACHS 1950, 184.

36. Cic. *fin.* 5.1-2, trad. légèrement modifiée de J. MARTHA, CUF.

Ce passage décrit précisément un processus de remémoration (*admonitio*), étroitement lié à l'imagination. Celui-ci est plutôt considéré comme inné (*natura*) par le locuteur M. Pupius Piso Calpurnianus, qui est, certes, un aristocrate cultivé, connu pour avoir été un bon orateur³⁷. À partir de l'image du cadre spatial auquel elle avait fixé des personnages, la mémoire convoque l'image de ces derniers, les rend *présents* à l'esprit (*in mentem uenire, affere*). Ce pouvoir d'évocation des lieux est jugé plus fort que celui du récit parlé ou écrit, les mots étant considérés ici comme étant moins aptes à ancrer le souvenir : ce pouvoir permet à l'esprit de re-présenter aussitôt, de manière visuelle (*in conspectu meo ponere, intuens*), les souvenirs attachés au cadre spatial³⁸. À cette faculté naturelle qu'a la mémoire de produire de l'image dans l'espace et à partir de l'espace, Pison associe le développement d'une mnémotechnie à partir des *loci*³⁹. Avant d'évoquer cette dernière, notons que dans ce passage Pison (qui fut consul en 61 av. J.-C.) met en évidence les implications politiques du pouvoir de rappel des lieux en associant le cadre de la Curia Hostilia à de grands hommes politiques du passé⁴⁰. Le pouvoir romain était conscient de telles implications : le sénatus-consulte relatif à Cn. Pison père, qui date du 10 décembre 20 apr. J.-C., ordonne, parmi d'autres marques d'infamie concernant les statues et les *imagines*

37. Cic. *Brut.* 67.236 : voir MARTHA 1967, 103.

38. Sur le pouvoir d'évocation des lieux de mémoire, voir aussi, à propos de Troie, Pomponius Mela, qui composa sous Claude la première description de l'*oikoumenè* en latin (*Chorographie* 93–94) : « Puis un autre golfe, *Achaeon limen*, échancre le rivage non loin d'Ilion, ville entre toutes illustre par la guerre qu'elle mena et par sa ruine. Ici se trouvait la place de Sigée, ici le camp des Achéens pendant cette guerre. Ici il y a, descendant du mont Ida, l'embouchure du Scamandre et du Simoïs, fleuves qui doivent leur importance plus à la renommée qu'à la nature (*fama quam natura maiora flumina*). L'Ida lui-même, rendu célèbre par l'antique rivalité entre les déesses et par le jugement de Pâris... », trad. A. SILBERMAN, CUF (passage rapproché de la visite que César fit à Troie d'après Lucan. 9.961–973 par BAROIN 2005, 206 et note 71). Il s'agit d'un phénomène assez différent de la remémoration qui est décrite par Pison, le géographe inscrivant dans le paysage réel des lieux et des éléments du récit homérique. Sa démarche ressemble alors à la rêverie imaginative de Chateaubriand dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, citée dans HALBWACHS 1941, 166–170 : l'écrivain cherchait à retrouver sur le site de Jérusalem les champs de bataille décrits par le Tasse. Sur la visualisation dans la mnémotechnie, voir BAROIN 2005.

39. Voir la remarque, abondamment citée, de VERNANT 1985, 109 : « Aux diverses époques et dans les diverses cultures, il y a solidarité entre les techniques de remémoration pratiquées, l'organisation interne de la mémoire, sa place dans le système du moi et l'image que les hommes se font de la mémoire. »

40. BAROIN 2010, 222 et 224–229. Voir aussi, dans un sens proche, les remarques de COARELLI 1992, 234, au sujet des transformations occasionnées par la construction de la nouvelle curie à partir de 81 av. J.-C. : la restructuration de la place a été accompagnée de la *scomparsa di alcune delle sue più venerabili memorie*.

de Cn. Pison ou bien son nom, que les curateurs des lieux publics interviennent pour faire démolir des constructions « qu'il avait édifiées au-dessus de la porte Fontinalis pour réunir des demeures privées »⁴¹. Cette mesure est éclairée par les réflexions de Cicéron dans le *De domo*, montrant que la maison privée était un lieu de mémoire à la fois personnel, familial et civique⁴². On a ici l'un des éléments du « cadre social » de la mémoire, permettant de comprendre pourquoi le pouvoir d'évocation du lieu pouvait passer pour naturel aux yeux de la plupart des contemporains de Pison, et non seulement aux yeux d'une élite socioculturelle.

Les *artes memoriae* romains nous sont assez bien connus grâce à plusieurs traités de rhétorique, la *Rhétorique à Herennius*, le *De oratore* de Cicéron et l'*Institution oratoire* de Quintilien⁴³. Ces techniques enseignaient à placer des images de mots ou de choses dont on voulait se souvenir dans des lieux concrets, réels ou imaginaires (une maison, des éléments d'architecture, des édifices publics, un long chemin, un circuit de ville en ville, des peintures⁴⁴). Ces lieux devaient être ordonnés, afin que l'orateur, en parcourant mentalement l'itinéraire qu'il s'était créé, puisse restituer au fur et à mesure les choses ou les mots placés dans les lieux. Il existe ainsi un lien structurel, reconnu par tous ceux qui se sont penchés sur la question, entre l'importance des lieux dans la mnémotechnie latine et leur importance dans les mémoires romaines individuelles et collectives⁴⁵. Cette mnémotechnie serait d'origine grecque, du moins selon des auteurs latins : elle aurait été inventée par Simonide de Céos, poète lyrique ayant vécu entre 556 et 467 av. J.-C.⁴⁶. Aristote témoigne qu'à son époque, il existait une mnémotechnie

41. *CIL* II² 5, 900, l. (*AE* 1996, 885 ; trad. P. LE ROUX).

42. *Cic. dom.* 100, 101 (l'orateur mentionne trois fameux exemples de maisons démolies sur ordre de l'Etat), 146 ; voir WALTER 2004, 170–172, qui rapproche l'exemple de Cicéron d'une *damnatio memoriae*. Voir aussi BAROIN 1998, qui renvoie p. 178 à GUILHEMBET 1995, 152–205.

43. *Rhet. Her.* 3.28–40 ; *Cic. de orat.* 2.350–360 ; *Quint. inst.* 9.2. L'ouvrage fondateur sur la mnémotechnie romaine est celui de YATES 1975 ; voir aussi CARRUTHERS 2002 ; COLEMAN 1992 ; BAROIN 2007, 153–155 ; BAROIN 2010, 202–230, pour une synthèse et une bibliographie récente sur les arts grec et romain de la mémoire. Sur la mnémotechnie grecque, voir aussi SIMONDON 1982, 180–190.

44. *Rhet. Her.* 3.29 ; *Quint. inst.* 9.2.18–22.

45. Voir notamment ALCOCK 2002, 21 ; GOWING 2005, 17 ; BAROIN 2010, 230. RICOEUR 2000, 73–78, part. 75 : « La tradition qui procède de cette “institution oratoire”, pour reprendre le titre du traité de Quintilien, est si riche que notre discussion contemporaine portant sur les lieux de mémoire – lieux bien réels inscrits dans la géographie – peut être tenue pour l'héritière tardive de l'art de la mémoire artificielle des Grecs et Latins, pour lesquels les lieux étaient les sites d'une écriture mentale. »

46. Selon le récit étymologique, Simonide de Céos aurait échappé grâce à l'intervention des Dioscures à l'écroulement d'une maison à l'intérieur de laquelle avait lieu un banquet, au cours

associant lieux et images, mais la nature exacte de ces lieux (comparés aux *topoi* de la dialectique dans un passage des *Topiques*) est l'objet de débats⁴⁷ : il est donc difficile de postuler l'existence du même lien structurel entre la place des lieux dans la mnémotechnie grecque et leur place dans l'*anamnèsis* (la recherche active du souvenir) ou la *mnèmè* (la présence du souvenir)⁴⁸.

Autre rapport analogique entre mémoire et lieux réels : dans le monde grec comme à Rome, mémoires individuelles et collectives s'exposaient spatialement, en particulier dans les lieux sacrés comme les sanctuaires et les forums, sous forme de monuments, d'images et d'inscriptions⁴⁹. La présence et le stockage de la mémoire dans les lieux publics romains ont été soulignés par Mireille Corbier dans *Donner à voir, donner à lire. Mémoire et communication dans la Rome ancienne*⁵⁰. A ces pratiques correspondait une certaine représentation de la mémoire : quand elle était appréhendée comme un contenant, celle-ci était figurée par les Romains, dès la *Rhétorique à Herennius* (datée d'avant 82 av. J.-C.), sous la forme d'un trésor, *thesaurus*, au sens de « dépôt »⁵¹. Avec Augustin, dans la suite des pratiques sociales d'exposition et des traités mnémoniques (du moins dans une certaine mesure), la mémoire, intériorisée, est conceptualisée de manière plus élaborée comme un espace immense englobant des lieux : elle est notamment comparée, au livre X des *Confessions*, à de « vastes palais » ou bien à un sanctuaire⁵².

duquel le poète devait célébrer son hôte ou bien un athlète vainqueur. Il aurait été capable d'identifier les morts en se souvenant de la place occupée par chaque convive ; voir (entre autres) l'inscription du Marmor Parium (264/263 av. J.-C.) qui mentionne pour l'année 477/476 Simonide comme « celui qui a inventé un art de la mémoire » ; Call. *Epigr.* fr. 2, qui fait uniquement référence au salut dû aux Dioscures ; Cic. *de orat.* 2.86.351–353 ; Ov. *Ib.* 509–510 ; Phaedr. 91 (4.26) ; Quint. *inst.* 9.2.11–16 ; Aristid. *Or.* 50.36.

47. Arist. *Top.* 8.14. Voir le commentaire de BRUNDSCHWIG 2007, 305 note 3, pour qui ces *topoi* étaient des lieux bien concrets (« les pièces d'un bâtiment, les rues et les boutiques d'une ville, etc. ») et non de simples topiques ; *contra* BAROIN 2010, 207–209 et 230, qui pense que les *topoi* de la mnémotechnie grecque devaient différer des *loci* de la mnémotechnie latine.

48. Voir RICOEUR 2000, 18–25, à propos du *Peri mnèmès kai anamnèseos* d'Aristote.

49. Je n'entre pas ici dans les questions de lisibilité qui sont posées par ces espaces ou par l'espace urbain dans son ensemble ; elles sont soulignées par WALTER 2004, 157–162.

50. Voir CORBIER 2006, part. 9–50 et 86–88.

51. Par exemple *Rhet. Her.* 3.28 ; Cic. *de orat.* 1.18, part. 109, fin. 2.67 ; Quint. *inst.* 11.2.1 ; Plin. *epist.* 1.22.2. Voir BAROIN 2010, 29 et 244, note 43, qui renvoie pour les métaphores figurant la mémoire à CAPLAN 1970, 196–246.

52. Aug. *conf.* 10.8.12 : *campos et lata praetoria memoriae, ubi sunt thesauri innumerabilium imaginum de cuiuscemodi rebus sensis inuectarum*, « les espaces et les vastes palais de la mémoire, où sont les trésors des innombrables images apportées par toutes sortes d'objets perçus » ; 10.8.14 :

Ces images d'objets de mémoire entreposés mettent en évidence un principe essentiel du fonctionnement de la mémoire, valable pour le monde grec comme pour le monde romain, et érigé par M. Halbwachs au nombre des lois réglant la mémoire des groupes : celle-ci procède par accumulation – tout en étant bien sûr sélective, ce qui est le propre de toute mémoire. La mémoire collective évolue ainsi par la volonté qu'ont les individus ou les groupes d'y laisser à leur tour leur trace⁵³, à côté de celles des autres, ou à leur place, dans une logique de succession ou de compétition. Dès le début de la conquête romaine de l'Orient grec, ce mode de fonctionnement a déterminé les rapports culturels et politiques entre dominants et dominés, comme le montre le voyage que fit Paul-Emile en Grèce à la fin de l'été 168 av. J.-C., après la reddition du roi de Macédoine Persée⁵⁴. Sa tournée est présentée comme politique et « touristique », le consul visitant les hauts lieux de l'hellénisme, en commençant par Delphes⁵⁵. Devant le temple d'Apollon, il trouva deux piliers édifiés par Persée, dont l'un était destiné à recevoir une statue du roi à cheval⁵⁶. Paul-Emile fit placer sa propre statue

in aula ingenti memoriae, « dans la cour immense de ma mémoire » ; 10.8.15 : *penetrare amplum et infinitum*, « un sanctuaire vaste et sans limites » ; 10.10.17 : *quasi in cauibus abditioribus*, « comme dans des cavernes secrètes » ; 10.11.18 : *quasi in remotiora penetralia*, « comme dans des sanctuaires plus reculés » ; 10.17.26 : *in memoriae meae campis et antris et cavernis innumerabilibus*, « dans les espaces, les antres et les cavernes innombrables de ma mémoire » ; 10.25.36 : *quale cubile fabricasti tibi? quale sanctuarium aedificasti tibi?* « quelle chambre t'es-tu construite? quel sanctuaire t'es-tu édifié? ». Dans ces passages où Augustin s'interroge sur la présence de Dieu à l'intérieur ou bien à l'extérieur de sa mémoire, celle-ci n'est pas seulement imaginée comme un lieu qui expose et conserve, mais aussi, avec la thématique de l'oubli, comme un lieu qui cache et où l'on se perd.

53. En pastichant le type courant des inscriptions d'attestation de visite dans l'*Histoire vraie*, 2.28, Lucien souligne la volonté qu'avaient ses contemporains de laisser une trace durable de leur nom dans des « lieux de mémoire ». Au moment où il quitte l'île des Bienheureux, il demande à Homère de lui composer un poème qu'il fait graver dans un bloc de Béryl : *Λουκιανὸς τὰδε πάντα φίλος μακάρεσσι θεοῖσιν | Εἰδέε τε καὶ πάλιν ἦλθε φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν*, « Tout cela, Lucien, qui est cher aux dieux bienheureux, l'a vu ; et il est reparti à nouveau vers sa chère patrie. » Cette anecdote fictive est bien sûr à prendre aussi au sens premier : l'écrivain Lucien souhaite s'inscrire à son tour dans ce lieu de mémoire imaginaire peuplé des grands héros et hommes de lettres grecs.

54. Plb. 30.10 ; Liv. 45.27–28 ; Plu. *Aem.* 28.4. Voir FERRARY 1988, 554–560.

55. Voir Liv. 45.28 : *Autumni fere tempus erat; cuius temporis initio ad circumeundam Graeciam uisendaque, <quae> nobilitata fama maiora auribus accepta sunt, quam oculis noscuntur, uti statuit*, « On était presque entré en automne ; c'est au début de cette période qu'il décida de faire un voyage circulaire en Grèce, afin de voir les lieux qui, jouissant d'une célébrité due à leur réputation, sont plus grands par ce que l'on en entend dire que par ce que les yeux nous en font connaître », trad. P. JAL, CUF.

56. Les découvertes des archéologues ont confirmé la version polybienne des deux piliers, voir la contribution d'A. JACQUEMIN dans ce volume.

équestre à la place de celle du roi. Tite-Live et Plutarque interprètent cet acte comme une affirmation de victoire⁵⁷, ce qui est confirmé par la frise de l'entablement qui représentait la bataille de Pydna et par la dédicace latine qui désigne la base comme un butin⁵⁸. Ce geste est ambigu par son caractère à la fois individuel et collectif. Paul-Émile a agi selon des normes romaines, en aristocrate qui rivalise avec d'autres brillants généraux du passé et avec ses contemporains⁵⁹. Il est très possible qu'il ait agi de son propre chef⁶⁰. L'acte, néanmoins, possède une indéniable dimension symbolique et collective, puisqu'il est situé dans un lieu de mémoire (qui exposait spatialement l'histoire militaire des grandes cités grecques et les compétitions qu'elles se livraient entre elles) et puisque Paul-Émile est doté de l'*imperium*. En s'inscrivant dans l'histoire grecque, celui-ci met aussi en évidence la mainmise de Rome sur cette histoire qui devient romaine. Et la marque romaine sur ce lieu de mémoire panhellénique légitime en même temps le futur Empire de Rome⁶¹.

À la fin du II^e siècle, quand Pausanias décrit les consécrationes déposées à l'intérieur (ou dans le *pronaos*) du temple de Zeus à Olympie, il entérine cet investissement romain de la mémoire panhellénique⁶² :

57. Voir en particulier Plu. 28.4 : « en disant qu'il convient aux vaincus de céder la place aux vainqueurs », trad. R. FLACELIÈRE, CUF.

58. REINACH 1910 ; JACQUEMIN/LAROCHE 1982, 207–218 ; JACQUEMIN 1999, n° 424 ; JACQUEMIN/LAROCHE/LEFÈVRE 1995. Pour le texte de la dédicace, voir *CIL* I² 622 ; *ILLRP* 323 ; *FD* III 4, 36, 1 : *L(ucius) Aimilius L(ucii) f(ilius) imperator de rege Perse | Macedonibusque cepet*, « L. Aemilius fils de Lucius, *imperator*, a pris (ceci) au roi Persée et aux Macédoniens ». Pour la double valeur du monument, à la fois butin et offrande à Apollon, voir aussi FERRARY 1988, 557 *sq.* Pour une mise en perspective par rapport au phénomène de l'*abolitio memoriae*, voir SAVALLI-LESTRADE 2009, 139 *sq.*

59. T. Quinctius Flamininus, vainqueur de Philippe V de Macédoine et « libérateur » des cités grecques, avait également consacré dans le temple de Delphes des boucliers et une couronne en or en 196 av. J.-C. : Plu. *Flam.* 12 (376b-c).

60. Voir SÁNCHEZ 2011.

61. Sur l'alliance entre domination et mémoire (ou bien oubli, le cas échéant), voir ASSMANN 2010a, 64–66. Un bel exemple de modification d'un très ancien lieu de mémoire, issue de cette alliance et de la volonté individuelle qu'avaient les notables romains et grecs d'inscrire leur mémoire dans l'espace et dans le temps, apparaît dans le développement, sous l'impulsion notamment d'Hadrien, d'un culte à Memnon, fils de l'Aurore, sur le Colosse dit « de Memnon » qui était situé dans la nécropole de Thèbes en Égypte. Les inscriptions gravées sur le Colosse ont été rassemblées dans BERNAND/BERNAND 1960 ; elles montrent comment un mémorial égyptien a été transformé, en un peu plus d'un siècle (entre 20 et 130 apr. J.-C., mais le phénomène se poursuit jusqu'à Septime Sévère au moins), en lieu de mémoire gréco-romain.

62. Au début de sa description de l'Altis, Pausanias réaffirme son intention (déjà exprimée dans *Attika* 1.26.4) de décrire des hauts lieux de l'hellénisme : « Il y a bien d'autres choses à voir chez

« Il y a un trône d'Arinnestos, qui régna sur les Tyrhéniens et fut le premier des barbares à offrir un présent au Zeus d'Olympie; il y a aussi l'attelage de Kynisca en bronze, en témoignage de sa victoire à Olympie. Ces chevaux sont de taille réduite, ils sont à droite en entrant dans le *pronaos*. Il y a aussi un trépied de bronze sur lequel on disposait au préalable les couronnes pour les vainqueurs avant qu'on eût fait la table. Des statues des empereurs : celle d'Hadrien en marbre de Paros offerte par les cités qui constituaient la ligue achéenne, celle de Trajan consacrée par l'ensemble des Grecs. Cet empereur ajouta à son empire les Gètes qui sont au-dessus de la Thrace et fit la guerre à Osroès, descendant d'Arscace, et aux Parthes. Parmi tous les monuments qu'il a construits, les plus magnifiques sont les bains qui portent son nom ainsi qu'un grand théâtre circulaire et un bâtiment qui domine l'hippodrome et fait deux stades de long, ainsi que l'agora des Romains, monument remarquable à tous égards pour sa décoration, mais en particulier pour son toit de bronze. Les portraits qui se trouvent dans les monuments circulaires sont en électrum pour celui d'Auguste, l'empereur de Rome, et en ivoire, à ce qu'on disait, pour celui de Nicomède, le roi de Bithynie. C'est à partir de son règne que l'on changea le nom de la capitale de Bithynie, que l'on appelait auparavant Astacos. Son fondateur fut Zypoïtès, un Thrace d'origine si on peut l'inférer d'après son nom. L'électrum dont on a fait le portrait d'Auguste est celui que l'on trouve dans les sables de l'Eridanos, mais il est extrêmement rare et pour bien des raisons très cher dans le monde. Mais l'autre électrum est de l'or mêlé à de l'argent. Dans le temple d'Olympie, il y a des offrandes de Néron : trois couronnes qui imitent les feuilles d'olivier sauvage, et une quatrième qui imite les feuilles de chêne. Il s'y trouve aussi vingt-cinq boucliers de bronze – ceux que les hoplites portent à la course. Entre autres stèles qu'on y a dressées se trouve celle qui porte le serment que prêtèrent les Eléens aux Athéniens, aux Argiens et aux Mantiniens pour faire alliance pendant cent ans. »⁶³

L'interprétation de ce texte est délicate, à cause, selon nous, des tensions consécutives au fait que la mémoire panhellénique est désormais « habitée » aussi par les représentants du pouvoir romain. Les couronnes de Néron, les statues de Trajan et d'Hadrien y avoisinent d'antiques offrandes liées aux concours olympiques (le trépied archaïque sur lequel étaient déposées les couronnes des vainqueurs, les boucliers en bronze utilisés pour la course hoplitique) et à l'histoire

les Grecs, bien d'autres aussi qui méritent qu'on les admire en les écoutant » (*Eliakôn* 5.10.1, trad. J. POUILLOUX, CUF). Sa description du temple de Zeus fait de celui-ci un lieu de mémoire par plusieurs aspects : Pausanias rattache les offrandes aux guerres dont elles furent les conséquences, mentionne les artistes de grandes œuvres d'art, complète certaines représentations iconographiques par des récits mythiques et fait du cycle des exploits d'Héraclès l'un des axes organisant la description du temple. D'autre part, ELSNER (2001) a montré que la description de l'Altis correspondait à un itinéraire bien réel dans le sanctuaire, qui prend sens quand on associe aux lieux et monuments matériels les activités humaines et les récits mythiques et historiques qui leur sont associés, créant une « géographie imaginaire » de la grécité; l'auteur évoque en conclusion un parallélisme suggestif entre mémoire et description rhétorique (p. 19 *sq.*).

63. Paus. 5.12.5–8, trad. J. POUILLOUX, CUF; voir aussi le commentaire d'A. JACQUEMIN, p. 167–171.

grecque de l'époque classique (la stèle attestant l'alliance entre Elis, Athènes, Argos et Mantinée en 420 av. J.-C.⁶⁴). La présence des empereurs romains est légitimée par la volonté collective de leurs sujets grecs : la statue de Trajan a été « consacrée par l'ensemble des Grecs », celle d'Hadrien offerte par les cités de la Confédération des Achéens ; la liberté que Néron avait donnée aux Grecs (en fait aux habitants de l'Achaïe) avait une place de choix dans la mémoire « panhellénique », comme ses victoires olympiques de 66. Ces empereurs sont néanmoins mentionnés après deux figures royales atypiques dans le temple d'Olympie, le roi étrusque Arimnestos, qualifié de « barbare » – or son origine, précisée dans le texte, induit un rapprochement avec les *basileôn* de Rome – et une femme, la lacédémonienne Kynisca, fille du roi Archidamos II et sœur d'Agésilas, qui remporta deux victoires olympiques à la course de chars au début du IV^e s. av. J.-C. La présence des empereurs en plein temple de Zeus ne va donc pas complètement de soi, ce qui peut expliquer la digression concernant les grandes actions et réalisations de Trajan. Celle-ci pourrait être destinée à légitimer le fait que cet empereur fut, selon toute vraisemblance, le premier à avoir eu sa statue placée à proximité de celle du Zeus de Phidias⁶⁵. Mais, puisque la présence des empereurs est justifiée, elle apparaît aussi comme une marque d'honneur témoignant de l'éclat du sanctuaire panhellénique de Zeus à l'époque de Pausanias ; et elle a certainement incité celui-ci à mettre en avant *une* tradition (parmi d'autres), très ancienne, de panhellénisme ouvert, et à représenter le panhellénisme comme une force attractive et inclusive, c'est-à-dire comme un ensemble de valeurs à vocation universelle.

Ce texte de Pausanias rappelle ainsi que tout lieu de mémoire prend sens dans le discours, dans les gestes et les activités d'une personne ou bien d'un groupe ; l'empiétement ou la mainmise sur un lieu de mémoire peuvent donc entraîner des problèmes de lisibilité de l'espace et rendre nécessaire de nouvelles interprétations ou légitimations ; ils peuvent aussi entraîner un déplacement des repères et des positionnements dans l'espace et dans le temps, susceptible de conduire à une perte de sens et à une crise identitaire.

64. *IG I³ 83*.

65. Sur les lieux du culte impérial dans le sanctuaire d'Olympie, voir HUPFLOHER 2006, 240–244. Le rapprochement entre Trajan et le Zeus de Phidias apparaît également comme problématique à Dion Chrysostome dans le *Discours olympique* (*Or.* 12), même si le sophiste ne mentionne pas la présence d'une statue de Trajan dans le temple. Selon Suétone, *Cal.* 22, et Dion Cassius, 59.28.3–4, Caligula aurait projeté, dans sa folie, de remplacer la tête du Zeus de Phidias par ses propres traits.

Des signes de tension entre mémoire des vaincus et mémoire des vainqueurs sont ainsi très sensibles dans le *Discours rhodien* (*Or. XXXI*) de Dion de Pruse, composé au début du règne de Vespasien, quand la cité de Rhodes était encore libre⁶⁶. Ce discours rude⁶⁷, probablement tenu devant l'assemblée des citoyens, fustige une pratique civique qui est présentée comme habituelle à Rhodes : le remploi des statues, alors que la cité était bien connue déjà depuis Pindare pour le nombre des statues qui l'ornaient⁶⁸. Les Rhodiens réutilisaient des statues parfois très anciennes, qui avaient même pu être consacrées à des héros, pour honorer de nouveaux bienfaiteurs, romains pour la plupart⁶⁹, après avoir gratté le nom du premier destinataire. Le sophiste compare cette pratique avec celle de l'*abolitio memoriae* qui existait officiellement à Athènes⁷⁰ et donne à entendre qu'elle affectait non seulement la mémoire civique de Rhodes, mais encore la mémoire du monde grec, dont Rhodes était toujours, selon lui, une cité exemplaire⁷¹.

Cette dialectique entre plusieurs mémoires, qui est potentiellement source de tensions entre communautés, source de transformation des lieux eux-mêmes et source d'évolution des pratiques mémorielles, est ce qui fonde l'originalité de cet ouvrage consacré au fonctionnement des lieux de mémoire en Orient grec à l'époque impériale. La première partie analyse « la géographie imaginaire de la mémoire hellène »⁷², à partir de récits à caractère fictif mettant en scène des voyageurs. La deuxième partie permet d'approfondir le parallélisme entre discours, image et mémoire en examinant « la construction des lieux de mémoire dans le discours rhétorique et l'iconographie » pour comprendre dans quelles circonstances et avec quelles intentions on avait recours aux lieux de mémoire et comment cet usage pouvait les modifier. La troisième partie, intitulée « lieux de mémoire et identité civique », s'interroge sur la manière dont certaines cités grecques et certaines élites civiques ont élaboré leurs lieux de mémoire et les ont

66. D. Chr. *Or.* 31.110 : la tournée agonistique de Néron en Grèce, en 66–67, est « très proche ». Selon Suétone, *Vesp.* 8, Vespasien aurait privé Rhodes de sa liberté. Voir JONES 1978, 28.

67. Voir VEYNE 1999, 541–553.

68. Pi. *O.* 7.50–53 ; Str. 14.5 ; Plin. *nat.* 34.17.36 (le texte, corrompu, pose le problème du nombre des statues rhodiennes : 73000 ? 3000 ?) ; D. Chr. *Or.* 31.146 et 149.

69. D. Chr. *Or.* 31.91, 105, 112.

70. D. Chr. *Or.* 31.29, 84.

71. D. Chr. *Or.* 31.157, 162–163. Voir GANGLOFF (à paraître).

72. L'expression de « géographie imaginaire » est aussi employée par ELSNER (2001, 6) qui l'emprunte à Ch. JACOB. On aurait également pu parler de topographies mythiques ou fictives, dans le sillage de M. HALBWACHS.

exploités au service de revendications identitaires ou politiques dans le contexte de l'Empire romain. La quatrième partie concerne plus spécialement une catégorie de lieux de mémoire qui a joué un rôle essentiel dans la définition des communautés humaines antiques, celle des lieux de culte : elle porte sur l'élaboration et l'évolution de « topographies sacrées ». La dernière partie, sur les « empereurs et lieux de mémoire gréco-romains », montre comment le pouvoir impérial a créé de nouveaux lieux de commémoration en Orient pour célébrer ses victoires ou bien comment il a pris en charge des héritages locaux.

En préambule, François Jequier, professeur honoraire d'histoire contemporaine à l'Université de Lausanne, qui a beaucoup travaillé sur la mémoire et l'histoire, a aimablement accepté de donner une conférence introductive, critique, sur la notion moderne de « lieux de mémoire », afin de prévenir certains mésusages et abus de cette notion, tout en offrant à la réflexion des éléments de comparaison entre monde antique et monde contemporain.

Au seuil de cet ouvrage collectif, je voudrais remercier toutes celles et tous ceux qui en ont permis la réalisation. Toute ma gratitude va à Anne Bielman et à l'ensemble des professeurs de l'Institut d'Archéologie et des Sciences de l'Antiquité de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne, qui ont encouragé le projet de colloque et lui ont octroyé un subside de l'ASA. Notre rencontre fut également soutenue par le Fonds National Suisse et par la Fondation du 450^e anniversaire de l'Université de Lausanne. Je suis redevable aux membres du comité scientifique, qui ont joué un grand rôle dans la constitution de notre programme, à savoir Anne Bielman, Alain Billault, Mireille Corbier, Michel Fuchs, Valérie Huet et Onno van Nijf. Pour ce qui concerne l'organisation pratique du colloque, je remercie chaleureusement celles et ceux qui m'ont offert leurs conseils ou leur aide, en particulier Brigitte Maire et Adrian Spillman. Plus généralement, je remercie tous les participants de l'intérêt qu'ils ont manifesté pour cette thématique de recherche.

Ma reconnaissance va aussi aux directrices de la collection ECHO publiée par Peter Lang, Anne Bielman et Danielle van Mal-Maeder, qui ont accueilli ce livre. Pour mener à bien cette édition, un comité éditorial a été constitué, composé d'Anne Bielman, Alain Billault, Michel Fuchs, Valérie Huet et Onno van Nijf, dont les conseils ont été précieux. L'ouvrage a été financé grâce à la générosité de la Société Académique Vaudoise, de la Commission des publications de la Faculté des lettres de l'Unil, de la Fondation du 450^e anniversaire de l'Unil et de la Vaudoise Assurances. Enfin, je remercie vivement Florence

Bertholet, responsable éditoriale de la collection ECHO, d'avoir mis sa très grande compétence au service de cette édition.

OUVRAGES CITÉS

- ALCOCK, S. E. (2002) — *Archaeologies of the Greek past: landscape, monuments, and memories*, Cambridge/New York.
- ASSMANN, A. (2009) 4^e éd. — *Erinnerungsräume. Formen und Wandlungen des kulturellen Gedächtnisses*, München (1999¹).
- ASSMANN, J. (2010a) — *La mémoire culturelle. Ecriture, souvenir et imaginaire politique dans les civilisations antiques*, traduit de l'allemand par D. Meur, Paris (éd. orig. : *Das kulturelle Gedächtnis. Schrift, Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen*, München, 1992).
- (2010b) — « Communicative and cultural memory », dans ERLI A. et NÜNNING A. (éds), *A companion to cultural memory studies*, Berlin/New York, 109–118.
- BAROIN, C. (1998) — « La maison romaine comme image et lieu de mémoire », dans AUVRAY-ASSAYAS C. (éd.), *Images romaines*, Paris, 177–191.
- (2005) — « Le rôle de la vue dans les arts de la mémoire latins », dans VILLARD L. (éd.), *Etudes sur la vision dans l'Antiquité classique*, Rouen, 199–214.
- (2007) — « Techniques, arts et pratiques de la mémoire en Grèce et à Rome », *Métis* N. S. 5, 135–160.
- (2010) — *Se souvenir à Rome. Formes, représentations et pratiques de la mémoire*, Paris.
- BECK, H. et WIEMER, H.-U. (éds) (2009) — *Feiern und Erinnern: Geschichtsbilder im Spiegel antiker Feste*, Berlin.
- BENOIST, S. (2003) — « Martelage et *damnatio memoriae*: une introduction », *CCG* 14, 231–240.
- (2004) — « Titulatures impériales et *damnatio memoriae*. L'enseignement des inscriptions martelées », *CCG* 15, 175–189.
- (2008) — « L'usage de la *memoria* des Sévères à Constantin : notes d'épigraphie et d'histoire », *CCG* 19, 129–143.
- BENOIST, S. et DAGUET-GAGEY, A. (éds) (2007) — *Mémoire et histoire. Les procédures de condamnation dans l'Antiquité romaine*, Metz.
- (2008) — *Un discours en images de la condamnation de mémoire*, Metz.
- BENOIST, S., DAGUET-GAGEY, A., HOËT-VAN CAUWENBERGUE, Ch. et LEFEBVRE, S. (éds) (2009) — *Mémoires partagées, mémoires disputées : écriture et réécriture de l'histoire*, Metz.
- BERNARD, A. et BERNARD, E. (1960) — *Les inscriptions grecques et latines du Colosse de Memnon*, Paris.

- BERNS, Ch., VON HESBERG, H., VANDEPUT, L. et WÄELKENS, M. (éds) (2002) — *Patris und Imperium: kulturelle und politische Identität in den Städten der römischen Provinzen Kleinasien in der frühen Kaiserzeit*, Löwen.
- BOWIE, E. L. (2001) — «Inspiration and aspiration: date, genre, and readership», dans ALCOCK S. E., CHERRY J. F. et ELSNER J. (éds), *Pausanias. Travel and memory in Roman Greece*, Oxford/New York, 21–32.
- BREYER, Th. (2007) — *On the topology of cultural memory. Different modalities of inscription and transmission*, Würzburg.
- BRUNDSCHWIG, J. (éd.) (2007) — Aristote, *Topiques. Livres V–VIII*, texte établi et traduit par J. BRUNDSCHWIG, Paris.
- CAPLAN, H. (1970) — *Of eloquence. Studies in ancient and medieval rhetoric*, Ithaca/London.
- CARRUTHERS, M. J. (2002) — *Le livre de la mémoire: une étude de la mémoire dans la culture médiévale*, traduit de l'anglais par D. Meur, Paris (éd. orig.: *The book of memory. A study of memory in medieval culture*, Cambridge, 1990).
- COARELLI, F. (1992) 2^e éd. — *Il foro romano, 2. Periodo repubblicano e augusteo*, Roma (1985¹).
- COLEMAN, J. (1992) — *Ancient and medieval memories. Studies in the reconstruction of the past*, Cambridge.
- CORBIER, M. (2006) — *Donner à voir, donner à lire. Mémoire et communication dans la Rome ancienne*, Paris.
- DÉLOYE, Y. et HAROCHE, C. (dir.) (2004) — *Maurice Halbwachs: espaces, mémoires et psychologie collective, colloque des 15 et 16 décembre 2000 organisé par l'Ecole doctorale de science politique et le Département de science politique de l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne*, Paris.
- DIEFENBACH, S. (2007) — *Römische Erinnerungsgräume. Heiligenmemoria und kollektive Identitäten im Rom des 3. bis 5. Jahrhunderts n. Chr.*, Berlin.
- ELSNER, J. (2001) — «Structuring “Greece”: Pausanias’s *Periegesis* as a literary construct», dans ALCOCK S. E., CHERRY J. F. et ELSNER, J. (éds), *Pausanias. Travel and memory in Roman Greece*, Oxford, 3–20.
- ERLL, A. et NÜNNING, A. (2010) — *A companion to cultural memory studies*, Berlin/New York (éd. orig.: *Cultural memory studies. An international and interdisciplinary handbook*, Berlin, 2008).
- FERRARY, J.-L. (1988) — *Philhellénisme et impérialisme. Aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique de la seconde guerre de Macédoine à la guerre contre Mithridate*, Rome.
- FLOWER, H. I. (2006) — *The art of forgetting. Disgrace and oblivion in Roman political culture*, Chapel Hill.
- GANGLOFF, A. (à paraître) — «Le langage des statues: emploi et re-sémantisation des statues grecques sous le Haut-Empire (Dion de Pruse, *Or.* XII et XXXI)», communication présentée dans le cadre du colloque international «Informer, commander, persuader, débattre: la

- communication comme action», organisé par l'USR 710 du CNRS, le GRIHL et l'ISCC (ENS, 12–13 décembre 2008).
- GOODY, J. (2010) — *Le vol de l'histoire. Comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde*, traduit de l'anglais par F. DURAND-BOGAERT, Paris (éd. orig. : *The theft of history*, Cambridge, 2006).
- GOWING, A. M. (2005) — *Empire and memory. The representation of the Roman Republic in imperial culture*, Cambridge.
- GUILHEMBET, J.-P. (1995) — *Habitavi in oculis (Cic. Planc. 66). Recherches sur la résidence urbaine des classes dirigeantes romaines des Gracques à Auguste. La maison dans la ville*, Thèse de doctorat, Aix-en-Provence.
- HAAKE, M. et JUNG, M. (éds) (2011) — *Griechische Heiligtümer als Erinnerungsorte: von der Archaik bis in den Hellenismus, Erträge einer internationalen Tagung in Münster, 20.–21. Januar 2006*, Stuttgart.
- HALBWACHS, M. (1925) — *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris.
 (1941) — *La topographie légendaire des Évangiles en Terre sainte : étude de mémoire collective*, Paris (réédité par M. JAISON, Paris, 2008).
 (1950) — *La mémoire collective*, Paris.
- HARTMANN, A. (2010) — *Zwischen Relikt und Reliquie. Objektbezogene Erinnerungspraktiken in antiken Gesellschaften*, Berlin.
- HÖLKEKAMP, K.-J. et STEIN-HÖLKEKAMP, E. (éds) (2006) — *Erinnerungsorte der Antike: die römische Welt*, München.
 (2010) — *Erinnerungsorte der Antike: die griechische Welt*, München.
- HUPFLOHER, A. (2006) — «Kaiserkult in einem überregionalen Heiligtum : das Beispiel Olympia», dans FREITAG K., FUNKE P. et HAAKE M. (éds), *Kult – Politik – Ethnos. Überregionale Heiligtümer im Spannungsfeld von Kult und Politik. Kolloquium Münster, 23.–24. November 2001*, Stuttgart, 239–263.
- IOGNA-PRAT, D. (2011) — «Maurice Halbwachs ou la mnémotopie. “Textes topographiques” et inscription spatiale de la mémoire», *Annales (HSS)* 66/3, 821–837.
- JACQUEMIN, A. (1999) — *Offrandes monumentales à Delphes*, Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome fascicule 304, Athènes/Paris.
 (2011) — «Le sanctuaire de Delphes comme lieu de mémoire», dans HAAKE M. et JUNG M. (éds), *Griechische Heiligtümer als Erinnerungsorte: von der Archaik bis in den Hellenismus, Erträge einer internationalen Tagung in Münster, 20.–21. Januar 2006*, Stuttgart, 19–27.
- JACQUEMIN, A. et LAROCHE, D. (1982) — «Notes sur trois piliers delphiques», *BCH* 106, 197–218.
- JACQUEMIN, A., LAROCHE, D. et LEFÈVRE, F. (1995) — «Delphes, le roi Persée et les Romains», *BCH* 119, 125–136.
- JONES, Ch. P. (1978) — *The Roman world of Dio Chrysostom*, Cambridge Mass/London.

- JUNG, M. (2006) — *Marathon und Plataiai. Zwei Perserschlachten als « lieux de mémoire » im antiken Griechenland*, Göttingen.
- (2011) — « Methodisches: Heiligtümer und *lieux de mémoire* », dans HAAKE M. et JUNG M. (éds), *Griechische Heiligtümer als Erinnerungsorte: von der Archaik bis in den Hellenismus, Erträge einer internationalen Tagung in Münster, 20.–21. Januar 2006*, Stuttgart, 9–18.
- LAFOND, Y. (2001) — « Lire Pausanias à l'époque des Antonins. Réflexions sur la place de la *Périégèse* dans l'histoire culturelle, religieuse et sociale de la Grèce romaine », dans KNOEPFLER D. et PIÉRART M. (éds), *Editer, traduire et commenter Pausanias en l'an 2000*, Genève, 387–406.
- LE GOFF, J. (1988) — *Histoire et mémoire*, Paris.
- MARKSCHIES, Ch. et WOLF, H. (éds) (2010) — *Erinnerungsorte des Christentums*, München.
- MARTHA, J. (éd.) (1967) — Cicéron, *Des termes extrêmes des biens et des maux, Livres III-V*, Paris (1930¹).
- NORA, P. (1984) — *Les lieux de mémoire*, I, Paris.
- OLICK, J. K. (2010) — « From collective memory to the sociology of mnemonic practices and products », dans ERLI A. et NÜNNING A. (éds), *A companion to cultural memory studies*, Berlin/New York, 151–162.
- REINACH, A. J. (1910) — « La frise du monument de Paul-Emile à Delphes », *BCH* 34, 433–468.
- RICOEUR, P. (2000) — *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris.
- SÁNCHEZ, P. (2011) — « De l'*auctoritas senatus* à l'*Imperator auctor*: le Sénat, les généraux vainqueurs et les amis et alliés du peuple romain aux deux derniers siècles de la République », dans BENOIST S., DAGUET-GAGEY A. et HOËT-VAN CAUWENBERGUE Ch. (éds), *Figures d'empires, fragments de mémoire. Pouvoirs et identités dans le monde romain impérial (II^e s. av. n. è. – VI^e s. ap. n. è.)*, Villeneuve-d'Ascq, 197–222.
- SAVALLI-LESTRADE, I. (2009) — « Usages civiques et usages dynastiques de la *damnatio memoriae* dans le monde hellénistique (323–30 av. J.-C.) », dans BENOIST S., DAGUET-GAGEY A., HOËT-VAN CAUWENBERGUE Ch. et LEFEBVRE S. (éds), *Mémoires partagées, mémoires disputées. Écriture et réécriture de l'Histoire*, Metz, 127–158.
- SCHADE, G. (2011) — « Griechische Erinnerungsorte und Erinnerungsräume », *Hermes* 139, 112–119.
- SÉBILLOTE CUCHET, V. (2006) — *Libérez la patrie! Patriotisme et politique en Grèce ancienne*, Paris.
- SIMONDON, M. (1982) — *La mémoire et l'oubli dans la pensée grecque jusqu'à la fin du Ve siècle avant J.-C. : psychologie archaïque, mythes et doctrines*, Paris.
- VERNANT, J.-P. (1985) — *Mythe et pensée chez les Grecs*, Paris.
- VEYNE, P. (1999) — « L'identité grecque devant Rome et l'empereur », *REG* 112/2, 511–567.
- VIVIAN, B. (2010) — *Public forgetting: the rhetoric and politics of beginning again*, University Park (PA).
- WALTER, U. (2004) — *Memoria und res publica. Zur Geschichtskultur im republikanischen Rom*, Frankfurt.

YATES, F. A. (1975) — *L'art de la mémoire*, traduit de l'anglais par D. ARASSE, Paris (éd. orig. : *The art of memory*, London, 1966).

LES LIEUX DE MÉMOIRE

FRANÇOIS JEQUIER

Lausanne

Ayant reçu des suggestions précises de Madame Anne Gangloff, je commencerai par examiner l'origine de cette notion de « lieux de mémoire », la plasticité de ce concept, sa place dans l'historiographie de ces trente dernières années et sa réception comme son utilisation dans la confrontation récente, et souvent stérile, entre histoire et mémoire.

Ce concept de lieux de mémoire (que nous définirons après sa généalogie) est récent. Pierre Nora, qui en est le père spirituel, rappelle qu'au début des années 1970 lorsqu'il s'attela avec Jacques Le Goff à cette belle aventure collective de *Faire de l'histoire* en trois volumes (I *Nouveaux problèmes*, II *Nouvelles approches*, III *Nouveaux objets*) publiés en 1974, ni l'un ni l'autre n'avait éprouvé le besoin d'inscrire la mémoire parmi les nouvelles perspectives de l'histoire encore dominées par la démographie, le quantitatif, l'économique et le social. Notons que dans les *Nouveaux objets* nous trouvons un texte sur le « Mythe » de Marcel Detienne et une étude sur les mentalités qualifiées « d'histoire ambiguë » par Jacques Le Goff, ce qui annonçait déjà des orientations de recherches qui s'imposent rapidement au détriment des chiffres et autres statistiques rétrospectives.

Quatre ans plus tard, en 1978, Jacques Le Goff sollicite Pierre Nora pour la rédaction des deux articles consacrés à la « mémoire collective » et au « présent »

pour sa *Nouvelle Histoire*. Les quatre pages consacrées à la « mémoire collective » annoncent la thématique des lieux de mémoire. Pierre Nora écrit :

La mémoire est un problème historique récent, notre problème. Auquel curieusement, ce ne sont peut-être pas les historiens qui ont été les premiers à donner une réponse spécifique, mais les psychanalystes et les philosophes (Freud, Bergson, Lukács)¹.

A ma grande surprise, après un parcours chaotique dans la jungle des définitions de ce concept aussi flou que mouvant, c'est le premier jet de 1978 qui passe le mieux :

Pour une étude des mémoires collectives [...] il s'agirait de partir des LIEUX, au sens précis du terme, où une société quelle qu'elle soit, nation, famille, ethnie, parti, consigne volontairement ses souvenirs ou les retrouve comme une partie nécessaire de sa personnalité : *lieux topographiques*, comme les archives, les bibliothèques et les musées, *lieux monumentaux* comme les cimetières ou les architectures, *lieux symboliques* comme les commémorations, les pèlerinages, les anniversaires ou les emblèmes, *lieux fonctionnels*, comme les manuels, les autobiographies ou les associations : *ces mémoriaux ont leur histoire*².

Le programme de recherche sera développé dans le séminaire que Pierre Nora tiendra à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales de 1978 à 1981 avant de s'inscrire dans la série des *Lieux de Mémoire* qui couvre les années 1984 à 1992. Pour mémoire, relevons la dernière phrase prophétique de l'article de 1978 :

L'analyse des mémoires collectives peut et doit devenir le fer de lance d'une histoire qui se veut contemporaine³.

Pierre Nora se mit au travail et réussit à constituer une équipe interdisciplinaire de haut niveau pour sauver ce qui pouvait l'être :

La disparition rapide de notre mémoire nationale m'avait semblé appeler un inventaire des lieux où elle s'est électivement incarnée...⁴

Au fil des années de recherches le concept s'est enrichi sans toutefois échapper à un verbiage propre aux sciences humaines :

1. NORA 1978, 400.
2. NORA 1978, 401 (je souligne).
3. NORA 1978, 401.
4. NORA 1997, I, 15.

Les *Lieux de mémoire* s'inscrivent dans un système épistémologique à double référence, l'une spatiale, l'autre temporelle [...] Un lieu de mémoire n'est pas forcément un *locus* assignable, site, ville, monument, puisqu'il peut être aussi un événement, un personnage avec tous les risques d'une autre dérive, non plus topologique, mais chronologique.

Quelle que soit la réalité territoriale d'un lieu, le travail de mémoire fait de ce lieu un être immatériel, un *topos* de l'imaginaire⁵.

Le succès de ce nouveau concept de lieux de mémoire s'explique en partie par l'évolution spectaculaire de ses deux composantes : l'espace et le temps (la mémoire étant indissociable du temps).

« Les catégories de l'espace », pour reprendre l'expression du géographe Roger Brunet et du sociologue Alain Touraine, connaissent de profondes mutations dues au « retour des territoires », au développement de l'économie spatiale et surtout aux « représentations que les hommes se font des territoires qu'ils occupent ». La « nouvelle géographie » intègre ces nouveaux paradigmes qui prônent l'étude des hommes dans leur environnement immédiat ou leur espace vécu en réaction contre une ancienne « géographie modélisatrice par trop désincarnée »⁶.

Pour sa part, le Temps « matériau fondamental » de l'historien⁷ va connaître des percées épistémologiques successives, les trois temporalités de Fernand Braudel, esquissées dans la préface de sa thèse en 1946 (publiée en 1949) et précisées dans un article des *Annales* en 1958 consacré à la « longue durée », seront à la mode jusque dans les années quatre-vingt. Le philosophe français Paul Ricoeur (1913–2005) repense la relation entre l'histoire et le temps dans les trois volumes de *Temps et Récit* (1983–1985), où il propose une réinterprétation de l'histoire à la lumière des développements de l'épistémologie historique, mais aussi des théories contemporaines du récit, il révolutionne les rapports entre le temps du récit et le temps de la vie et de l'action en soulignant la correspondance étroite entre l'explication historique et les formes du récit. Un nouvel « acteur-concept » (si vous me passez cette expression néologique) va s'inviter dans ces débats sur les rapports que les historiens entretiennent avec le temps si bien mis en évidence par Jean Leduc dans *Les historiens et le temps*; il s'agit bel et bien de la Mémoire avec M majuscule qui cache mal la polysémie du terme, et dont l'émergence se situe au début des années 1980.

Un bref rappel du contexte intellectuel et du statut de l'histoire en France s'impose pour la clarté de mon exposé. La tentation de l'Histoire Totale qui

5. ROGER 2007, 831 (je souligne).

6. ALLEMAND 1999, 31.

7. LE GOFF 1988, 24.

se nourrissait de statistiques, établissait des courbes et identifiait les cycles des sociétés d'Ancien Régime, commence à décliner; les «permanences», la «longue durée», les structures d'une «histoire immobile» ont perdu de leur enchantement. Cette histoire pure et dure (où dominant l'économie et le social) va céder peu à peu du terrain face au retour du politique, à la réévaluation de l'acteur, réduit à néant par le matérialisme historique, face à l'émergence de l'histoire des mentalités relayée par celle des représentations. Le retour du récit, de l'événement, de l'individu sur le devant de la scène des travaux historiques, les succès éditoriaux des biographies tant décriées par l'École des Annales, vont provoquer une crise de confiance qui va ébranler l'histoire savante⁸.

L'apparition et l'affirmation de l'histoire immédiate, puis celle de l'histoire du Temps Présent qui a pour caractéristique d'avoir été vécue par l'historien et surtout par les témoins qu'il interroge, vont recevoir un accueil positif du public et des médias. En 1980 s'ouvre à Paris l'IHTP, soit l'Institut d'Histoire du Temps Présent, qui va rapidement s'imposer comme un centre de recherches de haut niveau qui affine les méthodes de l'histoire orale. Depuis une trentaine d'années, les témoignages s'imposent comme une source incontournable de l'histoire contemporaine et les relations parfois houleuses ou complaisantes entre le témoin et l'historien ont donné naissance à toute une réflexion méthodologique⁹.

C'est dans ce terreau que la Mémoire va prendre racine et se développer rapidement, portée par l'année du patrimoine en 1980 qui rencontre un succès inattendu et le renouveau des commémorations qui vont se succéder avec une UBM croissante (Unité de Bruit Médiatique):

1987: «le millénaire capétien qui donne lieu à un important déploiement festif et voit la multiplication de “fêtes médiévales”»¹⁰.

1989: «le bicentenaire de la Révolution française qui marque à la fois la généralisation de politiques culturelles locales et l'extension des sons et lumières et autres spectacles historiques»¹¹.

Jean-Claude Guillebaud parle déjà en 1995 de «maniaquerie commémorative», de «boulimie de ressourcement» et de «frénésie de liturgies historiques»¹². Cette «passion mémorielle» dont témoignent tout autant la production historiographique que l'activité muséographique et les succès des spectacles historiques «à

8. PROCHASSON 2008, 205 *sq.*

9. HARTOG 2005; POMIAN 1999.

10. GARCIA 2010, 918.

11. GARCIA 2010, 918.

12. GUILLEBAUD 1995, 21.

la recherche des racines locales et régionales» (en Bretagne, dans les Cévennes ou en Vendée) qui interpellent les historiens dépassés par la tournure des événements ; cette « avidité contemporaine pour la mémoire » va amener la mémoire à devenir un des « nouveaux objets » de l'histoire¹³.

Pierre Nora rappelle en introduction des *Lieux de Mémoire* qu'« on ne parle tant de mémoire que parce qu'il n'y en a plus »¹⁴ et que s'il y a des lieux de mémoire c'est parce qu'il n'y a plus de « milieux de mémoire », et qu'en réalité « le besoin de mémoire est un besoin d'histoire »¹⁵. Et le succès surprenant des « Lieux de mémoire » viendrait peut-être du fait que « moins la mémoire est vécue de l'intérieur, plus elle a besoin de supports extérieurs et de repères tangibles »¹⁶.

La montée en puissance de cette « vague mémorielle » s'affirme de plus en plus ; les médias en sont friands vu toutes les mises en scène qu'elle permet. Les « mobilisations mémorielles » vont devenir impératives avec la large diffusion de nouveaux concepts, on parle de :

- droit à la mémoire ;
- devoir de mémoire ;
- travail de mémoire.

Pour Anton de Baets « le droit à la mémoire émane du “Pacte international relatif aux droits civils et politiques” » et fait donc partie de la famille des Droits de l'Homme ; il développe sa thématique dans son article intitulé « La Mémoire est-elle un droit ou un devoir ? »¹⁷.

Les historiens sont bel et bien submergés par cette « vague mémorielle » qui reconfigure le rapport à l'histoire et au passé en soulevant de nombreux points d'achoppement, en particulier l'irruption de la Mémoire dans le domaine controversé des « usages publics de l'histoire ». « A une histoire-mémoire marquée du sceau de l'université succède une pluralité de mémoires qui revendiquent reconnaissance »¹⁸. Gérard Noiriel précise bien :

13. LEDUC 1999, 83.
 14. NORA 1997, I, 23.
 15. NORA 1997, I, 30.
 16. NORA 1997, I, 30.
 17. DE BAETS 2009.
 18. GARCIA 2010, 917.

Alors que l'histoire met en relief les différences, les écarts et les conflits, la mémoire, au contraire, cherche les similitudes et la permanence à travers le temps. Elle ne retient du passé que ce qui est encore vivant dans le groupe qui l'entretient et elle ne dépasse pas les limites de ce groupe. Il y a donc autant de mémoires collectives que de communautés sociales. Dans cette perspective, histoire et mémoire ne peuvent jamais être confondues¹⁹.

Antoine Prost donne un exemple des articulations entre mémoire et histoire et de leur relation au temps :

Le temps de l'histoire se construit contre celui de la mémoire. Contrairement à ce qu'on écrit souvent, l'histoire n'est pas une mémoire. L'ancien combattant qui visite les plages du débarquement de Normandie a une mémoire des lieux, des dates et du vécu : c'était là, tel jour, et, cinquante ans plus tard encore, il est submergé par le souvenir. Il évoque les camarades tués ou blessés.

Puis, il visite le mémorial et il passe de la mémoire à l'histoire, il comprend l'ampleur du débarquement, il évalue les masses humaines, le matériel, les enjeux stratégiques et politiques. Le registre froid et serein de la raison remplace celui, plus chaud, plus tumultueux des émotions. Il ne s'agit plus de revivre, mais de comprendre²⁰.

Le succès des *Lieux de mémoire* de Pierre Nora, dont le dernier volume paraît en 1992, va engendrer rapidement des utilisations abusives. Les groupes et autres communautés s'emparent de ce concept pour cautionner leurs revendications mémorielles ; nous voyons apparaître :

- les lieux de mémoire juifs ;
- les lieux de mémoire protestants dans les Cévennes ;
- les lieux de mémoire du Vercors et du Plateau des Glières pour les Résistants ;
- les lieux de mémoire du paysage... et j'en passe !

Pierre Nora, surpris par tous ces dérapages, ces « débordements »²¹ a dû reconnaître qu'on peut tout « lieu-de-mémoriser »²² :

Une expression inusitée, forgée pour les besoins de la cause [15 ans auparavant], a échappé à son inventeur pour devenir, à une vitesse record, une locution du vocabulaire commun²³.

19. NOIRIEL 1998, 199.

20. PROST 1996, 113 *sq.*

21. NORA 1997, II, 2219.

22. NORA 1997, II, 2222.

23. NORA 1997, II, 2219.

Examinons quelques dérives de ces vingt dernières années : Krzysztof Pomian, l'historien polonais qui dirige le musée de la mémoire à Bruxelles met bien en évidence les profondes différences entre les mémoires glorieuses des nations et celle des groupes des victimes de tous ces conflits²⁴. Les mémoires nationales gardent le souvenir des réussites, des succès et des victoires tout en rendant hommage aux victimes « tombées au champ d'honneur ». Les mémoires des groupes de victimes ne rappellent que des défaites, des catastrophes, des massacres et autres persécutions jusqu'à l'extermination systématique pour les Juifs durant la Seconde Guerre mondiale. Les commémorations qu'elles suscitent ne sauraient être joyeuses, ce sont des moments de recueillement, de deuil et de mise en garde contre le retour des horreurs placées sous le signe du « jamais plus ». Les commémorations de l'Holocauste n'ont, hélas, pas interrompu les génocides de la seconde moitié du xx^e siècle en Chine, au Cambodge (1975), au Rwanda (1994). Selon K. Pomian, la promotion d'une mémoire des victimes au rang de composante de la mémoire nationale ne vise pas seulement à sauver de l'oubli ses événements constitutifs. Il s'agit aussi d'apporter une réponse à une exigence de justice restée insatisfaite, de faire dûment reconnaître en tant que crime les actes commis dans le passé contre le groupe concerné, et par conséquent d'attribuer la qualité de victimes à ceux qui ont été martyrisés et surtout de juger et punir les bourreaux, les coupables, enfin de manifester en public de la repentance de la part des Autorités. La réactivation de la mémoire nationale ne produit que des effets culturels, par contre, la mémoire des victimes qu'on lui intègre, désormais, entraîne des conséquences juridiques, financières et politiques trop souvent passées sous silence. Patrick Garcia parle à juste titre de « mémoires chaudes et revendicatives » qui veulent « obtenir reconnaissance publique de ce qui a été occulté ou semble l'avoir été »²⁵.

K. Pomian recense quelques-unes de ces grandes vagues mémorielles placées sous le signe des victimes qui se succèdent en Europe :

- celle de la mémoire juive qui eut tant de peine à éclore avant de s'imposer :

La métabolisation tardive du génocide reconfigure le rapport au passé et contraint de rompre avec l'économie de l'indulgence et de l'oubli inscrite au cœur du roman national, de la narration régulée du passé²⁶.

24. KUNTZ/POMIAN 2005.

25. GARCIA 2010, 920.

26. GARCIA 2010, 921.

- celle des mémoires nationales, en particulier, la mémoire nationale française confrontée au gouvernement de Pétain à Vichy, exemple d'anthologie « d'un passé qui ne passe pas » (Henry Rousso) ;
- celle de la mémoire du communisme, invité-surprise, dès la Chute du mur de Berlin en automne 1989 ;
- celle des populations civiles allemandes de la Seconde Guerre mondiale pilonnées par les Alliés avant de subir le joug communiste pour la RDA ;
- celle des colonisés à laquelle vont se greffer les devoirs ou droits à la mémoire des acteurs, vainqueurs et vaincus des guerres coloniales ;
- enfin la plus récente de ces « mémoires chaudes et revendicatives » touche les prétendus descendants d'esclaves.

Chacune de ces vagues mémorielles compte ses « lieux de mémoire » comme la maison des esclaves sur l'île de Gorée au Sénégal qui se trouve juste en face du « musée de la femme » que j'ai visités en décembre dernier (2010), et l'important Monument de la Renaissance africaine, près de l'aéroport.

« La boulimie commémorative »²⁷, la multiplication des musées communautaires, et l'érection de nombreux « lieux de mémoire » deviennent un phénomène de mode pour répondre à cette vague de « rumination mémorielle »²⁸ qui touche surtout le local et le régional. La Délégation aux Célébrations nationales ne sait plus où donner de la tête, Pierre Nora recense plus de mille manifestations mémorielles en 6 ans (de 1987 à 1992 avec le bicentenaire de la Révolution française)²⁹ :

L'objet patrimonial a changé de nature et même de statut. Il est devenu un objet de musée, de l'un de ces milliers de petits musées de campagne qui ont proliféré précisément depuis dix ans [texte rédigé en 1992], musées de la châtaigne, du verre ou du sabot, et se disent eux-mêmes de « civilisation » de « société », d'« identité » ou de « mémoire »³⁰.

Devant l'ampleur du phénomène, les historiens français submergés par ce concept de « lieux de mémoire » réagissent vivement. Au printemps 1993, Jean-Pierre Rioux explose, après avoir salué l'œuvre magistrale dirigée par Pierre Nora, il « déconstruit » :

27. NORA 1997, III, 4687.

28. NORA 1997, III, 4688.

29. NORA 1997, III, 4695.

30. NORA 1997, III, 4709.

Lieu de mémoire est devenu une expression à tout faire, un *mot-valise*, une aubaine pour conservateurs du patrimoine en goguette ou associations de défense de grand-papa... il [*le lieu de mémoire*] est à l'image d'une société molle qui a perdu nombre de ses repères et qui compense en mémoire sa grandeur fanée... ce grand livre d'histoire est un témoignage superbe et strictement contemporain sur la « *tyrannie de la mémoire* » dans un pays en errance ou en transit³¹.

Jacques Julliard s'insurge contre ces nouveaux usages politiques de l'histoire instrumentalisée par les vagues mémorielles, écoutons-le :

Nous sommes entrés dans une ère de criminalisation du passé. *Totalitarisme* et *colonialisme* sont les deux mamelles de cette nouvelle *doxa*. Elle n'est d'ailleurs pas propre aux historiens vengeurs et redresseurs de tort, *aux professionnels de la vindicte rétrospective*... Elle baigne toute la société. Une conviction s'est imposée : les devoirs de mémoire sont la condition d'un progrès de la moralité collective³².

Et dans une chronique de mai 2006 :

Repentance ça suffit !
A force de se flageller pour son passé, La France est entrée dans l'ère de cette monstruosité : la culpabilité héréditaire...³³

Les cultes à la mémoire des victimes peuvent être à double tranchant. Le Japonais Kenzaburo Ôé, prix Nobel de littérature en 1994, évoque « le devoir de fidélité à la mémoire des morts d'Hiroshima » trahis par l'accident de la centrale nucléaire de Fukushima. Les lieux de mémoire des bombes atomiques d'août 1945 permettent de victimiser le Japon et de faire oublier les horreurs et les atrocités commises par les soldats japonais entre 1930 et 1945. Des victimes peuvent en cacher d'autres ! L'utilisation récurrente de l'Holocauste et de ses nombreux lieux de mémoire permet aussi de masquer (justifier pour certains) les exactions des troupes israéliennes dans la bande de Gaza, et rentre dans le même ordre de raisonnement. La sacralisation des victimes est rarement innocente.

Une autre dérive des lieux de mémoire est apparue récemment, il s'agit du tourisme mémoriel encouragé en France par l'Etat et les collectivités locales. La « Direction de la Mémoire du Patrimoine et des Archives » du Ministère de la

31. RIOUX 1993 (je souligne).

32. JULLIARD 2008 (je souligne).

33. JULLIARD 2006.

Défense à Paris va jusqu'à animer un site internet sur le tourisme de mémoire (www.chemindememoire.gouv.fr)³⁴.

Du tourisme mémoriel à *l'Abus de Mémoire*³⁵ en passant par toutes les manipulations et autres instrumentalisation de la mémoire, ou plus exactement, des mémoires concurrentes et inégales qui agitent les instances européennes depuis quelques années, il y aurait beaucoup à dire ; l'historien britannique Tony Judt, décédé en août 2010, terminait son *Histoire de l'Europe depuis 1945* par un épilogue intitulé « De la maison des morts. Essai sur la mémoire européenne moderne » où il déplorait l'asymétrie des mémoires en Europe et le danger de « mémorialiser le passé sous forme d'édifices et de musées »³⁶.

L'Allemagne réunifiée se construit de nouveaux lieux de mémoire en supprimant les anciens. Le palais de la République à Berlin, un ahurissant témoin architectural de l'ex-DDR construit en 1976, est détruit trente ans plus tard et que dire du Mur de Berlin... !

Il est temps de conclure, mais comment le faire face à un concept en pleine évolution qui a déjà dépassé le cadre français si friand de ses *Guerres de mémoires*³⁷.

La plasticité de ces lieux de mémoire qui transcendent toute la chronologie et sa capacité d'adaptation à tous les cas d'école lui assurent un bel avenir d'autant plus que ce concept se prête admirablement aux discours politiques et au traitement médiatique. De la vogue à la vague mémorielle, on passa rapidement au trop-plein de mémoire qui risque de confondre histoire et nécrologie.

OUVRAGES CITÉS

- ALLEMAND, S. (1999) — « Géographie: le poids de l'espace », *Sciences humaines* 100, 30–31.
- BLANCHARD, P. et VEYRAT-MASSON, I. (dir.) (2008) — *Les guerres de mémoires. La France et son histoire, enjeux politiques, controverses historiques, stratégies médiatiques*, Paris.
- BRAUDEL, F. (1949) — *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris.
- (1958) — « Histoire et sciences sociales: la longue durée », *Annales (HSS)* 13.4, 725–753.
- DE BAETS, A. (2009) — « La mémoire est-elle un droit ou un devoir? », dans METZGER F. et VALLOTTON F. (dir.), *L'historien, l'historienne dans la cité*, Lausanne, 189–202.

34. GASTINEAU/ROSSO 2010.

35. TODOROV 1998.

36. JUDT 2007, 961.

37. BLANCHARD/VEYRAT-MASSON 2008.

- GARCIA, P. (2010) — « Usages publics de l'histoire », dans DELACROIX Ch., DOSSE F., GARCIA P. et OFFENSTADT N. (dir.), *Historiographies. Concepts et débats*, t. II, Paris, 912–926.
- GASTINEAU, P. et ROSSO, R. (2010) — « La mémoire de nos terres », *L'Express*, 11 août, 16–19.
- GUILLEBAUD, J.-C. (1995) — *La trahison des Lumières : enquête sur le désarroi contemporain*, Paris.
- HARTOG, F. (2005) — « Le témoin et l'historien », dans *Evidence de l'histoire. Ce que voient les historiens*, Paris, 236–266.
- JUDT, T. (2007) — *Après-guerre. Une histoire de l'Europe depuis 1945*, traduit de l'anglais par P.-E. DAUZAT, Paris (*Postwar: A History of Europe since 1945*, 2005).
- JULLIARD, J. (2006) — *Le Nouvel Observateur*, 27 avril – 3 mai, 50.
(2008) — *Le Nouvel Observateur*, H. S. 70, octobre-novembre, 83.
- KUNTZ, J. et POMIAN, K. (2005) — « Mémoire : victoires et défaites », *Le Temps*, 3 octobre, 15.
- LE GOFF, J. (1988) — *Histoire et mémoire*, Paris.
- LE GOFF, J. et NORA, P. (dir.) (1974) — *Faire de l'histoire*, Paris, 3 vols.
- LEDUC, J. (1999) — *Les historiens et le temps. Conceptions, problématiques, écritures*, Paris.
- NOIRIEL, G. (1998) — *Qu'est-ce que l'histoire contemporaine ?*, Paris.
- NORA, P. (éd.) (1978) — « Mémoire collective », dans LE GOFF J., CHARTIER R. et REVEL J. (dir.), *La nouvelle histoire*, Paris, 398–401.
(éd.) (1997) 2^e éd. — *Les lieux de mémoire*, 3 vols, Paris (1984–1994¹).
- POMIAN, K. (1999) — « De l'histoire, partie de la mémoire, à la mémoire, objet d'histoire », dans *Sur l'histoire*, Paris, 263–342.
- PROCHASSON, Ch. (2008) — *L'Empire des émotions, les historiens dans la mêlée*, Paris.
- PROST, A. (1996) — *Douze leçons sur l'histoire*, Paris.
- RICOEUR, P. (1983–1985) — *Temps et récit*, Paris.
- RIoux, J.-P. (1993) — « Nous sommes entrés dans l'ère des lieux de mémoire », *L'Histoire* 165, avril, 80–82.
- ROGER, A. (2007) — « La mémoire et l'histoire », *Critique* 726, 830–841.
- TODOROV, T. (1998) — *Les Abus de la Mémoire*, Paris.

GÉOGRAPHIE IMAGINAIRE
DE LA MÉMOIRE HELLÈNE

MAPPING GREECE : APOLLONIUS' AUTHORISED VERSION

EWEN L. BOWIE

Corpus Christi College, Oxford

This paper examines the geography of the Greek mainland and islands, of Asia Minor and of adjacent Syria, as reflected in the places that Philostratus stages his neo-Pythagorean sage Apollonius of Tyana as visiting (and not visiting). I have made the perhaps dangerous assumption that in the matter of both exclusion and inclusion Philostratus felt that he had a relatively free hand¹. This was probably not true of Ephesus, with which a tradition reported by Philostratus' contemporary Cassius Dio connected Apollonius², nor perhaps Cilician Aegeae and Tarsus, nor Antioch in nearby Syria. Philostratus mentions a study of Apollonius' youth by Maximus of Aegeae³, and unless he is inventing that work (which is possible but improbable) his own total silence on a connection between Apollonius and Aegeae would be disturbing, at least for a reader who already knew Maximus. At a later date Antioch, according to Malalas⁴,

1. For the view that much in his *Apollonius* is fictional see MEYER 1917 and BOWIE 1978, challenging in particular GROSSO 1954, and BOWIE 1994. For important discussions of his presentation of Apollonius see LO CASCIO 1974, RAYNOR 1984, DZIELSKA 1986, FLINTERMAN 1995, ELSNER 1997, SWAIN 1999, SCHIRREN 2005 and DEMOEN/PRAET 2009; more broadly on Philostratus BRANCACCI 1986, FOLLET 1991, GLEASON 1995, SWAIN 1996, DE LANNOY 1997, BILLAULT 2000, BOWIE/ELSNER 2009.

2. D. C. 69.18.1, Apollonius' vision of Domitian's assassination.

3. Philostr. *VA* 1.3.2. Chapter sub-sections are those of JONES 2005–2006.

4. Malalas *Chron.* 264.6 ff.

had a talisman attributed to Apollonius, and although that might postdate Philostratus, it might well have already been in existence in the early third century, so again Philostratean silence on Apollonius' dealings with Antioch would strike some readers as odd.

The data which I assess are set out in full in the Table. Its first column registers Greek places presented by Philostratus as visited by Apollonius during his travels between India in the far East and Gades in the far West. But although the places visited by Apollonius in Philostratus' narrative clearly create the main lines of any sacred geography that might be reconstructed on the basis of the work, the much more numerous places simply mentioned, either by Philostratus as omniscient narrator, or by a character in his narrative, also make a significant contribution to any map that the reader might mentally construct, offering a broader frame of reference within which the select sites supposedly honoured by an Apollonian *epidemia* can be set, and which by its very breadth could add meaning to the narrower selection. Moreover much of the naming of places by a character in the narrative is done by Apollonius himself – thus Philostratus lets us construct not only the itinerary that his Apollonius chose to take but the imaginary Greek world he carried around in his head. Accordingly my table also has a second column, registering Greek places or political groups mentioned by Philostratus *qua* omniscient narrator, and then a third which lists references to Greek places or peoples made by characters in Philostratus' narrative; here 'A' is an abbreviation for 'Apollonius', and as can rapidly be seen he is by far the commonest source of a mention. The fourth column supplements the second and third columns by listing places to which in some sense *indirect* references are made. This may be by way of a myth located in a particular part of Greece; or by way of a famous statue whose location is explicitly stated or implied; by the naming of the city or area of a character's origin, where it is not clear how important that origin is for the colour of Philostratus' narrative; and finally – but only a few times – by the narrator's reference to an epichoric style of dress.

I am sure that I will have missed some references, and there can be argument about whether some items belong in column 2, 3 or 4. But I am confident that the general picture that emerges would not be significantly changed by different decisions on these points.

That picture presents an interestingly selective route for Apollonius' travels in the Greek world. The cities and shrines that are privileged correspond in many respects to a list that a modern historian might compile of cities and sanctuaries of archaic and classical Greece that were again flourishing and in varying degrees

important in the first three centuries AD. But there are some very interesting omissions. I am inclined to see the selected cities as those which constituted the core of Philostratus' conception of a Greek world that had the *potential* to be seen as strictly Hellenic, τὸ εὐγενέστατον καὶ ἀκριβῶς Ἑλληνικόν (to use a phrase of one of his readers, the novelist Heliodorus⁵), even if they were not so in reality; and I suggest that Apollonius' visits to them *both* (a) legitimise his claims to be perceived not as a marginal Cappadocian μάγος or wonder-worker but as a neo-Pythagorean Greek philosopher *and* (b) confer upon these places a further endorsement of their Hellenic credentials – a sort of Philostratean centennial creation of a literary equivalent to the Panhellenion founded by the emperor Hadrian in the 130s. The other cities and places mentioned by narrator and characters remind us of the wider Hellenic world of which the cities that Apollonius visited are only a part, and invite us (at least sometimes) to ask why Apollonius did not visit these too. The effect is like that of a huge painting in which the sheer number of people in a vast crowd painted in the background adds importance to the smaller number of larger figures in the foreground, or an opera in which the size and musical volume of the chorus crucially affects an audience's reception of the soloists' singing.

The number of references in columns 2, 3 and 4 of the Table, taken together with the length of a visit by Apollonius, gives a clear indication of which Greek sites are really important. In mainland Greece these are Athens, Sparta, Olympia and perhaps Delphi; in Asia Minor, two cities in that part of *prouvincia Asia* which Philostratus usually refers to as 'Ionia'⁶, i.e. Ephesus and Smyrna; in Italy, perhaps Dicaearcheia (Puteoli).

The pre-eminence in mainland Greece of Athens, Sparta and Olympia is not surprising. Olympia is the most favoured of these three places, significantly named twice, in connection with Empedocles and Anaxagoras, in the *Apollonius'* opening pages⁷, and enjoying two long visits by Apollonius. The second, after his miraculous escape from Domitian in Rome, lasts a full 40 days⁸, the length of time that we now know from Hadrian's recently published letters to the Dionysiac artists was the standard allocation for a major festival⁹. This special

5. Hld. 2.34.

6. E.g. Philostr. *VA* 4.1.1. But also ἡ Ἀσία, 4.34.3 and (referring to the province's governor) 7.5, 7.10.1. Cf. the lexicographer Phrynichus' use of Ἰωνες, seven times in the epitome and fragments of his *praeparatio sophistica*.

7. Philostr. *VA* 1.1.3, 1.2.2.

8. Philostr. *VA* 4.27–4.32.1, 8.15–19 (40 days).

9. PETZL/SCHWERTHEIM 2006, 14 lines 71 f.

place given to Olympia can be seen partly as a choice by the sophist who also wrote the *Gymnasticus* ("On Athletic Training") an essay both historical and protreptic, with special attention to Olympia where Philostratus was himself honoured with a statue¹⁰. One mark of his and his presumed readers' familiarity with Olympia is his reference to its stoas as a guide to the size of his Nakes Sages' fictional visitor-hostel¹¹. His readiness to refer to Olympia's institutions is matched by that of his hero Apollonius¹².

Not all Olympia's publicity is attributable to Philostratean partiality. Whereas in Plutarch's writing we find far more coverage given to Delphi, predictably given that Plutarch was much involved in the sanctuary's affairs and held a priesthood, Pausanias, like Philostratus, also gives Olympia more space than Delphi. But it is striking that despite several mentions of Delphi by Philostratus and by his characters Apollonius' Delphic visit is compressed into a bare list of shrines that he toured in mainland Greece – Dodona, Delphi, Abae, the sanctuaries of Trophonius and Amphiaraus and that of the Muses on Helicon¹³.

Apollonius makes one major visit to Athens, his first destination in Greece on his westward journey from Asia Minor *via* Troy and Lesbos, and characteristically his narrated activities there are dominated by castigation and charges of degeneracy¹⁴. Later he passes through Athens again on his way to Egypt, and we read briefly of his initiation into the Eleusinian mysteries¹⁵. But when he escapes from incarceration by Domitian and returns to Greece he makes first for Olympia, whither distinguished Athenians and indeed visitors to Athens journey to see him¹⁶. Only after visiting Olympia and the sanctuary of Trophonius at Lebadeia does he spend some time preaching in Athens, though Philostratus only reveals Athens as the location for this when Apollonius is summoned thence to Boeotia by the province's governor¹⁷.

That Athens has thus been taken for granted as a site for his public speaking is a function of the fact that it is repeatedly an important point of reference for the narrator Philostratus, an Athenian who assumes that readers will be as

10. On the *Gymnasticus* see most recently KOENIG 2009. For the statue, *Syll.*³ 878 = *IOlympia* 476, cf. PUECH 2002, 377 f., no. 200.

11. Philostr. *VA* 6.6.2.

12. See Olympia in the Table, column 3.

13. Philostr. *VA* 4.24.1.

14. Philostr. *VA* 4.17–23.

15. Philostr. *VA* 5.19.

16. Philostr. *VA* 8.15.2.

17. Philostr. *VA* 8.21–23.

familiar as he is with its topography, monuments, history, habits and rituals. Thus he compares a cleft that emitted gases fatal to birds to one in the front of the Parthenon¹⁸, Taxila's orderly housing to that of Athens¹⁹, an Indian hymn to the Athenian performance of Sophocles' *paean* to Asclepius²⁰, and scanty Indian clothing to that of Attic sun-bathers²¹. Two of the four archaic statues of which Apollonius' party finds copies in India are Athenian – Athena Polias and Dionysus Limnaeus²² – and in the discussion with Thespesion of anthropomorphic divinities the Athena in Athens is cited alongside Olympian Zeus, Argive Hera, and Cnidian Aphrodite²³. An incident in Rome when a *tribunus militum* tries to help Apollonius is compared to Aristides helping an Athenian write his name on an ostrakon (not altogether similar, as Philostratus admits²⁴).

Philostratus' characters, even the Cappadocian Apollonius, share this point of reference. Apollonius claims Socrates was silent at his trial²⁵, compares himself to Socrates in his speech to Domitian²⁶, asserts Athenian dislike of Plato's *Phaedo* and treats Thespesion to a long assessment of what made Aeschylus' dramaturgy outstanding²⁷. Thespesion himself mentions Socrates' unusual oaths and trial²⁸ and refers to the fifth-century war between Athens and Sparta and to *phallophoria* in the Attic *Dionysia*²⁹. Athens' later opposition to Philip is mentioned by the narrator³⁰, while the courageous examples of Harmodius and Aristogeiton are adduced by Dio in his speech to Vespasian³¹, and later, along with Phyle-based resistance to the Thirty Tyrants, by Apollonius himself, fomenting trouble against Domitian and criticising his appointment as *archon*³², and in finally in the narrator's own allusive assessment of plotting

18. Philostr. *VA* 2.10: not attested elsewhere, but perhaps claimed by ancient tour-guides.

19. Philostr. *VA* 2.23.

20. Philostr. *VA* 3.17.2: for other imperial attestations of this *paean*, and (re?)-inscription of it or of another by Sophocles, see OLIVER 1949, CAMPBELL 1992, 329, and BOWIE 2006, 83–85.

21. Philostr. *VA* 6.6.1.

22. Philostr. *VA* 3.14.3: the other two are the Apollo statues on Delos and at Amyclae.

23. Philostr. *VA* 6.19.1.

24. Philostr. *VA* 7.21.1.

25. Philostr. *VA* 8.2.2.

26. Philostr. *VA* 8.7.1.

27. Philostr. *VA* 6.11.8, 6.11.10–11.

28. Philostr. *VA* 6.19.5, 6.21.4.

29. Philostr. *VA* 6.20.4 and 6.

30. Philostr. *VA* 7.2.3, 7.3.2.

31. Philostr. *VA* 5.34.3.

32. Philostr. *VA* 7.4.3, 8.16.

against Domitian³³. Just as the narrator claims that Xerxes' capture of Athens is commemorated by Persian images, that Gades admires Athenians and has a statue of their 'admiral' Themistocles³⁴, so too Xerxes' defeat at Salamis is discussed in India³⁵, and Apollonius brings the Athenian crews at Salamis into an argument with a ship's captain in the Peiraeus³⁶.

By contrast with so much attention to Athens Apollonius made no visit to Thebes³⁷. This is perhaps explicable given its seriously reduced state after its sack by Sulla, a state attested by Pausanias³⁸: for the readers of Philostratus' *Apollonius* Thebes survives chiefly on a mythical plane³⁹, apart from one mention of its sack by Alexander⁴⁰. Despite being in better shape, Plutarch's city Chaeronea gets no visit either, though its mentions by Philostratus remind us of its claim to be a *lieu de mémoire* because it was there that Philip crushed the coalition of Greeks led by Athens in 338 BC⁴¹. Such limelight as Boeotia gets is cast chiefly on the shrine of Trophonius at Lebadea⁴², with some rays allowing us glimpses of Helicon⁴³.

More space is given to Thermopylae, the site of a great classical Greek defeat that tradition had early transformed into a moral victory⁴⁴. Apollonius visits Thermopylae and in his speech to Domitian twice mentions Leonidas' actions there⁴⁵, and the admiration of narrator and of Apollonius for ancient Spartan ways – a Lycurgan society, with long-haired warriors living in an unwallled city – emerges both there and in Apollonius' visit to Sparta⁴⁶, a visit preceded first by a castigatory letter then another congratulating the resumption of beards and

33. Philostr. *VA* 8.25.1.

34. Philostr. *VA* 5.4.

35. Philostr. *VA* 1.25.2, 3.31.1–3.

36. Philostr. *VA* 5.20.2.

37. We are not told whither in Boeotia he was summoned by the *proconsul*, 8.23.

38. Paus. 9.7.4.

39. Philostr. *VA* 2.37.2 the Seven; 5.4–5 Heracles' city; 8.7.48 Laius.

40. Philostr. *VA* 7.3.2.

41. Philostr. *VA* 7.2.3, 7.3.2.

42. During his first Greek visit Apollonius tours Greek shrines including that of Trophonius, 4.24.1; in his second he enters Trophonius' cave and emerges seven days later at Aulis, 8.19.1–2.

43. Apollonius visits the Mouseion, 4.24.1; Casperius Aelianus compares a spring discovered by Musonius on Gyara to Hippocrene on Helicon, 7.16.2.

44. Philostr. *VA* 4.23, like Hdt. 7.207–228, though with different emphasis, picking out the Spartan king Leonidas and the seer Megistias.

45. Philostr. *VA* 4.23, 8.7.17 and 43.

46. Philostr. *VA* 4.31.2–4.34.1.

*sysstitia*⁴⁷. The visit's highlight is Apollonius' conversion from a mercantile career of a young descendant of the Spartan commander at Arginusae, Callicratidas⁴⁸. Although Apollonius' stay gets little space the importance of Sparta is reinforced by its successful outcomes and by the many Spartan references in the work.

In the northern Peloponnese there are good reasons why Philostratus takes Apollonius to Corinth or has the city referred to: its geographical location made it an almost inevitable staging-post on an east-west journey, and for Philostratus the tale of Musonius in exile digging the canal that Nero wanted to be cut through the Isthmus was clearly important, whether the dialogue *Nero* (in which it is central) was written by his father (as in the *Suda*) or by himself⁴⁹. But despite just once using the official Roman name of the province Achaëa to refer to Greece⁵⁰, Philostratus does not disclose that Corinth was the seat of Achaëa's Roman governor, nor indeed that it was a Roman *colonia* where many Latin inscriptions could be seen. Nor is any mention made of the important city at the western end of the Gulf of Corinth, Patras, past which Apollonius' journeys must have taken him. Perhaps this is because it too was a Roman *colonia*.

Further south in the Peloponnese Philostratus' geography becomes vague if not confused. Arcadia seems to stretch from the northern central Peloponnese, through which athletes make their way to Olympia⁵¹, to as far south as Messenia. The unnamed handsome boy whom Apollonius encourages to flee the unwelcome sexual attentions of Domitian is said to come from Messene 'in Arcadia'⁵². This is extraordinary given the importance that excavations have demonstrated for Messene in the imperial period, and indeed given the prominence of at least

47. Philostr. *VA* 4.27.1

48. Philostr. *VA* 4.32.

49. So persuasively WHITMARSH 1999.

50. At Philostr. *VA* 5.10.2; Apollonius also uses the term once, soon after, at 5.18.1. Both Philostratus and his characters regularly refer to Roman Greece by the term *Hellas*. *Hellas* is used by Philostratus as narrator at 4.11.1, 4.23, 4.24.2, 4.25.6, 4.33, 4.47.1, 5.18.1, 5.41.1 and 2, 6.20.1, 8.23.1 (twice, once precisely of the area ruled by Roman governor), 8.24, by his Apollonius at 5.7.4, 5.19.1, 5.36.5 (precisely for the area ruled by Roman *proconsul Achaëae*), 8.14, 8.15.2 and 3; by his Musonius at 5.19.2; by his Thespesian at 6.10.4. *Hellas* is also used in a wider sense to refer to all Greeks at 1.35, 4.16, 5.41.1 and (Apollonius speaking) 5, 6.20.1, 8.21.1.

51. Philostr. *VA* 1.35.3, 5.35.2. The *Gymnasticus* also treats Elis as Arcadian, 18 p. 266.23 [KAYSER], 22 p. 267.29 [KAYSER]. Cf. Antipater's epigram on an athlete returning from Olympia and struck by lightning in Arcadia, *AP* 7.390 = Gow/PAGE 1968, Antipater 62. The specification that on arrival at Olympia Apollonius never went further away than Scillous is surely intended to bring in the Peloponnesian location most closely associated with Xenophon, one of the classical authors most widely admired in the Empire.

52. Philostr. *VA* 7.42.1.

one of its citizens, Ti. Claudius Saethidas, attested by epigraphy and picked out for his immense wealth by Pausanias⁵³, a wealth that his *nomen* Claudius shows was already substantial in the middle of the first century AD. I suspect that there are two reasons why the Peloponnese in which Philostratus sets his Apollonius lacks a great, eponymous city for Messenia. First, Philostratus wants the *imaginaire* of the southern Peloponnese to be dominated by Sparta; second, Messene was only founded by Epaminondas in 369 BC when classical Greece was entering its decline.

The greatest surprise in the Peloponnese, however, is in its north-eastern corner. Argos is not visited, and correspondingly neither Tiryns nor Mycenae is even mentioned. Argos itself enjoys only one mention that is not oblique⁵⁴; otherwise it figures *via* references to its mode of dress, to its world-class statue of Hera, and as the scene of well-known myth⁵⁵. Apollonius' neglect of Argos is surprising: we know from Pausanias there was much to see, and epigraphy has also revealed that the sophist P. Anteiou Antiochos of Cilician Aegeae, where according to Philostratus Apollonius spent some of his youth, was honoured at Argos for his performances there and for establishing the mythico-historical *syngeneia* of Argos and Aegeae⁵⁶. Of course Antiochos postdates Apollonius by two generations, and that pedigree for Aegeae may not have been invented in the first century when the 'real' Apollonius lived. But in his *Lives of the sophists* Philostratus claims to know about Antiochos⁵⁷, yet says nothing about his accolades from Argos. I suspect that as a city which did not produce its own sophists Argos was almost invisible to Philostratus⁵⁸.

But in the *Apollonius* another factor is in play. The healing sanctuary of Asclepius at Epidaurus, already in the first century on the upward movement towards its importance in the second century⁵⁹, is neither visited nor

53. Paus. 4.32.2, perhaps the Ti. Claudius Saethidas Caelianus I of *IG V I* 1455.7–8, whose son Ti. Claudius Frontinus was *consul suffectus* under Antoninus Pius (*PIR*² C 872; HALFMANN 1979, 174, no. 193) and father of two senators, Ti. Claudius Saethidas Caelianus II (*PIR*² C 1004a; HALFMANN 1979, 196, no. 127) and Ti. Claudius Quir. Frontinus Niceratus (*PIR*² C 873; HALFMANN 1979, 196, no. 126). Cf. HABICHT 1998, 491–494; *SEG* XLVIII 502.

54. Philostr. *VA* 8.15.2.

55. Myth, Philostr. *VA* 2.37.2, 3.31.3, 8.7.48; dress, Philostr. *VA* 3.25.3; statue of Hera, Philostr. *VA* 6.19.1.

56. *SEG* XXXVI 426, XXXI 308; PUECH 2002, 68–74, no. 10.

57. Philostr. *VS* 2.4.

58. Admittedly Argos is not prominent in that element of Plutarch's world represented by his *Quaestiones conuiuales*: only 671e and 741a.

59. See PETSALIS-DIOMIDIS 2010.

mentioned, despite reference to the *Epidauria* at Athens⁶⁰, a ritual performed on 18th Boedromion within the framework of the Greater *Eleusinia*. To me this seems bizarre: perhaps it is to be explained by the potential conflict between Apollonius' own capacity to heal the sick and that of Epidaurus. In Epidaurus Apollonius would be less of a wonder than he is elsewhere.

That may be the wrong explanation, and another detail of Philostratus' geography of mainland Greece merits comparison before, like Apollonius, we leave it for Ionia. In Attica both the Piraeus and Phaleron are mentioned⁶¹, but Eleusis is not actually named when Apollonius makes his two visits to be initiated: the rituals of the *Eleusinia* are presented as if they were happening in Athens itself. This suggests to me that some of the omission and imprecision may simply be the result of a soft-focus presentation in which Philostratus has decided that only the major outlines of the principal components of his narrative need be given.

His presentation of Ionia has telling analogies to that of mainland Greece. Only to Ephesus and Smyrna does Apollonius make prolonged and repeated visits. A pre-Philostratean tradition, also found in Cassius Dio, linked Apollonius to Ephesus (above, n. 2). Smyrna was Ionia's other great centre of sophistic display and education, and the stamping ground of Philostratus' no. 2 in the world league of sophists, M. Antonius Polemo. It was perhaps a city Philostratus himself preferred to Ephesus. Concentrating Apollonius' visits to Ionia on these two cities makes for a more easily digested picture. But it seems very surprising that whereas Didyma and Claros commended Apollonius' wisdom⁶², he is never made to visit them. Miletus is only mentioned (along with Chios, Samos and Smyrna) in connection with earthquakes which later occurred⁶³, but other cities of Ionia are not mentioned at all. Mysian Pergamum is mentioned twice and visited once, getting much less attention than Ephesus and Smyrna. In terms of its eminence and claim to distinction, *philotimia*, Pergamum rated itself either alongside or above Ephesus and Smyrna, as we know from its epigraphy and coinage and from Aelius Aristides⁶⁴. Yet in Philostratus' narrative Pergamum figures only twice: its Asclepieion encouraged pilgrims to seek healing from Apollonius when he first came to Ionia, and on his way north towards

60. Philostr. *VA* 4.18.1.

61. Philostr. *VA* 4.18, 5.19.

62. Philostr. *VA* 4.1.1.

63. Philostr. *VA* 4.6.

64. Aristid. *Or.* 23, *On concord*, delivered at Pergamum (on January 3rd AD 167 on Behr's dating).

Ilium Apollonius briefly visited the Pergamene Asclepieion⁶⁵. But Pergamum was not visited at all by Apollonius when he returned to Ionia from Italy. Again two reasons may combine to explain this minor role. First, it is not a classical city, but a Hellenistic capital, and of course is ‘Mysian’ and not ‘Ionian’, so that in a Greek context it can be seen as marginal like its mythical founder Telephus. Second, a prolonged visit might raise questions about the relative healing powers of Asclepius and Apollonius, as Philostratus may have realised from his reading of Aelius Aristides’ *Sacred Tales*.

If we look at the rest of *prouincia Asia* it is remarkable how *little* is picked out. At one point a visit to Sardis is implied, but the story comes in a mixed-bag of anecdotes and is not temporally located in one of Apollonius’ journeys⁶⁶. Lydia, like Phrygia, is mentioned a few times (see the Table); the Caria we encounter is that of the fifth-century BC⁶⁷. There is nothing, therefore, about imperial Halicarnassus, which so honoured the memory of Herodotus⁶⁸, about Laodicea the home city of Polemo, disadvantageously named after a Hellenistic queen, or about Aphrodisias, perhaps damned in Philostratean eyes as the *patris* of the novelist Chariton⁶⁹.

With so selective a treatment of *prouincia Asia* it will shock nobody to be reminded that Philostratus has almost nothing to say of Bithynia. There were sophists from Nicomedia – for example, a Quirinus, distinguished amongst Philostratus’ contemporaries, who rose to be *aduocatus fisci*, and could not be denied a biography⁷⁰; and there was another distinguished contemporary from Nicomedia, Cassius Dio, whose relations with Philostratus may not have been good. In Philostratus’ narrative of Apollonius’ encounter with Vespasian at Alexandria in AD 69 Dio of Prusa plays an important role, and of course he too gets a biography in *Vitae Sophistarum* (1.7). But at no point in the *Apollonius* is it revealed that Dio is from Bithynian Prusa: he is simply Dio ὁ φιλόσοφος.

65. Philostr. *VA* 4.1.1, 4.11.1. Philostratus also compares the pulling power of Leben in Crete to that of Pergamum in Asia, *VA* 4.34.3.

66. Philostr. *VA* 6.37.

67. Artemisia is not named but unambiguously described in Apollonius’ castigation of Athenians, Philostr. *VA* 4.21.2. Other mentions of Caria display miscellaneous *paideia*: Mycale the western end of the Taurus range, Philostr. *VA* 2.2.1; Carian slaves, Philostr. *VA* 3.25; Carian sheep eat figs, Philostr. *VA* 3.55.

68. For the second century AD cf. *MAMA* VIII 418 (a) and (b), re-edited by ROUECHÉ 1993, 223–227, no. 88.

69. Cf. Philostr. *Ep.* 66, to Chariton.

70. Philostr. *VS* 2.29.

Philostratus has not, of course, forgotten that Dio is Bithynian, as is clear when the favour he is made to request from Vespasian is to release a former philosophy student of his, Lasthenes of Apamea, from his self-inflicted military obligations⁷¹. Philostratus may expect some readers to be aware that Apamea was a Roman *colonia*, and that it did indeed send occasional officers to the Roman army, like the -ilius Longus from Apamea who was *tribunus militum* of the *leg. IV Scythicae*⁷², as truly Greek cities almost never did. But whatever the expectation concerning Apamea, so far as Dio goes he is, as a Cynic should be, a citizen of the world, not of Prusa. All the Bithynian cities I have mentioned have names which betray their Hellenistic origins: in the classical period Bithynia was in no way Greek. That is surely why it can be left off Apollonius' map, as of course can the Roman colony still named after a Macedonian king, Philippi in Eastern Macedonia. There may also be the probability that the sophist and lexicographer Phrynichus, whose repeated criticism in his *Eclogae* of Philostratus' hero Polemo is merciless and effective, was Bithynian⁷³; he was certainly omitted from the *Lives of the sophists*.

CONCLUSIONS

In many ways my arguments have presented the other side of the coin so well examined in the important discussion of Jás Elsner (1997). Whereas that article demonstrated how Philostratus' picture of Apollonius gives the sage greater authority by constructing him as a pilgrim to holy places and a traveller bringing wisdom from afar, I have tried to show how Philostratus used the spiritual street-cred he has thus accumulated for Apollonius further to enhance the standing of a very select number of places which aspired to be the leading players in the constantly competitive world of Greek high culture.

71. Philostr. *VA* 5.38.2.

72. HALFMANN 1979, 115, no. 18.

73. Arab according to Photius *Bibl.* 158, Bithynian according to the Suda Φ 764. Castigation of Polemo: *lemmata* 140, 236 = 424 and 396 [FISCHER].

REFERENCES

- BILLAULT, A. (2000) — *L'univers de Philostrate*, coll. Latomus 252, Bruxelles.
- BOWIE, E. L. (1978) — 'Apollonius of Tyana: tradition and reality', *ANRW* II.16.2, 1652–1699.
- (1994) — 'Philostratus: writer of fiction', in MORGAN J. R. and STONEMAN R. (eds), *Greek fiction: the Greek novel in context*, London/New York, 181–199.
- (2006) — 'Choral performances', in KONSTAN D. and SAÏD S. (eds), *Greeks on Greekness: viewing the Greek past under the Roman Empire*, Cambridge Philological Society 29, Cambridge, 61–92.
- BOWIE, E. L. and ELSNER, J. (eds) (2009) — *Philostratus*, Cambridge/New York.
- BRANCACCI, A. (1986) — 'Seconde sophistique, historiographie et philosophie (Philostrate, Eunape, Synésios)', in CASSIN B. (ed.), *Le plaisir de parler. Etudes de sophistique comparée*, Paris, 87–110.
- CAMPBELL, D. A. (1992) — *Greek lyric. 4. Bacchylides, Corinna and others*, Cambridge (Mass.)/London.
- DEMOEN, K. and PRAET, D. (eds) (2009) — *Theios Sophistes. Essays on Flavius Philostratus Vita Apollonii*, Leiden.
- DZIELSKA, M. (1986) — *Apollonius of Tyana in legend and history*, translated by P. PIENKOWSKI, Roma.
- ELSNER, J. (1997) — 'Hagiographic geography: travel and allegory in the "Life of Apollonius of Tyana"', *JHS* 117, 22–37.
- FLINTERMAN, J.-J. (1995) — *Power, paideia, and pythagoreanism: Greek identity, conceptions of the relationship between philosophers and monarchs, and political ideas in Philostratus' "Life of Apollonius"*, Amsterdam.
- FOLLET, S. (1991) — 'Divers aspects de l'hellénisme chez Philostrate', in SAÏD S. (ed.), 'ΕΛΛΗΝΙΣΜΟΣ: quelques jalons pour une histoire de l'identité grecque. Actes du colloque de Strasbourg, 25–27 octobre 1989, Travaux du Centre de recherche sur le Proche-Orient et la Grèce antiques II, Leyde, 205–215.
- GLEASON, M. W. (1995) — *Making men: sophists and self-representation in ancient Rome*, Princeton.
- GOW, A. S. F. and PAGE, D. L. (1968) (eds) — *The Garland of Philip*, 2 vols, Cambridge.
- GROSSO, A. (1954) — 'La "Vita d'Apollonios di Tiana" come fonte storica', *Acme* 7/3, 333–532.
- HABICHT, Ch. (1998) — 'Kleine Beiträge zur Altgriechischen Personenkunde', *REA* 100, 487–494.
- HALFMANN, H. (1979) — *Die Senatoren aus dem östlichen Teil des Imperium Romanum bis zum Ende des 2. Jahrhunderts n. Chr.*, Hypomnemata 58, Göttingen.
- JONES, Ch. P. (2005–2006) (ed.) — *Philostratus: Philostratus. Apollonius of Tyana*, 3 vols, Cambridge (Mass.)/London.

- KOENIG, J. P. (2009) — 'Training athletes and explaining the past in Philostratus' *Gymnasticus*', in BOWIE E. L. and ELSNER J. (eds), *Philostratus*, Cambridge, 251–283.
- LANNOY, K. de (1997) — 'Le problème de Philostrate (état de la question)', *ANRW* II.34.3, 2362–2449.
- LO CASCIO, F. (1974) — *La forma letteraria della Vita di Apollonio Tiano*, Palermo.
- MEYER, E. (1917) — 'Apollonios von Tyana und die Biographie des Philostratos', *Hermes* 52, 371–424.
- OLIVER, J. H. (1949) — 'Two Athenian poets', *Hesperia* Suppl. 8, 243–258.
- PETSALIS-DIOMIDIS, A. (2010) — *Truly Beyond Wonders. Aelius Aristides and the cult of Asklepios*, Oxford.
- PETZL, G. and SCHWERTHEIM, E. (2006) — *Hadrian und die dionysischen Künstler. Drei in Alexandria Troas neugefundene Briefe des Kaisers an die Künstler-Vereinigung*, Asia Minor Studien 58, Bonn.
- PUECH, B. (2002) — *Orateurs et sophistes grecs dans les inscriptions d'époque impériale*, Paris.
- RAYNOR, D. H. (1984) — 'Moeragenes and Philostratus: two views of Apollonius of Tyana', *CQ* 34, 222–226.
- ROUECHÉ, Ch. (1993) — *Performers and partisans at Aphrodisias in the Roman and late Roman periods: a study based on inscriptions from the current excavations at Aphrodisias in Caria*, London.
- SCHIRREN, Th. (2005) — ΦΙΛΟΣΟΦΟΣ ΒΙΟΣ: *die antike Philosophenbiographie als symbolische Form: Studien zur "Vita Apollonii" des Philostrat*, Heidelberg.
- SWAIN, S. (1996) — *Hellenism and empire: language, classicism, and power in the Greek world, ad 50–250*, Oxford.
- (1999) — 'Defending Hellenism: Philostratus, *In Honour of Apollonius*' in EDWARDS M. J., GOODMAN M. and PRICE S. R. (eds), *Apologetics in the Roman Empire*, Oxford, 157–196.
- WHITMARSH, T. (1999) — 'Greek and Roman in dialogue: the pseudo-Lucianic Nero', *JHS* 119, 142–160.

TABLE

	<i>A visit by Apollonius</i>	<i>A reference made by the narrator</i>	<i>A reference made by a character</i>	<i>A reference via a myth, work of art, dress, or a person's origin</i>
Abae	4.24.1			
Abdera				8.7.25 (A) (Democritus' city)
Acarmania		7.25		4.23 and 8.7.43 (A) (Megistias' origin)
Achaea	6.35.1; 7.10	5.10.2	5.18.1 (A)	
Acharnae			4.21.2 (A)	
Achelous river		7.25	7.26.3 (A)	
Acragas			8.17.25 (A)	
Aeanteion		4.13.1		
Aegeae	1.7.2–1.11	1.2	2.14.4 (A); 3.16.3 (Iarchas)	
Aegina		4.24.3		
Aegospotami				
Aenos				7.2.2 (Heraclides' and Python's city)
Alexandria	5.24–5.42		8.7.33 (A)	
Alpheus	8.15.1		8.18.3 (A)	
Ambracia				8.7.43 (A) (Silanus' origin)
Amphilochia				6.43.1 (a dog-breed)
Amyclae				3.14.3 (Apollo statue)
Antioch	1.16.1; 6.38	3.58 by-passed as seditious	1.16.4 (A); 1.31 (Vardanes)	
(Antissa)	4.14			

	<i>A visit by Apollonius</i>	<i>A reference made by the narrator</i>	<i>A reference made by a character</i>	<i>A reference via a myth, work of art, dress, or a person's origin</i>
Antium		8.20	8.12.3 (Demetrius)	
Apamea				5.38.2 (Lasthenes' city)
Arcadia		1.16.1–2 (Ladon myth); 5.8 (Olympia); 7.42.6 (Messene)	1.35.3, 5.35.2 (A: Olympia); 7.20.1 (Aelianus); 8.7.35–39 (A: origin of boy)	3.31.3 (myth: A); 4.28.1 (λόγ<τ>οι of Olympia and Arcadia); 7.42 (origin of unnamed καλλός).
Arginousae		4.32.1		
Argos		8.15.2 (Argives go to Olympia)		2.37.2 (myth); 3.25.3 (Iarchas) (dress); 3.31.3 (A) (myth); 6.19.1 (Hera statue: Thespe- sion); 8.7.48 (A) (myth)
Aricia	4.36.1	4.43.1		
Asia		4.34.3; 7.5, 7.10.1 (governor of)		
Aspendus	1.15.2–3			
Athens	4.19–23; 5.19– 20; 8.21–23	2.10 (bird-fatal cleft on acropo- lis); 2.23 (Taxila like Athens); 5.4 (admired at Gadeira); 6.6.1 (sun-bathers in Athens); 7.2.3, 7.3.2 (opposes Philip); 7.4.3; 7.21.1. (Aris- tides and the	3.31 (A and Iarchas); 5.20.2 (A: Salamis); 5.34.3 (Dio); 5.35.2 (A); 6.11.8 (A: Plato) and 10–11 (A: Aeschylus); 6.19.5 and 21.4 (Socrates: Thespesion);	1.25.2 (Persian picture); 3.14.3 (Athena Polias, Dionysus Lim- naeus); 3.17.2 (Sophocles' <i>paean</i>); 4.46.4, 6.19.5 Socrates' city; 6.19.1–3 (statue of Athena: Thespe- sion)

	<i>A visit by Apollonius</i>	<i>A reference made by the narrator</i>	<i>A reference made by a character</i>	<i>A reference via a myth, work of art, dress, or a person's origin</i>
Athens (continued)		rustic); 8.15.2 (Athenians go to Olympia); 8.23, 25	6.20.6, 6.21.4–6 (Thespesion); 7.37 (A); 8.2.2 (A: Socrates' silence); 8.7.1 (A: like Socrates); 8.17.25 (A); 8.16 (A: criticizes election of Domitian as <i>archon</i>)	
Aenus				7.2.2 (city of Python and Heraclides)
Athos		1.25.2 (Xerxes)	2.5.3 (Damis); 4.40.4 (A)	
Aulis	8.19.2	3.6.2 (<i>Iliad</i>)	1.22.2 (Damis: <i>Iliad</i>)	
Bithynia				5.38.2 (origin of Lasthenes)
Boeotia	8.19.1	8.15.2; 8.23		
Byzantium				7.37 (A) (Pytho's city)
Caria		2.2.1; 3.55	3.25.1 (Iarchas); 4.21.2 (A)	
Castalia			6.10.4 (Thespesion)	
Catane	5.14			
Cenchreae		4.25.2		
Cephisus			6.10.4 (Thespesion)	
Chaeronea		7.2.3; 7.3.2		
Chios	5.21.1	4.6		

	<i>A visit by Apollonius</i>	<i>A reference made by the narrator</i>	<i>A reference made by a character</i>	<i>A reference via a myth, work of art, dress, or a person's origin</i>
Cilicia	1.8.2–12; 1.15.1; 6.35.1	2.2.1 (Taurus)		1.10.2 (incestuous dedicator); 7.23.1 (a rich man's origin)
Cithaeron			4.22.2 (A)	
Citium				4.36.1 Philolaus' origin
Claros		4.14		
Cnidus	6.40.1–2			6.19.1 (Aphrodite statue: Thespesion)
Cnossus	4.34.2			
Colonus			4.21.2 (A)	
Colophon		4.1.1		
Corcyra				4.20.1 (possessed youth's origin)
Corinth	4.25–26; 7.10.1	8.15.2	5.19 (Demetrius reports on Musonius); 8.7.15 and 29 (A)	4.31.1 (origin of a critic of Spartan admirers of A)
Crete	4.34.2–4	4.34.1; 8.30.2		
Croton				4.28.2 (A) (statue)
Crisaeian gulf		5.18		
Cydonia	4.34.2	4.34.4		
Cyllene			6.20.6 (Thespesion)	
Cyprus	3.58		7.12.5 (Demetrius)	
Cyzicus				8.7.42 (A) (city of Seleucus)
Daphne	1.16			
Delos				3.14.3 (statue)

	<i>A visit by Apollonius</i>	<i>A reference made by the narrator</i>	<i>A reference made by a character</i>	<i>A reference via a myth, work of art, dress, or a person's origin</i>
Delphi	4.24.1	3.27.2 (tripods) 4.24.2 (Nero)	3.42.1 (Iarchas); 3.43 (Damis); 5.7.3 and 43.2 (A); 6.10.2 and 4 (Thespesion); 6.11.15 (A); 8.7.21 (A); 8.18.1 (A)	
Dicaearchia	7.10.1; 7.16.1; 8.10	7.41	7.41 (A)	
Dictynna ἱερόν		8.30.2		
Didyma		4.1.1		
Dodona	4.24.1		3.43 (Damis)	
Dirce			3.17.1 (Damis)	
Dorians			8.7.17 (A)	
Echinades		7.25		
Elea				7.2.1; 7.3.1 (Zeno's city)
Eleusis	4.18; 5.19		6.20.6 (Thespesion)	
Elis (see also Olympia)		6.6.2 (stoa like hostel of Γυμνοί); 8.15.2	3.30.3 (Iarchas); 4.29 (A); 5.43.2 (A); 8.7.28 (A)	
Ephesus	4.1.1–4.4; 4.10; 7.5; 7.7; 8.24; 8.26	1.16.4; 8.30.1	7.20.1 (Aelianus); 7.21.1 (αχιλαρχος); 8.5.1 (Domitian); 8.7.24, 26 and 30 (A)	
Eretria		1.24 (Eretrians settled in Media)	1.23.2 (A); 1.36 (A)	1.25.2 (Persian picture)
Etna	5.14		5.16.1–2 (A)	
Euboea	4.15	1.24.2	1.23.2 (A)	
Eurymedon	1.15.2			

	<i>A visit by Apollonius</i>	<i>A reference made by the narrator</i>	<i>A reference made by a character</i>	<i>A reference via a myth, work of art, dress, or a person's origin</i>
Gadeira	5.1–10	4.47	2.33.2 (Phraotes)	
Gortyn	4.34.1–2			
Gryneion		4.14		
Gyara			7.16.2 (Aelianus)	
Helicon	4.24.1		7.16.2 (Aelianus)	
Hellas	8.23	8.24	8.14 (A)	
Hellespont	6.41		3.31.2 (A)	
Hercyna river		8.19.2		
Hierapolis ('Ninos')	1.19; 3.58			
Himera				6.11.14 (A: city of Stesichorus)
Ida (Crete)	4.34.1–2			
Ilium	4.11–13.1	7.6	4.16.3 (A)	
Ionia	3.58; 4.1.1–4.11.1; 6.35.1; 6.42; 7.5–9; 8.24	5.20.1; 8.3; 8.21	7.26.3 (Domitian's spy); 8.7.14, 24, 47 (A)	8.7.26 (A) origin of Thales and Anaxagoras
islands (Aegean)			6.21.6 (Thespesion)	
Isthmus	4.24.2	4.24.2	5.19 (Demetrius reports on Musonius); 5.7.4 (A: Nero); 5.43.2 (A: <i>agon</i>)	3.31.3 (myth: A)
Istros			7.26.5 (A); 8.7.24 (A)	
Ithaca			7.10.2 (A: Odysseus)	
Ladon river	1.16.1–2		1.16.2 (A)	
Lebadea	4.24.1; 8.19.1–2	8.20	8.19.1 (A)	

	<i>A visit by Apollonius</i>	<i>A reference made by the narrator</i>	<i>A reference made by a character</i>	<i>A reference via a myth, work of art, dress, or a person's origin</i>
Leben	4.34.3			
Lechaeum	4.24.2; 5.18			
Lemnos		6.27.4		
Lesbos	4.13.2–14		4.16.6 (Achilles)	
Leucas	5.18			
Lilybaeum	5.11			
Lindos		8.30.2		
Locris		8.19.1		
Lycia				4.25.1 (Menippus' origin); 8.7.43 (A) (Aristander's origin) and 48 (Sarpedon myth)
Lydia		2.10; 3.5.2; 4.27	6.11.15 (A); 8.17.25 and 34 (A)	
Macedon		7.2.2	1.35.1 and 3 (A), 8.7.43 (A)	
Maeonia		3.5.2		
Malea	4.34.1	4.24.2; 7.42.6	3.23.2 (Iarchas)	
Marsyas (river)		6.26.1		
Meander		6.26.1		
Megara		8.15.2		
Meles	7.8.2–7.9.1			
Melos		3.15.4		8.7.41–42 (A) (origin of Philiscus)
Messene (Sicily)	5.11	8.15.1		
Messene (Peloponnese)				7.42.1 (city of unnamed κάλλος)
Metapontum		4.10.1		

	<i>A visit by Apollonius</i>	<i>A reference made by the narrator</i>	<i>A reference made by a character</i>	<i>A reference via a myth, work of art, dress, or a person's origin</i>
Methymna			4.13.2 (A); 4.16.6 (A)	
Methymnan <i>peraia</i>	4.13.2			
Miletus		4.6		
Mimas			2.5.3 (Damis)	
Mycale		2.2.1	2.5.3 (Damis)	
Mysia		7.3.3		6.43.2 (myth); 7.2.1 (Nearchus' origin)
Naucratis		6.3.1		6.7.1; 6.8.1 (Thrasylbulus' city); 6.22.2 (Timasion's city)
Naxos				1.25.2 (Persian picture)
Nemea		3.6.2	1.35.3 (A)	
Oeta		4.23		
Olympia	4.24.1; 4.27–4.32.1; 8.15–19 (40 days)	1.1.3; 1.2.2; 4.34.1; 5.8.	1.35.2–3 (A); 3.29 (A); 3.30 (Phraotes); 4.24.2 (A); 5.7.1–2 (A); 5.26.2 (A); 5.35.2 (A); 5.43.2 (A); 6.10.2 (Thespesion); 7.26.3 (A); 7.36.3 (A); 8.16 (A)	4.7.2 (A) and 6.19.1 (Thespesion) (both Pheidias' Zeus); 8.7.17 (A) (Iphitus)
Olympus		4.23	2.5.3 (A); 4.40.4 (A); 5.15.2 (A)	
Olynthus			1.35.3 (A)	7.2.2; 7.3.2 (Callisthenes' city)

	<i>A visit by Apollonius</i>	<i>A reference made by the narrator</i>	<i>A reference made by a character</i>	<i>A reference via a myth, work of art, dress, or a person's origin</i>
Oropus	4.24.1			
Pactolus		6.37	8.7.34 (A)	
Paeania				7.37 (A) (Demosthenes' deme)
Paeonia			8.7.15 (A)	
Pamphylia	1.15.1–2	2.2.1–2	8.7.15 (A)	
Pangaeus			2.5.3 (Damis)	
Paphos	3.58			
Parnassus			6.10.4 (Thespision)	
Paros [? Parium]				4.12; 4.16.6 (A) (Antisthenes' origin); 7.26.2 (A) (Archilochus' origin)
Peloponnese	8.15		5.36.5 (A); 8.7.29 and 37 (A); 8.14 (A)	
Pergamum	4.11.1	4.1.1; 4.34.3		
Phaleron		4.17		
Pharos			3.24.1 (A)	6.10.2 Stratocles' origin
Phasis			8.7.15 (A)	
Phocis		8.15.2; 8.19.1		
Phoenicia	6.35.1; 6.39.2 (?)		3.24.1 pirates (A); 7.12.1 (Demetrius)	4.25.2 (φάσμα's origin)
Phrygia		2.10	8.7.37 (A)	
Phyle		7.4.3		
Piraeus	4.17; 5.20.1			
Pisa		8.15.2		
Pontus			8.7.37 (A)	

	<i>A visit by Apollonius</i>	<i>A reference made by the narrator</i>	<i>A reference made by a character</i>	<i>A reference via a myth, work of art, dress, or a person's origin</i>
Pylaea	4.23			
Rhegium		7.3.1		7.2.2 (Phyton's city)
Rhodes	5.21.2–23			
Rome	4.39–47; 7.16–8.8	3.25.1; 7.6		
Salamis			4.21.1 (A)	
Samos		4.6 (future earthquake)		8.7.14 (A) (Pythagoras' origin)
Samothrace		2.43 (Alexander dedication)	6.20.6 (Thespesion)	
(Sardinia)			1.11.2 (A); 7.12.5 (Demetrius)	
Sardis	6.37			
Scillous	8.15.1			
Seleucia	3.58			
Sicily	5.11–18; 7.10.1; 8.15	4.32.1; 7.3.1; 7.41	8.14 (A)	
Sidon				8.7.42 (A) (Stratocles' city)
Sinope				7.2.3 (Diogenes' city)
Smyrna	4.5–9; 7.8.2–9; 8.24	4.1.2		
Sunium			3.23 (A)	

	<i>A visit by Apollonius</i>	<i>A reference made by the narrator</i>	<i>A reference made by a character</i>	<i>A reference via a myth, work of art, dress, or a person's origin</i>
Sparta	4.31.2–4.33	3.15.4 (long hair); 4.23 (Pylaea); 4.27 (A writes); 4.31.1; 8.15.2	1.39.1 (A: unwallied); 4.8.3 (A: prioritises war); 4.21.1 (A: dancing); 4.23 (A: dead at Thermopylae); 6.20.2–7 (A and Thespesion); 7.42.6 (A: whips); 8.7.17 (A: hair, Leonidas); 21 (A: Lycurgus); 43 (A: Leonidas)	
Spercheius			4.16.2 (A)	
Syracuse	5.13; 8.15.1	5.18		7.26–27 (city of Domitian's spy)
Tanais			7.26.5 (A)	
Tarentum		3.15.4; 7.8.1; 7.24.1		6.31.1 (Archytas' city)
Tarsus	1.7.1; 6.30.1; 6.34.1; 6.43.1–2	1.12.1		
Tauromenium	8.15.1			
Thebes		7.2.3 and 7.3.2 (Crates and Alexander)	3.17.1 (Damis); 5.11 and 13.2 (A)	2.37.2 (myth); 5.4–5 Heracles' city; 8.7.48 (A) (Laius)
Thera		4.34.4		
Thermodon			7.26.5 (A)	
Thermopylae	4.23			1.25.2 (painting)
Thessaly	4.23	8.15.2	4.12 and 4.16.3 (A); 8.7.26 (A)	3.25.3 and 4.16.2 (A) (both dress); 8.18 (Isagoras' origin)

	<i>A visit by Apollonius</i>	<i>A reference made by the narrator</i>	<i>A reference made by a character</i>	<i>A reference via a myth, work of art, dress, or a person's origin</i>
Thrace		4.14.1		7.2.2 (Cotys' country)
Thurii		3.15.4; 4.10.1		
(Tiber)		7.16.1	8.2.2 (A)	
Tmolus		2.8; 6.23	6.37 (A)	
Troy (cf. Ilium)		7.6	5.26.1 (A); 8.7.14 (A)	7.32.2; 7.36.2 (myth)
Tyana	1.4; 1.13.1; 8.31.1–2	1.6; 8.29; 8.31.3		1.33.1 (A's city: A)

L'HÉROÏKOS DE PHILOSTRATE : LIEUX DE MÉMOIRE ET IDENTITÉ HELLÉNIQUE DANS L'EMPIRE ROMAIN

FRANCESCA MESTRE

Barcelone

Nous trouvons, parmi les ouvrages qui nous sont parvenus sous le nom de Philostrate, l'*Héroïkos*, un dialogue entre un vigneron et un homme d'affaires phénicien. Celui-ci, en se promenant dans la région en attendant que les conditions soient favorables pour naviguer vers le Pont-Euxin, rencontre le vigneron au travail dans ses vignobles et lui dit bonjour, répondant à sa salutation. Après quoi, vigneron et Phénicien s'engagent dans une longue conversation où le vigneron raconte les apparitions de Protésilas qu'il a eues et ce que celui-ci lui a expliqué sur les héros de la guerre de Troie.

Il n'est pas du tout facile de faire un bref résumé de cet ouvrage ; il est, certes, rempli d'éléments intéressants qui entraînent, chacun, des commentaires divers. On peut, par exemple, y analyser plusieurs aspects en rapport avec l'identité grecque : le genre littéraire et les stratégies de narration, la recreation d'anciens mythes concernant la guerre de Troie, y compris les démentis d'Homère, l'actualisation des cultes héroïques, les innovations dans l'imaginaire grec, le moment historique de la composition, etc. J'ai moi-même essayé d'en faire des lectures variées, visant chacune un aspect différent : littéraire, religieux et politique. Et en général, il en va de même pour toutes les études qui lui ont été consacrées – assez rares mais plus nombreuses ces dernières années¹.

1. Même au risque de commettre des oublis involontaires, voici les principales études consacrées à cette œuvre : HUHNS/BETHE 1917 ; MANTERO 1966 ; ANDERSON 1986, 241–257 ;

Ma participation dans ce volume collectif m'offre une nouvelle voie d'approche, celle du traitement des lieux, et de la mémoire, ainsi que le rapport entre ces deux aspects. Je crains, hélas, de ne rien apporter de très neuf sur le sens profond et le but concret que l'*Héroïkos* possédait, dans un milieu culturel compliqué comme celui des élites grecques de l'Empire : faut-il lire entre les lignes, faut-il y voir une façon de parler des Sévères, de leur statut de « Phéniciens », devenu la meilleure illustration d'un monde culturel qui se veut gréco-romain ?² Y a-t-il, du point de vue de la religion, des échos de l'émergence du christianisme, déjà très répandu à cette époque ?³ Est-ce une façon de proposer les cultes des héros comme une pratique typique de l'hellénisme ?⁴ Est-ce tout simplement un jeu littéraire rempli de réminiscences du passé pour le plaisir des élites grecques qui se veulent, plus que d'autres, les dépositaires et les porte-paroles du passé ?⁵ Je n'ai pas encore de réponse à toutes ces questions, mais en tout cas je suis persuadée que l'analyse de l'*Héroïkos* sous la perspective de l'espace-temps, telle qu'elle est présentée dans le texte lui-même, mérite une attention particulière et peut apporter de nouveaux éléments à la compréhension d'ensemble de l'ouvrage.

Il faut ajouter que toutes les œuvres de Philostrate que nous conservons, d'une façon ou d'une autre, visent toujours une opération de ce genre. Bien avant de songer à cet article, lors d'un colloque de philologues et d'archéologues qui avait pour sujet la notion d'espace chez les Grecs, j'avais soutenu qu'en lisant Philostrate, on s'engage toujours dans « une espèce d'équation qui naît de l'intersection entre l'espace géographique du monde grec et l'espace mythique – et aussi historique du passé, ce qui revient presque au même –, c'est-à-dire, l'évocation de la fonction identitaire que les récits mythiques – ou historiques –, ne fût-ce que dans leurs plus petits détails, exercent dans le monde dont Philostrate prétend qu'il est, ou devrait être, le sien »⁶. A ce moment-là j'avais choisi, pour expliquer cette équation, d'analyser comment, dans les *Tableaux*, la superposition d'espaces, réels et imaginaires, peints ou racontés, menait, à la fin, à un nouvel espace idéologique, qui se veut dominant et dont le caractère positif lui vient de son « hellénité ».

BESCHORNER 1999; BILLAULT 2000, 126–158; MACLEAN/AITKEN 2001, xxxvii–xcii; NAGY 2001; JONES 2001; AITKEN/MACLEAN 2004; GROSSARDT 2006; RUTHERFORD 2009; WHITMARSH 2009.

2. Voir WHITMARSH 2007, 35–38; AITKEN 2004.

3. Voir SKEDROS 2004; HERSHBELL 2004; MESTRE/GÓMEZ (à paraître).

4. Voir MANTERO 1966; JONES 2000; JONES 2010, 66–74.

5. Voir ANDERSON 1986, 241–257; BILLAULT 2000, 126–138; MESTRE 2004.

6. MESTRE (à paraître).

Dans le présent travail, par contre, je me concentrerai sur l'*Héroikos*⁷, qui est un produit littéraire tout à fait différent des *Tableaux*, mais dont les ingrédients sont globalement les mêmes : espace, temps, identité.

Richard Martin souligne à juste titre l'importance de ce qu'il appelle le *physical setting* – le milieu, le cadre physique – dans l'*Héroikos*⁸.

Mais y a-t-il une « géographie », un parcours géographique, dans l'*Héroikos*? D'emblée la réponse est un peu décevante : Philostrate n'a rien à voir avec Pausanias qui nous fait voyager par les régions de Grèce et nous présente les monuments et les lieux, complétant sa description par les récits mythiques, historiques, ou contemporains, qui s'y rapportent. L'*Héroikos* est autre chose. Dans le cas de Pausanias, on peut sans doute se demander si l'objectif de la *Périégèse* a pour destinataires les « touristes » intéressés à visiter les lieux des grands moments du passé grec ou les lecteurs qui veulent revivre ces époques, mais il y a chez Pausanias l'idée du voyage, du parcours⁹, qui n'a pas d'intérêt dans l'*Héroikos*. Bien sûr, l'évocation d'un grand nombre de lieux existe, mais le fil qui conduit le récit n'est pas de faire un parcours géographique, mais de se limiter à quelques lieux clés, comme celui où se passe notre dialogue.

En effet, nous sommes à Eléonte, en Chersonèse de Thrace, à l'endroit où se trouvent les monuments du culte voué à Protésilas et où ce héros se manifeste aux vivants. C'est une situation géographique précise, un endroit réel : temple, tombeau et statue y sont parfaitement attestés.

D'abord, c'est le Phénicien qui donne la localisation (6.3) :

Πλέω μὲν ἐξ Αἰγύπτου καὶ Φοινίκης πέμπτην καὶ τριακοστὴν ἤδη πού ταύτην ἡμέραν, κατασχούσης δὲ τῆς νεῶς ἐς Ἐλεοῦντα τοῦτον...

« Cela fait aujourd'hui trente-cinq jours que j'ai pris la mer, en provenance d'Egypte et de Phénicie. Lorsque mon bateau a fait escale ici à Eléonte... »

7. Etant donné que c'est un texte assez peu connu, je vais me servir souvent de citations dans l'original grec, d'après l'édition de KAYSER 1870, suivies de ma propre tentative de traduction en français qui n'a d'autre but ni de mérite que de faire comprendre le texte pour en faire une interprétation ; malheureusement, une traduction publiée en français de cet ouvrage fait encore défaut. Je tiens, d'autre part, à remercier Alain BLOMART qui a patiemment révisé et les traductions et l'ensemble de ce travail.

8. MARTIN 2002, 156–158.

9. Voir pour Pausanias et son « voyage », HABICHT 1998 ; ALCOCK/CHERRY/ELSNER 2001 ; PRETZLER 2007 ; KONSTAN (à paraître).

Ensuite, c'est le vigneron qui confirme (9.1) :

Κεῖται μὲν οὐκ ἐν Τροίᾳ ὁ Πρωτεσίλειος, ἀλλ' ἐν Χερρονήσῳ ταύτῃ, κολωνὸς δὲ αὐτὸν ἐπέχει μέγας οὐτοσι δῆπου ὁ ἐν ἀριστερᾷ...

«Protésilas n'est pas enterré à Troie, mais ici en Chersonèse. Il repose, sans doute dans cette grande butte à gauche...»

Et un peu plus loin (9.5–7) :

Τὸ δὲ ἱερόν [...] τοῦτο ἡγοῦ, ὦ ξένε, καταλείπεται δὲ αὐτοῦ ὀρᾶς, ὡς ὀλίγα. Τότε δέ, οἶμαι, χάριν τε ἦν καὶ οὐ μικρόν, ὡς ἔστι τοῖς θεμελίσις ξυμβαλέσθαι. Τὸ δὲ ἀγαλμα τοῦτο βέβηκε μὲν ἐπὶ νεώς, τὸ γὰρ τῆς βάσεως σχῆμα πρῶρα, ἴδρυται δὲ ναύαρχος. Περιτρίψας δὲ αὐτὸ ὁ χρόνος καὶ νῆ Δ' οἱ ἀλείφοντές τε καὶ οἱ ἐπισφραγιζόμενοι τὰς εὐχὰς ἐξηλλάχασιν τοῦ εἶδους. Ἔμοι δὲ οὐδὲν τοῦτο, αὐτῷ γὰρ ζύνειμι καὶ αὐτὸν βλέπω καὶ οὐδὲν ἄν μοι γένοιτο ἀγαλμα ἐκείνου ἥδιον.

«Regarde ce sanctuaire, étranger [...] Tu vois bien qu'il en reste très peu de choses. Mais jadis il était magnifique et immense, d'après ce que ses fondements laissent supposer. La statue se dressait sur un navire, puisque sa base a la forme d'une proue, et son capitaine en a fait cadeau au culte. Le temps l'a abîmée et, par Zeus, ceux qui l'enduisent et y déposent leurs ex-voto ont changé sa forme. Mais cela n'a pas d'importance pour moi, car je passe mon temps avec lui à le contempler et aucune statue ne pourrait être plus plaisante que cet homme.»

Encore un peu plus loin, le vigneron parle en ces termes d'un des athlètes qui demande conseil au héros (15.2) :

Ἀφικόμενος οὖν ἐς τὸ ἱερόν τοῦτο ὁ παῖς [...] ἠρώτα τὸν Πρωτεσίλειον...

«Lorsque le jeune homme arriva à ce sanctuaire [...] il interrogea Protésilas...»

En deuxième lieu, il s'agit d'un endroit voisin de la Troade, d'où l'on peut facilement observer l'Achilleion, un des emplacements de culte du héros épique par excellence, Achille, puisque c'est là que les Achéens, au retour de Troie, ont dressé cette sépulture, pour Achille et Patrocle: ce faisant, ils ont commencé la tradition de lui rendre un hommage culturel, une tradition qui a persisté sans interruption jusqu'au moment présent¹⁰. Donc, l'endroit du dialogue est situé face à l'autre monument héroïque dont l'importance emblématique est incontestée et ajoute un attrait supplémentaire au site de Protésilas: les deux héros,

10. Voir HUGHES 1999; ALCOCK 2004; HEDREEN 2009, 40 *sq.*

face à face, à ce point stratégique de la carte hellénique, ont une fonction de représentation, de surveillance et de témoignage.

C'est le vigneron qui souligne d'abord cette proximité géographique (22.4) :

Ἐπιμίγνυμεν γάρ ἄτε τὰς ὀχθὰς οἰκοῦντες τῶν τοῦ Ἑλλησπόντου ἐκβολῶν καὶ ποταμόν, ὡς ὄρᾳς, πεποιημένοι τὴν θάλατταν.

« Puisque nous habitons les deux bords du détroit de l'Hellespont, nous sommes en contact direct les uns avec les autres et, comme tu peux le voir, nous avons transformé la mer en fleuve. »

Ensuite, il montre au Phénicien le lieu de culte d'Achille, qui se voit parfaitement de l'endroit où ils se trouvent (51.12–13) :

Τὸν μὲν δὴ κολωνὸν τοῦτον, ξένε, ὃν ἐπὶ τοῦ μετώπου τῆς ἀκτῆς ὄρᾳς ἀνεστηκότα, ἤγειραν οἱ Ἀχαιοὶ ξυνηθόντες, ὅτε τῷ Πατρόκλῳ ξυνεμίχθη ἐς τὸν τάφον, κάλλιστον ἐντάφιον ἑαυτῷ τε κάκεινῳ διδούς [...] οἱ γὰρ καὶ τὸν ἀπὸ τῆς Τροίας ποιούμενοι πλοῦν περιέπιπτον τῷ τάφῳ καὶ τὸν Ἀχιλλεῖα ᾤοντο περιβάλλειν.

« Cette butte, étranger, que tu vois s'élever là-bas, dans la continuation du cap, ce sont les Achéens qui l'ont construite quand ils sont venus ensemble à l'époque où Achille était uni à Patrocle dans la sépulture, ayant fait cadeau, à lui-même et à cet homme, du plus charmant tombeau [...] plus tard, ceux qui faisaient la traversée en venant de Troie s'inclinaient sur la tombe, croyant qu'ils embrassaient Achille. »

Troisièmement, les environs de cet endroit – la campagne, les vignobles, les arbres fruitiers – où habite le vigneron, font l'objet d'une description peu banale ; c'est un lieu presque idyllique, un *locus amoenus*, parfaitement approprié à des activités et des entretiens du plus haut niveau : le héros fait ses exercices athlétiques, le vigneron s'occupe de ses cultures avec l'aide du héros et, justement, ce sera aussi dans cette atmosphère que le Phénicien aura une expérience initiatique, il sera introduit au vrai savoir. Il va sans dire que, d'une façon explicite, les caractéristiques « bucoliques » du site sont aussi décrites par leur opposé : la vie urbaine (ἐν ἀγορᾷ, ἐν ἄστει). Voici quelques exemples.

Le vigneron évoque la beauté du site pour y avoir une conversation (3.2) :

Βέλτιον δὲ καὶ ἐν καλῷ τοῦ χωρίου ἰζῆσαι...

« Il vaut mieux que nous nous asseyions dans la beauté de cet endroit... »

Et le Phénicien exclame (3.5) :

Ὡς ποικίλη σοι ἡ ὥρα τοῦ χωρίου, καὶ ὡς ἐκδεδώκασιν ἰλαροὶ οἱ βότρυς, τὰ δένδρα τε ὡς διάκειται πάντα καὶ ὡς ἀμβροσία ἢ ὄσμη τοῦ χωρίου. Τοὺς δρόμους δέ, οὐς ἀνήκας, χαρίεντας μὲν ἡγοῦμαι...

«Quelle beauté et quelle variété dans ta propriété! Comment les grappes de raisin ont poussé et sont exubérantes! Tous les arbres sont merveilleusement soignés! Et partout on y respire un parfum divin! Même les allées non cultivées sont charmantes...»

Le vigneron, quant à lui, insiste sur le caractère modeste mais charmant de l'endroit (4.2) :

Ἐν τοῦτο ἐκ πολλῶν γήδιον λείπεται μοι τρέφον οὐκ ἀνελευθέρως [...] καὶ τουτὶ δὲ τὸ χωρίδιον [...] ἐξείλετο ὁ Πρωτεσίλωος...

«Ce petit morceau de terre a été séparé d'un plus vaste domaine et m'a été attribué – comme il sied à une personne libre [...] Protésilas, lui, s'est accordé ce petit bout de terrain...»

Une fois que cet endroit est décrit, la question du Phénicien est obligée (5.1) :

Ἐνταῦθα οὖν, ἀμπελουργέ, ζύνεσθε ἀλλήλοισ;

«C'est ici que vous vous entretenez l'un avec l'autre?»

Et le vigneron de répondre (*ibid.*) :

Ἐνταῦθα, ζένε. Πῶς δὲ ἐτεκμήρω;

«Ici même, étranger. Comment l'as-tu deviné?»

De plus, la description contient une exclusion catégorique et explicite de la vie urbaine.

D'abord, avec une subtile ironie, le vigneron affirme être par chance libéré des plus terribles dangers – qui sont, bien plus que les bêtes sauvages, les dangers de la vie en ville (4.4) :

Οὐδὲ γὰρ θηρίω συγχωρεῖ ἐσφοιτᾶν οὐδενί, οὐδὲ ὄφις ἐνταῦθα, οὐδὲ φαλάγγιον, οὐδὲ σκυοφάντης ἡμῖν περὶ τοῦ ἀγροῦ ἐπιτίθεται. Τὸ δὲ θηρίον τοῦτο δεινῶς ἀναιδές, ἀπόλλυσι γοῦν ἐν ἀγορᾷ.

« On ne permet à aucune bête d'entrer dans ces lieux. Aucun serpent, aucune araignée venimeuse, ni même un sycophante ne nous attaquent ici dans ces champs ; or cette bête est extrêmement éhontée, elle tue même sur la place publique. »

Et tout de suite après, il fait un résumé très éloquent de sa conversion, qui consiste à avoir quitté la ville ; je signale que le mot ἄστυ est prononcé jusqu'à trois fois pour indiquer, sans doute possible, l'environnement le plus opposé à la campagne (4.6–10) :

Ἐν ἄστει, ζένε, τὸ πρῶτον ἐτρίβωμεν τοῦ βίου διδασκάλοις χρώμενοι καὶ φιλοσοφοῦντες. Πονήρως οὖν τὰ ἐμὰ εἶχεν, ἐπὶ δούλοις γὰρ ἦν τὰ γεωργοῦμενα, οἱ δ' ἀπέφερον ἡμῖν οὐδέν, ὅθεν δανείζεσθαι τε ἐπὶ τῷ ἀγρῷ ἔδει καὶ πεινῆν, καὶ δῆτ' ἀφικόμενος ἐνταῦθα ζύμβουλον ἐποιούμην τὸν Πρωτεσίλεων, ὁ δ' ὀργήν μοι δικαίαν ἔχων, ἐπειδὴ καταλιπὼν αὐτὸν ἐν ἄστει ἔζων, ἐσιώπα. Λιπαροῦντος δέ μου καὶ ἀπολείσθαι φάσκοντος, εἰ ἀμεληθεῖην « μεταμφιάσαι » ἔφη. Τοῦτ' ἐπ' ἐκείνης μὲν τῆς ἡμέρας ἀργῶς ἤκουσα, μετὰ ταῦτα μέντοι βασιανίζων αὐτὸ ζυγήκα, ὅτι μεταβαλεῖν κελεύει με τὸ τοῦ βίου σχῆμα.

« Au début, nous habitons en ville : nous avions des professeurs et nous faisons des études. Mais mes affaires allaient vraiment mal parce que les labours ont été assumés par les esclaves et ils ne nous rapportaient rien. Il a fallu demander des prêts et offrir le domaine comme garantie et donc devenir pauvre. Et oui, lorsque je suis arrivé ici (ἐνταῦθα), j'ai essayé de faire de Protésilas mon conseiller, mais il est resté silencieux : il était évidemment fâché contre moi, parce que je l'avais quitté pour aller vivre en ville (ἐν ἄστει). Mais comme j'ai insisté en lui disant que je mourrais s'il me négligeait, il a dit, “ change de vêtement ”. Ce jour-là, j'ai écouté le conseil, mais n'ai rien fait ; ensuite, en y réfléchissant attentivement, j'ai compris qu'il me conseillait de changer mon mode de vie. »

Voilà comment par les trois ingrédients que je viens d'évoquer ci-dessus l'auteur dépeint la localisation principale du dialogue. Et je dis « dépeint » parce que, bien plus qu'un parcours de voyage, l'*Héroïkos* est présenté visuellement, les mots visant à rendre l'ambiance qu'évoquerait également un tableau, une démarche chère à Philostrate et que nous connaissons très bien par ses *Tableaux*. Mais cette fois, il insiste précisément sur le fait qu'il ne s'agit pas d'un tableau, puisque, même si la peinture peut rendre la beauté du lieu, elle ne peut pas exprimer son activité¹¹ (1.6) :

11. Il est frappant que le même auteur tâche, dans les *Tableaux*, de rendre vivantes les « natures mortes » qu'il décrit, par exemple, le tableau qui représente la mort de Ménécée (Philostr. *Im.* 1.4 ; voir aussi MESTRE [à paraître]), tandis qu'ici, il oppose nettement le caractère statique d'un tableau à ce qui est « la réalité du lieu ». Etant donné que l'attribution des ouvrages à Philostrate a été contestée, et que la critique compte parfois jusqu'à trois personnes différentes, ce serait peut-être là un argument pour montrer que l'*Héroïkos* et les *Tableaux* ne sont pas du même auteur.

Καὶ γὰρ τὸ ἥδιστον τῶν ἐν γεωργίᾳ, τὸ τρυγᾶν ἀμπέλους, μισθοῦ χροὴ πράττειν, εἰ δὲ μή, αἰνοῖο τε καὶ ἀργοὶ ἐστήξουσιν, ὥσπερ γεγραμμένα.

« En fait, la tâche la plus plaisante dans l'agriculture, à savoir la vendange, il faut payer pour la réaliser. Autrement, les vignes pousseraient sans arrêt et ne produiraient aucun vin, comme si elles étaient peintes dans un tableau. »

Après l'évocation de cet endroit (le *hic*) où l'entretien se déroule entre le vigneron et le Phénicien (le *nunc*) ce sont tous les autres endroits qui sont mentionnés : ceux qui sont en rapport avec les récits de notre héros et de tous les autres héros vivants-revenants, mais aussi ceux qui sont associés aux héros morts, à leurs apparitions et leur culte. Mais le point de départ est capital : c'est à partir de là que seront évoqués d'autres endroits où d'autres héros font leurs apparitions quand le vigneron a besoin de légitimer les apparitions de Protésilas et, une fois cela démontré, c'est aussi à partir d'ici que le Phénicien écouterait la vraie histoire des héros de Troie – celle que Protésilas a racontée au vigneron. Comme nous l'avons dit, c'est à partir du lieu de la conversation que les autres endroits de culte seront évoqués, non pas par la mémoire, par leur évocation dans les récits, mais par leur localisation en partant d'Eléonte : par exemple, l'espace culturel d'Achille en Troade – qui se voit précisément à partir d'ici –, et aussi l'île de Leukè où habite maintenant le fils de Pelias et qui est, elle aussi, « réelle », et où Protésilas voyage souvent, en partant d'ici, pour lui rendre visite.

En effet, vers la fin du dialogue, dans le passage consacré à Achille, on peut lire (53.18) :

Πρὸ ἐτῶν δὲ πού τεττάρων ἐντυχῶν ἐνταῦθά μοι ὁ Πρωτεσίλεως ἐκ Πόντου μὲν ἦκειν ἔφη, νῆως γὰρ ἐπιτυχῶν πλεῦσαι παρὰ τὸν Ἀχιλλεῖα ξένω εἰκασθείς, τουτὶ δὲ θαμὰ πράττειν...

« Il y a environ quatre ans, j'ai rencontré ici Protésilas et il m'a dit qu'il venait du Pont, car après avoir trouvé un navire, il y était allé, reçu par Achille, comme hôte, et depuis lors il le faisait souvent... »

D'autre part, il est évident qu'une démarche de la sorte implique la mémoire. Mais de quelle mémoire s'agit-il, ou la mémoire de quels faits ? Une réponse simple est facile : les mythes concernant les héros de la guerre de Troie. Rien de nouveau : toute la tradition grecque est pleine de ce souvenir. Homère est une

Mon avis est justement le contraire : c'est le même auteur qui joue avec le caractère rhétorique de ses ouvrages ; il y a sans doute un rapport, du point de vue de la création littéraire, entre les deux démarches.

sorte de bible qui contient tout le savoir, les poèmes homériques constituent le cadre et le point de repère de tout exemple, de toute réflexion, et même de toute innovation. Or, dans l' *Héroïkos*, Homère n'est pas la source de ce savoir¹² ; en effet, l'aspect paradigmatique des héros de Troie n'apparaît pas explicitement dans la poésie homérique puisque, par sa nature poétique et son caractère fictif, cette interprétation ne rend pas la vérité authentique des faits. Homère « construisait » sur la légende troyenne et avait donc la possibilité de choisir sur quoi s'exprimer, de qui parler et comment (25.3) :

Τὸν Ὅμηρον φησὶ [...] λόγον μὲν ὑποθέσθαι Τρωϊκόν, ἐς ὃν ἡ τύχη τὰς πάντων Ἑλλήνων τε καὶ βαρβάρων ἀρετὰς ξυνήνεγκεν, ἐσαγαγέσθαι δὲ ἐς αὐτὸν πολέμους τοὺς μὲν πρὸς ἄνδρας, τοὺς δὲ πρὸς ἵππους καὶ τείχη, τοὺς δὲ πρὸς ποταμούς, τοὺς δὲ πρὸς θεοὺς καὶ θεάς, καὶ ὅποσα κατ' εἰρήνην εἰσὶ καὶ χοροὺς καὶ ᾠδὰς καὶ ἔρωτας καὶ δαίτας ἔργα τε, ὧν γεωργία ἄπτεται...

« D'Homère il [Protésilas] dit qu'il a choisi comme sujet le récit troyen, dans lequel le destin a réuni les brillants exploits de tous les Hellènes et des barbares, mais qu'il y a introduit des batailles impliquant des hommes, des chevaux, des murailles, des fleuves, ainsi que des dieux et des déesses, et toutes les activités d'une époque de paix : danses, chansons, amours, banquets et tâches agricoles... »

Et un peu plus loin (25.13) :

Οὐδὲ ἐκείνα ὁ Πρωτεσίλεως ἐπαινεῖ τοῦ Ὁμήρου, ὅτι λόγον ὑποθέμενος Τρωϊκόν ἀποπηδᾷ τοῦ λόγου μετὰ τὸν Ἑκτορα, καθάπερ σπεύδων ἐπὶ τὸν ἕτερον τῶν λόγων...

« Voici pourquoi Protésilas ne célèbre pas Homère : ayant choisi comme sujet le récit troyen, il arrête son histoire après Hector, comme s'il voulait à tout prix passer sous silence les histoires d'un autre... »

Ce choix, tout à fait légitime pour le poète, ne correspond pas, en revanche, aux valeurs dominantes, dans la vie réelle, dans le *hic et nunc*, de l'identité hellénique. Il faut donc découvrir la vérité au-delà des ornements et des contraintes poétiques.

En fait, ce qui a l'air d'une réfutation homérique, tout à fait à la mode parmi les écrivains de la Seconde Sophistique, n'est qu'une façon de donner la parole directement aux personnages, aux héros. Il ne s'agit donc pas, comme chez Dion Chrysostome, de nier l'historicité des poèmes homériques ni même de dévoiler

12. Sur l' *Héroïkos* et la réfutation d'Homère, voir ZEITLIN 2001 et MESTRE 2004.

les raisons rationnelles de la guerre de Troie¹³. Il s'agit de montrer que le poète ne fait pas le héros par son chant, mais que le héros existe lui tout seul, et le poète ne fait qu'amplifier cette existence héroïque.

En effet, les héros ont existé et c'est pourquoi ils ont reçu un hommage, après leur mort, un symbole de mémoire (temples, autels, culte), mais, en plus, ils existent toujours : ils se promènent normalement dans leur région de culte, apparaissent aux hommes et ont un effet sur leur vie. On le voit bien dans les récits de Protésilas sur lui-même et ses compagnons de la guerre de Troie, tels que le vigneron les raconte au Phénicien. Voilà pourquoi Homère est parfois contredit, tandis que d'autres fois Protésilas lui donne raison, mais le poète n'est plus la source mère, il est un représentant comme tous les autres de la source authentique.

C'est un lieu commun d'affirmer que les écrivains de la Seconde Sophistique sont tournés vers le passé, dont ils préservent la mémoire. Cela est vrai, mais ce qui est intéressant d'observer, c'est comment certains d'entre eux utilisent le passé pour parler du présent. Là-dessus il n'y a pas tellement de coïncidences. Le cas de Philostrate est bien particulier, surtout dans l'*Héroïkos*.

Ce n'est pas exactement que le passé imprègne le présent, je dirais plutôt que le passé *est* le présent. De ce fait, la mémoire-hommage n'existe pas. J'ai réalisé à cet égard une recherche sur le terme *μνήμη* (mémoire, souvenir) et sur d'autres de la même famille, et le résultat n'apporte rien de révélateur, ce qui m'a frappée au premier abord. Ensuite j'ai songé à deux passages de l'*Héroïkos* qui concernent la discussion sur Homère (25.10) :

ὅτι σαφῶς γινώσκων, ὡς ἐν Αἰγύπτῳ ἢ Ἑλλάδι ἐγένετο [...] ὁ δὲ [Ὅμηρος] ἄγει αὐτὴν ἐπὶ τὸ τοῦ Ἰλίου τεῖχος ὀψομένην τὰ ἐν τῷ πεδίῳ κακά...

« [Homère] savait parfaitement qu'Hélène était en Egypte, mais il l'a conduite aux murs de Troie pour qu'elle voie les malheureux événements qui se passaient sur la plaine... »

et (25.13) :

[Ὅμηρος] [...] Κυκλώπων τε αὐτῷ ἐπενοήθη γένος οὐδαμοῦ τῆς γῆς φύντες Λαιστρυγόνες τε ἀνετυπώθησαν, οὐς οὐδεὶς οἶδεν ὅπου γενόμενοι...

« [Homère]... a inventé la race des Cyclopes, qui n'habitent nulle part sur terre, et a aussi imaginé les Lestrygons, dont personne ne sait d'où ils sont venus... »

13. Dans son *Troïkos*, D. Chr. II.

C'est toujours l'erreur de lieu ou l'impossibilité de situer quelque chose dans un lieu qui montre bien qu'Homère invente ou ne dit pas la vérité.

Par conséquent, la localisation géographique des événements est l'indice sûr qui légitime les histoires des héros : la mémoire de tout événement doit pouvoir être située dans un espace réel ; si le passé peut, pour ainsi dire, devenir présent, c'est par les lieux : de là, nous l'avons vu, l'importance capitale du *physical setting* dans l'*Héroïkos*.

Or, dans ce dialogue philostrateen, l'accent est davantage mis sur le moment présent, et le futur, si j'ose dire, que sur le passé : les souvenirs historiques des gloires helléniques n'y ont aucun intérêt, on y trouve seulement deux petites allusions aux Perses, en passant¹⁴. Par contre, ce qui est proposé est un modèle de présent et de projection dans l'avenir. Bien sûr, pour réaliser cette démarche, il faut faire appel à la tradition et donc à la mémoire, mais une tradition, une mémoire modifiées, adaptées à une nouvelle réalité, celle du contexte présent. Il s'agit, en effet, de poser les fondements d'une identité qui semble chercher des points de repère, parce que le contexte est nouveau et Philostrate en est parfaitement conscient. Il cherche de nouveaux discours, à partir des lieux communs traditionnels, pour donner un sens à cette identité, un sens adapté aux temps nouveaux.

Pour y arriver, la démarche consiste à transposer l'autorité, traditionnellement attribuée à Homère, sur une réalité matérielle, celle des lieux qui sont connus par certains événements et en plus sont réels, palpables, encore présents, ce qui permet à chacun de pouvoir y participer de façon active.

La signification identitaire de ces lieux géographiques – en commençant par le site même où les deux interlocuteurs ont leur conversation – reste attestée et cela rend visible et réel l'imaginaire grec arrivé jusqu'alors. D'autre part, cette visibilité géographique rappelle l'importance du culte héroïque dans la mémoire du passé mais aussi dans le futur, étant donné le lien profond qui existe entre le héros et le territoire où se trouve son tombeau, mais aussi en raison des apparitions que le héros continue de faire dans la vie présente des personnes.

Par conséquent, l'*Héroïkos* construit une géographie héroïque et indique les endroits qui doivent servir de témoignage à la conscience collective : il ne s'agit plus de réaliser une géographie du mythe et des récits, mais des endroits où les héros sont présents maintenant et resteront dans l'avenir.

14. Philostr. *Her.* 7 et 9.

OUVRAGES CITÉS

- AITKEN, E. B. (2004) — «Why a Phoenician? A proposal for the historical occasion», dans AITKEN E. B. et MACLEAN J. K. B. (éds), *Philostratus's Heroikos. Religion and cultural identity in the third century C.E.*, Atlanta, 267–284.
- AITKEN, E. B. et MACLEAN, J. K. B. (éds) (2004) — *Philostratus's Heroikos. Religion and cultural identity in the third century C.E.*, Atlanta.
- ALCOCK, S. E. (2004) — «Material witness: an archaeological context for the *Heroikos*», dans AITKEN E. B. et MACLEAN J. K. B. (éds), *Philostratus's Heroikos. Religion and cultural identity in the third century C.E.*, Atlanta, 159–168.
- ALCOCK, S. E., CHERRY, J. F. et ELSNER, J. (éds) (2001) — *Pausanias: travel and memory in Roman Greece*, Oxford/New York.
- ANDERSON, G. (1986) — *Philostratus: biography and Belles Lettres in the third century AD*, London/Sydney.
- BESCHORNER, A. (1999) — *Helden und Heroen, Homer und Carcalla: Übersetzung, Kommentar und Interpretationen zum Heroikos des Flavios Philostratos*, Bari.
- BILLAULT, A. (2000) — *L'univers de Philostrate*, coll. Latomus 252, Bruxelles.
- GROSSARDT, P. (2006) — *Einführung, Übersetzung und Kommentar zum Heroikos von Flavius Philostrat*, 2 vols, Basel.
- HABICHT, Ch. (1998) 2^e éd. — *Pausanias' guide to ancient Greece*, Berkeley (1985¹).
- HEDREEN, G. (2009) — «Achilles beyond the *Iliad*», dans ALBERSMEIER S. (éd.), *Heroes: mortals and myths in ancient Greece*, New Haven/London, 39–48.
- HERSHBELL, J. P. (2004) — «Philostratus *Heroikos* and early christianity: heroes, saints, and martyrs», dans AITKEN E. B. et MACLEAN J. K. B. (éds), *Philostratus's Heroikos. Religion and cultural identity in the third century C.E.*, Atlanta, 169–179.
- HUGHES, D. D. (1999) — «Hero cult, heroic honors, heroic dead: some developments in the Hellenistic and Roman periods», dans HÄGG R. (éd.), *Ancient Greek hero cult. Proceedings of the fifth international seminar on ancient Greek cult*, Stockholm, 167–175.
- HUHN, F. et BETHE, E. (1917) — «Philostrats *Heroikos* und Dictys», *Hermes* 52, 613–624.
- JONES, Ch. P. (2000) — «The emperor and the giant», *CPh* 95/4, 476–481.
(2001) — «Time and place in Philostratus' *Heroicus*», *JHS* 121, 141–149.
(2010) — *New heroes in Antiquity. From Achilles to Antinoos*, Cambridge (Mass.).
- KAYSER, C. L. (1870) — *Flavii Philostrati opera*, Lipsiae.
- KONSTAN, D. (à paraître) — «Seeing Greece with Pausanias», dans MESTRE F. et GÓMEZ P. (éds), *Homo Romanus Graeca Oratione. From 2nd to 4th centuries: 300 years of Greek culture in the Roman Empire*, Barcelona.

- MACLEAN, J. K. B. et AITKEN, E. B. (éds) (2001) — Flavius Philostratus : *Heroikos*, Atlanta.
- MANTERO, T. (1966) — *Ricerche sull'Heroikos di Filostrato*, Genova.
- MARTIN, R. P. (2002) — «A good place to talk: discourse and topos in Achilles Tatius and Philostratus», dans PASCHALIS M. et FRANGOULIDIS S. A. (éds), *Space in the ancient novel*, Groningen, 143–160.
- MESTRE, F. (2004) — «Refuting Homer in the *Heroikos* of Philostratus», dans AITKEN E. B. et MACLEAN J. K. B. (éds), *Philostratus's Heroikos. Religion and cultural identity in the third century C.E.*, Atlanta, 127–141.
 (à paraître) — «Espace géographique et espace mythique chez Philostrate», dans REIG M., CARRUESCO J. et al., *Ouranós-Gaia. L'espai a Grècia III: anomenar l'espai*, Tarragona.
- MESTRE, F. et GÓMEZ, P. (à paraître) — «The *Heroikos* of Philostratos, a novel of heroes and more», dans ICAN 4 (2008).
- NAGY, G. (2001) — «The sign of the hero: a prologue», dans MACLEAN J. K. B. et AITKEN E. B. (éds), Flavius Philostratus : *Heroikos*, Atlanta, xv–xxxv.
- PRETZLER, M. (2007) — Pausanias : *travel writing in ancient Greece*, London.
- RUTHERFORD, I. (2009) — «Black sails to Achilles: the Thessalian pilgrimage in Philostratus' *Heroicus*», dans BOWIE E. et ELSNER J. (éds), *Philostratus*, Cambridge/New York, 230–247.
- SKEDROS, J. C. (2004) — «The *Heroikos* and popular christianity in the third century C.E.», dans AITKEN E. B. et MACLEAN J. K. B. (éds), *Philostratus's Heroikos. Religion and cultural identity in the third century C.E.*, Atlanta, 181–194.
- WHITMARSH, T. (2007) — «Prose literature and the Severan dynasty», dans SWAIN S. C. R., HARRISON S. J. et ELSNER J. (éds), *Severan culture*, Cambridge/New York, 29–51.
 (2009) — «Performing heroics: language, landscape and identity in Philostratus' *Heroicus*», dans BOWIE E. et ELSNER J. (éds), *Philostratus*, Cambridge/New York, 205–229.
- ZEITLIN, F. I. (2001) — «Visions and revisions of Homer», dans GOLDHILL S. (éd.), *Being Greek under Rome: cultural identity, the Second Sophistic and the development of empire*, Cambridge/New York, 195–266.

CONSTRUCTION DES LIEUX DE MÉMOIRE
DANS LE DISCOURS RHÉTORIQUE ET L'ICONOGRAPHIE

MARATHON ET L'IDENTITÉ GRECQUE AU II^e S. APR. J.-C. : DU MYTHE AU LIEU COMMUN

PILAR GÓMEZ

Barcelone

I. PRÉAMBULE

Χαίρετε, νικῶμεν. Ce sont les deux seuls mots que le messager Philippidès fut capable de prononcer devant les archontes athéniens quand il arriva exténué à Athènes pour annoncer la victoire héroïque sur les ennemis perses à Marathon. Lucien explique que, après avoir dit «réjouissez-vous, nous sommes vainqueurs», l'hémérodrome «mourut en l'annonçant et rendit l'âme sur ce mot : réjouissez-vous»¹. La mort de Philippidès contribua à la naissance d'un mythe, même si le récit de cette mort a sans doute été élaboré quand Marathon était déjà un nom légendaire.

Le 2500^e anniversaire de la bataille de Marathon nous offre l'occasion de réfléchir sur ce que ce lieu a signifié, moins du point de vue des événements politiques et de la réalité historique du v^e s. av. J.-C., que du point de vue symbolique, à savoir comment ce nom, celui de la bataille et de ses acteurs, est devenu un symbole de la mémoire collective du peuple grec qui dépasse la période classique, comment il est devenu un lieu commun de la tradition littéraire. Si le propos de ce colloque est d'analyser le sens et le rôle des «lieux de mémoire», dans le cas de Marathon peut-être pourrions-nous avancer qu'il s'agit d'une mémoire ectopique (associée à un autre lieu), car le nom de Marathon a

1. *Laps*. 3. Trad. E. CHAMBRY.

toujours été uni à un autre endroit, en l'occurrence la cité d'Athènes, comme en témoigne la mort du messager Philippidès.

La légende construite sur la victoire de l'an 490 av. J.-C. répond à un contexte historique précis. Il s'agit d'un triomphe obtenu par un système spécifique de gouvernement et d'organisation sociale : la démocratie athénienne. Néanmoins, cette victoire profita à tous les Grecs et démontra leur supériorité face à l'ennemi barbare. En même temps, cette suprématie fut mise au service de l'affirmation d'Athènes comme l'autorité détenant le pouvoir politique et économique parmi les Grecs pendant les décennies qui suivirent la bataille.

Le succès de Marathon est donc un succès athénien, et c'est en fait pour cette raison que le mythe de Marathon surgit et triompha : pour être un mythe d'Athènes, puisque, du point de vue strictement historique, la lutte décisive pour sauvegarder l'identité grecque face aux barbares, la lutte pour la liberté ou la conquête, se livra en réalité plus tard à Salamine et à Platées².

C'est par cette relation spéciale entre Marathon et Athènes que le nom « Marathon » joue un rôle très important dans la conception de la cité elle-même. Marathon marque le début du temps historique athénien et en même temps finit par devenir une référence symbolique, puisque l'âge d'or d'Athènes s'identifie avec la vie de ces Athéniens qui luttèrent à la plaine de Marathon – les *Μαραθωνομάχοι* – et c'est là que se trouve le tombeau des Athéniens qui moururent au combat : ceux-ci étaient l'objet d'un culte et on les considérait comme des héros³. Pausanias rapporte que les Athéniens attribuaient une gloire particulière à la victoire de Marathon, comme en témoigne l'épithaphe d'Eschyle dans laquelle le poète a voulu seulement faire figurer le nom de Marathon (I.14.5) :

« Lui qui pourtant avait atteint une telle renommée de poète et qui avait combattu sur mer devant l'Artémision et à Salamine ; il mentionna son nom avec son patronyme, celui de sa cité, et que les témoins de son courage étaient le bois de Marathon et les Mèdes qui y avaient débarqué. »⁴

2. Ewen BOWIE – que je remercie de m'avoir permis de lire le texte de son intervention, « Marathon in the Greek culture of the 2nd century AD », au colloque international *The importance of the Marathon battle to the civilization : historic, archeological and literary evidence*, qui s'est tenu à Kalamata (Grèce) du 7 au 10 octobre 2010 – soutient que les références à la bataille de Marathon – les plus récurrentes parmi toutes celles qui font allusion aux batailles des guerres contre les Perses – au II^e s. apr. J.-C. sont conditionnées par l'importance sociale et politique d'un citoyen influent comme Hérode Atticus, qui se déclarait descendant de Miltiade et de Cimon (Philostr. *VS* 546), et entretenait des rapports étroits avec le dème de Marathon (Philostr. *VS* 562–566).

3. Paus. I.32.3–4.

4. Trad. J. POUILLOUX.

Peut-être qu'Athènes – la *polis* qui exerça d'abord une hégémonie politique et ensuite survécut par la consolidation et transmission de son héritage culturel, sa *paideia* – n'aurait pas eu cette importance sans Marathon ; et peut-être que Marathon non plus n'aurait pas survécu dans le souvenir sans Athènes⁵. C'est pourquoi on peut considérer Marathon comme un « lieu de mémoire collective », non seulement du point de vue topographique – si l'on pense aux monuments érigés sur le champ de bataille et à d'autres endroits, bien inventoriés par Pausanias⁶ –, mais encore et surtout du point de vue politique – si l'on pense au projet impérialiste d'Athènes. Cette interdépendance entre les deux lieux et les deux noms est clairement visible chez certains auteurs du v^e s. av. J.-C. chez qui le nom de « Marathon » est déjà employé comme un lieu commun, comme un stéréotype, si bien que le nom de « Marathon » fut très vite utilisé aussi dans le débat politique au sein de la *polis* en faveur ou non d'une idéologie déterminée⁷ – comme en témoigne la comédie⁸. Le nom de « Marathon » contribua également à créer une image négative du barbare pour les intérêts de la cité.

Chez les auteurs grecs de l'époque impériale romaine, on trouve de nombreuses références à Marathon qui était un thème fréquent de l'école rhétorique⁹. Plutarque, Lucien, Aelius Aristide, Pausanias ou Athénée ont eu la même formation rhétorique et littéraire, celle qui émane de la *paideia* classique, mais leurs œuvres appartiennent à des genres littéraires variés, et elles sont aussi différentes par leur fonction et leur finalité. Pour cette raison, en examinant les passages où ces auteurs mentionnent la bataille de Marathon – lieu de la lutte contre le barbare –, il faut considérer que tous ces auteurs, grecs d'origine ou d'adoption culturelle, représentent à travers leurs ouvrages certains éléments de ce qui fait l'identité grecque ou de ce qui en subsistait à leur époque quand le

5. Sur la dimension panhellénique croissante de Marathon, voir DIMOPOULOU 2010.

6. Voir ALCOCK 1996, 250 sq. ; BOWIE 2001, 21–24 ; HALL 2002, 182–188.

7. A propos de l'ostracisme comme réaction à la victoire de Marathon conçue comme la victoire de l'aristocratie athénienne, voir HALL 2002, 199 sq.

8. Les Acharniens qui blâment Amphithéos d'apporter à Dicéopolis un traité de paix avec Sparte sont aussi *Μαροθωνομάχοι*, « des vieillards, vrais Acharniens, de vieux racornis, en cœur de chêne, des durs à cuir, des Marathonomaques, durs comme l'érable » (Ar. *Ach.* 180–181). De même, le Raisonnement injuste qualifie de « vieilleries » les principes de l'ancienne éducation basée sur la justice et la tempérance, mais le Raisonnement juste lui répond (Ar. *Nu.* 985–986) : « C'est pourtant avec ces vieilleries-là que les guerriers de Marathon, grâce à mon système d'éducation, furent formés. » Trad. H. VAN DAELE.

9. Voir Theon *Prog.* 67.28, 115.19 ; Hermog. *Prog.* 38.7, 246.1–9, 266.25–267.6, 327.15–20, 436.14.

pouvoir politique était détenu par Rome¹⁰. Ici j'analyserai seulement les mentions du nom «Marathon» chez Lucien et Plutarque parce que ce ne sont pas des sophistes proprement dits. Je laisserai de côté, par exemple, Aelius Aristide qui utilise Marathon et d'autres topiques historiques comme preuve de la transformation «romaine» de l'histoire athénienne, et qui a déjà été étudié en ce sens¹¹.

II. LUCIEN

Dans l'ensemble de l'œuvre de Lucien, on ne trouve aucune description de la bataille de Marathon comme emblème de la lutte des Athéniens contre les barbares et les acteurs de ce fait historique, que l'écrivain de Samosate connaît bien dans son univers de bibliothèque, ne sont jamais les personnages principaux de ses œuvres. Dans les textes de Lucien, les mentions explicites à Marathon font partie de développements rhétoriques sur des topiques historiques; ou bien elles se réduisent à des clichés simplistes dans lesquels il est difficile d'établir la frontière entre le mythe et l'histoire, étant donné que le nom de «Marathon» apparaît dans des anecdotes relatives à des dieux peu connus ou à des traits secondaires de diverses légendes.

Dans trois des textes que nous avons examinés, la figure principale de la prouesse de Marathon n'est autre que le dieu Pan. Dans *La double accusation ou les tribunaux*, la personnification de la Justice (Δίκη), à son arrivée en Attique pour juger en accomplissant le mandat de Zeus, demande à Hermès qu'il lui dise «qui est ce personnage qui s'approche, avec des cornes, une syrinx et des jambes velues»¹². Et la réponse d'Hermès est (*Bis Acc.* 9):

Qu'est-ce à dire? Tu ne connais pas Pan, le plus bachique des serveurs de Dionysos? Il habitait auparavant sur le Parthénion. Mais au temps de l'approche de la flotte de Datis et du débarquement des barbares à Marathon, il vint spontanément combattre aux côtés des Athéniens. Et depuis lors on lui a donné cette grotte sous l'Acropole où il habite, un peu en dessous du Pélasgique. Et il paye l'impôt des métèques. Maintenant il est probable qu'il nous a vus dans son voisinage et il s'avance pour nous saluer¹³.

10. Voir GOLDHILL 2010; ANDO 2010.

11. Voir SAÏD 2006, 59 *sq.*

12. *Bis Acc.* 9. Trad. J. BOMPAIRE.

13. Trad. J. BOMPAIRE.

Déjà Hérodote (6.105–106) avait associé Pan à Marathon, mais il ne parle pas de la présence combattante du dieu. Par contre, Lucien le présente ici comme un individu indiscret qualifié d'ἄκλιτος – terme qui désigne dans la tradition symposiale le convive qui se présente à un banquet sans être invité – et qui habite à Athènes en qualité d'étranger, c'est-à-dire, sans être admis à la citoyenneté. Dans le récit d'Hérodote, Pan serait apparu, en Arcadie, au messager athénien envoyé à Sparte pour demander de l'aide dans la lutte contre les barbares, et le dieu lui aurait ordonné d'annoncer aux Athéniens de ne pas l'oublier, car il leur était bienveillant. Pausanias, quant à lui, affirme que cette apparition divine est la raison pour laquelle Pan a reçu un culte à Athènes¹⁴. Mais, si nous revenons au texte de Lucien, on peut examiner comment le dieu se plaint de son sort (*Bis Acc.* 10) :

Pour tout dire, ma situation n'est pas celle que je mérite, elle est bien inférieure à mon attente, alors que j'ai repoussé une telle horde de barbares. Pourtant, deux ou trois fois par an on monte ici, après avoir choisi un bouc non châtré qu'on sacrifie en mon honneur et qui répand une odeur infecte; puis on se régale de sa viande. Ils ont fait de moi le témoin de leur bonne chère et ne m'ont gratifié que de leur vacarme. Cependant je prends quelque plaisir à leurs rires et à leurs jeux¹⁵.

D'autre part, dans un des *Dialogues des dieux* entre Hermès et Pan, lorsque celui-ci lui confesse qu'il est son fils, il doit convaincre son père d'être fier de lui, même s'il a des cornes, un pareil nez, un menton velu, des jambes aux pieds fourchus comme celles d'un bouc et une queue au-dessus des fesses. Pour compenser cette atroce physionomie, Pan énumère ses mérites et ses capacités : il est bon musicien, joue de la syrinx, dirige le chœur de Dionysos, possède un grand nombre de troupeaux et commande aussi à l'Arcadie entière; et (*DDeor* 2.3) :

... Récemment j'ai combattu avec les Athéniens et je me suis tellement distingué que, pour prix de ma valeur, on m'a consacré la grotte qui est sous la citadelle. Si tu viens à Athènes tu sauras comme on y vénère le nom de Pan¹⁶.

Néanmoins, l'intervention de Pan comme allié spécial des Athéniens à la bataille de Marathon est pour Lucien aussi un exemple évident du pouvoir du ψεύδος. Il ne s'agit pas du mensonge au sens strict, mais de la fiction qui génère du

14. Paus. I.28.4.

15. Trad. J. BOMPAIRE.

16. Trad. E. CHAMBRY.

λόγος. Avec cette référence à Marathon, Lucien présente ici le fait historique (la réalité) comme une création littéraire et, adoptant en apparence une posture prétendument scientifique, il veut montrer que le λόγος – celui des historiens – n'est pas une garantie absolue de vérité¹⁷. En effet, Tychiadès regrette qu'une action héroïque – le triomphe à Marathon – devienne un exploit extraordinaire (θαῦμα), invraisemblable, et grossisse le catalogue d'histoires (invraisemblables) censées être véridiques et qu'il est de bon ton de croire si on ne veut pas être taxé d'impie et d'insensé, car elles ont été ourdies par des figures comme Homère, Hérodote ou Ctésias de Cnide (*Philops.* 3) :

auteurs illustres qui ont employé le mensonge dans leurs écrits, en sorte qu'ils n'ont pas seulement trompé ceux qui les écoutaient alors, mais que leurs mensonges sont venus jusqu'à nous de génération en génération, conservés par l'éminente beauté de vers et de mètres¹⁸.

Dans deux autres textes de Lucien, le nom de « Marathon » représente clairement un thème rhétorique dérivé d'un événement historique. Dans *Zeus tragédien*, l'écrivain de Samosate cite la bataille ainsi que deux de ses illustres généraux. A cette occasion, Lucien insiste sur l'importance que possède ce chapitre essentiel de l'histoire athénienne pour l'inspiration des peintres¹⁹, tels que le célèbre Polygnote, et des orateurs – comme l'explique Mômôs (*JTr.* 32) :

Par Héraclès, ô Héraclès, ce sont propos de rustre, furieusement béotiens : supprimer pour un seul méchant tant de gens et de surcroît le portique avec Marathon, Miltiade et Cynégire. Et comment, s'ils disparaissaient dans l'effondrement, les orateurs pourraient-ils exercer l'art oratoire, privés du thème essentiel de leurs discours ?²⁰

Le rapport entre images et mots – la peinture en tant que mots dessinés et la littérature en tant qu'images écrites – est un thème que Lucien utilise comme métaphore et justification de son activité d'écrivain. Cependant, les termes

17. Voir GASSINO 2010, 91–93.

18. Trad. E. CHAMBRY. Cette « éminente beauté de vers et de mètres » est simplement une façon de reconnaître le pouvoir des mots écrits, et, à travers ses propres paroles, Tychiadès, bien qu'il se présente comme un « ami de la vérité », se situe dans la même catégorie des écrivains mensongers, comme Lucien lui-même le fait dans le prologue des *Histoires vraies* (1.1–4) ; voir NÍ MHEALLAIGH 2010, 127.

19. La bataille de Marathon était également représentée sur les frises du temple d'Athéna Nikè, à l'Acropole d'Athènes. Sur les scènes des batailles contre les Perses en tant que symboles d'unité pour une élite hétérogène à l'époque impériale, voir EWALD 2004, 258–263.

20. Trad. J. BOMPAIRE.

employés par Mômós pour qualifier les orateurs (πῶς οἱ ῥήτορες ἔτι ῥητορεύουσι) constituent une parodie mordante de la pratique oratoire à l'époque de Lucien, et reflètent sans aucun doute le caractère topique des sujets empruntés à l'histoire, qui ne sont rien d'autre que des motifs littéraires (δπόθεσις) dépourvus de signification véritable dans la vie réelle du public. Cette critique que fait Lucien de l'emploi abusif et superflu des thèmes qui apparaissent dans les discours des sophistes de son époque se voit très bien dans une œuvre comme le *Rhetorum praeceptor*, dont le but est de dénoncer, par le biais d'une satire caustique, les manières d'enseigner et d'exercer l'art oratoire à l'époque des Antonins, où le principal objectif de l'éloquence grecque n'était pas de défendre des causes devant les juges ou de convaincre les assemblées politiques, mais d'attirer du public et d'entretenir l'audience avec des déclamations dont les arguments étaient bien connus et répétés jusqu'à satiété.

D'autre part, les sophistes de la Seconde Sophistique déployaient devant les spectateurs tous les types de virtuosité en matière de communication et, en plus, manifestaient une façon d'être dans laquelle l'apparence jouait un rôle essentiel pour obtenir le succès désiré – comme l'explique Lucien dans *Le maître de rhétorique*²¹. Dans cette œuvre, Lucien critique aussi bien l'usage d'archaïsmes extravagants que celui de néologismes et de solécismes inutiles, ou la délectation d'imiter les modèles récents d'exercices rhétoriques élaborés sur des arguments rebattus, parmi lesquels la lutte contre le barbare occupe une place privilégiée. C'est pour cette raison que le représentant de la nouvelle éloquence propose, comme garantie de succès pour toute personne souhaitant devenir un sophiste prestigieux, de dire la première chose qui lui passe par la tête et de se souvenir toujours de (*Rh. Pr.* 17) :

Marathon et Cynégire, sans lesquels on ne saurait rien faire. Passe constamment l'Athos à la voile et l'Hellespont à pied; que le soleil soit obscurci par les traits des Mèdes, que Xerxès prenne la fuite; que Léonidas soit admiré et l'inscription d'Othryadès déchiffrée; que Salamine, Artémision et Platées reviennent à chaque instant dans les discours. Par-dessus tout cela fais venir et fleurir ces quelques mots archaïques et qu'on entende continuellement ἄττα et δῆπουθεν, même si l'on n'a pas besoin d'eux; car ces mots sont beaux même employés à tout hasard²².

21. Et aussi Philostrate à plusieurs reprises. Voir MESTRE/GÓMEZ 1998, 356 *sq.*, pour les passages où Philostrate montre que le souci de l'apparence physique n'était pas étranger aux sophistes.

22. Trad. E. CHAMBRY.

D'ailleurs, le fait que les orateurs du II^e s. apr. J.-C. aient la bouche pleine du nom « Marathon » n'est pas une invention de l'éloquence épideictique de la Seconde Sophistique, mais faisait partie de l'éloge traditionnel des insignes qualités d'Athènes, comme l'illustre bien Démosthène lui-même, selon Lucien. Par l'intermédiaire de cet orateur Lucien caricature la banalité des éloges rhétoriques de ses contemporains, du moins si on admet que l'*Eloge de Démosthène* appartient au corpus de l'écrivain de Samosate, car l'attribution de cette œuvre n'est pas certaine²³. Ici, Archias raconte à Antipatros le suicide de l'orateur et conjecture que les derniers mots prononcés par l'orateur athénien ont été précisément « les héros tombés à Marathon » (τοὺς ἐν Μαραθῶνι πεπτωκότας). Antipatros, à son tour, évoque la manière dont le roi Philippe admirait le courage de Démosthène et craignait la puissance de ses paroles qui le comparaient à Thémistocle pour l'intelligence et à Périclès pour la sagesse, parce que ses discours tiraient les Athéniens de leur profond assoupissement « en les excitant à imiter leurs ancêtres et les hauts faits de Marathon et de Salamine »²⁴. Cependant, l'ironie que Lucien manifeste à propos des dernières paroles de Démosthène se retrouve aussi dans les derniers mots que prononce Antipatros, comme colophon de l'œuvre : selon ceux-ci, la meilleure offrande (ἀνάθημα) qu'on puisse dédier à Athènes est le corps de l'orateur, car cette cité est, en effet, la terre « des morts à Marathon ».

Ces paroles concernant la mort de Démosthène montrent une fois encore l'identification d'Athènes et de Marathon, et, en même temps, expriment le rôle que le triomphe sur les barbares en 490 av. J.-C. eut dans la construction idéologique de la *polis* athénienne par l'art oratoire et en particulier par l'oraison funèbre, comme l'expliqua Nicole Loraux dans un livre déjà classique. Marathon représente dans l'univers mental athénien l'histoire vécue par rapport à la préhistoire mythique. Il arrive même, dans des situations de crise sociale ou politique, que le nom de la bataille fasse oublier l'actualité, la remplace, et devienne, dans la création rhétorique, la réalisation symbolique d'un *logos* : la parole se substitue aux actes²⁵. A cet égard, il ne faut pas oublier la fonction persuasive du discours, ni le fait que les orateurs ont toujours eu tendance à sélectionner les épisodes susceptibles de plaire au public²⁶. Dans cette perspective, bien que les faits historiques

23. PERNOT (1993, 572–578) reconnaît à ce dialogue des traits et des qualités d'originalité et de raffinement très lucianesques.

24. *Dem. Enc.* 36. Trad. E. CHAMBRY.

25. Voir LORAUX 1981, 168–173.

26. Démosthène, dans le *Contre Philippe III*.116–117, distingue entre les hauts faits déjà élevés au rang de mythes et ceux, plus récents, qui ne le sont pas encore.

du v^e et du iv^e siècle fournissent des thèmes pour les déclamations dans les écoles de rhétorique et les concours sophistiques, on comprend aussi que l'actualisation du passé n'ait jamais été réellement affectée par les exigences des historiens.

Dans la satire de Lucien, le nom de Marathon apparaît sur le même plan que celui de Miltiade ou de Cynégire, ce qui est très différent du traitement de l'ἔργον Μαραθῶνιον qu'en fait le sophiste Polémon quand il célèbre, dans la perspective d'un *logos epitaphios*, les exploits militaires de Cynégire et de Callimaque. Dans les deux déclamations, qui s'insèrent dans un débat judiciaire, les pères des deux stratèges revendiquent le droit de prononcer l'éloge funèbre pour les héros tombés à Marathon et chacun d'eux légitime ce droit en prouvant que son fils a accompli le plus bel exploit. Le sujet de ces déclamations de Polémon et la satire de Lucien montrent la continuité, dans la tradition rhétorique, des thèmes que les historiens racontent peu. En effet, la description de la mort de Cynégire et de Callimaque par Hérodote²⁷ se limite à des phrases brèves, qui contrastent avec le texte de Polémon, où les orateurs accentuent le caractère dramatique et la tension émotive en accumulant de longues séries d'apostrophes et d'exclamations pathétiques ainsi que de nombreuses métaphores empruntées aux poètes et à la tradition rhétorique. C'est ainsi qu'Euphorion, le père de Cynégire, s'adresse aux mains de son fils (*Cyn.* 34) :

Ô mains de Marathon! Mains qui me sont si chères et que les miennes ont nourries!
 Ô mains qui avez procuré le salut de toute la Grèce! Ô mains qui avez combattu au premier rang des Athéniens! Ô mains valant mieux que des guerriers pourvus de tous leurs membres! Ô mains qui êtes la gloire de Marathon! Ô douce main droite que la terre a enfanté pour le salut des Grecs! Ô main droite plus forte que les vents, car tu as arrêté un navire qui prenait le large! Ô main droite contre qui ne peut lutter la chiourme des barbares, puisque tu as mis à l'ancre un vaisseau emporté par les rames!²⁸

Le texte de Polémon illustre donc bien l'emploi dramatique d'un épisode historique devant une audience invitée à participer à des événements passés,

27. Hdt. 6.114 : « Au cours de cette action, le polémarque Callimaque fut tué, après s'être conduit en homme de cœur, et il périt un des stratèges, Stésiléos, fils de Thrasyléos ; là tombèrent aussi Cynégire, fils d'Euphorion, qui eut la main tranchée d'un coup de hache alors qu'il saisissait un vaisseau par les ornements de la poupe, et beaucoup d'autres Athéniens de renom. » Trad. Ph.-E. LEGRAND. Il y a lieu de souligner à cet égard que le récit de Marathon dans le texte d'Hérodote est bien plus bref que celui de Platées, ce qui serait dû à des raisons idéologiques selon RAAFLAUB (2010).

28. Trad. E.-J. BOURQUIN, légèrement modifiée. Le père de Callimaque en arrive même à justifier le culte des héros Héraclès et Thésée en comparant leurs exploits à ceux de son fils (*Polem. Call.* 62).

dans un contexte déclamatoire et imprégné de *pathos*²⁹. Cependant, il faut tenir compte du fait que, d'une part, dans ces discours la personnalité du sophiste disparaît derrière le personnage qu'il représente et que, d'autre part, le passé, bien qu'il soit essentiel chez les auteurs grecs d'époque impériale, constitue un espace limité et éloigné créé par les paroles des sophistes³⁰. Peut-être est-ce pour cette raison que Lucien s'interrogeait dans *Le maître de rhétorique* sur l'avantage d'utiliser Démosthène ou Eschine (*Rh. Pr.* 10) :

et cela en pleine paix, quand Philippe n'entre pas en campagne et qu'Alexandre ne donne pas d'ordres, temps où leurs discours paraissaient avoir quelque utilité³¹.

III. PLUTARQUE

Cette référence explicite à la paix, à la *Pax Romana* des Antonins, nous conduit à analyser maintenant la présence du nom « Marathon » chez Plutarque, qui mentionne la célèbre bataille à plusieurs reprises mais qui fait de cet événement historique un usage littéraire variable selon qu'il s'agisse des *Vies parallèles* ou des *Moralia*. Les *Vies parallèles* ont un rapport avec la vie politique de l'époque de Plutarque, et proposent des modèles de conduite à partir des plus grands hommes du passé historique, mais dans les *Conseils politiques* Plutarque affirme sans ambages que les exploits à imiter ne sont pas ceux de (*Moralia* 814c) :

Marathon, l'Eurymédon ou Platées, et tous les autres exemples qui font s'enfler et trépi-gner de vaine fierté le peuple, laissons-les aux écoles des sophistes!³²

Marathon, l'Eurymédon ou Platées renvoient directement au contexte historique de la grande Athènes du v^e siècle, bien qu'ici les mots de Plutarque servent à avertir du risque que peut provoquer l'exaltation de l'orgueil grec face à l'impérialisme romain. L'action politique a pour but le bien commun, mais les lecteurs contemporains de Plutarque devaient comprendre que cet intérêt commun, à une époque de domination romaine, était différent de celui du v^e s. av. J.-C. L'objectif d'un homme d'Etat est effectivement d'obtenir la concorde

29. Voir Philostr. *VS* 530–544 à propos de Polémon ; Ptolémée de Naucratis était appelé « Marathon » parce qu'il évoquait très souvent cet épisode historique (*VS* 595).

30. Voir WEBB 2006, 39–42.

31. Trad. E. CHAMBRY.

32. Trad. J. C. CARRIÈRE. Voir DESIDERI 2002, 223.

entre les membres de la classe dirigeante et entre tous les citoyens, mais sous la domination romaine maintenir l'ordre interne était la seule garantie d'éviter l'intervention de Rome dans les affaires internes des cités³³. Plutarque part toujours d'une idée éthique de l'homme qui consacre toute son énergie aux plus grandes actions, au bien commun, et croit qu'à son époque il existe encore une place pour la politique, parce que – comme il le reconnaît (*Moralia* 784f) :

Nous, les gens du présent, [...] coulons une douce existence dans les activités où l'homme public n'a à craindre ni tyrannie, ni guerre, ni siège, où les rivalités ne dégèrent pas en conflits armés et où les querelles d'ambition sont réglées le plus souvent par la loi, la raison et la justice...³⁴

Sans aucun doute, la *polis* du passé, par antonomase, est Athènes; et, bien que l'histoire comme telle soit diluée dans l'œuvre de Plutarque, l'athénocentrisme de l'histoire grecque influence fort le souvenir et l'actualisation du passé chez les écrivains grecs de l'époque impériale. C'est pour cette raison que maintenant je m'arrêterai seulement sur les références à Marathon qu'on peut trouver dans plusieurs œuvres de Plutarque de nature athénienne: la *Vie d'Aristide*, la *Vie de Thémistocle* et le traité *De gloria Atheniensium*.

Le passé comme exemple et modèle est un thème rappelé par Plutarque lorsqu'il évoque une anecdote bien connue sur Thémistocle, à savoir que « le trophée de Miltiade l'empêchait de dormir »³⁵.

En effet, la volonté de surpasser Miltiade et de jouir de la même reconnaissance que celui-ci avait obtenue après avoir vaincu les barbares à Marathon marqua profondément le jeune Thémistocle: pour lui Marathon ne marquait pas la fin de la guerre, mais le début de luttes plus importantes auxquelles il se préparait et auxquelles il entraînait la cité. Néanmoins, si Thémistocle est né vers 523, à la date de Marathon il n'était pas aussi jeune que le prétend Plutarque, mais c'est une façon d'insister sur l'importance du modèle et de constater que Thémistocle comprenait déjà que ces « luttes plus importantes » (μειζόνων ἀγώνων) ne

33. VEYNE (2005, 210–231) admet que dans ce contexte il était nécessaire de prôner la concorde entre les cités, mais il remarque que la voix des intellectuels ne s'accordait pas avec le sentiment populaire, puisque l'attitude du peuple à l'égard de Rome était double: Rome suscitait la jalousie mais aussi le désir d'imitation. Ainsi, la Grèce qui avait conquis son conquérant était elle-même conquise par la culture populaire et quotidienne de Rome, et cette expression de vulgarité était ce qui pouvait le plus exaspérer les *pepaideumenoi*.

34. Trad. M. CUVIGNY.

35. Plu. *Them.* 3.4. Trad. A.-M. OZANAM.

servaient pas sa propre personne mais bien à « défendre la Grèce tout entière, car longtemps à l'avance, il prévoyait déjà ce qui allait se passer »³⁶.

Dans les *Vies parallèles*, l'événement historique sert seulement à montrer de quelle façon et pourquoi le personnage principal du βίος fait face aux événements et comment il les résout. La *Vie d'Aristide* est un véritable hommage au surnom de cet illustre Athénien : « le juste ». Plutarque ne tarit pas d'éloges en traçant la biographie d'Aristide dont l'action politique est marquée par la vertu (ἀρετή). Dans ce récit biographique, Marathon est utilisé comme toile de fond pour révéler le caractère intègre, discret, désintéressé et conciliant de l'Athénien³⁷. Hérodote (6.III sq.) ne mentionne pas Aristide dans la description de la bataille de Marathon, mais Plutarque juge décisive la contribution du personnage principal de ce βίος à la victoire sur les ennemis, non tant par son courage que par son attitude exemplaire, puisqu'il renonça en faveur de Miltiade à exercer le commandement qui lui était échu par rotation entre les dix stratèges nommés par les Athéniens. Ainsi il contribua à renforcer le pouvoir de Miltiade qui donna le triomphe à Athènes. Ce noble comportement d'Aristide fournit à Plutarque l'occasion de formuler une conclusion morale, car, avec son exemple, Aristide enseigna « à ses collègues qu'il n'y a rien d'honteux à obéir à des hommes avisés et à les suivre, et que c'est au contraire une conduite honorable et salutaire »³⁸.

De même, dans la σύγκριστις des *Vies* d'Aristide et de Caton l'Ancien (2.1), Plutarque évoque, encore une fois, la condition de « second » qu'Aristide occupa volontairement dans la hiérarchie, que ce soit à Marathon, à Salamine ou à Platées, où les généraux qui s'attirèrent la gloire furent respectivement Miltiade, Thémistocle et Pausanias. Néanmoins, ce second rang n'est pas interprété par Plutarque comme un manque de mérite ou un signe de faiblesse (*Comp. Arist. Cat. Ma. 2.2*):

Le deuxième prix lui-même fut disputé à Aristide par des personnages comme Sophanès, Ameinias, Callimachos et Cynégire qui s'étaient brillamment distingués au cours de ces combats³⁹.

36. Plu. *Them.* 3.4. Trad. A.-M. OZANAM.

37. Plu. *Arist.* 3.3, 16.4, 20.

38. Plu. *Arist.* 5.2. Trad. A.-M. OZANAM.

39. Trad. A.-M. OZANAM. Il faut noter dans l'original grec l'usage du pluriel dans les noms propres (Σωφάναι και Αμεινία και Καλλιμαχοι και Κυνέγειροι), qui exprime la typification d'hommes réels, transformés en véritables modèles comme le personnage exemplaire de la biographie, mais opposés à lui.

De plus, la bataille de Marathon est une occasion propice pour rappeler l'honnêteté absolue d'Aristide, un homme toujours incorruptible⁴⁰, qui agit avec intégrité même lorsqu'il est chargé, après la bataille, de garder avec sa tribu les prisonniers et un butin extraordinaire : les tentes et les navires capturés regorgeaient d'or et d'argent, d'étoffes de toutes sortes et de trésors incroyables, mais Aristide « n'éprouva pas le moindre désir d'y toucher et ne le permit à personne »⁴¹.

Par ailleurs, dans le traité *De gloria Atheniensium* où Plutarque s'interroge sur la supériorité militaire ou intellectuelle des Athéniens, il compare – en suivant la méthode de la σύγκρισις qui lui est très chère – les artistes et écrivains grecs les plus illustres aux stratèges et hommes d'Etat. A cet égard, Plutarque exprime son opinion sans ambiguïté : s'il n'y avait pas d'hommes d'action, il n'existerait pas d'hommes de lettres ni de peintres. Il affirme que les mots ne créent pas les faits, mais que ceux-ci produisent les peintures ou les paroles, et, pourtant, celles-ci demandent d'être écoutées⁴². Cependant, Plutarque soutient que l'activité d'un stratège est toujours plus importante et digne d'éloge que celle d'un orateur, car les victoires militaires ont fait la gloire des grands hommes de l'époque classique et permis la liberté⁴³. Dans cette perspective, une fois encore, Marathon sert à Plutarque d'« arrière-plan » pour exprimer sa pensée, à savoir que la victoire d'Aristide vaut plus que les paroles d'Hypéride ou d'Eschine. De même, en se référant à Démosthène, Plutarque affirme qu'il n'est pas possible d'établir une comparaison entre les hauts faits de Conon et les mots de l'orateur, comme le démontre le passage le plus brillant et le plus pathétique du célèbre discours *Sur la couronne* (208), où l'orateur prend à témoin les ancêtres qui ont combattu à Marathon, mais (*Moralia* 350c) :

Il ne s'avise pas de jurer par les rhéteurs qui dans les écoles instruisent les jeunes gens, par les Isocrates, les Antiphons, les Isées⁴⁴.

Plutarque critique également avec dureté Isocrate car il s'est toujours limité à ses discours sans passer à l'action, et a profité de ceux qui ont risqué leur vie à Marathon, pour sa propre gloire qui consiste uniquement en la perfection

40. Plu. *Arist.* 24.2.

41. Plu. *Arist.* 5.6. Trad. A.-M. OZANAM.

42. Plu. *Moralia* 347e.

43. Plu. *Moralia* 1098a.

44. Trad. V. BÉTOAUD.

d'un discours bien élaboré. En effet, selon Plutarque, Isocrate louait l'audace des soldats et leur mépris de la mort, en se préoccupant seulement (*Moralia* 350e-f) :

[d'] opposer des antithèses, [d'] ajuster des membres de phrases bien symétriques et de chute bien pareille, [de] prendre en quelque sorte le compas et la règle pour façonner et arrondir des périodes. Comment aurait-il pu se faire que le bruit des armes et le conflit des phalanges n'effrayassent pas un homme qui craignait de heurter une voyelle contre une autre, ou de risquer un membre de phrase trop court d'une syllabe! Voyez Miltiade: après être allé livrer bataille à Marathon, il est rentré le lendemain dans Athènes avec son armée victorieuse [...] Voyez maintenant Isocrate: il ne consacra guère moins de trois Olympiades à écrire son *Panégryrique*, et durant ce nombre d'années, il ne prit part à aucune expédition militaire, à aucune ambassade, à la fondation d'aucune ville, au commandement d'aucun navire. Et pourtant que de guerres nombreuses cette époque vit éclater!⁴⁵

IV. CONCLUSION

La présence de Marathon chez Lucien et chez Plutarque est une preuve évidente de l'atticisme littéraire, qui se tourne largement vers les modèles classiques: autrement dit, toutes les mentions de Marathon, que nous venons d'examiner, s'insèrent dans un contexte de création rhétorique. Etant donné que la caractéristique principale de la littérature du II^e siècle de notre ère est l'imitation d'un modèle, mais aussi la réutilisation des modèles, les différences possibles entre les auteurs se remarquent seulement dans l'intensité de cet usage mimétique ou dans le choix des genres et des thèmes: la satire dans le cas de Lucien, les exemples de conduite pour Plutarque ou la description théâtrale chez le sophiste Polémon.

Le poids rhétorique est inséparable du nom de « Marathon »; mais, en même temps, Marathon est un de ces événements historiques habituellement accompagnés d'une devise. Ainsi, un livre récent intitulé *Marathon. How one battle changed Western civilization*⁴⁶ rappelle que Marathon ne fut pas seulement une bataille engagée entre une petite armée athénienne et une énorme armée de Perses envahisseurs. Néanmoins, malgré les implications que la bataille de Marathon a pu avoir pour le développement de notre propre civilisation, dans la société actuelle, le nom de Marathon est encore vivant, car il est associé à une compétition athlétique dont le premier vainqueur fut un Athénien au cours des premiers Jeux olympiques modernes de 1896: Spiridon Louis obtint la victoire

45. Trad. V. BÉTOAUD.

46. BILLOWS 2010.

au stade panathénaïque après avoir couru de Marathon à Athènes; il rivalisa de cette façon avec Philppidès et lui-même devint un héros.

Les héros comme les lieux communs se caractérisent par leur polyvalence, qui nous permet d'y retourner toujours. La bataille de Marathon a eu lieu une fois seulement, mais « Marathon » continuera d'exister tant que l'on prononce son nom⁴⁷. Déjà dans l'Athènes classique, le succès de Marathon a eu ses partisans et ses détracteurs. Mais à mesure que la cité a perdu son pouvoir hégémonique, le besoin de glorifier ou de blâmer l'exploit de 490 av. J.-C. aussi a diminué, même s'il fut évoqué par les orateurs et par les écrivains comme *exemplum*, du point de vue rhétorique et littéraire, des qualités athéniennes des temps passés. Ainsi, la défaite des barbares représentait encore au II^e s. apr. J.-C. un des éléments les plus importants de l'identité grecque, même s'il s'agissait alors d'une identité morale et culturelle, plus que politique⁴⁸. En effet, à cette époque-là, être grec ne signifiait pas rejeter le pouvoir politique de Rome⁴⁹, car l'Empire avait supprimé la distinction entre Grecs et barbares en la remplaçant par une division des peuples entre Romains et non-Romains⁵⁰.

OUVRAGES CITÉS

- ALCOCK, S. E. (1996) — « Landscapes of memory and the authority of Pausanias », dans BINGEN J. (éd.), *Pausanias historian: huit exposés suivis de discussions*, Entretiens sur l'Antiquité classique 41, Genève/Vandœuvres, 241–276.
- ANDO, C. (2010) — « Imperial identities », dans WHITMARSH T. (éd.), *Local knowledge and micro-identities in the imperial Greek world*, Cambridge/New York, 17–45.
- BILLOWS, R. A. (2010) — *Marathon. How one battle changed Western civilization*, London.
- BOWIE, E. L. (2001) — « Inspiration and aspiration : date, genre, and readership », dans ALCOCK S. E., CHERRY J. F. et ELSNER J. (éds), *Pausanias. Travel and memory in Roman Greece*, Oxford/New York, 21–32.

47. Voir, par exemple, FAVREAU-LINDER (2006, 86 sq.) qui évoque la préface du jésuite Pierre Poussines à la traduction du grec au latin qu'il fait des déclamations du sophiste Polémon, de 1637, pour souligner, avec raison, que dans la France du XVII^e siècle la comparaison entre Marathon et Leucate était signifiante.

48. Voir SPAWFORTH 1994, 246.

49. Voir DESIDERI 2002, 220–224.

50. Aristid. *Or.* 26.63.

- DESIDERI, P. (2002) — « The meaning of Greek historiography of the Roman imperial age », dans OSTENFELD E. N. (éd.), *Greek Romans and Roman Greeks. Studies in cultural interaction*, Aarhus/Oakville (Conn.), 216–224.
- DIMOPOULOU, M. (2010) — « The Athenians' victory at Marathon in Aeschylus' *Persae* », dans BURASELIS K. et MEIDANI K. (éds), *Marathon: the battle and the ancient deme*, Athens, 237–250.
- EWALD, B. (2004) — « Men, muscle, and myth. Attic sarcophagi in the cultural context of the "Second Sophistic" », dans BORG E. B. (éd.), *Paideia: the world of the Second Sophistic*, Berlin/New York, 229–273.
- FAVREAU-LINDER, A.-M. (2006) — « De Marathon à la victoire de Leucate: lorsque l'actualité des guerres du Roussillon envahit l'œuvre érudite d'un Jésuite toulousain », *Anabases* 4, 79–110.
- GASSINO, I. (2010) — « Par-delà toutes les frontières: les "pseudos" dans les *Histoires vraies* de Lucien », dans MESTRE F. et GÓMEZ P. (éds), *Lucian of Samosata. Greek writer and Roman citizen*, Barcelona, 87–98.
- GOLDHILL, S. (2010) — « What is local identity? The politics of cultural mapping », dans WHITMARSH T. (éd.), *Local knowledge and microidentities in the imperial Greek world*, Cambridge/New York, 47–68.
- HALL, J. M. (2002) — *Hellenicity. Between ethnicity and culture*, Chicago/London.
- LORAUX, N. (1981) — *L'invention d'Athènes: histoire de l'oraison funèbre dans la « cité classique »*, Paris.
- MESTRE, F. et GÓMEZ, P. (1998) — « Les sophistes de Philostrate », dans LORAUX N. et MIRALLES C. (éds), *Figures de l'intellectuel en Grèce ancienne*, Paris, 333–369.
- NÍ MHEALLAIGH, K. (2010) — « The game of the name: onymity and the contract reading in Lucian », dans MESTRE F. et GÓMEZ P. (éds), *Lucian of Samosata. Greek writer and Roman citizen*, Barcelona, 121–132.
- PERNOT, L. (1993) — *La rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain*, Paris.
- RAAFLAUB, K. (2010) — « Herodotus, Marathon and the Historian's Choice », dans BURASELIS K. et MEIDANI K. (éds), *Marathon: the battle and the ancient deme*, Athens, 221–235.
- SAÏD, S. (2006) — « The rewriting of the Athenian past: from Isocrates to Aelius Aristides », dans KONSTAN D. et SAÏD S. (éds), *Greeks on Greekness. Viewing the Greek past under the Roman Empire*, Cambridge Philological Society 29, Cambridge, 47–60.
- SPAWFORTH, A. (1994) — « Symbol of unity: the Persian-Wars tradition in the Roman Empire », dans HORNBLLOWER S. (éd.), *Greek historiography*, New York, 233–247.
- VEYNE, P. (2005) — *L'Empire gréco-romain*, Paris.
- WEBB, R. (2006) — « Fiction, *mimesis* and the performance of the past in the Second Sophistic », dans KONSTAN D. et SAÏD S. (éds), *Greeks on Greekness. Viewing the Greek past under the Roman Empire*, Cambridge Philological Society 29, Cambridge, 27–46.

UN LIEU DE MÉMOIRE DE L'HELLÉNISME : BORYSTHÈNE DANS LE DISCOURS 36 DE DION CHRYSOSTOME

ALAIN BILLAULT

Paris

Issu d'une famille de notables fortunés de Pruse, en Bithynie, sans doute bien introduit dans l'entourage de Titus, banni d'Italie et de sa province natale sous Domitien, revenu d'exil sous Nerva et à nouveau bien en cour sous Trajan qui le défendit contre les récriminations de Pline le Jeune, Dion Chrysostome a mené une vie mouvementée. Aussi en raconte-t-il souvent des épisodes dans ses discours. Dans le premier discours *Sur la royauté*, il relate ainsi sa rencontre avec une prêtresse d'Héraclès tandis qu'il s'était égaré dans la campagne du Péloponnèse¹. Il consacre une grande partie du Discours 7, l'*Euboïcos*, au récit de son séjour accidentel en Eubée à la suite d'un naufrage². Dans le Discours 12, l'*Olympique*, il évoque sa visite au pays des Gètes alors en guerre contre les Romains³ et, dans l'ensemble du Discours 13, *Sur l'exil*, ses tribulations consécutives à son bannissement. Dans cette série, il faut classer aussi le Discours 36, *Borysthénitique*, où Dion relate un voyage qu'il a fait à Borysthène, c'est-à-dire à Olbia, cité grecque située sur la côte nord de la mer Noire, sans doute pendant son bannissement⁴. Comme ce récit intervient dans un discours prononcé plus tard, sans doute à Pruse après son bannissement, il est une œuvre de mémoire qui concerne la vie de l'orateur, mais aussi la ville qu'il a visitée. Dion décrit

1. D. C. 1.50–84.

2. D. C. 7.1–80.

3. D. C. 12.16–21.

4. Voir RUSSELL 1992, 211 *sq.* Je cite et je traduis le texte de cette édition.

Borysthène comme un lieu de mémoire à un triple titre. D'abord, il met en rapport sa description avec son passé historique dont elle porte les traces et qui est en rapport avec sa situation présente. Ensuite, il la présente comme une cité grecque qui se souvient de l'hellénisme et qui s'attache à le faire vivre à sa manière. Enfin, il en fait la scène d'une reconstitution d'un dialogue platonicien. Il la dépeint donc à la fois comme riche du souvenir de sa propre histoire et comme dépositaire de la mémoire de la culture grecque. En la représentant ainsi, il met lui-même en œuvre une rhétorique de la mémoire qui révèle son propre rapport à l'hellénisme.

La description de Borysthène qui ouvre le Discours 36 comporte deux temps. Dion décrit d'abord le site de la ville, près du confluent des fleuves Borysthène et Hypanis (1-3). Il brosse ensuite un tableau de la cité et de sa situation historique (4-6). L'ensemble commence et se termine par l'évocation d'une promenade qu'il a faite sur la rive de l'Hypanis à la fin d'une matinée. La composition annulaire du passage met bien en valeur l'image de Borysthène peinte par Dion. On a remarqué que sa description du site de Borysthène ressemble à celle écrite par Hérodote⁵ plus de cinq siècles avant lui, mais il faut souligner les limites de cette ressemblance. En effet, l'historien ne décrit pas la cité, mais le cours du fleuve Borysthène jusqu'à son confluent avec l'Hypanis. Cette description se trouve inscrite dans un tableau général des fleuves de Scythie⁶. L'historien ne s'intéresse pas aux villes, mais à l'hydrographie de ce pays. Il se limite à des remarques sur leur site. Dion, au contraire, décrit Borysthène après avoir décrit son site. Comme Hérodote, il mentionne les marais salants qui sont une des richesses de la région et le promontoire d'Hippolaos où se rejoignent les deux fleuves. Mais il adopte une perspective différente. Alors qu'Hérodote s'en tient aux fleuves scythes, Dion parle de la géographie physique de la ville avant d'en venir à son histoire. A l'immuabilité, au moins apparente, de la nature et de ses éléments, les fleuves, les rochers qui les bordent, les marais qu'ils forment hérissés de roseaux et d'arbres, le sel, il fait succéder les bouleversements de l'histoire que la cité a subis.

Il décrit le présent de Borysthène à la lumière de son passé (4) :

La cité des Borysthénites n'a pas une étendue en rapport avec sa gloire d'autrefois à cause des conquêtes et des guerres qui se sont succédé. En effet, parce qu'elle se trouve depuis si longtemps au milieu des barbares et, peut-on dire, des plus belliqueux d'entre eux, on lui

5. D. C. 4.53.

6. D. C. 4.46-58.

fait sans cesse la guerre et elle a souvent été prise. Elle a été prise pour la dernière fois et la plus importante il n'y a pas plus de cent cinquante ans.

Pour Dion, Borysthène est donc une cité en déclin qui a été victime de l'histoire. Il rappelle sa situation géostratégique dans un pays barbare et hostile avec ses conséquences : une insécurité permanente, des guerres incessantes et des invasions fréquentes. Parmi celles-ci, il en est une qui retient surtout son attention : cent cinquante ans avant le moment où il parle, Borysthène a été prise et cet événement a été le plus important par ses conséquences qu'il énumère ensuite : comme les barbares ont aussi conquis toutes les cités grecques sur la côte occidentale de la mer Noire jusqu'à Apollonia, la situation des Grecs dans la région s'est beaucoup dégradée. Certaines de ces cités n'ont pas été reconstruites, d'autres l'ont été dans de mauvaises conditions et ont dû faire face à un afflux de barbares dans leurs murs. Les barbares ont accepté que Borysthène fût reconstruite parce qu'ils en avaient besoin pour faire du commerce avec les Grecs mais, pour Dion, la cité n'est plus que l'ombre d'elle-même et porte toujours les marques de sa destruction (6) :

Comme signe de sa ruine, il y a la médiocrité de ses édifices et le fait que la cité se trouve resserrée dans un espace exigü. En effet, elle se trouve bâtie contre une partie de son enceinte d'autrefois le long de laquelle des tours en petit nombre subsistent, sans rapport avec l'étendue et avec la puissance de la cité. Entre elles, l'espace est occupé de ce côté-là par les maisons qu'aucun intervalle ne sépare. Près d'elles s'étend un petit rempart d'une hauteur très faible et sans solidité. Quant aux tours, il y en a certaines qui sont très éloignées de la zone habitée aujourd'hui, si bien qu'on ne suppose même pas qu'elles appartaient à une seule et même cité. Voilà donc des signes évidents de la conquête de la ville, et aussi le fait qu'aucune statue dans les sanctuaires n'est restée intacte, mais que toutes sont endommagées, comme celles qui sont sur les tombeaux.

Dion décrit donc Borysthène comme un lieu qui garde la mémoire de sa destruction. Cette mémoire ne se trouve pas dans l'esprit de ses habitants, elle se montre dans des signes que l'orateur constate. L'étendue restreinte sur laquelle Borysthène a été reconstruite, les restes de son ancienne enceinte fortifiée, la faiblesse de ses fortifications nouvelles, le délabrement des statues dans ses temples et dans ses cimetières témoignent de la ruine de la cité, une ruine qui renvoie à sa conquête par les barbares, mais aussi à sa puissance dans les temps qui ont précédé cette conquête. Dion ne se borne pas à déplorer les signes d'un désastre passé, il les interprète comme révélateurs d'un désastre présent, celui de la situation de la ville qu'il rapproche de ce qu'elle fut autrefois. Il brosse un tableau

crépusculaire de Borysthène, ville détruite que sa reconstruction a transformée en musée de son propre déclin. La force de ce tableau vient des choses vues qui le composent. Le déclin de Borysthène n'est pas une théorie de Dion, c'est un spectacle qu'il a vu. Mais le témoignage de Dion est-il vraiment digne de foi ? Les importants travaux historiques et archéologiques qui ont été consacrés à Borysthène au cours des dernières décennies⁷ conduisent à donner une réponse nuancée à cette question.

Il apparaît que Dion parle bien de choses qu'il a vues, qu'il ne contredit pas la réalité, mais qu'il en donne une vision subjective. La perspective historique où il inscrit sa description de la cité est conforme à la vérité⁸. Fondée par Milet vers 600 av. J.-C., Borysthène était l'une des plus importantes parmi les colonies grecques qui se sont développées sur les rives de la mer Noire⁹. Elle a prospéré jusqu'au III^e siècle av. J.-C. Elle est ensuite entrée dans une période de déclin et d'insécurité. En 55 av. J.-C., elle a été conquise par Burebista, roi des Gètes, qui l'a réduite en cendres. Sa reconstruction a été lente et difficile. La cité a perdu les deux tiers de sa surface habitée et elle a continué à vivre sous la menace des raids barbares¹⁰. Dion ne déforme donc pas la vérité de sa situation historique, mais il en exagère certains aspects¹¹. Ainsi, Borysthène n'a pas été souvent conquise au cours de son histoire. Elle a bien été détruite par Burebista, mais on peut se demander si elle portait toujours, cent cinquante ans plus tard, tant de marques de cet événement. N'avait-on vraiment restauré aucune statue dans les sanctuaires et dans les cimetières ? D'autre part, les nouvelles fortifications de la ville n'étaient pas aussi médiocres que Dion le prétend. Borysthène se trouvait bien dans une situation de déclin et d'insécurité à l'époque où Dion l'a visitée, mais il dramatise cette situation. A la base de cette dramatisation se trouve la comparaison du présent de la cité avec son passé. Dion opère cette comparaison sans en développer tous les termes. S'il relève les signes du rapetissement et du délabrement de Borysthène, il se borne à évoquer sa gloire et sa puissance d'autrefois sans en exposer les détails. Il donne à sa grandeur passée l'imprécision intimidante d'un mythe qui fonde la déploration de sa décadence présente. Il fait ainsi de la cité le lieu de mémoire tragique de sa propre histoire, mais elle ne

7. BELIN DE BALLU 1972, WASOWICZ 1975, BRAUND/KRYZHITSKIY 2007.

8. BÄBLER 2003a.

9. BOARDMAN 1973, 232–262.

10. JONES 1978, 61–64.

11. BÄBLER 2003b.

l'est que pour lui. Les Borysthénites tels qu'il les décrit ne portent pas le deuil de leur splendeur passée. Ils incarnent une autre mémoire, celle de l'hellénisme.

Si Dion déplore le déclin de Borysthène, il la présente, en effet, aussi comme une ville où la civilisation grecque continue à vivre. Les formes particulières de cette perdurance sont symbolisées par le premier Borysthénite dont il parle, le jeune Callistratos, qu'il rencontre pendant sa promenade au bord de l'Hypanis et décrit en ces termes (7) :

... avec un maintien fort élégant, il vint vers moi, ayant glissé sa main sous son manteau. Il avait ceint la grande épée des cavaliers et il portait des pantalons et le reste du costume des Scythes et, sur les épaules, un fin petit manteau noir, comme les Borysthénites en ont l'habitude. D'ailleurs, le reste de leurs vêtements aussi est noir la plupart du temps, ce qui leur vient d'une tribu des Scythes, les Manteaux Noirs qui, à mon avis, ont reçu ce nom des Grecs pour cette raison.

Callistratos se tient donc comme un Grec qui connaît les bonnes manières, en particulier celles des orateurs qui veillaient à ne pas montrer leurs mains¹², mais qui s'habille comme un Scythe. De même, à Borysthène, la civilisation grecque existe, mais dans un cadre scythe, c'est-à-dire barbare, qui ne peut pas être sans influence sur elle. Dion la décrit donc en mêlant aux éléments grecs les éléments barbares qui les côtoient. A. Gangloff a souligné avec raison le caractère paradoxal de ce mélange¹³. On doit ajouter qu'il correspond à la réalité. Dion se félicite sans doute de la perdurance de l'hellénisme dans ce pays barbare, mais il en connaît les limites. Il en critique aussi certains aspects. Ainsi, il loue chez Callistratos sa beauté, sa vaillance à la guerre contre les Sauromates, son goût pour l'éloquence et pour la philosophie, mais il relève aussi qu'il a beaucoup d'amants, car l'influence de Milet, l'antique métropole de Borysthène, a conduit au développement de l'homosexualité masculine dans le pays. Il porte un jugement sévère sur ce phénomène (8) :

En effet, il est tout à fait vrai qu'a persisté chez eux cette pratique qui leur vient de leur métropole, je veux dire celle des amours entre hommes, si bien que le risque existe qu'ils y convertissent aussi certains barbares non pas pour le bien, sans doute, mais à la manière dont ces gens-là peuvent adopter ce genre de pratique, sous des formes barbares et non dépourvues de violence.

12. RUSSELL 1992, 215.

13. GANGLOFF 2006, 303.

La sympathie de Dion pour Callistratos ne l'empêche pas d'exprimer son aversion bien connue pour l'homosexualité¹⁴. Sa remarque sur l'allure ionienne marquée du jeune homme (8) est à double sens : Callistratos doit à son ascendance milésienne son goût pour la culture, mais aussi une beauté efféminée qui attire les hommes¹⁵. Dion juge donc que l'hellénisme a sur lui des effets positifs et négatifs. Chez les Borysthénites, il relève d'autres ambiguïtés.

Il note d'abord que, comme Callistratos lui-même, ils ont tous pour Homère une passion qu'il explique ainsi (9) :

Peut-être est-ce parce qu'ils sont enclins à la guerre encore aujourd'hui, à moins que ce ne soit aussi à cause de leur dévotion pour Achille.

C'est un propos ambigu. Le goût des Borysthénites pour Homère et le culte qu'ils rendaient à Achille sont des réalités historiques, mais leur penchant pour la guerre est une hypothèse. Cette juxtaposition dénote une certaine réserve chez Dion. Loin de s'enthousiasmer devant l'engouement des Borysthénites pour l'auteur qui, plus qu'aucun autre, incarne la culture grecque, Dion le considère avec circonspection. Il ajoute (9) :

Et alors que par ailleurs ils ne parlent plus un grec bien assuré du fait qu'ils vivent au milieu des barbares, pourtant peu s'en faut qu'ils ne connaissent tous l'*Iliade* par cœur.

En s'appuyant sur des documents officiels de la cité à l'époque, on a mis en doute la qualité médiocre du grec des Borysthénites¹⁶, mais Dion ne parle pas de la langue écrite dans les documents officiels, il considère celle que parlent les habitants de Borysthène. Il constate qu'elle n'est plus bien assurée à cause de son environnement barbare. Les Borysthénites ont donc gardé la mémoire du grec, mais ils ne l'ont pas bien conservé. Ce constat correspond à une vérité linguistique illustrée par de nombreux exemples à travers les siècles : une langue parlée dans un milieu étranger à ses origines s'altère sous l'influence de ce milieu. Dion, qui connaît les classiques de la littérature et de l'éloquence grecques, se trouve en mesure de constater ce genre d'altération. La vérité de son constat ne fait qu'accroître l'étrangeté de celui qu'il énonce tout de suite après. Connaître l'*Iliade* par cœur est une performance intellectuelle et un signe de grande culture. Mais

14. Cf. D. C. 4.102, 7.149–152, 77–78.36.

15. Voir RUSSELL 1992, 215.

16. JONES 1978, 63.

dans un environnement linguistique barbare qui affecte le grec qu'on parle, c'est aussi une bizarrerie. Dion ne porte aucun jugement sur elle, mais le dialogue qu'il entame ensuite avec Callistratos en accroît encore le caractère paradoxal.

Dion provoque délibérément Callistratos dont il connaît le goût pour Homère en lui demandant si c'est ce dernier ou Phocylide qui est meilleur poète. Callistratos lui répond qu'il ne connaît même pas le nom de Phocylide et que, comme tous ses compatriotes, il ne connaît et ne veut connaître qu'un seul poète, Homère. Sa culture littéraire, comme celle des Borysthénites, apparaît donc comme très étroite. Dion lui reproche de se montrer à ce point exclusif et multiplie les sarcasmes à l'égard d'Homère. Lorsque Callistratos lui dit que tous les poètes du pays sont aveugles, comme Homère, selon une légende, l'était, il note que c'est donc là le profit qu'ils ont tiré de sa fréquentation, comme s'ils avaient attrapé l'ophtalmie, maladie oculaire dont on croyait qu'elle pouvait se transmettre par un simple regard. Il répond ainsi avec un humour noir à une affirmation incroyable et absurde inspirée par un enthousiasme lui-même aveugle (10–11). Ensuite, il oppose à la prolixité d'Homère capable de consacrer plus de cinq mille vers au récit d'une seule bataille la concision de Phocylide à qui quelques vers suffisent pour exprimer sa pensée. Il ajoute qu'à la différence d'Homère qui ne mentionne jamais son nom dans ses poèmes, Phocylide écrit le sien dans ses vers, ce qui est un signe du caractère sérieux et de la valeur qu'il leur attribue (12). Il cite alors en exemple les deux vers suivants (13) :

Voici encore de Phocylide : une cité sur un rocher gouvernée
 Dans l'ordre avec sa petite taille est supérieure à Ninive en proie à la folie.

Il ajoute que cette pensée vaut bien l'*Iliade* et l'*Odyssée* tout entières et qu'elle serait plus utile aux Borysthénites que la description des bonds, des assauts et du cri de guerre d'Achille (13). Cette remarque renvoie à la situation historique précaire de Borysthène, petite cité grecque installée en pays barbare et qui devrait se concentrer sur un principe politique dont peut dépendre sa survie. Elle constitue aussi un prélude au futur discours de Dion sur le bon ordre dans la cité terrestre et dans la cité céleste. Mais Callistratos la prend pour une offense à l'égard d'Homère et d'Achille et répond à Dion que seuls l'affection et le respect dont il jouit chez les Borysthénites peuvent le protéger de la réaction violente qu'ils opposeraient à quiconque parlerait d'Homère et d'Achille comme lui. Dion parvient à le calmer en quelques mots et Callistratos l'invite alors à prendre la parole devant tous les Borysthénites qui se sont rassemblés autour

d'eux. Reste que l'emportement momentané de Callistratos exprime une vérité : Dion a bien malmené Achille et Homère. Le premier est le plus illustre des guerriers, le second le plus grand poète de la guerre. Or la guerre est une réalité à laquelle Dion n'adhère pas. Devant elle, il garde ses distances, il se sent étranger, comme on le voit dans le discours *Olympique* lorsqu'il relate son séjour aux armées pendant la première guerre dacique¹⁷. Ce séjour ressemble un peu à celui qu'il fait à Borysthène dont les citoyens, pour se prémunir contre une éventuelle attaque des Sarmates, portent les armes lorsqu'ils viennent l'écouter (16). Même s'ils ne sont pas responsables de l'insécurité qui est leur lot, Dion constate qu'ils sont en état d'alerte permanente. Il suggère qu'ils feraient mieux de ne pas s'en remettre aux seules fortunes de la guerre pour leur salut. Il le fait d'une manière inattendue en critiquant leur fidélité à des symboles de la civilisation grecque qui passent pour intouchables, les poèmes homériques et le meilleur des Achéens. Il a décrit Borysthène comme un lieu de mémoire de son passé glorieux qui éclaire sa décadence présente, et voilà qu'il critique le souvenir bien vivant que la cité garde de l'hellénisme et le comportement que ce souvenir inspire à ses citoyens. Certaines survivances comme le port de la barbe et des cheveux longs par les hommes qui ressemblent ainsi aux Achéens décrits par Homère lui font plaisir (17). Mais il n'a pas devant le style de vie grec des Borysthénites l'attitude d'un spectateur naïf et béat. C'est un autre paradoxe qui révèle la subtilité de Dion et la complexité de sa réflexion historique. Il constate que Borysthène est bien un lieu de mémoire de l'hellénisme, puisqu'on s'y souvient de l'hellénisme pour vivre, mais ce constat lui pose des questions. Pour lui, la fidélité à la culture grecque ne se réduit pas à une vertu digne d'admiration. Elle est une réalité problématique et qui oblige à s'interroger sur son contenu et sur sa signification. Cette interrogation n'exprime pas un esprit de contestation superficiel. Elle répond à une exigence d'approfondissement et de lucidité. Et elle se déploie, nouveau paradoxe, dans le cadre de la fidélité à un autre élément de la culture grecque, la forme du dialogue platonicien.

Lorsque Dion s'adresse aux Borysthénites, il leur parle d'abord de la cité terrestre, mais il est bientôt interrompu par l'un de ses auditeurs, Hiérosos, qui l'invite à traiter plutôt de la cité céleste en s'inspirant d'un exemple illustre, celui de Platon (27) :

Quant à la cité ou à l'organisation divine de l'univers, selon le nom qu'il te plaît de lui donner, dis-nous ce qu'il en est et comment, en t'efforçant de t'approcher le plus près que

17. D. C. 12.16–21. Voir BILLAULT 2005a.

tu peux de la liberté de Platon pour le style, comme d'ailleurs tu nous as semblé le faire il y a un instant.

Hiérososon appartient à la petite minorité d'amateurs de Platon que compte Borysthène, comme il l'a révélé à Dion (26). Sa référence au philosophe, qui est aussi un éloge du style oratoire de Dion, n'a donc rien d'étonnant. La réponse de Dion n'est pas moins attendue : il affirme que si Borysthène était attaquée, il prendrait les armes pour la défendre aux côtés de ses habitants, mais ne pourrait pas rivaliser de bravoure avec Achille. De même, il accepte de changer de sujet, mais se déclare incapable d'égaliser le modèle que Hiérososon lui propose (29) :

Mais avec les hommes du passé, je ne consentirai pas à rivaliser, ni avec Platon ni avec Homère car à la vérité, le poète nous dit qu'Eurytos n'a pas non plus trouvé son avantage lorsqu'il tentait de rivaliser avec ceux qui étaient plus forts que lui. L'ardeur à coup sûr, ajoutai-je, ne nous manquera nullement. Bien que je lui eusse fait cette réponse, je n'en étais pas moins troublé et excité d'une certaine manière à la pensée de Platon et d'Homère.

Dion affecte une fausse modestie de bon ton, mais il cite un passage d'Homère qui révèle ses vrais sentiments : à la cour d'Alkinoos, Ulysse déclare qu'il ne saurait égaler les grands archers du passé comme Philoctète, Héraclès et Eurytos d'Échalie qui fut tué par Apollon après l'avoir défié à l'arc. Mais il affirme aussi qu'il est de loin le meilleur parmi les vivants pour le tir à l'arc et plusieurs autres sports¹⁸. De même, Dion reconnaît que, même s'il dit le refuser, il est ébranlé par le défi que Hiérososon lui propose. Ce dernier affirme d'ailleurs que Dion a déjà commencé à le relever et qu'il s'est déjà approché du style de Platon. S'agit-il d'une politesse de plus ? Il faut plutôt voir là une indication que Dion donne à son public sur le cadre platonicien de son propos.

Ce cadre est la troisième mémoire dont Borysthène est le lieu dans le Discours 36. C'est une mémoire que Dion y installe en surimposition. La cité où il reconnaît les traces d'une grandeur perdue et où il décrit la survivance problématique de l'hellénisme devient aussi, par sa propre volonté, la scène de la résurrection du dialogue platonicien. Quelles sont les sources de cette résurrection ? On en a surtout reconnu deux¹⁹ : d'abord, le *Phèdre*, parce que le début du discours de Dion rappelle celui de ce dialogue et que le mythe des mages qui le clôt fait écho à celui de l'attelage ailé de l'âme chez Platon (246a–257b)²⁰. Le

18. Hom. *Od.* 8.202–233.

19. NESSELRATH *et al.* 2003, 18–22.

20. TRAPP 1990 et 2000.

second rapprochement n'est pas contestable, mais le premier doit être nuancé. Chez Platon, Socrate et Phèdre dialoguent dans la campagne attique, sur les bords de l'Ilissos, en dehors de l'enceinte d'Athènes. Chez Dion, l'orateur rencontre Callistratos au bord de l'Hypanis, dans un site qui n'a rien du paradis champêtre dépeint par Platon et qu'ils ne tardent pas à quitter pour revenir dans la ville où se déroule toute la seconde partie du discours. Celui-ci comporte aussi des traits qui rappellent la *République*: le récit à la première personne, la composition qui fait se succéder un dialogue et un long discours, l'interruption momentanée du discours, la référence à la cité céleste comme modèle et le mythe des mages perses placé à la fin, comme celui d'Er le Pamphylien chez Platon. Ce sont là des analogies réelles, mais qui n'épuisent pas la question de l'inspiration platonicienne de Dion. Ce dernier recrée aussi à Borysthène la scène d'un autre dialogue de Platon, le *Protagoras*. J'ai déjà traité ailleurs de cette analogie²¹, mais je voudrais y revenir pour préciser mon propos.

Dion est un sophiste grec qui séjourne à Borysthène, c'est-à-dire à l'étranger, comme Protagoras à Athènes dans le dialogue de Platon. L'arrivée de l'Abdérain dans la cité suscite chez le jeune Hippocrate, fils d'Apollodore, un enthousiasme et une impatience qui le poussent à aller réveiller Socrate au point du jour pour lui demander de l'introduire auprès du grand homme (310a-d). De même, alors qu'il galope en direction de Borysthène, Callistratos aperçoit Dion au bord de l'Hypanis et fait aussitôt demi-tour après avoir confié son cheval à un écuyer (7). Rien ne lui semble donc plus urgent que de parler avec lui. Dion explique ainsi son empressement (8) :

Il avait la passion de l'éloquence et de la philosophie, si bien qu'il désirait partir en bateau avec moi.

Callistratos admire donc Dion, comme Hippocrate admire Protagoras. Il veut être à ses côtés et même le suivre lorsqu'il repartira pour la Grèce. Pour le provoquer, Dion demande à Callistratos qui d'Homère ou de Phocylide est le meilleur poète, puis lui démontre que c'est Phocylide dont il commente deux vers en soulignant leur utilité (10-15). La seconde partie du *Protagoras* (338e-347a) est consacrée à un long débat sur un poème de Simonide. Au début de cette discussion, Protagoras déclare à Socrate (338e-339a) :

21. BILLAULT 2005b.

J'estime quant à moi, Socrate, qu'une part très importante de l'éducation, pour un homme digne de ce nom, consiste à être un connaisseur habile des vers des poètes, je veux dire, être capable de comprendre dans leurs productions ce qui est bon et ce qui est mauvais, de le discerner et d'en donner la raison quand on la demande²².

C'est sans doute le même principe qui pousse Dion à interroger Callistratos sur les mérites d'Homère et de Phocylide, mais Callistratos ne veut même pas connaître Phocylide. Dion le lui reproche en développant une comparaison (11) :

Or, de même que lorsqu'arrive chez vous en bateau un commerçant qui n'est pas venu auparavant, vous ne le méprisez pas aussitôt mais, goûtant d'abord à son vin et, s'il apporte une autre marchandise, en prenant un échantillon, s'il vous plaît, vous achetez, sinon, vous laissez, de la même manière, dis-je, de la poésie de Phocylide aussi il t'est possible de prendre un bref échantillon.

Dion se présente donc en marchand étranger venu importer une denrée encore inconnue à Borysthène, la poésie de Phocylide. Il tient à cette comparaison marchande au point de la répéter. Il la place, en effet, ensuite dans la bouche de Hiérosion qui oppose l'excellence de Dion à la médiocrité des autres négociants qui viennent à Borysthène (25) :

Le reste du temps, on peut dire que viennent ici des gens qui n'ont de grec que le nom, mais qui à la vérité sont plus barbares que nous, des négociants et des marchands qui importent des hardes sans valeur et du mauvais vin et qui emportent de chez nous des produits qui ne sont nullement meilleurs. Mais toi, c'est Achille lui-même qui semble t'avoir envoyé ici depuis son île, et toi, notre plaisir est total à te voir, notre plaisir est total à entendre tout ce que tu peux dire.

La reprise de la comparaison permet à Dion de souligner le prestige dont il jouit parmi les Borysthénites, mais elle constitue aussi un signe supplémentaire de son inspiration platonicienne. Dans le *Protagoras* (313c–314b), Socrate tente de calmer l'enthousiasme d'Hippocrate à l'égard de Protagoras en lui montrant qu'en décidant de se confier à lui, il prend une décision dangereuse. Pour Socrate, en effet, un sophiste est un négociant qui vend des aliments pour l'âme. Or les marchands de nourriture pour le corps ou pour l'âme cherchent seulement à la vendre et ignorent si elle est bonne ou mauvaise autant que ceux qui l'achètent. Cependant, il y a une différence : lorsqu'on vient d'acheter des produits alimentaires pour le corps, on peut les transférer dans un autre récipient,

22. Je cite la traduction de TRÉDÉ/DEMONT 1993.

les examiner et demander conseil avant de les consommer, tandis que l'âme est elle-même le seul récipient susceptible de recevoir la nourriture qui lui est destinée. Elle absorbe immédiatement celle qu'on vient d'acheter pour elle, qu'elle soit bonne ou mauvaise. Hippocrate doit donc, sur un sujet aussi grave, ne pas négliger l'aide de ses aînés, et d'abord de Socrate lui-même, aller écouter avec lui Protagoras, puis réfléchir et consulter avant de décider s'il deviendra son disciple. Dion reprend la métaphore marchande du *Protagoras* en effaçant son caractère inquiétant. Il se présente non en sophiste potentiellement dangereux, mais en orateur venu importer dans une cité grecque aux confins du monde barbare les lumières de la poésie et de la philosophie politique grecques. D'autre part, il décrit sa popularité à Borysthène d'une manière qui rappelle le succès de Protagoras à Athènes tel que Platon le décrit. Tandis qu'il parle avec Callistratos, les Borysthénites s'assemblent autour d'eux si bien qu'il leur propose d'aller s'asseoir dans la ville afin que chacun puisse bien entendre ses propos, ce qui n'est pas le cas pendant qu'il se promène au bord de l'Hypanis (16) :

Car peut-être que maintenant, tout le monde n'entend pas de la même façon tandis que nous marchons, mais que ceux qui sont derrière sont gênés par ceux qui sont devant eux et les gênent en s'efforçant de se rapprocher.

Autour de Dion et derrière lui s'est donc formé un cortège qui ressemble à celui décrit par Socrate au début du *Protagoras* (314e–315b) : aux côtés de Protagoras se trouvent ses disciples du premier rang, d'autres le suivent et prennent soin de ne pas se retrouver devant lui chaque fois qu'il fait demi-tour, mais ouvrent leurs rangs pour le laisser passer. Socrate compare, non sans ironie, leurs gracieux mouvements circulaires aux évolutions d'un chœur. Dion fait disparaître toute ironie de son propos. Lorsqu'il décide de transformer son dialogue avec Callistratos en un discours s'adressant à tous ceux qui les entourent, il agit comme Protagoras qui choisit de parler devant tous ceux qui sont présents dans la maison de Callias de la question que Socrate et Hippocrate sont venus lui soumettre (317c). D'autre part, chez Platon, pour démontrer que la vertu s'enseigne, Protagoras recourt à un mythe, celui d'Épiméthée (320d–324d). Pour parler de la cité céleste et de l'univers, Dion raconte un autre mythe qu'il attribue aux mages perses (39–60). Or, selon une tradition rapportée par Philostrate dans les *Vies des sophistes* (1.494), Protagoras avait suivi l'enseignement de ces mages. Dion se révèle lui aussi instruit de leurs leçons en racontant un mythe cosmique qu'il leur attribue. Il agit donc à sa manière en continueur de Protagoras. Il se présente, à Borysthène, comme le nouveau Protagoras dont la visite et les

propos s'inscrivent dans une reconstitution de la scène du dialogue que Platon avait consacré au sophiste abdéritain. Cette reconstitution, qui ne va pas sans ambition ni sans orgueil, ne saurait être une simple copie. Elle est une transposition fondée sur des souvenirs. Elle renvoie à une mémoire littéraire partagée, celle des dialogues platoniciens. Dion ne se borne pas simplement à la rappeler, il démontre son utilité. Il en fait une mémoire féconde où il trouve la matière d'une reprise, d'une reformulation qui est un acte de création.

À la mémoire historique tragique dont Borysthène porte les stigmates, à la mémoire culturelle problématique qu'elle entretient, il superpose encore une troisième mémoire, celle des dialogues de Platon où Socrate débattait avec les sophistes. Il fait ainsi de Borysthène le lieu d'une triple sédimentation mémorielle. Elle correspond à trois questions relatives au souvenir du passé, à sa survie et à son utilité. Dion y répond par une méditation sur le déclin de la Grèce, par une réflexion lucide sur la continuité de l'hellénisme et par une invention rhétorique nourrie à des sources anciennes. Ces trois réponses ouvrent trois perspectives différentes sur la situation de l'hellénisme à l'époque impériale. Elles renvoient aussi à la personnalité de leur auteur. En décrivant Borysthène comme un lieu de mémoire de la culture grecque, Dion livre aussi des éléments pour son autoportrait intellectuel.

OUVRAGES CITÉS

- BÄBLER, B. (2003a) — «Der Schauplatz des Borysthenitikos: der antike Olbia», dans NESSELRATH H. G., BÄBLER B., FORSCHNER M. et DE JONG A. (éds), *Dion von Prusa. Menschliche Gemeinschaft und göttliche Ordnung: die Borysthenes-Rede*, SAPERE 6, Darmstadt, 95–112.
- (2003b) — «Behoste Griechen im Skythenland: Erscheinungsformen und Wahrnehmung antiker Kultur in ihren Grenzbereichen», dans NESSELRATH H. G., BÄBLER B., FORSCHNER M. et DE JONG A. (éds), *Dion von Prusa. Menschliche Gemeinschaft und göttliche Ordnung: die Borysthenes-Rede*, SAPERE 6, Darmstadt, 113–127.
- BELIN DE BALLU, E. (1972) — *Olbia, cité antique du littoral nord de la mer Noire*, Leyde.
- BILLAULT, A. (2005a) — «Dion Chrysostome sur le front de Dacie: à propos du Discours Olympique (XII, 16–21)», *REMA* 2, 105–111.
- (2005b) — «Dion Chrysostome, Protagoras et Platon dans le Discours XXXVI, *Borysthénitique*», *REA* 107, 727–743.
- BOARDMAN, J. (1973) — *The Greeks Overseas*, Harmondsworth.

- BRAUND, D. et KRZYHITSKIY, D. (éds) (2007) — *Classical Olbia and the Scythian world from the sixth century B. C. to the second century A. D.*, Proceedings of the British Academy 142, Oxford.
- GANGLOFF, A. (2006) — *Dion Chrysostome et les mythes: hellénisme, communication et philosophie politique*, Grenoble.
- JONES, Ch. P. (1978) — *The Roman world of Dio Chrysostom*, Cambridge Mass/London.
- NESSELRATH, H. G., BÄBLER, B., FORSCHNER, M. et DE JONG, A. (éds) (2003) — *Dion von Prusa. Menschliche Gemeinschaft und göttliche Ordnung: die Borysthenes-Rede*, SAPERE 6, Darmstadt.
- RUSSELL, D. A. (éd.) (1992) — *Dio Chrysostom Orations VII, XII and XXXVI*, Cambridge.
- TRAPP, M. B. (1990) — «Plato's *Phaedrus* in the second-century Greek literature», dans RUSSELL D. A. (éd.), *Antonine literature*, Oxford, 141–173.
- (2000) — «Plato in Dio», dans SWAIN S. (éd.), *Dio Chrysostom. Politics, letters, and philosophy*, Oxford, 213–239.
- TRÉDÉ, M. et DEMONT, P. (1993) — Platon: *Protagoras*, Paris.
- WASOWICZ, A. (1975) — *Olbia pontique et son territoire: l'aménagement de l'espace*, Paris.

ALLUSIONS TO THE NILE AND NILOTIC LANDSCAPE IN ANCIENT ART IN ISRAEL

TALILA MICHAELI

Tel Aviv

The frequent appearance of Nilotic themes in Ancient Art in Israel raises the question of whether they are meant to represent the actual River Nile; and if this is the case, in what context. These representations could concomitantly, or alternatively, have symbolic or allegorical meanings. Here I present the Nilotic landscapes discovered to date throughout the country, discuss their possible meanings in the different types of edifices in which they are found, and relate to their uniqueness.

The term Nilotic scene or landscape refers to those depictions featuring overall activity along the Nile banks and in its waters, including its flora and fauna, its inhabitants, the cities and specific edifices, the gods worshipped there and the rites conducted in their honour. The Nile, as the life-line of Egypt, already found representation in the funerary art of Ancient Egypt, as manifested in numerous painted tombs of the nobility, in which the deceased is depicted in his boat during a ceremonial fishing and hunting event¹. This is represented as taking place within the dense flora characteristic to the Nile, comprising mainly papyrus and reeds, among which typical birds and mammals dwell. Though less frequent, the Nile and its flora and fauna are also represented in royal tombs,

1. For example the fifth dynasty tomb of Ti in Saqqara, see DODSON/IKRAM 2008, fig. 86; the deceased Nakht and his family, see SHEDID/SEIDEL 1996, Pl. on 56–61; the tomb of Nebamun, see BAINES/MÁLEK 1984, fig. on 206 f.

as on the wall paintings in the tomb of Ramses III². The question of whether such scenes are merely geographical depictions of the Nile in which the deceased use to fish, or whether they symbolize the eternal fields of Iaru, as explicitly represented in the tomb of Sennedjem³, is unimportant here.

The scene of the finding of the infant Moses in the bulrushes, painted hundreds of years later than the Egyptian tombs, in the synagogue of Dura Europos, and related historically to the same biblical period in Egypt, is unequivocally set on the Nile according to the biblical text and is identified by its unique flora of reeds⁴.

The importance of the Nile is recounted by Herodotus as follows:

‘There are no men in the whole world who gain from the soil with so little labour; they have not the toil of breaking up the land with the plough, nor of hoeing [...] the river rises of itself, waters the fields, and then sinks back again; thereupon each man sows his field and sends swines into it to tread down the seed, and wait for the harvest...’⁵

Such statements are of course at best inaccurate, and it is evident that a considerable knowledge and sophistication would have been required in order to achieve the benefits noted by Herodotus⁶.

The rise to power of the Ptolemaic kings brought about a renewed interest in the Nile in general, and Alexandria, the new metropolis founded by Alexander the Great, in particular, together representing a symbol of abundance. Ptolemy II Philadelphus initiated the Alexandria zoo, for which many species of animals were brought from all over the country. He sent special expeditions to the southern Nile to trap exotic animals for his zoo. These were exhibited in special parades and also exported to the entire Ancient world⁷. It should be noted, however, that the Ptolemaic kings relate to Alexandria as being near Egypt and not as being within Egypt⁸. Their Alexandria, therefore, constituted

2. For a photograph of the Nilotic gods in Ramses III tomb, see http://ddpn.free.fr/egypt/eng/j11_files/image005.jpg, retrieved 1/11/2011.

3. SHEDID 1994, Taf. 80; compare also to the papyrus Book of the Dead of Kerkun dated to the Ptolemaic period, see TAYLOR 2001, fig. 16.

4. GOODENOUGH 1964, Pl. IX.

5. Hdt. 2.14; translated into English by A. D. GODLEY; and compare also Ath. *Deipn.* 5.203c, referring to the Nile as ‘gold-flowing’.

6. LEWIS 1983, III.

7. Agatharch. *On the Erythraean Sea* I.1, 5.74a BURSTEIN. For the parades including an impressive number of various animals, see also Ath. *Deipn.* 5.200c, 201c, f.

8. LEWIS 1986, 9.

an essential part of the Hellenistic world and not of the Egyptian one. A similar approach could be found in Rome. After Octavian had defeated Anthony and his (Ptolemaic) Cleopatra in 31 BC, he converted the formerly Hellenistic symbols of abundance – Alexandria and the Nile – into Roman symbols. The Roman Alexandria thus became the granary of Rome, symbolizing the abundance and the power of the Roman Empire, and with it the Nile⁹, which was considered responsible for the prosperity of this city¹⁰. And indeed, according to papyri from Oxyrinchos, Augustus obliged all Roman soldiers to donate at least five days a year to digging and erecting dykes and dams on the Nile¹¹.

Research into the overall meanings of Nilotic themes in art gained momentum in the 20th century, with the rediscovery and restoration of the largest known Nilotic mosaic at the time: that of the sacred complex of Fortuna Primigenia in Praeneste (Palestrina of today) dated to the Sulla period. At the end of the 20th century, Meyboom and Versluys reported almost 140 Nilotic painted scenes from the Greco-Roman world created between the 2nd century BC and the 6th century AD, and additional ones have since been discovered¹². Not all of these representations are unequivocally identifiable, and it is often debated as to whether they are generic seascapes or indeed Nilescapes; and, if Nilescapes, do they reflect a ‘real’ or definitive scene, or merely feature ‘Nilotic motifs’¹³.

THE NILE REPRESENTATIONS IN ISRAEL

Eleven wall paintings and mosaics featuring Nilotic characteristics have been discovered in Israel, dated from the Hellenistic to the Byzantine period. They are found all over the country in various contexts: in tombs, in private houses, in a public edifice, in churches, and in a royal context. The entire range of representations can be discerned in these works, including single and isolated motifs, scenes displaying Nilotic characteristics, and definite cycles.

9. LEWIS 1983, III.

10. *POxy* 2782, cf. LEWIS 1983, 85 and n. 2.

11. *POxy* 1309, 3264, cf. LEWIS 1983, 222 and n. 7.

12. VERSLUYS/MEYBOOM 2000, 121. In his book VERSLUYS (2002) describes 131 Nilotic scenes and in the appendix another 54 related themes, see 451–477.

13. VERSLUYS/MEYBOOM 2000, 112–114.

Tombs

Of the ancient tombs discovered in Israel to date only two display Nilotic motifs. The Hellenistic Apolophanes tomb at Maresha features along the northern and southern walls a row of animals, some imaginary like the griffin, personified fishes and a human-faced lion, all rendered together with realistic animals¹⁴, such as a giraffe, a tame elephant, an hippopotamus, a crocodile (fig. 1a), a struggle between a snake and an animal (either a donkey or an ox), and various other animals. A hunting scene (fig. 1b) separated from the row of animals by a palm tree and a black figure (no longer extant), identified by an inscription as Ethiopia, are also featured¹⁵.

All these animals comprise part of the Nilotic repertoire and are also depicted in the Praeneste mosaic. It is now widely accepted that these depictions originate in the pattern books of the Alexandria zoo. A possible connection of the tomb's patron with Alexandria has also been posited¹⁶. However, the griffin and the human-faced lion (fig. 1c) raise doubts as to the validity of such a prosaic interpretation. A pattern book was indeed probably used, as can be deduced when comparing the struggle scenes and the palm tree to the Praeneste depiction¹⁷. However, the human-faced lion accompanied by an inscription naming it HOMOKENTAUR¹⁸, which could not have found its sources in any pattern book related to the Alexandrian zoo, is also featured in this huge mosaic.

In my earlier article engaging with the pictorial program of the Apolophanes tomb, I contended that the specific lion-man hybrid at Maresha has apotropaic meanings, paralleling those of the Egyptian sphinx. I have also shown that the griffin bears similar meanings, accorded too the power of transporting the

14. PETERS/THIERSCH 1905, Pl. VI–XV.

15. PETERS/THIERSCH 1905, Pl. X.

16. Many of the animals featured in Maresha are mentioned as participating in the animal procession of Alexandria organized by Ptolemy II Philadelphus according to Callixenus, as quoted by Ath. *Deipn.* 5.200f, 201a, c. See also MICHAELI 2006, 362. The hunters too participated in this specific procession, see Ath. *Deipn.* 201b.

17. For struggle scenes, see MEYBOOM 1995, fig. 14; WHITEHOUSE 2001, comp. fig. 1 on 88. For the palm trees, see MEYBOOM 1995, fig. 16 and 22; WHITEHOUSE 2001, comp. fig. 8 on 103, 13 on 113, 17 on 121. For crocodiles, see MEYBOOM 1995, fig. 18 and 19; WHITEHOUSE 2001, comp. fig. 7 on 101, 11 on 109, 12 on 111. For hippopotami, see MEYBOOM 1995, fig. 19; WHITEHOUSE 2001, comp. fig. 18 on 123.

18. MEYBOOM 1995, fig. 14; WHITEHOUSE 2001, comp. fig. 1 on 88. Compare also to Agatharch. *On the Erythraean Sea* 4.74a.



FIG. 1a. — Maresha, Apolophanes tomb, 3rd cent. BC.
Northern wall: a crocodile and a hippopotamus after the reconstruction.



FIG. 1b. — Maresha, Apolophanes tomb, 3rd cent. BC.
Northern wall: a hunter fighting a tigresses, a trumpet player and a palm tree.

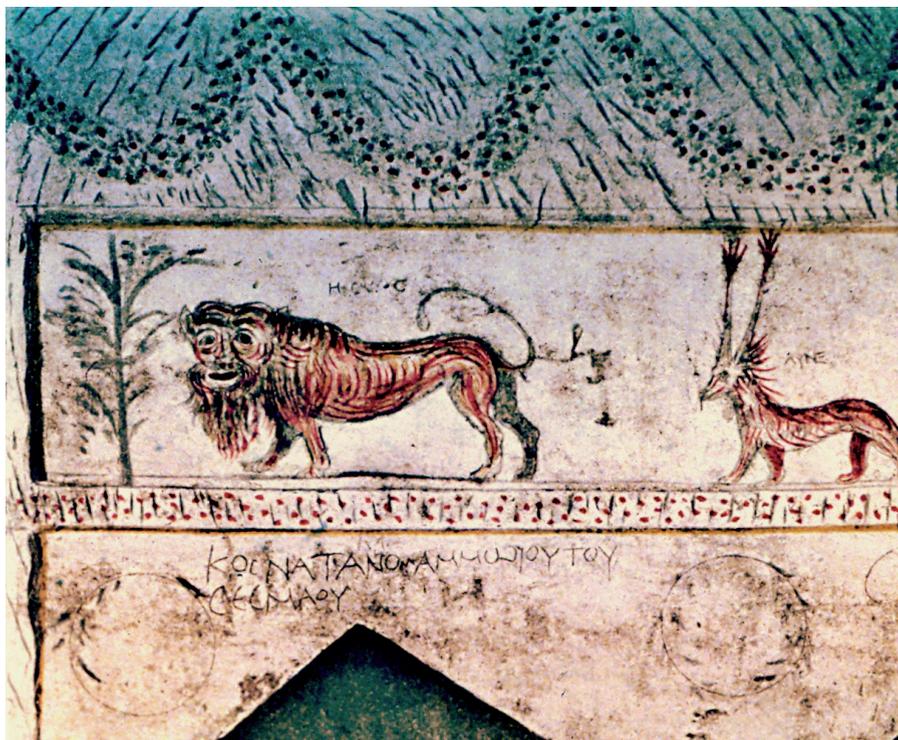


FIG. 1c. — Maresha, Apolophanes tomb, 3rd cent. BC.
Southern wall: a human-faced lion and a lynx.

deceased heavenwards, into the afterworld¹⁹. Consequently, I interpreted the overall program with its Nilotic motifs as depicting the blessed afterworld where the deceased, interred in this actual tomb, has already arrived or will arrive.

The lunette of the mid-3rd century AD Nymphs' tomb at Ashkelon (fig. 2a) displays two naked nymphs leaning on inverted vases, from which water flows into a brook featuring three fishes typical to the Nile fauna. On the left a bull approaches the brook to quench its thirst (fig. 2b), and on the right are long-legged aquatic birds. The scene is circumscribed by Nilotic flora, including reeds, closed and open lotus flowers, and nymphaea or open lotus flowers with ducks above them (fig. 2c)²⁰. The question arises as to whether the program should be interpreted as depicting the 'real' Nile River; or, alternatively, perhaps some

19. MICHAELI 2006, 362 f.

20. MICHAELI 2009, 37, 51–55.



FIG. 2a. — *Ashkelon, Nymphs' tomb, mid 3rd-cent. AD.*
The southern lunette: two naked nymphs on Nilotic landscape.



FIG. 2b. — *Ashkelon, Nymphs' tomb, mid 3rd-cent. AD.*
Detail: a bull approaching the brook.



FIG. 2c. — *Ashkelon, Nymphs' tomb, mid 3rd-cent. AD.*
Detail: a duck above a flower.

of the tomb's occupants had drowned in the Nile, and a Nilotic scene was thus chosen to commemorate them.

On the door of the tomb of a young maiden named Isidora discovered in Hermoupolis, Egypt, two poems in Greek have been engraved²¹. According to these poems she had drowned in the Nile, and thus gained apotheosis. The poems compare her fate to that of Hylas, Heracles' beloved, who, according to Apollonius Rhodius, after being drowned in a lake was also believed to have joined the nymphs and thus gained eternal life²². A similar myth applies to Antinous, Hadrian's beloved, who had drowned in the Nile, and the grieving Emperor subsequently proclaimed that the youth had thus gained apotheosis²³.

21. GRAINDOR 1932; BERNARD 1969, 342–356; cf. HANI 1974, 212 f., n. 1.

22. A. R. 1221–1239.

23. Hist. Aug. *Hadr.* 14.5–7; D. C. 69.11.2–4. For his apotheosis, see *POxy* 31, no. 2553, lines 1–3. For a comparison to Hylas and Narcissos, see *PMilan.* 1.1937, 181, 176, cf. LAMBERT 1984, 129, n. 5. For a discussion, see LAMBERT 1984, chap. X: 'Death in the Nile', 128–142. Pausanias (8.9.7–8) mentions the erection of temples in Greece to commemorate and honour him.

Indeed, baptism in general and in the Nile in particular have always been accepted as a manifestation of symbolic death, purification and rebirth²⁴.

Nilotic scenes in funerary art would thus appear to embrace the additional meaning of eternal life, and consequently symbolize Elysium. The close and continuous relationships between Egypt and both Hellenistic Greece and the Roman Empire, and the unique place of Alexandria in both, make it plausible to assume a transference or an adaptation of such meanings to their culture. Consequently, the proximity, the long period of occupation, as well as the inter-relations existing between Israel and Egypt, should accordingly be taken into consideration in regard to these symbolic meanings.

Private residences

The second group of Nilotic scenes is found in private residences belonging to affluent owners, each of which displays a different program, probably designed to suit its patrons' taste.

One of the octagons (fig. 3) of the 2nd-3rd century AD mosaic discovered in a villa at Emmaus features open lotus flowers containing birds, with a single bird depicted standing on the ground among the flowers²⁵. Similar flora with open and closed lotus flowers, some of which also feature ducks, are depicted in the Praeneste mosaic²⁶.

The south-eastern corner of the border surrounding the floor mosaic discovered in a villa at Beit Guvrin, whose date is uncertain (between the 3rd and 5th century AD)²⁷, features a huntsman astride his horse in a field with lotus flowers, one of which contains a duck (fig. 4), while a long-legged aquatic bird is pecking at another lotus flower. Although the Praeneste mosaic lacks similar depictions, hunters riding horses are known from other Nilotic scenes, as in a villa at Leptis Magna²⁸, and

24. ELIADE 1970, 165; HANI 1974, 223. Compare also Hdt. 2.90 recounting the Egyptian custom of immortalizing those who were either drowned in the Nile or devoured by a crocodile.

25. AVI-YONAH 1993a, fig. on 386; see also AVI-YONAH 1981, 355, no. 346 ('Imwas).

26. MEYBOOM 1995, fig. 15, 19–21; WHITEHOUSE 2001, comp. fig. 12 on 111, 13 on 113.

27. VINCENT 1922, Pl. X, 4; AVI-YONAH 1981, 293–295, no. 23. For a general view of the mosaic, see AVI-YONAH 1981, Pl. 49; AVI-YONAH 1993c, fig. on 198.

28. The hunting scene was added on the 4th century AD, and is later than the rest of the Nilotic program. See http://www.livius.org/vi-vr/villa/villa_nile.html#1, retrieved 1.11.2011. The depiction of a hunter astride a horse and waving his hand could be based on a familiar pattern, as can be seen in Carthage, Bordj-Djedid, where such a hunter is rendered next to a fortified city; see



FIG. 3. — Emmaus, Roman villa. 2nd-3rd cent. AD.
An octagon with lotus flowers and birds.

in the previously-mentioned tomb at Maresha²⁹. Hunting scenes involving horse-riding also appear in the Nilotic mosaic at Zippori (dealt with below), and they are also mentioned in connection with the Alexandrian animals' procession, as attested by Athenaeus³⁰.

In both the Emmaus and Beit Guvrin mosaics only individual Nilotic motifs are depicted, rather than an entire definitive scene. Such motifs reflect part of a known and widely-used Nilotic repertoire, as seen in Praeneste, Pompeii, North Africa and elsewhere.

A Nilotic panel constitutes part of the outer frame of the spectacular Dionysiac mosaic, end of 3rd century (about 200 AD), in the House of Dionysos in Zippori (fig. 5). The southern part of the 'U'-shaped frame had been damaged already in Antiquity, and one of its panels was replaced with a new, Nilotic scene³¹. The scene features a crocodile hunt, aquatic birds, a group of figures holding a long object that could perhaps represent a rolled fishing net, and

the typical Nilotic fauna with closed and open lotus flowers. It is unlikely that the substituted depiction reflected the original program, since the rest of the

DUNBABIN 1978, Pl. XVIII, 40, and in Djemila, as part of an Amphitheatre scene, see DUNBABIN 1978, Pl. XIX, 45.

29. PETERS/THIERSCH 1905, Pl. VI; see also *supra* fig. 1b here.

30. Ath. *Deipn.* 5.201b.

31. TALGAM/WEISS 2004, 80.



FIG. 4. — *Beit Guvrin, Villa, 3rd-5th cent. AD.*
A rider within Nilotic flora.



FIG. 5. — *Zippori, House of Dionysos, beginning of 5th cent. AD.*
The Nilotic panel.

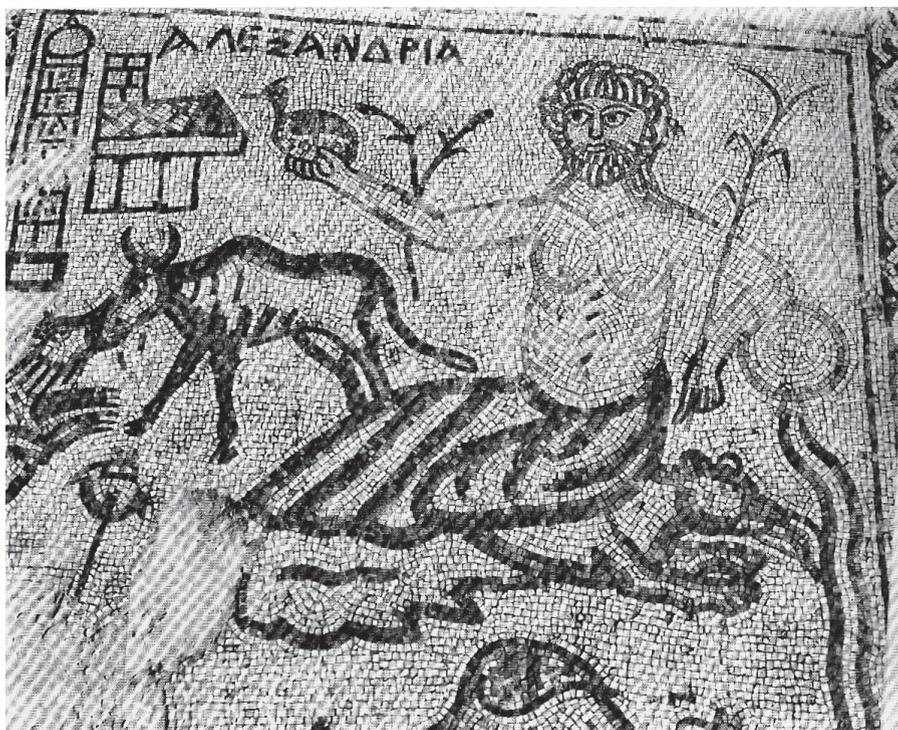


FIG. 6. — *Beit Shean, House of Kyrios Leontis, mid-6th cent. AD.*
A Nilotic scene.

program has no other Nilotic connotations. Rather, the Nilotic scene was probably chosen to suit the remnants of the lotus flowers and aquatic birds of the original mosaic. If so, the original aquatic flora and fauna might have alluded to an initiation rite involving water and/or baptism³². If this interpretation is correct, then the Nilotic motifs must have become by then a widely-accepted general symbol of a water source. Similar depictions displayed in narrow-elongated panels are known world-wide, as seen for example in the Casa del Faono at Pompeii³³, in a wall painting from Herculaneum³⁴, and at Qasr-el-Lybia³⁵.

A Nilotic scene comprises the lower part of the mid-6th century AD floor mosaic, designed as a vertical narrow carpet, in the Kyrios Leontis villa at Beit

32. TALGAM/WEISS 2004, 85. See also nn. 210–211 on 105.

33. WALKER/HIGGS 2001, fig. 9.3 on 281.

34. WALKER/HIGGS 2001, fig. 9.4 on 282.

35. ALFÖLDI-ROSENBAUM 1975, Pl. LV, I.

Shean³⁶ (fig. 6). To the right is depicted a personification of the Nile as an old, partly naked, male figure leaning his left elbow on an inverted round vase from which water flows into a small pool and then into a river. In his left hand he holds a reed and in his outstretched right arm he holds a heavy bird. He is shown seated on an animal identified as either a crocodile³⁷ or an hippopotamus³⁸. The lower part of the panel features the Nile River, with a single fish swimming on the right and a sailboat in the centre. The central horizontal part of this panel, in the space between the personification and the Nile, features scattered lotus or papyrus flowers and aquatic birds, of which a heron can be identified; and perhaps a fish on the left. An animal devouring an ox or a buffalo, from whose head blood is dripping, appears to the upper left of the Nile figure; and above it, a colonnaded edifice identified by an inscription as Alexandria. The extreme left side of the panel, its edge touching the corner, displays a shaft ending in a conical roof and set on a rectangular base. It is divided into horizontal segments, each of which is numbered in Greek digits from eleven to sixteen. It is identified as a Nilometer³⁹, used to measure the height of the water during the flow of the Nile.

Similar depictions of a Nile personification are very frequent, as seen in a mosaic from Leptis Magna⁴⁰, where the figure is featured reclining upon a hippopotamus surrounded by Nilotic flora. A crocodile attacking an animal is mentioned by Pliny, who specifies the prey as a donkey⁴¹. Beccati suggested that the replacement of the donkey mentioned by Pliny, with a cow or a buffalo, constituted a new motif in the Nilotic context⁴². I suggest rather, that a misunderstanding may have arisen from confusing it with the rendering of a bull approaching a water source to quench its thirst, as represented in the Nymphs' tomb⁴³.

36. ZORI 1966, 127 f. and 131 f. For the house drawings plan and location of the mosaics, see fig. 3; for the entire mosaic, see fig. 4.

37. ZORI 1966, 131.

38. BALTU 1984, 828.

39. ZORI 1966, 129 sq.

40. LEVI 1971, I, fig. 104.

41. Plin. *nat.* 35.142.

42. M. BECCATI's response to ALFÖLDI-ROSENBAUM's paper, see ALFÖLDI-ROSENBAUM 1975, 153.

43. *Supra* n. 20, and fig. 2 here. For the meaning of the bull in this Tomb, see MICHAELI 2009, 53–55.

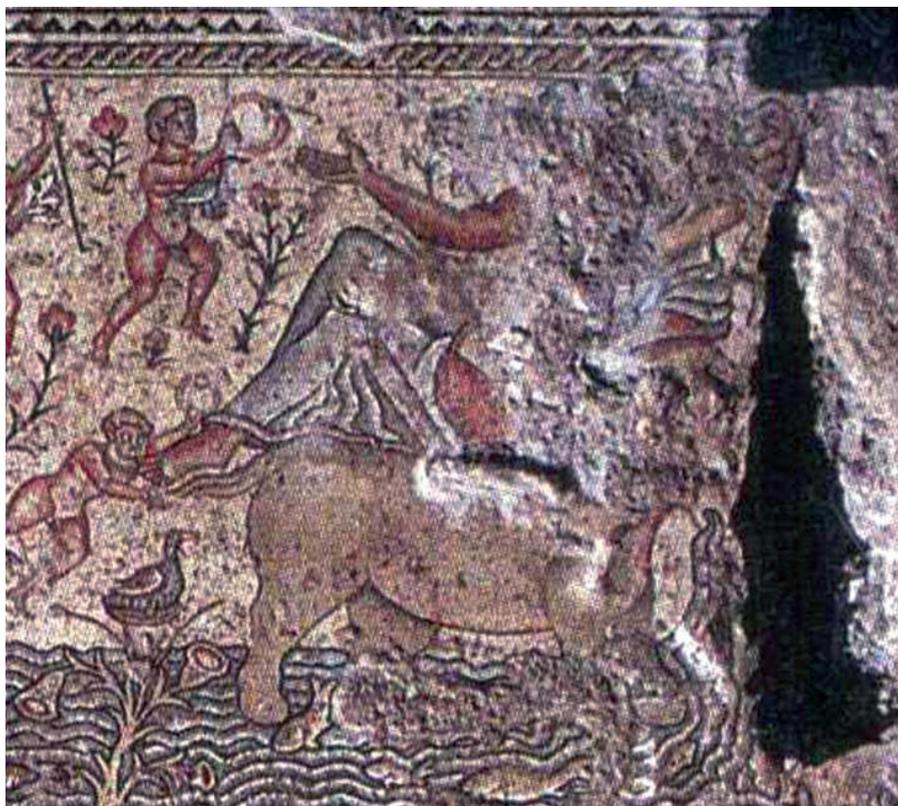


FIG. 7a. — Zippori, Nile Festival mosaic, 5th cent. AD.
Right side of upper zone, personification of the Nile.

Public buildings

The only public building displaying a Nilotic scene was discovered in the 5th century AD so-called Nile Festival building in Zippori. The entire surface of the north-western hall is paved with a large mosaic measuring 7.6 m x 6.2 m, depicting the Nile Festival⁴⁴. It is indeed the largest, the most detailed and perhaps the most impressive Nilotic mosaic in Israel (and possibly even worldwide), known to date (the Praeneste mosaic measures 5.85 m x 4.31 m)⁴⁵. The mosaic is organized into three large horizontal zones (though not framed as panels or friezes).

44. WEISS/NETZER 1996, 128.

45. MEYBOOM 1995, 20.



FIG. 7b. — Zippori, Nile Festival mosaic, 5th cent. AD.

Left side of the 1st zone with the personification of Aegyptos, a Nilometer, and 2nd zone with the horse riders between the City of Alexandria and a column.

On the right side of the upper zone (fig. 7a) is a personification of the Nile (whose head no longer exists), reclining on a beast. The river flows down from the mouth of the beast, which can be identified as hippopotamus. To the left of the personification are three naked youths bringing him various offerings⁴⁶: one of whom holds a wreath, another – a measuring staff, while the third one is rendered beneath, touching the Nile's foot with one hand and offering a wreath with the other⁴⁷. The upper left side of this zone features a half-naked female

46. NETZER/WEISS (1992, 40) identify the bending figure below as a female.

47. NETZER/WEISS 1992, fig. on 39, det. on 36.



FIG. 7c. — Zippori, Nile Festival mosaic, 5th cent. AD.
 Left side of 3rd zone with wild animals attacking placid animals.

personification identified by an inscription as Aegiptos. She holds a cornucopia in her left hand, leans on a basket full of fruits, and is accompanied by three gentle grazing animals (possibly antelope and goat), depicted above her outstretched leg⁴⁸. The river is bustling with activity, including a net-fishing scene, a crocodile devouring a small animal, a struggle between a stork and a snake, an aquatic bird within a lotus flower, and fishes. The central part of this frieze shows a large Nilometer occupying its entire height, and to its left a naked youth standing on the back of his companion is rendered inscribing the Greek number 17 [IZ] on the upper part. The shaft of the Nilometer is placed on a rectangular base with an arched opening in its lower part⁴⁹. The second (central) zone (fig. 7b) features on the left a fortified city inscribed as Alexandria, with the famous lighthouse placed next to it. The middle part of this zone is occupied by a statue of a naked youth holding a spear atop a Corinthian column, and next to it the number 'IZ'⁵⁰ appears again, signifying the flooding of the Nile, as already indicated on the Nilometer. The space between both architectonic

48. NETZER/WEISS 1992, fig. on 40.

49. NETZER/WEISS 1992, fig. on 36.

50. NETZER/WEISS 1992, fig. on 41 (Alexandria), 40 (statue atop a column).

motifs (column and city with lighthouse) is occupied by two horsemen, either riding to the city or perhaps hunting the animals that are rendered below, and behind them another figure dressed in a short tunic and perhaps waving a net. The lower zone is connected to the central one by the flow of the Nile, as is the area to the right of the column, which features beasts of prey such as a lion and a leopard attacking various gentle animals such as antelopes, an ox and a hare⁵¹ (fig. 7c). Although the specific iconography integrating the Nile Festival with hunting scenes is not known elsewhere, the various individual themes and motifs do appear separately, as mentioned above⁵², and should be considered an integral part of the known Nilotic repertoire.

Churches

The fourth group of Nilotic scenes appears in church mosaic pavements.

In the recently discovered 6th century church at Khirbet Madras a figurative horizontal panel is integrated within the geometric aisle mosaic (fig. 8). The panel is well-preserved and includes birds, fishes, nymphaea and lotus flowers⁵³.

Of the 6th century church at Haditha only a partly preserved 60 cm wide border, which had originally surrounded the main carpet, now remains (fig. 9)⁵⁴. It depicts Nilotic motifs, dominated by a fortified city inscribed 'Egiptos' in the north-eastern corner, while water inhabited by fishes flows from beneath it to both arms of the frame. From the base of the depicted city the program changes direction and develops horizontally from left to right, displaying the following juxtaposed motifs: lotus plants, ducks, a sailboat with wine amphorae, and the hind part of an aquatic bird, perhaps a crane⁵⁵. They follow the same orientation, all pointing towards the central mosaic. From the city the program develops to the left, also pointing to the centre, as follows: a massive beast surrounded by Nilotic flora is rendered diagonally with its hindquarters raised, and its head, which has not survived, apparently dipping toward the water; while a naked figure waving a stick and striding forward appears to its

51. NETZER/WEISS 1992, fig. on 37, 40, 41, 42.

52. In Maresha, in Beit Guvrin villa and in Leptis Magna.

53. Not published yet. See for a general view: http://www.mfa.gov.il/MFA/History/Early+History+-+Archaeology/Byzantine_church_mosaic_floor_Hirbet_Madras_2-Feb-2011.htm, retrieved 15.11.11.

54. AVI-YONAH 1972, 118, Pl. 20–23.

55. AVI-YONAH 1972, 120.



FIG. 8. — *Khirbet Madras, Church, 6th cent. AD. A Nilotic panel.*



FIG. 9. — *Haditha, Church, 6th cent. AD. A Nilotic scenes.*

left. The beast has been identified as ‘an ox attacked by a crocodile or a tiger’⁵⁶. However, since no sign of any attacking or otherwise animal can be discerned, I contend that it might equally well represent an ox approaching the water in order to quench its thirst, as seen in the Nymphs’ tomb⁵⁷ (fig. 2b). Moreover, when compared to the ox being devoured by a crocodile from the northern aisle of Cyrene Cathedral, the latter ox is rendered walking straight ahead with its front part and head in the same, fairly horizontal, position⁵⁸.

It should be emphasized that the fortified city differs essentially from the depictions of the non-Christian cities in the mosaics at both Kyrios Leontis and the Nile Festival at Zippori (fig. 6 and 7b). An examination of other renderings of Christian cities such as that of Classis on the southern wall of St. Apollinare Nuovo at Ravenna, and the city of Ravenna on the northern wall of the same church⁵⁹ reveals them both as fortified cities and including, among other edifices, a rotunda and a basilica⁶⁰. When compared to the representations of Jerusalem in the Madaba mosaic⁶¹, or to the ‘Heavenly Jerusalem’ in the apse mosaic of Sta Pudenziana in Rome⁶² it can be seen that Jerusalem (whether the concrete or the ideal city) is also fortified and includes the rotunda – representing Christ’s sepulcher, and the basilica identified with the Church of Golgotha⁶³. In view of the above, the rendition of a basilica and a rotunda in the representations of Christian cities should be regarded as idealized forms reflecting the Heavenly Jerusalem.

The two large floor mosaics (fig. 10a-b) occupying the southern and northern arms of the transept of the 6th century church of the Multiplication of the Bread and Fishes in Tabgha (Ein Sheva) feature various characteristic Nilotic motifs scattered across their surface⁶⁴. Both mosaics depict a rich flora including reeds,

56. AVI-YONAH 1972, 122.

57. *Supra* n. 43.

58. ALFÖLDI-ROSENBAUM 1975, Pl. LVI.

59. BOVINI/VON MATT 1971, Pl. 61 – the city of Classis; Pl. 62 – the city of Ravenna.

60. For a comprehensive discussion of the subject, see EHRENSPERGER-KATZ 1969.

61. AVI-YONAH 1954, Pl. 7; DONNER/CÜPPERS 1977, Abb. VII; and compare also to other cities in the Madaba mosaics: Neapolis (Nablus), see AVI-YONAH 1954, 32 f. and Pl. 6; DONNER/CÜPPERS 1977, Abb. 13, 65, with both a basilica and a rotunda; or Eleutheropolis (Beit Guvrin), also fortified with a rotunda and a basilica, see AVI-YONAH 1954, 69 and Pl. 8; DONNER/CÜPPERS 1977, Abb. 77.

62. MANCINELLI 1981, fig. 109 on 58.

63. Compare also to the 5th cent. triumphal arch mosaic of Sta Maria Maggiore in Rome, see OAKESHOTT 1967, Pl. IX.

64. SCHNEIDER 1937, Tables A, B, and details Tables 2–17; AVI-YONAH 1993b, 615 f. and fig.



FIG. 10a. — *Tabgha, Church of the Multiplication of Bread and Fishes, 6th cent. AD.*
General view of the southern transept mosaic.



FIG. 10b. — *Tabgha, Church of the Multiplication of Bread and Fishes, 6th cent. AD.*
Northern transept mosaic: a Nilometer and birds within Nilotic flora.

papyrus and lotus flowers, and a fauna consisting of a variety of birds, including birds struggling against snakes⁶⁵ and, in one instance, a long-legged bird attacking a small animal wearing a collar can be seen in an adjacent panel⁶⁶. The northern mosaic displays architectonic elements⁶⁷ scattered across its surface, with a city wall on the upper right corner, which probably originally surrounded a city (its left part no longer exists), a mausoleum on the upper left corner, and a pavilion slightly lower down, also on the upper third of the mosaic. On the mosaic of the southern arm of the transept is a huge Nilometer, of which only the upper part (more than half) has survived⁶⁸. Its shaft is divided into segments numbered in Greek up to ten [I]. It is noteworthy that no human figure appear in either mosaic.

65. SCHNEIDER 1937, Tables 10, 13.

66. SCHNEIDER 1937, Table 23.

67. SCHNEIDER 1937, Tables 2, 4, 6. VERSLUYS (2002, 229) identifies the round building as a Nilometer.

68. SCHNEIDER 1937, Table 15.

While Nilotic scenes in churches should always be interpreted as carrying additional religious meanings, I also consider them to have other levels of meaning too. Thus the struggle scenes, which elsewhere were probably part of genre scenes or were meant to document the fauna and life along the Nile River, may have been introduced here to symbolize the struggle between good and evil⁶⁹. The various allusions to water should always be regarded as connected with baptism, purification and resurrection. However, such ceremonies are not uniquely reserved for the Christian rites. Similar ceremonies were practiced in other religions too, such as during the festivals in honour of Isis, originally celebrated along the Nile, and which were involved with baptism through its life-giving waters⁷⁰. In Christian Egypt the power of Christ too was linked to the blessed and fertile power of the Nile flow, and the Archangel Michael became the patron saint of the River Nile. In the Coptic Church the first day of the Nile flow is celebrated on June 19th, which is the same day as the festival of Isis⁷¹. This could therefore explain the appearance of Nilotic themes on Coptic textiles⁷².

The Nile River is also identified with the Gichon – one of the rivers of Paradise⁷³. The Gichon appears as one of the rivers originating from the southern continent and flowing to Paradise in the *Christian Topography* by Cosmas Indicopleusts⁷⁴. And indeed, the personification of the Gichon resembles that of the Nile, as seen on a panel in the church at Qasr-el-Libya, where it is accompanied by other Nilotic panels⁷⁵. Tertullian refers to the Nile using the same phrase and in a similar meaning as that which he refers to the Tiber⁷⁶. This analogy is further emphasized and visually represented on an Antonine coin from Alexandria, showing the Emperor with the Nile personification and with

69. ALFÖLDI-ROSENBAUM 1975, 151f. and n. 12; BALTŲ 1984, 833.

70. LEWIS 1983, 95; and compare also to the depiction of the alleged Temple of Isis in the Praeneste mosaic, see MEYBOOM 1995, fig. 15 and discussion on 51–53; WHITEHOUSE 2001, fig. 8 and comp. fig. 8. It can also be related to a wall painting in Herculaneum, showing a procession with pitchers containing fresh Nile water, see MEYBOOM 1995, fig. 71.

71. LEWIS 1983, 95.

72. HERMANN 1959, Abb. 4. Compare also to the inclusion of a Nilometer constructed within the precinct of the *Iseum* in Pompeii, see MOORMANN 2007, 149f.

73. HERMANN 1959, 38–43; TURNHEIM 2002, 32.

74. HERMANN 1959, fig. 2.

75. HERMANN 1959, fig. 5. For colour plates of the mosaics of Qasr-el-Lybia, see: http://www.temehu.com/Cities_sites/museum-of-qasr-libya.htm, retrieved 1/11/2011.

76. Tert. *apol.* 40.

the Tiber⁷⁷. The conceptual interchangeability of the large rivers can be also expanded to include such rivers as the Ganges and others⁷⁸, which can only be definitively recognized by an identifying inscription. Thus it can be deduced that a Nilotic scene could also allude to some other water source. Seen thus, the accompanying inscription ‘Aegyptos’ (which is also identified as Memphis), or ‘Alexandria’, might equally be interpreted as allegorically representing some other place.

The Nilometer, which is the allegedly most unequivocal symbol of the Nile, as also manifested by its name, further extends the question of its identification. The Nilometers featured in the various mosaics in Israel do not resemble the ancient Nilometers discovered in Egypt. They completely differ from the iconographical representations⁷⁹, and nor do they conform to the written documentation⁸⁰. The sole known example outside the Mediterranean basin resembling the Nilometers depicted on the Israeli mosaics appears on a 6th century AD silver washing vessel discovered in Perm, Russia. Its central part is occupied by a large Nilometer with a segmented shaft, while a naked youth, standing on the back of his bent companion inscribes the height of the water. However, that Nilometer is constructed on an disproportionately large base, equaling the size of the entire shaft⁸¹.

The role of Nilotic themes depicted in churches is also related to by the Church official authorities. In a letter written by St. Nilus (an apt but coincidental name) to the Prefect Olympiodorus, in the first half of the 5th century⁸² the saint responds to the latter’s question of how he should decorate the newly built Church of the Holy Martyrs:

77. HERMANN 1959, 57 and fig. 3.

78. HERMANN 1959, 40 and n. 60f.

79. For a discussion of the different types of Nilometer, see MEYBOOM, 1995, chap. III, n. 77. For example, the small well depicted in the Praeneste mosaic is identified as a Nilometer, see COARELLI 1990, 243, Tav. IV.2; III; MEYBOOM 1995, 28 and fig. 15, considers it as ‘a possible Nilometer’. And indeed, it resembles the Nilometer discovered in Kom Ombo, see MEYBOOM 1995, fig. 33. For other types see also MEYBOOM 1995, chap. IV, n. 61f. Another type of Nilometer was found in the Temple of Isis in Pompeii, see MOORMANN 2007, fig. 1, No. 4 in the plan, fig. 3, and 143, 149f.

80. Both Nilometers, of Syrenê and Elephantine, are mentioned by Str. 17.1.48, and they too are constructed as wells.

81. HERMANN 1959, Taf. 6b. The round building from Itálica resembles a tower and not a Nilometer, see VERSLUYS 2002, 204, fig. 132.

82. *Nili Ep.* 4.578–579 (MIGNE *PG* 79 [491–492], col. 578f.). For the English translation, see MANGO 1986, 32f.

‘And to fill the walls, those on the right and those on the left, with all kinds of animal hunts so that one might see snares being stretched on the ground, fleeing animals such as hares, gazelles and others, while the hunters... and also nets being lowered into the sea, and every kind of fish... and furthermore... In answer to your inquiry may I say that it would be childish and infantile to distract the eyes of the faithful with the aforementioned trivialities.’

Although not recommended by the saint, it is evident from this letter that similar ‘trivial’ (Nilotic including hunting) pictorial programs were prevalent in churches⁸³, though usually not as their main iconographic program, as in Tabgha.

A public royal building

The walls of the recently discovered private room in Herod’s theatre at Herodion are decorated with wall-paintings⁸⁴. One of these paintings features on the upper part a fortified city with an adjacent tree. On the lower part a crocodile is rendered on land and to its right a boat seems to have been represented. This unique maritime scene could be related to as a Nilotic one through the rendering of the crocodile and the city. S. Rozenberg suggests to interpret the Herodium Nilotic landscapes (and the Marine scene) as having a broader symbolic significance reflecting Augustus’ victory at Actium, and perhaps even the *saeculum aureum*, the start of Octavian’s golden age with the victory over Egypt⁸⁵. All these meanings could be encompassed by the allusions to Alexandria, perhaps also represented as the fortified city.

The integration of the Graeco-Egyptian themes into the Jewish world, and hence in Israel, is supported by various philosophical debates in the Hellenistic and Roman era. Thus for example, Jewish debates paralleling the biblical Joseph

83. Echoes of Nilotic scenes can still be discerned in the lower part of the 13th century apse mosaic of Santa Maria Maggiore in Rome, probably dated to the earlier phase of the church. It features two half-naked river personifications, each reclining on his inverted vase, fishing scenes, winged putti, etc. For a drawing see HERMANN 1959, fig. 6.

84. The painting has not been published yet and I would like to thank my friend and colleague, Dr. Silvia ROZENBERG from the Israel Museum, Jerusalem, for showing me the paintings and sharing her thoughts with me.

85. ROZENBERG (forthcoming). For the same idea regarding the *Iseum* of Pompeii see MOORMANN 2007, 150.

with the Graeco-Egyptian god Serapis, were common in Egypt⁸⁶. The cult of Serapis had penetrated Israel already in the Hellenistic period, as had the cult of Isis, especially in the coastal Hellenistic and Roman cities such as Ashkelon and Caesarea Maritima. These cults might have further penetrated the Galilee and Jezre'el Valley with the Roman legions, and thus spread from there across the country. This could further support the assumption that these Nilotic scenes and motifs, which were not offensive to either Jews or Christians⁸⁷, were easily transferred to Israel too, where they acquired additional meanings, specific to the relevant culture⁸⁸.

In conclusion I would like to quote Nicole Belayche, who stated that no-one in Antiquity believed that the Nile flowed to the Jordan River or to the Euphrates⁸⁹. Nonetheless, the Egyptian or perhaps the Egyptianized spirit penetrated the region together with the immigrating Hellenistic as well as Roman populations. Thus some of the original characteristics and meanings of the Nile and Nilotic motifs were preserved, as well as endowed with further meanings that do not necessarily contradict the original ones.

The Nile and Nilotic themes can thus be related to in various ways. They can indeed represent the actual Nile River encompassing its multiple meanings. However, its various representations follow a long tradition and iconography that became transferred to other rivers as well as places. The identification of a specific river or its personification is frequently possible only if there is an inscription accompanying it, as in the case of the Gichon and the Tiber. Although other vast rivers too conferred prosperity and fertility, the Nile appears to have gained priority status in the Graeco-Roman world because of the crucial role of Alexandria and Egypt in that world, and the excellent propaganda of both the Greek and Roman empires⁹⁰. This could have been the reason for its representations being easily adopted by and spread to various countries around the Mediterranean basin and beyond, to their different colonies and allies. The promise of prosperity, the blessing of the land, etc., and consequently

86. *POxy* XI, 1380, cf. BELAYCHE 2007, 449, n. 3; or other Jewish exegeses, see BELAYCHE 2007, n. 4.

87. The interpretation of the more possibly offensive humoristic scenes, including ithyphallic pygmies, was never adopted in Israel or in a Christian context elsewhere. For their meanings, see CLARKE 2007, 167–169.

88. BELAYCHE 2007, 448 f. and 457.

89. BELAYCHE 2007, 468.

90. And to this should be added the admiration of the ancient world to the unique and spectacular phenomenon of its flood, see for example Hdt. 2.97.

of ultimate happiness, together with the role of the purifying water in its different connections, facilitated its transfer to the Jewish and the Christian worlds as well. An idyllic landscape could but serve to convey a heavenly bliss, both on earth and as it was believed to exist in Elysium and Paradise. Such a pleasurable landscape was believed to be in accord with all the religions in the region; and if in the pagan world it functioned as an expression of the desired Elysium, it might also be understood as a counterpart to the heavenly sphere of the dwelling of Christ: namely, as reflecting both the pleasures of this world, and/or those of the world to come.

REFERENCES

- ALFÖLDI-ROSENBAUM, E. (1975) — ‘A Nilotic scene on Justinianic floor mosaics in Cyrenaican churches’, in *La mosaïque gréco-romaine. II^e colloque international pour l'étude de la mosaïque antique. Vienne 30 août-4 septembre 1971*, Paris, 149–153.
- AVI-YONAH, M. (1954) — *The Madaba mosaic map*, Jerusalem.
- (1972) — ‘The Haditha mosaic pavement’, *IEJ* 22, 118–122.
- (1981) — ‘Mosaic pavements in Palestine’, in AVI-YONAH M., *Art in ancient Palestine: selected studies published originally in the years 1930–1976*, collected and prepared for republication by H. Katzenstein and Y. Tsafir, Jerusalem, 283–382 (originally published in *The Quarterly of the Department of Antiquities in Palestine* [1932–1935], II, 136–181; III, 26–73; IV, 188–330).
- (1993a) — ‘Emmaus’, in STERN E. and LEWINSON-GILBOA A. (eds), *The new encyclopedia of archaeological excavations in the Holy Land*, Jerusalem, vol. II, 385–387.
- (1993b) — ‘Heptapegon (“En Sheva”; ET-Tabgha)’, in STERN E. and LEWINSON-GILBOA A. (eds), *The new encyclopedia of archaeological excavations in the Holy Land*, Jerusalem, vol. II, 614–616.
- (1993c) — ‘Mosaics at Tel-Maerqesh’ (‘Beth Guvrin’), in STERN E. and LEWINSON-GILBOA A. (eds), *The new encyclopedia of archaeological excavations in the Holy Land*, s. v. ‘Bet-Guvrin’, Jerusalem, vol. I, 197–198.
- BAINES, J. and MÁLEK, J. (1984) 2nd ed. — *Atlas of ancient Egypt*, Oxford (1980¹).
- BALTY, J. (1984) — ‘Thèmes nilotiques dans la mosaïque tardive du Proche-Orient’, in BONACASA N. and DI VITA A. (eds), *Alessandria e il mondo ellenistico-romano. Studi in onore di A. Adriani*, Roma, vol. III, 827–834.
- BELAYCHE, N. (2007) — ‘Les dévotions à Isis et Sérapis dans la Judée-Palestine romaine’, in BRICAULT L., VERSLUYS M. J. and MEYBOOM P. G. P. (eds), *Nile into Tiber: Egypt in the*

- Roman world. Proceedings of the IIIrd international conference of Isis studies, Faculty of Archaeology, Leiden University, May 11–14, Leiden/Bosten, 448–469.*
- BERNAND, E. (1969) — *Inscriptions métriques de l’Égypte gréco-romaine. Recherches sur la poésie épigrammatique des Grecs en Égypte*, Paris.
- BOVINI, G. and VON MATT, L. (1971) — *Ravenna*, New York.
- CLARKE, J. R. (2007) — ‘Three uses of the Pygmy and the Aethiops at Pompeii: Decorating, “Othering”, and warding off demons’, in BRICAULT L., VERSLUYS M. J. and MEYBOOM P. G. P. (eds), *Nile into Tiber: Egypt in the Roman world. Proceedings of the IIIrd international conference of Isis studies, Faculty of Archaeology, Leiden University, May 11–14, Leiden/Boston, 155–169.*
- COARELLI, F. (1990) — ‘La *pompé* di Tolomeo Filadelfo e il mosaico nilotico di Palestrina’, *Ktema* 15, 225–251.
- DODSON, A. and IKRAM, S. (2008) — *The tomb in ancient Egypt. Royal and private sepulchres from the early dynastic period to the Romans*, London.
- DONNER, H. and CÜPPERS, H. (1977) — *Die Mosaikkarte von Madeba*, Wiesbaden.
- DUNBABIN, K. M. D. (1978) — *The mosaics of Roman North Africa: studies in iconography and patronage*, Oxford.
- EHRENSPERGER-KATZ, I. (1969) — ‘Les représentations des villes fortifiées dans l’art paléochrétien et leurs dérivés byzantines’, *CArch* 19, 1–27.
- ELIADE, M. (1970) — *Traité d’histoire des religions*, Paris.
- GOODENOUGH, E. R. (1964) — *Jewish symbols in the Greco-Roman period. Vol. II: Symbolism in the Dura synagogue: illustrations*, New York.
- GRAINDOR, P. (1932) — ‘Inscriptions de la nécropole de Touna El-Ghebel (Hermoupolis)’, *BIAO* 32, 97–119.
- HANI, J. (1974) — ‘Les nymphes du Nil’, *AC* 43, 212–224.
- HERMANN, A. (1959) — ‘Der Nil und die Christen’, *JbAC* 2, 30–69.
- LAMBERT, R. (1984) — *Beloved and God. The story of Hadrian and Antinous*, London.
- LEVI, D. (1971) 2nd ed. — *Antioch mosaic pavements*, Roma (1947¹).
- LEWIS, N. (1983) — *Life in Egypt under Roman rule*, Oxford.
- (1986) — *Greeks in Ptolemaic Egypt: case studies in social history of the Hellenistic world*, Oxford.
- MANCINELLI, F. (1981) — *Catacombs and basilicas: the early Christians in Rome*, Firenze.
- MANGO, C. (1986) — *The art of the Byzantine Empire, 312–1453: sources and documents*, Toronto.
- MEYBOOM, P. G. P. (1995) — *The Nile mosaic of Palestrina: early evidence of Egyptian religion in Italy*, Leiden.
- MICHAELI, T. (2006) — ‘The pictorial program of the Apolophanes tomb at Maresha’, in GUERGOVA D. (ed.), *Helis V: The Getae – culture and traditions. 20 years of the Sveshtari tomb investigations*, Sofia, 360–376.

- (2009) — *Visual representations of the afterlife: six Roman and early Byzantine painted tombs in Israel*, Leiden.
- MOORMANN, E. M. (2007) — ‘The temple of Isis at Pompei’, in BRICAULT L., VERSLUYS M. J. and MEYBOOM P. G. P. (eds), *Nile into Tiber: Egypt in the Roman world. Proceedings of the IIIrd international conference of Isis studies, Faculty of Archaeology, Leiden University, May 11–14*, Leiden/Boston, 137–154.
- NETZER, E. and WEISS, Z. (1992) — ‘New mosaic art from Sepphoris. Nile scene decorates Galilee building’, *BAR* 18/6, 36–43.
- OAKESHOTT, W. F. (1967) — *The mosaics of Rome: from the third to the fourteenth centuries*, London.
- ORY, J. (1939) — ‘A painted tomb near Ascalon’, *QDAP* VIII, 38–44.
- PETERS, J. P. and THIERSCH, H. (1905) — *Painted tombs in the necropolis of Marissa (Marêshab)*, London.
- ROZENBERG, S. (forthcoming) — ‘Figurative paintings in Herodium: new discoveries’, in Zimmermann N. (ed.), *Antike Malerei zwischen Lokalstil und Zeitstil. Internationales Kolloquium der AIPMA, 13–17.9.2010 Ephesos-Selçuk*, Turkey.
- SCHNEIDER, A. M. (1937) — *The church of the multiplying of the loaves and fishes at Tabgha on the lake of Gennesaret, and its mosaics*, translated into English by E. GRAF, London.
- SHEDID, A. G. (1994) — *Das Grab des Sennejdjem. Ein Künstlergrab der 19. Dynastie in Deir el Medineh*, Mainz am Rhein.
- SHEDID, A. G. and SEIDEL, M. (1996) — *The tomb of Nakht. The art and history of an eighteenth dynasty official's tomb at western Thebes*, Mainz am Rhein.
- TALGAM, R. and WEISS, Z. (2004) — *The mosaics of the house of Dionysos at Sepphoris*, Jerusalem.
- TAYLOR, J. H. (2001) — *Death and the afterlife in ancient Egypt*, London.
- TURNHEIM, Y. (2002) — ‘Nilotic motifs and the exotic in Roman and Early Byzantine Eretz Israel’, *Assaph* 7, 17–40.
- VERSLUYS, M. J. (2002) — ‘*Aegyptiaca Romana*’. *Nilotic scenes and the Roman views of Egypt*, Leiden/Boston.
- VERSLUYS, M. J. and MEYBOOM, P. G. P. (2000) — ‘Les scènes dites nilotiques et les cultes isiaques. Une interprétation contextuelle’, in BRICAULT L. (ed.), *De Memphis à Rome. Actes du 1^{er} colloque international sur les études isiaques, Poitiers-Futuroscope, 8–10 avril 1999*, Leiden, 111–127.
- VINCENT, L. H. (1922) — ‘Une villa gréco-romaine in Beit Djebrin’, *RBi* 31, 259–281.
- WALKER, S. and HIGGS, P. (eds) (2001) — *Cleopatra of Egypt: from history to myth*, London.
- WEISS, Z. and NETZER, E. (1996) — ‘The mosaics of the Nile festival building’, in NAGY R. M., MEYERS C. L., MEYERS E. M. and WEISS Z. (eds), *Sepphoris in Galilee: crosscurrents of culture*, Raleigh, 127–131.
- WHITEHOUSE, H. (2001) — *Ancient mosaics and wallpainting*, London.

ZORI, N. (1966) — ‘The house of Kyrios Leontis at Beth Shean’, *IEJ* 16, 123–134.

Sources of illustrations:

- Fig. 1a Maresha, Apolophanes tomb, 3rd cent. BC. Northern wall: a crocodile and a hippopotamus after the reconstruction. Photographed by the author.
- Fig. 1b Maresha, Apolophanes tomb, 3rd cent. BC. Northern wall: a hunter fighting a tigresses, a trumpet player and a palm tree. After PETERS/THIERSCH 1905, Pl. VI.
- Fig. 1c Maresha, Apolophanes tomb, 3rd cent. BC. Southern wall: a human-faced lion and a lynx. After PETERS/THIERSH 1905, Pl. XV.
- Fig. 2a Ashkelon, Nymphs’ tomb, mid 3rd-cent. AD. The southern lunette: two naked nymphs on Nilotic landscape. After ORY 1939, Pl. XXVII.
- Fig. 2b Ashkelon, Nymphs’ tomb, mid 3rd-cent. AD. Detail: a bull approaching the brook. Photograph T. Michaeli.
- Fig. 2c Ashkelon, Nymphs’ tomb, mid 3rd-cent. AD. Detail: a duck above a flower. Photograph T. Michaeli.
- Fig. 3 Emmaus, Roman villa. 2nd-3rd cent. AD. An octagon with lotus flowers and birds. After AVI-YONAH 1993a, II, fig. on 386.
- Fig. 4 Beit Guvrin, Villa, 3rd-5th cent. AD. A rider within Nilotic flora. After VINCENT 1922, Pl. X, 4.
- Fig. 5 Zippori, House of Dionyssos, beginning of 5th cent. AD. The Nilotic panel. After TALGAM/WEISS 2004, Col. Pl. X, B. Courtesy Zeev WEISS, Zippori Excavations Expedition, The Hebrew University, Jerusalem.
- Fig. 6 Beit Shean, House of Kyrios Leontis, mid-6th cent. AD. A Nilotic scene. After ZORI 1966, fig. 1.

- Fig. 7a Zippori, Nile Festival mosaic, 5th cent. AD. Right side of upper zone, personification of the Nile. Details after WEISS/NETZER 1996, fig. 61. Courtesy Zeev WEISS, Zippori Excavations Expedition, The Hebrew University, Jerusalem.
- Fig. 7b Zippori, Nile Festival mosaic, 5th cent. AD. Left side of the 1st zone with the personification of Aegiptos, a Nilometer, and 2nd zone with the horse riders between the City of Alexandria and a column. Details after WEISS/NETZER 1996, fig. 61. Courtesy Zeev WEISS, Zippori Excavations Expedition, The Hebrew University, Jerusalem.
- Fig. 7c Zippori, Nile Festival mosaic, 5th cent. AD. Left side of 3rd zone with wild animals attacking placid animals. Details after WEISS/NETZER 1996, fig. 61. Courtesy Zeev WEISS, Zippori Excavations Expedition, The Hebrew University, Jerusalem.
- Fig. 8 Khirbet Madras, Church, 6th cent. AD. A Nilotic panel, http://www.mfa.gov.il/MFA/History/Early+History+-+Archaeology/Byzantine_church_mosaic_floor_Hirbet_Madras_2-Feb-2011.htm, retrieved 15.11.11.
- Fig. 9 Haditha, Church, 6th cent. AD. A Nilotic scenes, After AVI-YONAH 1972, Pl. xxx.
- Fig. 10a Tabgha, Church of the Multiplication of Bread and Fishes, 6th cent. AD. General view of the southern transept mosaic. After SCHNEIDER 1937, Tables A.
- Fig. 10b Tabgha, Church of the Multiplication of Bread and Fishes, 6th cent. AD. Northern transept mosaic: a Nilometer and birds within Nilotic flora. Photographed E. Segal

LIEUX DE MÉMOIRE ET IDENTITÉ CIVIQUE

« MÉMOIRE ÉTERNELLE » : L'HERÔON D'OPRAMOAS À RHODIAPOLIS

CLAUDE BÉRARD

Lausanne

Deux ou trois difficultés, qui eussent fait traîner des années une conférence de paix si les principaux intéressés avaient eu avantage à la tirer en longueur, furent aplanies par l'entregent du marchand Opramoas, qui avait l'oreille des satrapes.

Marguerite YOURCENAR,
Mémoires d'Hadrien (Tellus Stabilita)

N'est-il pas hautement significatif de découvrir Opramoas mentionné dans les *Mémoires d'Hadrien*? Nous y vérifions l'érudition de l'auteur, encore que le qualificatif de « marchand » ne restreigne par trop l'envergure du personnage. Marguerite Yourcenar ne pouvait connaître l'*herôon* en question, et donc n'avait pas accès aux archives de Rhodiapolis. Quant à « Mémoire éternelle », je l'emprunte à une page de F. Cumont, la formule *memoriae aeternae* ouvrant de nombreuses épitaphes. « L'épigraphie abonde », précise l'auteur, « en fondations perpétuelles destinées à assurer le culte du tombeau, la célébration des fêtes, la distribution de dons, afin de faire durer à jamais un sentiment de gratitude envers celui qui les a instituées »¹.

1. CUMONT 1966, 255 ; la formule a été reprise par l'Eglise orthodoxe dans la liturgie des défunts.

HÉROÏSATION ET ARCHIVAGE

Connaissant relativement bien la Lycie, ce qui m'avait frappé, en visitant Rhodiapolis, c'est l'association de l'*herôon* d'Opramoas avec les archives de la cité. Autrement dit, l'héroïsation du personnage, et donc l'éternité de sa mémoire basée sur l'affichage public de la correspondance politique (et « religieuse », mais les deux sont liées) qu'il avait entretenue tant avec les principaux responsables romains de l'Empire qu'avec ceux de la ligue lycienne. Affichage épigraphique, bien sûr, pétrification des documents pour l'histoire, alors que si l'*herôon* n'avait fonctionné que comme simple local d'archives on n'eût rien retrouvé, sinon peut-être les sceaux d'argile, scellant les documents, comme ceux qui ont été mis au jour à Délos². Les « archives », sur support de papyrus, ou même de parchemin, sont donc très exposées à disparaître ; or les archives sont le support le plus précieux et le plus objectif de la mémoire, puisque dès qu'on a affaire à une histoire littéraire, il est évident que l'objectivité s'estompe et qu'on quitte l'histoire pour l'historiographie³.

MAISONS D'ARCHIVES

Les civilisations se sont donc préoccupées de conserver les archives qui assurent la légitimité de leur organisation sociale, religieuse et politique – voire même économique. Le problème est de savoir dans quel lieu, ou plutôt qui est archiviste responsable, la fonction du personnage entraînant le choix du bâtiment. Une petite enquête révèle la grande diversité des maisons d'archives⁴, disons type bibliothèques pour simplifier. Les maisons d'archives, comme leur nom l'indique, sont donc toujours des édifices fermés, coiffés d'un toit qui évite les dégâts dus aux intempéries. On trouve des maisons « privées » (mais situées dans des quartiers privilégiés, par exemple à proximité d'un palais ou d'un sanctuaire),

2. VIAL 1988 : 15 000 pastilles d'argile cuite par incendie au 1^{er} siècle dans la maison d'un fonctionnaire (découverte due à un touriste !). Signalons un cas d'école : la découverte par Claude Rapin d'un fragment de texte d'Aristote imprimé sur une motte de « terre » dans la trésorerie d'Aïkhanoum ; seule l'encre avait subsisté ! Cf. RAPIN 1992, 115–124 ; 124 : l'auteur distingue la bibliothèque des locaux d'archives comme tels, non retrouvés, mais des « archives » seraient attestées par des *ostraca*. Voir pl. 17, pièce 107 : « bibliothèque » ; pl. 52, pl. en couleur 125.

3. Voir ci-dessous ma critique de Jan ASSMANN (note 16).

4. Grâce à PEDERSÉN 1988. Je n'ai pas consulté la thèse de COQUEUGNIOT 2005. Voir COQUEUGNIOT 2008.

des bibliothèques, des bâtiments officiels, des locaux dans le palais même, dans la porte de la ville, dans un arsenal; les professions des responsables sont très variées: gouverneurs, prêtres, officiers, princes, scribes, etc. Je n'ai trouvé aucune mention d'un philosophe⁵ ou d'un « héros ».

Je n'oserais affirmer que l'*herôon* d'Opramoas est un cas unique. Dans le monde grec, on rencontre cependant le type de la bibliothèque-mausolée, par exemple celle de Celse, à Ephèse, qui abrite le sarcophage du défunt. Celse est ainsi héroïsé par les Muses, ce qui nous renvoie à F. Cumont ou à la thèse de P. Boyancé⁶. Mais je ne saurais affirmer que cette bibliothèque ait fonctionné comme lieu d'archives de la cité. Cela me semble même hautement improbable. Quoi qu'il en soit, la singularité de l'*herôon* d'Opramoas reste totale à cause de la transcription épigraphique des documents et de leur affichage public. C'est dire que ces archives jouissent d'une capacité de rayonnement mémoriel tout à fait exceptionnel.

Avant d'examiner de plus près cet *herôon*, je mentionnerai encore le cas singulier de la lettre au roi Abgar écrite par Jésus⁷. En effet, cette lettre – la seule écrite par le fils de Dieu! – a elle aussi été réécrite et retranscrite épigraphiquement pour être largement diffusée; un exemplaire était disponible à Philippes de Macédoine. Conservée dans les archives royales d'Edesse, elle fut déposée à Constantinople avec le *mandylion* (et le *keramion*), premier autoportrait photographique de Jésus. La lettre en question fonctionne comme une relique (et non comme une « amulette » ainsi qu'on l'a écrit légèrement). Elle est affichée; on peut la consulter. Elle assure prestige et pouvoir à l'empereur dont elle renforce la légitimité.

5. Je mentionne le terme philosophe parce que j'avais prévu, dans un premier temps, de parler aussi de Diogène d'Oenoanda et de la grande inscription gravée sur un portique proche de l'agora, qui constitue un témoignage exceptionnel de la mémoire philosophique épiciurienne. DELATTRE/PIGEAUD 2010.

6. BOYANCÉ 1993, 329–347 (chap. V: « Le culte des Muses et l'héroïsation en dehors des cercles philosophiques »); CUMONT 1966, 253 *sqq.*

7. DESREUMAUX 1993, CHEVALIER-CASEAU 2009.

L'HÉRÔON

Regardons maintenant l'*herôon*. Il n'a certes plus rien de lycien – mais nous sommes sous Antonin le Pieux et il y a longtemps que la Lycie s'est hellénisée. La tradition des *herôa* est extrêmement vivace en Lycie. Je renvoie ici aux travaux des archéologues allemands qui ont beaucoup fait progresser nos connaissances⁸.

L'édifice lui-même se présente comme un *naiskos* de type classique, d'ordre corinthien, de facture extrêmement soignée (fig. 1). Je renvoie pour tous les détails à la publication magistrale de Christina Kokkinia⁹ que j'ai abondamment utilisée et à laquelle il faut se référer sans cesse (je ne puis ici entrer ni dans les finesses architecturales ni dans les commentaires épigraphiques). En regard des *herôa* lyciens proprement dits, du type à piliers et/ou à sarcophages, à iconographie lycienne ou hellénisée, nous sommes en présence d'une formule tout à fait originale. L'avantage de cette architecture pour la fonction archivistique est d'offrir de grandes parois comme support des inscriptions – et non des bas-reliefs. Ce n'est donc pas tellement la forme de l'édifice que sa situation dans l'urbanisme de Rhodiapolis qui m'intéresse ici.

Lors d'un premier passage sur le site, la forêt avait tout envahi ; il était donc difficile de se repérer. Les archéologues turcs ont depuis lors repris les fouilles et dégagé le terrain¹⁰. L'essentiel est pour nous de constater que l'hérôon se trouve dans l'agora (lieu de la parole politique)¹¹, devant un théâtre, c'est-à-dire derrière le bâtiment de scène. J'écris un théâtre, et non pas le théâtre, qu'il faudrait d'ailleurs écrire *théatron* pour en souligner les fonctions diverses¹². Il est bien avéré qu'en Grèce même, dès l'époque archaïque, le théâtre peut fonctionner comme lieu d'assemblée politique. Citons ici le fameux passage des *Actes des Apôtres* (5 : 23 *sqq.*) dans lequel l'émeute des orfèvres entraîne toute la population d'Ephèse dans le théâtre, au slogan « grande est l'Artémis des Ephésiens ». A Rhodiapolis d'autres édifices structuraient cet espace, notamment deux *stoai*, portiques qui dessinent par excellence les contours des agoras (voir celles d'Athènes) ; leur fonction n'est pas forcément commerciale. Kokkinia mentionne

8. Par exemple BORCHHARDT 1990. Je signale l'article de COUPEL/DEMARGNE 1976, dont la datation n'est pas très éloignée de celui de Rhodiapolis.

9. KOKKINIA 2000 et 2001 (intéressantes photos en couleurs).

10. ÇEVİK/KIZGUT/BULUT 2008.

11. Cette définition est une définition archaïque et classique ! A l'époque impériale, les agoras deviennent de plus en plus « marchandes » (le « marchand » *Opramoas...*). Le faciès de cette agora du II^e siècle me semble peu « marchand » ; il faudra attendre des précisions des fouilles en cours.

12. Voir BÉRARD (à paraître).

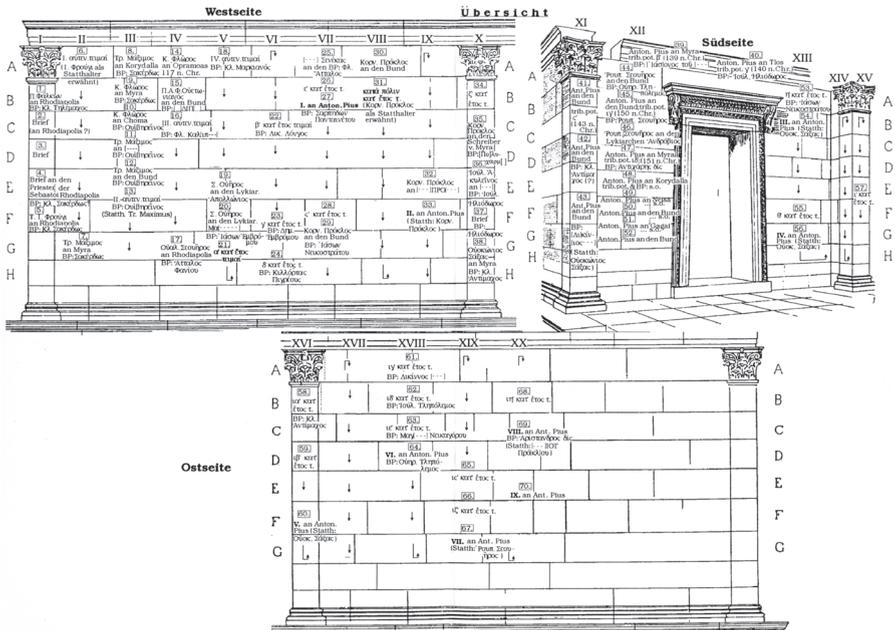


FIG. 1. — *Reconstruction du naiskos.*

aussi une *sebastéion*, lieu du culte impérial, dont l'importance et l'actualité sont peut-être soulignées par les lettres des empereurs gravées sur l'*herôon*. Un aqueduc et des citernes contribuent à qualifier cette place comme lieu de rencontre et de réunion, véritable cœur (et poumon) de la cité.

Qu'un *herôon* soit situé dans une agora est également une tradition purement grecque (voir derechef Athènes : *herôon* de Thésée [où?], d'Harmodios et d'Aristogiton, des dix héros éponymes. Thésée est « le bon roi » transformé en héros par Clisthène pour (re)fonder la cité après l'élimination des Pisistratides, selon l'idéologie de la « récupération de la mort du prince ». Les dix éponymes cristallisent le redécoupage de l'Attique et maintiennent la cohésion des dix tribus). Certes les piliers funéraires en bordure de l'agora de Xanthos ne sont pas à sous-estimer, mais les principes idéologiques qui sous-tendent l'organisation spatiale de l'agora de Rhodiapolis me semblent typiquement helléniques. Ce n'est plus de l'urbanisation mais de l'urbanisme.

Les *herôa* lyciens ne sont pas toujours dans l'agora. Celui de Lymira, influencé par le portique des Corés de l'Erechtheion, surplombe la cité et domine l'agora.

Le critère retenu est alors celui de la visibilité, notamment lors d'un passage en navire (*epiphanestatos topos*). Un des *herôa* les plus célèbres de Lycie, à Trysa, se trouve en bordure de la muraille, à l'intérieur de l'enceinte; il n'est pas vraiment repérable de loin. De toute façon, son programme décoratif en bas-reliefs ne peut être apprécié et compris que sur place¹³. L'*herôon* d'Opramoas aussi ne révèle sa fonction d'*archivion* qu'à distance de lecture. On notera que le terme «archives» vient du grec *archeia* (neutre pluriel) par l'intermédiaire du latin *archiuum*: lieu où l'on conserve les documents officiels. Mais l'*archeion* est aussi la «résidence des hauts magistrats de la cité», de *archè* au sens d'autorité. En tant que héros de Rhodiapolis, Opramoas est par définition archégète de la cité, c'est-à-dire très exactement héros fondateur. Nous entrons donc dans un discours (épigraphique) idéologique basé sur les relations épistolaires, au sens large, entre Opramoas et ses correspondants, que ce soit l'empereur ou un fonctionnaire d'une ville reconnaissante des bienfaits reçus, encaissés (!), de la ligue lycienne. Comme l'inscription du portique d'Hadrien à Athènes dit, côté Acropole: «voici Athènes, autrefois cité de Thésée», et côté Olympieion: «voici l'Athènes d'Hadrien, et non la cité de Thésée»¹⁴, l'*herôon* lycien, *mutatis mutandis*, dit: «voici la cité d'Opramoas», lui qui a donné à cette (modeste) cité une renommée exceptionnelle dans l'Empire, à preuve ces archives que chacun peut lire et dont chacun peut contrôler la véracité. Quel coup de maître!

LES ARCHIVES

Il faut se borner ici à renvoyer à l'étude exhaustive et attentive de Ch. Kokkinia. Les inscriptions s'échelonnent sur une période de 29 années, soit entre 123 et 152, datations fixées par leur contenu en référence aux personnalités mentionnées. Ce ne sont pas des archives systématiques; je veux dire qu'elles ne représentent pas la totalité des archives de Rhodiapolis, mais constituent une sélection à la plus grande gloire du «prince». Les critères de sélection sont retenus en fonction de la position sociale de l'interlocuteur et du prestige que la correspondance peut apporter à Opramoas. Dès 1842, on comptait déjà 2000 lignes (20 colonnes à 100 lignes) et 228 fragments non situés répartis sur les trois parois. On identifie septante documents principaux, trente-deux décrets honorifiques de la ligue lycienne, vingt-six lettres de fonctionnaires romains en charge dans la province,

13. BÉRARD 1988.

14. *IG II²* 5185.

treize lettres impériales, dont douze d'Antonin le Pieux. Tout cela est absolument unique et sans aucun point de comparaison. Ces inscriptions, souvent très techniques, utilisent un vocabulaire perdu et donc parfois difficile à traduire exactement. Mais elles rendent cependant exactement compte du rôle que joue Opramoas dans le cadre de la Lycie, voire de la Pamphylie, de son extraordinaire activité d'évergète finançant largement la reconstruction des villes lyciennes ébranlées par des tremblements de terre, en 141 notamment. Au vu des sommes énumérées, notre héros semble jouir de moyens financiers énormes dont la provenance ne laisse pas de poser des questions. J'y reviens plus bas.

Nous l'avons mentionné ci-dessus, il s'agit d'une sélection réécrite épigraphiquement. Le but est de glorifier le dynaste, sa générosité, et d'autre part de rendre témoignage de la reconnaissance des bénéficiaires en citant les titres honorifiques qu'ils lui accordèrent – non seulement des titres mais des bustes et des statues dont aucun n'a survécu (?). Sélection donc, mais il ne serait pas invraisemblable d'imaginer que les originaux aient été conservés à l'intérieur de l'édifice, dans des étagères entourant le sarcophage (type bibliothèque).

Une autre remarque concerne la transmission du message, autrement dit la lecture de cette « mémoire ». Nous avons écrit que ces inscriptions ne sont pas faciles à lire. A qui s'adressent-elles ? C'est un problème récurrent devant des documents d'une telle longueur et d'une telle importance. On peut aussi se demander qui allait consulter les textes épicuriens sur le portique d'Oenoanda, ville de montagne relativement isolée et bloquée par les neiges durant toute la saison hivernale. La même interrogation est soulevée devant les grandes inscriptions des *hierothesia* de Commagène (Arsamée du Nymphée). Ma réponse est d'ordre idéologique. Je soupçonne que ces archives ne sont *a priori* pas destinées à être lues ! Il suffit qu'elles soient là, présentées, exposées, soutenant le discours évergétique et le panégyrique. Paradoxalement cette mémoire n'est pas une mémoire « d'archiviste » au sens moderne. On peut y recourir en cas de doute ou d'interrogation. Ces documents sont une preuve des qualités et des fonctions exceptionnelles d'Opramoas, de son statut international, de sa reconnaissance par les puissants, mais une preuve qui n'est pas nécessaire. Le prestige de l'écrit suffit ! Dans cette perspective, la moindre inscription a beaucoup plus de poids qu'un *uolumen* roulé et scellé d'une pastille d'argile portant le sceau de l'expéditeur. On voit ainsi immédiatement les avantages incommensurables de l'épigraphie : alors que, des archives de Délos, il ne reste rien, sinon les signes minuscules qu'elles ont une fois existé, les archives de Rhodiapolis sont immortelles : « mémoire éternelle » !

LA BONNE FORTUNE

Les historiens, notamment E. Frézouls¹⁵, se sont plus d'une fois penchés sur l'origine et l'état de la fortune d'Opramoas. Notre héros est milliardaire, en sesterces, capable de distribuer des millions en espèces sans compromettre le moins du monde son train de vie. On peut ainsi calculer qu'il faisait partie des vingt plus grosses fortunes à Rome dans l'entourage de l'empereur. Il arrive vraisemblablement au premier rang des fortunes provinciales, et ce, semble-t-il, alors qu'il ne possède pas la citoyenneté romaine (?). Il y a là une énigme!

On a vu que M. Yourcenar le traitait de « marchand »; c'est vite dit! Rhodiapolis ne possède pas de port. Les plaines cultivables de sa *chôra* ne permettent pas de dégager des bénéfices considérables. Il est difficile d'évaluer aujourd'hui le commerce du bois, les variations du patrimoine forestier étant de forte amplitude. On sait par ailleurs que l'Égypte, jusqu'au XIX^e siècle, venait se ravitailler en bois sur la côte sud de la Turquie actuelle. Quand on entend *Rhodiapolis*, on pense à roses et à l'huile essentielle qu'on peut extraire de tonnes de pétales; aujourd'hui encore l'essence de rose se négocie très cher (j'ai visité en Bulgarie de telles cultures, mais de là à devenir milliardaire...?). Il ne faut pas négliger la production de résines par gemmage des pins et exploitation des liquidambers (encore aujourd'hui). On reste toujours surpris devant les ressources que les Anciens pouvaient dégager du milieu naturel (par exemple le caviar de bars à Caunos!). Cela dit, on retombe toujours sur les mêmes hypothèses: les mercenaires (par exemple Termessos, d'où la *stoa* offerte par Attale de Pergame dans cette ville de montagne qui a repoussé Alexandre!), les esclaves, les chevaux (?), le vin (?). On ne connaît pas, semble-t-il, de gisements de minerais précieux dans la région, mais il est possible que telle ou telle rivière ait fait le bonheur, sinon la fortune, des orpailleurs. On voit qu'il est impossible de rendre compte de l'origine de cette fortune colossale, car ce que je viens d'énumérer pourrait concerner d'innombrables cités (nous ne sommes plus à l'époque où l'on vivait sur l'or des Perses!). Opramoas est donc bien un personnage exceptionnel et le terme de « marchand » est par trop réducteur. Cet évergète est un financier (prêts à des taux usuriers?) dans toutes les acceptions du terme, un gestionnaire de première force, un politicien de grande classe, un homme généreux, solidaire, efficace, qui a marqué de son empreinte une province souvent durement touchée par les secousses sismiques, on en voit encore les traces aujourd'hui. Il est heureux que son *herôon* nous ait transmis la mémoire de sa trajectoire de vie.

15. FRÉZOULS 1985, 249 *sqq.*

Il n'empêche que l'historien critique déteste ce genre d'impasse quasi irrationnelle! Une visite du site nous conforte dans l'exploration d'une petite ville dont le faciès provincial peut être comparé à des dizaines d'autres localités, certaines nous offrant des ruines beaucoup plus spectaculaires (tombeaux, théâtres, *stoai* à deux étages, groupes sculptés, monuments très prestigieux et programmes iconographiques exceptionnels, etc.). C'est pourquoi j'ai mentionné Trysa dont l'*herôon* offre un ensemble de bas-reliefs unique au monde alors que son faciès est comparable à celui de Rhodiapolis. Décidément la Lycie est le paradis des archéologues! Que faire donc?

DE LA VÉRITÉ ÉPIGRAPHIQUE

L'historien ne doit-il pas se poser la question de la véracité de ces archives, et donc de l'authenticité de cette mémoire? J'ai souligné que tout ce corpus est réécrit. Mais qui nous assure que l'on n'a pas « forcé la note »? Certes on a rappelé le côté technique de ces archives, mention de magistrats, d'hommes politiques, de prêtres, évocation de fêtes, de calendriers, de notions politiques. Tout cela fait vrai! Si les libéralités avaient été moindres, les remerciements et les honneurs décernés au dynaste ne l'eussent-ils pas été non plus? Je ne voudrais pas traiter Opramoas et ses thuriféraires de faussaires, mais enfin les épigraphistes eux-mêmes ont déjà mis au jour de « fausses » inscriptions « historiques ». Qu'est-ce que la vérité historique? Nos exigences d'historiens ne sont pas du tout celles des Anciens. Même réécrite épigraphiquement, la lettre de Jésus au roi Abgar ne convaincra jamais l'historien de son authenticité. La découverte de la vraie croix par sainte Hélène, mère de Constantin, fera toujours sourire les archéologues, même croyants. Il n'y a donc aucune relique de la vraie croix parmi les milliers de bouts de bois enchâssés somptueusement ici et là. Dieu, le Père, est le premier épigraphiste de l'histoire du monde, a-t-on rappelé. Moïse en est le témoin direct (l'*Exode*); la perte de l'arche de l'alliance nous empêchera, hélas, toujours d'apprécier la qualité de la graphie divine. Que tout cela puisse avoir un sens pour le croyant est un autre problème, impossible à aborder ici. En résumé, la vigilance, la $\nu\eta\psi\iota\varsigma$ grecque, est une qualité indispensable à l'historien et à l'archéologue.

PRESTIGE DE L'ÉPIGRAPHIE

Je baserai ma conclusion sur ce que Jan Assmann, souvent cité dans ce colloque, écrit concernant « la mémoire culturelle » dans le monde grec¹⁶. Il m'est ici impossible de le suivre. L'auteur base son analyse sur une production littéraire (les « classiques »!), mais il oublie complètement l'énorme dossier épigraphique! De toute façon, on ne peut pas soutenir sérieusement qu'il n'existe pas de « saintes écritures » en Grèce (p. 237). D'abord nous n'avons plus que des fragments des écrivains qui ont travaillé sur les cultes. Ensuite nous avons, pour Eleusis par exemple, l'*Hymne homérique à Déméter* qui est le texte-clef pour comprendre l'institution des Mystères. Pour l'orphisme, nous avons un nombre impressionnant d'hymnes et de fragments divers, dont beaucoup nous sont parvenus sous forme de citations, ce qui atteste leur popularité. Pour Dionysos, le dossier épigraphique n'est pas en reste, avec de longues inscriptions, très précises, mises au jour dans tout le bassin méditerranéen, la côte nord de la mer Noire, et jusqu'à Rome même. Grâce à Ptolémée II et aux bibliothécaires d'Alexandrie, nous avons la LXX, et sans la LXX, traduction des rabbins juifs de Palestine, pas d'*Évangiles* et pas de christianisme. Ignorer la LXX, c'est comme ignorer Homère! Toute la patristique grecque en dépend, c'est-à-dire des siècles de commentaires le plus souvent nourris par un vocabulaire philosophique platonicien. Toute la théologie apophatique européenne repose sur la *Théologie mystique* de Denys¹⁷!

Quand Assmann prétend que l'écriture n'est pas en Grèce « la clef d'un espace officiel » et qu'on « peut dire des Grecs ce que Cicéron disait des Romains : ils n'ont *aucune mémoire publique consignée dans des archives publiques* » (p. 237), il oublie derechef les dossiers épigraphiques. Dans tous les sanctuaires grecs, les archéologues mettent au jour de très nombreuses inscriptions d'une importance capitale, notamment pour préciser les calendriers héortologiques. Les inscriptions envahissent même les sanctuaires, débordant le cadre strict des stèles, citons par exemple le mur de soutènement du temple d'Apollon à Delphes. Les archives pétrifiées d'Opramoas apportent un cinglant démenti à la thèse de l'auteur, tout comme le portique de Diogène d'Oenoanda. Onno van Nijf, qui présidait la session dans laquelle je suis intervenu, spécialiste de l'épigraphie de l'Orient hellénisé à l'époque impériale, m'a fourni un important dossier vérifiant que les deux exemples ici cités sont loin d'être isolés. Toutes ces inscriptions ne

16. ASSMANN 2010, 237–248.

17. DE GANDILLAC 1943, 177–184.

sont pas en lycien, mais en grec, et ce n'est pas par hasard ! Je m'en réjouis, car il est ainsi possible de récupérer pour la Grèce tout ce qu'Assmann écrit d'excellent sur les civilisations antiques non grecques ! Nous sommes donc bien d'accord sur le grand prestige politique et religieux dont jouit l'épigraphe « éternelle », ainsi que sur ses avantages mémoriels évitant variantes et contradictions « littéraires » (pas de codicologie en épigraphie, *of course*). La transmission de la tradition (*paradosis*) s'effectue sans divergences. A Oenoanda, Diogène fixe le canon épiqueurien tel que nous pouvons le lire encore aujourd'hui. Nous pouvons même estamper les blocs inscrits et ramener dans nos instituts, sur papier *ad hoc*, le témoignage, la preuve lithique de l'exactitude de la maxime inscrite il y a des siècles :

« Mémoire éternelle ».

OUVRAGES CITÉS

- ASSMANN, J. (2010) — *La mémoire culturelle. Écriture, souvenir et imaginaire politique dans les civilisations antiques*, traduit de l'allemand par D. Meur, Paris (éd. orig. : *Das kulturelle Gedächtnis. Schrift, Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen*, München, 1992).
- BÉRARD, C. (1988) — « La Grèce en Barbarie. L'apostrophe et le bon usage des mythes », dans CALAME C. (éd.), *Métamorphoses du mythe en Grèce antique*, Genève, 187–199.
(à paraître en 2013) — « Réception d'une ambassade en Grèce archaïque », dans *Embarquement pour l'image. Une école du regard*, Bâle.
- BORCHHARDT, J. (éd.) (1990) — *Götter, Heroen, Herrscher in Lykien*, Wien/München.
- BOYANCÉ, P. (1993) réimpr. de la 2^e éd. de 1972 — *Le culte des muses chez les philosophes grecs : études d'histoire et de psychologie religieuse*, Paris (1936¹).
- ÇEVİK, N., KIZGUT, I. et BULUT, S. (2008) — « Rhodiapolis 2007 Yili Kazilari », *Kazi Sonuçlari Toplantisi* 30/4, 297–316.
- CHEVALLIER-CASEAU, B. (2009) — « La lettre de Jésus à Abgar d'Edesse », dans HUMANN F.-M. et PÉRÈS J.-N. (éds), *Les apocryphes chrétiens des premiers siècles : mémoire et traditions*, Paris, 15–45.
- COQUEUGNIOT, G. (2005) — *Archives et bibliothèques dans le monde grec. Aspects matériels et architecturaux, de 500 av. J.-C. à 100 ap. J.-C.*, Thèse de doctorat, Université Lumière-Lyon 2.
(2008) — « Des mémoriaux de pierre et de papyrus : les fondations de bibliothèques dans l'Antiquité grecque, entre mémoire et propagande », *Conserveries mémorielles* 5, 47–61.

- COUPEL, P. et DEMARGNE, P. (1976) — « Un héros romain à Xanthos de Lycie », dans *Mélanges d'histoire ancienne et d'archéologie offerts à Paul Collart*, Cahiers d'archéologie romande 5, Lausanne/Paris, 103–115.
- CUMONT, F. (1966) réimpr. — *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains*, Paris (1942¹).
- DELATTRE, D. et PIGEAUD, J. (éds) (2010) — *Les épicuriens*, Paris.
- DESREUMAUX, A. (1993) — *Histoire du roi Abgar et de Jésus*, Turnhout.
- FRÉZOULS, E. (1985) — « Les ressources de l'évergétisme. Le cas d'Opramoas de Rhodiapolis », dans LEVEAU Ph. (éd.), *L'origine des richesses dépensées dans les villes antiques. Actes du colloque organisé à Aix-en-Provence par l'U.E.R. d'Histoire les 11 et 12 mai 1984*, Aix-en-Provence, 249–254.
- GANDILLAC, M. de (1943) — *Cœuvres complètes du Pseudo-Denys l'Aréopagite*, Paris.
- KOKKINIA, Ch. (2000) — *Die Opramoas-Inschrift von Rhodiapolis. Euergetismus und soziale Elite in Lykien*, Bonn.
- (2001) — « Verdiente Ehren. Zu den Inschriften für Opramoas von Rhodiapolis und Iason von Kyaneai », *AW* 32, 17–23.
- PEDERSÉN, O. (1998) — *Archives and libraries in the Ancient Near East: 1500–300 B.C.*, Bethesda.
- RAPIN, C. (1992) — *La trésorerie du palais hellénistique d'Aï Khanoum*, Paris.
- VIAL, C. (1988) — « La conservation des contrats à Délos pendant l'Indépendance », dans KNOEPLER D. (éd.), *Comptes et inventaires dans la cité grecque. Actes du colloque international d'épigraphie tenu à Neuchâtel du 23 au 26 septembre 1986 en l'honneur de Jacques Tréheux*, Neuchâtel/Genève, 49–60.

Bibliographie complémentaire :

- BEAN, G. E. (1989) — *Lycian Turkey: an archaeological guide*, London/New York (1978¹).
- BORCHHARDT, J. (1993) — *Die Steine von Zémuri: archäologische Forschungen an den verborgenen Wassern von Limyra*, Wien.
- BORELLA, J. (2002) — *Lumières de la théologie mystique*, Lausanne.
- BRESSON, A. (2005a) — « Avant-Propos », dans BRESSON A., COCULA A.-M. et PÉBARTHE Ch. (éds), *L'écriture publique du pouvoir*, Paris, 11–16.
- (2005b) — « Les cités grecques et leurs inscriptions », dans BRESSON A., COCULA A.-M. et PÉBARTHE Ch. (éds), *L'écriture publique du pouvoir*, Paris, 153–168.
- CORBIER, M. (2005) — « Usages publics de l'écriture affichée à Rome », dans BRESSON A., COCULA A.-M. et PÉBARTHE Ch. (éds), *L'écriture publique du pouvoir*, Paris, 183–193.
- COULTON, J. J. (1983) — « The buildings of Oinoanda », *PCPhS* N. S. 29, 1–20.

- KNOEPFLER, D. (éd.) (1998) — *Comptes et inventaires dans la cité grecque. Actes du colloque international d'épigraphie tenu à Neuchâtel du 23 au 26 septembre 1986 en l'honneur de Jacques Tréheux*, Neuchâtel/Genève.
- ROUSSET, D. (2010) — *De Lycie en Cabalide. La convention entre les Lyciens et Termessos près d'Oinoanda*, Genève.
- SCHULER, Ch. (éd.) (2007) — *Griechische Epigraphik in Lykien: eine Zwischenbilanz. Akten des int. Kolloquiums München, 24–26 Februar 2005*, Wien.
- WÖRRLE, M. et ZANKER, P. (éds) (1995) — *Stadt- und Bürgerbild im Hellenismus*, München.

Sources des illustrations :

Fig. 1 : Reconstruction du naiskos. D'après KOKKINIA 2000, Beilage 1, Übersicht.

LAYERS OF CORPORATE MEMORY IN THE SANCTUARY OF DEMETER AND KORE IN ELEUSIS¹

MARIETTA HORSTER

Mayence

Athens seems to be the perfect example for a variety of topics in the study of *lieux de mémoire*². The city offers impressive ancient monuments in the context of a modern city; a ‘real’, imagined and/or written history in classical, medieval and modern times from Thukydides in the 5th century BC to, e.g., Ferdinand Gregorovius in the 19th century³; and an outstanding history in philosophy, literary innovations and traditions⁴. What seems to be of more importance for

1. Aspects of this subject have been presented orally at the University of Reading, the Humboldt Universität Berlin, and the Universities of Giessen and Heidelberg. The article is the revised version of the conference paper presented in Lausanne. The findings are part of the DFG-funded research project ‘Religiöse Funktionsträger’ in the context of DFG-Schwerpunktprogramm 1209: ‘Die hellenistische Polis als Lebensform’.

2. An overview is given by Anne GANGLOFF in her introduction to this ECHO volume. DIEFENBACH (2007, 2–17) discusses the various conceptions and practical use of the notions ‘Erinnerungsräume’, ‘lieux de mémoire’, ‘soziale Räume’ (socially defined places and spaces) and their difference from the concept/usage of the notion of collective memory and its use for the construction of (social, national, ethnic) identities. Cf. the brief and general remarks on Greek examples of such ‘lieux de mémoire’ by SCHADE 2011.

3. GREGOROVIVS 1889 and e.g. HERZFELD 1982 on the construction of a Greek national past in the late 19th century, the shaping of the image of modern Greece under the influence of Western European ideas, and the role of Greek intellectuals and folklorists like Nikolaos Politis (1852–1921) in the creation of the memory of a Greek past and present.

4. Apart from the presence of the philosophical schools of Plato (Academy), Aristotle (Lycæum) and the later ones in literature, Raphael’s fresco *Scuola di Atene* (c. 1510) in the ‘Stanze’

the notion of cultural memory and places of memory, however, is that the real and imagined city of Athens has had an enormous impact on the formation and perception of what was and is thought of as the roots of Western civilisation, of what is 'classic' and 'classical' – classical mythology, classical architecture, classical literature but also, at a colloquial level, the classical beauty, and so on⁵. This paper concentrates on another, perhaps less eye-catching aspect of Athenian culture and its commemoration and representation: the use of stone and bronze as material for the permanent commemoration of members of the city's elite in a sanctuary from the classical period to imperial times.

The still very impressive Akropolis of Athens houses the ruins of the Athena Polias sanctuary, the Athena Nike temple at its Propylaea, and the remains of several other temples, altars and votives dedicated to Athena and other deities. One of the sanctuaries which had a place on the Akropolis was the Braurion, an affiliate sanctuary of the important Artemis sanctuary in the Attic deme of Brauron⁶. In his description of the Akropolis, Pausanias notes *inter alia* that a famous statue of the Trojan horse made by Strongylion in the late 5th century and a beautiful statue of Artemis by Praxiteles (mid-4th century) were on display in the Braurion. Another votive statue made by Praxiteles was set

of the Vatican's Apostolic Palace is the best visual representation of the emblematic character of Athens as an intellectual 'lieu de mémoire'. On the emblematic value of Raphael's *Stanza della Segnatura*, see GOMBRICH 1972, 85–101 and MOST 1999.

5. The significance of the traditional (and modern) Western idea of Athens in all kinds of modern categories, judgements and interpretations of the world of things and ideas was diagnosed and radically criticised by BERNAL (1987) as a Eurocentrism based on Athens and integrated into a Greco-European narrative, promoted by authors of the 5th century BC to modern authors of the 20th century. For reactions to BERNAL's theory of the Egyptian or Afro-Egyptian roots of Greek and hence Western civilization, see LEFKOWITZ 1996 and ROGERS 1996 (surveys of the issues discussed), MORRIS 1996 (on the reshaping of facts and history via modern prejudices and/or political power), VERMEULE 1996 (a short but devastating criticism of BERNAL's theory and methods). Apart from the understandable rejection of the label 'Afrocentrist' for BERNAL and his theory, the later criticism (e.g. by BERLINERBLAU 1999) of M. R. LEFKOWITZ, G. M. ROGERS and others is not convincing.

6. The documentation of the Athenian officials chosen as *epistatai* in the 4th century BC was presented at the Braurion on the Akropolis and not at the main sanctuary outside the city in Attica. The Braurion was a place where the inscribed inventories (e.g. *IG II²* 1518, 1524) could be inspected by the people who had elected the *epistatai* (the Athenian *demoi*) and by people who were probably supposed to be impressed by the wealth of all the sanctuaries and the power of the Athenian deities (foreigners or representatives of allied cities). On the Braurion inventories see TRÉHEUX 1988.

up by family members for Chairippe, priestess of Demeter and Kore⁷. It was dedicated to the goddesses in another famous affiliate temple, the Eleusinion, located in the Athenian Agora⁸. The Eleusinion served the cult personnel of the sanctuary of Demeter and Kore in the Attic deme Eleusis as a ‘base’ for their ritual activities and obligatory presence at festivals, sacrifices and processions in the city of Athens⁹. It was also a prominent place where material honours for the cult personnel were put on display and preserved over a long period of time, where votives were offered and deposited by Athenians, and where copies of cult regulations and a selection of other important documents relating to the cult in Eleusis were published in stone – for public display in the city itself¹⁰. The so-called ‘Great Catalogue’ from the Eleusinion in Athens, which probably dates to the late 2nd or early 3rd century AD, sets out the names of more than 100 persons connected to the Eleusinion (either male initiates or a list of *genos* members), illustrating the importance of this location in the heart of the city at that time¹¹. In addition, the catalogue arrangement may show that, in the later imperial period, the sanctuary in Eleusis was dominated by the Eumolpid *genos* of priests and priestesses (hierophant, exegete and perhaps the female priestess called hierophantis), whereas the *genos* of the Kerykes with its cult officials for the Eleusinian cult (dadouch, hierokeryx, the altar priest), preferred the City

7. Paus. 1.23.7–8; for Praxiteles’ statue of Artemis Brauronia in the Braurionion, see CORSO 2010, 18; for that of the priestess Chaerippe in the Eleusinion, see CORSO 2007, 202 f. with further references. The inscribed base of Hymettian marble was published by ORPHANOU-PHLORAKE 2000–2003 (not in *SEG* so far).

8. For the Eleusinion see MILES 1998.

9. SOURVINOU-INWOOD 2003, 26: the Eleusinian cult was ‘ritually and mythologically’ connected with the city of Athens and all its territory; this cult has a ‘double nature’ because it was ‘an integral part of Athenian polis religion and at the same time a restricted cult accessible through initiation by individual choice’. For the festivals in Athens and the presence of cult personnel in the city, the procession from Athens to Eleusis, the Eleusinian festivals of the Lesser and Greater Mysteria with their invocation of Kore, ritual search, sacred drama, mystery in the Telesterion and initiation, see SOURVINOU-INWOOD 2003, 28–41.

10. CLINTON (1980) published an inscribed law (or decree) of the mid-4th century BC concerning the mysteries of Demeter and Kore in Eleusis that was excavated in the City Eleusinion. In CLINTON 2003, 60, he assumes that (at least in the classical period) the preliminary ritual of *muesis* could take place either in the sanctuary in Eleusis or in the City Eleusinion. For the decrees and other kinds of official documents set up in the Eleusinion, see MILES 1998, 64–66, and the list in the Catalogue.

11. *IG II²* 1999 + 2003 + 2339 + MILES 1998, inv. 6889 = *SEG XXIV* 200, cf. MILES 1998, cat. 65 (short description). MILES 1998, 207 (note to cat. 65) speaks of ‘Eleusinian dignitaries’.

Eleusinion as a place for display and documentation¹². The priestess of Demeter and Kore (of the Philleid *genos*) is well attested in both the principal and the affiliate sanctuary, perhaps with a slight preponderance in the Eleusinion¹³.

While it would be an attractive challenge to present a comparative view of the permanent presence of honorands on inscribed stones in the city (in the Akropolis and/or the Eleusinion) and in a major sanctuary in Attica (the sanctuary in Eleusis) in a given period, as it promises to give an impression of the variety in the ways prominent cult places were used as *lieux de mémoire* for the elites of the city, the Roman province and the Imperium Romanum, unfortunately the differences in quantity and kind of the inscriptions preclude any such presentation in a brief compass¹⁴. In addition, in recent years the re-use of classical and Hellenistic votives and honorific monuments on the Akropolis in the imperial period has been discussed along various lines of enquiry¹⁵. The phenomenon of re-use, so well attested on the Akropolis, is of little importance in the sanctuary at Eleusis which will be investigated in this paper. The choices about how to use history and tradition were completely different in the sanctuaries of the Akropolis and of Demeter and Kore in Eleusis. Both were principal sanctuaries of Athens, both had an international reputation, both became important sites of display and representation for the Romans, but one was at the

12. PARKER 1996, 293–297 on Eumolpids, 300–302 Kerykes, 316 Philleidai. GEAGAN (1979, 110) interprets the headings of the catalogue as a sign of dominance by the Kerykes *genos* in the Eleusinion in the late second/early third century. He argues for a date shortly before the *Constitutio Antoniniana*, with discussion of most of the arguments of Simone FOLLET and others for a later date. For editions of the text and its reconstruction, which is mainly based on the work of D. J. GEAGAN and J. H. OLIVER, see the previous note.

13. One of the earliest attestations of the priestess of Demeter and Kore is a votive set up in the Eleusinion, c. 450 BC, *IG I³ 953* = MILES 1998, cat. I 1; in the 4th century BC, a base for a portrait statue of an Athenian priestess of Demeter and Kore was set up in the Eleusinion, *SEG XVI 160* = MILES 1998, cat. I 3. In the 2nd century BC, an inscribed text put up in the Eleusinion honours a priestess for her personal involvement in necessary repairs and renovations, WOODHEAD 1997, cat. 277 = MILES 1998, cat. I 35. One of the honours described is a painted portrait similar to the portraits of other priestesses in the Eleusinion. For more dedications and attestations of their presence in Eleusis and the Eleusinion in the city, see CLINTON 1974, 68–76.

14. Shifts in the preferred place for offering and publishing dedicatory monuments to Athena have been analysed by GEAGAN 1996, cf. similarly ANEZIRI 2010 (whose study is based on the catalogue of MÜLLER 2010). On a shift in the places where decrees of *boule* and *demos* were set up from the Akropolis (dominant in the 5th and 4th centuries) to the Agora with the Eleusinion (Hellenistic period) and other places like the Asklepieion, see LIDDEL 2003.

15. SHEAR 2007, KEESLING 2010, KRUMEICH 2010.

heart of the political city, while the other was at its periphery and was a place of local significance.

THE SANCTUARY OF DEMETER AND KORE

The choice of the sanctuary of Demeter and Kore for the investigation of a *lieu de mémoire* and its creation has two main reasons: the well-attested continuity in the use of this space as a cult-centre from the archaic period into Late Antiquity, and the well-published mass of inscriptions from the 5th century BC through to the 4th century AD¹⁶. In addition, this sanctuary offers the possibility to look for the presence, representation and social construction of various groups: first and foremost the institutions and citizens of Athens and of the deme Eleusis, the initiates, and the priests, priestesses and cult personnel who are mentioned in these Eleusinian inscriptions¹⁷. Therefore, the following analyses focus on the symbolic systems of ‘civic’ representation, contrasted to and combined with that of ‘religious’ performance (including administration) in the Attic sanctuary of Demeter and Kore at Eleusis.

The continued presence of inscribed stones of the classical and Hellenistic period in an Athenian sanctuary of the imperial period demands that we take a closer look at what was on simultaneous display in a given period, i.e. which inscriptions and monuments of earlier periods were present and prominent in the Eleusinian sanctuary of the imperial period.

It is reasonable to assume that, apart from loss by destruction or reuse in late antique and later times, the surviving inscribed monuments of the imperial sanctuary at Eleusis are the result of several processes of selection and clearing, ordered by the hierophants or other authorities of the sanctuary whenever the sanctuary precinct became too crowded or ‘chaotic’. Therefore the surviving monuments are not only the result of survival by chance but also of survival by choice. However, the changes in the appearance of this large sanctuary, with its long architectural history of buildings, places, spaces, and traffic patterns, should be considered together with these changes in the visual appearance of the objects on display. The overall impression resulted from the combination of this architectural environment in combination with the large and small votives,

16. The inscriptions of Eleusis are assembled and edited by CLINTON 2005 and 2008, with edition in 1.1, plates in 1.2 and extensive commentary in volume 2.

17. On the social construction of priests and cult personnel, see HORSTER 2012a.

the colours and forms, but also the weather and temperature, noise, voices and light conditions, the rituals and sacrifices that took place, and of course from the number of initiates and pilgrims present, and the presence of priests and priestesses and other cult personnel.

Intentional selection processes of what was allowed to be on display in the sanctuary and what was to be taken away or rearranged, were one way of creating a new environment and cultic display. The visual aspects may have been especially strong, but the overall impression that was created also reflected changes in 'content': in the case of the votives, for example, the men or women whose votive was allowed to remain on display in the sanctuary had a specific status, and they were honoured by a specific group and for a specific reason, whereas another man (or woman)'s votive had been taken away. Every new small votive added a new aspect to the already quite crowded places and spaces outside the buildings, at least in one of its corners. In addition, the overall physical patterns of the inscriptions on display changed, as did the ways in which the content – mainly votives for deities, honours for a benefactor of the deme or the sanctuary, or the commemoration of boys or girls who had been hearth initiates – was expressed in inscribed monuments from the 4th century BC to the 3rd and 4th century AD.

As regards the character of the inscribed text over the centuries, the most obvious change is from honorific decrees on stelai to honorific inscriptions on statue bases bearing portrait statues. In addition, there are changes concerning the individuals and groups involved in the construction of memories in stone and in the creation of religious and civic symbolic systems. Examples are the shift from a focus on the deme Eleusis to a political emphasis on the territory of Attica, or the increasing presence of women and children in the inscribed texts from the late Hellenistic to imperial period.

PRIESTS AND CULT PERSONNEL IN THE SANCTUARY

The sanctuary is a place where sacrifices¹⁸ and other rituals take place and where votives are deposited as offerings to deities, but it is also the site of the daily presence, display and commemoration of humans – the living as well as the dead. In addition to worshippers, priests and cult personnel, officials and institutions of the polis, individuals and private groups also engaged in the process of creating

18. EVANS (2002) claims that animal sacrifices did not take place in the Eleusinian sanctuary.

and recreating a religious surface covered with texts and images. It is a well-known and accepted paradigm that the ancient and modern construction, deconstruction and re-construction of Athenian history are culturally determined. It is also accepted that priests and officials take on different roles in religious life, and that citizens and metics, women and men have different roles in ancient cults¹⁹. However, ancient and modern constructions of these roles in classical and Hellenistic Athens are far from unanimous, not only in general outline but also in detail.

Apart from the prominent role of the priests and priestesses at public prayers, processions and sacrifices, several cultural practices underlined and enhanced their status, such as a distinctive garment, the right to sit on special, reserved, public seats in the theatre of Dionysos, or a decree honouring a priest passed by the assembly and the council or by one of the subdivisions of the *polis* and the honours cited in such decrees, especially the golden crowns and the financing of the crown, the sacrifice and the publication of the decree in a prominent place so that everyone might read it. There were quite a lot of visual means by which priests and cult personnel could be represented in a sanctuary. E.g. Pausanias (1.26.1) informs us that an ancient wooden picture in the Erechtheion on the Akropolis represented a priest and his ancestors, and at the beginning of the 2nd century BC, an inscription found in the City Eleusinion mentions painted portraits of former (Demeter) priestesses exhibited in that affiliate sanctuary²⁰. Of the many statues of priests and priestesses which may have existed, only a few are still extant. The inscriptions on statue bases naming priests or priestesses as honorands sometimes make it possible to identify the statue in stone (bronze statues are preserved even less often) that was connected to the inscription: in most cases the priests and priestesses were represented as male and female citizens and not as 'priests' or 'priestesses'. Neither a specific garment

19. On the role of metics in Athens, see MEYER 2010 (mainly concerned with the 4th century BC), WHITEHEAD 1977, 86–89, on the role of the metics in Athenian religion. See HORSTER 2010 for a discussion of the role of women in the religious life of classical Athens. SOURVINOU-INWOOD (1995, III) argues against the often overestimated role of women's seclusion, claiming the reverse of the standard view: 'While in one particular public sphere, religion, women were complementary and equal to men, in the private, in the *oikos*, they were unequal and subordinate to the head of the household, even in religious matters.' For women, esp. priestesses and female cult personnel in Athens from the Classical to the imperial period, see TURNER 1983, 232–382 and CONNELLY 2007, *passim*.

20. WOODHEAD 1997, cat. 277 = MILES 1998, 35, the priestess Satyra is honoured for financing necessary repairs in the sanctuary.

nor other attributes or gestures showed them as ‘priestly’ citizens. Both vases and other media, especially the funerary reliefs from classical Athens and e.g. Hellenistic Smyrna, honour and remember a priest or priestess with a specific priestly iconography: for a male priest a specific garment, a long sacrificial knife, sometimes a crown and, for a priestess, most often the temple key²¹. However, civic institutions, family members and cultic groups seem to have preferred to honour a priest or a male or female cult attendant with a statue without that specific iconography. The statues (and perhaps other ways of visually representing cult personnel in the sanctuaries) therefore seem to have referred mainly to the priest’s civic role as responsible citizen – just as, in the same or at least a similar manner, other honoured men and a few women were represented through their honorary portrait statues in public places and sanctuaries. The explicit and visible approval and reward for a priest’s commitment and special diligence in the fulfilment of his or her duties were part of the public acknowledgment of the priests’ social and political role as citizen²².

Any discussion of a specific Athenian sanctuary as a *lieu de mémoire* with layers of the memory of several hundred years of civic display through inscribed votives, decrees and statue bases (often votives) must therefore keep in mind that, even if the text mentions the civic and political function or role of a person, e.g. the *strategos*, the benefactor, the *epimeletes*, the priest or the priestess, at least the sculptural representations from classical to Hellenistic times did not differ much, whereas it was the individual portraits, and, even more, the words that marked differences. The name, patronymic and often the deme of the honorand are mentioned, the office, liturgy and benefaction are described, though often not very explicitly. From the late 2nd century BC on, the family tradition of the honorand is often given a place in the text; special mention is made of those family members who themselves were active, praiseworthy, engaged citizens.

21. See MANTIS 1990 and CONNELLY 2007 for the iconography, ZANKER 1993 for the Smyrna reliefs, HORSTER 2010 for further literature on the iconography and representations of female priests in classical Athens.

22. The representation of priests and priestesses on votives by words and/or images as well as on funerary monuments was the individual response to this social role.

INSCRIBED MONUMENTS IN THE SANCTUARY OF DEMETER AND KORE
IN ELEUSIS

Within the deme Eleusis, this sanctuary was the most prominent place and the one generally preferred for publication by political institutions, as well as being the most attractive place for private permanent commemoration.

A short overview of the dissemination of the various types of extant inscriptions over time will therefore be given here, followed by a survey of the visual presence of verbal references to individual priests, priestesses and cult personnel through inscribed monuments: in decrees, in the honorific inscriptions on the bases of statues of priests and priestesses, as well as in references to them in other inscriptions in their sanctuary²³. Finally, the way in which female priests were commemorated, compared to the male priests and cult personnel in Eleusis over the centuries will be highlighted.

A quantitative classification of the inscriptional material gives an idea of the textual evidence found in the sanctuary, and makes clear, even through this kind of superficial overview, that it is possible to detect changing representational forms in stone, and hence layers of memory, both corporate and civic, in the Eleusinian sanctuary.

Some 650 intact or fragmentary inscriptions have been found in the sanctuary of Demeter and Kore. Most of the inscribed monuments were found in the area between the Greater Propylaia of the imperial period and the Telesterion that existed from classical times.

The careful and cautious dating of the inscriptional material undertaken or documented by Clinton is the basis for the following table of its distribution across the centuries:

23. This investigation is based on CLINTON's 2005 and 2008 publications, including the edition of the inscriptions of Eleusis. The dates are taken from CLINTON 2005, the numbers, and therefore the responsibility for any errors, are my own.

<i>Period of time</i>	<i>Number of (the many) fragments and (few) intact inscriptions</i>
5th century BC	c. 50
4th century BC	c. 110 (including the building accounts)
3rd century BC	c. 40
2nd century BC	c. 45
1st century BC	c. 45
1st century BC to 3rd century AD	c. 95 ¹
1st century AD	c. 70
2nd century AD	c. 140
3rd century AD	c. 45

FIG. 1. — *Inscriptions at Eleusis.*

Not all are known to have come from within the sanctuary. The numbers given are approximate, to reflect that, for some inscriptions, CLINTON gives the findspot and/or the dates or periods of time with a question mark. For the classical and Hellenistic period, the inscriptions are sometimes dated to 'end of / beginning of' vel sim.; the choice of the attribution in Fig. 1 to one of the two possible centuries generally follows the earlier date.

1. 1st century BC-2nd/3rd century AD: c. 15, 1st/2nd century AD: c. 30, 1st-3rd century AD: c. 20, 2nd/3rd century AD: c. 30 inscriptions.

Votives offered by initiates as well as laws and decrees of the Athenian people regulating the fees to be paid by the initiates, the perquisites of the priests and members of the *gene* (and similar issues) dominate the inscriptional evidence of the 5th century BC²⁴. No individual priest or cult attendant is mentioned by name in the surviving c. 50 stones. In the 4th century, around sixty building accounts, inventories and building contracts are presented on *stelai*²⁵. They represented in written text that the sanctuary and its goddesses were: powerful

24. Laws and Decrees: c. 510/500-470/460 BC: *IG I³ 231 = IEleusis 7*; *IG I³ 5 = IEleusis 13*; *IG I³ 6 = IEleusis 19* (copy found in the City Eleusinion). Of the second half of the 5th century BC: *IG I³ 78 a&b = IEleusis 37-39*.

25. *IEleusis 136-179: inter alia* accounts of the *epistatai* *IG II² 1673-1676*, building contract *IG II² 1681* and inventory *IG II² 1547*.

and rich, attractive and modern and at the heart of the Athenian *polis*. Many Athenian *epimeletai* and other officials took over responsibilities for the sanctuary, as attested in the case of its rebuilding and enlargement, in which craftsmen from all over Attica took part. These documents form a distinct category in their content and format that is not otherwise found in the earlier 5th or in the following centuries in Eleusis.

HONORIFIC DECREES OF THE PRE-ROMAN PERIOD

The honorific decrees of various civic bodies are also exhibited in the form of *stelai*, some of which have reliefs in the pediment of the marble slab²⁶. Only a few of these decree *stelai* have one or more crowns carved in relief above, below or within the text²⁷, a phenomenon often found on the *stelai* of the early to mid-Hellenistic period and on the statue bases set up in honour of a male citizen in the late Hellenistic and Roman period. The honours of the city or of civic groups or subdivisions are now presented by a much shorter inscribed text than the full text-decrees of the classical and early Hellenistic periods. In addition, apart from a wide variety of votives in stone, the stone inscriptions are markedly dominated by monuments connected with honorific portrait statues, set up not only by civic institutions but also by family members (see below).

The numbers above make clear that, as concerns the inscribed texts in stone, the sanctuary's distinctive places, the open spaces, paths and buildings of the later imperial period were dominated by inscribed monuments of the 2nd century AD, with the many others of the imperial period coming next in quantity. Concentrated in only a few places, the documents of the 4th century BC probably had no impact on the visual impression made by the sanctuary as a whole.

26. Document reliefs from Eleusis: *IG I³ 79 = IEleusis 41 = MEYER 1989, A 5; IG II² 209 = IEleusis 78 = MEYER, A 78 = LAWTON 1995, No. 35; IG II² 1187 = IEleusis 99 = MEYER, A 133 = LAWTON, No. 127; IG II² 1190 = IEleusis 74 = MEYER, A 148 = LAWTON, No. 161; IG II² 1193 = IEleusis 80 = MEYER, A 117 = LAWTON, No. 152.*

27. Crowns in relief, 4th century BC: *IG II² 1188 = IEleusis 72* (decree of the Eleusinians, copy? – not from the sanctuary); *SEG XXXVIII 103 = IEleusis 85* (decree of the Eleusinians, copy? – not from the sanctuary); *IG II² 2969 = IEleusis 92* (honorific dedication); 4th–3rd century BC: *IEleusis 119* (text on statue base); 3rd century BC: *IG II² 2971 = IEleusis 195* (honorific dedication); 2nd century BC: *IEleusis 225* (honorific dedication); *IG II² 3463 = IEleusis 226* (honorific dedication); *IG II² 2944 = IEleusis 236* (honorific dedication); 1st century BC: *IG II² 3220 = IEleusis 267* (statue base); *IG II² 3219 = IEleusis 274* (honorific dedication); *IEleusis 282, 283* (statue bases); 1st of 2nd century AD: *IG II² 3567 = IEleusis 394* (honorific dedication).

However, most of the approximate numbers of conserved inscriptions given above share broad characteristics in a given period, either in content or in form²⁸.

A sanctuary of a cult that was supervised, administered and/or mainly financed by the *polis* ('public' cult, *polis* cult) was not only a site of worship and cult but also the main place for *polis* and deme, or local public or privately organised groups, to publish their decrees and other important texts found worthy of permanent commemoration. However, for these important texts, which were usually presented on a stele, a major change had occurred by the 2nd century BC; in the 1st century BC and the following period of Roman domination they are a negligible text group, at least in inscribed form and especially among texts displayed in sanctuaries²⁹.

Before the 'end' of that form – the large flat stele – and of inscribed content in which the written word itself was a major feature of self-presentation by *demoi* and *boule* (and a few other groups), the honorific decrees as a specific group of texts within the decrees were predominant for around two hundred years.

<i>Period of time</i>	<i>Number of honorific decrees in Eleusis</i>	<i>Absolute number of inscriptions in Eleusis</i>
5th century BC	1	c. 50
4th century BC	c. 20 + 5	c. 55 (not including building accounts etc.)
3rd century BC	c. 20 + 4	c. 40
2nd century BC	c. 10	c. 45
1st century BC	2 or 3	c. 45
1st–3rd century AD	? 3 fragments	c. 370

FIG. 2. — *Honorific decrees in Eleusis.*

28. Content: decrees and other documents concerning Eleusis and the sanctuary issued by the *demoi* and *boule* of the Athenians, by the deme Eleusis or other groups, a few lines of honours written on votive statue bases erected by institutions, groups or family members, other votives – which often tell us very little. There are variations and developments in form in the sanctuaries: *stelai*, statue bases, reliefs on votives or decrees, different types and iconographic variations of statues, or e.g. differences in gender or age represented by the statues borne by the inscribed statue bases.

29. SCHMALZ (2009) collected 11 public decrees and documents of the Athenians for the period of Augustus and the Julio-Claudians, and 24 prytany decrees of that period. The more than 250 other inscribed texts for that time span in which names of Athenians are mentioned are mostly dedications, catalogues and lists of various character.

In the 4th century, at least eleven of the decrees were set up by the deme of the Eleusinians, two or three by the tribe Hippothontis, at least two by the *gene*, and the institutions of the Athenian *polis* are twice the issuing body (including once together with the Eleusinian deme). The honorands consisted of around five winners in contests (Thargelia, Dionysia etc.) and five or six benefactors of Eleusis and/or the sanctuary of Demeter and Kore in the deme Eleusis. Only three officials are honoured in the 4th century: the hierophant Hierokleides – thus a priest of the Eleusinian sanctuary – and two men who were responsible for the defense and military strength of the Athenians with their sanctuary in Eleusis, namely the peripolarch Smikythion and the *strategos* Derkylos³⁰.

In the 3rd century, the mass of the published decrees are no longer issued by the Eleusinians. Of the decrees issued by the Athenians (*demos* and *boule*) in honour of a person, five have survived (one was issued together with the Eleusinians); groups of soldiers vote and publish twelve of the ‘decrees’³¹, of which one was approved by the Eleusinians. In addition to the two already mentioned, four honorific decrees were voted by the Eleusinians, two by the *gene* responsible for the cult in Eleusis. The honorands were mostly officials of the Athenians: of these fourteen officials, four were *epimeletai* of the mysteries³², seven were *strategoï*³³, with one each for a *tamias*, *grammateus* and hierophant, the last of these being Chairetios who was honoured by two *gene*, the Kerykes and the Eumolpides in 225 BC³⁴. Only one (probably two) of the many known honours for foreigners (including kings) which were exhibited in stone in the city are known from 3rd-century Eleusis³⁵.

30. The hierophant Hierokleides is honoured by the Eleusinians in the mid-4th century. The inscribed decree was probably published in two places, the one found on the Akropolis, *IEleusis* 72 = *IG* II² 1188, and another lost one in the Eleusinian sanctuary. The peripolarch Smikythion is honoured by the Eleusinian *demos* c. 340/335, *IG* II² 1193 = *IEleusis* 80, the *strategos* Derkylos probably in 319/318, *IG* II² 1187 = *IEleusis* 99.

31. Honours (of soldiers and various institutions) for *strategoï* and other military officials in the 3rd century BC, e.g. *IG* II² 1285, 2971 = *IEleusis* 194–195 for Demetrios, *IG* II² 1299 = *IEleusis* 196 for Aristophanes, *IG* II² 1305 = *IEleusis* 197 for Thrasykles. See OLIVER 2007, e.g. 180f. for this kind of honorific inscriptions found especially in the fortress-demes like Rhamnous, Sounion and Eleusis.

32. *Epimeletai* of the sanctuary are not priests but were elected every year by the *demos* of the Athenians. Third century decrees in their honours are: *IG* II² 661 = *IEleusis* 181; *IG* II² 683 = *IEleusis* 192; *IG* II² 807 = *IEleusis* 202; *IG* II² 847 = *IEleusis* 208.

33. See above note 31 with some examples.

34. The hierophant Chairetios: *IG* II² 1235 = *IEleusis* 201; the *grammateus* Dionysios *IG* II² 1272 = *IEleusis* 182; the *tamias* of the *stratitikon* Sosikrates *IG* II² 1304b = *IEleusis* 184.

35. King Antigonos (years 245–243?) *IG* II² 1280 = *IEleusis* 193; the benefactors Philonides of Laodicea and his sons (not from the sanctuary, probably a second text in Eleusis?) *IG* II² 1236 = *IEleusis* 221.

In the 2nd century BC the number of extant inscribed honorific decrees in Eleusis dropped by more than half. Three of the nine or ten honorands were officials, namely one *demarchos* and two hierophants³⁶. The issuing institutions were the Athenian *demos* and *boule* (three), the Eleusinians with two and the *gene* two or three.

Although the low number of two or three decrees has lost all significant explanatory value, it is worth noting that the two men honoured in the 1st century BC were both active in the context of cult and festivals, the dadouch of the Eleusinian sanctuary and an *epimeletes* of the Dionysiac *technitai*.

This quantitative development can be summarised thus: Of the c. twenty-five honorific decrees in the 4th century BC, most were voted by the Eleusinians, most often for victors and benefactors of the deme and the sanctuary; in the 3rd century BC the military aspects predominate with groups of soldiers honouring *strategoï* and other leading military officials; in the 2nd and 1st centuries BC and the imperial period, the few honorific decrees allow no conclusion in detail but, in general, we see the evident decline of the monument type of the honorific decree inscribed on a stele. Neither the variation in quantity over time nor the differences in emphasis on the issuing body, the honoured persons or the way in which honours are presented (stele with decrees, statues with inscribed bases) is a matter of pure chance. At least in a sanctuary like Eleusis, where the absolute number of preserved inscriptions is quite high and fairly consistent over several centuries, it is both possible and methodologically acceptable to draw conclusions from the distribution pattern of the types of inscriptions.

One may therefore read the form and content of the surviving honorific texts in the Eleusinian sanctuary as follows: the fifth century is represented by the laws and decrees of Athens regulating the mystery cults, proof of their early and long tradition and of the importance of cult and deme. The 4th century presents a strong deme Eleusis which honoured benefactors and victors in competitions. The late 4th century and early Hellenistic period is represented by *stelai* that bear witness to the fight for *autonomia* and *eleutheria* against the Macedonians by all Athenians including the fortress at Eleusis, with a focus on the military aspect in the 3rd century BC – at least this is what a guided tour in the sanctuary in the 1st and 2nd centuries AD could have made of all the honorific monuments for *strategoï* and the decrees and dedications by Athenian soldiers and ephebes.

36. IG II² 949 = *IEleusis* 229 demarch Pamphilos; SEG XXII 124 = WOODHEAD 1997, cat. 306 = *IEleusis* 233, IG II² 1045 = *IEleusis* 234 (not from Eleusis, copy?) both decrees concerning the hierophant Aristokles.

The decision to leave these inscribed monuments as examples of piety and civic continuity in the time of the Macedonian threat creates a specific vision of the past in the imperial period, when these monuments were still standing and readable.

After this pre-Roman past began a Roman dominated period in which the sanctuary received many votives, and many of the initiates, cult-attendants and other officials who took over duties administering and organising the cult of the Goddesses were honoured by their families, and sometimes by public institutions, for their piety and benefactions.

THE RISE OF THE HONORIFIC PORTRAIT STATUE WITH INSCRIBED BASE

The inscribed honorific decree as one type of honour³⁷ and representation was superseded by statue bases and larger votive monuments of honorific character in the later 2nd century BC and in Eleusis it was replaced almost completely by the portrait statue with inscribed base in the imperial period. These statues with bases were most often presented in the sanctuary explicitly as a votive to the two deities, Demeter and Kore.

In the imperial period the selection, choice of votives and inscribed monuments of the earlier periods that were left when clearing the sanctuary of earlier monuments both presented and created different layers of an imagined history of Eleusis, of Athens and of the role of the sanctuary of Demeter and Kore and the representatives of this cult, namely the priests and priestesses, young cult attendants and *epimeletai* for the procession and festivals.

THE PRESENTATION OF MALE AND FEMALE PRIESTS AND CULT ATTENDANTS

The following discussion does not include all the known priesthoods and cult offices attested in the inscribed evidence but concentrates on the three prominent priesthoods and the young cult personnel³⁸. The priestess of Demeter and

37. See e.g. the honours voted for the hierophant Hierokleides: the decree, its publication, a golden crown worth 500 drachmas and *ateleia* on his property in the deme, *IG II² 1188 = IEleusis 72*.

38. CLINTON (1974) presents the sources connected to the various priesthoods and cult-attendants.

Kore, the hierophant and the dadouch are the most important priesthoods in this cult. From the 5th century on, these three priesthoods are mentioned in several laws, decrees and regulations for the administration of the cult and its finances, the procedure and performance of the sacrifices, the organisation of the processions, and some (arcane) rituals in the context of the Mysteries. As demonstrated above, apart from the hierophant and the elected *epimeletai* of the sanctuary, honorific decrees by various institutions and groups found in the sanctuary honour men who were not connected to the Mysteries or the worship of Demeter and Kore in official functions.

According to the literary sources, and underlined by the number of the individuals known through inscriptions, the hierophant, drawn from the *genos* of the Eumolpidai, seems to be the highest priest in the administration of the sanctuary³⁹. The concealment of his personal name, the hieronymy, starts only around the end of the 2nd century BC⁴⁰. Together with the priestess of Demeter and Kore, the hierophant was responsible for the sacrifices. Twenty-two individual hierophants are known from the 5th to the 1st century BC, and nineteen are documented in the sources for the imperial period. Two hierophants are known to have been honoured *inter alia* in the form of inscribed decrees in the 4th and 3rd century BC⁴¹.

In contrast to the honours for the outstanding individuals elected to be hierophant, no such decrees, by any institution or group, are known for any other priest in the sanctuary except one, a dadouch honoured by a decree at the end of the 1st century BC⁴². Following the Hellenistic tradition of hieronymy

39. From the imperial period the attestations are Poll. 1.35 (mid-2nd century AD) with a probably hierarchically organised list of the cult officials and from AD 131, regulations of the Koinon of the Panhellenes, *IG II²* 1092 l. 25 ff. with a different hierarchy which concerns the panhellenic context in Athens and not the inner-eleusinian cult hierarchy. The term 'hierophant' was in itself a mark of the Eleusinian Mysteries and religious authority, e.g. the Deinomenid-dynasty of the tyrants of Gela took their religious authority of the priesthood of hierophants, Hdt. 7.153. At the time of the Mysteries, he observed chastity and he alone was allowed to enter the Anaktoron. He then took the *hieria*, the secret objects, and showed them to the initiates. He was assisted by two female hierophantids, who are attested on inscriptions only in the imperial period.

40. The hieronymy might be a reaction to the challenges of new hierarchies in civic careers as well as to the new, pseudo-historicising role of Athens and the Mysteries in the global world of Hellenic monarchies and Roman authorities. Similar phenomena are attested for other Athenian cults only later in the imperial period. At that time, this specific expression of the sacredness of the hierophant may have become a model.

41. See above on Hierokleides in the mid-4th century BC, and Chairētios in 225 BC.

42. The dadouch, drawn from the *genos* of the Kerykes, seems to be the only male priest who had a house in the sanctuary, as had the priestess of Demeter and Kore and the female

for the hierophant, the dadouch also observed hieronymy, but this was adopted only later, sometime in the 1st century AD⁴³. Of the thirty-two attestations, eighteen held this lifelong priesthood in the period before 20/19 BC of which ten are known from a single inscription, the honorific decree already mentioned of the *genos* of the Kerykes for the dadouch Themistokles⁴⁴. Individual dadouchs are not present in the inscribed monuments of the Eleusinian sanctuary before that inscription. In addition to the Kerykes decree of that year, the demos also honoured this dadouch Themistokles and erected at least one monument bearing statues of the honorand, his brother and his son⁴⁵.

The priestess of Demeter and Kore made sacrifices both alone and jointly with the hierophant. It seems that together with the hierophant and the dadouch she was the most important religious officials of the sanctuary. Nineteen individual priestesses are attested, eight of whom are from before the imperial period. She was present at several festivals in Eleusis and in Athens. In Eleusinian inscriptions she is most often recorded as eponymous priestess of the sanctuary, a custom that is first attested in the late 2nd/early 1st century BC and which is in most cases connected with private dedications. There are only a few dedications and just two honorific statue bases for priestesses of Demeter and Kore from the pre-imperial period, the earliest from the very end of the 2nd and beginning of the 1st centuries⁴⁶.

The difference from the honorific decrees for the hierophant, the dadouch or the generals is obvious in the visual impression they make – the texts in which the priestesses are mentioned are much shorter and not presented on

hierophantids. The dadouch provided the light in the Mysteries, the light-performance being one of the most important rituals. Together with the hierophant, he fulfilled some other duties and he probably walked at the head of the procession next to the hierophant.

43. This spread of hieronymy in the Roman period in the Eleusinian context can be observed also with other male priesthoods, probably to enhance their status, to make them appear more arcane and to assimilate their newly created minor priesthoods to the high status and prestige of the hierophant, as well as to make them appear more ancient and connected to the traditional, classical past of the once powerful Athens.

44. *SEG XXX 93 = IEleusis 300*: the names of his ten predecessor dadouchs are given in order of succession from the late 3rd to the 1st century BC. Another ten are known from other contexts, of which six are literary sources.

45. *IG II² 3509 = IEleusis 298*; *IG II² 3510 = IEleusis 301*.

46. *IG II² 4690 = IEleusis 243*: priestess Glauke, the cavities on top were made for a life-size bronze statue; *IEleusis 266*: priestess Glauke, the statue base was dedicated by a couple, probably with a family relationship to the priestess; *IG II² 3495 = IEleusis 268*: the honours for the priestess Ameinokleia were inscribed and set up by her three sons and one daughter.

a large stele. In addition, the content is markedly different. It is not a public institution or corporation, or a group that is honouring the priestess; instead these inscribed honours and monuments were set up on private initiative.

In the quite abundant material from the sanctuary, no dedication by a priestess and no statue base set up with a portrait statue in her honour are known from before that date, the late 2nd century BC. Before the imperial period, only two statue bases, for Glauke and for Ameinokleia, are preserved; at least one, and probably both, was set up by family members.

In parallel to the few attested private honours for the priestesses of Demeter and Kore, the practice begins of honouring hearth initiates by dedicating statues of them in the sanctuary. One girl and one boy served for one year in the sanctuary. From the late Hellenistic and then mainly the Roman period up to the 3rd century AD, the evidence for these young initiates comprises many such bases as well as a few fragments of portraits and more of statues. All in all, we know the names of 56 such boys and girls, most of them from the imperial period. In connection with the praise of young devotees and sacred child-officials, the few honorific monuments of *kanephoroi* come as no surprise⁴⁷. This presence of monuments and portrait statues of young women is foreshadowed on the Akropolis with the statues of *arrephoroi* from the mid-3rd century BC onwards. This might be a reflex of the 'female character of the cult of Athena', a 'democratisation' and broadening of those financially engaged in the cult, the 'intensified advertisement' of families and 'their service on behalf the *polis*' as Ralf von den Hoff has argued⁴⁸. Parallel to the commemoration of girls and young women in sanctuaries is the increasing presence of ephebes' decrees and dedications in stone⁴⁹.

In the sanctuary of Demeter and Kore, however, although some ephebic inscriptions and a few honours for *kanephoroi* and *arrephoroi* are known, it is the young girls and the younger boys who had undertaken the duty of hearth initiate that became a major feature of the larger stone monuments present in the sanctuary of the late Hellenistic and imperial period. The praise of an individual

47. E.g. *IG II² 3220 = IEleusis 267*.

48. VON DEN HOFF 2008, 137 and 140. On the Akropolis the presentation of statues of female minor cult officials like the *arrephoroi* begins in the 3rd century; they are most often dedicated by family members. Those of the *kanephoroi* are much rarer, but the earliest is from the late 4th or early 3rd century BC (*IG II² 3457*) and another one was set up during the 2nd century BC (*IG II² 3477*) as an official honour, see the lists in TURNER 1983 and SCHMIDT 2010.

49. On the increasing role of the ephebes in religious life, see PERRIN-SAMINADAYAR 2007, 199–521.

hearth initiate by his or her proud and evidently wealthy parents was an opportunity to take part in this new trend and type of representation of young female and male members of a family and to introduce and commemorate them as promising, young, flourishing Athenian citizens.

EPONYMY

The practice of naming the priestess of Demeter and Kore as eponymous for the sanctuary seems to start only in the late 2nd century BC⁵⁰. The name of the priestess was most often placed at the end of the inscribed part of the votive. In most cases, the priestess's eponymy is used for private dedications. As there is no dearth of earlier private and public dedications, this practice of eponymy was evidently not usual before that date. This way of mentioning the priestesses can be compared to the material and to the kinds of inscriptions in which the hierophants are mentioned by name, especially the decrees set up to honour them, but also the dedications they themselves offered. In the light of the larger monuments and lengthy texts for the male hierophants, the practice of eponymy seems to be of minor importance, to judge from the size of the lettering and the unimpressive place of the person's name in the text.

The mere fact that the name of the priestess appears on a dedication as eponymous official is of course an honour and a privilege; however, it is passive and, in a sense, impersonal, and cannot be compared to the presentation of an individual as the agent of something, or to cases where an individual in and with his or her personality is the very reason why a dedication was made or a decree was published. Even though the presence of the names of priestesses of Demeter and Kore increased in number in the epigraphic record by the late 2nd century BC, and some individual priestesses are recorded a large number of times in the imperial period with several eponymic inscriptions, this should not obscure the general distribution of the inscriptional evidence⁵¹. The impression received by an attentive visitor to the sanctuary and reader of inscriptions was probably different from that of a reader of modern books and papers with a

50. A discussion of the function and role of eponymy of lifelong priests and priestesses in sanctuaries, see HORSTER 2012b.

51. One of the late 2nd–early 1st century BC (*JG* II² 3475+3476 = *Eleusis* 244), six of the 1st century BC, 13 (perhaps even 16) of the 1st century AD, five or eight of the 2nd century AD, perhaps two more of the imperial period. See with all references HORSTER 2012b, 197–200 for the eponymous use in Eleusis from the 2nd century BC into the 3rd century AD.

focus on the topic of gender and the female priesthoods. The large and, by their form, distinctive honorific *stelai* of the classical and Hellenistic period and the masses of the later life-size statues of male priests, of generals, male benefactors and important men are monumental and impressive monuments. Compared to the numbers of such Hellenistic and Roman imperial statues with their inscriptions, those for priestesses, young female hearth initiates and *kanephoroi* not only started much later, but were also much fewer in number, even in the imperial period.

CONCLUDING REMARKS

The sanctuary of Eleusis offers several layers of corporate memory connected to the historical developments of Athens, the deme Eleusis, the personal engagement of men and women for the city, the deme and the cult, and, as a specific group, of the priests, priestesses and cult personnel of the goddesses Demeter and Kore. Two remarks may suffice to highlight the main results of this discussion of inscribed monuments displayed in the sanctuary.

Firstly, if one does not restrict the investigation to the mere existence of female priesthoods, or to the mere existence of honorific decrees for priestesses, or in other contexts, for example to the mere existence of a *proedria* throne or similar evident signs of prestige and appreciation, it seems that, although the some Athenian priestesses and other female sacred officials gained ground in the course of the Hellenistic and imperial period, this ground remained a public and therefore male-dominated area. Only certain sanctuaries give a different impression as regards the visual presence of priestesses in commemorations on stone, statues, reliefs, votives and texts. As distinct from e.g. the sanctuaries and houses of private cult associations, the sanctuaries of Demeter and Kore, of Athena Polias were public spaces of the *polis*, its institutions and officials as well as its individual citizens. The pre-eminence of the male-dominated public sphere in general, and not only in Eleusis, but also in most of the Athenian sanctuaries, it seems, was not balanced out by the comparatively small permanent visual presence in inscribed words or portrait-statues of female priestesses and sacred officials.

Secondly, although many inscriptions in stone and monuments in stone and bronze from the centuries of the classical era to the late Hellenistic period survived into the imperial period, and created different images of those centuries

as they were presented as part of Athenian and Eleusinian history and as a part of the individuals' personal piety or commitment to the common good, these layers were accumulated over time and existed there side by side. The visitor to the Eleusinian sanctuary in the late Hellenistic or imperial period was confronted with all of them.

It is likely that there were guided tours of some kind for visitors, or at least for the many initiates, and it is likely that a figure such as Pausanias could draw on something like a 'collective knowledge' (if not 'memory') transmitted by the inhabitants of Eleusis and initiates all over the Roman world. We can be confident that a detailed written and oral history of the monuments in the sanctuary existed in the priestly families and the *gene* responsible for the sanctuary, the cult and the Mysteries.

There is a strong impression that the sanctuary in the imperial period presented at least three main layers of civic or corporate memory of Athens' glorious past: the 5th century with its laws and decrees of the Athenians, and the 4th showcasing the wealth and pride of the deme, followed by a struggle for independence in Athens and Eleusis. However, we do not know which story or stories were told, not only for the better represented centuries but also for the 2nd century BC that saw so many changes, like the hieronymy of the hierophants and the eponymy of the priestesses, and the rise in representation of women and children in the written and visual material: we know as little of them as of the story behind the probable restoration of cult-traditions by the dadouch Themistokles at the time of many other so-called restorations of cults and sanctuaries in the East that are linked to the name of the Roman emperor Augustus and some of his followers.

REFERENCES

- ANEZIRI, S. (2010) — 'Kaiserzeitliche Ehrenmonumente auf der Akropolis: Die Identität der Geehrten und die Auswahl des Aufstellungsortes', in KRUMEICH R. and WITSCHEL Ch. (eds), *Die Akropolis von Athen im Hellenismus und in der römischen Kaiserzeit*, Wiesbaden, 271–302.
- BERLINERBLAU, J. D. (1999) — *Heresy in the University. The Black Athena controversy and the responsibilities of American intellectuals*, New Brunswick (N. J.).
- BERNAL, M. (1987) — *Black Athena. The Afroasiatic roots of classical civilization*. I. *The fabrication of ancient Greece 1785–1985*, London.

- CLINTON, K. (1974) — *The sacred officials of the Eleusinian Mysteries*, Transactions of the American Philosophical Society N.S. 64, Philadelphia.
- (1980) — ‘A law in the city Eleusinion concerning the mysteries’, *Hesperia* 49, 258–288.
- (2003) — ‘Stages of initiation in the Eleusinian and Samothracian mysteries’, in COSMOPOULOS M. B. (ed.), *Mysteria: The Archaeology of Ancient Greek Secret Cults*, London, 50–78.
- (2005) — *Eleusis. The inscriptions on stone. Documents of the sanctuary of the two goddesses and public documents of the deme*, I. Text (I.1), Plates (I.2), Athens.
- (2008) — *Eleusis. The inscriptions on stone. Documents of the sanctuary of the two goddesses and public documents of the deme*, II. Commentary, Athens.
- CONNELLY, J. B. (2007) — *Portrait of a priestess. Women and ritual in Ancient Greece*, Princeton.
- CORSO, A. (2007) — *The art of Praxiteles*, II. *The mature years*, Roma.
- (2010) — *The art of Praxiteles*, III. *The advanced maturity of the sculptor*, Roma.
- DIEFENBACH, S. (2007) — *Römische Erinnerungsräume. Heiligenmemoria und kollektive Identitäten in Rom des 3. bis 5. Jahrhunderts n. Chr.*, Berlin.
- EVANS, N. A. (2002) — ‘Sanctuaries, sacrifices, and the Eleusinian mysteries’, *Numen* 49/3, 227–254.
- GEAGAN, D. J. (1979) — ‘The Great Catalogue from the Eleusinion at Athens’, *ZPE* 33, 93–115.
- (1996) — ‘Who was Athena’, in DILLON M. P. J. (ed.), *Religion in the ancient world: new themes and approaches*, Amsterdam, 145–164.
- GOMBRICH, E. H. J. (1972) — *Symbolic Images*, London.
- GREGOROVIVUS, F. A. (1889) — *Geschichte der Stadt Athen im Mittelalter. Von der Zeit Justinian's bis zur türkischen Eroberung*, Stuttgart.
- HERZFELD, M. (1982) — *Ours once more: folklore, ideology, and the making of modern Greece*, Austin.
- HOFF, R. von den (2008) — ‘Images of cult personnel in Athens between the sixth and first centuries BC’, in DIGNAS B. and TRAMPEDACH K. (eds), *Practitioners of the divine. Greek priests and religious officials from Homer to Heliodorus*, Cambridge (Mass.), 107–141.
- HORSTER, M. (2010) — ‘Lysimache and the others. Some notes on the position of women in Athenian religion’, in REGER G., RYAN F. X. and WINTERS T. F. (eds), *Studies in Greek epigraphy and history in honor of Stephen V. Tracy*, Bordeaux, 177–192 and 369–393.
- (2012a) — ‘Priests, priesthoods, cult personnel – traditional and new approaches’, in HORSTER, M. and KLÖCKNER, A. (eds), *Civic priests. Cult personnel in Athens from the hellenistic period to late Antiquity*, Berlin, 5–26.
- (2012b) — ‘The tenure, appointment and eponymy of priesthoods and their (debatable) ideological and political implications’, in HORSTER M. and KLÖCKNER A. (eds), *Civic priests. Cult personnel in Athens from the hellenistic period to late Antiquity*, Berlin, 161–208.

- KEESLING, C. M. (2010) — ‘The Hellenistic and Roman Afterlives of Dedications on the Athenian Akropolis’, in KRUMEICH R. and WITSCHEL Ch. (eds), *Die Akropolis von Athen im Hellenismus und in der römischen Kaiserzeit*, Wiesbaden, 303–328.
- KRUMEICH, R. (2010) — ‘Vor klassischem Hintergrund. Zum Phänomen der Wiederverwendung älterer Statuen auf der Athener Akropolis als Ehrenstatuen für Römer’, in KRUMEICH R. and WITSCHEL Ch. (eds), *Die Akropolis von Athen im Hellenismus und in der römischen Kaiserzeit*, Wiesbaden, 329–398.
- LAWTON, C. L. (1995) — *Attic document reliefs. Art and politics in ancient Athens*, Oxford.
- LEFKOWITZ, M. R. (1996) — ‘Ancient history, modern myths’, in LEFKOWITZ M. R and ROGERS G. M. (eds), *Black Athena revisited*, Chapel Hill, 3–23.
- LIDDEL, P. (2003) — ‘The places of publication of Athenian state decrees from the 5th century BC to the 3rd century AD’, *ZPE* 143, 79–93.
- MANTIS, A. G. (1990) — Προβλήματα της εικονογραφίας των ιερειών και των ιερέων στην αρχαία ελληνική τέχνη, Άθῆναι.
- MILES, M. M. (1998) — *The city Eleusinion*, The Athenian Agora 31, Princeton (N. J.).
- MEYER, E. A. (2010) — *Metics and the Athenian Phialai-Inscriptions. A study in Athenian epigraphy and law*, Historia Einzelschriften 208, Stuttgart.
- MEYER, M. (1989) — *Die griechischen Urkundenreliefs*, Berlin.
- MORRIS, S. P. (1996) — ‘The legacy of Black Athena’, in LEFKOWITZ M. R. and ROGERS G. M. (eds), *Black Athena revisited*, Chapel Hill, 167–174.
- MOST, G. W. (1999) — *Raffael, ‘Die Schule von Athen’: über das Lesen der Bilder*, Frankfurt am Main.
- MÜLLER, J. M. (2010) — ‘“...und weihte es der Athena.” Basen von Weihgeschenken für Athena auf der nachklassischen Akropolis’, in KRUMEICH R. and WITSCHEL Ch. (eds), *Die Akropolis von Athen im Hellenismus und in der römischen Kaiserzeit*, Wiesbaden, 157–218.
- OLIVER, G. J. (2007) — *War, food, and politics in early hellenistic Athens*, Oxford.
- ORPHANOU-PHLORAKE, B. (2000–2003) — ‘Praxiteles epoiese’, *Horos* 14–16, 113–117.
- PARKER, R. (1996) — *Athenian religion: a history*, Oxford.
- PERRIN-SAMINADAYAR, E. (2007) — *Education, culture et société à Athènes. Les acteurs de la vie culturelle athénienne (229–88): un tout petit monde*, Paris.
- ROGERS, G. M. (1996) — ‘Multiculturalism and the foundations of Western civilization’, in LEFKOWITZ M. R. and ROGERS G. M. (eds), *Black Athena revisited*, Chapel Hill, 428–443.
- SCHADE, G. (2011) — ‘Griechische Erinnerungsorte und Erinnerungsräume’, *Hermes* 139, 112–119.
- SCHMALZ, G. C. R. (2009) — *Augustan and Julio-Claudian Athens. A new epigraphy and prosopography*, Leiden.

- SCHMIDT, R. (2010) — ‘Mädchen im Heiligtum. Die Arrhéphoren auf der Akropolis im Hellenismus und in der Kaiserzeit’, in KRUMEICH R. and WITSCHEL Ch. (eds), *Die Akropolis von Athen im Hellenismus und in der römischen Kaiserzeit*, Wiesbaden, 219–232.
- SHEAR, J. L. (2007) — ‘Reusing statues, rewriting inscriptions and bestowing honors in Roman Athens’, in NEWBY Z. and LEADER-NEWBY R. E. (eds), *Art and inscriptions in the ancient world*, Cambridge/New York, 221–246.
- SOURVINOU-INWOOD, Ch. (1995) — ‘Male and female, public and private, ancient and modern’, in REEDER E. D. (ed.), *Pandora. Women in classical Greece*, Princeton, 111–120.
- (2003) — ‘Festivals and mysteries: aspects of the Eleusinian cult’, in COSMOPOULOS M. B. (ed.), *Greek mysteries: the archaeology and ritual of ancient Greek secret cults*, London, 25–49.
- TRÉHEUX, J. (1988) — ‘Observations sur les inventaires du Brauronion sur l’Acropole d’Athènes’, in KNOEPFLER D. (éd.), *Comptes et inventaires dans la cité grecque. Actes du colloque international d’épigraphie tenu à Neuchâtel du 23 au 26 septembre 1986 en l’honneur de Jacques Tréheux*, Genève, 347–355.
- TURNER, J. A. (1983) — *Hiereiai: Acquisition of feminine priesthoods in ancient Greece*, PhD University of California, Santa Barbara.
- VERMEULE, E. T. (1996) — ‘The world turned upside down’, in LEFKOWITZ M. R. and ROGERS G. M. (eds), *Black Athena revisited*, Chapel Hill, 269–279.
- WHITEHEAD, D. J. (1977) — *The ideology of the Athenian metic*, Cambridge.
- WOODHEAD, A. G. (1997) — *Inscriptions: the decrees*, The Athenian Agora 16, Princeton (N. J.).
- ZANKER, P. (1993) — ‘The Hellenistic grave stelai from Smyrna: identity and self-image in the polis’, in BULLOCH A., GRUEN E. S., LONG A. A. and STEWART A. (eds), *Images and ideologies: self-definition in the Hellenistic world*, Berkeley, 212–230.

DE QUI EST LA MÉMOIRE ?
CONSTRUCTION IDENTITAIRE ET IMAGE DU PASSÉ
DANS LES SANCTUAIRES DU SUD DU PÉLOPONNÈSE
SOUS LE HAUT-EMPIRE

OLIVIER GENGLER

Vienne

L'époque impériale est un moment particulier dans l'histoire du Péloponnèse. Des cités jadis prestigieuses, comme Sparte ou Argos, vont en effet connaître à partir du 1^{er} s. apr. J.-C. une nouvelle prospérité. Or, si leur image, qui s'est construite progressivement dans la tradition antique, a survécu à l'éclipse de leur puissance ou de leur indépendance, les cités elles-mêmes ont changé, leurs structures sociales et politiques, leur forme même. Pourtant, leur histoire est plus que jamais présente et c'est comme si en son point culminant, le passé, idéalisé, aboutissait à remodeler le réel.

Ce retour vers le passé est bien connu pour la littérature, dans ce mouvement que, à la suite de Philostrate, on appelle la seconde sophistique¹. La guerre de Troie, ou plutôt le récit homérique, et les guerres médiques constituent des références communes au monde grec, qui parcourent la littérature des trois premiers siècles de notre ère. Ce n'est toutefois pas qu'une mode littéraire, mais un mouvement de fond qui anime également les élites urbaines dont les actions s'inscrivent dans le marbre². Cette quête du passé est aussi une quête identitaire et

1. Outre l'étude fondatrice de BOWERSOCK 1969, voir les synthèses de ANDERSON 1993 et WHITMARSH 2005 ; pour le rapport à Rome : SWAIN 1996.

2. Pour l'implication politique et sociétale de la seconde sophistique, voir les analyses de

elle se focalise sur un petit nombre d'événements, de figures ou de lieux, investis d'un sens nouveau par les cités, ou du moins leurs élites, seules perceptibles dans notre documentation, qu'elle soit littéraire ou épigraphique.

Les sanctuaires grecs, où se sont accumulés au cours du temps les offrandes et les monuments de toutes sortes et de toutes origines, sont en quelque sorte des conservatoires de mémoire³. Les traditions qui leur sont très souvent associées et qui, dans leur portée symbolique, renvoient au passé, contribuent également à en faire des lieux de mémoire, investis par la collectivité. Dans ce travail, nous voudrions souligner quelques aspects de ce processus, à travers l'étude de dossiers exemplaires qui permettent de multiplier les points de vue sur une série de questions : sur quels lieux et quelles figures, héroïques ou divines, se fixait la commémoration du passé ? De qui était cette mémoire ? Et comment était-elle fixée ?

C'est à Susan Alcock que revient le mérite d'avoir adapté cette problématique à la province romaine d'Achaïe. Dans son étude, devenue classique, sur l'impact de la domination romaine en Grèce, le paysage religieux et son rapport à la mémoire culturelle des cités occupent une place centrale⁴. Pour Susan Alcock, lorsque l'on tente de dresser un portrait du paysage religieux de la Grèce romaine, ce qui frappe avant tout, c'est la désolation de celui-ci⁵. Après d'autres, et notamment Frazer, elle relève en effet dans la *Périégèse* de Pausanias quantité de sanctuaires en ruine, de statues disparues, de lieux de culte hors d'usage. Tout en soulignant que, pour une part sans doute, ces abandons ne sont pas récents, Alcock juge que, pour l'essentiel, ils seraient le reflet de la crise politique et économique consécutive aux guerres civiles de la fin de l'époque républicaine qui eurent en partie la Grèce pour théâtre. Sans ignorer que les lamentations sur le déclin du monde grec constituent un lieu commun de la littérature impériale, Alcock estime donc qu'il s'y trouve une part de vérité, se reflétant pour une part dans les prospections archéologiques.

Les pratiques religieuses ne peuvent être réduites à un simple reflet des conditions politiques et économiques, mais prenant l'exemple de l'Arcadie, étudiée par Madeleine Jost, Alcock reprend l'idée que bon nombre de petits sanctuaires ont disparu à l'époque impériale faute d'évergètes locaux pour les

SCHMITZ 1997 et les monographies bien documentées de PUECH 2002 et LAFOND 2006, qui brossent respectivement, à partir des inscriptions, le portrait des sophistes, dont bien peu nous sont connus par ailleurs, et des élites qui étaient leur public.

3. Voir HAAKE/JUNG 2011.

4. ALCOCK 1993. Voir aussi ALCOCK 2002.

5. ALCOCK 2002, 200–214.

entretenir ou les embellir. En outre, l'importance symbolique d'un lieu de culte pour marquer l'emprise d'une communauté sur un territoire pourrait également expliquer l'abandon – en cas de remaniement de frontière – ou le maintien d'un sanctuaire.

Si l'on inverse la perspective, et malgré l'image globale de désolation véhiculée par les textes et peut-être confirmée par l'archéologie, ce n'est toutefois pas tant la ruine avérée de certains sanctuaires grecs à l'époque impériale qu'il faudrait expliquer, mais plutôt le maintien d'une proportion encore plus forte d'entre eux. Susan Alcock cite deux chiffres pour souligner ce fait : tout d'abord la proportion des sanctuaires dont Pausanias signale la ruine demeure faible, soit un pour douze lieux de culte mentionnés ; par ailleurs, dans une zone test, autour d'Hermione, dans le sud de l'Argolide, Pausanias enregistre un nombre plus important de lieux de culte que le nombre de sites identifiés lors du *Survey* mené au début des années 1980 par une équipe de Stanford.

Il conviendrait donc de poser le problème autrement : quels sanctuaires ont survécu et pourquoi ? Selon Alcock, les plus vénérables, les plus riches en traditions et les plus anciens auraient concentré toutes les attentions. Les élites auraient, par leurs préférences, assuré le maintien de sanctuaires, vus, respectivement ou simultanément, comme des lieux d'interaction et d'échange social essentiels, comme des bornes dans un territoire accaparé par quelques possédants, comme des sources de revenus à travers fêtes et concours, comme des lieux où faire montre de leur dévouement pour la cité et donc de leur mainmise sur le fonctionnement de celle-ci, voire, de manière corollaire, comme des symboles de résistance culturelle vis-à-vis du pouvoir romain.

L'enquête de Susan Alcock est novatrice sur plusieurs plans, par son cadre chronologique et spatial, par sa méthode, par la documentation traitée. L'interprétation proposée est séduisante et globalement convaincante. Sur plusieurs points cependant, les données doivent être précisées ou corrigées et, surtout, les hypothèses proposées demandent à être confirmées par un plus grand nombre de données.

Il est avant tout nécessaire de souligner les problèmes liés à notre documentation. De quoi parlent les textes ? Pour le Haut-Empire, le témoignage de Pausanias est essentiel, mais il est également ambigu. L'immédiateté apparente de l'image livrée par sa description est la conséquence d'un mode d'exposition, d'une présentation de l'information, qui n'en est pas moins médiatisée dans un texte, plus complexe qu'il n'y paraît. L'organisation spatialisée de

l'information, qui affecte la forme d'un parcours proposé au lecteur, suscite un effet de réel auquel il est difficile de ne pas succomber.

Pourtant, à partir de ce que nous pouvons reconstruire de la méthode même de Pausanias, de la façon dont il a rassemblé son information, il est manifeste qu'il mêle en permanence les choses vues et les choses sues, qu'il mêle ce qu'il a entendu sur place et ce qu'il a lu avant ou après ses visites, qu'il mêle ce qu'il a entendu ici et vu là-bas. C'est une synthèse, une vision unique de la Grèce, où la perspective chronologique notamment est totalement écrasée. Ce faisant, Pausanias s'inscrit totalement dans l'esprit de son temps, ce qui en fait une source essentielle pour nous, de ce point de vue. Cela en rend aussi l'interprétation difficile, dès lors que l'on veut saisir non l'esprit de l'époque tel que l'illustre Pausanias, mais que l'on veut reconstruire l'environnement matériel de la Grèce de la fin du II^e s. apr. J.-C.

L'archéologie livre par ailleurs des données bien souvent ambiguës, et particulièrement difficiles à interpréter. En ce qui concerne les prospections de surfaces exploitées par Alcock, Denis Rousset par exemple a bien montré que le découpage chronologique pratiqué par la plupart d'entre elles, couvrant habituellement plusieurs siècles, ne permet pas de développer des analyses assez fines⁶. La relative méconnaissance de la céramique commune d'époque romaine en Grèce ne facilite pas les choses. En général, même, la priorité accordée jusqu'il y a peu dans les fouilles et les études archéologiques pour les époques antérieures laisse très régulièrement le spécialiste de la Grèce romaine sur sa faim. Par ailleurs, comme le reconnaît Susan Alcock elle-même, les prospections de surface ne sont sans doute pas à même de repérer les lieux de culte qui, pour une part, pouvaient avoir une forme totalement évanescence, et n'en être pas moins révéés et prégnants dans le paysage de la cité.

La question de l'abandon ou de la persistance des lieux de culte est essentielle et révèle toute l'ambiguïté du témoignage de Pausanias. Regardons ce qu'il en est pour la Laconie. Susan Alcock a relevé la mention de huit cités abandonnées ou en ruines dans le troisième livre de Pausanias, dont cinq auraient abrité un sanctuaire encore en activité, ce qui représente une proportion assez élevée qu'il faudrait expliquer.

6. ROUSSET 2004.

3.10.7	Sellasia	3.21.2	Pellana
3.20.3	Pharis	3.22.13	Étis
3.20.4	Bryseai	3.24.1	Zarax
3.20.6	Hélos	3.25.4	Hippola

Liste 1 : lieux décrits par Pausanias comme étant abandonnés ou en ruine⁷

3.20.3	Bryseai	Dionysos
3.20.6–7	Hélos	Coré
3.22.13	Étis	Asclépios et Hygie
3.24.1	Zarax	Apollon
3.25.9	Hippola	Athéna Hippolaïtis

Liste 2 : cultes actifs observés par Pausanias dans des cités ou *komai* disparues⁸

Relevons tout d'abord deux erreurs dans la première liste. Même si Pausanias dit de Pellana qu'elle avait été une cité par le passé – et donc, qu'elle ne l'était plus de son temps – il ne la décrit ni abandonnée, ni en ruine. Il en est de même pour Zarax : certes, Pausanias déclare que la cité a été ravagée par Cléonymos (sans doute en 272 av. J.-C.), mais elle n'a nullement disparu. Pausanias lui-même la nomme parmi les dix-huit cités qui de son temps formaient la ligue des Laconiens libres⁹.

La destruction de Sellasia remonte à 222 av. J.-C. et n'entre donc pas en ligne de compte ici : elle ne nous informe en rien sur l'évolution de l'environnement économique et religieux de la province d'Achaïe. Mais le sort de Sellasia, comme celui de Zarax, d'ailleurs, confirme – si besoin était – qu'à toutes les époques, des circonstances politiques ou stratégiques ont conduit à la destruction voire à l'abandon de cités ou d'établissements humains. Au témoignage d'Hésychios, il y avait en Laconie une Artémis Selasia¹⁰. Il est fort probable que son sanctuaire

7. ALCOCK 1993, 146, tableau 7 (*partim*).

8. ALCOCK 1993, 207, tableau 10 (*partim*).

9. Paus. 3.21.7. Sur les Laconiens libres, voir ci-dessous.

10. Hsch. Σ 370 et 371 HANSEN.

se trouvait à Sellasia même, mais fonctionnait-il encore à l'époque impériale? Pausanias n'en dit rien, mais on ne peut l'exclure.

Pharis, Bryseai, Hélos, auxquelles il faudrait ajouter les ruines de la cité des Achéens Paracyparissiens également signalées par Pausanias¹¹, mais omises par Susan Alcock, sont des lieux rattachés aux temps les plus reculés par les traditions dont le Périégète se fait l'écho: temps de l'épopée homérique pour les deux premières, époque achaienne, pré-dorienne, de la Laconie pour les deux dernières. Si vraiment ces cités disparues n'ont jamais été autre chose que des noms rattachés plus ou moins artificiellement au paysage laconien, précisément en référence aux traditions auxquelles elles sont associées, elles ont certainement cessé d'exister depuis longtemps et ne témoignent pas plus que Sellasia de la désolation supposée de la province d'Achaïe¹². Des vestiges mycéniens, dont on sait qu'ils ont été parfois l'objet de récupération historicisante de la part des Grecs d'époque historique ont pu contribuer à fixer dans le paysage certaines de ces traditions à Bryseai, Pharis, Hélos ou Kyparissia. Quant à Etis, avec Aphrodisias et Sidé, elle aurait participé au synœcisme de Boiai, sur le cap Malée. Pausanias en attribue l'initiative à l'Héraclide Boios, ce qui renvoie une fois encore à une période des plus reculées de l'histoire de la région, telle que se la représentaient les anciens. Une lacune dans le texte de Pausanias a emporté le nom de la cité en ruine où se trouvait un sanctuaire d'Asclépios et Hygie, à moins d'un kilomètre et demi de Boiai. Il pourrait s'agir d'Etis, mais ce n'est pas certain. Pausanias en tout cas ne mentionne pas les ruines des deux autres cités. Le toponyme Aphrodisias est connu de Thucydide et Sidé apparaît, à côté de Boiai, dans le périple du Pseudo-Skylax. Le statut exact des composantes de la cité de Boiai n'est pas clair – *poleis* ou *komai* – et la date du synœcisme n'est pas établie¹³. Dans la mesure où Boiai est déjà citée par le Pseudo-Skylax, on pourrait supposer que le synœcisme était alors déjà effectif dans la seconde moitié du IV^e s. av. J.-C., lorsque le périple est composé. La mention concomitante de Sidé témoignerait soit de la persistance d'un établissement de ce nom après le synœcisme, soit, plus probablement, de l'utilisation de données périmées par l'auteur du périple. Rien n'engage vraiment à supposer que l'abandon d'Etis soit récent. La proximité immédiate de Boiai, distante de moins de sept stades, soit

11. Paus. 3.22.9.

12. (Para)Kyparissia, Bryseai et Pharis sont pour le moins évanescents dans nos sources et, même si le toponyme Hélos est bien attesté à l'époque classique, rien n'engage à en faire une cité. Voir les sources chez SHIPLEY 1997, n^{os} 46, 64, 65 et 67, avec le commentaire p. 251.

13. Voir MOGGI 1976, 11–16, et SHIPLEY 1997, n^{os} 8, 83 et 84 avec SHIPLEY 2008 sur le témoignage du Pseudo-Skylax.

environ 1300 mètres, peut expliquer à elle seule la présence ou la persistance du sanctuaire d'Asclépios et d'Hygie dans les ruines. Les monnaies de Boiai émises à l'époque des Sévères portent des représentations d'Asclépios, qui avait aussi un temple dans la cité, mais aussi d'Hygie¹⁴.

Restent Hippola et Kyphanta, que Pausanias a vues en ruine et qui semblent avoir effectivement disparu entre le II^e s. av. J.-C. et son époque. Kyphanta, omise par Alcock¹⁵, existait encore en 219 av. J.-C., époque où elle se trouvait sous la domination d'Argos¹⁶ et, si son site a été correctement identifié, elle a connu une occupation à l'époque romaine, sans que l'on puisse préciser la chronologie¹⁷. Hippola était, à la fin de l'époque hellénistique, membre de la ligue des Laconiens libres. Elle était donc au nombre des vingt-quatre membres originaux de cette ligue qui, à l'époque de Pausanias, n'en comptait plus que dix-huit. La ligue des Laconiens libres, réorganisée sous ce nom par Auguste, succédait à une ligue des Lacédémoniens fondée sans doute en 146 av. J.-C., voire dès 195¹⁸. Parmi les six cités disparues, il faut donc compter Hippola, ainsi, sans doute, que Kyphanta, mais aussi Cotyrta. On conserve de cette dernière des décrets de proxénie datant de la fin de l'époque hellénistique¹⁹, mais elle semble bien avoir disparu par la suite. Pausanias, en tout cas, n'en dit rien, ce qui pourrait être encore plus significatif que la mention de ses ruines. Pour les trois autres cités qui manquaient à la ligue, il ne faut pas nécessairement imaginer d'autres destructions. Cythère, donnée par Auguste aux Lacédémoniens²⁰, pouvait initialement être des Laconiens libres : c'est un changement de statut politique qui l'en aurait fait disparaître, non la ruine. Les deux autres pouvaient être Thuria et Pharai, restituées par Auguste à la Messénie.

Au total, donc, entre le II^e s. av. J.-C. et le II^e s. apr. J.-C., trois cités ont certainement disparu en Laconie, Hippola, Cotyrta et Kyphanta, dont deux ont été signalées en ruine par Pausanias. Ni Pellana, ni Zarax n'avaient disparu.

14. Monnaies de Caracalla (Asclépios: Paris, Cabinet des Médailles, inv. 1819 = IMHOOF-BLUMER/GARDNER 1964, 64 et pl. O XIV; Hygie: *LHS* 2006, n°955) et de Plautilla (Vienne, Kunsthistorisches Museum, n°34268; Paris, Cabinet des Médailles, inv. 1831).

15. Paus. 3.24.2.

16. Plb. 4.26.4.

17. *BCH* 81, 1957, 551. Les données publiées ne permettent malheureusement pas d'établir une chronologie plus précise.

18. Voir KENNELL 1999.

19. *IG* V¹ 961-966.

20. D. C. 54.7; selon Str. 8.5.1 (C 363), l'île était détenue en son nom propre par Euryclès. Son dernier descendant la légua à Hadrien, qui en rétrocéda la possession à Sparte.

Etis, au même titre qu'Aphrodisias et Sidé, avait été intégrée à Boiai, ce qui n'est pas nécessairement un signe de déclin. Sellasia, quant à elle, avait été détruite dès 222 av. J.-C. et il n'est même pas certain qu'un habitat n'y ait pas persisté. Que peut-on en retenir? Tout d'abord, le témoignage de Pausanias n'est pas exhaustif. On ne pouvait en douter, mais on en a ici la confirmation. Ensuite, la perspective antiquaire de Pausanias ne permet pas de reprendre ses informations sans un examen au cas par cas. L'exemple des cités homériques ou pré-doriennes le montre. L'image qu'il livre d'un territoire est essentiellement tributaire de son érudition. Mais ce que perd la géographie historique est gagné par l'histoire culturelle. La lecture de Pausanias révèle en effet des éléments essentiels d'une géographie reconstruite, où se tisse un réseau de traditions et de pratiques nourrissant une mémoire sélective du temps des origines. La perspective est sans doute déformée par Pausanias – qui sélectionne, commente, souligne, mais elle ouvre certainement sur des traditions encore vivantes de son temps.

Pausanias, qui se veut lui-même porteur de mémoire, construit donc par son texte une géographie érudite, dont nous ne pouvons être certain qu'elle était partagée par ses contemporains. Pour ce qui est de la géographie homérique, il s'inscrivait dans une tradition qui a atteint avec Strabon son paroxysme. Mais n'était-ce là que pratiques érudites? Il semble certain, en tout cas, que dans le cas de Bryseai, la mémoire homérique devait être attachée d'une manière ou d'une autre au sanctuaire du lieu²¹.

Pour le maintien des lieux de culte à Etis, Hippola et Kyphanta, dans la mesure où l'on ignore les conditions et même le degré réel d'abandon des sites, il est difficile d'en évaluer la nature. Qui desservait le culte et dans quelles conditions? Avec quelle fréquence? Le culte d'Asclépios et d'Hygie, cela a été dit, pouvait être desservi depuis Boiai. A Kyphanta, la grotte d'Asclépios n'était sans doute fréquentée que par intermittence, comme nombre de sanctuaires rupestres en Grèce²². Le profil de ces sanctuaires ne correspond en tout cas nullement, pour autant que notre documentation lacunaire nous permette d'en juger, aux critères définis par Susan Alcock. Mais, outre le fait que leur mention par Pausanias n'établit pas le maintien du culte à son époque, il n'y a par ailleurs

21. Le cas d'Hélos est différent, car il semble bien que Pausanias se soit ici trompé et que l'Hélos qui abritait le sanctuaire de Coré d'où une statue était conduite à l'*Eleusinion* était en fait un quartier de la ville de Sparte. Voir les détails de l'argumentation et les données dans GENGLER 2010, 617–621.

22. Voir sur ce point SPORN 2010.

pas forcément à s'étonner de la présence de sanctuaires dans un paysage que l'on a peut-être un peu trop vite tenu pour dépeuplé.

Il est peut-être possible de mesurer le rôle des élites urbaines dans le maintien des sanctuaires dans le territoire de la cité de Sparte²³. Trente-neuf lieux de culte sont attestés sur le territoire de la cité à l'époque impériale, dont trente et un sont connus par le seul Pausanias. Quatre lieux de culte sont connus uniquement par les fouilles, mais peuvent correspondre dans l'un ou l'autre cas à un monument signalé par Pausanias²⁴. Deux sanctuaires sont également connus par d'autres textes littéraires. Rien n'assure qu'ils aient été en activité à l'époque de Pausanias, mais rien ne permet non plus d'en douter, le silence de ce dernier n'étant pas déterminant²⁵. L'un se trouvait au voisinage d'un sanctuaire des Charites que Pausanias a localisé au sud de Sparte près de la rivière Tiasa²⁶. L'autre était le sanctuaire d'Artémis à Sellasia dont il a déjà été question. Deux sanctuaires enfin apparaissent dans des inscriptions, sans qu'il soit possible de les localiser avec précision²⁷.

L'analyse des données, qui confirme la prédominance du texte de Pausanias dans notre documentation, invite à la prudence. L'archéologie ne permet que trop rarement de compléter l'information transmise par le Périégète et il est d'autre part impossible de généraliser sur une base si étroite. Mais il est certain que dans un cas au moins Pausanias a parlé d'un site qui n'a livré aucune trace d'activité datant de l'époque impériale, et il est avéré que plusieurs sites certainement en activité n'ont pas trouvé place dans sa description. Les conclusions précédentes tendent donc à se vérifier : le texte de Pausanias vaut pour lui-même,

23. Pour les données traitées ici, voir GENGLER 2010.

24. B6, B22, C25 et D31 dans le catalogue de GENGLER 2010, 630–634, avec la carte p. 637. Aucune trace matérielle n'a été mise au jour au sanctuaire de Zeus Messapeus (C25) entre la période hellénistique et le III^e s. apr. J.-C., mais le site est trop mal connu pour exclure absolument qu'un culte y ait été encore rendu au cours de cette période. Le site de la route de Mégalopolis (D31) a livré quant à lui un matériel essentiellement archaïque, mais là encore les conditions de fouille ne permettent pas des conclusions définitives sur la durée d'utilisation du sanctuaire. L'hypothèse qu'il s'agisse du sanctuaire d'Achille comme le voulaient les découvreurs ne s'impose pas : il peut s'agir de n'importe quel sanctuaire mentionné par Pausanias dans cette zone. De même, la structure archaïque mise au jour par CHRISTOU à Kalogônia (B6) pourrait correspondre à un des monuments signalés par Pausanias au sud de la ville.

25. Ainsi, Pausanias n'a apparemment rien dit du sanctuaire d'Artémis mis au jour à Aigai (B22) qui a pourtant accueilli un culte jusqu'au IV^e s. apr. J.-C.

26. Il s'agit du sanctuaire d'Artémis Corythalia mentionné par Athénée (4.16.139b) d'après Polémon.

27. B24 et X39 dans le catalogue de GENGLER 2010.

comme témoin de l'esprit érudit de son temps, mais il n'est pas un guide fiable pour établir une vision exacte et exhaustive de la situation matérielle de la Grèce impériale²⁸.

Cinq des lieux de culte signalés par Pausanias ont été identifiés sur le terrain. Quatre d'entre eux ont livré du matériel attestant de la continuité du culte à l'époque impériale de manière certaine (l'*Eleusinion* et l'*Amyclaion*) ou probable (le sanctuaire de Zeus Messapeus à Xirokampi et le sanctuaire d'Agamemnon et Alexandra à Amyclées). Aucune trace de culte, en revanche, au *Ménélaion*. Ce sanctuaire, dont l'occupation est assurée à partir du VIII^e s. av. J.-C., est connu d'Hérodote, qui lui associe un récit merveilleux : conduite tous les jours au sanctuaire par sa nourrice, la future épouse du roi Ariston, qui était la plus disgracieuse petite fille de Sparte, devint la plus belle des femmes après avoir rencontré sur le chemin une dame, dans laquelle il faut certainement reconnaître Hélène²⁹. Pausanias a décrit la route qui mène au sanctuaire depuis la cité et qui était jalonnée de lieux de culte. Il relate également une histoire extraordinaire relative à la tradition qui voulait que Ménélas et Hélène fussent enterrés là³⁰. Même s'il était peu fréquenté de son temps³¹, le sanctuaire suscite chez Pausanias un réel intérêt, tout autant sans doute en raison des personnalités divines qui y étaient honorées que de sa mention chez Hérodote.

L'*Eleusinion* et l'*Amyclaion* se distinguent sur un autre plan. Pausanias leur a également consacré des notices assez détaillées, surtout pour le second, ce qui se comprend sans peine eu égard au caractère remarquable de la statue de culte qu'il renfermait³². Ces deux sanctuaires sont cependant remarquables en ceci qu'ils sont les seuls à avoir accueilli, à l'époque impériale, des offrandes monumentales et des statues honorifiques, essentiellement de prêtresses ou de personnel du culte³³. Ce n'est sans doute pas un hasard si, situés à environ 3,5 km et 5 km au sud de Sparte, ils recevaient chacun une procession en provenance de la ville. Il semble que c'est moins l'incontestable prestige de ces lieux de culte ou

28. La limitation de son témoignage, aussi précieux soit-il comme source de topographie ou de géographie historique, tient précisément à sa sélectivité et à la qualité – plus ou moins littéraire – de son information.

29. Hdt. 6.61.

30. Paus. 3.19.7–20.1.

31. Le seul objet datable du 1^{er} s. apr. J.-C. trouvé sur le site est une fibule en bronze : CATLING 1977, 41 et fig. 52.

32. Paus. 3.20.5–7 et 18.6–19.5 respectivement.

33. *Eleusinion* : IG V¹ 248, 249, 519 + 582, 567, 579, 581, 583, 584, 589, 592, 594–596, 604–608, SEG 36 353 ; Amyclées : IG V¹ 586 et 587, cf. 590. Sur tout ceci, voir GENGLER 2010.

leur ancienneté que leur fréquentation qui justifie sans doute la monumentalisation, exceptionnelle pour le territoire de Sparte, de la piété des élites. Bien sûr, la fréquentation peut être une conséquence du prestige et de l'ancienneté et il n'est pas impossible que les élites aient joué un rôle pour stimuler ou revivifier l'organisation des processions vers ces sanctuaires³⁴. Malgré la prédominance de deux familles dans les inscriptions provenant du sanctuaire, les *Tiberii Claudii* et les *Publii Memii*, on ne peut vraiment parler de la mainmise d'un groupe qui aurait utilisé la dévotion au dieu pour affirmer sa mainmise sur une partie du territoire. En revanche, il apparaît que l'*Eleusinion* et, de manière moins appuyée, l'*Amycliaion* étaient des lieux où les femmes de l'élite spartiate ont pu, à l'instar de leurs pères, frères, fils ou époux, occuper l'espace public, dans le domaine que la société leur réservait.

La mémoire associée à ces lieux de culte par Pausanias ne reflète en l'occurrence que partiellement la manière dont ils étaient investis par la société spartiate, ou du moins une partie d'entre elle. Nos documents ne permettent pas ici de rapprocher ou de concilier ces deux points de vue hétérogènes.

La curiosité toute érudite de Pausanias, pourtant, rejoint certainement les stratégies mémorielles et/ou identitaires des élites péloponnésiennes. C'est manifestement le cas en Messénie. L'histoire des guerres de Messénie, qui forme le cœur de l'histoire messénienne, trouva son origine dans la mort du roi spartiate Téléclos, survenue dans un sanctuaire d'Artémis Limnatis. Au témoignage de Pausanias, ce sanctuaire était situé dans l'arrière-pays de Thuria (4.31.3) :

Il se trouve, à l'intérieur des terres, un village, Kalamai, et un lieu-dit, Limnai : là se trouve un sanctuaire d'Artémis Limnatis, où, dit-on, Téléclos, qui était roi de Sparte, trouva la mort.

La mention d'un lieu conduit à l'évocation d'un événement passé, comme cela est très souvent le cas dans la *Périégèse*. La mention est ici fort brève, car elle fait écho à un autre passage, nettement plus développé, où Pausanias a précédemment donné le récit de ces événements, dans des versions opposées qu'il attribue aux Spartiates et aux Messéniens (4.4.2-3) :

Il se trouve aux confins de la Messénie un sanctuaire d'Artémis appelée *Limnatis*, que seuls de tous les Doriens se partagent les Messéniens et les Lacédémoniens. Or les Lacédémoniens prétendent... Quant aux Messéniens...

34. S'il est certain que la procession vers l'*Amycliaion* est ancienne, ce n'est pas établi aussi fermement pour l'*Eleusinion*.

Les deux passages se complètent, y compris pour ce qui touche à la description, puisque la première mention du lieu, intégrée à la relation de l'histoire de la Messénie, le situe aux confins du pays, élément essentiel pour comprendre la portée de l'événement qui s'y déroule. Selon les Spartiates, leur roi Téléclos avait trouvé la mort dans le sanctuaire sous les coups de Messéniens, alors qu'il cherchait à empêcher ceux-ci de violenter des jeunes filles de Sparte qui célébraient la déesse lors d'une fête. Les Messéniens présentaient les faits de manière toute différente. Les jeunes filles auraient été des jeunes gens déguisés, et les notables messéniens qui les auraient tués avec le roi Téléclos, n'auraient fait que se défendre face à une agression³⁵. Pausanias conclut ainsi sa présentation des versions antagonistes : « Voilà ce que disent les deux parties : que l'on se laisse convaincre en fonction de l'estime que l'on porte aux uns ou aux autres. » Le tour hérodotéen de ce passage ne doit pas occulter le fait que Pausanias a exprimé très nettement ailleurs les enjeux de ce conflit de mémoire dans lequel il a pris fait et cause pour les Messéniens, témoignant par là même son souci de faire lui aussi œuvre de mémoire et sa propre conception de l'oubli et de ces enjeux (3.13.2) :

Les malheurs des Messéniens et la durée de leur exil hors du Péloponnèse ont fait tomber dans l'oubli beaucoup d'éléments anciens, même pour ceux qui sont revenus, de sorte que, puisqu'ils ne savent pas, il est désormais possible, pour qui le veut, de polémiquer.

La mémoire messénienne est un cas d'école, traité récemment par Nino Luraghi, dont nous reprenons les conclusions³⁶. L'historicité de la première guerre de Messénie est des plus douteuses et le conflit que la tradition, dont Pausanias est ici notre témoin, place à son origine relève d'un discours mythique qu'il serait réducteur de limiter à une lecture historicisante. Il est certain qu'au moment où, pour affaiblir Sparte, le Thébain Epaminondas en détache la Messénie et fonde la cité de Messène en son centre, en 369 av. notre ère, une grande partie de l'histoire de la Messénie a été écrite ou, du moins, réécrite.

Cet épisode, projeté dans un passé des plus lointains et réinterprété dans une perspective identitaire et nationaliste au IV^e s. av. notre ère, conserve sa portée symbolique à l'époque impériale, en rapport avec l'espace des confins. La région où se trouve le sanctuaire d'Artémis Limnatis, la *Denthaliatis*, a été longtemps disputée entre Messène et Sparte, jusque devant le sénat de Rome en 25 apr. J.-C., lorsque, nous dit Tacite, des envoyés de Sparte et de Messène ont

35. Sur cet épisode, voir GENGLER 2005, 323 avec la bibliographie.

36. LURAGHI 2008.

argumenté les revendications sur le sanctuaire sur foi de chroniques, de citations des poètes et de textes gravés³⁷. Le site du sanctuaire est connu. Il n'a pas été fouillé, mais a livré un peu de matériel : des offrandes des époques géométrique et archaïque (de style laconien), des inscriptions aussi, et quelques blocs architecturaux réemployés dans les murs de la chapelle de la vierge qui occupe la place. Les blocs proviennent d'une construction d'époque hellénistique ou romaine et portent, eux aussi, des inscriptions. Deux personnages nommés conjointement dans un de ces textes, à la suite du nom de prêtres, sont bien connus par ailleurs : Nikératos fils de Théon et Straton fils de Straton³⁸. Ils étaient en effet, en l'an 42 de notre ère, secrétaires de la « Gérousie sacrée d'Oupésia », un collègue impliqué dans la gestion du culte d'Artémis Orthia, en bordure de l'Asclépieion de Messène, et du culte impérial, dont le temple jouxtait celui d'Artémis, au nord³⁹. Ce collègue incarne parfaitement ce type de gérousies qui se mettent en place dans quelques cités dès le II^e s. av. J.-C. et se multiplient dans le monde grec, surtout en Asie Mineure, à l'époque impériale⁴⁰. Nées au sein des gymnases, les gérousies jouaient un rôle essentiellement religieux, et très souvent en lien avec l'organisation du culte impérial à partir du moment où celui-ci se met en place. Sans faire partie des institutions civiques, elles s'intégraient parfois au fonctionnement de celles-ci, en ayant par exemple à leur tête un agonothète ou en partageant leur secrétaire avec le conseil. Ce pouvait être le cas à Messène, mais cela n'exclut en rien que Nikératos et Straton soient intervenus au sanctuaire de Calamai au nom de la « Gérousie sacrée d'Oupésia ». Quel que soit le sens de cette dénomination⁴¹, elle renvoie au culte d'Artémis dans lequel s'impliquait la gérousie au moins dans sa principale implantation urbaine, au sein de l'Asclépieion de Messène.

Les membres de la « Gérousie sacrée d'Oupésia » se réclamaient de la descendance de Cresphontès, le premier roi héraclide de la Messénie et fondateur de la Messénie dorienne⁴². Précisément, un des principes suivis dès le IV^e s. av. notre ère pour déterminer les frontières entre la Laconie et la Messénie était le retour aux frontières de l'époque du temps des Héraclides⁴³. Cet argument a été encore repris au Sénat, devant Tibère, au témoignage de Tacite. L'association

37. Tac. *ann.* 4.43.1–2.

38. *IG V¹* 1374.

39. *SEG* 23 208 (cf. 24 285). Pour la topographie, voir MÜTH 2007.

40. OLIVER 1941 et 1958, GIANNAKOPOULOS 2008.

41. Voir sur ce point PTOLOT 2005.

42. *SEG* 23 215 et 217 : οἱ τᾶς Οὐπηςίας ἱεροὶ γέροντες οἱ ἀπὸ Κρεσφόντα.

43. PIÉRART 2001.

de Cresphontès à l'intégrité du territoire messénien est démontrée *a contrario* par une tradition rapportée par Isocrate dans son *Archidamos*, œuvre contemporaine de la libération de Messène par Epaminondas : ce seraient les fils de Cresphontès qui auraient livré la Messénie aux Spartiates, pour qu'ils assument l'héritage héraclide mis à mal par les Messéniens⁴⁴. L'âge de Cresphontès est celui de la pleine indépendance messénienne dans ses frontières intactes.

La cité d'Abia, dont le nom apparaît également sur la pierre nommant Nikératos et Straton, était, selon Pausanias, une fondation héraclide favorisée par Cresphontès (4.30.1) :

Il se trouve à notre époque, en Messénie, distante à vingt stades au plus du Gouffre du porc, Abia, une cité côtière. On prétend que celle-ci était jadis appelée Iré et était une des sept cités que Homère a fait promettre à Achille par Agamemnon. Après que Hyllos et les Doriens avaient été défaits au combat par les Achaïens, on dit que Abia, la nourrice de Glénos, le fils d'Héraclès, se serait retirée là, à Iré, y aurait habité et fondé un sanctuaire d'Héraclès. Plus tard, Cresphontès lui aurait rendu des honneurs, et notamment aurait changé le nom de la cité d'après celui d'Abia.

A l'époque du Périégète, c'était la première cité messénienne sur la face occidentale du massif du Taygète en venant du sud. L'histoire de sa fondation en fait un établissement antérieur même au retour des Héraclides, prestige renforcé par l'intérêt particulier manifesté par Cresphontès.

Les référents identitaires associés à la frontière messénienne se retrouvent donc autant dans les sources littéraires, au premier rang desquelles Pausanias, que dans les inscriptions. Quelle qu'ait été l'implication de la « Gêrousie sacrée d'Oupésia » dans le sanctuaire du Taygète et quel qu'ait été le rapport entre la cité d'Abia et celui-ci, il paraît assuré que la figure de Cresphontès cristallisait en des lieux précis l'affirmation de l'indépendance de Messène face à Sparte. Présenté comme un ancien lieu de culte commun, le sanctuaire de Limnatis, constamment disputé, matérialisait donc l'éternelle rivalité entre les deux cités jusque sous le Haut-Empire.

La présence romaine dans le Péloponnèse ne se marque pas uniquement dans la vie administrative, judiciaire ou politique, mais aussi dans la vie religieuse. Les sanctuaires accueillent des offrandes des empereurs, l'espace public accueille leurs statues, leur culte s'implante dans les cités. Argos présente un exemple intéressant d'implication du pouvoir romain dans certaines formes de

44. Isoc. 6.23.

commémoration, ou plutôt dans la promotion de lieux de mémoire, au sens propre comme au sens figuré⁴⁵.

Une inscription publiée voici près d'un siècle nous a transmis, dans un état malheureusement fragmentaire, une lettre d'Agrippa saluant la restauration de la « Gérosie des descendants de Danaos et d'Hypermnestre »⁴⁶. On retrouve ici une institution semblable à la « Gérosie sacrée d'Oupésia » de Messène, attestée à la même époque. Une fois encore, le collègue se rattache à une figure fondatrice de la cité, ici Danaos, associé à sa fille Hypermnestre⁴⁷, avec l'évocation duquel Pausanias ouvre sa description de l'agora d'Argos⁴⁸.

L'implication de ce collègue dans le culte impérial, supposée par Oliver à partir du parallèle d'autres cités⁴⁹, pourrait trouver confirmation dans une série de découvertes épigraphiques. Un fragment de texte découvert en remploi à la périphérie de l'agora mentionne des statues des empereurs et des « héros » offertes, sans doute, en plus de bains, par un père, dont le nom a malheureusement disparu, et ses deux fils, Tiberius Claudius Ménécès et Tiberius Claudius Antigonos. L'éditeur n'a pas manqué de rapprocher ce texte d'une base inscrite trouvée dans la salle hypostyle, qui ferme l'agora d'Argos à l'ouest, et qui avait porté une statue de Danaos offerte par Tiberius Claudius Antigonos⁵⁰. Quels étaient les autres héros dont Ménécès, Antigonos et leur père avaient offert les statues ? Les candidats, à Argos, ne manquent pas. Il serait tentant d'y chercher aussi Hypermnestre, dont une base de statue d'époque impériale a été également retrouvée. Malgré une nette différence de facture⁵¹, elle provenait peut-être du même lieu affecté à la mémoire des empereurs et des héros fondateurs de la cité⁵². Quoi qu'il en soit, le rapprochement des empereurs et de Danaos dans

45. Voir l'introduction d'Anne GANGLOFF à ce volume pour l'exemple d'Olympie.

46. VOLLGRAFF 1919, 263–270, lettre de 17–13 av. J.-C. Le lieu de trouvaille de l'inscription semble bien être la salle hypostyle, en remploi dans un mur « byzantin » (cf. VOLLGRAFF 1919, 263 n. 5 avec VOLLGRAFF 1916, 64, 1914, 330 et 1907, 177).

47. Une autre inscription émanant de la gérosie argienne, datable approximativement du règne de Trajan, y ajoute Lyncée, l'époux d'Hypermnestre : VOLLGRAFF 1919, 265 avec les nouvelles lectures de CHARNEUX 1956, 612–614, cf. CHARNEUX 1966, 156 n. 3 ; l'inscription *IG IV 579* mentionne uniquement Danaos.

48. Paus. 2.19.

49. OLIVER 1958, voir maintenant GIANNAKOPOULOS 2008, 389–472.

50. PIÉRART/THALMANN 1978, 784 et fig. 18–19 ; VOLLGRAFF 1919, 165 *sq.*

51. La base d'Hypermnestre, *IG IV 656*, est carrée et non ronde, comme celle de Danaos. Les lettres semblent être du Haut-Empire.

52. Qui serait aussi le lieu de réunion de la gérosie. La salle hypostyle construite au milieu du v^e s. av. J.-C. dans la zone occidentale de l'agora d'Argos, et dans laquelle on a voulu reconnaître

les dédicaces de Ménécès, Antigonos et leur père apporte un argument supplémentaire à l'hypothèse que la gérousie ait été impliquée dans l'organisation du culte impérial.

Sur le territoire de la cité d'Argos, le grand sanctuaire d'Héra était dès l'époque archaïque, un centre religieux essentiel, dont la prise de contrôle aurait accompagné voire conditionné la domination de la cité sur l'ensemble de la région à partir du milieu du ^v^e s. av. J.-C. A l'époque impériale, l'importance du sanctuaire ne se fait pas démentir⁵³. Au témoignage de Pausanias, le sanctuaire semble en bon état. Il a vu dans le temple les précieuses statues chryselléphantines d'Héra et d'Hébé, de même que deux autres antiques statues d'Héra. Le temple classique, en tout cas, a été entretenu. Christopher Pfaff, qui en a récemment publié une nouvelle étude architecturale, a ainsi pu montrer que la toiture avait été refaite à l'époque romaine⁵⁴. Par ailleurs, la stoa nord (II) a également été profondément restaurée et remaniée, avec l'adjonction de bas-sins. Plusieurs nouveaux chapiteaux ont été produits, dans un style archaïsant, mais avec des techniques romaines⁵⁵. Un bâtiment à hypocauste est construit à l'époque impériale, dans l'angle nord-ouest du sanctuaire, tandis que la stoa nord-est (III) est également remaniée. Pfaff ne se risque pas à proposer une date précise pour ces travaux, qui ne sont pas nécessairement contemporains, et aucune source ne permet malheureusement d'identifier une initiative particulière ou un programme coordonné⁵⁶. Il est cependant avéré que le sanctuaire est entretenu, se développe même, ou en tout cas se transforme. Mais est-ce le fait des élites locales? Ou des empereurs? Les uns et les autres ont laissé des traces de leur action.

On sait par Pausanias que les statues des prêtresses d'Héra se dressaient devant le temple classique⁵⁷. La tradition s'était-elle prolongée jusqu'à l'époque impériale? Ou avait-elle été ravivée alors? On n'aurait aucun mal à le croire. Waldstein a publié dans le premier volume des fouilles américaines de l'*Héraïon*

un monument consacré à Danaos, notamment en raison de la découverte de la base d'Antigonos remployée dans un mur tardif du bâtiment (MARCHETTI 1994, 151 *sq.*; voir Paus. 2.19.5), pourrait être ce lieu (BOMMELAER/DES COURTILS 1994, 45 *sq.*). Le fait que la copie de la lettre d'Agrippa y ait été également mise au jour renforce l'hypothèse.

53. BILLOT 1997, 45 *sq.*

54. PFAFF 2003, 198.

55. PFAFF 2005.

56. PFAFF 2005, 583 *sq.*

57. Paus. 2.17.3.

une série de six fragments d'une statue de femme⁵⁸. De taille un peu supérieure à la taille humaine, la figure devait être assise. La tête, ou ce que l'on en conserve, a toutes les caractéristiques d'un portrait du Haut-Empire. Dans l'état actuel de notre information, la vitalité du sanctuaire ne se reflète en aucune manière dans le petit matériel archéologique. Si les offrandes ont continué à affluer dans le sanctuaire à l'époque impériale, elles n'ont pas laissé de trace ou elles n'ont pas retenu l'attention des fouilleurs. On sait cependant par Pausanias que l'empereur Hadrien avait offert à la déesse un paon en or et pierres précieuses⁵⁹. Le paon est un symbole d'Héra, car il serait le fruit de la transformation d'Argos, le géant commis à la surveillance d'Io, comme le rappellent Ovide et Martial notamment⁶⁰. Les monnaies provinciales d'Argos vont dès lors arborer le paon, seul (monnaies au type d'Hadrien et de Gordien III), ou accompagnant les statues d'Héra trônant et d'Hébé (type d'Antonin)⁶¹. A Argos même, Hadrien avait fait restaurer un autre sanctuaire d'Héra détruit par un incendie et avait contribué à la rénovation du théâtre où se tenait depuis le III^e s. av. J.-C. une partie des *Héraia*, la fête d'Héra transférée depuis l'*Héraion*. Les faveurs de l'empereur ont pu également toucher ce dernier sanctuaire, ou favoriser son entretien, participant ainsi à son prestige. Dès 123 apr. J.-C., Hadrien y avait reçu une statue, mais dont la dédicace incomplète ne permet pas de connaître les conditions d'attribution⁶². Une fois encore, la disparité de nos sources ne permet pas de broser un tableau cohérent. L'archéologie, aussi bien que Pausanias, attestent le bon état du sanctuaire, mais les acteurs de cet évergétisme au bénéfice de la déesse ne se laissent pas aisément cerner et les pratiques culturelles nous échappent totalement. Mais peut-être est-ce une fois encore, comme à l'*Eleusinion* laconien, la conséquence également d'une évolution des marques de piété vers une plus grande monumentalisation, concomitante des changements politiques et sociaux du temps.

Cet aperçu avait pour but de montrer la richesse et la complexité des stratégies mémorielles développées au sein des cités péloponnésiennes sous le Haut-Empire. Les exemples choisis nous ont ainsi montré, outre la fragilité de notre information, et notre dépendance de Pausanias en particulier, l'implication de

58. WALDSTEIN 1902.

59. Paus. 2.17.6.

60. Ath. 14.655a-b; Ov. *met.* 1.722-723; Mart. *epigr.* 14.85.

61. Sur la figure d'Héra et les évocations de son culte dans le monnayage impérial d'Argos, voir maintenant FLAMENT/MARCHETTI 2011, 56-58, 61-64 et 88. Voir PIÉRART 1995 pour les autres bienfaits d'Hadrien envers Argos.

62. Edition de P. AMANDRY en annexe à l'article de CASKEY/AMANDRY 1952, 219-221 et pl. 60.

plusieurs acteurs, de plusieurs groupes, pas nécessairement antagonistes, même s'ils étaient animés de motivations différentes. L'implication de Rome dans la mémoire des cités grecques, manifeste sous Hadrien par le biais du Panhellenion, est également perceptible à un niveau local. Les intérêts des élites aristocratiques étaient convergents avec ceux de l'Empire et bien souvent favorisés par celui-ci. Si, dans le discours de Pausanias ou d'autres auteurs, une certaine résistance face à l'Empire est parfois perceptible, il est difficile d'en trouver le reflet dans la promotion de lieux de mémoire par les cités. Les cas de Sparte et de Messène reflètent en revanche un surinvestissement du passé, ou plutôt d'un certain passé dont la mémoire semble figée. Ce point de référence identitaire, à côté d'autres comme la bataille des Thermopyles pour Sparte⁶³, permettait à ces cités de continuer à se penser messénienne ou spartiate dans un monde où, en tant que telles, elles ne jouaient plus aucun rôle.

OUVRAGES CITÉS

- ALCOCK, S. E. (1993) — *Graecia capta: the landscape of Roman Greece*, Cambridge/New York.
 (2002) — *Archaeologies of the Greek past: landscape, monuments, and memories*, Cambridge/New York.
- ANDERSON, G. (1993) — *The second sophistic: a cultural phenomenon in the Roman empire*, London/New York.
- BILLOT, M.-F. (1997) — « Recherches archéologiques récentes à l'Héraion d'Argos », dans DE LA GENIÈRE J. (éd.), *Héra. Images, espaces, cultes: actes du Colloque International du Centre de Recherches Archéologiques de l'Université de Lille III et de l'Association P.R.A.C., Lille, 29-30 novembre 1993*, Naples, 11-81.
- BOMMELAER, J.-F. et DES COURTILS, J. (1994) — *La salle hypostyle d'Argos*, Paris.
- BOWERSOCK, G. W. (1969) — *Greek sophists in the Roman Empire*, Oxford.
- CASKEY, J. L. et AMANDRY, P. (1952) — « Investigations at the Heraion of Argos, 1949 », *Hesperia* 21, 165-221.
- CATLING, H. W. (1977) — « Excavations at the Menelaion, Sparta, 1973-1976 », *AR* 1977, 24-42.
- CHARNEUX, P. (1956) — « Inscriptions d'Argos (suite) », *BCH* 80, 598-618.
 (1966) — « Liste argienne de théarodoques », *BCH* 90, 156-239.
- FLAMENT, Ch. et MARCHETTI, P. (2011) — *Le monnayage argien d'époque romaine (d'Hadrien à Gallien)*, Athènes.

63. Voir GENGLER 2011.

- GENGLER, O. (2005) — «Héraclès, Tyndare et Hippocoön dans la description de Sparte par Pausanias : mise en espace d'une tradition mythique», *Kernos* 18, 311–328.
- (2010) — «Le paysage religieux de Sparte sous le Haut-Empire», *RHR* 227, 609–637.
- (2011) — «Leonidas and the heroes of Thermopylae: Memory of the dead and identity in Roman Sparta», dans CAVANAGH H., CAVANAGH W. et ROY J. (éds), *Honouring the Dead in the Peloponnese. Proceedings of the conference held in Sparta 23–35 April 2009*, Nottingham, 151–162 (accès online: <http://www.nottingham.ac.uk/csps/open-source/honouring-the-dead.aspx>).
- GIANNAKOPOULOS, N. (2008) — *Ο Θεσμός της Γερουσίας των ελληνικών πόλεων κατά τους Ρωμαϊκούς Χρόνους. Οργάνωση και Λειτουργίες*, Thessaloniki.
- HAAKE, M. et JUNG, M. (éds) (2011) — *Griechische Heiligtümer als Erinnerungsorte: von der Archais bis in den Hellenismus. Erträge einer internationalen Tagung in Münster, 20.–21. Januar 2006*, Stuttgart.
- IMHOOF-BLUMER, F. W. et GARDNER, P. (1964) — *Ancient coins illustrating lost masterpieces of Greek art. A numismatic commentary on Pausanias*, new enlarged edition with Introduction, commentary and notes by A. N. ΟΙΚΟΝΟΜΙΔΗΣ, Chicago.
- KENNEL, N. M. (1999) — «From *Perioikoi* to *Poleis*. The Laconian Cities in the late Hellenistic period», dans HODKINSON S. et POWELL A. (éds), *Sparta. New perspectives*, London, 189–210.
- LAFOND, Y. (2006) — *La mémoire des cités dans le Péloponnèse d'époque romaine (II^e siècle av. J.-C. - III^e siècle apr. J.-C.)*, Rennes.
- LHS (2006) — *Coins of Peloponnesos. The BCD Collection (Auction LHS 96, May 8–9, 2006)*, Zürich.
- LURAGHI, N. (2008) — *The ancient Messenians. Constructions of ethnicity and memory*, Cambridge.
- MARCHETTI, P. (1994) — «Recherches sur les mythes et la topographie d'Argos, II. Présentation du site, III. Le téménos de Zeus», *BCH* 118/1, 131–160.
- MOGGI, M. (1976) — *I sinecismi interstatali greci*, Pisa.
- MÜTH, S. (2007) — *Eigene Wege. Topographie und Stadtplan von Messene in spätklassisch-hellenistischer Zeit*, Rahden.
- OLIVER, J. H. (1941) — *The sacred Gerusia*, Baltimore.
- (1958) — «Gerusiae and Augustales», *Historia* 7, 472–496.
- PEAFF, Ch. A. (2003) — *The architecture of the classical temple of Hera, The Argive Heraion 1*, Princeton.
- (2005) — «Capital C from the Argive Heraion», *Hesperia* 74/4, 575–584.
- PIÉRART, M. (1995) — «L'empereur Hadrien et Argos : une dédicace partiellement inédite d'un temple d'Héra (SEG XI, 340+)», dans FREI-STOLBA R. et SPEIDEL M. A. (éds), *Römische*

- Inscriben: Neufunde, Neulesungen und Neuinterpretationen. Festschrift für Hans Lieb zum 65. Geburtstag dargebracht von seinen Freunden und Kollegen*, Basel, 7–16.
- (2001) — «Argos, Philippe II et la Cynourie (Thyréatide): les frontières du partage des Héraclides», dans FREI-STOLBA R. et GEX K. (éds), *Recherches récentes sur le monde hellénistique: actes du colloque international organisé à l'occasion du 60^e anniversaire de Pierre Ducrey (Lausanne, 20–21 novembre 1998)*, ECHO 1, Berne/Frankfurt am Main, 27–43.
- PIÉRART, M. et THALMANN, J.-P. (1978) — «Rapports sur les travaux de l'École française en 1977. Argos. II. Agora: zone du portique», *BCH* 102/2, 777–790.
- PILOLOT, L. (2005) — «Nom d'une Artémis! A propos de l'Artémis Phôosphoros de Messène (Pausanias, IV, 31, 10)», *Kernos* 18, 113–140.
- PUECH, B. (2002) — *Orateurs et sophistes grecs dans les inscriptions d'époque impériale*, Paris.
- ROUSSET, D. (2004) — «La cité et son territoire dans la province d'Achaïe et la notion de "Grèce romaine"», *Annales (HSS)* 59/2, 363–383.
- SCHMITZ, Th. (1997) — *Bildung und Macht: zur sozialen und politischen Funktion der zweiten Sophistik in der griechischen Welt der Kaiserzeit*, München.
- SHIPLEY, D. G. J. (1997) — «"The other Lakedaimonians": the dependent perioikic *poleis* of Laconia and Messenia», dans HANSEN M. H. (éd.), *The polis as an urban centre and as a political community: Symposium August, 29–31 1996*, Copenhagen, 189–281.
- (2008) — «Pseudo-Skylax on the Peloponnese», dans GALLOU C., GEORGIADIS M. et MUSKETT G. M., *Dioskouroi: studies presented to W. G. Cavanagh and C. B. Mee on the anniversary of their 30-year joint contribution to Aegean archaeology*, Oxford, 281–291.
- SPORN, K. (2010) — «Espace naturel et paysages religieux: les grottes dans le monde grec», *RHR* 227, 553–571.
- SWAIN, S. (1996) — *Hellenism and empire: language, classicism, and power in the Greek world, ad 50–250*, Oxford.
- VOLLGRAFF, W. (1907) — «Fouilles d'Argos, B. Les établissements préhistoriques de l'Aspis (suite), C. La topographie de la ville hellénistique», *BCH* 31, 139–184.
- (1914) — «Novae inscriptiones Argivae», *Mnemosyne* 42, 330–354.
- (1916) — «Novae inscriptiones Argivae», *Mnemosyne* 44, 46–71.
- (1919) — «Novae inscriptiones Argivae», *Mnemosyne* 47, 160–170 et 252–270.
- WALDSTEIN, Ch. (1902) — *The Argive Heraeum*, I, Boston.
- WHITMARSH, T. (2005) — *The second Sophistic*, Oxford.

TOPOGRAPHIES SACRÉES

DES LIEUX SANS MÉMOIRE OU LES BLANCS DE LA CARTE DE LA MÉMOIRE DELPHIQUE

ANNE JACQUEMIN

Strasbourg

Le colloque *Hellénismos* organisé par S. Saïd à Strasbourg m'avait donné en 1989 l'occasion de traiter de la constitution à l'époque impériale d'une mémoire grecque à Delphes¹, avant que je ne développasse ce thème dans ma thèse². A Münster, en 2006, je m'étais intéressée à la façon dont la construction de monuments aux époques archaïque et classique avait fait du sanctuaire d'Apollon Pythien à Delphes un lieu de mémoire pour l'ensemble des Grecs³. Aborder la question des absences est un moyen de renouveler l'approche du thème de la mémoire monumentale à Delphes. La mémoire est la sœur de l'oubli et ce dernier participe autant qu'elle à la vie des individus, en ce monde ou dans un au-delà préluant ou non à une renaissance, mais aussi à celle des communautés, que l'on songe aux instructions des tablettes orphiques ou aux stipulations des accords conclus à l'issue des guerres civiles⁴. Les archéologues ressentent souvent un douloureux étonnement en découvrant que les monuments auxquels ils consacrent tant de soin et de temps sont ignorés de la tradition littéraire, alors

1. JACQUEMIN 1991.

2. JACQUEMIN 1999, 263–280.

3. JACQUEMIN 2011.

4. Voir pour les tablettes orphiques PUGLIESE CARRATELLI 1990, 379–389. Dans le mythe d'Er (Pl. *R.* 621a), les âmes traversent la plaine du Léthé et se désaltèrent de l'eau du fleuve Amélès; les consultants à l'ancre de Trophonios buvaient l'eau du Léthé et l'eau de Mnémosyne (Paus. 9.39.6–14). Sur l'oubli politique des choses qui fâchent, voir LORAUX 1997.

même qu'ils s'élèvent dans des sites qui ont suscité une abondante littérature, comme les sanctuaires de Delphes ou d'Olympie. Il y a certes les infortunes de la chronologie qui font que l'auteur qui sert de source a connu le lieu avant la construction de tel monument ou après la destruction de tel autre⁵. Certes, les auteurs anciens écrivaient prioritairement, sinon exclusivement pour les lecteurs de leur temps. Mais comment un monument aussi singulier que la colonne aux acanthes portant les trois jeunes filles connues depuis leur découverte sous le nom de «Danseuses de Delphes» a-t-il pu être ignoré?⁶ Deux sources importantes de l'époque impériale peuvent être considérées comme des relais de la mémoire delphique de ce temps: Plutarque, qui fut prêtre d'Apollon et épimélète du conseil amphictionique⁷, et Pausanias, qui visita le sanctuaire sous le règne de Marc Aurèle⁸. Plutarque a situé plusieurs de ses dialogues dans le sanctuaire d'Apollon Pythien: les interlocuteurs du dialogue sur la *Disparition des oracles* goûtent la fraîcheur de la *lesché* des Cnidiens⁹; ceux du dialogue sur les *Délais de la vengeance divine* sont abrités par le «grand portique»¹⁰. La première partie du dialogue sur les *Oracles de la Pythie* met en scène un groupe d'amis qui cheminent, tout en philosophant, de l'entrée sud-est du sanctuaire, l'entrée principale pour qui vient de l'Athénaion ou du gymnase, à la place

5. L'absence du nymphée d'Hérode Atticus des deux livres que Pausanias consacre à la périégèse du sanctuaire d'Olympie a ainsi été diversement commentée. La date de la venue de Pausanias à Olympie, qui se déduit de sa remarque sur la renaissance de Corinthe (Paus. 5.1.2), infirme l'hypothèse d'une visite avant la construction du monument. Un oubli accidentel aurait pu être corrigé à l'occasion de la mention du réaménagement du stade de Delphes par ce grand évergète (10.32.1): Pausanias avait profité de la description de l'odéon de Patras (7.20.6) pour rappeler celui d'Athènes qu'il n'avait pu évoquer dans le livre premier de sa *Périégèse*.

6. Très vite, Th. HOMOLLE publie une photographie du groupe dans la *Gazette des Beaux-Arts* et cette image inspira à C. DEBUSSY son premier *Prélude*. P. AMANDRY a montré que le trépied porté par les trois jeunes filles contenait l'*omphalos* qui avait longtemps accueilli les visiteurs du musée de Delphes sous l'appellation de «copie romaine de l'*omphalos*» (MARTINEZ 1997). La reconstitution du groupe sur la base dite «base Pan», du nom de l'entrepreneur Pankratès d'Argos, a permis de mettre cette offrande en rapport avec le peuple athénien, sans qu'il soit possible d'en connaître précisément les dédicants (POUILLOUX/ROUX 1963, 123-149).

7. *FD* III, 4, 472.

8. Il semble en effet qu'il y ait plus ou moins coïncidence entre le temps du voyage et celui de l'écriture ou du moins que le déroulement de deux opérations ait suivi la même progression. La mention de l'attaque des Costobokes (Paus. 10.34.5) donne une indication pour la date de rédaction.

9. Plu. 2.412D.

10. Plu. 2.548A-B. Les indices en faveur d'une identification de ce bâtiment avec le portique ouest (JACQUEMIN 1999, 117) ont été confirmés par les découvertes de D. LAROCHE relatives aux accès occidentaux du sanctuaire d'Apollon.

devant l'autel¹¹ ; la seconde partie rapporte la discussion qui est la leur, une fois qu'ils se sont installés sur les marches du côté sud du temple¹². Les silences de ce bon connaisseur du lieu peuvent donc étonner, mais les omissions de Pausanias sont plus singulières encore¹³.

Le sanctuaire d'Apollon à Delphes se prêtait au II^e siècle de notre ère à une déambulation érudite de Grecs soucieux de revivre leur passé et de Romains désireux de partager leur culture. Nous connaissons bien la première partie du trajet qui mène de l'entrée sud-est au trésor des Athéniens à travers deux rangées de monuments élevés entre la fin du VI^e siècle et le IV^e siècle, puisque c'est le chemin qu'empruntent aujourd'hui encore les touristes¹⁴. La conservation du pavement de la rue du village byzantin dans la partie médiane de ce qui était le sanctuaire a longtemps troublé la perception que les Modernes ont eue de l'Apollonion : ce cheminement a été pris pour la voie sacrée, alors qu'il date au plus tôt du V^e siècle apr. J.-C.¹⁵, et que l'expression « voie sacrée » désigne la route qui unit un centre urbain à un sanctuaire qui lui est extérieur¹⁶. L'étude

11. La présence des guides qui perturbent par leurs propos frivoles le cheminement physique et intellectuel du groupe montre que les amis de Plutarque suivent l'itinéraire de visite habituel, ce que prouve la remarque sur le monument des navarques (Plu. 2.395B) et qui est confirmé par la périégèse de Pausanias.

12. Dans l'Antiquité, une terrasse où s'élevaient de nombreuses offrandes s'étendait au sud du temple. L'implantation du village de Kastri, sa destruction et les fouilles menées souvent jusqu'au sol vierge ne permettent guère d'imaginer Plutarque et ses amis devisant assis sur les marches du temple.

13. Delphes n'est pas, nous l'avons vu, le seul site où les silences de Pausanias sont perturbants. Ils lui ont valu des jugements peu amènes de la part de savants allemands, tout particulièrement d'U. VON WILAMOWITZ-MOELLENDORFF qui lui devait d'avoir perdu la face en présence du prince héritier de Meiningen (HABICHT 1985, 174). Par une fatalité singulière, au moment où la science allemande semblait avoir révisé son jugement, à en croire le livre de Ch. HABICHT, les travaux d'U. SINN furent à l'origine d'une nouvelle série de critiques, n'émanant cette fois non plus des philologues, mais des archéologues qui avaient longtemps défendu le périégète (JACQUEMIN 2001). A un moment où Pausanias faisait l'objet de nombreux colloques et de monographies qui le traitaient tous avec sympathie, les lignes que lui dédia U. SINN dans le glossaire de son petit livre sur Olympie (SINN 1996, 120) surprisent.

14. Les travaux de présentation du site, que ce soient ceux de Th. HOMOLLE, E. BOURGUET ou H. POMTOW, ont repris ce même cadre qui est aussi celui des guides écrits par les directeurs successifs du musée (A. KÉRAMOPOULLOS, Ch. KAROUZOS, B. PÉTRAKOS, I. PAPACONSTANTINOÛ, P. THÉMÉLIS, E. PENTAZOS).

15. AMANDRY 1977, 293.

16. Pour les Athéniens, la voie sacrée en relation avec le sanctuaire de Delphes est le chemin emprunté par la Pythaidé dont le point de départ était signalé par une borne aujourd'hui au musée de l'Agora (I 5476).

des exèdres de l'Aire, que je mène actuellement avec D. Laroche, conduit à supposer que les visiteurs antiques empruntaient un chemin en partie en rampe dont on devine les traces¹⁷, avant de déboucher sur la place dont la limite orientale était marquée par une sorte de porte¹⁸. La visite du sanctuaire se poursuivait avec la montée vers l'autel par une rue en escalier que bordaient d'un côté le retour oriental du mur polygonal et de l'autre une série d'offrandes, et avec le tour du temple par la terrasse méridionale. La partie septentrionale du sanctuaire a moins retenu l'attention, à l'exception de la *lesché* où on pouvait encore admirer les peintures de Polygnote de Thasos. Il ne faut cependant pas oublier que Pausanias dit du sanctuaire de Delphes qu'il est enclos par un mur de péribole percé de plusieurs ouvertures. Le cheminement que nous connaissons par les textes est sans doute l'itinéraire privilégié des visiteurs étrangers, mais nous ne devons pas oublier les possibilités de traverser le sanctuaire à différents niveaux, même si toutes les entrées n'étaient pas d'égale importance. Cependant, c'est bien entre le péribole sud et le temple que se donnait à voir une histoire acceptable par tous, l'histoire d'une Grèce unie contre les barbares sous l'égide de la brillante Athènes, mais aussi de la valeureuse Sparte. Certes, Plutarque déplorait que s'élevât autour du temple une forêt de statues qui exposait à la vue de tous la honte de la Grèce et sa condamnation visait aussi bien les monuments de victoire élevés par des Grecs vainqueurs d'autres Grecs que les effigies de chefs de guerre juchées sur de hautes colonnes¹⁹. Mais, là où la mémoire inscrite dans la pierre et le bronze s'opposait à la constitution d'une histoire unanime, le discours édifiant recréait l'unité. C'était donc une histoire moralisée bien propre à susciter l'intérêt des élèves et à fournir des exemples aux orateurs, qui se donnait à voir dans le sanctuaire de Delphes plus encore, semble-t-il, qu'à Olympie.

Au milieu de ces discours qui tissent une histoire au message clair, les silences sont éloquents. Le premier, le plus singulier, concerne le temple même d'Apollon, le monument le plus imposant du sanctuaire, le siège de l'oracle. L'absence de mention de la destruction du temple et de sa reconstruction au iv^e siècle dans les sources littéraires étonne. Les hommes de l'époque impériale pensaient-ils vraiment que le temple qu'ils voyaient était celui dont Hérodote rappelait

17. L'état de l'escalier dit de l'Aire interdit d'y voir autre chose qu'un élément du jeu sacré du Septérion, ce qui était le point de vue des fouilleurs.

18. Une étude plus approfondie de la situation à l'ouest (trésor des Athéniens, fondation SD 222 sur laquelle on a longtemps supposé que s'élevait le *bouleutèrion* de Delphes), pourrait conduire à une semblable découverte.

19. Plu. 401D. Au milieu de ces gloires douteuses pour un philhellène sincère, la courtisane Phrynè ne paraissait point si coupable.

l'édification prise en charge par les Alcéméonides ?²⁰ Pausanias qui évoque, avec un certain sens critique, la succession des temples²¹, acceptant comme authentiques le temple en laurier du Tempé, le temple de cire et de plumes bâti par les Hyperboréens, mais rejetant le temple en fougères, mentionne ensuite le temple en bronze qu'il rapproche judicieusement de celui qui est à l'origine de l'épiclèse d'Athéna à Sparte, *Chalkioikos* (à la maison de bronze), le temple de pierre dû à Trophonios et Agamédès, édifice qui brûla en 548²² et le temple dont il dit qu'il est « de notre temps », construit par les Amphictions sur les biens du dieu et sur les plans de l'architecte Spintharos de Corinthe. C'est l'un des rares temples dont il donne le sujet des frontons²³, cependant l'attribution des figures n'est pas si aisée qu'on pourrait le croire²⁴. Avant la fouille du sanctuaire, les Modernes rapprochaient le texte de Pausanias de celui d'Hérodote et la présence de sculpteurs athéniens pouvait s'expliquer par le rôle joué par les Alcéméonides, quoique les indications données sur la formation des sculpteurs pussent soulever des difficultés du point de vue chronologique²⁵. C'est pourquoi Th. Homolle était persuadé de trouver l'équivalent delphique du Parthénon quand il entreprit la fouille du sanctuaire d'Apollon Pythien. F. Croissant a bien évoqué les déceptions des fouilleurs devant leurs découvertes dans le domaine de la sculpture²⁶. Les fouilleurs avaient trouvé dans une fosse au nord du temple les éléments des frontons du temple du VI^e siècle, qui ne correspondaient pas aux descriptions de Pausanias. Comme un certain nombre d'indices²⁷ conduisaient à admettre l'existence de deux temples, le temple qu'avait connu Hérodote et celui qu'avait vu Pausanias, et qu'aucun vestige du décor figuré du temple du IV^e siècle n'avait été identifié, Th. Homolle conclut que les frontons avaient été démontés après le

20. Hdt. 5.62–63.

21. Paus. 10.5.9–13.

22. Hdt. 1.51, 2.180, 5.62.

23. Pausanias ne mentionne les frontons que pour sept édifices : dans le cas du temple d'Apollon à Aigeira (7.26.6), il se contente de dire que les statues sont anciennes ; dans celui du temple d'Asclépios à Epidaure (2.11.8), il s'intéresse plus aux acrotères. Pour le temple d'Héraclès à Thèbes (9.11.6), le sujet des frontons attribué à Praxitèle étonne, car les travaux du héros conviennent mieux pour des métopes. Les descriptions sont plus satisfaisantes, malgré leur brièveté, pour les temples de Zeus à Olympie (5.10.6–8) et d'Athéna à Tégée (8.45.6), ainsi que pour le Parthénon (1.24.5), où la distinction est claire entre les deux frontons.

24. Paus. 10.19.4.

25. Si Praxias est l'élève du sculpteur Calamis attesté par les sources (Paus. 10.19.4), et non d'un homonyme, il peut difficilement être actif dans les années 330.

26. CROISSANT 2000.

27. Voir *infra*.

passage de Pausanias²⁸. Quoiqu'en 1938 L. Lerat ait eu une intuition qui aurait pu permettre de résoudre l'énigme²⁹, il fallut attendre les travaux de J. Marcadé et F. Croissant dans les années 1970 pour que les frontons du temple retrouvassent les sculptures que Pausanias avait vues³⁰. Le périégète avait bien décrit ce qu'il avait sous les yeux, il ne lui avait manqué qu'un document pour faire le lien entre les informations fournies par Hérodote et les *atthidographes* sur la reconstruction du temple dans la seconde moitié du VI^e siècle et «le temple de [son] temps». Il est en revanche difficile de savoir quelle était sur ce point l'opinion de Plutarque: le prêtre d'Apollon et épimélète des Amphictions qu'il était pouvait consulter des archives inaccessibles à un simple visiteur comme Pausanias³¹.

Avant la fouille systématique du sanctuaire d'Apollon, l'exactitude des informations de Pausanias avait déjà fait l'objet de questions fondées sur des données émanant de sources non delphiques. U. Koehler avait rapproché un décret athénien en l'honneur de Denys de Syracuse loué pour «son action en faveur de la paix et de la reconstruction du temple» d'un texte de Xénophon mentionnant la proposition du Lacédémonien Prothoos au lendemain du congrès de paix avorté de 371, proposition qui demandait aux cités de verser la contribution (*συμβάλλεσθαι*) qu'elles voudraient au (ou pour le) temple d'Apollon (*εἰς τὸν ναὸν τοῦ Ἀπόλλωνος*)³². Pour Koehler, le temple d'Apollon ne pouvait être que le temple de Delphes. Il est permis cependant de s'étonner que, dans un décret relatif à un tyran de Sicile, le peuple athénien désigne par «le temple»³³, sans plus de précision, le temple d'Apollon à Delphes, ou qu'un Lacédémonien s'adressant à des alliés réunis à Sparte fasse allusion au temple d'Apollon Pythien à Delphes en se bornant au nom du dieu sans même donner

28. HOMOLLE 1902, 630 *sq.* La responsabilité du transfert des frontons fut imputée aux Romains, sans plus de précisions. Cependant il semble qu'après les enlèvements massifs de statues sous le règne de Néron, les déménagements d'œuvres d'art grec vers Rome se soient notamment ralentis, pour reprendre largement sous Constantin, mais cette fois en direction de sa nouvelle capitale Constantinople: voir en particulier la mise au point dans ROLLEY 1985.

29. LERAT 1936, 359 n. 2.

30. CROISSANT/MARCADÉ 1972; MARCADÉ 1977; CROISSANT 1980, 1986 et 2003.

31. Cette constatation conduit cependant à poser la question de la documentation épigraphique, de son lieu d'exposition. A l'époque de Marc Aurèle, les plaques qui portaient les comptes de la reconstruction du temple au IV^e siècle étaient-elles encore visibles? Pouvaient-elles être aisément lues? Pausanias ne les a pas lues. Il est probable qu'il n'ait pas connu leur existence.

32. KÖHLER 1877 et 1891; *IG* II² 103; X. *HG* 6.4.2.

33. Le temple sans précision désigne d'ordinaire le temple de la divinité poliade. Un texte de Démosthène (D. 24.136) fait connaître un incendie criminel qui ravagea en 377–376 av. J.-C. l'opisthodomé où étaient entreposés les trésors de la déesse (DINSMOOR 1932).

son épiclèse. De surcroît, l'expression employée par Xénophon renvoie à une destination au double sens de lieu où l'on va et de but de l'action. Koehler comprenait que Prothoos proposait de verser une contribution à la reconstruction du temple d'Apollon. Cependant, certains commentateurs des *Helléniques*, comme G. E. Underhill dans l'édition de la collection Loeb en 1906, voyaient là une allusion au versement d'une contribution d'alliance qui aurait été thésaurisée dans le temple d'Apollon à Delphes. Ce temple serait ainsi devenu, pour la Ligue du Péloponnèse réorganisée selon le modèle athénien, l'équivalent du temple d'Apollon à Délos durant les vingt-cinq premières années de la Ligue de Délos, mais « le temple d'Apollon » pour des Lacédémoniens ne peut guère être autre que celui d'Apollon à Amyclées.

La découverte des deux fragments de la stèle portant la promantie collective octroyée aux Thouriens par les Delphiens a assuré que le temple d'Apollon à Delphes avait bien été détruit au iv^e siècle : il avait en effet fallu renouveler l'octroi de la promantie dont le texte avait été gravé sur les parois du temple qui avait été victime d'un accident. Le document présente malheureusement une lacune de deux lettres dans le verbe désignant le mode de destruction. Cependant la restitution *κατεκαύθη* (avait entièrement brûlé) est trop longue d'une lettre ; le choix demeure entre le plus général *κατελύθη* (avait été entièrement détruit) et *κατεχύθη* (s'était entièrement déversé, effondré), ce qui correspond mieux aux modalités de l'accident tel que les vestiges permettent de le reconstituer³⁴. L'hypothèse de l'incendie, qui était plutôt infirmée par les considérants de la promantie des Thouriens tels qu'on peut les restituer, devrait être définitivement écartée, car aucun des plus de mille blocs du temple du vi^e siècle qui ont été retrouvés en emploi dans les fondations du nouveau temple ou dans des murs de terrasse à contreforts ne portent de traces de feu³⁵. L'idée d'un incendie du temple d'Apollon à Delphes au iv^e siècle qui continue d'être mentionnée³⁶ reposait sur une audacieuse restitution de I. A. R. Munro dans le texte du *Marmor Parium*. La notice relative à l'année athénienne correspondant à 374–373 av. J.-C. donne le vainqueur au concours de tragédies des Dionysies d'Athènes et mentionne la destruction complète à la suite d'un incendie d'un

34. HANSEN 2010, 145–155.

35. HANSEN 2010, 156–174. Les statues des frontons n'ont pas non plus été touchées par les flammes. A ces blocs en emploi, il faut ajouter les éléments de toiture (larmiers et tuiles) qui ont servi de support à l'écriture des comptes ou à celle de décrets de la cité de Delphes.

36. RHODES 2005, 254 ; HORNBLLOWER 2009, 42.

objet masculin³⁷. Munro vit dans les données que U. Koehler avait réunies³⁸ une raison de restituer ἐν Δελφοῖς ναὸς.

Les études récentes, bien résumées par E. Hansen dans la publication du temple d'Apollon, ont montré que le temple avait été victime d'un glissement de terrain qui avait désolidarisé sa partie occidentale. L'architecte danois, qui conserve à la destruction la date de 373, celle du grand tremblement de terre suivi d'un tsunami qui détruisit Boura et Héliké, hésite pour l'accident entre les conséquences d'un séisme ou d'une coulée de boue et de pierres, comme celle qui ravagea la partie orientale du sanctuaire en décembre 1935 ou celle qui fut heureusement détournée vers l'est le 2 juillet 2005.

Ce qui étonne le plus face à ce silence des sources, c'est l'affichage dans le sanctuaire des comptes de construction gravés sur des marbres de l'ancien temple ou des plaques de calcaire taillées pour l'occasion. N'auraient-ils plus été visibles à l'époque impériale? Les archives du sanctuaire et de l'Amphictionie, dont Plutarque devait être familier, n'auraient-elles non plus gardé aucun souvenir de ces événements? S'il existait une mémoire des rochers que les dieux avaient fait tomber pour défendre le sanctuaire lors de l'attaque perse, n'y aurait-il donc aucune mémoire de la catastrophe qui ruina le temple? On n'avait point oublié le « sacrilège » phocidien – Diodore en parle, Plutarque aussi, ainsi que Pausanias –, mais on ne se souvenait plus que les remboursements des emprunts faits au trésor du dieu avaient contribué à l'achèvement de la reconstruction du temple.

Si le nouveau temple est le monument le plus important à avoir été omis par la tradition, il partage ce sort avec une série de constructions du sanctuaire. L'offrande de Daochos de Pharsale, qui célébrait la gloire d'une famille de chefs politiques et d'athlètes hiéroniques, a pour dédicant une figure connue de l'histoire grecque, stigmatisée par Démosthène pour s'être vendue à Philippe de Macédoine³⁹; au moins une des statues du groupe, celle du pancratiaste Agias,

37. *IG* XII 5.444. La cassure de la pierre interrompt la proposition après καὶ κατέκαιε ὁ. La restitution de MUNRO adoptée par F. HILLER VON GAERTRINGEN dans les *IG* l'a été aussi par F. JACOBY (1904, II 9 sq.). Si HILLER VON GAERTRINGEN en trouve la confirmation dans l'éclairage nouveau apporté par les travaux de Th. HOMOLLE – la preuve d'une reconstruction du temple procurée par les comptes –, F. JACOBY, convaincu par les indices en faveur d'une destruction à la suite d'un séisme, conserve la mention de l'incendie, en signalant que c'est là souvent la conséquence des tremblements de terre.

38. KÖHLER 1877, 16 sq. et 1891, 45 n. 1.

39. D. 18.295 (Daochos figure en compagnie de son collègue à l'Amphictionie Thrasydaïos, et de Kinéas); Plb. 18.14.4.

reproduisait une œuvre de Lysippe érigée à Pharsale⁴⁰. Il y avait là de quoi ancrer plusieurs mémoires, celle des concours gymniques avec trois frères couronnés le même jour à Delphes, celle de l'histoire de l'art avec des copies contemporaines d'œuvres d'un grand sculpteur, celle de l'histoire politique, non seulement de la Thessalie, mais de la Grèce entière. Le silence des sources étonne, même si l'examen des vestiges laisse supposer une destruction rapide suivie d'une restructuration plus modeste précédant un abandon définitif à la fin du II^e siècle au plus tard⁴¹. La « trahison » de Daochos l'expliquerait-elle ?

Le double monument triangulaire offert par les Messéniens dans la seconde moitié du V^e siècle n'a pas laissé plus de traces dans la littérature, alors que Pausanias a décrit l'offrande d'Olympie qui s'en inspire indubitablement⁴². Le monument s'insère dans une série qui commence avec le trépied de Platées, une offrande bien attestée chez les historiens et les périégètes, et se poursuit avec la double colonne syracusaine célébrant les succès de Gélon fils de Deinoménès. Le monument messénien reprend la composition de ce dernier : comme lui, il se compose de deux éléments en hauteur supportant, l'un, un trépied, l'autre, une Nikè. L'idée originale de l'auteur de l'offrande messénienne fut d'utiliser un support triangulaire. Si la forme convenait au trépied, le résultat dut séduire pour que Paionios la reprît pour sa Nikè, dans un sanctuaire où le trépied n'était plus une offrande d'obligation. Les lieux de découverte des blocs de marbre⁴³ laissent supposer que le pilier se dressa sur la terrasse sud du temple jusqu'à la fin de l'Antiquité et que Pausanias l'a certainement vu.

40. PREUNER 1900, 3 *sq.* Il est très vraisemblable que les deux autres statues d'athlètes reproduisent également des créations de Lysippe. Le monument de Pharsale pourrait n'avoir compris que les trois athlètes. Comme Lysippe est connu seulement comme bronzier, ces statues de marbre ne peuvent guère être dues à sa main.

41. La restitution d'une chambre fermée telle qu'elle avait été proposée (JACQUEMIN/LAROCHE 2001) pose des problèmes de couverture quasiment insurmontables. Dans le deuxième volet de leur chronique d'architecture delphique, les auteurs reviendront sur ce monument pour proposer la restitution d'un enclos hypèthre. Un accident de terrain, peu avant la mise en place de la statue divine à l'une des extrémités de la base, obligea à des réparations, dont les traces se voient encore, et à un réaménagement au moment où la colonne d'acanthé était élevée. A la fin du II^e siècle av. J.-C., le emploi d'un des orthostates par Q. Minucius Rufus pourrait signifier que le monument avait subi de nouveaux dommages et que le lieu était peut-être à l'abandon. Il faut noter que toutes les statues vêtues, ainsi que celle d'Agias, ont été trouvées sur place.

42. Paus. 5.26.1. Pour la nouvelle reconstitution du monument de Delphes, voir JACQUEMIN/LAROCHE (à paraître).

43. Le second pilier, en calcaire bleu-noir, est moins bien conservé.

Si les piliers qui supportaient les effigies des rois de Pergame et de Bithynie sont ignorés de Pausanias⁴⁴, le pilier de Paul-Emile a retenu l'attention de Plutarque qui mentionne « la colonne quadrangulaire » destinée à porter la statue du roi Persée de Macédoine, qui fut finalement surmontée de l'effigie de l'*imperator* qui l'avait vaincu à Pydna⁴⁵. La dédicace latine, qui ne mentionne point Apollon⁴⁶, reprend un formulaire bien connu en Italie⁴⁷. Les éléments retrouvés sur la terrasse du temple permettent de restituer un pilier sur base avec une frise historiée⁴⁸ portant une statue équestre. Polybe – et Tite-Live qui le traduit⁴⁹ – emploie le pluriel. En 1995, un second pilier de Persée, sur lequel était gravé un dossier de textes relatifs aux relations entre les Antigonides, l'Amphictionie et les Etoliens, fut identifié⁵⁰. L'étude des monuments de la place du *pronaos* conduit à renoncer à placer le pilier dit « des Nicopolitains »⁵¹ sur la fondation *SD* 421 qui est trop petite pour lui. Ce monument, qui fut souvent associé à l'empereur Auguste⁵², présente en fait un travail pergaménien avec son alternance d'assises hautes et basses qui conduit à l'attribuer au roi Attale I^{er}⁵³. La fondation 421 convient en revanche parfaitement pour le second monument de Persée. Nous retrouvons ainsi la situation évoquée par Polybe avec deux piliers sur la place du *pronaos*. Comme le second monument porte des inscriptions

44. Ils peuvent être cependant confondus dans la réprobation globale qui frappe les statues juchées sur des colonnes chez Plutarque (2.401C-D). Le texte de Plutarque a été rapproché de fragments cités par Athénée, relatifs aux statues d'Archidamos III et de Philippe II.

45. Plu. *Aem.* 28.4.

46. *FD* III, 4, 36 (= DEGRASSI 1965, n° 323).

47. DEGRASSI 1965, n°s 124, 295, 321a et 322.

48. Ce qui est sans pareil à Delphes, où les piliers portent au mieux une frise de guirlandes et de bucranes, comme les piliers des rois Eumène II et Prusias II, offerts par les Etoliens. La présence de rosettes au sommet du fût est également une singularité de ce monument : voir pour la reconstitution du monument JACQUEMIN/LAROCHE 1982, 209.

49. Plb. 30.10 ; Liv. 45.25.

50. JACQUEMIN/LAROCHE/LEFÈVRE 1995. Peu après, un fragment de ce monument portant le texte d'un traité entre Démétrios Poliorcète et les Etoliens était retrouvé dans les vestiges d'une demeure d'époque proto-byzantine au sud du sanctuaire (LEFÈVRE 1998, 110).

51. Le pilier doit ce nom aux inscriptions en l'honneur d'hiéromnémon nicopolitains gravées sur le premier bloc qui fut identifié de ce monument. Il fut également dit « pilier de l'empereur romain ».

52. J. BOUSQUET tenta même de lui attribuer une dédicace (BOUSQUET 1963, 196 *sq.*), mais le travail des faces s'opposait à l'insertion du bloc dans le pilier. Aucune des inscriptions sûrement attestées de ce pilier n'est antérieure à Domitien.

53. Voir JACQUEMIN/LAROCHE (à paraître).

relatives aux Antigonides, il devait être achevé⁵⁴. Son plan interdit qu'il fût surmonté d'une statue équestre ; une statue colossale serait possible, mais guère plausible, à moins de n'être une effigie divine, de sorte que le plus vraisemblable serait encore un groupe de deux statues, peut-être deux divinités, qui auraient pu ne pas être remplacées par Paul-Émile⁵⁵. L'autre pilier était sans aucun doute inachevé quand le général romain se rendit à Delphes, ce qui lui permit de placer la frise commémorant la victoire de Pydna et sa statue équestre.

L'absence du « char doré du Soleil offert par le peuple des Rhodiens » surprend également. Un monument qui semble faire écho à une célèbre œuvre de Lysippe aurait dû retenir l'attention des périégètes. La gravure d'affranchissements dans la seconde moitié du 1^{er} siècle av. J.-C. montre que le monument a eu une certaine durée d'existence. Rien ne permet d'affirmer que Plutarque et Pausanias auraient pu ne pas le voir. La réalisation de la terrasse sur laquelle il se dresse est liée à la reconstruction du mur de péribole oriental⁵⁶. Ce monument à la gloire du peuple rhodien, dont il magnifiait la divinité poliade, est lié à une affirmation d'indépendance. Malgré sa situation proche du trépied de Platées qui commémore la libération de la Grèce de la menace barbare, il semble peu vraisemblable qu'il ait célébré la fin du joug hécatomnide, car la liberté ne dura guère, puisqu'Alexandre installa une garnison dans l'île. Il serait donc plus crédible que les Rhodiens eussent dédié ce monument pour rappeler l'expulsion des soldats macédoniens qui marqua un véritable renouveau de la cité rhodienne, une sorte de refondation⁵⁷. À l'époque impériale, l'histoire grecque a intégré l'histoire macédonienne, même si Démosthène continue de faire l'objet d'éloges. Serait-ce là la raison du silence des sources ? Le monument évoquerait-il le triste souvenir d'un libérateur qui n'en était pas un ? Les auteurs se seraient-ils engagés à ne pas se souvenir de ce qui fâche ? L'omission des monuments des rois hellénistiques pourrait aller en ce sens. Lorsque Pausanias décrit le monument des éponymes à Athènes, en mentionnant les transformations de l'époque hellénistique, il fait une différence entre les mauvais rois (les Antigonides) honorés par peur, et les bons rois (Ptolémée III et Attale I^{er}) qui seraient entourés de l'affection sincère

54. Dans ce cas, Polybe et, à sa suite, Tite-Live auraient attribué le même inachèvement aux deux monuments.

55. Voir JACQUEMIN/LAROCHE (à paraître). Les textes ne firent l'objet d'aucune altération.

56. Le lien, technique, est confirmé par la présence dans la première assise des fondations d'un bloc fourni par Ophélandros, l'entrepreneur qui reçut le paiement du solde de la livraison en 332 des blocs de couronnements du mur de péribole (*Corpus des Inscriptions de Delphes*, II, 81A, 21-24).

57. Sur le sentiment des Rhodiens à cette occasion, voir D. S. 18.8.1.

des peuples. L'illusion est singulière de la part d'un homme qui était encore à même de lire les décrets en l'honneur de ces souverains.

L'histoire locale a aussi ses moments qui fâchent : les « temples du bas » en sont l'illustration la plus belle. Aristote dans la *Politique* et Plutarque dans les *Préceptes politiques* évoquent une *stasis* qui aurait ébranlé Delphes⁵⁸. Le second rapporte que l'un des camps fut condamné à reconstruire ou à construire ce qu'on appelle à Delphes « les temples du bas ». Ces édifices ont été identifiés avec les temples d'Athéna et d'Artémis mentionnés par Diodore et Justin à propos de l'attaque des Galates en 279–278⁵⁹. Les archéologues ont proposé de les retrouver dans plusieurs édifices connus par les fouilles, en fonction de la date attribuée aux événements, le vi^e ou le iv^e siècle. Pausanias ne nous est ici d'aucun secours : il parle bien d'un temple d'Athéna, mais il ignore tout d'un Artémision. Si on pouvait être sûr d'une date au iv^e siècle pour ce conflit, le temple d'Athéna serait un bon candidat pour une reconstruction avec la fermeture des entrecolonnements et le temple en calcaire pour la construction d'un temple d'Artémis. En dépit d'un récit détaillé chez Plutarque, cet épisode, pourtant bien ancré dans l'espace avec la mention du sanctuaire des divinités de la famille, celle des Phétriades et celle des « temples du bas », n'a pas suscité de lieu de mémoire.

L'histoire de la cité de Delphes et celle de l'Amphictionie sont absentes du sanctuaire qui est un lieu de l'histoire grecque, d'une histoire conforme à l'attente des Grecs cultivés et des philhellènes de l'époque impériale. Là où la mémoire fait défaut, on la construit, comme le montre le trophée de Delphes mentionné par Diodore⁶⁰. Il ne suffit donc pas d'avoir des traces qui peuvent être trompeuses. Pausanias, malgré Xénophon, a bien associé le mort momifié retrouvé dans les combles de l'Héraion d'Olympie à une bataille imaginaire, en ignorant le combat réel de 364 qu'un autre lecteur probable de Xénophon, Diodore, avait réécrit en intervertissant les positions des Eléens et des Arcadiens⁶¹.

58. Arist. *Pol.* 1303b–1304a ; Plu. 2.825B–C. Voir CARRIÈRE 1984.

59. D. S. 22.9.5 ; Iust. 24.8.

60. D. S. 9.14.4. Pausanias n'en parle pas. Quoique le iv^e siècle ait été riche en faux « patriotiques », les Grecs en ont fait dès le lendemain des guerres médiques, comme le montrent à Platées les tombeaux vides dénoncés par Hérodote (9.85).

61. Paus. 5.20.4–5 ; X. *HG* 7.4.28–32 ; D. S. 15.78.1–3.

OUVRAGES CITÉS

- AMANDRY, P. (1977) — « Statue de taureau en argent », dans *Etudes delphiques*, Paris, 279–293.
- BOUSQUET, J. (1963) — « Inscriptions de Delphes », *BCH* 87, 188–208.
- CARRIÈRE, J.-C. (1984) — « La révolution de Cratès à Delphes et la reconstruction des temples du sanctuaire d'Athéna Pronaia (Plutarque, *Préceptes politiques*, 825 B-C) », dans WALTER H. (éd.), *Hommages à Lucien Lerat*, Paris, 145–179.
- CROISSANT, F. (1980) — « Les frontons du temple du IV^e siècle à Delphes : premiers essais de restitutions », *RA*, 172–179.
- (1986) — « Les frontons du temple du IV^e siècle à Delphes : esquisse d'une restitution », dans KYRIELEIS H. (éd.), *Archaische und klassische griechische Plastik. Akten des internationalen Kolloquiums von 22.–25. April 1985 in Athen, II: Klassische griechische Plastik*, Mainz, 187–197.
- (2000) — « La fouille de Delphes et l'histoire de la sculpture grecque », dans JACQUEMIN A., *Delphes cent ans après : essai de bilan. Actes du colloque organisé par l'Ecole française d'Athènes, Athènes-Delphes, 17–20 septembre 1992*, *BCH Suppl.* 36, Athènes, 333–347.
- (2003) — *Les frontons du temple du IV^e siècle*, Fouilles de Delphes IV, Monuments figurés, sculpture 7, Athènes/Paris.
- CROISSANT, F. et MARCADÉ, J. (1972) — « Delphes. Sculptures des frontons du temple du IV^e siècle », *BCH* 96, 887–895.
- DEGRASSI, A. (1965) — *Inscriptiones Latinae Liberae Rei Publicae*, Florence.
- DINSMOOR, W. B. (1932) — « The burning of the opisthodomos at Athens », *AJA* 36, 143–172 et 307–326.
- HABICHT, Ch. (1985) — *Pausanias und seine « Beschreibung Griechenlands »*, München.
- HANSEN, E. (2010) — « Etude architecturale », dans AMANDRY P. et HANSEN E., *Le temple d'Apollon du IV^e siècle*, Fouilles de Delphes II, Topographie et architecture 14, Athènes, 119–498.
- HOMOLLE, Th. (1902) — « Monuments figurés de Delphes. Les frontons du temple d'Apollon. II. Histoire des frontons d'après les textes et les documents numismatiques », *BCH* 26, 587–639.
- HORNBLOWER, S. (2009) — « Did the Delphic Amphiktionion Play a Political Role in the Classical Period? », dans MALKIN I., CONSTANTAKOPOULOU Ch. et PANAGOPOULOU K. (éds), *Greek and Roman Networks in the Mediterranean*, London/New York, 39–56 (= *MHR* 22/1, 2007, 39–56).
- JACOBY, F. (1904) — *Das Marmor Parium*, Berlin.
- JACQUEMIN, A. (1991) — « Delphes au II^e siècle : un lieu de la mémoire grecque », dans SAÏD S. (éd.), *Ἑλληνισμός : quelques jalons pour une histoire de l'identité grecque. Actes du colloque de Strasbourg, 25–27 octobre 1989*, Leiden, 217–231.

- (1999) — *Offrandes monumentales à Delphes*, Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome fascicule 304, Athènes/Paris.
- (2001) — «Pausanias, le sanctuaire d'Olympie et les archéologues», dans KNOEPFLER D. et PIÉRART M. (éds), *Editer, traduire et commenter Pausanias en l'an 2000. Actes du colloque de Neuchâtel et de Fribourg (18-22 septembre 1998): autour des deux éditions en cours de la «Périégèse»*, Genève/Neuchâtel, 283-300.
- (2011) — «Le sanctuaire de Delphes comme lieu de mémoire», dans HAAKE M. et JUNG M. (éds), *Griechische Heiligtümer als Erinnerungsorte: von der Archaik bis in den Hellenismus, Erträge einer internationalen Tagung in Münster, 20-21. Januar 2006*, Stuttgart, 19-27.
- JACQUEMIN, A. et LAROCHE, D. (1982) — «Notes sur trois piliers delphiques», *BCH* 106, 191-218.
- (2001) — «Le monument de Daochos ou le trésor des Thessaliens», *BCH* 125, 305-332.
- JACQUEMIN, A. et LAROCHE, D. (à paraître), «Chronique d'architecture delphique (I)», *BCH*.
- JACQUEMIN, A., LAROCHE, D. et LEFÈVRE, F. (1995) — «Delphes, le roi Persée et les Romains», *BCH* 119, 125-136.
- KÖHLER, U. (1877) — «Die griechische Politik Dionysius des Aelteren», *MDAI(A)* 1, 1-26.
- (1891) — «Zur Geschichte des amphiloichischen Krieges», *Hermes* 26, 43-50.
- LEFÈVRE, F. (1998) — «Traité de paix entre Démétrios Poliorcète et la confédération étolienne (289?)», *BCH* 122, 109-141.
- LERAT, L. (1936) — «Reliefs inédits de Delphes», *BCH* 60, 350-370.
- LORAUX, N. (1997) — *La cité divisée. L'oubli dans la mémoire d'Athènes*, Paris.
- MARTINEZ, J.-L. (1997) — «La colonne des danseuses de Delphes», *CRAI*, 35-46.
- MARCADÉ, J. (1977) — «Apollon mitréphoros», dans *Etudes delphiques*, Paris, 389-408.
- POUILLOUX, J. et ROUX, G. (1963) — *Enigmes à Delphes*, Paris.
- PREUNER, E. (1900) — *Ein delphisches Geschenk*, Leipzig.
- PUGLIESE CARRATELLI, G. (1990) — *Tra Cadmo e Orfeo. Contributi alla storia civile e religiosa dei Greci d'Occidente*, Bologna.
- RHODES, P. J. (2005) — *A history of the classical Greek world: 478-323 BC*, Oxford.
- ROLLEY, C. (1985) — «Delphes? Non!», dans *Due bronzi di Delfi*, *BA. Ser. Sp. 3/2*, 327-330.
- SINN, U. (1996) — *Olympia. Kult, Sport und Fest in der Antike*, München.

LE TEMPLE D'APOLLON À DAPHNÉ : UN LIEU DE MÉMOIRE AU CENTRE DU CONFLIT ENTRE CHRÉTIENS ET PAÏENS

CHRISTIAN R. RASCHLE

Montréal

L'application du concept historiographique de « lieu de mémoire » à un endroit physique de l'Antiquité peut être perçue comme un contraste fort avec le concept original de Pierre Nora. Avec l'objectif d'enrichir les concepts historiographiques de l'histoire des structures et de l'histoire sociale, avec l'ambition de combiner la multidisciplinarité des sciences de l'Antiquité avec les regards croisés théoriques modernes et avec la conscience que ce travail nous montrera également d'un point de vue historiographique comment nos « ancêtres » pensaient et comment nous écrivons l'histoire de ces peuples, nous tenterons dans cet essai de montrer les multiples « mémoires » qu'un lieu précis, le temple d'Apollon à Daphné, a pu générer lors de la transformation de la société d'Antioche-sur-l'Oronte pendant le iv^e siècle apr. J.-C. Pour dégager ces structures mentales qui sont responsables de la création des représentations de diverses « mémoires collectives », il est important de retenir que les traditions culturelles et historiques – comme la mémoire longue des récits de fondation des villes – le maintien et/ou la redécouverte des pratiques culturelles et culturelles ainsi que l'organisation des fêtes et leur agencement dans l'espace des villes avec des monuments sont l'expression d'une culture de la mémoire intentionnelle et politiquement chargée autant vers l'extérieur que vers l'intérieur d'une entité politique ou culturelle. Ces actes contribuent ainsi à la formation de l'identité collective de groupes sociaux ou de

sociétés entières qui peuvent se confronter dans des conflits et qui voient parfois des mémoires distinctes et concurrentes dans un ou des lieux de mémoire.

L'étude d'un sanctuaire sous l'angle de sa fonction comme lieu de mémoire doit ainsi tenir compte du fait que la création du culte est à comprendre comme un acte politique dans la mesure où les lieux de culte et leur fondation sont liés à des événements historiques par la postérité, ce qui montre le degré de rationalisation de la mémoire collective. Par la suite, il ne faut pas perdre de vue que le jeu des pouvoirs politiques et sociaux peut changer les règles selon lesquelles on garde ou on reconstitue la mémoire collective de ce lieu. Ainsi, les temples se manifestent comme lieux de mémoire au public lorsque la structure architecturale est mise en évidence dans les rites publics, les fêtes et les processions, ou lors de catastrophes qui détruisent le sanctuaire et lancent les débats autour de sa reconstruction, son abandon ou son remplacement¹. Contrairement aux religions chrétienne, juive ou musulmane, la présence des dieux se manifeste pour la société antique dans les temples et les statues, ce qui donne au culte et à l'adoration le présent temporel du mythe de la fondation et de la mémoire collective qui leur est liée². La négligence ou même l'abandon des rituels, qui sont des pratiques de mémoire collective, signifierait un changement radical dans la mémoire collective concernant un lieu³. Notamment durant la deuxième partie du iv^e siècle et le début du v^e siècle apr. J.-C., on peut énumérer plusieurs exemples d'abandon, de destruction et de transformation des lieux de mémoire

1. RÜPKE 2006, 554–561.

2. La création d'une topographie sacrée en Terre sainte est à comprendre comme un développement secondaire. Malgré son travail pionnier consistant à répertorier les lieux mentionnés dans l'Ancien Testament dans son *Onomastikon*, Eusèbe de Césarée montre de profondes réserves à appeler ces endroits des « lieux (de mémoire) sacrés » (voir Eus. *DE* 3.2.10, avec MARKUS 1994, qui avait déjà montré de quelle manière l'établissement d'une topographie chrétienne est lié au développement du culte des martyrs dans les villes de l'Empire durant la deuxième partie du iv^e siècle; voir MARKUS 1990, 139–155).

3. La négligence des pratiques est mise sur le même plan que la fin du culte des divinités. S. *OT* 897–910: Οὐκίτι τὸν ἄθικτον εἶμι γὰς ἐπ' ὀμφαλὸν σέβων, | οὐδ' ἐς τὸν Ἀβᾶσι ναόν, | οὐδὲ τὰν Ὀλυμπίαν, | εἰ μὴ τὰδε χειρόδεικτα | πᾶσιν ἄρμόσει βροτοῖς. | Ἄλλ', ὦ κρατύνων, εἴπερ ὄρθ' ἀκούεις, | Ζεῦ, πάντ' ἀνάσσω, μὴ λάθοι | σὲ τὰν τε σὰν ἀθάνατον αἰὲν ἀρχάν. | Φθίνοντα γὰρ <τοῦ παλαιοῦ> Λαῖου | θέσφατ' ἐξαιροῦσιν ἤδη, | κοῦδαμοῦ τιμαῖς Ἀπόλλων ἐμφανής· | ἔρρει δὲ τὰ θεῖα, « Non, je n'irai plus vénérer le centre auguste de la terre, je n'irai plus aux sanctuaires ni d'Abae ni d'Olympie, si tous les humains ne sont pas d'accord pour flétrir de telles pratiques. Ah! Zeus souverain, puisque, si ton renom dit vrai, tu es maître de l'univers, ne permets pas qu'elles échappent à tes regards, à ta puissance éternelle. Ainsi donc on tient pour caducs et l'un prétend abolir les oracles rendus à l'antique Laïos! Apollon se voit privé ouvertement de tout honneur. Le respect des dieux s'en va. » (Trad. P. MAZON).

religieux traditionnels ainsi que la genèse de nouveaux lieux de mémoire chrétiens. Ces exemples deviennent ainsi les traces de conflits religieux et de la transformation de l'Empire romain en empire « chrétien »⁴.

Dans l'étude de cas présente sur le sanctuaire d'Apollon à Daphné près d'Antioche-sur-l'Oronte, c'est entre autres la pratique divinatoire qui définit la place de ce lieu dans la mémoire collective⁵. L'oracle était devenu un centre d'intérêt au-delà de la population locale parce qu'il possédait des pouvoirs d'intégration, mais aussi parce qu'il pouvait former une identité collective, distinctement grecque⁶. Quand les dynasties hellénistiques avaient recours aux divinités du panthéon grec dans la fondation de temples et de sanctuaires en Orient, elles visaient d'abord et avant tout à légitimer leur pouvoir sur terre par l'accord des dieux⁷. Par la suite, ces lieux sacrés devenaient des lieux de mémoire pour la fondation de ces villes et les récits de fondation entraient dans la mémoire collective culturelle des hommes lettrés⁸. C'est de cette façon que le temple

4. La problématique est bien ancrée dans la discussion historique et philologique des dernières années comme le montrent à titre exemplaire CASEAU (2001), HAHN (2002), SANDWELL (2007), TORRES (2007) et HAHN/EMMEL/GOTTER (2008).

5. Voir l'étude exemplaire de WIESEHÖFER (2010) pour la fonction des oracles comme lieu de mémoire dans le monde grec.

6. Par ailleurs, les aspects du culte solaire dans la vénération d'Apollon, qui sont proches d'un côté de ceux des divinités orientales et de l'autre de la provenance et de l'acceptation panhellénique du dieu, le prédestinaient à un culte qui se voulait rassembleur pour les divers groupes ethniques qui résidaient dans la capitale de l'empire séleucide (voir CABOURET 1997b).

7. Les dieux comme Zeus, Apollon ou les mélanges entre les divinités autochtones et grecques tel que Sérapis en Egypte deviennent ainsi des protecteurs et des garants de la victoire. Pourtant, la motivation principale qu'avaient Séleucos Ier de consacrer un *temenos* à Apollon à Daphné, et ensuite Antiochos d'y embellir considérablement le temple avec une statue gigantesque de l'Apollon Kitharodos – dont le visage fut modelé par Bryaxis, le sculpteur auquel on avait déjà confié les traits de Sérapis à Alexandrie (Amm. Marc. 22.13.1) – s'explique par le fait que l'oracle d'Apollon à Didyme avait annoncé la royauté à Séleucos à travers la statue du dieu (Str. 16.2.6 et D. S. 19.94). L'importance de ce lieu pour l'idéologie royale séleucide se manifeste particulièrement dans les parades militaires menant d'Antioche à Daphné, comme celle qui fut organisée par Antiochos IV en l'an 166 av. J.-C. avant son départ en Orient, ce qui nous est connu par un fragment de Polybe (Plb. 30.25–27, voir également Liv. 33.49.6) conservé dans le *Banquet des sophistes* d'Athénée (Ath. 5.194–197). La comparaison s'impose avec la procession décrite par Callixène de Rhodes (Ath. 5.197c–203b) qui est devenue un lieu commun pour démontrer la splendeur de la cour lagide (voir RICE 1983).

8. Les récits des *κτίσεις* des villes d'Antioche et d'Alexandrie nous montrent des parallèles qui ne sont pas dus au hasard, mais qui correspondent à l'idée qu'Alexandre le Grand était le fondateur de la civilisation grecque en Orient, tandis que ses généraux Séleucos et Ptolémée agissaient comme ses exécuteurs, ce qui leur apportait une partie de leur légitimité dans le contexte compétitif des royaumes hellénistiques (voir COHEN 2006, 80–93).

d'Apollon de Daphné⁹ et celui de Zeus situé au centre de la ville purent garder leur prééminence dans la mémoire collective d'Antioche jusqu'au iv^e siècle apr. J.-C.¹⁰. La richesse en sources de Daphné renforçait notamment l'association avec la source Castalie à Delphes, attribut fondamental pour le culte d'Apollon, de telle sorte qu'une grande partie des renseignements concernant l'oracle nous est transmise dans des œuvres littéraires des iv^e et v^e siècles apr. J.-C. en relation avec des pratiques d'hydromancie et de divination potamique¹¹.

Après la conquête de l'Orient par les Romains, Antioche a pu maintenir son rôle comme capitale administrative et militaire. A cause de son climat agréable dû à sa topographie montagnarde ainsi qu'aux nombreuses sources situées aux alentours du temple, Daphné est devenue un lieu favori de divertissement pour les empereurs et les généraux. La route menant du centre-ville d'Antioche à Daphné fut embellie par ces souverains par une grande colonnade soulignant l'importance de ce lieu de culte et des parades militaires provenant de la ville firent à nouveau partie intégrante de la vénération d'Apollon comme dieu protecteur d'Auguste¹².

9. Selon nos sources littéraires, un des éléments constitutifs de ce temple est la référence au mythe d'Apollon qui poursuit en vain la nymphe Daphné sauvée par Zeus à la suite d'une prière qui la métamorphosa en laurier (*Daphnis*): Plb. 31.3.1, *Ov. met.* 1.452–567, Liv. 33.49.6, Str. 16.2.4 (749c), Paus. 8.20, *IGLS* 992. Evidemment, une des représentations artistiques les plus connues de ce mythe provient d'une mosaïque trouvée dans une villa de ce faubourg. Pour la tradition artistique de ce mythe, on consultera O. PALAGIA, *LIMC* III/1, col. 344–349 s. v. « Daphne » et les planches dans *LIMC* III/2, p. 255–260.

10. Voir CABOURET 1997b et NORRIS 1990 (son manuscrit était achevé en 1977) pour les études plus anciennes.

11. Pour un résumé concernant les sources littéraires sur l'hydromancie à Daphné voir BOUCHÉ-LECLERCQ 1879–1882, III 266 sq., HAJJAR 1990, 2283 sq. et 2296–2298, CABOURET 1994 et FRIESE 2010, 96–98.

12. La grande rue à colonnade constituait un ornement emblématique de la cité antique et semble avoir servi de modèle à ses principales voisines de l'Orient romain. Elle suivait un axe nord-sud, parallèle à l'Oronte, ce qui systématisait l'orientation déterminée lors de la fondation. Souvent reconstruite et élargie, elle a imposé la disposition des édifices et des espaces publics. A partir du II^e siècle, les portiques avaient doublé de superficie et constituaient désormais le lieu par excellence de la vie sociale et économique. Libanios en fait l'éloge dans son discours *Antiochikos* (*Or.* 11.196–202, 211–218 et 251–255). En route pour l'Égypte en 31/30 et en 20 av. J.-C., Octave-Auguste visite les lieux et fait frapper des pièces de monnaie avec le portrait d'Apollon, son protecteur contre Marc Antoine. Le bras droit d'Auguste, Agrippa, et le principal roi client de la région, Hérode, y procédèrent à des fondations importantes. Le frère du futur empereur Claude, Germanicus, est mort à Daphné (*Tac. ann.* 2.83). Les guides touristiques augmentèrent le nombre d'attractions en montrant le lieu du jugement de Pâris et, sous Trajan, un nouvel aqueduc vit le jour afin d'alimenter Antioche après un tremblement de terre dévastateur qui a conduit l'empereur à mettre sur pieds un important programme de reconstruction (CABOURET 1999).

Les renseignements sur la période de la fin du 1^{er} siècle av. J.-C. au début du 4^e siècle apr. J.-C. se font moins abondants. Il suffit de signaler que l'on construisit un temple pour Artémis dans l'enclos sacré d'Apollon et qu'Hadrien utilisa l'eau de la source Castalie pour créer un château d'eau (*theatron hydatos*) à des fins d'évergétisme et pour fournir de l'eau aux nombreux bains romains dans la ville. Qu'il ferme ainsi l'accès à la source Castalie afin d'empêcher les pratiques divinatoires – qui lui ont annoncé le trône – lui est reproché par les sources tardives du 4^e siècle sans qu'on puisse déterminer s'il s'agissait d'une intention réelle ou d'un accident¹³. En outre, plusieurs pièces de monnaies frappées sous l'Empire romain montrent sur l'avvers la tête d'Apollon et sur le revers une branche de laurier, ce qui établit clairement le lien avec l'Apollon de Daphné¹⁴.

L'heure la plus sombre pour la ville et le sanctuaire eut lieu en été 256. Le roi sassanide Shapour I^{er} prévoyait une expédition dans l'Orient romain. Ses troupes firent le siège de la ville et la conquièrent, détruisant plusieurs quartiers et emportant des milliers d'habitants en esclavage. Seul le temple d'Apollon à Daphné a pu échapper miraculeusement à cette destruction, à la suite d'une visite de Shapour I^{er} et grâce à son admiration à l'égard de la statue du dieu¹⁵.

Le redressement de l'Empire oriental sous Aurélien et les tétrarques Dioclétien et Galère voit Antioche devenir à nouveau la base d'opération contre les Sassanides. Le programme de renaissance idéologique et religieux de l'Empire trouve son expression également dans l'embellissement du temple d'Apollon à Daphné. En 299, le César Galère et l'Auguste Dioclétien ornent le temple avec des marbres et, en 300, Dioclétien fait réorganiser les célèbres concours olympiques à Daphné¹⁶. Il se peut même que l'oracle qui lance la purge des

13. Voir DOWNEY 1961, 222, avec le scepticisme de l'historien. L'histoire de l'oracle au sujet d'Hadrien et son intention de rendre la source inaccessible se trouve chez Ammien Marcellin (Amm. Marc. 22.12, voir DEN BOEFT *et al.* 1995, *ad loc.*) et elle est plus élaborée chez Sozomène (Soz. *h.e.* 5.19.10–11, avec HAJJAR 1990, 2290 *sq.*). Le parallélisme entre Hadrien et Julien ainsi que l'attitude critique d'Ammien envers leur intérêt pour les pratiques divinatoires se voit de nouveau dans Amm. Marc. 25.4.17 (DEN BOEFT *et al.* 2005, *ad loc.*).

14. *RPC IV 7201* par ex. Récemment, MCALEE (2007) a consacré une monographie à l'atelier monétaire impérial d'Antioche, sans se pencher *expressis uerbis* sur la production locale ni sur les relations entre les représentations monétaires et les cultes locaux. Sur cette question, il vaut mieux consulter les études de cas dans le volume collectif de HOWGEGO/HEUCHERT/BURNETT 2005; pour le mythe de Daphné sur les pièces de monnaie à l'extérieur d'Antioche voir BIJOVSKY 2003.

15. Lib. *Or.* 15.16 et 60.2–3. NOCK (1962) pense que la visite de Shapour est à considérer comme une licence poétique de la part de Libanios parce qu'il ne la mentionne à aucun autre endroit.

16. Malalas *Chron.* 12.38 (307 DINDORF). Sur la conception de la relation entre l'empereur et les dieux sous la tétrarchie voir le résumé de l'état de la question chez KOLB (2004).

chrétiens chez les hauts fonctionnaires militaires et civils au sein de la cour de Dioclétien en 299 doit être mis en relation avec un oracle émis par l'Apollon de Daphné¹⁷. Il s'avère de plus en plus sûr que le temple, son bois sacré et ses sources servaient aux philosophes pythagoriciens comme Apollonios de Tyane et aux néoplatoniciens comme Jamblique de lieu de mémoire, d'inspiration, et de pèlerinage¹⁸. Cependant, la restauration des cultes anciens au service du régime tétrarchique, surtout sous l'instigation de Galère, et les persécutions locales contre les chrétiens avec l'aval d'un autre oracle – cette fois-ci provenant de Zeus Philios sous Maximinus Daïa – ne durèrent pas longtemps¹⁹.

Avec l'arrivée de la dynastie constantinienne et son programme d'édilité privée en faveur de l'église chrétienne, la ville d'Antioche s'est vue transformée en capitale chrétienne de la préfecture d'Orient. Le monument le plus splendide de cette ère est incontestablement la grande église du centre-ville (inaugurée le 6 janvier 341), dont certaines colonnes en granite et quelques blocs décoratifs en marbre provenaient probablement du sanctuaire d'Apollon de Daphné²⁰. Sous le règne de Constance II, deux événements apparaissent caractéristiques pour ce lieu de mémoire et pour le processus du changement de la mémoire collective, ou plutôt pour la compétition entre plusieurs mémoires collectives.

17. DEPALMA DIGESER (2004) s'appuie sur le récit de Constantin cité par Eusèbe de Césarée (voir Eus. *VC* 2.48–60). La prêtresse d'Apollon se plaint qu'il soit devenu impossible de faire des prophéties « vraies » parce que les chrétiens, par leur présence et leurs signes apotropaïques (notamment le signe de la croix), troublent la communication entre elle-même et la divinité. DEPALMA DIGESER propose de ne pas localiser cet oracle à Delphes, mais plutôt à Daphné en 299 parce qu'il faut dissocier l'épisode raconté par Constantin chez Eusèbe du récit de la grande persécution chez Lactance (*mort. pers.* 10–15) accepté par la *communis opinio*.

18. SOLER (2006, 33–40 et 2004) défend l'aspect théurgique de ce lieu de mémoire pour les philosophes et leurs élèves. Notamment pour Jamblique, on trouve une tradition qui raconte qu'il avait fondé son école d'abord à Daphné avant de se rendre à Apamée (Malalas *Chron.* 12.47 [312 DINDORF] avec VANDERSPOEL 1988). Le philosophe se voulait, à la suite de son maître Porphyre, clairement traditionnel et antichrétien. Il montrait un fort intérêt pour les arts divinatoires, de telle sorte que dans la revue des événements et de l'intérêt de Julien pour les oracles et les pratiques néoplatoniciennes de théurgie, cet épisode s'intégrerait très bien dans un tableau opposant chrétiens et païens (voir aussi BUSINE 2005, 233–317 sur les oracles pour la philosophie, et 318–360 pour l'antagonisme entre chrétiens et païens au sujet des oracles).

19. Concernant l'emploi d'un oracle de la statue de Zeus Philios pour chasser les chrétiens de la ville voir Eus. *h.e.* 9.2–4. L'instigateur de cette tactique, le *curator ciuitatis* (*logistes*) Theotecnus, était un apostat chrétien converti au néoplatonisme. Un résumé de la littérature abondante concernant les persécutions des chrétiens sous les tétrarques se trouve chez KUHOFF (2001, 246–297).

20. La lettre de Julien à son oncle Julien, le nouveau comte d'Orient, parle de la restitution des colonnes (voir Jul. *Ep.* 80 BIDEZ), tandis que Libanius (*Or.* 18.129) évoque les dommages que les temples avaient subis avant l'arrivée de Julien en 361; voir sur cet aspect de l'histoire GROS 2002.

La tradition chrétienne veut que les reliques de l'évêque Babylos aient été transportées à Daphné et déposées à l'intérieur de l'enclos sacré d'Apollon pour restreindre les frivolités, divertissements païens et plaisanteries. Ainsi l'explique Jean Chrysostome à une distance de vingt ans, à l'aube de la construction de l'église en l'honneur de saint Babylos²¹, en soulignant ses propos par un appel à la mémoire collective de son auditoire²² (§ 67) :

Καὶ ὅτι οὐχ ἀπλῶς κομπάζων ταῦτα λέγω νῦν ἀλλὰ πρὸς ὠφέλειαν τὴν ἡμετέραν τοῦτο γεγένηται ἱκανὰ μὲν τὸν λόγον πιστώσασθαι καὶ τὰ καθ' ἑκάστην ἡμέραν ὑπὸ τῶν μαρτύρων γινόμενα θαύματα καὶ τὸ πλῆθος τῶν οὕτως ἐπιστρεφόντων ἀνδρῶν, οὐχ ἤττον δὲ ἐκείνων καὶ τὰ τοῦ μακαρίου τούτου κατορθώματα τὰ μετὰ τὴν τελευταίαν. Ἐπειδὴ γὰρ ἐτάφη καθὼς ἐπέσηκε καὶ χρόνος παρήλθε μακρὸς μετὰ τὴν ταφήν ὡς ὅστ' ἀλείπεσθαι μόνον καὶ κόνιν ἐν τῇ σορῶ ἔδοξε τινὶ τῶν μετὰ ταῦτα βασιλευσάντων εἰς τὸ προάστειον τοῦτ' ἐπὶ τὴν Δάφνην ἀπενεχθῆναι τὴν λάρνακα, ἔδοξε δὲ τοῦ Θεοῦ πρὸς τοῦτο κινήσαντος τὴν τοῦ βασιλέως ψυχὴν. Ὡς γὰρ εἶδε τὸ χωρίον ὑπὸ τῆς τῶν νέων ἀσελγείας τυραννόμενον καὶ κινδυνεῦον ἄβητον εἶναι τοῖς σεμνοτέροις καὶ ἐπεικῶς βουλομένοις βιοῦν ἐλεήσας αὐτὸ τῆς ἐπιρρείας ἔπεμψε τὸν ἀμυνοῦντα τὴν ὕδριν.

« Et ce n'est pas par simple vantardise que je dis cela maintenant, mais c'est arrivé pour notre bien ; il suffit pour le prouver et des prodiges accomplis chaque jour par les martyrs, et de la foule des hommes qui se convertissent ainsi, et, plus que tout cela encore, des belles actions de ce bienheureux après sa mort. Lorsqu'il eut été enseveli comme il l'avait recommandé, et qu'un temps considérable se fut écoulé depuis sa sépulture, de sorte qu'il ne restait dans la bière que des os et de la poussière, il fut décidé par un des empereurs qui régnaient par la suite de faire porter le cercueil dans ce faubourg de Daphné ; ce fut décidé parce que Dieu y poussait l'âme de l'empereur. Car lorsqu'il vit cet endroit tombé au pouvoir des jeunes débauchés et dans le risque d'être inaccessible aux hommes respectables et désireux de mener une vie honnête, il le prit en pitié pour l'insulte subie, et y envoya quelqu'un pour écarter l'outrage. »

Il s'agit du premier acte documenté d'une *translatio martyrii* dans l'histoire ecclésiastique²³. Par cet acte, la mémoire collective traditionnelle d'une divinité

21. Nous reproduisons ici le texte et la traduction de Jean Chrysostome, *Discours sur Babylos*. Introduction, texte critique, traduction et notes par M. A. SCHATKIN avec la collaboration de C. BLANC et B. GRILLET, suivi de *Homélie sur Babylos*, Introduction, texte critique, traduction et notes par B. GRILLET et J.-N. GUINOT, Paris, 1990.

22. En s'inspirant du modèle de la mémoire collective proposé par Jan ASSMANN (2010 et 1992) qui se constitue par la mémoire culturelle et la mémoire communicationnelle, on parlerait ici d'un acte de mémoire communicationnelle basé sur le récit oral des événements vécus par le public.

23. Les autres sources littéraires semblent toutes dépendre du récit de Jean Chrysostome, mais elles identifient cependant l'empereur avec le César Gallus (Socr. *h.e.* 3.18, Soz. *h.e.* 5.19, Théodoret de Cyr *h.e.* 3.6, voir DELEHAYE 1927, 51–54, pour le point de départ du débat moderne).

et de son oracle s'est trouvée en concurrence avec la mémoire collective de la communauté chrétienne d'Antioche symbolisée par le tombeau d'un martyr de leur église²⁴. Comme pour les fêtes païennes, un *martyrion* ne peut garder son statut de lieu de mémoire que si on y soutient la mémoire du martyr par des activités particulières, soit par le récit de son martyre lors de son anniversaire ou soit par des *thaumata*, c'est-à-dire lorsqu'un visiteur sent un changement en lui-même lorsqu'il quitte ce lieu, après avoir vu les reliques²⁵. Ainsi, l'oracle de la source Castalie – que l'on pouvait peut-être encore consulter avec l'aide d'un prêtre – s'est trouvé en concurrence avec un tombeau qui attirait les malades et les pauvres qui y cherchaient un soulagement ou les fidèles qui cherchaient une inspiration divine. Nos sources littéraires attestent même que des chrétiens se faisaient enterrer près de Babyllas dans l'espoir de pouvoir compter sur son aide précieuse lors du jour du jugement dernier. C'étaient surtout ces pratiques qui contribuaient dans l'ensemble à faire considérer que les reliques des martyrs avaient la force de chasser les démons d'un lieu²⁶.

Cette offensive chrétienne visait en premier lieu les débauches païennes à Daphné – notamment la fête de Maioumas²⁷ –, mais elle ne semble pas avoir eu un effet immédiat sur le temple d'Apollon ou l'oracle si nous faisons confiance au récit de Libanios qui, à l'occasion des concours olympiques de Daphné en 356,

Par contre, il est intéressant qu'aucune autre source païenne ne mentionne Gallus, y compris son frère Julien dans le *Misopogon* qui ne donne même pas le nom de l'empereur, même si Constance aurait été une victime facile pour des accusations à ce sujet. Constance II faisait transférer les reliques de saint Luc et de saint André à l'église des Saints Apôtres à Constantinople en 359 et 360 (voir WOODS 1991 avec une discussion approfondie des sources). HARTMANN (2010, 386–392 et 645) mentionne à juste titre qu'il fallait l'assistance de l'empereur par respect pour les lois sacrées romaines qui interdisaient l'exhumation et le transfert des morts sans rites expiatoires.

24. Ainsi VÖLP (2002, 255 *sq.*) parle d'un affront bien calculé contre Apollon et son sanctuaire central de Daphné (voir MALOSSE 2004, 85 *sq.*; WOODS 2005, 60; MAYER 2009, 357–360). En outre, il faut ajouter que Babyllas sert également comme référence pour la succession épiscopale entre les diverses dénominations de nicéens et d'ariens dans la ville d'Antioche (SOLER 2006, 202 *sq.*; SHEPARDSON 2009, 101 *sq.*; MAYER 2009, 360 *sq.*).

25. Ioh. Chrys. *pan. Bab.* 65–66.

26. Théodoret de Cyr (*Affect.* 8.62–65) donne un catalogue des pratiques commémoratives liées aux *martyria*, voir VÖLP 2002, 249, 259, 262 *sq.* et 269 *sq.*, DELEHAYE 1927, 196–207 et 1933, 60–99; pour les cultes des martyrs dans l'Occident, voir l'étude de BROWN 1981. Concernant la polémique des païens contre ces cultes, voir par exemple CANETTI 2002, 139–148 et TORRES 2009.

27. Voir GREATREX/WATT 1999 avec référence à Lib. *Or.* 41.16, ainsi que SOLER 2006, 38–40, qui montre que même pour Julien, ces orgies allaient trop loin, de telle sorte qu'il les interdit par la suite (Lib. *Or.* 50.11).

prononce une version abrégée d'un éloge d'Antioche (surnommé *Antiochikos*)²⁸. Ce discours du sophiste de la ville est un excellent exemple de la mémoire culturelle des non-chrétiens d'Antioche. Plus précisément, les paragraphes 94 à 100 sont consacrés à l'histoire de la fondation de l'enclos sacré et de l'embellissement du temple afin de gagner le soutien des dieux pour la protection de la ville (§ 100). Selon Libanios, les dieux trouvaient la ville si agréable que plusieurs cultes étrangers furent importés sous les successeurs de Séleucos et que les divinités ne voulaient pas quitter la ville (§ 101–118). Dans la tradition de la Seconde Sophistique, Libanios s'intéressait surtout au passé glorieux sous les souverains hellénistiques, tandis qu'il résumait la prise de possession par les Romains brièvement et sans mentionner un seul empereur, mais en soulignant qu'Antioche maintenait sa position de capitale de l'Orient (§ 129–130). Ainsi, Libanios réussit à contourner tous les événements récents grâce à son élégance rhétorique. En s'appuyant sur le passé glorieux, il veut montrer le chemin de l'avenir de la ville²⁹. Il est clair que le christianisme n'a pas de place dans le tableau brossé par le sophiste grec, mais ce qui nous étonne, c'est le fait que l'oracle d'Apollon n'est point mentionné particulièrement³⁰. Ainsi, on pourrait même avoir l'impression que les pratiques divinatoires et avec elles une partie importante de la mémoire de ce monument auraient été vouées à l'oubli par désuétude, par interdiction impériale³¹ et par concurrence d'un autre lieu de salut proche, s'il n'y avait pas eu ce court épisode du règne de Julien l'Apostat entre 361 et 363, et

28. On le voit clairement inspiré par les écrits d'Aelius Aristide et les écrits normatifs de Ménandre le Rhéteur, voir SALIOU 2006a et 2006b, BOUFFARTIGUE 1996, 52–58, FATOUROS/KRISCHER 1992, 14–18. Des traductions avec notes ou commentaire sont offertes par FESTUGIÈRE 1959, DOWNEY 1959, FATOUROS/KRISCHER 1992 et NORMAN 2000.

29. FATOUROS/KRISCHER 1992, 12, ainsi que WIEMER 2003 qui souligne dans sa contribution l'aspect de la mémoire collective de l'identité grecque de cette ville que Libanios cherche à préserver par son discours.

30. Dans les descriptions du temple d'Apollon, on ne trouve aucun renvoi à l'oracle. Libanios le cite uniquement dans la première partie du discours consacré à la *κτίσις* de la ville et du *temenos* d'Apollon à Daphné, ce qui montre clairement que l'auteur suit ses sources plutôt en coupant qu'en ajoutant des renseignements. Mais son récit montre bien quand même le désir des fondateurs séleucides de reconstruire la topographie mythique du sanctuaire de Didyme et de Delphes, voir récemment FRIESE 2010, 205, 256 et 423 *sq.* avec les renvois aux pratiques hydromantiques à Didyme.

31. Sur l'interdiction de consulter les oracles sous Constance II, voir CTh 9.16.6 (5 juillet 358). Sur la divination comme pratique religieuse et expression du pouvoir religieux personnel à Antioche, voir récemment SANDWELL 2007, 261–267. Pour les pratiques oraculaires d'Apollon dans l'Antiquité tardive, voir maintenant l'étude de BUSINE 2005, part. 231 sur Julien et l'Apollon de Daphné.

notamment son séjour de huit mois à Antioche en 362, qui nous laisse encore une fois assister à un programme de redressement des cultes et lieux de mémoire de la religion traditionnelle³².

Après son usurpation à Paris en février 360 et la mort de son cousin Constance II en novembre 361, Julien l’Apostat poursuivit la politique de ses prédécesseurs envers l’empire des Sassanides sous Shapour II et prépara une expédition contre les Perses, peut-être inspiré par les hauts faits d’Alexandre le Grand³³. Pour les derniers préparatifs de la campagne et pour rassembler les troupes de son expédition, Julien s’est rendu à Antioche, capitale du diocèse d’Orient et siège du *comes Orientis*, poste auquel il avait promu son oncle maternel homonyme³⁴. Son séjour et ses relations avec la curie et le peuple d’Antioche nous sont amplement documentés par ses propres écrits, les discours de Libanios et le récit d’Ammien Marcellin³⁵.

Déjà avant son arrivée et surtout pendant ses huit mois de séjour, Julien mit plusieurs projets sur pied pour revitaliser les cultes civiques à Antioche, incluant la renaissance des temples, jadis transformés en bureaux de l’administration impériale par ses prédécesseurs, ainsi que des réformes des fêtes traditionnelles qui avaient perdu leurs noyaux culturels derrière la façade des plaisanteries, marchés, compétitions et divertissements forains. Comme premier responsable des relations publiques pour son programme de redressement du sens civique dans les villes de l’empire, Julien ne manquait ainsi aucune occasion de souligner les diverses fêtes des dieux de la ville par sa propre présence³⁶. Ainsi, à l’occasion de la fête d’Apollon, Julien s’attendait à ce que tous les membres de la curie d’Antioche le suivent à Daphné pour procéder aux rites prévus. Mais, à la suite du conflit persistant entre l’empereur et la ville, du poids financier qui pesait sur les membres de l’élite dirigeante à cause des excès des sacrifices et de la situation de ravitaillement insatisfaisant de la ville causée par la présence de

32. Voir la dernière synthèse de COPPOLA 2007.

33. A propos de Julien qui imite Alexandre le Grand voir SZIDAT 1988, mais LANE FOX (1997, 250–252) se prononce contre une telle interprétation. Le plus récent récit des événements militaires en relation avec la politique romaine envers les Perses sassanides se trouve chez MOSIG-WALBURG 2009, 283–304.

34. *PLRE* I 470 Iulianus 12.

35. La littérature sur Julien à Antioche est abondante. On renvoie à titre d’exemple aux travaux récents qui donnent un résumé sur l’état de la question ainsi que de nouvelles traductions des écrits dits autobiographiques par Jean MARTIN, rassemblés dans le volume de la revue *Antiquité tardive* pour l’année 2009, par ex. SALIOU 2009.

36. CONTI (2009, 123 *sq.*) montre bien la manière dont Julien se présente comme *uate ed interprete* du dieu oraculaire à Daphné.

l'armée, Julien ne rencontra aucun membre de la curie – on pourrait parler d'un boycottage politique inspiré par le conflit et non par la majorité chrétienne dans la curie d'Antioche – ce qui amena Julien à se plaindre que les habitants avaient laissé tomber en ruine ce temple par mépris³⁷.

A ceci s'ajoute aussi que l'oracle d'Apollon – qui était supposé lui parler par la statue du dieu dans le temple – ne répondit pas aux questions de Julien malgré ses maintes visites. Soit que l'oracle participait au boycottage, soit que les prêtres ne savaient plus comment poser correctement des questions, soit à cause de l'insécurité que provoquait le comportement de l'empereur, l'oracle se taisait et c'est seulement après la plainte de Julien qu'il lui expliqua que des morts ensevelis dans le *temenos* empêchaient son fonctionnement. Par rapport aux règles de pureté de l'enclos sacré chez les Grecs, ce propos est tout à fait justifiable. Ainsi, le fait que le tombeau de l'évêque Babylas se trouvait sur le terrain du sanctuaire et que probablement plusieurs chrétiens aient saisi l'occasion de se faire ensevelir près de ce *martyrion* sous le règne de Constance devient le point de départ du conflit entre les traditionalistes et les chrétiens. Julien, par contre, ne voulait pas seulement rétablir le fonctionnement de l'oracle par curiosité personnelle ou par intérêt philosophique, il y voyait également une nécessité politique. En s'inspirant de son passé et du rôle qu'il jouait pendant le règne des Séleucides comme lieu d'apparat et de lancement des campagnes, notamment vers l'Orient, ainsi que de l'imitation ou de la reprise de ces coutumes sous les empereurs romains (l'exemple d'Hadrien³⁸ est à mentionner ainsi que l'exemple tétrarchique datant de deux générations et donc encore vivant dans la mémoire collective de certains *curiales* d'Antioche), Julien voulait également en tirer profit et lancer sa propre campagne contre les Perses sous les auspices d'Apollon, comme le mentionne également Ammien Marcellin dans les premiers paragraphes du chapitre relatif à ce sujet³⁹.

Que le fonctionnement des actes rituels soit troublé par les insuffisances des prêtres du temple et par l'abandon du culte ne le dérange pas. Pour souligner cela, soit à la suite d'une proposition des prêtres, soit en parallèle avec Dioclétien et Galère, Julien désigne à nouveau comme coupables les chrétiens. Cette fois-ci,

37. Jul. *Mis.* 34–35 (361d–362d) avec l'interprétation de LIEU 1989, 49.

38. C'est surtout grâce à Ammien Marcellin que nous pensons à une telle association : voir Amm. Marc. 22.15.1 et 22.16.2. Sur la comparaison entre Hadrien et Julien voir GILLIAM 1972, 129 *sq.*, et STERTZ 1980, 501–503.

39. Julien avait fait le pèlerinage à ce sanctuaire plusieurs fois, voir Jul. *Mis.* 15 (346c voir PRATO/MICALELLA 1979 *ad loc.*) et Malalas *Chron.* 13.19 (327 DINDORF) avec la vision qui lui annonce sa mort imminente (voir BOUFFARTIGUE 2006, 141–143).

ce ne sont pas les fonctionnaires de la cour qui font le signe de la croix lors de la consultation des oracles et des haruspices, mais plutôt les morts dans les environs du temple, le martyr Babylas, sa chapelle commémorative et les fidèles qui se sont fait ensevelir près de ce tombeau. C'est seulement après que Julien a ordonné l'exhumation et le transfert en ville de Babylas que l'oracle sera prêt à lui répondre⁴⁰. Mais l'événement tourne au désastre pour Julien pour deux raisons.

Premièrement, parce que ce retour de Babylas se déroule en procession festive, voire même en *adventus* du martyr à Antioche, et donne un nouvel élan à la cause chrétienne⁴¹ et, deuxièmement, parce que l'oracle ne pourra plus répondre à la question clé que Julien voulait probablement poser à la suite des rois hellénistiques et des empereurs romains inspirés par leurs lectures sur les récits oraculaires de la Grèce classique : « Est-il opportun de faire la guerre contre les Perses ? »

Le 22 octobre 362, un incendie à l'intérieur du temple brûla complètement la statue gigantesque d'Apollon. Les soupçons qu'il s'agissait d'un acte de sabotage soit du prêtre d'Apollon, soit des cercles chrétiens, ne trouvèrent pas de preuves concluantes, de telle sorte que malgré des répercussions temporaires sur la communauté chrétienne, l'affaire fut éclipsée par le départ imminent de Julien pour Tarse et par l'expédition contre les Sassanides. Pour les lecteurs d'Ammien, l'incendie du temple s'avère être un autre prodige qui annonce à Julien sa mort dans la campagne contre les Perses, sans que le héros d'Ammien en soit conscient⁴².

40. Julien agit ainsi peut-être sous l'influence de sa *paideia* et imite le modèle des Athéniens qui avaient purgé l'île de Délos des cimetières afin que le dieu Apollon ne soit pas dérangé : voir Th. 3.104.1–2, D. S. 12.58.6–7, Str. 10.5.5 (C 486). Sur l'aspect apollonien des actes de Julien voir GROS 2002, 336 sq. Pour sa relation avec l'oracle de Delphes et les aspects polémiques dans les deux camps voir CABOURET 1997a.

41. La loi CTh 9.17.5 sur la sacralité des tombes et la lettre Jul. Ep. 136b qui explique la loi sont à dater aux environs de ces événements parce qu'elles condamnent implicitement les processions des reliques des martyrs. Aux yeux de Julien et à ceux des adhérents à la religion traditionnelle, rencontrer les restes d'une dépouille mortelle pendant le jour était un *omen* sinistre et violait ainsi la sensibilité des non-chrétiens (TORRES 2009). L'*adventus* (MAYER 2009, 359), l'arrivée triomphale de Babylas dans le cimetière, nous sont racontés par Socr. h.e. 3.18.3–4, Soz. h.e. 19.18–19, Théodoret de Cyr h.e. 3.10.3. La foule chrétienne ne chante pas seulement des hymnes en l'honneur du martyr, mais elle scandé également des slogans contre Julien qui sont calqués sur le verset 7 du 96^e psaume : *Honte à tous les adorateurs des idoles* (Théodoret de Cyr h.e. 3.10.3) ; voir SOLER 2006, 58–62, pour les motivations de Julien et la singularité de l'événement.

42. RIKE 1987, 53–55, ainsi que DEN BOEFT et al. 1995, *ad loc.*

La réaction immédiate de Julien nous est parvenue dans sa satire *Misopogon*, qui peut également être lue comme un règlement de comptes avec la curie et le peuple d'Antioche. Comme Libanios, il prend les fondateurs de la ville, Séleucos et Antiochos (§ 17–18.347a–349c), à témoin de sa tentative de faire revivre les institutions et les cultes civiques (§ 28.357a–358a). Nous avons l'occasion rare de connaître également sa réaction après l'affaire de Daphné. Devant la méfiance des membres de la curie, l'incompétence des prêtres et le mépris de la population envers Apollon, Julien se console – bon gré mal gré – avec le fait que la destruction de la statue n'a pas pu toucher le dieu, car il avait quitté ce lieu avant la catastrophe. Comparée avec la tradition littéraire antijulienne qui montre un empereur enragé contre le personnel du sanctuaire et le dieu des chrétiens, cette phrase de Julien apparaît comme la simple échappatoire d'un empereur qui s'était résigné devant la situation difficile à Antioche (§ 34) :

Ἐμοὶ μὲν οὖν ἐδόκει καὶ πρὸ τοῦ πυρὸς ἀπολελοιπέναι τὸν νεῶν ὁ θεός, ἐπεσήμηγε γὰρ εἰσελθόντι μοι πρῶτον τὸ ἄγαλμα, καὶ τούτου μάρτυρα καλῶ τὸν μέγαν Ἥλιον πρὸς τοὺς ἀπιστοῦντας.

« Quant à moi j'ai toujours pensé, avant même l'incendie, que le dieu avait abandonné son temple. Sa statue me l'a signifié dès que j'y suis entré pour la première fois et devant ceux qui en douteraient j'appelle le grand Hélios comme témoin. »⁴³

Puis suit le récit de la fête d'Apollon boycottée par la curie qui se termine avec l'exclamation (§ 35) :

Δεινόν, ἔφην ἐγώ, τὴν τοσαύτην πόλιν οὕτω τῶν θεῶν ὀλιγώρως ἔχειν, ὡς οὐδεμία παροικοῦσα ταῖς ἐσχαιαῖς τοῦ Πόντου κώμη· μυρίους κλήρους γῆς ἰδίας κεκτημένη, τῷ πατρίῳ θεῷ νῦν πρῶτον ἐπιστάσης ἑορτῆς ἑνιαυσίου, ἐπειδὴ διεσκέδασαν οἱ θεοὶ τῆς ἀθεότητος τὴν νεφέλην, ὄρνιν ὑπὲρ αὐτῆς οὐ προσάγει, ἣν ἐχρῆν μάλιστα μὲν καὶ κατὰ φυλάς βουθυτεῖν, εἰ δὲ μὴ ῥάδιον, ἕνα κοινῇ πᾶσαν ὑπὲρ αὐτῆς προσφέρειν τῷ θεῷ ταῦρον.

« Il est scandaleux, dis-je, qu'une aussi grande cité néglige les dieux plus que ne le ferait une bourgade des confins du Pont. Avec ses dix mille lots de terre privée, alors que la fête annuelle de votre dieu va être célébrée pour la première fois depuis que les dieux ont dissipé les brumes de l'athéisme, elle est incapable d'apporter un seul oiseau en son propre nom, alors qu'elle aurait dû sacrifier un bœuf par tribu ou tout au moins si cela était trop difficile offrir au dieu en commun un taureau. »

La réaction de Libanios face à la perte de ce temple nous est parvenue dans des citations faites par Jean Chrysostome dans son sermon pour l'inauguration de l'église de saint Babylas, une vingtaine d'années après ces événements. A la

43. Trad. J. MARTIN.

lumière de ces fragments et des lettres de Libanios lui-même qui nous informent sur la genèse de cette œuvre, il faut conclure que le sophiste se livre avant tout à un exercice rhétorique qui a comme objet de respecter les conventions rhétoriques du *threnos*, connues par les écrits d'Aelius Aristide, le modèle à identifier derrière le discours de Libanios⁴⁴. En renouant avec les thèmes de l'*Antiochikos* (*Or.* 11) et avec l'occasion pour laquelle il fut prononcé – les concours olympiques en 356 –, Libanios commence par une invocation de la grandeur de la ville où se trouve maintenant un temple en ruine (*Or.* 60, fr. 1), que même le grand roi Shapour n'avait pas voulu détruire :

Ἅ μὲν στρατὸν ἐφ' ἡμᾶς ἀγαγὼν ᾤετο αὐτῷ βέλτιον εἶναι σεσῶσθαι τὸν νεῶν καὶ τὸ κάλλος τοῦ ἀγάλματος ἐκράτει θυμοῦ βαρβαρικοῦ· νῦν δέ, ἤλιε καὶ γῆ, τίς ἦ πόθεν ὁ πολέμιος οὗτος ὃς οὐδὲ ὀπιλιτῶν οὐδὲ ἱππέων οὔτε φιλῶν τινων δεηθεὶς μικρῶ σπινθηρι πάντα ἀνάλωσεν;

«Celui qui avait conduit une armée contre nous pensait que mieux valait pour lui préserver le temple; et la beauté de la statue l'a emporté sur la colère du barbare; mais maintenant, soleil et terre, quel est cet ennemi et d'où vient-il? lui qui, sans avoir besoin ni d'hoplites, ni de cavaliers, ni de troupes légères, a tout détruit d'une petite étincelle?»⁴⁵

Mais la majorité des fragments portent davantage sur la mémoire des grands sacrifices que sur les concours olympiques, ainsi que sur la mémoire des visites de l'empereur Julien, durant lesquelles Libanios souligne la présence de la divinité, malgré la négligence apparente (sauf sous les auspices de Julien) (fr. 5) :

Εἶτα διψόντων μὲν σοι τῶν βωμῶν αἵματος ἔμενες, Ἀπολλων, φρουρὸς ἀκριβοῦς τῆς Δάφνης καὶ ῥαθυμούμενος, ἔστι δὲ ὅπη καὶ προσηλακίζομενος περικοπτόμενός τε τὸν ἕξω κόσμον ἠνείχου· νῦν δὲ μετὰ πολλὰ μὲν πρόβητα πολλοὺς δὲ βόους, στόμα βασιλέως ὅσιον τῷ ποδὶ δεξάμενος, ἰδὼν ὃν προὔλεγε, ὀφθεὶς ὑπὸ τοῦ μεμνημένου, πονηροῦ γειτονήματος ἀπαλλαγεῖς νεκροῦ τινος ἐνοχλοῦντος ἐγγύθεν ἐκ μέσης τῆς θεραπείας ἀποπεπήδηκας. Πόθεν ἔτι φιλοτιμησόμεθα πρὸς ἄνδρας ἱερῶν μεμνημένους καὶ ἀγαλμάτων;

«Et puis, quand tes autels avaient soif de sang, tu demeurais, Apollon, le gardien scrupuleux de Daphné, bien que négligé; parfois même, accablé d'outrages et dépouillé de tes honneurs extérieurs, tu le supportais; et maintenant, après beaucoup de brebis et beaucoup de bœufs, après avoir reçu la bouche sacrée de l'empereur sur ton pied, après avoir vu celui

44. La genèse de cette monodie nous est connue par la lettre *Lib. Ep.* 785, tandis que *Ep.* 727, 695 et 1342 nous informent d'autres monodies sur des sanctuaires détruits que Libanios demandait de lui faire envoyer après l'incendie du temple (voir SANDWELL 2007, 164 *sq.*). Pour Aelius Aristide comme modèle, voir JOHNSON 2011, en particulier pour la monodie, et VANDERSPOEL 2011 en général sur la redécouverte du sophiste pendant le IV^e siècle.

45. Fr. 3 *ap.* Jean Chrysostome, *Sur Babylas*, 98, trad. B. GRILLET.

que tu avais prédit, après avoir été vu de celui que tu avais annoncé⁴⁶, délivré du mauvais voisinage d'un mort dont la proximité t'importunait, voilà que tu t'es dérobé au culte dont on t'entourait. Quels honneurs ambitionner encore, devant des hommes qui gardent le souvenir de temples et de statues?»

Par la suite, Libanios commence à décrire le désespoir de devoir organiser les concours olympiques de 364 sans ce sanctuaire (fr. 8–10). Puis, dans les derniers fragments cités par Jean Chrysostome, Libanios entraîne son âme vers l'image du dieu et son imagination dresse le portrait de la statue devant ses yeux (fr. 11), avant de rappeler les témoins, hommes et nymphes, devant cet incendie (fr. 12–13). Il termine en priant Apollon de bien vouloir patienter – plein de colère et sombre comme la nuit, avec une référence à Homère (*Il.* 1.47) – jusqu'à ce que les habitants d'Antioche restaurent le temple, les Antiochiens se sentant privés d'Apollon comme si le fiancé s'en était allé au moment de son mariage (fr. 14).

Mais la mort de Julien sur le front perse, le court règne de son successeur Jovien et l'arrivée de la dynastie valentinienne empêchèrent ce redressement, de sorte que le temple est resté une ruine tout au long du siècle suivant et qu'il disparut finalement sous l'Empire byzantin. Le *threnos* de Libanios s'avère être moins un pamphlet contre les chrétiens et un plaidoyer pour reconstruire le temple qu'un essai littéraire élaboré grâce à une occasion célèbre pour la population qui adhéraient encore aux cultes traditionnels.

En revanche, Jean Chrysostome utilise ces épisodes, enracinés dans la mémoire collective des Antiochiens par la tradition orale, par les ruines encore sur place et par l'éloquence de Libanios, pour inaugurer les travaux de l'église qui est dédiée à Babylas, devenue un lieu de mémoire pour le christianisme triomphant dans le iv^e siècle à Antioche, environ 20 ans après l'incendie du temple et la destruction de la statue d'Apollon⁴⁷. Après avoir raconté l'histoire ancienne de Babylas – presque la légende fondatrice de la vénération pour ce lieu de mémoire –, Jean Chrysostome raconte dans une deuxième partie ce qu'il appelle l'histoire récente et qui devient sous sa plume la confrontation entre Apollon et Babylas lors de la visite de l'empereur Julien. Le père de l'Eglise nous fournit ainsi le dernier grand

46. Lib. *Or.* 13.14: μάντις τε ἅπας ἐνεργὸς ἦν ἐπιθυμῶν προμαθεῖν τὸ νῦν ὀρώμενον. θεοὶ δὲ εὐμενεῖς ἐπένευον, « tous les devins étaient sur le qui-vive, désirant connaître d'avance ce que nous voyons aujourd'hui ».

47. Voir BAUER 2006, qui a entrepris une étude de cas exemplaire pour saint Pierre à Rome comme lieu de mémoire d'un apôtre martyr de l'Antiquité tardive.

texte voué à ce temple d'Apollon qui, par la suite, semble être abandonné et oublié par la population, de sorte qu'on n'a pas encore trouvé ses vestiges lors des fouilles archéologiques⁴⁸, bien que des mosaïques datées du v^e et du vi^e siècle attestent encore la présence du mythe de Daphné dans les maisons.

Jean Chrysostome développe une digression sur le discours de Libanios (§ 98–113), avant de conclure son argumentation avec trois questions rhétoriques et leurs réponses (§ 114–126) :

1. Pourquoi Dieu n'a-t-il pas déchargé sa colère sur l'empereur ?
2. Mais pourquoi sur le démon ?
3. Pourquoi le temple ne fut-il pas entièrement détruit, mais seulement la statue et le toit ?

On voit apparaître dans les trois réponses que Jean nous donne la définition la plus claire du lieu de mémoire constitué par ce sanctuaire ; elle est plus évidente que chez les écrivains païens, mais selon une conception chrétienne de la mémoire, qui s'inscrit désormais dans la création d'une topographie religieuse de la Terre sainte. En lisant son explication dans les paragraphes 114 à 117, on s'aperçoit que le concept de « lieu de mémoire » trouve une application fort ingénieuse dans la diffusion du message chrétien. Ce n'est pas par hasard ni sans aucun motif que le dieu chrétien, par l'entremise du martyr Babylas, a conservé le temple, mais pour montrer à la postérité sa force pour plusieurs années à venir. Tuer l'empereur (c.-à-d. Julien) aurait été un acte sans portée, parce qu'on avait oublié rapidement cet homme. Le temple qui montre les traces de l'incendie est le signe le plus efficace de la colère de Dieu non seulement pour les gens qui ont été témoins de cette tragédie pour les Grecs, mais également et surtout pour la postérité chrétienne : car il faut convaincre les nouveaux convertis, qui courent le risque de pratiquer rapidement à nouveau les anciens rites, cultes et fêtes, après

48. Philostorge (*h.e.* 7.8) mentionne avoir encore vu les restes de ce temple. Mais on ne sait pas s'il parle de sa propre visite ou s'il se réfère à Jean Chrysostome. Que ces ruines aient perdu jusqu'au vi^e siècle et que la mémoire de la victoire de Babylas fût encore vivante parmi les chrétiens – même après que l'empereur Anastase eut fait revivre encore une fois les concours olympiques à Daphné (cf. Malalas *Chron.* 16.6 [396 DINDORF]) – est attesté par l'évêque Severus d'Antioche en 513/514 (cf. Sev. Antioch. *Hom.* 28 et 50 avec TORRES 2009, 212 *sq.*). Néanmoins, les anciennes fouilles ainsi que les plus récentes n'ont pas réussi à trouver des traces du sanctuaire. LASSUS (1947, 267) se mit en vain à la recherche de traces. De plus, les rapports de fouilles récentes n'ont pas pu identifier des restes des ruines du temple ; voir également FRIESE 2010, 423 *sq.* (avec un résumé incomplet), SALIOU 2009 et LEBLANC/POCCARDI 1999, 122 *sq.*

leur arrivée dans l'église chrétienne. Parce que les prêtres païens ne pouvaient pas cacher l'événement et sauver ainsi l'honneur d'Apollon devant cette défaite contre le « cadavre » d'un martyr obscur, la victoire du Christ est manifeste pour tout le monde tous les jours à Daphné, comme le dit Jean Chrysostome (§ 115) :

Ὡσπερ γὰρ ἂν εἴ τις ληστάρχου τινὸς σπήλαιον καὶ κατὰδυσιν διαρρήξας ἄνωθεν ἐξαγάγοι τὸν ἐνοικοῦντα δέσμιον καὶ τὰ αὐτοῦ πάντα λαβὼν καταλίποι τὸν τόπον θηρίων καὶ κολοιῶν εἶναι καταφυγὴν, εἶτα ἕκαστος τῶν πρὸς τὴν κατὰδυσιν ἐρχομένων ἐκείνην ἅμα τὸν τόπον ὄρων τὰς καταδρομὰς καὶ τὰς κλοπὰς καὶ τὴν ἰδέαν φαντάζεται καὶ ὑπογράφει τοῦ πρότερον κατοικοῦντος αὐτήν· οὕτω καὶ ἐνταῦθα γίνεται. Πόρρωθεν γὰρ τις τοὺς κίονας ἰδὼν εἶτα ἐλθὼν καὶ τὸν οὐδὸν ὑπερβάς ὑπογράφει ἑαυτῷ τὸ τοῦ δαίμονος ἀποτρόπαιον, τὴν ἀπάτην, τὰς ἐπιβουλάς, καὶ καταπλαγεῖς τοῦ Θεοῦ τὴν τε ὀργὴν καὶ τὴν ἰσχὴν ἄπεισι καὶ τὸ πρότερον πλάνης οἰκοδόμημα καὶ βλασφημίας νῦν δοξολογίας ὑπόθεσις γίνεται· Οὕτως εὐμήχανός ἐστιν ἡμῶν ὁ Θεός.

« C'est comme si un homme, après avoir d'en haut forcé la caverne et le repaire d'un chef des brigands, emmenait son occupant enchaîné et, après avoir pris tous ses biens, laissait le lieu pour refuge aux bêtes fauves et aux choucas; alors chacun de ceux qui approchent de ce repaire se présente en imagination les incursions, les rapines, la silhouette de son ancien occupant. C'est également ce qui se passe ici: quand on aperçoit de loin des colonnes, qu'on arrive ensuite et qu'on franchit le seuil, on se représente l'abomination du démon, sa fourberie, ses embûches, puis l'on s'en va, frappé de stupeur devant la colère et la force de Dieu, et ce qui était auparavant un édifice d'erreur et de blasphème est désormais un sujet de louange. Telle est l'ingéniosité de notre Dieu! »

Jean Chrysostome illustre son raisonnement avec un exemple biblique tiré du chapitre 5 du premier livre de Samuel, dans lequel l'arche des Israélites, faisant partie du butin des Philistins qui la posèrent dans le temple de leur idole Dagon à Ashod, fit tomber d'abord la statue de Dagon avant de la détruire le lendemain. De même, le lieu de la ville de Sodome est devenu lieu de mémoire de la puissance divine contre les débauchés et les pécheurs (*gen.* 19) dans l'argumentation de Jean Chrysostome⁴⁹. En ce qui concerne le sanctuaire d'Apollon, il continue (§ 117) :

Ἰδοὺ γὰρ εἰκοστὸν ἔτος ἐστὶν ἐξ ἐκείνου λοιπὸν καὶ τῆς ὑπὸ τοῦ πυρὸς καταλειφθείσης οὐδὲν παραπόλωλεν οἰκοδομῆς ἀλλ' ἔστηκε παγίως καὶ βεθαίως τὰ διαφυγόντα μέρη τὸ πῦρ καὶ οὕτως ἐστὶν ἰσχυρὰ ὡς καὶ πρὸς ἑκατὸν ἔτη καὶ πρὸς ἕτερα δις τοσαῦτα καὶ τούτων πάλιν πολλῶ πλείονα ἀρκέσαι χρόνον. Καὶ τί θαυμαστὸν εἰ τῶν τοίχων οὐδεὶς ἀποσχισθεὶς θατέρου κατηνέχθη πρὸς τοῦδαφος; Τῶν γὰρ κίωνων τῶν περὶ τὸν ὀπισθόδομον εἰς τότε

49. Le récit de Sodome et Gomorrhe semble se baser sur un récit étimologique qui tente d'expliquer l'existence de la mer Morte en combinant les mots hébreux pour « feu » et « déluge » qui se trouvaient à la racine des noms des deux villes.

μόνος διακλασθείς οὐδὲ οὗτος κατέπεσεν ἀλλὰ διαλυθεὶς ἀπὸ τῆς οἰκείας ἔδρας καὶ πρὸς τὸν τοῖχον ἀναπεσὼν οὕτως ἔμεινε. Καὶ αὐτοῦ τὸ μὲν ἀπὸ τῆς κρηπίδος ἐπὶ τὴν τομὴν πλάγιον πρὸς τὸν τοῖχον ἐρήρυσται τὸ δὲ ἀπὸ τῆς τομῆς ἐπὶ τὴν κεφαλίδα ἔστηκεν ὑπτιον ὑπὸ τοῦ κατωτέρου βασταζόμενον μέρους. Καίτοι καὶ ἀνέμων σφοδρῶς τῷ τόπῳ προσπεσόντων πολλάκις καὶ σεισμῶν γενομένων καὶ τῆς γῆς τιναχθείσης οὐδ' ἐτινάχθη τὰ λείψανα τῆς φλογὸς ἀλλ' ἔστηκε βεβαίως μονονουχὶ βωῶντα ὅτι διὰ τὸν τῶν ἐσομένων τετήρηται σωφρονισμῶν.

«Voici en effet, vingt ans depuis lors, et rien n'a disparu de la partie du bâtiment épargnée par le feu, mais ce qui avait échappé au feu est resté debout, fermement et solidement, assez robuste pour durer cent ans, deux fois plus et bien plus longtemps encore. Et faut-il s'étonner qu'aucun des murs n'ait été séparé de l'autre et jeté sur le sol? Parmi les colonnes de l'opisthodomé, en effet, une seule a été brisée alors et même celle-là n'est pas tombée: détachée de son socle, elle est tombée contre le mur et elle est restée ainsi. Le fragment entre la base et la brisure est appuyé obliquement contre le mur et celui qui allait de la brisure au chapiteau tient, couché, soutenu par la partie inférieure. Et pourtant des vents violents se sont souvent abattus sur ce lieu, des tremblements de terre se sont produits, le sol a été ébranlé, mais les parties laissées intactes par la flamme n'ont même pas été ébranlées, elles se tiennent, solidement, criant presque qu'elles ont été conservées pour donner une leçon à la postérité.»

Dans la suite de l'argumentation, il devient clair que le temple d'Apollon a gagné dans ses ruines une nouvelle fonction, celle de rappeler la défaite de l'arrogance de Julien qui n'a pas su interpréter les vrais prodiges païens et chrétiens. Au lieu de représenter la mémoire de la fondation de la ville et des concours civiques, le temple devient le lieu de mémoire du début de la fin de Julien. Celui qui a essayé de réinstaurer les anciens cultes et les pratiques divinatoires devient, une fois disparu, également le symbole de la défaite de ces cultes, comme le démontre Grégoire de Nazianze dans son deuxième discours contre Julien (*Or.* 5.32) :

Οὐκ ἔτι φθέγγεται δρυς· οὐκ ἔτι λέβης μαντεύεται· οὐκ ἔτι Πυθία πληροῦται, οὐκ οἶδ' ὄντινων, πλὴν μύθων καὶ ληρημάτων. Πάλιν ἡ Κασταλία σεσίγηται, καὶ σιγᾷ, καὶ ὕδωρ ἔστιν οὐ μαντευόμενον, ἀλλὰ γελώμενον· πάλιν ἀνδριάς ἄφωνος ὁ Ἀπόλλων, πάλιν ἡ Δάφνη φυτόν ἐστιν μύθῳ θρηνοῦμενον·

«Le chêne ne parle plus, le chaudron ne fait plus de prédictions, la Pythie n'est plus pleine – de quoi, sinon de fables et de divagations? De nouveau la fontaine Castalie a été réduite au silence et elle se tait; l'eau ne rend plus d'oracle: on se moque d'elle. Apollon est redevenu une statue muette; Daphné est redevenue une plante pleurée par une fable.»⁵⁰

Le Père de l'Église cappadocien écrivait ces mots probablement dans les années 364/365, quand la mémoire de Julien était encore très présente dans les milieux intellectuels comme on le voit chez Libanios qui incite en 379 le nouvel empereur d'Orient, Théodose I^{er}, à venger la mort de Julien en entreprenant une expédition contre les Sassanides (*Or.* 24), mais qui le supplie plus tard également de faire restaurer les temples, les « yeux des cités » et les lieux de mémoire de l'identité civique (*Or.* 30). Soit par hasard, soit par une réaction bien orchestrée contre Libanios, Jean Chrysostome, jeune prédicateur récemment revenu d'une expérience d'ermitage et promu diacre, prononce son panégyrique pour saint Babylas en 380/381⁵¹, non seulement dans l'objectif de fêter le martyr, mais surtout dans celui de montrer la victoire de l'évêque contre un empereur distant dans le temps et contre un empereur récent, et ainsi la victoire de Dieu contre les démons de la religion traditionnelle⁵². Jean s'attaque avec son discours non seulement à un ancien lieu de mémoire de la cité traditionnelle, mais il s'en prend également à Julien, devenu un « lieu de mémoire » sous la plume de Libanios. En citant les passages de la monodie de Libanios, il s'approprie non seulement un objet de la mémoire culturelle concernant ce lieu de mémoire, mais il s'approprie également le lieu et sa mémoire elle-même pour les tourner contre les cultes traditionnels et ses avocats, Julien et Libanios. Le temple d'Apollon à Daphné est ainsi un exemple de lieu de mémoire qui porte plusieurs « mémoires collectives », soit une mémoire culturelle en relation avec les récits de la fondation de la ville, soit une mémoire communicationnelle en relation avec les épisodes de la visite de Julien l'Apostat. Le jeu des forces politiques n'a pas seulement transformé physiquement ce lieu au cours du IV^e siècle, mais il a également modifié la mémoire collective. Même nous, modernes, sommes en effet les héritiers de ce conflit des mémoires parce que nous sommes seulement capables d'écrire l'histoire de ce « lieu de mémoire » grâce à un autre lieu de mémoire controversé, Julien l'Apostat⁵³, sans lequel l'oracle et le temple auraient perdu leur force de lieu de mémoire encore plus rapidement dans l'oubli des temps.

51. Voir KELLY 1995, 38 *sq.* et 41.

52. Ainsi SHEPARDSON (2009) propose de dater et d'interpréter le sermon à la suite des travaux récents concernant la transformation de la ville d'Antioche de ville « païenne » en ville chrétienne (MAXWELL 2006 et SANDWELL 2007).

53. BOUFFARTIGUE (2009) explore dans son essai concernant les études récentes sur Julien ces pratiques mémorielles des historiens entre biographie et historiographie sans se référer *expressis uerbis* au concept de Julien comme « lieu de mémoire », qui était l'objet des études rassemblées par BRAUN/RICHER (1978 et 1981).

OUVRAGES CITÉS

- ASSMANN, J. (1992) — *Das kulturelle Gedächtnis. Schrift, Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen*, München.
- (2010) — *La mémoire culturelle. Écriture, souvenir et imaginaire politique dans les civilisations antiques*, traduit de l'allemand par D. Meur, Paris (éd. orig.: *Das kulturelle Gedächtnis. Schrift, Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen*, München, 1992).
- BAUER, F. A. (2006) — «Sankt Peter – Erinnerungsort in der Spätantike und Frühmittelalter», dans STEIN-HÖLKESKAMP E. et HÖLKESKAMP K.-J. (éds), *Erinnerungsorte der Antike. Die römische Welt*, München, 626–641.
- BIJOVSKY, G. (2003) — «The myth of Daphne on a coin minted at Damascus», *AJN* Ser. 2.15, 53–59.
- BOUCHÉ-LECLERCQ, A. (1879–1882) — *Histoire de la divination dans l'Antiquité*, 4 vols, Paris.
- BOUFFARTIGUE, J. (1996) — «La tradition de l'éloge de la cité dans le monde grec», dans LEPELLEY C. (éd.), *La fin de la cité antique et le début de la cité médiévale de la fin du III^e siècle à l'avènement de Charlemagne. Actes du colloque tenu à l'université de Paris X-Nanterre les 1, 2 et 3 avril 1993*, Bari, 43–58.
- (2006) — «Malalas et l'histoire de l'empereur Julien», dans AGUSTA-BOULAROT S., BEAUCAMP J., BERNARDI A.-M. et CAIRE E. (éds), *Recherches sur la «Chronique» de Jean Malalas II. Actes du colloque «Jean Malalas et l'histoire» organisé les 21 et 22 octobre 2005 à Aix-en-Provence*, Paris, 137–152.
- (2009) — «Julien entre biographie et analyse historique», *AntTard* 17, 79–89.
- BRAUN, R. et RICHER, J. (éds) (1978) — *L'Empereur Julien. Vol. 1. De l'histoire à la légende (331–1715)*, Paris.
- (éds) (1981) — *L'Empereur Julien. Vol. 2. De la légende au mythe (de Voltaire à nos jours)*, Paris.
- BROWN, P. (1981) — *The cult of the saints: its rise and function in Latin christianity*, Chicago.
- BUSINE, A. (2005) — *Paroles d'Apollon. Pratiques et traditions oraculaires dans l'Antiquité tardive (II^e–VI^e siècles)*, Leiden.
- CABOURET, B. (1994) — «L'oracle de la source Castalie à Daphné près d'Antioche», dans AMOURETTI M.-C. et VILLARD P. (éds), *Eukrata: mélanges offerts à Claude Vatin*, Travaux du Centre Camille Jullian 17, Aix-en-Provence, 95–104.
- (1997a) — «Julien et Delphes – la politique religieuse de l'empereur Julien et le “dernier” oracle», *REA* 99/1–2, 141–158.
- (1997b) — «Les cultes grecs d'Antioche», *Topoi (Lyon)* 7/2, 1005–1022.
- (1999) — «Sous les portiques d'Antioche», *Syria* 76, 127–150.
- CANETTI, L. (2002) — *Frammenti di eternità. Corpi e reliquia tra Antichità e Medioevo*, Roma.

- CASEAU, B. (2001) — « Sacred Landscapes », dans BOWERSOCK G. W., BROWN P. et GRABAR O. (éds), *Interpreting Late Antiquity. Essays on the postclassical world*, Cambridge MA, 21–59.
- COHEN, G. M. (2006) — *The Hellenistic settlements in Syria, the Red Sea basin, and North Africa*, Berkeley.
- CONTI, S. (2009) — « Da Eroè a Dio: la concezione teocratica del potere in Giuliano », *AntTard* 17, 119–126.
- COPPOLA, G. (2007) — *La politica religiosa di Giuliano l'Apostato*, Bari.
- DELEHAYE, H. (1927) — *Sanctus. Essai sur le culte des saints dans l'Antiquité*, Bruxelles.
(1933) 2^e éd. — *Les origines du culte des martyrs*, Bruxelles (1912¹).
- DEN BOEFT, J., DRIJVERS, J. W., DEN HENGST, D. et TEITLER, H. C. (1995) — *Philological and Historical Commentary on Ammianus Marcellinus XXII*, Groningen.
(2005) — *Philological and Historical Commentary on Ammianus Marcellinus XXV*, Leiden.
- DEPALMA DIGESER, E. (2004) — « An oracle of Apollo at Daphne and the great persecution », *CPh* 99/1, 57–77.
- DOWNY, G. (1959) — « Libanius' Oration in praise of Antioch (Oration XI) », *PAPhS* 103/5, 652–686.
(1961) — *A history of Antioch in Syria from Seleucus to the Arab conquest*, Princeton.
- FATOUROS, G. et KRISCHER, T. (éds) (1992) — *Libanius: Antiochikos (or. XI). Zur heidnischen Renaissance in der Spätantike*, übersetzt und komment. von G. FATOUROS und T. KRISCHER, Wien.
- FESTUGIÈRE, A. J. (1959) — *Antioche païenne et chrétienne. Libanius, Chrysostome et les moines de Syrie*, Paris.
- FRIESE, W. (2010) — *Den Göttern so nah. Architektur und Topographie griechischer Orakelheiligtümer*, Stuttgart.
- GILLIAM, J. F. (1972) — « Ammianus and the Historia Augusta. The lost books and the period 117–285 », dans STRAUB J. (éd.), *Bonner Historia Augusta Colloquium 1970*, Bonn, 125–147.
- GREATREX, G. et WATT, J. W. (1999) — « One, two or three feasts?: the Berytae, the Maiuma and the May festival at Edessa », *OC* 83, 1–21.
- GROS, P. (2002) — « Babylas chez Apollon », dans DORIVAL G. et PRALON D. (éds), *Nier les dieux, nier Dieu. Actes du colloque organisé par le Centre Paul-Albert Février (UMR 6125) à la Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme les 1^{er} et 2 avril 1999*, Aix-en-Provence, 335–343.
- HAHN, J. (2002) — « „Die Tempel sind die Augen der Städte“: Religiöse Landschaft und Christianisierung in Nordsyrien », dans HAHN J. (éd.), *Religiöse Landschaften, Veröffentlichungen des Arbeitskreises zur Erforschung der Religions- und Kulturgeschichte des Antiken Vorderen Orients* 4, Münster, 141–179.

- HAHN, J., EMMEL, S. et GOTTER, U. (éds) (2008) — *From temple to church: destruction and renewal of local cultic topography in Late Antiquity*, Religions in the Graeco-Roman world 163, Leiden/Boston.
- HAJJAR, Y. (1990) — «Divinités oraculaires et rites divinatoires en Syrie et en Phénicie à l'époque gréco-romaine», *ANRW* II.18.4, 2236–2320.
- HARTMANN, A. (2010) — *Zwischen Relikt und Reliquie. Objektbezogene Erinnerungspraktiken in antiken Gesellschaften*, Berlin.
- HOWGEGO, Ch. J., HEUCHERT, V. et BURNETT, A. (2005) — *Coinage and identity in the Roman provinces*, Oxford.
- JOHNSON, D. (2011) — «Libanius's Monody for Daphne (Oration 60) and the Eleusinos Logos of Aelius Aristides», dans SCHMIDT Th. et FLEURY P. (éds), *Perceptions of the Second Sophistic and its times. Regards sur la Seconde Sophistique et son époque*, Phoenix Supplementary 49, Toronto, 199–215.
- KELLY, J. N. D. (1995) — *Golden mouth. The story of John Chrysostom. Ascetic, preacher, bishop*, Ithaca.
- KOLB, F. (2004) — «*Praesens Deus*: Kaiser und Gott unter der Tetrarchie», dans DEMANDT A., GOLTZ A. et SCHLANGE-SCHÖNINGEN H. (éds), *Diokletian und die Tetrarchie: Aspekte einer Zeitenwende*, Millennium-Studien zu Kultur und Geschichte des ersten Jahrtausends n. Chr. 1, Berlin/New York, 27–37.
- KUHOFF, W. (2001) — *Diokletian und die Epoche der Tetrarchie. Das römische Reich zwischen Krisenbewältigung und Neuaufbau (284–313 n. Chr.)*, Frankfurt am Main.
- LANE FOX, R. J. (1997) — «The "Itinerary of Alexander": Constantius to Julian», *CQ* 47, 239–252.
- LASSUS, J. (1947) — *Sanctuaires chrétiens de Syrie. Essai sur la genèse, la forme et l'usage liturgique des édifices du culte chrétien, en Syrie, du III^e siècle à la conquête musulmane*, Bibliothèque archéologique et historique 42, Paris.
- LEBLANC, J. et POCARDI, G. (1999) — «Etude de la permanence de tracés urbains et ruraux antiques à Antioche-sur-l'Oronte», *Syria* 76, 91–126.
- LIEU, S. N. C. (1989) 2^e éd. — *The Emperor Julian: panegyric and polemic (Claudius Mamertinus, John Chrysostom, Ephrem the Syrian)*, Liverpool (1986¹).
- MALOSSE, P.-L. (2004) — «Antioche et le Kappa», dans CABOURET B., GATIER P.-L. et SALIOU C. (éds), *Antioche de Syrie: histoire, images et traces de la ville antique. Actes du colloque de Lyon, 4–6 octobre 2001*, Topoi: Orient-Occident Suppl. 5, Lyon, 77–96.
- MARKUS, R. A. (1990) — *The end of ancient Christianity*, Cambridge.
(1994) — «How on earth could places become holy? Origins of the Christian idea of holy places», *J ECS* 2, 257–271.
- MAXWELL, J. L. (2006) — *Christianization and communication in Late Antiquity: John Chrysostom and his congregation in Antioch*, Cambridge.

- MAYER, W. (2009) — «Antioch and the intersection between religious factionalism, place and power in Late Antiquity», dans CAIN A. J. et LENSKI N. E. (éds), *The power of religion in Late Antiquity: selected papers from the 7th biennial Shifting Frontiers in Late Antiquity Conference*, Farnham, 357–367.
- MCALÉE, R. (2007) — *The coins of Roman Antioch*, Lancaster PA.
- MOSIG-WALBURG, K. (2009) — *Römer und Perser: vom 3. Jahrhundert bis zum Jahr 363 n. Chr.*, Gutenberg.
- NOCK, A. D. (1962) — «Sapor I and the Apollo of Bryaxis», *AJA* 66, 307–310.
- NORMAN, A. F. (2000) — *Antioch as a centre of Hellenic culture as observed by Libanius*, translated with an introduction and notes by A. F. NORMAN, Liverpool.
- NORRIS, F. W. (1990) — «Antioch on-the-Orontes as a religious center, I. Paganism before Constantine», *ANRW* II.18.4, 2322–2379.
- PRATO, C. et MICAELLA, D. (éds) (1979) — Giuliano Imperatore: *Misopogon*, ed. critica, trad. e commento a cura di C. PRATO e D. MICAELLA, Roma.
- QUIROGA, A. (2009) — «Julian's *Misopogon* and the subversion of rhetoric», *Ant Tard* 17, 127–135.
- RICE, E. (éd.) (1983) — *The grand procession of Ptolemy Philadelphos*, Oxford.
- RIKE, R. L. (1987) — *Apex omnium. Religion in the Res Gestae of Ammianus*, Berkeley/Los Angeles.
- RÜPKE, J. (2006) — «Tempel, Daten, Rituale – die Götter als Langzeitgedächtnis der Gesellschaft», dans STEIN-HÖLKESKAMP E. et HÖLKESKAMP K.-J. (éds), *Erinnerungsorte der Antike. Die römische Welt*, München, 554–569.
- SALIOU, C. (2006a) — «Antioche décrite par Libanios: la rhétorique de l'espace urbain et ses enjeux au milieu du quatrième siècle», dans AMATO E. (éd.) avec la collaboration de RODUIT A. et STEINRÜCK M., *Approches de la Troisième Sophistique: hommages à Jacques Schamp*, Latomus 296, Bruxelles, 273–285.
- (2006b) — «Rhétorique et réalités: l'eau dans l'«Eloge d'Antioche» (Libanios, *Or.* XI)», *Chronos* 13, 7–27.
- (2009) — «Le palais impérial d'Antioche et son contexte à l'époque de Julien. Réflexions sur l'apport des sources littéraires à l'histoire d'un espace urbain», *Ant Tard* 17, 235–250.
- SANDWELL, I. (2007) — *Religious identity in Late Antiquity: Greeks, Jews, and Christians in Antioch*, Cambridge.
- SHEPARDSON, Ch. C. (2009) — «Rewriting Julian's legacy: John Chrysostom's "On Babyllas" and Libanius' Oration 24», *JLA* 2/1, 99–115.
- SOLER, E. (2004) — «D'Apollonios de Tyane à l'empereur Julien: l'importance d'Antioche comme lieu de pèlerinage et centre philosophique grecs», dans CABOURET B., GATIER P.-L. et SALIOU Ch. (éds), *Antioche de Syrie: histoire, images et traces de la ville antique. Actes du colloque de Lyon, 4–6 octobre 2001*, Topoi: Orient-Occident Suppl. 5, Lyon, 381–399.

- (2006) — *Le sacré et le salut à Antioche au IV^e siècle apr. J.-C. : pratiques festives et comportements religieux dans le processus de la christianisation de la cité*, Beyrouth.
- STERTZ, S. A. (1980) — «Ammianus Marcellinus' attitudes towards earlier Emperors», dans DEROUX C. (éd.), *Studies in Latin literature and Roman history II*, Latomus 168, Bruxelles, 487–514.
- SZIDAT, J. (1988) — «*Alexandrum imitatus* (Amm. 24.4.27). Die Beziehung Iulians zu Alexander in der Sicht Ammians», dans WILL W. (éd.), *Zu Alexander dem Großen. Festschrift G. Wirth zum 60. Geburtstag am 9.12.86*, Amsterdam, vol. 2, 1023–1035.
- TORRES, J. (2007) — «La ocupación de espacios sagrados como fuente de conflicto entre paganos y cristianos», dans FERNÁNDEZ UBIÑA J. et MARCOS M. (éds), *Libertad e intolerancia religiosa en el Imperio romano*, Madrid, 85–98.
- (2008) — «Actitudes de intolerancia político-religiosa. El emperador Juliano y el obispo Juan Crisóstomo en conflicto», dans MARCOS M. et TEJA R. (éds), *Tolerancia e intolerancia religiosa en el Mediterráneo antiguo. Temas y problemas*, Madrid, 101–121.
- (2009) — «Emperor Julian and the veneration of relics», *AntTard* 17, 205–214.
- VANDERSPOEL, J. (1988) — «Iamblichus at Daphne», *GRBS* 29, 83–86.
- (2011) — «Were the Speeches of Aelius Aristides “rediscovered” in the 350s p.C.?», dans SCHMIDT Th. et FLEURY P. (éds), *Perceptions of the Second Sophistic and its times. Regards sur la Seconde Sophistique et son époque*, Phoenix Supplementary 49, Toronto, 187–198.
- VOLP, U. (2002) — *Tod und Ritual in den christlichen Gemeinden der Antike*, Leiden.
- WIEMER, H.-U. (2003) — «Vergangenheit und Gegenwart im “Antiochikos” des Libanios», *Klio* 85/2, 442–468.
- WIESEHÖFER, J. (2010) — «Die Geheimnisse der Pythia: Orakel und das Wissen der reisenden Weisen», dans STEIN-HÖLKESKAMP E. und HÖLKESKAMP K.-J. (éds), *Erinnerungsorte der Antike: Die griechische Welt*, München, 336–352.
- WOODS, D. (1991) — «The date of the translation of the relics of SS. Luke and Andrew to Constantinople», *VChr* 45, 286–292.
- (2005) — «Malalas, “Constantius” and a church-inscription from Antioch», *VChr* 59, 54–62.

LE TOMBEAU DE JÉSUS : ORIGINE ET CONSTRUCTION D'UN LIEU DE MÉMOIRE

JEAN-SYLVAIN CAILLOU¹

Jérusalem

En 325 apr. J.-C., l'empereur Constantin ordonna que le site antique du tombeau de Jésus soit découvert et qu'une église soit construite à l'endroit même où il fut crucifié et enterré pour, selon Eusèbe de Césarée, « rendre à la vue et à la vénération de tous le très saint lieu de la résurrection du Sauveur » (*Vie de Constantin* 3.25–40)². Entre la mise au tombeau et l'édification de la basilique du Saint-Sépulcre, trois siècles s'étaient écoulés. Cette période, très troublée, fut notamment marquée par l'agrandissement de la cité sous Agrippa I^{er} entre 41 et 44 apr. J.-C., par les destructions liées aux deux révoltes juives de 70 et 135, par la construction de la nouvelle ville d'*Aelia Capitolina* et, enfin, par l'interdiction stricte faite aux circoncis de se rendre à Jérusalem après 135 apr. J.-C.³. Dans ces conditions, comment les chrétiens ont-ils pu conserver la mémoire exacte de l'emplacement du tombeau ? Pour tenter de répondre à cette épineuse question, il faut commencer par s'interroger sur la valeur des descriptions évangéliques du tombeau de Jésus. Fournissent-elles des éléments fiables qui peuvent être comparés aux vestiges exhumés sous Constantin ou apportent-elles d'autres informations ?

1. Chercheur à l'Institut français du Proche-Orient. Mes remerciements les plus vifs à Justin TAYLOR qui m'a ouvert certaines pistes de réflexion présentées dans cet article.

2. D'après la traduction de VINCENT/ABEL 1914, 206–208.

3. Voir AVI-YONAH 1976, 50.

L'HISTOIRE DE LA PORTE DU TOMBEAU : « LA PIERRE QUI ROULE »

Les évangiles synoptiques rapportent que le corps de Jésus fut déposé dans « une tombe creusée dans le roc » (*Matth.* 27.60, *Marc.* 15.46, *Luc.* 23.53), comme il était de coutume à Jérusalem. Ils indiquent aussi que cette tombe était neuve (*Matth.* 27.60, *Luc.* 23.53, *Ioh.* 19.41) ce qui n'est peut-être pas factuel mais théologique, le Sauveur méritant bien un tombeau qui lui soit propre et affranchi de l'impureté induite par des inhumations préalables⁴. Matthieu précise également que la tombe avait été taillée pour Joseph d'Arimathie (*Matth.* 27.60) mais, pour ce qui nous intéresse, un seul indice typologique transparait véritablement, c'est la mention d'une pierre roulée devant l'entrée :

Celui-ci, ayant acheté un linceul, descendit Jésus, l'enveloppa dans le linceul et le déposa dans une tombe qui avait été taillée dans le roc; puis il roula une pierre à l'entrée du tombeau. (*Marc.* 15.46)

Joseph prit donc le corps, le roula dans un linceul propre et le mit dans le tombeau neuf qu'il s'était fait tailler dans le roc; puis il roula une grande pierre à l'entrée du tombeau et s'en alla. (*Matth.* 27.59)

Il le descendit, le roula dans un linceul et le mit dans une tombe taillée dans le roc, où personne encore n'avait été placé. [...] Elles trouvèrent la pierre roulée de devant le tombeau. (*Luc.* 23.53 et 24.2)

Les tombeaux de Judée étaient généralement pourvus d'une dalle taillée aux dimensions de l'entrée qui s'encastrait souvent dans une feuillure réalisée spécifiquement⁵. Les tombeaux qui ne disposaient pas de dalles étaient murés. Il fallait en effet sceller l'entrée pour éviter la propagation des impuretés et la venue d'animaux attirés par les dépouilles en décomposition. Il est peu probable qu'un tombeau neuf et, *a fortiori*, celui d'un « homme riche d'Arimathie » (*Matth.* 27.57), n'ait pas comporté de système de fermeture et qu'il ait fallu rouler une pierre trouvée à proximité pour en fermer l'accès. Dans cette ultime hypothèse, il aurait fallu que la pierre soit suffisamment grande pour recouvrir intégralement l'entrée, c'est-à-dire une surface d'au moins 50 cm x 50 cm, ce qui limite les possibilités⁶. Si une telle pierre avait été disponible, le poids engendré par

4. Selon MURPHY-O'CONNOR 2011, 547, dans *Ioh.* 19.41, *καίνον*, neuf, aurait pu être substitué à *μενόν*, vide. Dans les deux cas, le tombeau n'était pas impur.

5. KLONER/ZISSU 2007, 53 sq.

6. KLONER/ZISSU 2007, 52.

ses dimensions aurait rendu très difficiles son déplacement et son ajustement devant l'entrée du tombeau.

Dans ces conditions, le verbe «rouler», en grec *κωλίω* (et ses dérivés issus de *κωλίνδω*, qui est à l'origine du mot cylindre en français), revêt assurément une autre signification, plus précise. Il évoque l'emploi spécifique d'un disque de pierre, autrement appelé meule, qui roulait dans une glissière de manière à clore ou à ouvrir l'entrée du tombeau.

Pourtant, dès le milieu du II^e siècle, la référence explicite à ce type de fermeture n'était déjà plus évidente pour tous les chrétiens comme l'indique l'évangile apocryphe de Pierre (verset 32) :

Et ayant roulé une grande pierre, le centurion, les soldats et tous ceux qui étaient là la placèrent à la porte du sépulcre.

La pierre est roulée puis placée à la porte du tombeau. Les deux étapes successives indiquent qu'il ne s'agit pas d'une meule, normalement logée sur le côté de l'entrée, mais plutôt d'un rocher qu'il a fallu approcher du tombeau en le faisant rouler pour le placer devant l'ouverture ce qui, nous l'avons déjà dit, est fort difficile. L'auteur de l'évangile souligne d'ailleurs cette difficulté en indiquant qu'il fallut de nombreuses personnes pour mouvoir le rocher, car son seul but est de montrer que le corps de Jésus n'a pas pu être dérobé ; il veut couper court aux accusations de ceux qui considèrent que la résurrection est une supercherie⁷.

A la période byzantine, Cyrille de Jérusalem (*Catéchèses* 14.22) nous apprend que «la pierre qui fut roulée [...] est là encore aujourd'hui» devant l'édicule du Saint-Sépulcre⁸. Le terme «roulée» est employé conformément aux évangiles sans que cela implique que la pierre présentée aux pèlerins ait été circulaire. En effet, lorsqu'elle figure sur les premières représentations de l'*Anastasis*, la porte est rectangulaire, comme c'est le cas sur les ampoules de Monza et sur un fragment de plaque de chancel qui proviendrait de Syrie (conservé à Dumbarton Oaks, Washington)⁹. De même, à la fin du VIII^e siècle, Hugeburc, dans la *Vie*

7. A mettre aussi en relation avec *Matth.* 27.62–66. Voir *infra*.

8. Voir aussi Hier. *epist.* 108.9 ; *Breuiarius de Hierosolyima* 3 ; *Itinéraire du Pèlerin de Plaisance* 18.4–5. Dans ce dernier texte, la pierre (*petra*) du tombeau est comparée à une meule. Comme le soulignaient déjà VINCENT/ABEL (1914, 183, n. 5), il ne s'agit pas d'une comparaison portant sur la forme de la porte (désignée par le terme *lapis*) mais sur la nature de la roche (*petra*) ou son aspect poli suite aux contacts répétés des pèlerins.

9. VINCENT/ABEL 1914, 183 *sq.*, fig. III ; WILKINSON 1972, 92 *sq.*, fig. 10a-b ; BIDDLE 1999, 23-26, fig. 18 et 24.

de Willibald, décrivait une « grande pierre quadrangulaire similaire à la pierre originale que l'ange roula »¹⁰. Enfin, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, les traducteurs de la Bible ne saisissaient pas correctement la signification concrète du verbe grec qu'ils traduisaient par « rouler » ou « fermer », lorsqu'il s'agissait de la fermeture du tombeau, mais par « ôter » ou « renverser » pour l'ouverture¹¹. L'idée de rotation impliquée par le verbe grec et conservée par la Vulgate avait totalement disparu.

Le système de fermeture auquel les évangiles faisaient référence était pourtant visible depuis toujours au Tombeau des Rois, qui est le plus grand hypogée de Jérusalem. Cependant, il ne fut associé à l'expression biblique qu'à partir des années 1860¹². C'est Ermete Pierotti qui semble avoir été le premier à faire le rapprochement entre la description évangélique et la meule du Tombeau des Rois¹³. Cette analogie ne fut communément admise qu'après la découverte en 1892 du Tombeau des Hérodes ou de la famille d'Hérode. Ce monument situé à l'ouest de la ville au lieu-dit Niképhourieh (près de l'actuel consulat général de France et de l'hôtel King David), tire son nom du Monument d'Hérode mentionné à deux reprises par Flavius Josèphe (*BJ* 5.108 et 507). Selon nous, ce monument aurait pu être un cénotaphe pour les rois David et Salomon érigé par Hérode le Grand, comme le tombeau des Patriarches à Hébron, à la manière d'un d'*herôon* grec célébrant la mémoire des fondateurs de la ville¹⁴. Ce tombeau comportait un hypogée d'une conception exceptionnelle, fermé par une meule et dans lequel furent retrouvés deux sarcophages. Son entrée était précédée du plus grand mausolée de Jérusalem dont il ne reste que les fondations et quelques épaves d'architecture¹⁵.

La présence d'une meule constitua rapidement un élément important dans les reconstitutions que l'on proposait du tombeau de Jésus, notamment pour les protestants qui militaient depuis quelques années en faveur de l'authenticité

10. Voir VINCENT/ABEL 1914, 183, n. 6, qui se demandent, un peu gênés, si l'on ne confondait pas la porte du tombeau et celle de l'antichambre.

11. Voir les traductions du Maître de Sacy, 1730, du R. P. de Carrières, 1834, de l'abbé Drioux, 1873, etc.

12. Il ne figure pas sur la première reconstitution du tombeau de Jésus dressée par DE VOGÜÉ (1860, 125).

13. PIEROTTI 1864, 233. Curieusement, Félicien de Saulcy, le fouilleur du Tombeau des Rois, ne fait aucun rapprochement explicite entre ce monument et le tombeau de Jésus. Voir DE SAULCY 1869, 18. Sur cette question, voir aussi HUTCHINSON 1870, 380.

14. Voir CAILLOU 2008, 277–288.

15. CAILLOU 2008, pl. XIV–XX.

d'un autre site situé au nord de la ville et appelé le « Garden Tomb ». Cet hypogée ne possédant pas de meule à l'origine, le besoin se fit sentir très tôt de déposer en face de la porte un disque de pierre récemment taillé!

Dans un article paru en 1999, Amos Kloner a mis en évidence que sur plus de 900 tombeaux découverts à Jérusalem et pouvant dater de l'époque de Jésus, c'est-à-dire, au sens large, du 1^{er} s. av. J.-C. jusqu'à la prise de Jérusalem en 70 apr. J.-C., seuls quatre ou cinq étaient munis d'une meule¹⁶. Il s'agit du Tombeau des Rois (KLONER/ZISSU 2007, n° 5-1), du Tombeau des Hérodes (n° 14-1), d'un tombeau adjacent à ce dernier (n° 14-2), d'un tombeau situé dans la vallée du Cédron (n° 7-3) et d'un autre dans la vallée de Hinnom (n° 10-8) dans lequel une meule sépare deux salles intérieures.

Pour ce dernier tombeau (n° 10-8), l'emploi systématique d'alcôves avec *arcosolia* comme aménagement funéraire principal permet une datation, au plus tôt, très peu avant 70 apr. J.-C. (sur la base de similitudes avec le Tombeau des Rois), mais plus probablement après. Quoi qu'il en soit, la disposition de la meule à l'intérieur de l'hypogée ne paraît pas originelle. Il faudrait vérifier par une étude minutieuse du creusement et des traces d'outils, mais elle semble avoir été ajoutée ultérieurement¹⁷.

La publication du tombeau adjacent au Tombeau des Hérodes (n° 14-2) n'est pas suffisamment argumentée pour adhérer aux conclusions de l'auteur sur la datation du site¹⁸. En réalité, les caractéristiques typologiques du tombeau, son plan, la présence d'un enduit et l'absence de *loculi*, ces niches funéraires systématiquement employées au 1^{er} siècle, invitent à le considérer comme postérieur. Surtout, Kloner ne semble pas avoir remarqué que la cour (room 1) a été construite avec des blocs de remploi provenant du mausolée du Tombeau des Hérodes, et que par conséquent, sa datation avant la première guerre juive est impossible.

Finalement, seuls trois des cinq tombeaux semblent véritablement avoir disposé d'une meule avant 70 apr. J.-C. Peut-on préciser leur datation? Comme le font remarquer Kloner et Zissu à juste titre :

16. KLONER 1999. Voir aussi KLONER/ZISSU 2007, 55, n. 14.

17. Les meules peuvent être ajoutées longtemps après le début de l'utilisation de l'hypogée, comme à Beit Guvrin, à l'entrée de l'hypogée qui communique avec la tombe des Musiciens.

18. KLONER 1985; KLONER/ZISSU 2007, 357 sq.; KLONER 2001, 125, site [102] 392b.

The late Roman and Byzantine round stones were much smaller than the Second Temple period stones and did not move on a track but were extracted from a recess hewn in the wall and simply leaned against the opening of the tomb¹⁹.

Ces caractéristiques tardives s'observent déjà sur le tombeau de la vallée du Cédron (n° 7-3) dont la porte devait avoir un diamètre d'environ 80 cm contre 113 cm pour le Tombeau des Rois et 180 cm pour le Tombeau des Hérodes²⁰. L'évolution typologique invite donc à penser que le tombeau de la vallée du Cédron (n° 7-3) est plus récent que le Tombeau des Rois qui, identifié comme l'hypogée de la reine Héléne d'Adiabène, fut réalisé après la mort de Jésus, au milieu du 1^{er} siècle. Le Tombeau des Hérodes serait finalement l'hypogée à meule le plus ancien, le seul ayant pu être conçu avant la mort de Jésus.

A en croire les évangiles, le tombeau de Jésus aurait donc été le premier hypogée de Jérusalem ou presque à être pourvu d'une fermeture par meule. Autant dire que cela est hautement improbable. A. Klöner suggère que la pierre devait être carrée et que l'interprétation du verbe «rouler» doit être révisée. Pourtant, les synoptiques insistent lourdement sur la «grande» pierre qui a été «roulée». Or, les hypogées étaient généralement fermés par des dalles de dimensions et de poids assez semblables. Seules les meules étaient plus grandes. Les évangélistes auraient pu simplement écrire que le tombeau était «fermé» ou «ouvert», que la pierre était «déplacée» ou «enlevée» comme le dit Jean, et non pas «roulée». Une autre explication peut donc légitimement être proposée.

Si l'usage d'une meule paraît fort peu probable au moment de la mort de Jésus, sa mention pouvait revêtir une signification théologique ou messianique quand les évangiles furent composés. En effet, il s'agit du seul système de fermeture qu'il est impossible d'ouvrir de l'intérieur d'un hypogée. Contrairement à un mur ou à une dalle, qui peuvent être déplacés en poussant énergiquement avec les pieds, ou à un battant en pierre, qui peut être tiré vers soi, la meule est maintenue dans une sorte de gaine pour éviter qu'elle bascule, ce qui rend vaine toute tentative d'ouverture par une personne enfermée. Cet argument était donc opposable à ceux qui auraient prétendu que Jésus, se faisant passer pour mort, aurait pu en réalité sortir tout seul²¹.

19. KLÖNER/ZISSU 2007, 56, n. 15.

20. KLÖNER/ZISSU 2007, 55.

21. A des fins assez similaires, *Matth.* 27.62-66 prend soin d'indiquer que les disciples n'ont pas pu dérober de corps puisque les juifs avaient disposé une garde et scellé la pierre. Voir aussi l'évangile apocryphe de Pierre (verset 29 *sq.*).

En outre, lors de la première rédaction, celle de Marc vers 60 apr. J.-C., les deux hypogées qui comportaient à coup sûr une meule étaient des tombeaux royaux. Le Tombeau des Hérodes, correspondant probablement au Monument d'Hérode mentionné par Flavius Josèphe, était soit un tombeau dynastique hérodien, soit un cénotaphe en l'honneur de David, de Salomon et des rois de Judée²². Quant au Tombeau des Rois, la communauté scientifique s'accorde à considérer qu'il s'agit de l'hypogée dans lequel la reine Héléne et la famille royale d'Adiabène ont été inhumés²³. Son système de fermeture, particulièrement élaboré, devint légendaire dans l'Antiquité comme en témoigne Pausanias (8.16.4-5) :

Mais des tombeaux dignes d'émerveillement, j'en sais pour ma part beaucoup et je mentionnerai deux d'entre eux, celui d'Halicarnasse et celui qui est au pays des Hébreux. [...] Il y a chez eux un tombeau d'Héléne, une femme du pays, dans la ville de Solymes détruite de fond en comble par l'empereur des Romains. Un mécanisme dans la tombe fait que la porte, qui est en pierre comme toute la tombe, ne peut s'ouvrir avant que le cours de l'année n'ait ramené le même jour et la même heure. A ce moment-là, elle s'ouvre par le seul effet du mécanisme et, après un bref temps d'arrêt, elle se referme d'elle-même. Ainsi en va-t-il à ce moment-là, mais le reste du temps, si vous essayez de l'ouvrir, vous ne sauriez l'ouvrir et vous la briseriez plutôt en employant la force. (Trad. M. Jost)

Dans l'évangile de Marc, «la pierre roulée» est mentionnée trois fois. La répétition de cette caractéristique technique, anodine en apparence, avait sans doute pour but de présenter le tombeau de Jésus comme un tombeau royal. L'association figure aussi chez Matthieu et Luc, mais moins clairement. En effet, Matthieu n'évoque la «pierre roulée» qu'à deux reprises et il dit que l'ange s'assit dessus, ce qui serait difficile pour une meule (*Matth.* 28.2) :

Et voilà que l'Ange du Seigneur descendit du ciel et vint rouler la pierre, sur laquelle il s'assit.

Quant à Luc, il ne cite «la pierre roulée» qu'une seule fois. Matthieu et Luc ont peut-être reproduit la formule de Marc sans bien en comprendre la portée. Il est

22. CAILLOU 2008, 277-288. Le emploi de blocs de cet édifice dans le tombeau romain adjacent (14-2) indique qu'il a été détruit relativement tôt, ce qui peut être mis en perspective avec le passage de D. C. 69.14 qui stipule que «le monument de Salomon, pour lequel les juifs ont un profond respect, s'effondra et tomba spontanément». Au-delà de sa dimension symbolique, ce texte atteste que le tombeau n'existait plus au moment de sa rédaction, au début du III^e s. apr. J.-C.

23. Voir CAILLOU 2008, 47-89.

vrai que l'association avec les tombeaux royaux n'était perceptible que pour les gens de Jérusalem ou de Judée. Il faut dire aussi qu'à partir du milieu du 1^{er} siècle la fermeture par meule se répandit en Palestine ainsi qu'en Syrie et qu'elle se développa considérablement par la suite. Ce mécanisme nécessitait visiblement moins d'efforts que le déplacement de dalles normales. Aussi, l'inquiétude des femmes arrivant au tombeau devait-elle paraître surprenante pour des gens qui avaient l'habitude de manier une meule (*Marc.* 16.3) :

Elles se disaient entre elles : « Qui nous roulera la pierre hors de la porte du tombeau ? » Et ayant levé les yeux, elles virent que la pierre avait été roulée de côté : or elle était fort grande.

De même, dans d'autres endroits comme en Egypte, où aucun système de ce genre ne semble avoir été retrouvé, l'expression « rouler la pierre » devait être mal interprétée. Par conséquent, la symbolique royale devenait difficilement compréhensible pour les chrétiens.

Ce fut peut-être la raison pour laquelle l'évangile de Jean, dont la rédaction est la plus récente (vers 100 apr. J.-C.), n'employa pas le terme « rouler » la pierre. En revanche, on peut se demander, avec Raymond E. Brown, s'il n'a pas cherché à conserver la symbolique royale en situant le tombeau de Jésus dans un jardin ²⁴ (*Iob.* 19.40) :

Ils prirent le corps de Jésus et le lièrent de linges, avec les aromates, selon le mode de sépulture en usage chez les Juifs. Or il y avait un jardin au lieu où il avait été crucifié, et dans ce jardin, un tombeau neuf, dans lequel personne n'avait encore été mis.

La Bible indiquait que les rois Manassé et Amon avaient été ensevelis dans le jardin d'Uzza ²⁵. Par ailleurs, la version grecque des Septante apportait une précision par rapport au texte hébreu massorétique en indiquant que le tombeau de Joiaqim et celui de David surtout se situaient aussi dans un jardin : « le jardin du tombeau de David » (*II Esdr.* 13.16) ²⁶. L'allusion royale était alors compréhensible de tous les chrétiens de langue grecque et non plus seulement de ceux de Judée. De plus, elle devenait aussi intelligible aux païens puisque de grands rois, depuis Cyrus, s'étaient fait enterrer dans un jardin. De même, les empereurs romains, maîtres de l'ensemble de la Méditerranée, étaient inhumés dans

24. BROWN 1994, 1270. Le symbolisme du jardin dans l'évangile de Jean a déjà été étudié par MANN 1987 mais pas dans cette perspective.

25. Voir CAILLOU 2008, 148–150 ; STAVRAKOPOULOU 2006.

26. Voir CAILLOU 2008, 121 *sq.* et 156.

le mausolée construit par Auguste qui, selon les récits des auteurs antiques et les reconstitutions, était entouré de jardins²⁷ (Suet. *Aug.* 100.8–9):

Auguste avait fait construire ce tombeau entre la voie Flaminienne et la rive du Tibre, pendant son sixième consulat, et, dès cette époque, il avait ouvert au public les bosquets (*silvas*) et les promenades dont il était entouré. (Trad. H. Ailloud)²⁸

Jean insiste sur la qualité du jardin où se trouvait le tombeau en précisant que Marie confond Jésus avec le « jardinier » (*Ioh.* 20.15). Il s'agit donc bien d'un véritable jardin et pas d'un vague terrain où quelques arbres pousseraient ici ou là. Pour Jean, le jardin pouvait donc jouer le rôle d'un attribut royal²⁹.

Au total, les détails fournis par les évangélistes au sujet du tombeau de Jésus peuvent apparaître comme des indices théologiques manifestant la royauté du « Christ ». Ils ne semblent pas avoir eu d'existence matérielle avérée. La présence d'une meule ferait référence aux tombeaux royaux visibles à Jérusalem, tandis que l'existence d'un jardin se conformerait aux descriptions bibliques des tombeaux royaux et à la configuration du mausolée d'Auguste. Il se pourrait même que ces éléments aient eu pour but d'établir un rapprochement spécifique avec le tombeau de David. Quoi qu'il en soit, la figure royale de Jésus, qui est mise en avant à d'autres occasions dans les évangiles, permettait de valider les prophéties bibliques et renvoyait du même coup à la notion d'apothéose qui était l'apanage des rois hellénistiques et des empereurs romains.

DU TOMBEAU DE JÉSUS AU SAINT-SÉPULCRE

L'invention de détails techniques semble indiquer qu'aucune contradiction ne pouvait provenir de l'observation directe du tombeau de Jésus. Il faut donc envisager que celui-ci n'était plus visible. Il avait peut-être été incorporé dans la ville depuis la construction du troisième mur par Agrippa I^{er} entre 41 et 44 apr. J.-C. Dès lors, il convient de s'interroger sur la transmission du souvenir précis de son emplacement jusqu'aux fouilles du Saint-Sépulcre par Constantin en 325.

27. Voir COARELLI 1994, 213. Le nouveau mausolée impérial construit par Hadrien comportait aussi des jardins (*ibid.*, 251).

28. Voir aussi Str. 5.3.8.

29. Attribut mal compris par l'Évangile apocryphe de Pierre qui indique (verset 24) que Joseph introduisit Jésus « dans son propre tombeau appelé jardin de Joseph ».

Parmi les évangélistes, seul Jean (*Ioh.* 19.41) situe approximativement le tombeau en indiquant qu'il était « proche » du lieu de la crucifixion, c'est-à-dire du Golgotha. Ensuite, son emplacement ne sera évoqué que par deux sources littéraires sans grande précision. Vers 165, Méliton de Sardes, dans son *Peri Pascha* (lignes 506, 692, 694 et 704), le situe au milieu de Jérusalem, avec toutes les difficultés d'interprétation que cela entraîne, et, vers 290, Eusèbe indique dans son *Onomasticon* (74.19–21) que l'on montre le Golgotha dans *Aelia*, au nord du mont Sion³⁰.

Etant donné l'imprécision des textes, la tradition orale est le principal argument retenu par les spécialistes pour expliquer le choix de l'emplacement du Saint-Sépulcre, plutôt qu'un autre site. La construction de l'église de la résurrection en plein cœur de la ville était contraignante et s'opposait à une lecture littérale des évangiles qui situait spontanément le tombeau de Jésus à l'extérieur des remparts³¹. En outre l'endroit précis indiqué par l'évêque Macaire, qui a soumis le projet à Constantin lors du concile de Nicée, impliquait de détruire des temples romains.

Comme son nom l'indique, *Aelia Capitolina* avait pour temple principal un capitole, qui se trouvait sur le forum, à la croisée du *cardo* et du *decumanus*³². C'est à cet endroit que fut construit le Saint-Sépulcre en détruisant le principal sanctuaire de la colonie fondée par Hadrien. A en croire Jérôme, le tombeau de Jésus se trouvait sous le temple de Jupiter et le Golgotha sous le temple de Vénus (*epist.* 58.3) :

in loco resurrectionis simulacrum Iouis in crucis rupe statua ex marmore Veneris.

Ainsi, le choix de cet emplacement pour le Saint-Sépulcre n'était pas sans poser de nombreuses difficultés. D'une part la destruction de tels édifices nécessitait un surcroît de travail considérable. D'autre part, Jérusalem était une colonie romaine depuis Hadrien et le paganisme y était sans doute encore important voire majoritaire. Enfin, le Capitole incarnait la ville même d'*Aelia Capitolina*, mais aussi Rome dans une certaine mesure. Pour toutes ces raisons, on imagine qu'une telle décision a dû susciter des oppositions virulentes.

30. Voir MURPHY-O'CONNOR 2010.

31. Aucun passage des évangiles ne dit que Jésus fut crucifié hors de la ville. C'est pourtant le plus vraisemblable pour des raisons de pureté. En outre, cela semble confirmé par une phrase de *Ioh.* 19.20 : « Cet écriteau, beaucoup de Juifs le lurent, car le lieu où Jésus fut mis en croix était proche de la ville. »

32. Sur l'emplacement du Capitole, voir en dernier lieu MURPHY-O'CONNOR 1994.

C'est pourquoi, comme le rappelle encore récemment Jerome Murphy-O'Connor, la plupart des spécialistes pensent que seule une tradition fermement établie était à même de surmonter autant de difficultés³³. André Parrot résume cette opinion par la formule suivante: «C'est donc bien que la tradition était contraignante et que c'était là et non ailleurs.»³⁴

Sur quoi reposait cette tradition? Selon Eusèbe (*Hist.* 3.5.3), les judéo-chrétiens auraient fui Jérusalem une première fois au moment de la guerre de 70³⁵. Ceux qui s'y étaient réinstallés avaient très certainement dû partir définitivement lors de la seconde révolte ou après qu'Hadrien eut interdit aux circoncis l'accès à la ville sainte, sous peine de mort³⁶. Les chrétiens qui s'y trouvaient désormais devaient être d'origine païenne comme l'indiquent Eusèbe de Césarée (*Hist.* 4.6) et sa liste des noms des évêques à partir de 135³⁷.

Des pagano-chrétiens ont-ils pu être les témoins oculaires de la mise au tombeau de Jésus et transmettre cette localisation traditionnelle de bouche à oreille sans discontinuer de 33 à 325? Cela semble très peu probable. Ont-ils suffisamment côtoyé les judéo-chrétiens pour relayer leur tradition et assurer une continuité sans faille? C'est envisageable et, jusqu'à présent, c'est la seule explication qui a été avancée pour justifier la destruction du principal temple romain d'*Aelia Capitolina*³⁸.

Toutefois, une autre possibilité qui, semble-t-il n'a pas été envisagée jusqu'à présent, paraît pouvoir être proposée. A Rome, le lieu emblématique des exécutions capitales était la roche Tarpéienne³⁹. D'après la légende, rapportée notamment par Plutarque (*Rom.* 17.2–18.1), son nom vient de Tarpeia, la fille du chef de la citadelle à l'époque de Romulus. Alors que les Romains étaient en guerre contre les Sabins, celle-ci avait accepté d'ouvrir les portes en échange de ce qu'ils portaient aux bras, c'est-à-dire leurs bijoux. A la fin de la bataille, les Sabins respectèrent leur promesse et jetèrent violemment sur Tarpeia tout ce qu'ils avaient, y compris leurs boucliers, la faisant périr à cet endroit⁴⁰.

33. MURPHY-O'CONNOR 2010; BAHAT 1986, 37 *sq.*

34. PARROT 1955, 39.

35. Sur cette question, voir la remise en question de MURPHY-O'CONNOR 2010, 67–70.

36. C'est probablement un des facteurs qui expliquent la prééminence de l'évêché de Césarée sur celui de Jérusalem.

37. *Eus. Hist.* 4.8 et 6.II. MURPHY-O'CONNOR (2010, 70–72) relativise cette opinion.

38. MURPHY-O'CONNOR 2010.

39. Tacite (*ann.* 2.32.3) évoque aussi un autre site d'exécution, moins célèbre, au-delà de la porte Esquiline, mentionné également dans Suet. *Claud.* 25. Voir GIBSON/TAYLOR 1994, 59.

40. Liv. I.II, D. H. 2.39–40.

Les exécutions furent nombreuses sous la République et continuèrent au début de l'Empire. Parmi les derniers notables exécutés à cet endroit figure notamment Sextus Marius en 33 apr. J.-C. (Tac. *ann.* 6.19.1, D. C. 58.22) et probablement Simon Bar Giora au terme du triomphe de Titus et Vespasien en 70 apr. J.-C. (J. *BJ* 6.434).

La citation latine *Arx tarpeia Capitoli proxima* a fait passer ce toponyme à la postérité. Elle est généralement traduite par «La roche Tarpéienne est proche du Capitole», pour signifier qu'après les honneurs, la déchéance peut venir rapidement. Mais, en réalité, Plutarque rappelle comme d'autres que la roche Tarpéienne est sur le Capitole et même que l'ensemble de la colline a, un temps, porté ce nom (Plu. *Rom.* 18.1) :

La colline fut nommée Tarpéienne jusqu'au moment où, le roi Tarquin consacrant ce lieu à Jupiter, on enleva les restes de Tarpeia. Son nom tomba dans l'oubli ; cependant on appelle encore aujourd'hui Roche Tarpéienne une hauteur du Capitole d'où l'on précipitait les criminels.

Pour un Romain, l'endroit réservé aux exécutions se trouvait par excellence sur le Capitole. Or ce toponyme provient du latin *caput/capitis*, qui signifie tête ou crâne.

Comme nous l'avons vu, *Aelia Capitolina* disposait aussi d'un capitole pour sanctuaire principal. Il est possible qu'un pagano-chrétien, cherchant à localiser l'endroit du supplice de Jésus, ait fait le rapprochement entre le Golgotha, lieu du crâne, et le Capitole qui partageait une fonction et une étymologie similaires dans le monde romain, donnant ainsi naissance à la tradition ⁴¹.

41. Selon VINCENT/ABEL (1914, 92 *sq.*) et d'autres, le toponyme Golgotha tirerait son origine de la topographie, c'est-à-dire de la présence d'un mamelon ou monticule rocheux. Cependant, étant donné l'étrange insistance des évangélistes à traduire le toponyme (*Marc.* 15.22, *Matth.* 27.33, *Luc.* 23.33, *Ioh.* 19.17) on peut se demander avec Jérôme s'il n'a pas une origine romaine liée à sa fonction de place des exécutions : « Et ils vinrent en un lieu nommé Golgotha, c'est-à-dire le lieu du crâne (calvaire). J'ai entendu dire que quelqu'un a soutenu que le lieu du crâne était celui où fut enterré Adam. Il aurait été ainsi nommé parce que la tête du premier homme y aurait été ensevelie. Tel serait le sens des paroles de l'Apôtre : " Réveille-toi, toi qui dors, lève-toi d'entre les morts et le Christ t'illuminera. " Interprétation séduisante, qui flatte l'oreille du peuple, mais qui n'est pas exacte. En effet, c'est en dehors de la ville, hors des portes que se trouvent les endroits où l'on tranche la tête des condamnés et ils ont pris le nom de Calvaire, c'est-à-dire place des décapités. C'est là que fut crucifié le Seigneur pour que, là où précédemment se trouvait l'aire des condamnés, se dressât l'étendard du martyr, et de même que, pour nous il s'est fait malédiction de la croix, qu'il a été flagellé, crucifié, ainsi pour le salut de tous il est crucifié comme un coupable parmi les coupables. Veut-on soutenir que le Seigneur a été crucifié là précisément pour

Cette hypothèse permettrait de mieux comprendre la force de la tradition qui a poussé l'évêque Macaire à demander le démantèlement du temple païen. En outre, le choix de cet emplacement devait aussi paraître légitime aux païens, ce qui aurait permis à Constantin de l'approuver d'autant plus facilement.

OUVRAGES CITÉS

- AVI-YONAH, M. (1976) — *The Jews of Palestine: a political history from the Bar Kokhba War to the Arab Conquest*, Oxford.
- BAHAT, D. (1986) — «Does the Holy Sepulchre Church Mark the Burial of Jesus?», *BAR* 12/3, 26–45.
- BIDDLE, M. (1999) — *The Tomb of Christ*, Stroud.
- BROWN, R. E. (1994) — *The death of the Messiah: from Gethsemane to the grave. A commentary on the Passion narratives in the four Gospels*, New York/London.
- CAILLOU, J.-S. (2008) — *Les tombeaux royaux de Judée dans l'Antiquité (de David à Hérode Agrippa II): essai d'archéologie funéraire*, Paris.
- COARELLI, F. (1994) — *Guide archéologique de Rome*, Paris.
- GIBSON, S. et TAYLOR, J. E. (1994) — *Beneath the church of the Holy Sepulchre Jerusalem. The archaeology and early history of traditional Golgotha*, London.
- HUTCHINSON, R. F. (1870) — «Notes on Our Lord's Tomb», *PEFQS*, 379–381.
- KLONER, A. (1985) — «A monument of the Second Temple Period West of the Old City of Jerusalem», dans MAZAR B. et YADIN Y. (éds), *Nahman Avigad Volume*, Eretz-Israel 18, 58–64 (en hébreu).
- (1999) — «Did a rolling stone close Jesus' Tomb», *BAR* 25/5, 23–29 et 76.
- (2001) — *Survey of Jerusalem: the Northeastern sector*, Jerusalem.
- KLONER, A. et ZISSU, B. (2007) — *The necropolis of Jerusalem in the Second Temple Period*, Leuven.
- MANN, F. (1987) — «Le symbolisme du jardin dans le récit de la Passion selon St Jean», *LA* 37, 53–80.
- MURPHY-O'CONNOR, J. (1994) — «The location of the Capitol in Aelia Capitolina», *RBI* 101/3, 407–415.

que son propre sang arrosât le tombeau d'Adam? Alors demandons pourquoi d'autres brigands furent également crucifiés en ce même lieu. C'est donc évident, Calvaire ne signifie pas "sépulchre du premier homme", mais "place des décapités", pour que là où abonda le péché, surabonde la grâce. Quant à Adam, nous lisons dans le livre de Josué fils de Navé qu'il fut enterré près d'Hébron et d'Arbé.» (*Matth.* 2.27.33, trad. E. BONNARD). Peut-être même que le Capitole, sur une hauteur duquel se trouvait la roche Tarpéienne, serait à l'origine du toponyme grec Κρατίον donné par les soldats romains et traduit finalement en Golgotha.

- (2010) — « The argument for the Holy Sepulcher », *RBi* 117/1, 55–91.
- (2011) — « The descent from the cross and the burial of Jesus », *RBi* 118/4, 533–557.
- PARROT, A. (1955) — *Golgotha et Saint-Sépulcre*, Neuchâtel/Paris.
- PIEROTTI, E. (1864) — *Jerusalem explored*, London.
- SAULCY, F. de (1869) — *Les prédications et la passion de Jésus-Christ. Etude topographique de la Judée et de Jérusalem*, Paris.
- STAVRAKOPOULOU, F. (2006) — « Exploring the garden of Uzza: death, burial and ideologies of Kingship », *Biblica* 87, 1–21.
- VINCENT, H. et ABEL, F.-M. (1914) — *Jérusalem, recherches de topographie, d'archéologie et d'histoire*, t. 2, *Jérusalem nouvelle*, Paris.
- VOGÜÉ, M. de (1860) — *Les églises de la Terre sainte*, Paris.
- WILKINSON, J. (1972) — « The tomb of Christ. An outline of its structural history », *Levant* 4, 83–97.

EMPEREURS ET LIEUX DE MÉMOIRE GRÉCO-ROMAINS

LA FONDATION DE NICOPOLIS PAR OCTAVIEN :
AFFIRMATION DE L'IDÉOLOGIE IMPÉRIALE
ET PHILHELLÉNISME

ÉRIC GUERBER

Lorient (CERHIO) et Nantes (CRHIA/EA)

La fondation de Nicopolis n'eut pas pour seule fonction de commémorer la victoire remportée par Octavien à Actium sur la flotte de Marc Antoine et de Cléopâtre, faisant du fils de César le maître incontesté de l'empire romain. Elle joua assurément un rôle majeur dans la refonte politique et économique du nord-ouest de la Grèce. Marqueur d'une mutation du développement urbain grâce à un synœcisme de grande envergure¹, cette fondation réorganisa le paysage rural largement cadastré en engageant une nouvelle configuration des terroirs et un système d'attribution des terres dont le détail nous échappe en grande partie. Ceci n'est pas sans rappeler la fondation un peu plus tardive de la colonie de Patras en 16/15 av. J.-C.². Ainsi est-il possible, à la lecture des travaux menés par Susan E. Alcock³, de considérer le synœcisme menant à la fondation de la cité comme le fruit d'une décision volontariste, non dénuée d'une certaine brutalité, aboutissant à une mutation du paysage urbain, obligeant vaille que vaille les habitants des *poleis* et des villages des alentours à peupler la nouvelle cité, même si des études ponctuelles tendent à remettre en cause le caractère

1. Str. 7.7.6.

2. En 16/15 av. J.-C. Voir RIZAKIS 1996.

3. ALCOCK 1993, 135-137 et 2002, 45-47.

systématique des déplacements de population (ainsi le devenir de Kassopè⁴ n'est pas comparable au sort plus enviable de Thyrréion). Globalement, les sources ne mentionnent pas des expropriations violentes, mais des déplacements de populations avoisinantes vers le nouveau centre urbain, aboutissant à un changement d'équilibre économique et démographique.

L'élévation d'un trophée constitue assurément un moyen de transformer une victoire – phénomène ponctuel destiné à se dissoudre au cours du temps – en « lieu de mémoire » destiné à défier le temps et surtout à charger celle-ci d'un sens politique, religieux et idéologique⁵. Le monument de la victoire édifié à l'emplacement du camp militaire d'Octavien a été considéré par certains auteurs comme l'expression de la victoire de l'Occident romain et de l'Italie sur l'Orient plus largement favorable à Marc Antoine et Cléopâtre⁶. S. Dakaris a soutenu avec d'autres que Nicopolis commémorait la victoire de la romanité sur l'hellénisme dans un climat de suspicion entre Epirotes et Romains. Evoquer dès lors le philhellénisme d'Octavien pourrait paraître artificiel.

Il n'en est rien car, précisément, l'un des principaux messages du *tropaeum* de Nicopolis est de réunir les parties occidentale et orientale de l'Empire. Ce message est confirmé par l'octroi du statut de cité libre à la fondation octavienne, qui au-delà du privilège concret renvoie au thème de la « liberté des Grecs » encore présent dans les consciences. Quant aux *Aktia en Nikopolei* – concours spécifiquement grecs, nullement tributaires comme on l'a cru parfois des *ludi Actiaci uotiuu pro ualitudine Caesaris* de 28 av. J.-C. – élevés au rang de concours sacrés et isolympiques, ils témoignent de la bonne volonté d'Octave à l'égard de la culture agonistique grecque, domaine hautement sensible chez les Hellènes du temps, et imposent l'*imperator* comme décideur dans un domaine-clé dont rien ne laissait présager l'intérêt qu'il lui portait tant Octavien passait pour le garant du *mos maiorum* et des valeurs romaines traditionnelles dont il se voulait le champion.

Par ailleurs, nul doute que le monument de la victoire fut créé pour servir plus directement les intérêts d'Octavien : général victorieux, aidé à jamais par les

4. SCHWANDER 2001, 109.

5. PICARD (1957, 256) insiste sur le rôle d'Apollon dans le *tropaeum* de Nicopolis : « Apollon a donc joué à Actium le rôle du Θεός Τρόπαιος, tel que le définissait la théologie hellénistique ; dispensateur de la grâce efficace qui procure la victoire, il était intervenu dans la bataille pour révéler son élu. » Ce constat est juste mais outre que la dédicace qui figure au-dessus des rostres nous apporte de précieux renseignements supplémentaires concernant le message élaboré par Octavien (voir *infra*), Apollon est aussi et peut-être avant tout une divinité pacificatrice.

6. DAKARIS 1987.

dieux, celui dont la victoire était destinée à être éternellement célébrée tous les quatre ans par les concours actiens, restaurateur de la paix en Orient mais aussi partout dans l'Empire, le futur Auguste pouvait se présenter aux yeux de tous comme celui qui pouvait légitimement prétendre avoir éteint les guerres civiles.

Ainsi le philhellénisme d'Octavien s'inscrit dans l'idéologie nouvelle de réconciliation qu'il souhaite promouvoir, la victoire désormais acquise.

Nous savons qu'il existe un lien de nature topographique entre le monument de la Victoire construit sur la colline qui dominait le port d'Ambracie vers l'est et la cité de Nicopolis au sud, et entre les deux, en dehors des murs, la plaine située en contrebas de la colline de Michalitsi destinée à accueillir les concours actiens, sans doute dans le cadre de monuments modestes dans un premier temps, avant que ne soient construits un gymnase, un stade et un théâtre⁷. Cependant, l'unité entre ces trois éléments (le cœur de la cité, le monument, les concours actiens) transcende la topographie : elle est fonctionnelle et forme un véritable système puisque le *tropaeum* est « trophée » dans une « ville trophée » pour reprendre la formule de Panagiotis Doukellis⁸, tandis que le concours dédié à Apollon Actien rappelle la victoire d'Actium tout en permettant à Octavien d'entrer avec panache dans l'univers agonistique. En observant la chronologie, si tout indique que le concours fut célébré pour la première fois en 27 av. J.-C.⁹, la date de fondation de Nicopolis ne peut qu'être suggérée. La cité fut peut-être fondée peu après 31 av. J.-C., avant d'être dédiée par Octave en 29 lors de son retour vers Rome. Une datation du monument de la Victoire est moins incertaine grâce à l'inscription placée au front de la terrasse supérieure. Le cognomen « Auguste » n'y figure pas, de sorte que le texte n'est pas postérieur au 16 janvier 27. On admet par ailleurs que le syntagme *pace parata terra et [marique]* est lié à la fermeture du temple de Janus le 11 janvier 29. La chronologie proposée par Th. Schäfer¹⁰ qui date le monument entre le 11 janvier 29 (*terminus post quem*) et le 16 janvier 27 est incontestable, mais un peu large¹¹. Peut-elle être précisée? W. M. Murray et P. M. Petsas¹² ont supposé qu'Octavien devait être

7. ZACHOS 2003, carte p. 93.

8. DOUKELLIS 1990.

9. TIDMAN 1950.

10. SCHÄFER 1993.

11. Th. SCHÄFER a proposé la date de 29, parce qu'il suppose un parallèle entre la décision du Sénat d'orner le temple du Divin Jules sur le Forum avec les dépouilles de la bataille (fin 30/début 29) et l'élévation du monument à Michalitsi (SCHÄFER 1993, 245).

12. MURRAY/PETSAS 1989. Plus récemment, ZACHOS (2003, 76) a adopté la fourchette 29–27 av. J.-C.

présent lors de l'inauguration de ce monument avant son retour vers Rome en août 29. En proposant une restitution l. 2, *cons]ul* [*• quintum*, ils datèrent la dédicace de 29 av. J.-C. Cette restitution ne repose sur aucune preuve car si la septième salutation impériale est attestée (*i]mpera[tor • se]ptimum*), et date de 30 av. J.-C., nous pouvons également avoir la mention d'une autre date consulaire: *cons]ul* [*• sextum* n'est pas à exclure. En l'absence de tout élément nouveau, il paraît prudent de conserver une fourchette large: après le 11 janvier 29 et avant le 16 janvier 27.

I. LE MONUMENT DE LA VICTOIRE : IDÉOLOGIE IMPÉRIALE ET PHILHELLÉNISME

Le monument est situé sur la pente sud de la colline de Michalitsi au lieu même où Octavien prit les auspices avant la bataille, à Mars et à Neptune et peut-être à Apollon. Les concours actiens se déroulaient en contrebas. Le monument d'Octave Auguste (plutôt qu'Auguste car la dédicace est d'époque octavienne) s'étendait sur deux terrasses et il était composé d'un grand portique en forme de Π ouvert vers le sud-sud-ouest, élevé sur un podium de 56 m de longueur. Les découvertes archéologiques récentes suggèrent l'existence d'un sanctuaire à ciel ouvert avec un autel monumental (6 m x 22 m), reproduisant sur la frise une procession triomphale, des fragments d'éperons de navire, des aplustres, des armes, et une décoration florale¹³, entouré de trois emplacements destinés à des statues monumentales, dont l'une devait sans doute représenter Apollon. Selon nous, et nous suivons le témoignage de Strabon (7.7.6), ce n'est pas en ce lieu qu'il faut chercher les prémices (*τὸν ἀκροθίνιον*) prélevés par Octavien sur son butin, c'est-à-dire l'échantillon de dix navires de chaque taille capturés à la flotte d'Antoine (un bateau à un seul rang de rameur, puis un birème, un trirème et ainsi de suite jusqu'à la décanée à dix rangs de rameurs), mais sur le lieu où fut agrandi et rénové le sanctuaire d'Apollon Aktios près de l'ancien sanctuaire, proche du promontoire d'Actium¹⁴. Selon Strabon, les navires et les hangars

13. ZACHOS 2007, part. 413 *sq.* Voir également ZACHOS 2003 (sur la restitution de l'inscription dédicatoire).

14. Str. 7.7.6. Voir également ZACHOS 2003, 65. *Contra* KANTIRÉA 2007, 89 *sq.*, qui comprend que les *naualia spolia* (de la trirème à la décanée) étaient situés sur le site du *tropaëum* de Michalitsi. Si le port d'Actium était contrôlé par Publius Canidius Cassius, commandant en chef de l'armée d'Antoine, il semble que le sanctuaire d'Apollon n'était pas inclus dans l'aire comprise entre le camp d'Antoine à 3 km au sud de l'entrée du golfe d'Ambracie reliée au port par de longs murs, et le port lui-même (CHRYSOSTOMOU/KEFALLONITOU 2001, 7 *sq.*).

qui les contenaient avaient été détruits par un incendie peu avant sa visite (?). Le monument de la Victoire (*tropaeum*) placé sur la colline de Michalitsi était orné par 36 rostres pris à l'ennemi et dédiés aux dieux Mars et Neptune. Le choix des éperons n'étonne guère puisque l'épilogue de la guerre d'Actium, ou plutôt la guerre dont la bataille d'Actium marqua un point d'orgue, fut un affrontement naval décisif; ce qui est novateur est plutôt le gigantisme du monument, visible de loin, ainsi que le nombre de rostres dédiés. Le monument frappe en effet par sa taille: la façade mesurait 63 m et la terrasse supérieure définissait une aire de 62 m sur 50 m¹⁵.

L'inscription dédicatoire, écrite en latin, était gravée tout au long du côté méridional du podium (63 m), au-dessus de la basse terrasse, sur une longueur de 56 m (*AE* 1992, 1534):

uacat [I]mperat[or] Caesa[r] Diu[i] Iuli f uict[oriam consecutus bell]o quod
 pro [r]e[-]p[ub]lic[a] ges[s]it in hac region[e] consul [quintum?
 i]mperat[or] se[ptimum] pace [-] parta terra [marique Mar]ti Neptuno
 [que c]astra [ex] quibu[s] ad hostem in]seq[ue]ndum
 egr]essu[s est] naualibus spoli]is [exorna]ta c[on]secrauit *uacat*

«L'*imperator* César, fils du Divin Jules, après sa victoire dans la guerre qu'il fit au nom de la République dans cette région, alors qu'il était consul pour la cinquième fois et commandant en chef pour la septième fois, après que la paix a été rétablie sur terre et sur mer, a consacré à Mars et à Neptune le camp duquel il est parti pour attaquer l'ennemi, qui est orné du butin naval.»

L'inscription présente Octavien, nommé *imperator Caesar* fils du Divin Jules, comme le défenseur de la République, vainqueur d'un ennemi qui n'est pas nommé – Antoine est l'adversaire de la *respublica* – rien d'autre. L'inscription dont il est le dédicant insiste sur son rôle de pacificateur sur un espace dont les limites sont celles de l'*oikoumène*. Cependant, un certain laps de temps s'est écoulé entre une première paix, celle qui fut apportée par lui dans «cette région» (l'Épire) grâce à sa victoire, et une seconde paix, plus complète, étendue à la totalité du monde connu, officialisée par la fermeture du temple de Janus le 11 janvier 29.

15. ZACHOS 2003, 67–70.

Plaçons le texte de l'inscription en regard de ce qu'écrit Suétone¹⁶ :

« Pour mieux perpétuer le souvenir de sa victoire d'Actium, il fonda près d'Actium la ville de Nicopolis, où furent institués des jeux quinquennaux, agrandit l'ancien temple d'Apollon et, après avoir orné de dépouilles navales le lieu où il avait campé, en fit la consécration à Neptune et à Mars. »

Suétone, qui s'adresse de façon concise et précise à un public latinophone, insiste sur l'aspect militaire et religieux du *tropaeum* (« victoire d'Actium », « rostres », « consécration à Mars et à Neptune »). Le message idéologique d'Octavien n'est que partiellement relayé par l'auteur. Il faut lire les *Res Gestae Divi Augusti* (13 ; 34.1)¹⁷ ou les *Elégies* de Propertius¹⁸, « J'ai assez chanté la guerre : Apollon vainqueur réclame désormais la cithare et dépouille ses armes pour des danses paisibles », pour que l'essentiel du message augustéen, déjà présent chez Octavien à son retour d'Égypte, soit formulé et diffusé.

Sur le fond, l'inscription véhicule le message de son dédicant se présentant comme celui qui grâce à ses victoires voulues par les dieux a apporté la paix en territoire grec (*in hac regione*) mais aussi partout dans l'empire. Le syntagme *pax parva terra [marique]* signifie autant qu'un espace, une totalité, puisque le chapitre XIII des *Res Gestae Divi Augusti* indique que la porte du temple de Janus était fermée quand « la paix était acquise par des victoires dans tout l'empire du peuple romain, sur terre et sur mer ».

Il est remarquable que les Grecs ne soient pas désignés comme des adversaires, bien qu'ils aient choisi en plus grand nombre le parti d'Antoine. Ils sont estimés plutôt comme des bénéficiaires d'une paix dont ils profitent à l'instar de tous les habitants de l'empire. Ainsi, ils partagent un sort commun et bénéfique. La paix, fruit d'une guerre victorieuse menée *pro republica* les rapproche des populations de l'Italie et de tout l'empire. Le philhellénisme d'Octave qui vise à réunifier les deux parties de l'empire par la paix est d'autant moins superficiel qu'il est inclus dans son projet politique et dans son exercice d'auto-représentation exprimé dans les *Res Gestae*, dans lequel il apparaît comme le restaurateur de la République et le *priatus*, puis le *IIIvir Rei Publicae constituendae*, qui a pris les armes afin de ramener la paix dans l'empire. Le syntagme *per consensum uniuersorum* (*R. Gest. div. aug.* 34.1)¹⁹ placé devant [*po*]tens re[ru]m omnium

16. Suet. *Aug.* 18.

17. SCHEID 2007, § 13 et 34.1.

18. Prop. 4.6.67–70.

19. SCHEID 2007, 24.

signifie, comme l'a remarqué J. Scheid, « qu'Octavien, qui ne dominait auparavant que l'Ouest, possédait maintenant tout l'empire, et que cela s'était fait avec le consentement de tous », et que « à la demande de tous, il assumait le pouvoir général ». Or le consentement de tous inclut bien évidemment le consentement des Grecs. Ainsi, la volonté d'Octavien n'est pas de commémorer la victoire de l'Occident sur l'Orient, mais d'intégrer les Hellènes dans l'empire en leur faisant bénéficier en premier lieu de la paix générale. L'inscription s'adresse à tous, à la postérité, mais plus concrètement en premier lieu aux citoyens romains dans la langue officielle de la *Res Publica* qu'est le latin utilisé sur tous les *tropaea* romains gravés.

Enfin, les recherches archéologiques récentes²⁰ ont mis en évidence l'existence de deux bases de colonne dont l'une, en forme de demi-cercle et richement décorée, met en scène dans un style archaïsant dix divinités et héros du panthéon grec, privilégiant la triade apollinienne : un Apollon à la lyre est placé aux côtés de sa sœur Artémis faisant face à leur mère Létô, portant une couronne ; une autre base en forme de demi-cercle est décorée à son sommet par une couronne composée de palmettes et de fleurs de lotus. Surtout, cinq fragments jointifs d'une base en marbre semi-circulaire représentent un triomphe, qui serait, selon Konstantinos Zachos, le triomphe d'Actium qui eut lieu à Rome le 14 août 29 av. J.-C. Ces éléments ont toute leur place sur la terrasse supérieure du monument de la Victoire et il n'est pas anodin qu'Apollon soit représenté sous sa figure civilisatrice et non sous son aspect guerrier.

II. NICOPOLIS, FONDATION OCTAVIENNE ET VILLE SACRÉE

La cité de Nicopolis fut fondée par Octavien, comme l'a écrit Suétone, « pour perpétuer le souvenir de la victoire d'Actium » (*Aug.* XVIII). Ainsi, dès l'époque antique, la cité fut perçue comme un lieu de mémoire. Suétone souligne cependant que la fondation de Nicopolis s'est accompagnée de l'institution de concours quinquennaux, d'un agrandissement du temple d'Apollon (l'un des dieux qui combattit aux côtés d'Auguste) et de la consécration d'un *tropaeum* naval à Mars et à Neptune. C'est donc la somme de ces créations qui concourait à « perpétuer le souvenir de la victoire », observation capitale puisque nous comprenons que seule la totalité organique composée de monuments, mais aussi de célébrations, permettait aux yeux de Suétone de maintenir intact le souvenir

20. ZACHOS 2003, 81–92 et 2007.

de cette bataille décisive. Cette dimension mémoriale se retrouve dans une épigramme votive attribuée à Philippe de Thessalonique (époque de Caligula) collectée dans l'*Anthologie Palatine*, dans laquelle « les éperons de bronze et les agrès des navires restent comme témoins de la bataille d'Actium »²¹. La genèse de la formation de la cité, un synœcisme, a été retracée par Strabon (7.7.6), de sorte que l'on estime, par recoupement avec les recherches archéologiques, que le territoire de la nouvelle cité intégrait les régions anciennes de Kassopè, d'Ambracie et d'Amphilochikè, auxquelles il faut ajouter la plus grande partie de l'Acarnanie. Cette *chôra* de très grande étendue (4000 km²) comprenait plusieurs dizaines d'agglomérations secondaires²², dont le territoire était majoritairement cadastré²³.

La meilleure définition que l'on puisse donner de Nicopolis est le nom dont elle se pare sur ses monnaies d'époque augustéenne. Elle est appelée ΙΕΡΑ ΝΙΚΟΠΟΛΙΣ ΚΤΙΣΜΑ ΣΕΒΑΣΤΟΥ (« Nicopolis sacrée, fondation d'Auguste ») dès 5/4 av. J.-C., et se représente dans deux figures, celle de la Victoire (*Nikè*) debout tenant une couronne ou celle de la *Tychè* en buste et ailée tandis que les visages d'Octavien ou d'Agrippa alternent avec des symboles divins tels que le foudre et le caducée, le trépied apollinien, les dauphins liés à Neptune, ou enfin avec la partie avant d'un navire de guerre (l'*acrostolium*) dans une couronne qui rappelle la victoire navale d'Actium²⁴. Pour quelle raison la cité est-elle sacrée? Bien que différents cultes aient été rendus à des divinités telles que Zeus, Arès, Asclépios, Héraclès, Artémis, Dionysos, et bien d'autres encore, il semble acquis que cette épithète est liée au culte tout particulier rendu à Apollon Aktios. Le terme ΚΤΙΣΜΑ figurant en toutes lettres sur une monnaie d'époque impériale est un hapax²⁵, si l'on consulte le *Lexikon der Aufschriften auf griechischen Münzen*. « Ktistès » est très fréquent et fait référence à un fondateur, mais ne signifie pas pleinement « fondation » : seul le terme ΚΤΙΣΙΣ, attesté sur une monnaie de Byzance, s'en rapproche. Le mot, inintelligible seul, appelle donc le génitif ΣΕΒΑΣΤΟΥ qu'il faut traduire ici par « Auguste » même si la fondation fut le fait d'Octavien. L'unicité de la légende ΚΤΙΣΜΑ ΣΕΒΑΣΤΟΥ renvoie à la singularité du statut de « fondation-trophée » qui est celui de la cité de Nicopolis.

21. AP 6.236.

22. SAMSARIS 1994, 266–271.

23. DOUKELLIS 1988.

24. RPC I 1363–1367, vol. 1, pl. vol 2.

25. LESCHHORN/FRANKE 2002, 159.

II.1. Y a-t-il une double communauté à Nicopolis ?

Il existe un quasi-consensus chez les chercheurs concernant le statut de la cité²⁶. Nicopolis serait uniquement une communauté grecque libre et fédérée²⁷. Le *foedus* n'est pas assuré car le Sénat romain, les *imperatores* et Octavien en dernier lieu ont passé des traités avec des communautés déjà constituées, *koina* ou cités, ces dernières devant apporter une aide militaire à Rome dans le cadre de clauses de réciprocité, quand bien même les puissances en présence étaient d'un poids fort inégal. Cependant Nicopolis est une fondation et non une puissance préexistante, et ne pouvait rien apporter après la victoire d'Actium qui soit utile à l'*imperator* dans le domaine politique ou militaire. Or, s'il est arrivé qu'un empereur octroie la liberté à une cité pour des motifs symboliques à titre de gratification, de *dôrea* (ainsi Antonin le Pieux accordant l'*eleutheria* à Pallantion d'Arcadie), je n'ai pas connaissance qu'un traité, c'est-à-dire un acte diplomatique, fut attribué de la sorte. On peut donc douter de la validité du témoignage de Servius (même si on ne peut l'écarter), seul à mentionner l'existence du *foedus*. Par contre, il est certain que Nicopolis a été une cité grecque bénéficiant de l'*eleutheria* comme en témoignent des sources littéraires, tant romaines que grecques²⁸. Par ailleurs, Pline l'Ancien et Tacite évoquent également Nicopolis en tant que colonie romaine. Le premier distingue la colonie d'Actium fondée par Auguste de la cité libre de Nicopolis tandis que le second précise qu'en 31 apr. J.-C., Poppaeus Sabinus, gouverneur de Mésie, d'Achaïe et de Macédoine

26. SARIKAKIS 1970; SÈVE 1988, 185; SAMSARIS 1994, 268. De très nombreuses inscriptions montrent que la cité est dotée d'institutions grecques et notamment d'une *boulè*. Voir RIZAKIS 1996, 273, n. 63: «Nicopolis, contrairement à l'affirmation de sources littéraires, ne fut jamais une colonie romaine», avec un renvoi à SARIKAKIS; CHRYSOSTOMOU/KEFALLONITOU 2001, 13; GUERBER 2002, 124, avec aussi un renvoi à SARIKAKIS 1970 (je n'avais pas soulevé alors la question de la double communauté).

27. Serv. *Aen.* 3,501: *is [Augustus] enim cum in Epiro Nicopolim conderet cauit in foedere ciuitatis ipsius ut cognati obseruarentur a Romanis.*

28. Plin. *nat.* 4.1.5: *Acarnaniae, quae antea Curetis uocabatur, oppida Heraclia, Echinus, et in ore ipso colonia Augusti, Actium cum templo Apollinis nobili ac ciuitate libera Nicopolinata*, c'est-à-dire, «Villes de l'Acarnanie, appelée jadis Curetis, Heraclia, Echinus, et sur le même golfe, la colonie fondée par Auguste, Actium, avec le fameux temple d'Apollon, et la cité libre de Nicopolis»; Arr., *Epict.*, 4.1.14: οὕτως καὶ Νικοπολίται ἐπιβοῶν εἰώθασιν, νῆ τὴν Καίσαρος τύχην, ἐλευθεροὶ ἐσμεν, c'est-à-dire: «C'est ainsi de la sorte que les gens de Nicopolis ont coutume de crier "oui par la fortune de César, nous sommes libres"». Les sources grecques ne mentionnent pas l'existence d'une colonie à Nicopolis. Pausanias (5.23.2) évoque un syncrétisme, Strabon (7.7.6) «une ville populeuse dont la croissance s'affirme de jour en jour». En outre, Tacite (*ann.* 2.53) évoque une ville d'Achaïe (*Germanicus iniit apud urbem Achaiae Nicopolim*).

entra «à Nicopolis, qui est une colonie romaine». Les deux auteurs latins ne disent pas exactement la même chose puisque le naturaliste distingue deux sites sur lesquels deux communautés différentes par leur statut, l'une romaine, l'autre grecque, se sont installées. Tacite ne semble voir à Nicopolis qu'une seule communauté, une colonie romaine, mais cette affirmation doit être nuancée car lorsqu'il relate l'escale de Germanicus à Nicopolis, lors de laquelle ce dernier revêtit son deuxième consulat en 18 apr. J.-C. et visita «les trophées d'Auguste et le camp d'Antoine», l'historien définit Nicopolis simplement comme une «ville d'Achaïe», terme neutre qui ne présuppose pas l'existence de deux sites distincts²⁹.

Récemment, un point de vue radicalement différent a été soutenu par Ligia Ruscu³⁰, qui a avancé de nombreux arguments dont je ne retiendrai ici que ceux qui me paraissent décisifs et qui n'ont pas été réfutés³¹.

La mention épigraphique d'une colonie à Nicopolis est attestée par une inscription connue depuis longtemps, publiée par Theodor Mommsen³², mais incluse par erreur parmi les inscriptions de Serrès (*Serrhae*) alors qu'elle fut trouvée dans le sanctuaire de Kipia sur le territoire de la colonie de Philippes de Macédoine³³ (*CIL* III 7334):

- - - us D(ecimi) f(ilius)
 Octavius Se-
 cundus Curib(us) Sab(inis) mil(es) coh(ortis)
 X urb(anae) trans[l]at(us) in coh(ortem) VI pr(aetoriam)
 5 sing(ularis) trib(uni) benef(iciarius) trib(uni) [s]ing(ularis) pr(aefecti)
 [pr]aet(orio) optio in centur(ia) sign(ifer)
 [f]isci curat(or) cornicu[l](arius) trib(uni)
 euoc(atus) Aug(usti) [(centurio) l]eg(ionis) X Fretensis
 donis don(atus) ab diuo Hadrian(o)
 10 ob bell(um) Iudaicum corona au-
 rea torquib(us) armillis phaler(is)

29. Tac. *ann.* 2.53, CUF: *Sequens annus Tiberim tertio, Germanicum iterum consules habuit. Sed eum honorem Germanicus iniiit apud urbem Achaiae Nicopolim [...] simul sinus Actiaca uictoria inclutos et sacratas ab Augusto manubias castraque Antonii cum recordatione maiorum suorum adiit.* C'est-à-dire: «Les consuls de l'année suivante [18 apr. J.-C.] furent Tibère pour la troisième fois et Germanicus pour la seconde. Mais Germanicus entra en charge à Nicopolis, ville d'Achaïe, [...] en même temps, il se rendit aux golfes illustrés par la victoire d'Actium, visita les trophées consacrés par Auguste, et le camp d'Antoine, l'âme pleine du souvenir de ses aïeux.»

30. RUSCU 2006.

31. LANGE 2009, 101-104.

32. *CIL* III 7334.

33. BRÉLAZ en cours. Ici, seul le texte du *CIL* est reproduit.

et ab eodem promotus success(ione) in leg(ionem) primam [I]ta[I](icam)
 [p]rimipil(us) leg(ionis)
 eiusdem adlectus decurio in colonis et or[n]am(entis) Iuiralib(us)
 [or]n(atus) Actiae Nicopoli et Ulpia - - -

« - -]us Octavius Secundus, fils de Decimus, de Cures en Sabine, soldat de la dixième cohorte urbaine, transféré dans la sixième cohorte prétorienne, *singularis* du tribun, bénéficiaire du tribun, *singularis* du préfet du Prétoire, *optio* dans la centurie, porte-enseigne, curateur du fisc, corniculaire du tribun, évocat de l'empereur, centurion de la dixième légion Fretensis, décoré par le divin Hadrien lors de la Guerre juive d'une couronne d'or, des colliers, des bracelets et des phalères, et promu par le même empereur dans la première légion Italica à la suite d'un avancement, primipile de cette même légion, adlecté comme décurion dans des colonies et décoré des ornements du duumvirat à Actia Nicopolis et à Ulpia--»

En dehors de sa carrière militaire, Octavius Secundus fut coopté dans l'ordre des décurions de plusieurs colonies et reçut les ornements du duumvirat à Actia Nicopolis et au moins dans une seconde colonie. Th. Sarikakis avait compris qu'*adlectus decurio* ne se rapportait qu'à Ulpia Nicopolis, « c'est-à-dire Nicopolis ad Nessum, où selon toutes les apparences Octavius Se[c]undus était installé ». Cette lecture force le texte car *Actiae Nicopoli* est clairement séparé de la mention d'une colonie ulpienne par la conjonction de coordination *et*. La lecture récente de la pierre qui a été faite par Cédric Brélaz confirme notamment l'intégrité de ce passage. Plus récemment Carsten Hjort Lange a formulé l'hypothèse selon laquelle il n'est pas inconcevable que Nicopolis ait acquis le statut colonial au II^e siècle. Cette hypothèse ne me paraît pas recevable : si tel avait été le cas, les monnaies de Nicopolis seraient devenues des monnaies coloniales (or la cité émet des monnaies provinciales jusqu'à Gallien)³⁴.

Quatre inscriptions mentionnent des vétérans appartenant tous à la même tribu³⁵ – la tribu Sergia – qui se présentent comme originaires de Nicopolis. Or, aucune des autres cités portant ce nom (Ulpia Nicopolis ad Istrum³⁶ et Nicopolis ad Nestum, créations trajaniennes, Nicopolis ad Nessum créée par Alexandre le

34. KARAMESINI-OIKONOMIDOU 1975.

35. *CIL* VII 51 (Bath) sous Trajan ; *AE* 1914, 101, Scarbantia sous Trajan ; *CIL* VI 375, Rome, en 148 (date consulaire), *CIL* III 6144 = GEROV 1989, 376.

36. Cette cité est grecque comme en témoignent de nombreuses références à sa *boulè* et à son *demos* (*IGBulg* II 601 *sq.*). Également POULTER 1995, 11 : « Nicopolis was organized on the Greek model. Its official language and constitution was Greek, its status probably that of *ciuitas stipendaria*. » La cité a une *boulè*, un *demos*, des archontes, des *hiereis*, des *archieis*, des gérantes et un agoranome.

Grand, Nicopolis/Emmaeus de Palestine ou encore Nicopolis ad Lycum dans le Pont créée par Pompée) n'est romaine. Toutes sont des cités grecques dans lesquelles les citoyens n'appartiennent pas à des tribus romaines. L'assurance que leur cité d'origine soit Nicopolis d'Épire et non une autre Nicopolis est renforcée par l'étude de J. W. Kubitschek³⁷ qui atteste la présence de la tribu Sergia dans cette seule cité.

On ne saurait donc exclure l'hypothèse fortement étayée de l'existence à Nicopolis d'une double communauté, l'une romaine, l'autre grecque, comme ce fut le cas par exemple en Anatolie où les colonies de Ninica et d'Iconium partagèrent avec des cités pérégrines un même site, comme l'a montré S. Mitchel³⁸. Octave Auguste aurait déduit une colonie romaine afin de donner des terres à des vétérans de la guerre d'Actium tandis qu'il fondait en même temps la *ciuitas libera* grecque de Nicopolis. A cet égard, Michel Sève avait souligné que le mot *colonia* qualifiait la communauté humaine, plutôt que son territoire ou sa ville³⁹. La *colonia* (communauté) doit donc être distinguée de la *res publica coloniae* (le territoire colonial). Ainsi la colonie est une entité politique et institutionnelle juridiquement distincte de la cité libre de Nicopolis, mais rien ne prouve que la population de cette colonie qui possédait ses propres terres centuriées ait habité un lieu nécessairement distinct du site de la ville grecque; de là découlerait que le terme *Nicopoli* (de Nicopolis) ait suffi à indiquer l'*origo* de ces vétérans. Il est vrai cependant que Pline l'Ancien évoque bien deux sites distincts, de sorte que la question reste en suspens.

Comment expliquer que les sources grecques n'ont pas souligné l'existence d'une colonie pourtant évoquée par deux sources littéraires latines? Dans l'hypothèse qui nous paraît la plus satisfaisante, c'est-à-dire l'existence d'une colonie romaine à Nicopolis, ce qui dut frapper et honorer les Grecs, et en premier lieu les historiens ou les chorographes, fut qu'Auguste installa un monument de sa victoire, un trophée, au sein d'une immense cité grecque, privilégiée de surcroît, née d'un considérable mouvement de population. De la sorte, il n'y a rien d'étonnant au silence de ces sources à l'égard d'une colonie sans doute de taille médiocre. Toutes les colonies ne ressemblent pas à la puissante Corinthe⁴⁰. Il n'est nullement besoin d'imaginer un site spécifique à la colonie. Une *colonia*

37. KUBITSCHKEK 1889, 246.

38. MITCHELL 1979.

39. SÈVE 1988, 185.

40. RIZAKIS 1997.

est le rassemblement de *coloni*, doté d'une personnalité juridique et politique propre.

II.2. *Nicopolis ciuitas libera*

Nicopolis, « cité de la victoire », est une ville trophée. Or nous savons qu'Octave accorda à Nicopolis le statut de *ciuitas libera* (ce qui est attesté par plusieurs sources littéraires). J'interprète la juxtaposition de ce nom « Nicopolis » et de ce statut, *libertas*, comme un message destiné aux Epirotes et plus généralement aux Grecs, qui suggère que la victoire d'Octave n'asservit pas les Hellènes, mais leur donne liberté et autonomie. Ce message est d'autant plus important que l'octroi du statut de cité libre à Nicopolis est le premier acte diplomatique d'Octavien destiné aux Grecs aux lendemains d'une victoire qui ouvre une ère nouvelle. Dans ce contexte, tout symbole dut prendre une importance hypertrophiée. L'*eleutheria* était aux yeux d'Octave *to megiston philanthrôpon* – le plus grand des privilèges⁴¹ – que l'on puisse accorder à une cité, mais son octroi à sa ville trophée renvoie au thème idéologique initié par T. Quinctius Flaminus lors de son discours à l'isthme de Corinthe tenu en 196 av. J.-C. Ce discours qui laissait libre, exempt de garnison et de tribut les peuples grecs jusqu'alors placés sous la domination macédonienne tout en les rendant à leurs lois ancestrales, provoqua une « explosion de joie et même chez beaucoup de l'incrédulité »⁴². Le slogan de la « liberté des Grecs » était fort ancien et obsolète depuis longtemps dans une Grèce largement provincialisée, mais dont certaines régions étaient pourtant demeurées libres. Je fais allusion ici à la politique de César qui n'était pas dénuée de philhellénisme puisque l'*imperator* en célébrant sa grande victoire de Pharsale sur Pompée annonçait la liberté de la Thessalie⁴³. Octave s'inscrit dans les pas de son père puisque les Thessaliens, rendus à la liberté par César, furent honorés par Auguste qui accepta d'être nommé stratège éponyme de la fédération thessalienne⁴⁴, tandis que Pharsale était *ciuitas libera*

41. REYNOLDS 1982, doc. 13 (souscription à Samos).

42. Plb. 18.44.2-4.

43. Plu. *Caes.* 48.1; App. *BC* 2.88.368. L'envoi sous Hadrien de P. Pactumeius Clemens, *legatus diui Hadriani Athenis, Thespiis, Plateis item in Thessalia* – vraisemblablement correcteur des cités libres – laisse penser que la Thessalie comprenait à cette époque plusieurs *populi liberi* (CIL VIII 7059).

44. IG IX² 415 b.

comme l'indique Pline l'Ancien⁴⁵. En effet Auguste s'est intéressé à l'Orient grec, puisqu'il y réalisa un second voyage en 21-19 av. J.-C. A cette occasion il accorda la liberté à Samos, cité dans laquelle il avait hiverné en 20/19 lors de son second séjour dans l'île, à Cydonia et Lappa⁴⁶, deux cités crétoises qui avaient pris son parti contre celui de Marc Antoine. Il rendit la liberté à Amisos (Pont-Bithynie) acquise depuis Pompée et octroyée de nouveau par César (mais annulée par Antoine qui l'avait ensuite donné à des rois et au « tyran Straton »)⁴⁷, et enfin à Séleucie du Calycadnos. Les motifs d'Auguste pour accorder la liberté sont variés : l'*eleutheria* pour Séleucie du Calycadnos visait à honorer Athénaos et Xénarchos, deux philosophes péripatéticiens, appréciés à la Cour impériale et proches de Marcellus, le neveu de l'empereur. L'exemple d'Amisos est plus édifiant. Aux lendemains d'Actium – précision apportée par Strabon – Octave chassa de la cité le tyran Straton et rendit la liberté aux Amisénieniens. Le peuple d'Amisos éleva une statue à Pergame en l'honneur d'Auguste, *sôter kai ktisês*, et frappa à partir de 5/4 av. J.-C. des monnaies utilisant comme date de référence l'année 32/31 av. J.-C.⁴⁸, ce qui est clairement une « ère de la liberté » : une inscription provenant du sanctuaire d'Apollon à Claros qui met en exergue la liberté, l'autonomie et l'alliance passée entre Amisos et Rome, est datée de l'année 163 de l'ère de la liberté (ἔτους ρξγ' τῆς ἐλευθερίας), c'est-à-dire de 131/132 de notre ère⁴⁹. Ainsi, après Actium, Octave rend la liberté à une cité qui en fut privée par Antoine (Amisos) et récompense par l'*eleutheria* des cités qui avaient pris son parti contre Marc Antoine. Nicopolis est donc gratifiée de la même manière qu'une de ces cités fidèles. Nicopolis est placée symboliquement au même rang qu'une communauté qui aurait dans la période de grande incertitude des guerres civiles choisi le camp d'Octavien. Plus tard encore, Auguste utilise l'octroi de l'*eleutheria* comme un moyen de gratification (Séleucie du Calycadnos, Samos). Ainsi ériger Nicopolis au rang de cité libre a valeur d'acte

45. Plin. *nat.* 4.8.29 : *Pharsali campi cum ciuitate libera.*

46. D. C. 51.2-3.

47. Str. 12.547.

48. L'ère de l'*eleutheria* utilisée sur les monnaies ne peut débiter le 2 septembre 31 av. J.-C. sans entraîner certaines incohérences (comme cette monnaie de Macrin datée de l'année locale 249 – donc postérieure au 2 septembre 218 – alors que l'empereur meurt en juin 218). La solution la plus satisfaisante a été trouvée par les auteurs du *Recueil Général des Monnaies Grecques d'Asie Mineure* (WADDINGTON/BABELON/REINACH 1904-1910, 53, n. 4) : l'ère de l'*eleutheria* commencerait en 32 av. J.-C., c'est-à-dire que fut prise pour origine l'année locale où fut livrée la bataille d'Actium.

49. *IGR* IV 1588.

de propagande « philhellène ». Sa victoire ne se matérialise pas uniquement par la création d'une ville trophée destinée à réorganiser politiquement et économiquement une grande partie du nord-ouest de la Grèce. Octave envoie aux Epirotes engagés bon gré mal gré dans le synœcisme, mais aussi aux Hellènes, un message clair : la victoire octavienne annonce la fin des désordres et apporte la liberté. En fait, il était impossible qu'Octave fonde aux portes de la Vieille Grèce une cité trophée stipendiaire, c'est-à-dire conquise et soumise fiscalement à Rome. Le message eut été désastreux car impérialiste, suggérant l'idée de soumission de la terre grecque. C'eût été brouiller, voire compromettre, le message de paix envoyé aux cités grecques de l'Empire.

La volonté d'intégrer la cité libre dans le monde grec se manifesta enfin par le changement de la composition du synédriion de l'amphictionie pyléo-delphique en faveur de Nicopolis qui obtint alors dix sièges sur vingt-quatre⁵⁰. Cette amphictionie était constituée autour du sanctuaire d'Apollon à Delphes et cette mesure faisait de Nicopolis la cité la plus légitime pour administrer un sanctuaire dédié à la divinité qui avait la préférence d'Auguste. Agissant de la sorte, le *princeps* enracinait sa fondation au plus profond de l'histoire religieuse et agonistique de la Grèce notamment par l'organisation des concours pythiques.

III. ANALYSE DES Ἀκτια ἐν Νικοπόλει

L'une des premières décisions que prit Octave après sa victoire sur Antoine et Cléopâtre fut de fonder les *Aktia* de Nicopolis, ce qui prouve l'importance de l'enjeu politique qu'il accordait à ce concours. Auparavant, des souverains grecs ou des généraux romains avaient créé une fête pour commémorer leur triomphe dans des batailles décisives remportées dans le monde grec⁵¹. Octave s'inscrit dans cette lignée de vainqueurs prestigieux. C'est ici la première signification qu'il faut attribuer aux *Aktia*.

Cependant, réduire ce concours à une simple fête commémorative serait une erreur à double titre : en effet les *Aktia* substituent à un concours grec plus ancien⁵² un autre *agôn*, dont la périodicité est différente, innovation qui rend caduque le processus ancien, pluriséculaire, de la reconnaissance de la fête et de

50. LEFÈVRE 1998, 127 sq.

51. LANGENFELD 1975.

52. PAVLOGIANNIS/ALBANIDIS/DIMITRIOU 2009. Je remercie Christine HOËT-VAN CAUWENBERGHE d'avoir porté cet article à ma connaissance.

son statut par tous les autres Grecs. Octavien crée, comme l'a perçu J.-Y. Strasser, un concours qu'il va porter au rang de concours sacré et placer juste derrière les concours sacrés et panhelléniques de la Période (Olympie, Delphes, Isthme de Corinthe, Némée). Agissant de la sorte Octavien modifie la hiérarchie des concours sacrés et appose de façon durable sa marque sur le système agonistique grec. Plus encore, les empereurs ont contrôlé à sa suite l'organisation des concours, comme le montre de façon éclairante les lettres d'Hadrien datées d'août-septembre 134 destinées « aux technites dionysiaques victorieux dans les concours sacrés et stéphanites » gravées à Alexandrie de Troade et récemment publiées⁵³. On ne saurait trop insister sur un point que je relie au philhellénisme d'Octave : ce concours est d'origine et de tradition grecque comme le montre Dion Cassius⁵⁴.

A quelle date eut lieu la première célébration des *Aktia*? Th. Schäfer pense à 27 av. J.-C.⁵⁵. La date du 2 septembre est probable, plaçant ainsi la première célébration quatre ans après la bataille. En effet, comme l'a montré de façon convaincante J.-Y. Strasser⁵⁶, il est possible de dater la célébration des *Aktia* par la datation des *Sebasta* de Naples. Ce dernier concours fut célébré en 2 apr. J.-C.⁵⁷. Parmi les sources antiques, Dion Cassius place précisément l'acte de fondation (et non de célébration) des concours en 2 av. J.-C.⁵⁸. En se fondant sur le témoignage de Stace (*silu.* II.2.6–12) qui de façon claire montre que les *Aktia* succédaient immédiatement aux *Sebasta* de Naples, concours qui avaient lieu les années paires non divisibles par 4 sous notre ère, J.-Y. Strasser en déduit que les premiers *Aktia* se déroulèrent en 27, puis en 23, 19, 15, 11, 7, 3 avant notre ère puis en 2 de notre ère⁵⁹, jusqu'au iv^e siècle⁶⁰. Comme l'a souligné L. Robert⁶¹, cette première fondation inaugure une mutation du calendrier agonistique et de la hiérarchie des concours puisque par la suite Octave Auguste fonda les *Rhōmaia Sebasta* de Pergame puis les *Sebasta* de Naples.

53. PETZL/SCHWERTHEIM 2006.

54. D. C. 51.1.1–3.

55. SCHÄFER 1993, 245.

56. STRASSER 2000, 325 *sq.*

57. ROBERT 1970, 9. Il a survécu jusqu'au iv^e siècle (*CIL* X 1487).

58. D. C. 55.10.9.

59. STRASSER 2000, 320 *sq.*

60. Claudius Mamertinus *Panég.* 3.9.2–3, éd. GALLETIER. Dans un éloge adressé à l'empereur Julien en 362, Claudius Mamertinus décrit la cité de Nicopolis comme étant « presque complètement réduite à des ruines lamentables » (*in ruinas lacrimales prope tota conciderat*), tandis que les concours (i.e. les *Aktia*) célébrés d'habitude à chaque lustre demeuraient interrompus.

61. ROBERT 1970, 9.

Il faut éviter un contresens concernant les *Aktia*, concours qui marquent de façon ostensible le philhellénisme impérial. S'ils continuent une tradition, celle des festivités acarnaniennes, organisées jadis par le peuple d'Anactorion près du golfe où se trouvait le sanctuaire d'Apollon Aktios, cela ne suffit pas à les caractériser. Ceci justifie la recherche, opérée par les Modernes, du modèle dont ils se seraient inspirés. La réponse souvent avancée est la suivante : les nouveaux concours Actiens furent formés sur le modèle des *ludi Actiaci uotivi pro ualitudine Caesaris* à Rome⁶². Le « terreau » aurait été grec et le modèle romain. Ce n'est pas le cas, et Jean Gagé⁶³ avait très tôt dit l'essentiel⁶⁴, en soulignant que les *ludi* de Rome, proche des vieux jeux votifs des Romains, étaient célébrés pour la Santé d'Auguste (et s'éteignirent donc avec sa mort), tandis que les *Aktia*, concours d'institution régulière et permanente, étaient dédiés à un dieu (Apollon Aktios). J. Gagé a vu juste si l'on consulte les sources, les *Res Gestae Divi Augusti* (9.1) et Dion Cassius (53.1.4-5) qui mentionnent le rôle des quatre collègues de prêtres, c'est-à-dire les pontifes, les augures, les *septemuiri* et les *quindecemuiri* ; à quoi s'ajoutent les sources numismatiques : trois monnaies frappées en 16 av. J.-C. par le *triumvir monetalis* C. Antistius Vetus évoquant ces *ludi*. Un denier montre au revers un Apollon citharède qui sacrifie sur une plate-forme ornée de rostres et d'ancres avec la légende APOLLINI ACTIO ; un *aureus* représente au revers un prêtre voilé en train de sacrifier et, devant lui, un assistant conduisant un taureau et tenant un couteau, avec la légende PRO VALETVDINE CAESARIS ; un autre *aureus* montre les attributs symboliques des quatre grands collègues : le *simpulum* (Pontifes), le *lituus* (Augures), le trépied (XV*uiri sacris faciundis*) et une patère (VII*uir* des Epulons). A ce propos J. Beaujeu⁶⁵ a remarqué à juste titre que « le plus frappant, dans cette institution, n'est pas la place faite à Apollon, mais le rôle assigné aux quatre collègues de prêtres. Ce regroupement des quatre *amplissima collegia* n'apparaît pas avant les jeux de 28 av. J.-C. ». De plus, les jeux votifs dédiés à la Santé d'Octavien ne comportaient pas de *mousikos agôn* tandis que la présence dans le programme des jeux de 28 d'une séance de combat entre prisonniers de guerre, des *gladiatorum munera*, est étrangère aux concours grecs. Certains ont pensé, à l'inverse, que les *Aktia* de Nicopolis avaient servi peu ou prou de modèle aux *ludi pro*

62. En dernier lieu, KANTIRÉA 2007, 90.

63. GAGÉ 1936, 96.

64. Ce renvoi figure dans la thèse de STRASSER (2000, 312).

65. BEAUJEU 1975.

*ualitudine Caesaris*⁶⁶. Les arguments qui précèdent invalident également cette hypothèse. Il s'avère d'une part que les *ludi Actiaci uotivi pro ualitudine Caesaris* célébrés pour la première fois en 28 avant notre ère n'ont pas servi de modèle aux *Aktia* de Nicopolis, pas plus que ces derniers n'ont servi de modèle aux *ludi* de 28.

Peut-on même parler à propos des jeux pour la santé de César d'une « institution composite », comme l'a écrit J. Beaujeu ? Selon ce savant « la périodicité quadriennale et la fonction d'agonothète dévolue à des prêtres trahissaient l'influence de la Grèce »⁶⁷. En fait les jeux sont donnés alternativement par les prêtres et par les consuls et qualifier ces derniers d'agonothètes paraît excessif : nul ne songerait, par exemple, à évoquer ce terme grec quand en 55 av. J.-C. des épreuves gymniques eurent lieu lors de la dédicace du théâtre de Pompée à Rome. Surtout, il ne faut pas assimiler des *ludi* à des *agônes*.

En somme, le philhellénisme d'Octave concernant les *Aktia en Nikopolei* s'exprime par la refondation en ce lieu d'un concours exclusivement grec dédié à Apollon dans le but de satisfaire les populations hellénophones de la région. Cet acte n'est cependant pas uniquement philhellène car il est porteur d'un deuxième message. Dédié à Apollon, ce concours promeut la divinité qui l'a aidé lors de la bataille aux côtés de Mars et de Neptune, mais il signifie aussi – et peut-être surtout – le retour à la paix, puisque Apollon Actien est aussi l'Apollon citharède, le protecteur des arts et des lettres qui annonce un nouvel Age d'or, en conformité avec les thèses de la propagande octavienne puis augustéenne.

En définitive, ce concours ouvre une période nouvelle par un geste qui vise à séduire les populations hellènes alors même qu'Octave incarnait jusqu'alors la défense de la République contre la menace hellénisante incarnée par Antoine et par Cléopâtre. Sa création rapproche du monde divin l'*imperator* protégé par Apollon en même temps qu'elle constitue un acte de propagande adressé plus spécifiquement aux Grecs.

CONCLUSION

En lui accordant l'*eleutheria*, Octavien fit de Nicopolis une cité grecque par excellence, intégrée aux *poleis* les plus privilégiées de l'empire ; cet acte constitua vis-à-vis des Grecs, à l'instar de la fondation des *Aktia*, un signal clair de l'intérêt

66. POLVERINI 1978.

67. BEAUJEU 1975, 113.

d'Octave pour le monde hellénophone, pour sa culture politique, et dans le contexte précis de la fin des guerres civiles, un message sans ambiguïté de réconciliation entre l'Occident et l'Orient, c'est-à-dire de paix, même si le synœcisme et la recomposition territoriale qui en furent le fruit faisaient état d'une paix imposée par le vainqueur et conforme aux intérêts de Rome dans la région.

Ensuite, quelle relation établir entre, d'une part, la volonté d'Octavien de commémorer la victoire d'Actium par la fondation d'une cité trophée, l'érection d'un *tropaeum*, la célébration des *Actia en Nikopolei* et l'agrandissement de l'ancien temple d'Apollon, et, d'autre part, l'élaboration de ce qu'il est convenu d'appeler, depuis Ronald Syme, le « mythe d'Actium », c'est-à-dire « la légende fondatrice dans la mythologie du principat [...] dans le cadre de laquelle la bataille d'Actium aurait été le mythe fondateur de l'ordre nouveau » ?⁶⁸ Plus concrètement, selon Syme et d'autres chercheurs qui l'ont suivi⁶⁹, la victoire d'Actium aurait été volontairement imprégnée par Octavien d'une forte charge émotionnelle. Dans son sillage, les poètes auraient chanté la victoire navale d'Actium comme une grande bataille entre l'Occident et l'Orient, entre les soldats italiens disciplinés et la masse grouillante et inorganisée des Barbares orientaux, entre les dieux de l'Olympe et les dieux monstrueux de l'Égypte⁷⁰. Outre que les poètes ne portent pas ce message à l'unisson, cette vision est due pour l'essentiel à Virgile⁷¹, lui-même porteur d'une interprétation plurielle d'Actium. Il est par ailleurs difficile d'admettre que la poésie des auteurs latins de l'époque augustéenne traduise mécaniquement la pensée d'Auguste et n'exprime pas une vision personnelle de la bataille. La position d'Octavien n'est certes pas dépourvue d'ambiguïtés après Actium : en effet quatre monnaies portant le visage d'Octavien à droite, datées de sa septième salutation impériale (1^{er} janvier 28-31 décembre 26 av. J.-C.) font figurer une Victoire tenant une couronne et des palmes et sont légendées ASIA RECEPTA⁷². Sur deux deniers portant le visage d'Octavien à droite et datés de son sixième consulat (1^{er} janvier-31 décembre 28 av. J.-C.) figurent un crocodile et la légende AEGVPTO CAPTA⁷³. Ces monnaies révèlent un caractère quasi impérialiste de la victoire

68. SYME 1939, 297 et 355.

69. TARN 1931, 182 sq. ; CARTER 1970, 203 sq.

70. Cette thèse a été reprise dans ses grandes lignes à partir d'une lecture des poètes tels que Virgile (*Aen.* 8.675-713), Horace (*epod.* 9.12-13), Properce (3.1129-32). A ce propos, voir MARCIEN 1956.

71. GURVAL 1995, 209-247.

72. *RIC*² 73-76.

73. *RIC*² 905-906.

sur les troupes d'Antoine et de Cléopâtre. Récemment, Michael Koortbojian a souligné le caractère exceptionnellement audacieux par sa portée symbolique d'un denier émis après Actium (31–29 av. J.-C.) montrant au revers Octavien (*Imperator Caesar*) assis sur un siège curule et portant les *uictoriola* (petites statues de la Victoire)⁷⁴. En effet, cela signifie qu'Octavien est porteur de la Victoire alors que la tradition romaine voulait que les dieux en soient les porteurs. Les autres émissions monétaires d'Octavien qui suivront Actium sont moins révolutionnaires mais tout aussi révélatrices d'une rupture avec la tradition antérieure de la représentation de la victoire.

Sur le site d'Actium, Octavien a certes élevé un trophée naval dans une ville trophée portant le nom de Nicopolis. Un tel éponyme donné à une cité ne se retrouve qu'après la victoire d'Alexandre le Grand à Issos (Nicopolis au nord de la Syrie et près de la Cilicie) et par Pompée le Grand après sa victoire contre Mithridate (Nicopolis près de Dasteira après 66 av. J.-C.). Octavien créa deux Nicopolis (en Epire et près d'Alexandrie *ad Aegyptum*). En un sens, il fit nombre égal avec ses deux prédécesseurs réunis. Il ne faut donc pas sous-estimer la volonté d'Octavien de frapper les esprits de ses contemporains et de poser des jalons pour la postérité. Par ces fondations il affirmait que son pouvoir désormais sans partage dans l'empire était le fruit de ses victoires militaires. Si nous considérons Nicopolis d'Epire (avec son concours et son trophée) comme lieu de mémoire et comme tel émetteur d'un message principal, nous observons qu'Octavien a dédié sa victoire à Mars et à Neptune (il ne s'affiche aucunement comme porteur de la victoire), tandis que l'inscription insiste sur la paix recouvrée dans l'empire. Le concours des *Aktia* honore son dieu protecteur Apollon (entendu comme divinité civilisatrice) dans un concours de caractère grec et fait pressentir que la politique religieuse d'Auguste sera avant tout une politique apollinienne.

Octavien a su manier différents registres symboliques pour traduire l'étendue de sa visée politique et la succession de ses choix idéologiques. A Nicopolis, il se montre comme un *imperator* vainqueur puis dispensateur de paix (et porteur de paix parce que vainqueur), écouté et aimé par les dieux, mais aussi philhellène, cherchant à unifier Occident et Orient. Dans d'autres lieux, il sera plus radical pour exprimer ses victoires. Doit-on s'en étonner? Probablement non puisqu'imaginer l'idéologie d'Octavien après Actium comme un tout unitaire relève de l'illusion car celle-ci était complexe, sujette à des variations, et peut-être différemment orientée en fonction des publics.

74. KOORTBOJIAN 2006.

OUVRAGES CITÉS

- ALCOCK, S. E. (1993) — *Graecia capta: the landscape of Roman Greece*, Cambridge/New York.
 (2002) — *Archaeologies of the Greek past: landscape, monuments, and memories*, Cambridge/New York.
- BEAUJEU, J. (1975) — «Les jeux sacerdotaux du Haut Empire (à propos de Plin. *Epist.* VII.24.6)», *BICS* 22, 109–124.
- BRÉLAZ, C. — *Corpus des inscriptions grecques et latines de Philippes*, vol. 1, en cours.
- CARTER, J. M. (1970) — *The battle of Actium: rise and triumph of Augustus Caesar*, London.
- CHRYSOSTOMOU, P. et KEFALLONITOU, F. (2001) — *Nikopolis*, Athènes.
- DAKARIS, S. (1987) — «Η ρωμαϊκή πολιτική στην Ήπειρο», dans CHRYSOS E. (éd.), *Νικόπολις Α'. Πρακτικά τοῦ πρώτου Διεθνoῦς Συμποσίου γιὰ τὴ Νικόπολη (23–29 Σεπτεμβρίου 1984)*, Prevezza, 1–21.
- DOUKELLIS, P. N. (1988) — «Cadastres romains en Grèce. Traces d'un réseau rural à Actia Nicopolis», *DHA* 14, 159–166.
 (1990) — «Actia Nicopolis: idéologie impériale, structures urbaines et développement régional», *JRA* 3, 399–406.
- GAGÉ, J. (1936) — «Actiaca», *MEFRA* 53, 37–100.
- GEROV, B. (1989) — *Inscriptiones latinae in Bulgaria repertae (Inscriptiones inter Oescum et Iatrum repertae)*, Serdicae.
- GUERBER, E. (2002) — «Le thème de la liberté des Grecs et ses prolongements politiques sous le Haut-Empire», dans INGLEBERT H. (éd.), *Idéologies et valeurs civiques dans le monde romain. Hommage à Claude Lepelley*, Paris, 123–142.
- GURVAL, R. A. (1995) — *Actium and Augustus: the politics and emotions of civil war*, Ann Arbor.
- KANTIRÉA, M. (2007) — *Les dieux et les dieux augustes. Le culte impérial en Grèce sous les Julio-Claudiens et les Flaviens: études épigraphiques et archéologiques*, Athènes.
- KARAMESINI-OIKONOMIDOU, M. (1975) — *H Nomismatokopia tis Nikopoleôs*, Athinai.
- KOORTBOJIAN, M. (2006) — «The bringer of victory: imagery and institutions at the advent of empire», dans DILLON S. et WELCH K. E. (éds), *Representations of war in ancient Rome*, Cambridge/New York, 184–217.
- KUBITSCHKE, J. W. (1889) — *Imperium romanum: tributim discriptum*, Pragae.
- LANGE, C. H. (2009) — *Res publica constituta: Actium, Apollo and the accomplishment of the triumviral assignment*, Leiden.
- LANGENFELD, H. (1975) — «Die Politik des Augustus und die griechische Agonistik», dans LEFÈVRE E. (éd.), *Monumentum Chiloniense. Studien zur augusteischen Zeit. Kieler Festschrift für Erich Burck zum 70. Geburtstag*, Amsterdam, 228–259.

- LEFÈVRE, F. (1998) — *L'Amphictionie pyléo-delphique : histoire et institutions*, Paris.
- LESCHHORN, W. et FRANKE, P. R. (2002) — *Lexikon der Aufschriften auf griechischen Münzen*, 2 vols, Wien.
- MARCIEN, Frère Léon- (1956) — « L'interprétation de la bataille d'Actium par les poètes latins de l'époque augustéenne », *LEC* 24, 330–348.
- MITCHELL, S. (1979) — « Iconium and Ninica. Two double communities in Roman Asia Minor », *Historia* 28, 409–438.
- MURRAY, W. M. et PETSAS, P. M. (1989) — *Octavian's campsite memorial for the Actian war*, Transactions of the American Philosophical Society 79.4, Philadelphia.
- PAVLOGIANNIS, O., ALBANIDIS, E. et DIMITRIOU, M. (2009) — « The "Aktia" of Nikopolis : new approaches », *Nikephoros* 22, 79–102.
- PETZL, G. et SCHWERTHEIM, E. (2006) — *Hadrian und die dionysischen Künstler. Drei in Alexandria Troas neugefundene Briefe des Kaisers und die Künstler-Vereinigung*, Asia Minor Studien 58, Bonn.
- PICARD, G. Ch. (1957) — *Les trophées romains. Contribution à l'histoire de la religion et de l'art triomphal de Rome*, Paris.
- POLVERINI, L. (1978) — « La prima manifestazione agonistica di carattere periodico a Roma », dans GASPERINI L. (éd.), *Scritti storico-epigrafici in memoria di Marcello Zambelli*, Roma, 325–332.
- POULTER, A. (1995) — *Nicopolis ad Istrum. A Roman, late Roman, and early Byzantine city: excavations 1985–1992*, London.
- REYNOLDS, J. (1982) — *Aphrodisias and Rome: documents from the excavation of the theatre at Aphrodisias*, London.
- RIZAKIS, A. D. (1996) — « Les colonies romaines des côtes occidentales grecques. Populations et territoires », *DHA* 22/1, 255–324.
- (1997) — « Roman colonies in the province of Achaia : territories, land and population », dans ALCOCK S. E. (éd.), *The Early Roman Empire in the East*, Oxford, 15–36.
- ROBERT, L. (1970) — « Deux concours grecs à Rome », *CRAI* 114, 6–27.
- RUSCU, L. C. (2006) — « Actia Nicopolis », *ZPE* 157, 247–255.
- SAMSARIS, D. K. (1994) — *I Aktia Nikopoli kai i chora tis (Notia Ipeiros-Akarnania) : istorikogeografiki kai epigrafiki symboli*, Thessaloniki.
- SARIKAKIS, Th. (1970) — « Nicopolis d'Épire était-elle une colonie romaine ou une ville grecque ? », *Balkan Studies* 11, 91–96.
- SCHÄFER, Th. (1993) — « Zur Datierung des Siegesdenkmals von Aktium », *MDAI(A)* 108, 239–248.
- SCHEID, J. (2007) — *Res gestae divi Augusti, Hauts faits du divin Auguste*, texte établi et traduit par J. Scheid, Paris.

- SCHWANDER, E. L. (2001) — «Kassopé, the city in whose territory Nikopolis was founded», dans ISAGER J. (éd.), *Foundation and destruction. Nikopolis and Northwestern Greece: the archaeological evidence for the city destructions, the foundation of Nikopolis and the synoecism*, Aarhus, 109–117.
- SÈVE, M. (1988) — «Colonies et fondations urbaines dans la Grèce romaine», dans HUOT J.-L. (éd.) *La ville neuve, une idée de l'Antiquité?*, Paris, 185–201.
- STRASSER, J.-Y. (2000) — *Les concours grecs d'Octave Auguste aux invasions barbares du III^e siècle. Recherches sur la date et la périodicité des concours sacrés*, Thèse de doctorat, Paris X-Nanterre.
- SYME, R. (1939) — *The Roman revolution*, Oxford.
- TARN, W. W. (1931) — «The battle of Actium», *JRS* 21, 173–199.
- TIDMAN, B. M. (1950) — «On the foundation of the Actian games», *CQ* 44, 123–125.
- WADDINGTON, W. H., BABELON, E. et REINACH, Th. (1904–1910) — *Recueil général des monnaies grecques d'Asie Mineure*, Paris.
- ZACHOS, K. L. (2001) — «Excavations at the Actian Tropaeum at Nikopolis. A preliminary report», dans ISAGER J. (éd.), *Foundation and destruction. Nikopolis and Northwestern Greece: the archaeological evidence for the city destructions, the foundation of Nikopolis and the synoecism*, Aarhus, 29–43.
- (2003) — «The “tropaeum” of the sea-battle of Actium at Nikopolis: interim report», *JRA* 16/1, 64–92.
- (2007) — «The sculptures of the altar on the monument of Octavian Augustus at Nikopolis: a first approach», dans ZACHOS K. L. (éd.), *Νικόπολις Β', Πρακτικά τοῦ Δευτέρου Διεθνoῦς Συμποσίου γιὰ τὴ Νικόπολη (11–15 Σεπτεμβρίου 2002)*, Πρέβεζα, 411–434.

LIEU GREC DE MÉMOIRE ROMAINE : LA PERPÉTUATION DE LA VICTOIRE D'ACTIUM DES JULIO-CLAUDIENS AUX SÉVÈRES

CHRISTINE HOËT-VAN CAUWENBERGHE ET MARIA KANTIRÉA

Lille et Chypre*

INTRODUCTION

Ce thème, mêlé de romantisme parce qu'il met en scène Antoine et Cléopâtre, a toujours fasciné les amateurs d'histoire. Pour les historiens, ce sujet est loin d'être périphérique, puisque nous touchons au cœur de la fondation du principat. On considère en effet que la bataille d'Actium du 2 septembre 31 av. J.-C. est l'une des dates clés de la construction du principat et surtout du discours impérial élaboré par Auguste et son entourage pour asseoir son pouvoir. William Murray n'hésite pas à affirmer que cette bataille est « le mythe fondateur de l'Empire romain »¹.

* Nous remercions Eric GUERBER pour les échanges fructueux réalisés pour la rédaction de cet article et Stéphane BENOIST pour sa relecture attentive.

1. MURRAY 2002. Voir également ses travaux sur le site du tropaeum et sur les restes de la bataille navale: MURRAY/PETSAS 1989, MURRAY 1993 et 2007, ainsi que les travaux de ZACHOS 2001, 2003, 2007, 2009 et l'article d'Eric GUERBER dans le présent volume.

Poursuivant nos réflexions sur le pouvoir romain en Grèce romaine et sur le culte impérial en Achaïe sous les Julio-Claudiens et les Flaviens, nous nous sommes intéressées au phénomène de la mémoire et de la condamnation de la mémoire dans le cadre du programme de recherches sur les victimes de l'*abolitio memoriae*, dirigé par Stéphane Benoist et Sabine Lefebvre². Car si d'un côté Octavien contribue à construire la mémoire qu'il veut donner des différentes phases de son principat, en multipliant les monuments et les fêtes célébrant et commémorant sa victoire et son action politique³, de l'autre, il fait détruire, immédiatement et de façon implacable, la mémoire du vaincu Antoine déclaré par le Sénat ennemi de Rome (*hostis publicus*), dont le nom est désormais effacé systématiquement⁴. En même temps, il donne de Cléopâtre l'image d'une « barbare » en lieu et place de l'image toute grecque de représentante et de détentrice du pouvoir des Ptolémées⁵. Notre réflexion rejoint donc bien la toile de fond du travail fondateur de Pierre Nora, né dans les années quatre-vingt, et la notion de « lieux de mémoire »⁶, ainsi que celui du philosophe Paul Ricoeur sur la pertinence d'étudier la mémoire comme objet d'histoire⁷ : le mécanisme même de la mémoire est tout aussi utile que ses résultats qui sont forcément partiels et partiels ; de ce fait, l'histoire peut aussi s'enrichir de l'analyse du travail de mémoire réalisé par les Anciens.

Comme nous venons de le voir, Auguste a dû composer avec le fait que, la bataille d'Actium se situant entre le monde latin et le monde grec, on est

2. Voir les volumes parus sur le thème de l'*abolitio memoriae* : BENOIST/DAGUET-GAGEY 2007 et 2008. Voir en particulier sur le phénomène en Grèce : HOËT-VAN CAUWENBERGHE 2003, 2007 et 2008, KANTIRÉA 2007b.

3. Octavien apporte par exemple sur le forum à Rome les rostres symboles de sa victoire qui furent placés devant le temple de César. Il fait la dédicace à Rome du temple d'Apollon et prend une série d'autres mesures que nous rapporte Dion Cassius (51.19) : « ils décidèrent encore que le seuil de la chapelle de Jules César serait décoré avec les rostres des vaisseaux capturés, qu'on y célébrerait des jeux quinquennaux, que, le jour anniversaire de sa naissance et celui où on avait reçu la nouvelle de sa victoire, il y aurait des supplications. » (Trad. E. GROS et V. BOISSÉE). La cérémonie du triomphe de la mi-août 29 av. J.-C. et la reconstitution de la bataille sur le lac artificiel creusé au Trastevere en 2 av. J.-C. font aussi partie de toutes ces commémorations. Mais aussi et surtout, Octavien commence dès 28 av. J.-C., l'édification de son mausolée sur le champ de Mars, monument par excellence de la mémoire, personnelle et dynastique, sur lequel il demandera que soient exposés ses *Res Gestae* et, partout dans l'Empire, sur les temples qui étaient consacrés à son culte et à sa mémoire (voir entre autres, ZANKER 1990, 82–85).

4. Voir FLOWER 2006, 116–121 ; FERRIÈS 2007.

5. MARTIN 1990 et 2000.

6. NORA 1984–1994 ; voir également les travaux de HALBWACHS 1950.

7. RICOEUR 2000. Voir également les réflexions menées par HARTOG 2007.

symboliquement à la croisée de deux faces de l'Empire et de deux conceptions du pouvoir différentes : l'une issue de la latinité – Octavien se trouve être le détenteur des espoirs de l'Italie et de l'Occident – et l'autre des traditions hellénistiques – Antoine représente alors la tentation d'un gouvernement et d'une façon de diriger à l'instar des grands royaumes. La subtilité augustéenne étant de reprendre une partie des traditions de philhellénisme des Romains, il a pratiqué comme l'avait montré Glen Bowersock⁸ une politique de rassemblement et de concorde entre le monde grec et le monde romain. Comment ses successeurs vont-ils perpétuer le souvenir de cette victoire ? Est-ce un thème porteur qui a pu trouver une certaine pérennité ?

Si les sources littéraires abondent pour décrire l'affrontement d'Actium, elles sont moins nombreuses à nous fournir des données sur le destin de ce lieu de mémoire et c'est surtout à Tacite, nous allons le voir, que l'on doit les plus belles pages mettant en exergue à nouveau ces lieux symboliques, mais nous verrons aussi que les sources numismatiques, épigraphiques et archéologiques nous permettent d'apprécier le devenir de la ville de la Victoire et de ses aménagements, supports des expressions multiples de la mémoire...

I. UNE MÉMOIRE DÉCHIRANTE POUR CERTAINS MEMBRES DE LA FAMILLE D'AUGUSTE

Après Actium et la prise de l'Égypte, bien qu'Octavien ait respecté la volonté d'Antoine et de Cléopâtre de reposer à Alexandrie dans le même tombeau, il fit condamner la mémoire de son adversaire de façon extrêmement rigoureuse. En même temps, il faisait éliminer tous ceux qui auraient pu lui faire concurrence, en particulier Césarion, le fils naturel de Jules César et de la dernière des Ptolémées. Mais, quant aux enfants qu'Antoine avait eus avec la reine, Octavien décida de les confier à la garde de sa sœur Octavie, qui les éleva avec ses propres enfants, issus de son union avec Antoine, à savoir les deux Antoniae⁹. Or, en raison des alliances matrimoniales imposées par la raison d'État, les descendants d'Antoine, également descendants d'Auguste, furent confrontés à une mémoire familiale à demi effacée que le lieu de mémoire de Nicopolis ou les concours associés à la mémoire de cette victoire d'Octavien sur Antoine rendaient

8. BOWERSOCK 1965.

9. Pour les relations des deux hommes à la veille de ces événements (33–31 av. J.-C.), voir DETTENHOFER 2000, 43–59.

douloureuse. L'image de Germanicus est, comme nous allons le voir, l'une des plus symptomatiques et des plus fortes de ce déchirement tant familial que politique, relevant également du ressort de l'État.

Ainsi, la visite de Germanicus à Nicopolis au cours de sa mission dans les provinces orientales de l'Empire, en 18/19 apr. J.-C., est, dans ce sens, pleine de significations pour l'histoire de l'Empire. Le but de cette expédition, qui commença vers la fin de l'été ou au début de l'automne 17 apr. J.-C., était de renforcer, par tous les moyens (élévation d'Artaxès III sur le trône d'Arménie, annexion à l'empire du royaume de Cappadoce), la légitimité du régime romain en Orient¹⁰. L'activité de Germanicus est d'ailleurs bien documentée grâce à la description détaillée dans les *Annales* de Tacite et confirmée par d'abondants monuments honorifiques, qui témoignent de la grande popularité du fils adoptif de Tibère. Le choix des étapes de son itinéraire – nombreuses cités et prestigieuses sanctuaires de la Grèce, des îles de la mer Egée, des provinces de l'Asie, de la Syrie et de l'Égypte – ainsi que le fait d'être accompagné par son épouse Agrippine Maior et par son fils Caius, le futur empereur Caligula, indiquent la volonté du prince d'inscrire ce voyage dans la lignée des précédentes missions en Orient du fondateur de l'Empire, mais surtout de celles d'Agrippa, et ainsi de souligner son appartenance à la *domus Augusta*¹¹.

Après être passé par l'Illyrie, où il eut l'occasion de rencontrer son cousin et cohéritier du pouvoir impérial, Drusus Minor, Germanicus fit escale à Nicopolis, où il célébra son second consulat en janvier 18 apr. J.-C.¹². A première vue, Tacite attribue cette étape au simple hasard : la flotte de Germanicus avait subi des dégâts à cause d'une tempête et il fallait procéder à des réparations. Toutefois, il semble que cette mésaventure servit de prétexte à l'auteur romain pour dépeindre l'attitude du prince envers l'histoire de sa propre famille, qui coïncida avec l'histoire de la fondation du Principat. Tout en enrichissant sa narration d'images dramatiques mêlées de pensées nostalgiques, il met en scène Germanicus visitant effectivement, avec le jeune Caligula, le lieu de la bataille navale d'Actium (Tac. *ann.* 2.53.2) :

10. LEVICK 1976, 140 *sq.* et 146 *sq.*

11. Tac. *ann.* 2.53–62. KOESTERMANN 1958; SYME 1958, I, 254; GALLOTTA 1987, 147–181; HURLET 1997, 507–511; voir l'approche de GAGÉ 1955, 641–649 et de JACQUINOD 1993. Pour les voyages en Orient de ses prédécesseurs, voir HALFMANN 1986, *passim*; RODDAZ 1984, 419–475.

12. Cette date est donnée par Tacite (*ann.* 2.53.1) et confirmée par une inscription de Corcyre (IG IX I 724). Voir KOESTERMANN 1963, 352.

Igitur paucos dies insumpsit reficiendae classi; simul sinus Aktiaca uictoria inclutos et sacratas ab Augusto manubias castraque Antonii cum recordatione maiorum suorum adiit. Namque ei, ut memorauit, auunculus Augustus, auus Antonius erant, magnaue illic imago tristium laetorumque.

«Aussi employa-t-il quelques jours à réparer sa flotte; en même temps, il visita le golfe illustré par la victoire d'Actium, les trophées consacrés par Auguste et le camp d'Antoine, en se remémorant ses aïeux: car il avait, comme je l'ai dit, pour grand-oncle Auguste et pour aïeul Antoine, et il trouvait en ces lieux de grandes images de deuil et de joie.» (Trad. P. WUILLEUMIER)

La description brève du golfe de l'Ambracie est donnée par un contraste de caractère topographique – d'une part les trophées du victorieux Auguste, d'autre part le camp du vaincu Antoine –, un moyen employé par Tacite pour mettre en exergue les sentiments contradictoires du jeune prince¹³. Il est bien connu que depuis les événements décisifs du 2 septembre 31 av. J.-C., Nicopolis représentait le lieu de mémoire romaine par excellence. Toutefois, en faisant allusion aux origines et aux liens familiaux de Germanicus, l'historien romain essaya de rapprocher ce site symbolique d'une éventuelle « crise d'identité » du jeune prince. Si Germanicus était, par le biais des adoptions, officiellement petit-fils d'Auguste (et par conséquent, arrière-petit-fils du *diuus Iulius*) – et son mariage avec Agrippine Maior ne fit que renforcer sa position au sein de la *domus Augusta* –, par le sang, il descendait directement des Antonii. Mais il appartenait aussi à la famille julio-claudienne: né Claudius par son père Drusus Maior (donc petit-fils de Livie), il était le petit-fils de Marc Antoine (son *auus*) par sa mère Antonia Minor, alors que par sa grand-mère maternelle Octavie, il était l'arrière-petit-neveu d'Auguste (son *auunculus*). C'est exactement à cette position dynastique « au carrefour des branches les plus importantes de la *domus Augusta* », pour reprendre l'expression de Frédéric Hurlet, que Tacite fait ici allusion¹⁴.

Dans ce sens, Nicopolis, en tant que lieu de mémoire « nationale » du peuple romain, représentait tout de même un lieu de souvenirs d'une famille recomposée et prédestinée à se lier à l'histoire de Rome. Est-ce que la visite de Germanicus, successeur désigné de Tibère (sur ordre d'Auguste d'ailleurs), mi-improvisée, mi-volontaire, marqua exactement un changement d'approche, au sein de la maison impériale ou par certains de ses membres, envers la mémoire

13. Pour le portrait de Germanicus tracé par Tacite dans ses *Annales*, voir GRIMAL 1990, 331–333.

14. Tac. *ann.* 2.53.2; HURLET 1997, 502. Pour la construction de la *domus Augusta*, nous renvoyons aux études de CORBIER 1994a, 1994b et 1995.

d'Antoine, déclaré *hostis publicus*, depuis les années 30 av. J.-C.? Le contexte oriental de son voyage se prêtait bien à une telle tournure d'esprit d'un héritier présomptif du pouvoir impérial, qui descendait à la fois d'Auguste et d'Antoine. Car Germanicus représentait le lien dynastique le mieux placé dans l'arbre généalogique de sa famille pour réunir les *gentes* jusqu'alors rivales ou encore pour faire converger deux visions politiques divergentes¹⁵. Dans ce sens, après moins d'un demi-siècle depuis Actium, Nicopolis figure de nouveau dans le récit taciteen non seulement en tant que lieu de victoire et de triomphe après une guerre civile atroce, mais comme un paysage de réconciliation des Romains avec leur propre histoire et dans la voie de la réhabilitation des ennemis vaincus, tombés dans l'oubli ou la disgrâce.

La suite du voyage de Germanicus dans les *Annales* de Tacite est tout de même révélatrice. L'étape suivante était Athènes, où sa conduite respectueuse à la grande joie des Athéniens lui valut de grands hommages : statues honorifiques et même concours annuels appelés *Germanikeia*, qui avaient pour but de commémorer son arrivée dans la cité, en 18 apr. J.-C., et qui sont attestés dans les listes éphébiques de la cité jusqu'au milieu du III^e s. apr. J.-C.¹⁶. Toutefois, si l'auteur romain décrit l'accueil chaleureux du jeune prince dans le chapitre 53, en revanche, dans le 55, il choisit, de manière à première vue curieuse, de se référer aux dessous de cette visite (Tac. *ann.* 2.55.1)¹⁷ :

At Cn. Piso, quo properantius destinata inciperet, ciuitatem Atheniensem, turbido inessu exterritam, oratione saeua increpat, oblique Germanicum perstringens quod, contra decus Romani nominis, non Athenienses, tot cladibus exstinctos, sed conluuiem illam nationum comitate nimia coluisset: hos enim esse Mithridates aduersus Sullam, Antonii aduersus diuum Augustum socios.

« Cependant Cn. Pison, pour commencer plus tôt l'exécution de son projet, après avoir porté l'effroi dans la cité d'Athènes par une entrée orageuse, l'invectiva dans un violent discours où il reprochait indirectement à Germanicus d'avoir, contrairement à l'honneur du nom romain, traité avec une complaisance excessive, non pas les Athéniens, que tant de désastres avaient fait disparaître, mais ce ramassis de nations, ces gens qui s'étaient alliés à Mithridate contre Sylla, à Antoine contre le divin Auguste. » (Trad. P. WUILLEUMIER)

15. Voir dans ce sens HURLET 1997, 502–507.

16. Par égard pour une cité ancienne et alliée, Germanicus se rendit à Athènes avec un seul licteur, au lieu des douze auxquels il avait droit en raison de son proconsulat (Tac. *ann.* 2.53.3; KOESTERMANN 1963, 352 *sq.*). Au moins une statue est attestée à Athènes par l'épigraphie: *IG II² 3258/3259* (SCHMALZ 2009, 109 n°139). Pour les *Germanikeia*, voir GRAINDOR 1922, 176–179; FOLLET 1976, 322; PERRIN-SAMINADAYAR 2007, 131–133; SCHMALZ 2009, 50 n° 58.

17. KOESTERMANN 1963, 355–357.

Or, Cn. Calpurnius Piso, proconsul de la Syrie et présumé, un peu plus tard, être parmi les instigateurs de la mort du jeune prince¹⁸, désigna les deux pires ennemis du peuple romain de la période républicaine, en évoquant sur le même plan à la fois le romain Marc Antoine et le « barbare » Mithridate VI Eupator, roi du Pont. Sous le prétexte de condamner la bienveillance de Germanicus envers les Athéniens, qui avaient soutenu ces deux personnages redoutables, en effet, la critique la plus féroce de Piso s'adressa, même de manière indirecte, à la prédilection du jeune prince pour Antoine. Les Athéniens avaient été ennemis de Rome dans la guerre contre Mithridate (Sylla le leur avait bien fait payer) et avaient été partisans d'Antoine à la veille de la bataille d'Actium¹⁹. Le discours de Piso à Athènes revêt une importance encore plus significative dans la mesure où, dans l'ordre chronologique des événements, il suivit la visite de Germanicus à Ilion, lieu de la guerre de Troie, mais aussi berceau légendaire des Iulii et du peuple romain, ce qui constitue une belle occasion pour rappeler la version officielle de l'idéologie impériale relative aux origines troyennes de Rome et de la *domus Augusta*²⁰.

Le rétablissement de la mémoire d'Antoine dans le récit taciteen et, par conséquent, dans la conscience de Germanicus arriva enfin à son apogée avec le fameux séjour du prince en Egypte sans demander la permission préalable de Tibère²¹. Comme depuis sa conquête par Octavien en 30 av. J.-C., la province était « mise à part », devenue pratiquement une propriété de l'empereur en raison de sa richesse et de son importance stratégique pour l'approvisionnement en blé de Rome, cet acte est généralement interprété depuis l'Antiquité soit comme une preuve des relations tendues de Germanicus avec Tibère, soit comme un signe précurseur de ses ambitions à l'Empire²². Toutefois, sous l'angle de notre problématique, le grand intérêt est de voir que l'attention manifestée par Germanicus pour la découverte des monuments de l'ancien pays ptolémaïque, gouverné jadis par Cléopâtre VII, qui avait fasciné Antoine à tel point qu'il se disposait à changer le destin de Rome, dépasse les limites d'une simple curiosité « touristique ». La visite d'Egypte, à savoir une province liée au sort et à la mémoire d'Antoine, avait elle aussi une signification dynastique, mais d'un genre tout à fait particulier. Elle semble susciter en Germanicus une envie de

18. *PIR*² C 287; voir GALLOTTA 1987, 147–181; COGITORE 2002, 214.

19. BADIAN 1976; HABICHT 1976; HOFF 1997. SYME 1960, 259–275; CHAMOIX 1986, 270–330.

20. Tac. *ann.* 2.54.2; KOESTERMANN 1963, 354.

21. Tac. *ann.* 2.59–61; KOESTERMANN 1963, 364–371.

22. LEGRAS 2004, 27–33, avec la bibliographie précédente.

chercher et de comprendre le programme politique de son grand-père maternel et, sur son tombeau, où il lui rendit hommage, de se réconcilier avec le passé de sa famille et de clore ainsi en lui-même l'histoire des guerres civiles. C'est pour cette raison qu'à notre avis, la présence de Germanicus en Égypte relève d'un acte providentiel dans l'histoire du Principat, vu que, déjà depuis sa désignation à l'Empire, suite à la réorganisation dynastique d'Auguste, en 4 apr. J.-C., et son adoption par Tibère à la demande expresse d'Auguste, c'était lui le successeur principal (plus que son cousin Drusus Minor) qui garantissait, à travers sa descendance issue de son union avec Agrippine Maior, la continuité d'une lignée familiale attachée au fondateur du régime par les liens du sang. Il est fort possible que le déchirement qu'il ressentit alors et cette volonté de relever la mémoire d'Antoine vinrent renforcer l'hostilité grandissante de Tibère, annonçant ainsi sa mort peu après : Germanicus risquait de faire de l'ombre autant à l'empereur qu'au fils de celui-ci, Drusus Minor, destiné aussi au pouvoir de Rome²³.

La longue mission de Germanicus en Orient, une partie du monde empreinte des actes et de l'idéologie politique de deux grandes figures de la fin de la République – Pompée et Antoine –, vaincus tous deux dans des guerres civiles, devient, dans le récit de Tacite, un parcours historique à caractère « pédagogique », qui se prêtait à l'introspection dans les lieux de mémoire d'une famille, qui identifia son destin à celui du peuple romain dans un empire pluriethnique et multiculturel. Dans cette recherche du temps passé et de la réconciliation dynastique, Nicopolis, la cité de la victoire, où les bisaïeux du jeune prince avaient décidé, un demi-siècle plus tôt, le sort de tout un empire, symbolisait de nouveau la fin d'une période et préfigurait le changement d'attitude, qui trouva enfin son aboutissement en Égypte.

Les effets du voyage de Germanicus en Orient sur la mémoire de la famille impériale se confirment par certains actes de son fils Caligula qui, malgré son jeune âge à l'époque de la mission de 18/19 apr. J.-C., avait accompagné son père et partagé éventuellement les mêmes émotions et réflexions. Elevé à la cour de sa grand-mère paternelle Antonia Minor, après la mort de Livie en 29 apr. J.-C., le jeune Caius ne renia rien de sa double ascendance à la fois augustéenne par sa mère Agrippine Maior, et antonienne par son père Germanicus²⁴. C'est peut-être dans ce contexte que nous devons interpréter en la nuançant l'exagération d'un passage de Dion Cassius, selon lequel le prince se présentait davantage comme un descendant d'Antoine, dont il voulut rétablir la place dans la

23. Voir BAAR 1990, 116–124.

24. Suet. *Cal.* 10.1. Voir SYME 1958, II, 508.

mémoire collective des Romains, que comme un descendant du fondateur de l'Empire²⁵. Or, Antonia Minor, la dernière proche parente à la fois d'Auguste et d'Antoine encore en vie reçut tous les honneurs, y compris le titre d'*Augusta* – elle fut la première à le recevoir après Livie – à la cour impériale et fut enterrée dignement en mai 37 apr. J.-C., six semaines après l'avènement de son petit-fils²⁶. Quant à la place idéologique de la victoire d'Actium dans la politique dynastique de Caligula, elle s'inscrit également dans la continuité de celle de son père. Ainsi, d'une part, il sacrifia en 38 apr. J.-C., le 1^{er} août, au temple d'Auguste pour la célébration de la défaite de l'Égypte en 30 av. J.-C., d'autre part, selon Suétone, le prince regrettait la victoire d'Actium et souhaitait abolir les fêtes de l'anniversaire de la bataille d'Actium le 2 septembre (Suet. *Cal.* 23,2) :

Ac non contentus hac Augusti insectatione Actiacas Siculasque uictorias, ut funestas P.R. et calamitasas, uetuit sollemnibus feriis celebrari.

« Non content de salir ainsi la mémoire d'Auguste, sous prétexte que les victoires d'Actium et de Sicile avaient été désastreuses et funestes au peuple romain il défendit de les célébrer par les fêtes traditionnelles. » (Trad. H. AILLOUD)

Il n'est pas facile de comprendre les motifs les plus profonds de cette volonté : est-ce qu'il agissait par désaveu de cette victoire sur l'Orient, s'agissait-il d'un rejet des conséquences religieuses incluses dans l'événement, ou plutôt, comme nous tendons à le penser, de la réhabilitation de la mémoire de son bisaïeul Antoine, sans pour autant oser ou souhaiter diffamer celle d'Auguste ?²⁷

II. UNE POLITIQUE ALTERNATIVE : L'ENJEU DU SYMBOLISME DE NICOPOLIS POUR LE « PHILHELLÉNISME » DE NÉRON ET D'HADRIEN

Néron est reçu en véritable triomphateur lors de son séjour en Grèce en 66/67 apr. J.-C. On sait qu'il a préparé de longue haleine ce voyage auquel il tenait particulièrement. Son parcours est bien connu²⁸. Il prit part aux concours en particulier

25. D. C. 59.20.1–3.

26. Suet. *Cal.* 15.2 (cf. 23.2) ; D. C. 59.3.3–4 et 3.6. TRILLMICH 1978 ; KOKKINOS 1992 ; CORBIER 1994b, 68.

27. Voir HURLEY 1993 et HURLET 1997, 92 *sq.* ; pour l'attachement de Caligula aux divinités égyptiennes dérivant de sa descendance de Marc Antoine, voir KÖBERLEIN 1962, en particulier 14–17.

28. Recomposer le parcours effectué par Néron n'est pas trop difficile, en revanche la date de la libération de la Grèce divise les chercheurs, voir HALFMANN 1986, 33 *sq.* et 173–177.

à différentes épreuves des *Aktia*. Jérôme affirme qu'il participa effectivement aux concours de tragédie, de cithare et comme héraut²⁹. En réalité, ce qui est particulièrement intéressant est que Néron apparaît sur le monnayage de la cité de Nicopolis comme un nouveau fondateur : *ktistès/conditor*. On en conclut que la cité devient alors celle de Néron sous le nom de « Néronikopolis » et les monnaies portent la mention « à Néron Apollon Fondateur »³⁰. On sait que cette pratique, éphémère dans ce cas, est attestée pour plusieurs empereurs suite à des actes évergétiques de grande ampleur. Ainsi, la ville de Corinthe devint colonie de Vespasien en remerciement de sa participation financière dans la reconstruction de la ville détruite après le terrible tremblement de terre de 77 apr. J.-C.³¹. Dans le cas de Nicopolis, ville de Néron, on sait très bien qu'il y a plusieurs raisons expliquant ce nouveau nom. D'une part, Néron a réorganisé la période pour pouvoir en un an participer aux concours qui se déroulent habituellement sur quatre ans. De ce fait, le calendrier étant bouleversé et réorganisé sous sa tutelle, Néron est bien un fondateur : il innove. Si les sources littéraires ne nous informent pas de la raison précise de ce changement de nom et sur ce qui l'a motivé, on peut envisager l'existence de largesses impériales. A-t-il octroyé des privilèges fiscaux supplémentaires à la cité de la victoire comme le pense Anne-Valérie Pont ?³² En tout cas, en rendant à la Grèce sa liberté, par un discours à l'isthme de Corinthe en novembre 66 ou en 67 apr. J.-C. selon le crédit que l'on accorde au témoignage de Dion Cassius, il agit en qualité d'évergète³³. Néron était allé plus loin qu'Auguste, donnant à toutes les cités de la Grèce le statut libre que le premier empereur n'avait accordé qu'à Nicopolis et aux cités jugées

29. Hier. *chron.* a. 2084. Voir KENNEL 1988, 240.

30. *RPC* I 1371, 1373 et 1376.

31. Les empereurs intervenaient aussi fréquemment à l'occasion de tremblements de terre, nombreux dans cette zone méditerranéenne connue pour ces événements liés à l'affrontement des plaques tectoniques. Ainsi, quand, en 77 apr. J.-C., Corinthe et la région avoisinante subirent un séisme assez violent qui détruisit une grande partie de la ville, Vespasien prit alors en charge une grande partie des dépenses de reconstruction : Suet. *Vesp.* 17. Voir ENGELS 1990, 20 *sq.* ; ARAFAT 1996, 130 *sq.* et 156 ; ROMANO 2000.

32. PONT 2007, 538 *sq.*

33. Pour une date tardive de la libération de la Grèce à Corinthe (le 28.II.67), voir GALLIVAN 1973 ; BRADLEY 1978a, 144–148 et 1978b (suivant le texte de Suétone *Nero* 22–24) ; pour une date plus haute et plus conforme, selon nous, entre autres à la mentalité de Néron, planifiant son voyage en Grèce (28.II.66), voir HALFMANN 1986, 173–177 ; AMANDRY 1988, 14–22 ; KENNEL 1988 ; LÉVY 1991 ; ANDRÉ 1995, qui accordent plus de crédit à Dion Cassius (63.II.1) – qui affirme que l'annonce avait été faite au début du voyage – et aux avantages que Néron comptait tirer de sa popularité en Grèce.

dignes de le conserver. Il méritait pleinement d'être « philhellène », titre que le peuple d'Acraephaie en Béotie lui attribua dans le décret honorifique que le grand-prêtre Epaminondas fit voter³⁴. Il devient aussi en même temps patron de l'Hellade comme l'indiquent les légendes monétaires de Nicopolis³⁵.

Ce prince reçut un accueil véritablement enthousiaste en Grèce tout au long de son séjour : nouveau fondateur à Nicopolis, le Parthénon lui était dédié en lettres de bronze dorées, son *aduentus* fut célébrée dans de nombreuses cités et Néron participa effectivement à tous les concours de la période y compris aux *Aktia*. Les monnaies de Nicopolis présentent au droit un buste de Tychè-Nikè, ailée et tourelée, et célèbrent sur le revers la venue du prince sur place c'est-à-dire « l'épiphanie de l'empereur Néron Auguste » comme sur les monnaies d'*aduentus* de Patras et de Corinthe³⁶. Dans tous les concours, on le laissa participer et gagner³⁷. Nigel M. Kennell et Jean-Marie André ont bien montré les buts poursuivis par l'empereur dans sa *peregrinatio Achaïca*³⁸. La victoire de Néron devait-elle effacer celle d'Actium ? sans doute pas. Néron étant par bien des côtés dans la droite ligne de la politique augustéenne, on connaît bien l'attrait commun de ces deux princes pour Apollon, en particulier l'Apollon citharède³⁹, mais Néron proposait une image alternative : une victoire des temps de paix, une victoire aux concours⁴⁰ et non sur le champ de bataille comme son retour triomphal à Rome l'atteste : tel un héros ou un champion il fit percer symboliquement la muraille de la Ville pour entrer en triomphateur nouveau⁴¹. Il modifiait la perspective

34. *IG VII* 2713, l. 41 (*ILS* 8794; *Syll*³ 814). Sur la définition du titre de philhellène, titre officiellement attribué à Néron et à Hadrien, et sur le philhellénisme des Romains, nous renvoyons à FERRARY 1996; voir également pour Néron GRIFFIN 2002, 251–266.

35. Ces émissions ont été d'abord attribuées à Apollonia, mais doivent se rattacher à Nicopolis : *BMC Apollonia*, 84; *RPC I* 1371, pl. 70; *BMC Apollonia*, 85, pl. XIII. 4; *RPC I* 1376, pl. 70; et probablement *RPC I* 1372, pl. 70. Voir AMANDRY 1988, 21 sq.; KANTIRÉA 2007a, 81–84.

36. *RPC I* 1368–1369; KARAMESINI-OIKONOMIDOU 1975, 77, n^{os} 1–5 et pl. 1–2. VOIR RICHARD 1992, 311.

37. Ainsi l'épisode d'Olympie est-il célèbre : les participants à la course de chars déclarent tous forfait face au prince, mais celui-ci doit faire le tour sur son char, il le fait, glisse, on l'aide à se relever et il est déclaré vainqueur. Si cette anecdote a sa part de burlesque et de ridicule, elle n'en dénote pas moins la profonde gratitude ressentie par les Grecs pour le geste évergétique sans précédent mais dans la droite ligne du philhellénisme des Romains, accompli par l'empereur.

38. KENNEL 1988; ANDRÉ 1995.

39. GAGÉ 1955, 499–522 (Auguste) et 650–664 (Néron); GAGÉ 1981; BENOIST 2003.

40. Il rapporte à Rome, nous dit Dion Cassius, 1808 couronnes obtenues par lui lors de ses victoires.

41. Suet. *Nero* 25 et D. C. 63.20. Sur l'entrée particulière de Néron par la muraille de Rome, voir DE SOUZA 2007; SAURON 2009.

à son profit, devenant un modèle, surpassant ses prédécesseurs. Le pari était audacieux, il fut bien perçu en Grèce, mais pas à Rome.

Les Romains n'étaient pas prêts : Actium restait le symbole de la victoire romaine, malgré le fait que la cité en tant que lieu exceptionnel de la mémoire collective romaine était absente de l'idéologie des Flaviens. Or, bien que Vespasien ait lui aussi, comme Auguste, accédé au pouvoir impérial suite à des guerres civiles, il ne semble pas avoir eu besoin de recourir à la victoire d'Actium ou au symbolisme de Nicopolis pour (re)justifier la nécessité historique du Principat et légitimer ainsi son ascension⁴².

En conséquence, Vespasien peu de temps après son avènement retira à la Grèce la liberté accordée par Néron, ce qui n'entrava pas l'épanouissement de Nicopolis. En effet, après 89 apr. J.-C., un nouvel arrivant donna même plus de prestige à la ville de Nicopolis : il s'agit d'Epictète de Hiérapolis, celui auquel Marc Aurèle se référera ensuite pour guider son propre comportement politique et philosophique. En effet, ce philosophe stoïcien fuyait alors la vague de répression que Domitien menait à Rome contre une partie des philosophes, un peu trop critiques à son goût⁴³. Epictète fonda une école, accrut la renommée de la ville et accueillit en personne l'empereur Hadrien et son épouse quand ils se rendirent à Nicopolis⁴⁴. L'un de ses élèves, sous Trajan, n'est autre qu'Arrien, dont les écrits ont permis de conserver une partie du contenu de sa pensée⁴⁵.

Tout en préservant soigneusement son symbolisme romain, la cité mettait en valeur, sous les Antonins et les Sévères, son image grecque. En effet, il est à rappeler que sur les monnaies, le thème du navire de guerre reste très présent tout au long du Haut-Empire, qu'il serve directement au souvenir d'Actium ou qu'il marque l'arrivée de visiteurs prestigieux comme l'*adventus* de Néron depuis la mer⁴⁶ ; de même, les rostres et par conséquent le monument lui-même sont également représentés sur les monnaies. Les autres thèmes monétaires reflètent une image très grecque : dieux et divinités sont caractéristiques du panthéon grec traditionnel⁴⁷.

La conception idéologique de la fondation du Panhellénion par Hadrien lui servit davantage⁴⁸. L'empereur philhellène et l'impératrice Sabine acceptèrent tous les honneurs relevant de ce cadre institutionnel visant à recréer, même de

42. Sur Vespasien et les guerres civiles : COSME 2012.

43. GAGÉ 1959.

44. Hist. Aug. *Hadr.* 16.10. Voir CABANES 1987, 154.

45. Art. *Epict.*

46. RICHARD 1992.

47. KARAMESSINI-OIKONOMIDOU 1975, 77.

48. Sur le Panhellénion, voir SPAWFORTH/WALKER 1985 et 1986 ; JONES 1996 ; DOUKELLIS 2009.

manière quasi artificielle, un nouveau monde hellénique. Comme l'a montré Pierre Cabanes, une série d'autels élevés à l'occasion de leur visite attestent qu'Hadrien fut assimilé à Zeus *Dodonaios*, tandis que Sabine l'était à Artémis *Kelkaia*⁴⁹. L'empereur philhellène eut aussi l'occasion de faire construire un temple en l'honneur d'Antinoüs défunt et divinisé. Leur présence nous confirme le caractère tout à fait grec de la cité de la Victoire.

III. PÉRENNISATION DE LA VICTOIRE : LES ATTESTATIONS

Trois vecteurs directs de la mémoire se distinguent clairement dans la durée du souvenir de la victoire augustéenne : le lieu lui-même avec son monument-trophée et sa ville de la victoire, qui constituent une visibilité dans le paysage de la commémoration, mais également les concours qui sont l'animation et la mise en scène à portée culturelle renouvelant régulièrement le souvenir de la victoire, enfin une façon de dater les documents ou les événements avec l'adoption de l'ère d'Actium, l'ère du vainqueur.

III.1. L'épanouissement de Nicopolis en tant que lieu symbolique de la victoire

Comme Stéphane Benoist l'a montré pour Rome⁵⁰, l'empereur avait besoin de lieux de mémoire afin que le peuple romain s'adonne à « la célébration de la victoire perpétuelle du prince ». Ce lieu et cette célébration ont-ils eu à Nicopolis un caractère durable ?

La fondation de la ville de la victoire d'Actium au golfe de l'Ambracie représentait le lieu de mémoire par excellence, décrit par Pierre Nora, dans le sens géographique du terme. La volonté d'Auguste de rendre cette fondation durable dans le temps se concrétisa dans tous les moyens nécessaires qu'il donna à sa réussite ou plus précisément à son épanouissement tant économique et social que politique et culturel. Dans cette perpétuation du souvenir, les concours ne pouvaient que jouer un rôle pivot. Même le nom choisi, celui de Nicopolis – ville de la Victoire⁵¹ –, est aussi une preuve qu'Auguste n'a pas seulement

49. CABANES 1987.

50. BENOIST 2005, 241–272.

51. Dans le cas d'une création de cité, elle aurait pu s'appeler *Caesarea* ou *Augusta* après 27 av. J.-C., mais il choisit « Nicopolis » en référence sans aucun doute à Alexandre le Grand qui avait

voulu imprimer sa marque personnelle – sinon il aurait choisi son nom –, mais montre qu'il tenait à perpétuer son succès à travers les âges. Le devoir de mémoire dû au fondateur (*conditor/ktistès*) se concrétise sur le monnayage grec de Nicopolis où le moment de fondation d'Auguste (*ktisma Sebastou*) est mis en exergue et se fonde dans cette image de la victoire: la ville tout entière est un trophée. Les sources font bien état de ce rôle mémoriel: Suétone sous Auguste (18), Philippe de Thessalonique sous Caligula (*AP* 6.236). La position dominante et visible du monument avec ses rostres, marque le paysage et les esprits de ce souvenir d'Actium.

La vision « impérialiste » de la création brutale de Nicopolis telle que nous l'avait proposée Susan Alcock doit être fortement nuancée⁵². Le syncrétisme des villes épirotes et acarnaniennes environnantes aboutit à la fondation d'une cité assez rapidement prospère et juridiquement avantagée. Strabon (7.7.6) est le premier à reconnaître l'opulence de la ville, dont il souligne la raison principale: l'intérêt que représentent les dépouilles exposées et ses deux temples. La consécration du concours à Apollon Actien lui attribua, dès le début, une composante grecque évidente: la mémoire d'une victoire romaine était confiée à une cité grecque, sur un mode grec, avec un monnayage autonome ou pseudoautonome grec. La subtilité de l'intervention d'Octave/Auguste est tout à fait admirable et sa volonté de faire cohabiter la mémoire romaine et la tradition grecque est très significative de son désir de *concordia*.

L'étape suivante se situe sous Néron, lorsque l'unité de l'Empire n'était plus menacée. Ce prince est bien connu pour s'être placé dans la continuité augustéenne, mais pour se la réapproprier: il lui donna une dimension supplémentaire par la libération de la Grèce. Cet acte le fit d'ailleurs véritablement qualifier de « philhellène », comme on l'a dit, par une inscription d'Acraephiae, en Béotie. Le changement de nom, Néronikopolis – ville de la Victoire de Néron –, attesté par le monnayage, peut alors être interprété comme le symbole de l'aboutissement de l'évolution de la *sungeneia*. On perçoit à la fois le tournant politique de ce prince soucieux de proposer une image de l'*imperator*, le général victorieux, comme un vainqueur agonistique, un champion des temps de *pax romana* et en même temps, on saisit l'évolution par rapport à l'époque

créé une première Nicopolis en nord de la Syrie, près de la frontière de la Cilicie pour commémorer sa victoire d'Issos. Il eut ensuite de nombreux imitateurs parmi les rois hellénistiques, mais également parmi les Romains, à commencer par Pompée le Grand, voir HÖPFNER 1987; JONES 1987.

52. ALCOCK 1993. Voir ROUSSET 2004 et la version complétée de 2008.

augustéenne, où la victoire compte et apporte un support de légitimité au prince quelle que soit la nature de la victoire.

III.2. *La pérennité des concours de la victoire*

Comme l'a souligné Eric Guerber, ces concours ont été créés dans un esprit de commémoration de la victoire mais aussi dans celui d'une continuité grecque. Par l'organisation pentétérique des concours, Auguste se place dans une position décisionnelle forte en ce domaine, que ses successeurs assumeront également pour de nombreux arbitrages sur la tenue et l'organisation de concours grecs⁵³. Si le contenu des concours est loin d'être complètement connu, il s'avère que ce sont bien des concours grecs⁵⁴. Mais il nous semble important de souligner un point pour compléter le tableau mis en place par Auguste. Car on connaît l'organisation des concours, et en particulier l'agonothésie, par un extrait de Strabon (7.7.6) qui complète le passage de Suétone dans la *Vie d'Auguste* 18, et par la documentation épigraphique. Le géographe, sous Auguste, évoque ainsi ces concours :

Le concours des Aktia, consacré à Apollon Actien, a été accepté comme concours olympique et son organisation a été confiée aux Lacédémoniens. [...] Il existait déjà des Aktia, célébrées en l'honneur du dieu par les populations des alentours ; c'était déjà un concours dont le prix était une couronne, mais César l'a rendu plus honorifique. (Trad. R. BALADIÉ)

Il est peu probable que cette agonothésie ait pu être endossée par des habitants de la nouvelle cité, du moins dans un premier temps, dans la mesure où l'élite locale ne pouvait être déjà suffisamment éminente et riche⁵⁵. En outre, le choix de laisser cet honneur aux Spartiates est loin d'être anodin. On sait fort bien que l'Orient avait massivement pris le parti d'Antoine, tandis que les citoyens de Sparte ou plus précisément un Spartiate, Euryclès, avait mis ses forces navales au service d'Octavien⁵⁶. L'origine de son engagement aux côtés d'Octavien contre

53. D. C. 55.10.9. Voir l'analyse d'ERIC GUERBER dans ce volume et STRASSER 2010.

54. Voir PAVLOGIANNIS/ALBANIDIS/DIMITRIOU 2009.

55. D. C. 54.6.5, Paus. 4.3.1.

56. Plutarque nous présente d'ailleurs Euryclès poursuivant les navires d'Antoine et de façon un peu ironique puisqu'il rapporte la scène en présentant Euryclès comme un rapace féroce, plus intéressé par le butin que par la vengeance. Plut. *Ant.* 67.2-4 : « On vit alors paraître les liburnes que César avait envoyées à sa poursuite. Antoine fit tourner contre elles la proue du vaisseau et les repoussa toutes sauf celle d'Euryclès de Laconie, qui s'obstinait avec acharnement, brandissant un javelot du haut du pont pour le lancer sur lui. 3. Debout à la proue, Antoine demanda : "Qui

Antoine tire ses racines de l'époque césarienne et du début de la guerre civile car Antoine avait fait exécuter Lacharès, son père⁵⁷. Dès lors, son fils Euryclès n'eut de cesse de venger son père et profita de l'engagement de la bataille navale d'Actium pour aligner les bateaux dont il disposait aux côtés de ceux d'Octavien, contribuant à la victoire de celui-ci. Or Octavien/Auguste voulut associer étroitement ses alliés de la bataille d'Actium à la célébration de la victoire : cela faisait partie des récompenses qu'il consentait aux Spartiates. Euryclès fut récompensé à titre personnel en particulier par l'octroi de la citoyenneté romaine⁵⁸ et les Spartiates, considérés comme les seuls alliés d'Octave avec les Mantinéens, reçurent donc l'honneur de superviser l'organisation des concours et contribuèrent activement à la naissance du culte impérial en Grèce. Leur loyauté leur assura une prééminence certaine, mais contribua aussi fortement à la construction du principat. En effet, cet honneur que le prince leur accordait était d'autant plus important que dans l'esprit de concorde qu'il déployait, il s'agissait de Grecs, présidant des concours grecs pour une victoire romaine. Le symbolisme était donc particulièrement fort : ce n'était pas une victoire sur les Grecs, mais une victoire permettant la paix et l'unité retrouvée de l'Empire.

Il existe une inscription de Ioannina, qui atteste l'existence lors des 68^e Aktia, soit en 241/242 apr. J.-C., de l'agonothète P. Memmius Leontas, appartenant probablement à la grande famille des Memmii de Sparte⁵⁹. Cela marque l'incroyable continuité sur place du souvenir de cette bataille et de son chef

es-tu, toi qui poursuis Antoine ?” – “Je suis Euryclès, fils de Lacharès, répondit l'autre ; la Fortune de César me permet de venger la mort de mon père.” Lacharès avait été accusé de piraterie et décapité sur ordre d'Antoine. 4. Toutefois, Euryclès ne put atteindre le navire d'Antoine ; frappant de son éperon de bronze l'autre navire amiral (il y en avait deux), il le fit tourner, le jeta sur le flanc et le captura, ainsi qu'un autre navire qui contenait de la vaisselle précieuse. » (Trad. A.-M. OZANAM). Cette dernière remarque de Plutarque semble insinuer que la rapacité d'Euryclès l'avait détourné de partir à la poursuite d'Antoine.

57. Cette famille spartiate avait très certainement pris le parti de César, car Lacharès, le père, était déjà bien connu en Grèce et avait reçu une statue à Athènes : *SIG* 786 ; voir BALADIÉ 1980, 291 ; CARTLEDGE/SPAWFORTH 1989, 97. Lacharès avait ensuite épousé la cause d'Octavien contre celle d'Antoine. Probablement depuis l'île de Cythère, ces Spartiates menaient une sorte de guérilla contre la flotte d'Antoine venant d'Égypte pour ravitailler ses troupes le long des côtes du Péloponnèse, et causaient de nombreux dégâts. Cela explique sans doute que Lacharès fut livré à Antoine qui le fit aussitôt exécuter pour crime de piraterie : voir BOWERSOCK 1965, 59 sq. ; BALADIÉ 1980, 291 sq. ; CARTLEDGE/SPAWFORTH 1989, 97 sq.

58. Il reçut également l'île de Cythère à titre privé, et également des villes prises sur la Messénie, Thuria et Cardamyle : D. C. 54.7.2 (Cythère) ; Paus. 4.3.1 (Thuria), 3.26.7 (Cardamyle).

59. Inscription vue intacte et copiée par Cyriaque d'Ancône au cours de l'hiver 1434–1435, retrouvée en 1877 : cf. *BCH* 84, 1960, 744–745. Sur les Memmii de Sparte, voir SPAWFORTH 1985, 191–214.

victorieux, mais également le maintien de l'influence spartiate sur l'organisation des concours tout au long du Haut-Empire. Cela ne signifie pas toutefois que seuls les Spartiates eurent la main mise sur les concours, mais ils continuèrent d'envoyer officiellement des représentants⁶⁰.

Le succès des *Aktia* se confirme rapidement car un extrait de Strabon (7.7.6) indique qu'au début du Principat, la cité déjà prospère possédait deux sanctuaires, un gymnase et un stade⁶¹. La création des concours actiens engendra assez vite un enrichissement de la nouvelle cité. Auguste avait donné aux concours une véritable dimension en les rendant pentétériques/quinquennaux et comme l'a bien montré Nigel M. Kennell en s'appuyant sur les sources littéraires et épigraphiques, ils furent inclus dans la période, sans doute avec les *Capitolia* et les *Sebasta* de Naples⁶². De ce fait, de quatre à l'époque classique, les concours passèrent au moins à six pour la période romaine.

La tenue des concours est attestée par différentes occurrences, en particulier épigraphiques et ce jusqu'en 275 apr. J.-C. par la mention de victoires d'athlètes aux *Aktia* de Nicopolis sur un papyrus⁶³. Les monnaies contribuent aussi à confirmer la tenue et le succès des concours. Certes, le temple d'Athéna *Symmachia* de Mantinée, marquant l'alliance d'Auguste avec les Mantinéens, n'était plus que ruines quand Pausanias y passa⁶⁴, mais Nicopolis était devenue une ville prospère et ses concours continuaient de commémorer un souvenir qui n'était plus chargé de la rancœur de la fin de la période républicaine ni de la nostalgie d'une famille impériale tirillée par ses démons, mais continuait de propager l'idée de la victoire romaine essentiellement à travers la construction

60. On connaît ainsi pour le II^e s. apr. J.-C. deux *sunthutai* spartiates, deux délégués chargés de s'associer aux sacrifices lors des *Aktia* de Nicopolis (et du concours de Naples), et ils continuèrent aussi d'exercer une influence déterminante à Nicopolis, comme l'existence de cet agonothète le confirme. Le système mis en place par Auguste deux siècles et demi auparavant était encore en fonction et se révélait encore utile et efficace. Voir LAFOND 2006, 120.

61. Pour le développement urbanistique de Nicopolis pendant le I^{er} s. apr. J.-C., voir récemment BOWDEN 2011.

62. KENNEL 1988; aussi SPAWFORTH 1989; PAVLOGIANNIS/ALBANIDIS/DIMITRIOU 2009, 92–100.

63. *BGU* 4, 1895, 1074. Voir PAVLOGIANNIS/ALBANIDIS/DIMITRIOU 2009, 89. La liste des vainqueurs est donnée par SARIKAKIS 1965, 157–162 et LÄMMER 1986.

64. Paus. 8.9.1. Voir JOST 1985, 509 *sq.*; PRETZLER 2007, 29; JOST/HOËT VAN CAUWENBERGHE 2010. Ce culte n'eut sans doute qu'un succès éphémère, trop circonstancié pour que l'empereur Hadrien soit intervenu pour le relever quand il voyagea en Grèce. D'ailleurs, il préférerait soit restaurer des antiquités grecques, soit innover à son profit, plus ou moins directement, comme avec le culte d'Antinoüs.

politique du Principat et la prééminence de son *princeps*. Si par la suite, la ville de Nicopolis connaît un destin moins favorable car elle est décrite au iv^e s. apr. J.-C. comme étant en ruines, les concours se poursuivaient encore, semble-t-il, sous l'empereur Julien⁶⁵.

III.3. *L'usage de l'ère d'Actium :*

un autre moyen de perpétuer la mémoire de cette victoire

Le système de datation adopté par la cité peut révéler soit un acte volontaire d'adhésion, soit une sujétion envers le vainqueur. Ainsi, les cités pérégrines⁶⁶ qui utilisaient l'ère d'Actium, l'ère du vainqueur, pour dater leurs documents officiels, y étaient bien souvent contraintes⁶⁷. Or, si l'utilisation de l'ère d'Actium par les cités de Cardamyle, Thuria et Coronè⁶⁸ – et dans cette dernière cet usage est attesté jusqu'au milieu du iii^e s. apr. J.-C. – pouvait apparaître comme une pratique normale, étant donné que les trois villes passèrent sous le contrôle spartiate, le cas de nombreuses cités de Messénie⁶⁹, dont Messène, qui avaient clairement pris le parti d'Antoine, ainsi que le cas de Tégée, en Arcadie, à qui Auguste fit enlever la statue d'Athéna *Alea*⁷⁰, méritent une considération accrue. En effet, la nouvelle ère était non seulement un autre moyen de perpétuer le souvenir d'Actium, mais elle marquait le commencement d'une nouvelle époque pendant laquelle les aspirations des cités grecques devaient s'identifier à la victoire de l'Empire.

65. Claudius Mamertinus *Panég.* 3.9.2–3. Claudius Mamertinus décrit la cité de Nicopolis en 362, dans l'éloge qu'il brosse de l'empereur Julien.

66. Les cités ayant participé à la guerre d'Achaïe contre Rome furent rangées parmi les cités pérégrines stipendiaires. Des traces de paiement du tribut sont effectivement attestées pour les cités de Messène et de Tégée, où l'on évoque les concitoyens chargés de lever cet impôt aux ii^e et iii^e s. apr. J.-C. : *IG V* 2 132; 152 (Tégée); *SEG* 31 372 (Messène).

67. Voir la mise au point faite par GOSSAGE 1954, 52.

68. *IG V* 1 1398.

69. *IG V* 2 49, 84; *SEG* 43 145 etc.

70. Paus. 8.45; *IG V* 2 50. Voir SHERK 1990, 265; ARAFAT 1996, 76–78 et 128.

CONCLUSION

Nicopolis joua bien le rôle qu'Octave/Auguste lui avait confié : être une cité de la victoire d'Actium, une cité sans doute grecque, mais dépositaire d'une mémoire purement romaine. En même temps, c'est l'occasion de rappeler la *syngénéia* entre Rome et la Grèce, en ce lieu où Enée aurait fait escale, à la croisée des mondes grec et romain. Les concours grecs célébrés jusqu'au milieu du III^e s. apr. J.-C. attestent cette remarquable continuité, laquelle correspond aussi à l'idéologie impériale de la Victoire perpétuelle du prince. Même si cette mémoire exaltée d'une part, condamnée d'autre part, a pu apparaître à Germanicus et à Caligula comme une mémoire déchirée, ou une mémoire à se réapproprier comme dans le cas de Néron, il n'en reste pas moins que les vertus du prince et la glorification de la victoire restent au centre du discours impérial et sont valables tout au long du Haut-Empire. De ce fait, la Victoire qui y est célébrée est celle de Rome et du nouveau type de gouvernement qui en a découlé, et surtout elle est l'exaltation du caractère sacré du prince et du régime ainsi établi.

Les concours, les *Aktia*, jouent un rôle important : sur place, à Rome et dans tout l'Empire. Le fait qu'ils faisaient partie intégrante de la « nouvelle *periodos* » (si l'on adopte ce terme) avec les *Capitolia* de Rome, les *Sebasta* de Naples et, plus tard (à partir de 138 apr. J.-C.) les *Eusebeia* de Pouzzoles, indique une volonté de la part des Romains d'insérer ces concours dans leur propre monde politique et idéologique.

On constate aussi la fondation et la grande diffusion des *Aktia* dans plusieurs cités de l'Orient à partir des Sévères⁷¹. Dans la plupart des cas, l'accord impérial a été donné en récompense du « bon choix » que les cités avaient fait pendant les guerres civiles de la période. A notre avis, cette sorte de « renaissance », de « réactivation » des *Aktia* découle de la mémoire collective romaine, dans la mesure où les concours ont été utilisés de nouveau pour servir à la commémoration d'une autre victoire romaine dans une guerre civile, peut-être aussi décisive, dans l'idéologie de la nouvelle dynastie, que celle de Nicopolis.

OUVRAGES CITÉS

- ALCOCK, S. E. (1993) — *Graecia capta: the landscape of Roman Greece*, Cambridge/New York.
 AMANDRY, M. (1988) — *Le monnayage des duovirs corinthiens*, BCH suppl. 15, Athènes.

71. GUERBER 2009, 246–249 etc.

- ANDRÉ, J.-M. (1995) — « La *peregrinatio Achaica* et le philhellénisme de Néron », *REL* 73, 168–182.
- ARAFAT, K. W. (1996) — *Pausanias' Greece: ancient artists and Roman rulers*, Cambridge.
- BAAR, M. (1990) — *Das Bild des Kaisers Tiberius bei Tacitus, Sueton und Cassius Dio*, Stuttgart.
- BADIAN, E. (1976) — « Rome, Athens and Mithridates », *AJAH* 1, 105–128.
- BALADIÉ, R. (1980) — *Le Péloponnèse de Strabon : étude de géographie historique*, Paris.
- BENOIST, S. (2003) — « *Imperator scaenicus, citharoedus princeps*. Théâtre et politique à Rome ou le « métier » d'empereur selon Néron », dans DEFOSSE P. (éd.), *Hommages à Carl Deroux. III, Histoire et épigraphie, droit*, Bruxelles, 50–66.
- (2005) — *Rome, le prince et la cité : pouvoir impérial et cérémonies publiques (I^{er} siècle av. – début du IV^e siècle apr. J.-C.)*, Paris.
- BENOIST, S. et DAGUY-GAGEY, A. (éds) (2007) — *Mémoire et histoire. Les procédures de condamnation dans l'Antiquité romaine*, Metz.
- (éds) (2008) — *Un discours en images de la condamnation de mémoire*, Metz.
- BOWDEN, W. (2011) — « "Alien settlers consisting of Romans" : identity and built environment in the Julio-Claudian foundations of Epirus in the century after Actium », dans SWEETMAN R. J. (éd.), *Roman colonies in the first century of their foundation*, Oxford, 101–116.
- BOWERSOCK, G. W. (1965) — *Augustus and the Greek world*, Oxford.
- BRADLEY, K. R. (1978a) — *Suetonius' « Life of Nero » : an historical commentary*, Bruxelles.
- (1978b) — « The chronology of Nero's visit to Greece AD 66/67 », *Latomus* 37, 61–72.
- CABANES, P. (1987) — « L'empereur Hadrien à Nicopolis », dans CRYOSOS E. (éd.), *Νικόπολις Α' Πρακτικά τοῦ πρώτου Διεθνοῦς Συμποσίου γὰ τὴ Νικόπολη (23–29 Σεπτεμβρίου 1984)*, Prevezza, 153–167.
- CARTLEDGE, P. et SPAWFORTH, A. (1989) — *Hellenistic and Roman Sparta. A tale of two cities*, London/New York.
- CHAMOIX, F. (1986) — *Marc Antoine, dernier prince de l'Orient grec*, Paris.
- COGITORE, I. (2002) — *La légitimité dynastique d'Auguste à Néron à l'épreuve des conspirations*, Rome.
- CORBIER, M. (1994a) — « La maison des Césars », dans BONTE P. (éd.), *Epouser au plus proche. Inceste, prohibitions et stratégies matrimoniales autour de la Méditerranée*, Paris, 243–291.
- (1994b) — « A propos de la *Tabula Siarensis* : le Sénat, Germanicus et la *domus Augusta* », dans GONZÁLEZ FERNÁNDEZ J. (éd.), *Roma y las provincias. Realidad administrativa e ideología imperial*, Madrid, 39–85.
- (1995) — « Male power and legitimacy through women : the *domus Augusta* under the Julio-Claudians », dans HAWLEY R. et LEVICK B. M. (éds), *Women in Antiquity. New assessments*, London, 178–193.
- COSME, P. (2012) — *L'année des quatre empereurs*, Paris.

- DE SOUZA, M. (2007) — «Néron, une brèche dans la muraille de Rome», dans PERRIN Y. (éd.), *Neronia VII, Rome, l'Italie et la Grèce. Hellenisme et philhellénisme au premier siècle ap. J.-C. Actes du VII^e colloque international de la SIEN, Athènes, 21–23 octobre 2004*, Bruxelles, 74–81.
- DETTENHOFER, M. H. (2000) — *Herrschaft und Widerstand im augusteischen Principat. Die Konkurrenz zwischen res publica und domus augusta*, Stuttgart.
- DOUKELLIS, P. N. (2009) — «Hadrian's Panhellenion: a network of cities?», dans MALKIN I., CONSTANTAKOPOULOU Ch. et PANAGOPOULOU K. (éds), *Greek and Roman networks in the Mediterranean*, London/New York, 285–298.
- ENGELS, D. W. (1990) — *Roman Corinth, an alternative model for the classical city*, Chicago/London.
- FERRARY, J.-L. (1996) — «Rome, Athènes et le philhellénisme dans l'Empire romain, d'Auguste aux Antonins», dans *Filellenismo e tradizionalismo a Roma nei primi due secoli dell'impero*, Roma, 183–210.
- FERRIÈS, M.-C. (2007) — «Le sort des partisans d'Antoine: *damnatio memoriae* ou *clementia*?», dans BENOIST S. et DAGUET-GAGEY A. (éds), *Mémoire et histoire. Les procédures de condamnation dans l'Antiquité romaine*, Metz, 41–58.
- FLOWER, H. I. (2006) — *The art of forgetting. Disgrace and oblivion in Roman political culture*, Chapel Hill.
- FOLLET, S. (1976) — *Athènes au II^e et au III^e siècle. Etudes chronologiques et prosopographiques*, Paris.
- GAGÉ, J. (1955) — *Apollon romain. Essai sur le culte d'Apollon et le développement du « ritus Graecus » à Rome: des origines à Auguste*, Paris.
- (1959) — «La propagande sérapiste et la lutte des empereurs flaviens avec les philosophes (Stoïciens et Cyniques)», *RPhilos* 149, 73–100.
- (1981) — «Apollon impérial, garant des "Fata Romana"», *ANRW* II.17.2, 561–630.
- GALLOTTA, B. (1987) — *Germanico*, Roma.
- GALLIVAN, P. A. (1973) — «Nero's liberation of Greece», *Hermes* 101, 230–234.
- GOSSAGE, A. J. (1954) — «The date of *IG V² 516 (SIG³ 800)*», *ABSA* 49, 51–56.
- GRAINDOR, P. (1922) — «Etudes sur l'éphébie attique sous l'Empire», *MusB* 26, 165–228.
- GRIFFIN, M. T. (2002) — *Néron ou la fin d'une dynastie*, traduction de l'anglais par A. D'HAUTCOURT, Gollion (éd. originale: *Nero, the end of a dynasty*, London, 1984).
- GRIMAL, P. (1990) — *Tacite*, Paris.
- GUERBER, E. (2009) — *Les cités grecques dans l'Empire romain: les privilèges et les titres des cités de l'Orient hellénophone d'Octave Auguste à Dioclétien*, Rennes.
- HABICHT, Ch. (1976) — «Zur Geschichte Athens in der Zeit Mithridates' VI», *Chiron* 6, 127–142.
- HALBWACHS, M. (1950) — *La mémoire collective*, Paris.

- HALFMANN, H. (1986) — *Itinera principum. Geschichte und Typologie der Kaiserreisen im römischen Reich*, Stuttgart.
- HARTOG, F. (2007) — *Evidence de l'histoire: ce que voient les historiens*, Paris.
- HOËT-VAN CAUWENBERGHE, Ch. (2003) — «Mémoire abolie des femmes: l'exemple de l'Achaïe romaine au I^{er} siècle apr. J.-C.», *CCG* 14, 263–280.
- (2007) — «Condamnation de la mémoire de Néron en Grèce: réalité ou mythe?», dans PERRIN Y. (éd.), *Neronia VII, Rome, l'Italie et la Grèce. Hellénisme et philhellénisme au premier siècle ap. J.-C. Actes du VII^e colloque international de la SIEN, Athènes, 21–23 octobre 2004*, Bruxelles, 225–249.
- (2008) — «“Bons” et “mauvais” empereurs au I^{er} siècle en Achaïe», dans GRECO E. et RIZAKIS A. D. (éds), *Pathways to power. Civic elites in the eastern part of the Roman Empire. Proceedings to the Workshop, Athènes, déc. 2005*, Athens, 163–182.
- HOFF, M. C. (1997) — «Laceratae Athenae: Sulla's siege of Athens in 87/6 B.C. and its aftermath», dans HOFF M. C. et ROTROFF S. I. (éds), *The romanization of Athens. Proceedings of an international conference held at Lincoln, Nebraska, April 1996*, Oxford, 33–51.
- HÖPFNER, W. (1987) — «Nikopolis. Zur Stadtgründung des Augustus», dans CRYOSOS E. (éd.), *Νικόπολις Α'. Πρακτικά τοῦ πρώτου Διεθνοῦς Συμποσίου γιὰ τὴ Νικόπολη (23–29 Σεπτεμβρίου 1984)*, Prevezza, 129–133.
- HURLET, F. (1997) — *Les collègues du prince sous Auguste et Tibère: de la légalité républicaine à la légitimité dynastique*, Rome.
- HURLEY, D. W. (1993) — *An historical and historiographical commentary on Suetonius' Life of C. Caligula*, Atlanta.
- JACQUINOD, C. (1993) — «Germanicus, l'Orient et l'astrologie au service de sa Maison», dans *Marc Antoine, son idéologie et sa descendance. Actes du colloque de Lyon, 28 juin 1990*, Lyon, 79–84.
- JONES, Ch. P. (1996) — «The Panhellenion», *Chiron* 26, 29–56.
- JONES, J. E. (1987) — «Cities of Victory – Patterns and Parallels», dans CRYOSOS E. (éd.), *Νικόπολις Α'. Πρακτικά τοῦ πρώτου Διεθνοῦς Συμποσίου γιὰ τὴ Νικόπολη (23–29 Σεπτεμβρίου 1984)*, Prevezza, 99–108.
- JOST, M. (1985) — *Sanctuaires et cultes d'Arcadie*, Paris.
- JOST, M. et HOËT-VAN CAUWENBERGHE, Ch. (2010) — «La vie religieuse en Arcadie à l'époque du Haut-Empire», dans RIZAKIS A. et LEPENIOTI C. (éds), *Roman Peloponnese III: society, economy and culture under Roman Empire: continuity and innovation*, Athens, 291–308.
- KANTIRÉA, M. (2007a) — *Les dieux et les dieux augustes. Le culte impérial en Grèce sous les Julio-Claudiens et les Flaviens: études épigraphiques et archéologiques*, Athènes.

- (2007b) — « Statues de culte et *damnatio memoriae*: l'exemple du Métroon à Olympie », dans BENOIST S. et DAGUET-GAGEY A. (éds), *Mémoire et histoire. Les procédures de condamnation dans l'Antiquité romaine*, Metz, 181–194.
- KARAMESINI-OIKONOMIDOU, M. (1975) — *H Nomismatokopia tis Nikopoleôs*, Athinai.
- KENNEL, N. M. (1988) — « ΝΕΡΩΝ ΠΕΡΙΟΔΟΝΙΚΗΣ », *AJPh* 109, 239–251.
- KÖBERLEIN, E. (1962) — *Caligula und die ägyptischen Kulte*, Meisenheim am Glan.
- KOESTERMANN, E. (1958) — « Die Mission des Germanicus im Orient », *Historia* 7, 331–375.
(éd.) (1963) — Cornelius Tacitus, *Annalen, Band I, Buch 1–3*, erläutert und mit einer Einleitung versehen von E. KOESTERMANN, Heidelberg.
- KOKKINOS, N. (1992) — *Antonia Augusta. Portrait of a great Roman lady*, London/New York.
- LAFOND, Y. (2006) — *La mémoire des cités dans le Péloponnèse d'époque romaine (II^e siècle av. J.-C. - III^e siècle apr. J.-C.)*, Rennes.
- LÄMMER, M. (1986) — « Die Aktischen Spiele von Nikopolis », *Stadion* 12/13, 27–38.
- LEGRAS, B. (2004) — *L'Égypte grecque et romaine*, Paris.
- LEVICK, B. (1976) — *Tiberius the politician*, London.
- LÉVY, B. (1991) — « When did Nero liberate Achaëa and why? », dans RIZAKIS A. D. (dir.), *Achaia und Elis in der Antike. Akten des 1. internationalen Symposiums, Athen, 19.–21. Mai 1989*, Athen/Paris, 189–194.
- MARTIN, P. M. (1990) — *Antoine et Cléopâtre: la fin d'un rêve*, Paris.
(2000) — « Rome, cité grecque dressée contre les barbares, d'après les *excerpta* de Denys d'Halicarnasse », *Pallas* 53, 147–158.
- MURRAY, W. M. (1993) — « Le trophée naval de la victoire d'Actium », *Les Dossiers d'Archéologie* 183, 66–73.
(2002) — « Reconsidering the Battle of Actium – again », dans GORMAN V. et ROBINSON E. (éds), *Oikistes. Studies in constitutions, colonies, and military power in the ancient world, offered in honor of A. J. Graham*, Leiden, 339–360.
(2007) — « Recovering rams from the Battle of Actium », dans ZACHOS K. L. (éd.), *Νικόπολις Β', Πρακτικά τοῦ Δευτέρου Διεθνoῦς Συμποσίου γὰ τὴ Νικόπολη (11–15 Σεπτεμβρίου 2002)*, Πρέβεζα, 445–451.
- MURRAY, W. M. et PETSAS, P. M. (1989) — *Octavian's campsite memorial for the Actian war*, Transactions of the American Philosophical Society 79.4, Philadelphia.
- NORA, P. (éd.) (1984–1994) — *Les lieux de mémoire*, 3 vols, Paris.
- PAVLOGIANNIS, O., ALBANIDIS, E. et DIMITRIOU, M. (2009) — « The “Aktia” of Nikopolis: new approaches », *Nikephoros* 22, 79–102.
- PERRIN-SAMINADAYAR, E. (2007) — « Visites impériales et visites royales à Athènes au I^{er} siècle de notre ère: histoire et raisons d'un rendez-vous manqué », dans PERRIN Y. (éd.), *Neronia*

- VII, *Rome, l'Italie et la Grèce. Hellenisme et philhellénisme au premier siècle ap. J.-C. Actes du VII^e colloque international de la SIEN, Athènes, 21–23 octobre 2004*, Bruxelles, 126–144.
- PONT, A.-V. (2007) — «L'empereur “fondateur” : enquête sur les motifs de la reconnaissance civique», *REG* 120/2, 526–552.
- PRETZLER, M. (2007) — *Pausanias: travel writing in ancient Greece*, London.
- RICHARD, F. (1992) — «Un grand navire de guerre à épontilles apparentes sur une monnaie de Nicopolis (Epire) de l'époque de Néron», *BSFN* 47, 311–313.
- RICOEUR, P. (2000) — *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris.
- RODDAZ, J.-M. (1984) — *Marcus Agrippa*, Rome.
- ROMANO, D. G. (2000) — «A tale of two cities: Roman colonies at Corinth», dans FENTRESS E. (éd.), *Romanization and the City: creation, transformations, and failures*, JRA suppl. 38, Portsmouth, 83–104.
- ROUSSET, D. (2004) — «La cité et son territoire dans la province d'Achaïe et la notion de “Grèce romaine”», *Annales (HSS)* 59/2, 363–383.
- (2008) — «The city and its territory in the province of Achaëa and “Roman Greece”», *HSPh* 104, 303–337.
- SARIKAKIS, Th. Ch. (1965) — «Ἄκτια τὰ ἐν Νικοπόλει», *AE* 15, 145–162.
- SAURON, G. (2009) — «Néron, retour de Grèce», dans BÉRENGER A. et PERRIN-SAMINADAYAR E. (éds), *Les entrées royales et impériales. Histoire, représentation et diffusion d'une cérémonie publique, de l'Orient ancien à Byzance*, Paris, 245–254.
- SCHMALZ, G. C. R. (2009) — *Augustan and Julio-Claudian Athens. A new epigraphy and prosopography*, Leiden.
- SHERK, R. K. (1990) — «The eponymous officials of Greek cities I–II», *ZPE* 83, 249–288 et *ZPE* 84, 231–295.
- SPAWFORTH, A. (1985) — «Families at Roman Sparta and Epidaurus: some prosopographical notes», *ABSA* 80, 191–258.
- (1989) — «Agonistic festivals in Roman Greece», dans WALKER S. et CAMERON A. (éds), *The Greek Renaissance in the Roman Empire. Papers from the tenth British Museum classical colloquium*, London, 193–197.
- SPAWFORTH, A. et WALKER, S. (1985) — «The world of the Panhellenion, I. Athens and Eleusis», *JRS* 75, 78–104.
- (1986) — «The world of the Panhellenion, II. Three Dorian cities», *JRS* 76, 88–105.
- STRASSER J.-Y. (2010) — «“Qu'on fouette les concurrents...” A propos des lettres d'Hadrien retrouvées à Alexandrie de Troade», *REG* 123/2, 585–622.
- SYME, R. (1958) — *Tacitus*, 2 vols, Oxford.
- (1960) — *The Roman revolution*, Oxford.

- TRILLMICH, W. (1978) — *Familienpropaganda der Kaiser Caligula und Claudius. Agrippina Maior und Antonia Augusta auf Münzen*, Berlin.
- ZACHOS, K. L. (2001) — «Excavations at the Actian Tropaeum at Nikopolis. A preliminary report», dans ISAGER J. (éd.), *Foundation and destruction. Nikopolis and Northwestern Greece: the archaeological evidence for the city destructions, the foundation of Nikopolis and the synoecism*, Aarhus, 29–43.
- (2003) — «The “tropaeum” of the sea-battle of Actium at Nikopolis: interim report», *JRA* 16/1, 64–92.
- (2007) — «The sculptures of the altar on the monument of Octavian Augustus at Nikopolis: a first approach», dans ZACHOS K. L. (éd.), *Νικόπολις Β', Πρακτικά τοῦ Δευτέρου Διεθνoῦς Συμποσίου γιὰ τὴ Νικόπολη (11–15 Σεπτεμβρίου 2002)*, Πρέβεζα, 411–434.
- (2009) — «Le sculture dell'altare nel monumento di Octaviano Augusto a Nicopoli: un primo approccio», dans GRECO E. (éd.), *Patrasso colonia di Augusto e le trasformazioni culturali, politiche ed economiche della provincia di Acaia agli inizi dell'età imperiale romana. Atti del convegno internazionale, Patrasso 23–24 marzo 2006*, Atene, 269–306.
- ZANKER, P. (1990) — *The power of images in the age of Augustus*, translation by A. SHAPIRO, Ann Arbor.

LES PORTES DE CILICIE

STÉPHANE LEBRETON

Arras¹

Les Portes de Cilicie constituent le principal passage pour traverser le massif du Taurus dans sa partie anatolienne. Elles permettent d'établir la liaison entre le plateau anatolien au nord, la Cilicie et la Syrie au sud et à l'est. Bien évidemment, il existe d'autres possibilités pour franchir cette chaîne. Le Taurus peut être traversé à différents endroits entre la Pisidie et la Commagène. O. Casabonne, C. Mutaïan ou N. Thierry, pour ne citer que quelques auteurs qui se sont intéressés dernièrement à la question, énumèrent plusieurs possibilités de parcours entre Cilicie Plane, Cilicie Trachée et Cappadoce². Le choix entre ces différentes routes de traverse devait d'ailleurs dépendre de données très pragmatiques prenant en compte la saison, les conditions climatiques, la réputation et l'activité de peuples montagnards ou la taille du groupe de voyageurs³. Une armée ne se

1. stephane.lebreton@univ-artois.fr; galates@club-internet.fr. Je remercie Anca DAN et François KIRBIHLER pour leur relecture et leurs conseils avisés.

2. CASABONNE 2004, 44–47 et 2009, 206–208; MUTAFIAN 1988, I, 231–238, 285–306 et II, 5–13; THIERRY 2007, 73. Parallèlement, voir : RUGE 1922 et TREIDLER 1962.

3. T. B. MITFORD (1989) évoque cette question des choix entre différents types de parcours à propos de la traversée du Taurus et de l'Anti Taurus le long de l'Euphrate. La route la plus courte est également celle qui connaît les dénivelés les plus forts avec des risques d'enneigement. M. COINDOZ (1991, 80) parle également de cette question. Les contraintes climatiques déterminent l'itinéraire choisi par les voyageurs. Il cite l'exemple, au nord des Pyles, de la vallée du Kirkegeçit Deresi, « réputée impraticable lors des printemps suivant un hiver trop enneigé » (80). CHRISTOL/DREW-BEAR 2009, 253 et note 83; RAMSAY 1890, 340–356.

risque pas sur une piste connue pour être difficile ou étroite, alors qu'elle peut être plus facilement empruntée par quelques individus⁴. Cependant, les Portes ciliciennes demeurent le passage le plus prestigieux pour les Anciens. Les sources ne retiennent bien souvent que cette possibilité pour franchir le Taurus. On pourrait même se demander si certains auteurs, méconnaissant la région, ne font pas passer par convention tel personnage ou telle armée par les Pyles⁵. Ces textes ont ainsi certainement participé à élaborer un *topos* littéraire. Car il me semble évident que les Portes de Cilicie ont bien été un lieu de mémoire dans l'Antiquité.

Ces lieux sont tout d'abord hantés par le souvenir du passage des Dix Mille et de l'armée de Cyrus le Jeune. Xénophon raconte comment la traversée du Taurus peut être périlleuse : « deux compagnies de la troupe de Ménon succombèrent » dans l'aventure⁶. Les autres Grecs restent ignorants de leur sort⁷. De leur côté, les Portes elles-mêmes constituent un passage resserré, qui prête à une étroite surveillance. Leur franchissement en est d'autant plus délicat⁸. Plus importante encore dans les mémoires, l'expédition d'Alexandre, moins d'un siècle plus tard, consacre la célébrité du trajet. Si le récit du seul passage du Taurus n'est pas très significatif dans les différentes versions de l'histoire d'Alexandre, l'épisode prend plus de poids associé aux événements ciliciens de la geste. La fièvre contractée après une baignade dans le Cydnos et la bataille d'Issos sont deux moments forts dans les récits, indissociables de la traversée des Portes ciliciennes⁹. De fait, le

4. COINDOZ 1991, 86, en particulier (pour la partie cappadoçienne, au nord des Portes) entre la voie qui passe par le site de Zeyve-Porsuk, vers l'ouest, et celle qui remonte directement vers le nord en direction de Başmakçı-Faustinopolis. Voir aussi DREW-BEAR 1991, 135-137 et note 44.

5. Il est ainsi peu probable que Cornélius Népos connaisse les Portes de Cilicie qu'il décrit pourtant (*Dat.* 7 : « Autophradatès part sur ses ordres [ceux du Grand Roi] pour la Cappadoce. Alors pour empêcher ce général d'y pénétrer, comme une gorge boisée sert de porte à la Cilicie, Datamès se met en devoir de l'occuper en premier. »). Cette rapide description semble avoir été influencée par les historiens d'Alexandre racontant le passage de l'armée macédonienne en ces lieux. La chaîne du Taurus leur étant inconnue, il est possible que certains auteurs latins se soient référés aux Alpes pour penser cette montagne. Dans ce cas, la Cilicie Plane a pu être décrite à l'exemple de la plaine du Pô. Voir un peu plus loin la note 10 et LEBRETON 2005, 663.

6. *X. An.* 1.3.25.

7. *X. An.* 1.3.25. Voir BRIANT 1996, 372 ; LEBRETON 2005, 660 *sq.*

8. *X. An.* 1.2.21-22.

9. *Arr. An.* 2.4-12 ; *D. S.* 17.32-36 ; *Iust.* 11.8-9 ; *Plu. Alex.* 19-20 (la traversée du Taurus n'est pas présente dans ce dernier récit) ; *Curt.* 3.4-II. Une histoire d'Alexandre, restée anonyme et datée par Th. REINACH (1892, 317) « des derniers Antonins ou de leurs premiers successeurs » ne reprend que les événements les plus importants ou les plus connus de l'expédition. Or, ce texte mentionne le franchissement du Taurus, la bataille d'Issos, la baignade dans le Cydnos et la maladie qui s'ensuivit. Voir AUBERGER 2001, 488.

souvenir du roi macédonien s'impose sur les lieux, ou plus exactement à travers l'évocation des lieux. Les événements qui se déroulent entre les Pyles et la plaine de Cilicie peuvent être interprétés par référence au passage de l'armée macédonienne sur ce territoire¹⁰. Deux événements ont ainsi été mis en relation avec ce précédent. En 193 de notre ère, Pescennius Niger cherche à défendre, en vain, les Portes de Cilicie contre l'avance de l'armée de Septime Sévère¹¹. L'affrontement final se déroule à nouveau dans la plaine d'Issos. Enfin, en 363, après l'échec de l'expédition contre les Perses et le décès de Julien, le corps de l'empereur est enterré aux abords de Tarse sur la route conduisant aux Portes de Cilicie¹². Dans ces deux cas, le souvenir du passage du roi macédonien oriente la lecture des événements postérieurs, ne serait-ce que parce que ces deux empereurs ont été pour les auteurs dans l'imitation d'Alexandre.

Cependant, l'interprétation des faits importants qui se sont déroulés dans ces lieux n'est pas toujours aussi univoque. Les références peuvent varier selon les époques et les auteurs. La signification des événements, les façons de les envisager, de les évoquer évoluent dans le temps. Ce lieu de mémoire paraît se renforcer au cours des siècles tout en étant investi d'une charge dont le sens est successivement ou simultanément modulable.

Par contre, malgré l'évolution de sa signification, ce lieu de mémoire demeure dépendant du lien organique qu'il entretient avec la route. Il s'est fixé peu à peu par les contraintes des itinéraires terrestres¹³. Dans ce cadre, la notion de lieu de mémoire ne paraît pas concerner les seules Portes de Cilicie. Elle englobe également une série d'emplacements le long de la voie principale de part et d'autre du Taurus, de Tyane en Cappadoce au nord jusqu'au massif de l'Amanus au sud-est¹⁴.

10. Ainsi, il est probable que pour raconter la traversée des Portes de Cilicie par l'armée de Cyrus, Diodore s'inspire des historiens d'Alexandre. En effet, le contenu de l'*Anabase* ne permet pas de faire une présentation aussi précise des lieux. Voir LEBRETON 2005, 662, note 39. Cependant, Diodore a aussi pu connaître l'*Anabase* de Sophainetos ou une autre édition de l'ouvrage de Xénophon : voir DAN 2009, 627 sq., notes 2067 sq.

11. D. C. 75.7 ; Hdn. 3.1.4, 3.3.1-2, 3.3.6-8.

12. Amm. Marc. 23.2.5, 25.10.4 ; Lib. Or. 24.10 ; Philost. *h.e.* 8.1 ; Zos. 3.34.4.

13. L. MARY (1995, 117 sq.) rend parfaitement compte de la potentialité des cols à devenir des lieux de mémoire, à partir de l'analyse de l'œuvre d'Ammien Marcellin : « Les grandes traversées montagnardes canalisent les déplacements, qui peuvent y être rapidement interrompus. Mieux sans doute que tout accident géographique, elles mettent en évidence quelle contrainte forte et répétitive exerce sur l'événement historique la confrontation de l'espace. Ces lieux d'où l'on peut voir et prévoir sont aussi des goulets d'étranglement de l'histoire. »

14. Dont la *uia Tauri* : voir notes 3 et 4 ; HARPER 1970.

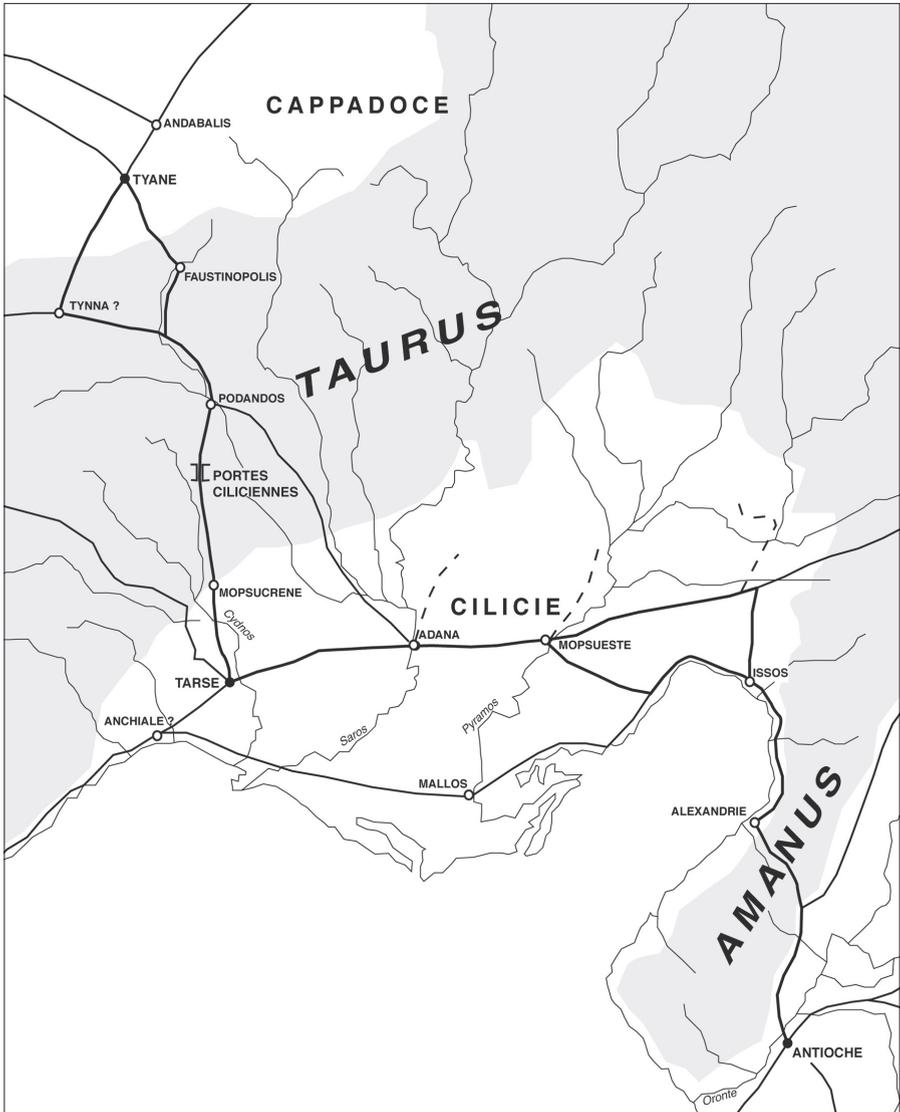


FIG. 1. — Principaux itinéraires permettant de traverser la Cilicie.

LES PORTES DE L'ORIENT

Je voudrais pour commencer m'intéresser à une anecdote assez étrange, racontée dans certaines versions de l'histoire de l'expédition macédonienne¹⁵. Elle semblerait remonter aux premiers historiens d'Alexandre¹⁶. Le contenu est assez semblable à chaque fois. Toutefois, le texte d'Arrien est le plus complet (*An.* 2.5) :

[Alexandre] partit de Tarse et arriva en un jour à la ville d'Anchialos, fondée, dit-on, par l'Assyrien Sardanapale. On voit nettement à son périmètre et aux assises des remparts qu'elle a été grande dès sa fondation et qu'elle a atteint une grande puissance. Le tombeau de Sardanapale était près des remparts d'Anchialos : sur le monument, Sardanapale était représenté debout, les mains l'une contre l'autre, exactement comme elles le sont quand on applaudit ; il y avait une épitaphe à caractères assyriens. Les Assyriens disaient qu'elle était en vers ; toujours est-il que son sens, d'après les mots, était « Sardanapale, fils d'Anacyndaraxès, a construit Anchialos et Tarse en un seul jour. Toi, étranger, mange, bois et amuse-toi, car toutes les activités humaines ne valent pas ceci ». Ce dernier mot faisait allusion au bruit que font les mains quand on applaudit : on disait que le mot pour « amuse-toi » était plus cru¹⁷.

15. Cette anecdote a été étudiée en particulier par D. LENFANT (2001, 49 *sq.*, et pour les sources : 50, note 27). Il faudrait ajouter aux références citées par D. LENFANT, une allusion à cette tradition dans Etienne de Byzance (s. v. « Ἀγχιάλι »). L'histoire est racontée jusqu'à l'époque byzantine (LENFANT 2001, 50, note 32). C. MUTAFIAN (1988, I, 340 *sq.*) en donne une version arménienne. Cette histoire est particulièrement développée chez Strabon 14.5.9 : « Ensuite Anchialè, légèrement au-dessus de la mer, une fondation de Sardanapale selon Aristobule. D'après lui, il y a là le tombeau de Sardanapale avec une silhouette de pierre, les phalanges de la main droite jointes comme pour claquer des doigts, et une inscription en lettres assyriennes qui dit ceci : "Sardanapale fils d'Anakyndaraxès, a bâti en un seul jour Anchialè et Tarse. Mange, bois et amuse-toi : le reste ne vaut pas ça." » (trad. AUBERGER 2001, 378) et chez Athénée 12.39 (= 530ab) : « A Anchialè, que Sardanapale a bâtie, Alexandre installa son campement au moment où il marchait contre les Perses. Et pas loin de là se trouvait le tombeau de Sardanapale, sur lequel se dressait la silhouette en pierre avec, à la main droite, les phalanges serrées comme si on voulait claquer des doigts. On y avait gravé, en lettres assyriennes : "Sardanapale, fils d'Anakyndaraxès, a bâti en un seul jour Anchialè et Tarse. Bois, mange et amuse-toi : le reste ne vaut pas ça signifiant par là un claquement de doigt." »

16. J. AUBERGER a rassemblé les trois versions (Arrien, Athénée et Strabon) de cette anecdote dans sa partie sur Aristobule de Cassandreia (AUBERGER 2001, 378–381). On retrouve la même attribution dans LENFANT 2001, 50, note 27. D. LENFANT évoque également Callisthène (*FGrH* 124, F34 [Photius, *Souda* s. v. Σαρδαναπάλους]) et Clitarque (137, F2 [Ath. 12.530a]).

17. Trad. P. SAVINEL. Sur la localisation d'Anchialè, voir LENFANT 2001, 49 *sq.*, note 29 : « Entre Tarse et Soloi d'après Arrien (*An.* 5.2–5) ; entre Zéphyrion et le Cydnos selon Strabon (14.5.9–10), elle pourrait correspondre à Yümüktepe, sur la rive gauche du Müftü Dere, non loin de la rive moderne de Mersin. » Voir également HILD/HELLENKEMPER 1990, 185 *sq.*

Cette histoire dote la région d'un passé fortement ancré en Orient. La Cilicie fait partie d'un Orient lointain, assigné aux Assyriens¹⁸. Les deux cités, Anchialè et Tarse, n'ont pas été fondées par des peuples considérés par les Grecs comme faisant partie d'un Orient proche, mais par le dernier roi de la lointaine Assyrie. L'armée macédonienne paraît ainsi s'aventurer dans un Orient méconnu, un Orient profond coïncidant avec les limites de la Haute-Asie¹⁹. Les Portes de Cilicie semblent donc constituer un passage significatif, une frontière mentale²⁰. Pour Strabon, l'anecdote est interprétée comme l'expression de la vanité des entreprises humaines. Elle s'appuie cependant sur le stéréotype du dernier roi assyrien, guidé par le seul plaisir de la jouissance et du goût du luxe, qui se met en place entre le v^e et le iv^e siècle²¹. Le monument et l'inscription semblent mettre en garde l'étranger contre les dangers d'une Asie tentatrice et corruptrice. Si cette lecture de l'anecdote est correcte, cette compréhension serait apparue relativement tôt. Les premières versions de cette histoire remonteraient aux contemporains d'Alexandre²².

Dans ce contexte, Sardanapale, figure du souverain jouisseur et décadent, peut s'opposer à l'image du roi macédonien conquérant²³. Le premier, par son incapacité, est responsable de la chute d'une dynastie et d'un royaume, quand le second est en train de se tailler un nouvel empire²⁴. Cette rencontre concrétise

18. Sur la présence assyrienne en Cilicie, voir CASABONNE 2004, 66, 68–73, 77–80; MUTAFIAN 1988, I, 337–341. Le personnage de Sardanapale dans cette anecdote serait confondu avec Sennachérib, responsable de la reconstruction de Tarse et d'Antiochè (AUBERGER 2001, 380, note 376; LENFANT 2001, 50, note 30; MUTAFIAN 1988, I, 341, reprenant l'hypothèse de WEISSBACH 1920, 2466).

19. La limite entre la Basse et la Haute-Asie est fixée traditionnellement, au moins aux v^e et iv^e siècles, sur le fleuve Halys dans la péninsule anatolienne. Cette frontière symbolique se serait donc déplacée à l'époque hellénistique, peut-être dès la fin du iv^e siècle. Cependant, dès Hérodote (I.72, 2.34), la Cilicie constitue le terme d'un itinéraire Sinope-Tarse, correspondant à la traversée de la péninsule la plus courte du nord au sud. Cet itinéraire peut se confondre avec le cours de l'Halys dans les représentations géographiques des anciens. Voir DAN (à paraître), LEBRETON 2009, 28–36 et pour l'utilisation du massif du Taurus comme outil géographique LEBRETON 2005, 657–660 et 668–674.

20. Je partage ici le point de vue de C. MUTAFIAN (1988, I, 137): « Ce coin nord-est de la Méditerranée a joué son rôle de charnière entre deux mondes: en franchissant les "Portes de Cilicie", le Macédonien est passé brusquement dans l'immensité du monde asiatique. »

21. LENFANT 2001, 45–51.

22. Voir note 16.

23. La figure de Sardanapale commence à recevoir les attributs qui peuvent en faire le symbole d'un Orient décadent à partir de l'œuvre de Ctésias. Voir LENFANT 2001, 47–51.

24. Sur l'opposition entre ces deux modèles, Sardanapale et Alexandre, voir LENFANT 2001, 50 sq. Mais cette comparaison littéraire paraît plus tardive. Elle daterait du I^{er}–II^e siècle de notre ère.

dans l'espace du récit, pendant le temps bref de la narration, l'idée de succession des empires. D'une certaine façon, l'anecdote suggère certainement la fin de la dynastie achéménide. Or, cette prévision se déroule en Cilicie, aux environs de Tarse.

Nous trouvons dans la *Vie d'Antoine* de Plutarque un passage qui propose une interprétation assez similaire de la signification des lieux. Sommée de se justifier pour l'aide apportée à Cassius, Cléopâtre rencontre Antoine à Tarse. A cette occasion la reine lagide remonte le Cydnos sur « un navire à la poupe d'or, aux voiles de pourpre largement déployées » et aux rames d'argent²⁵. Afin de séduire l'*imperator*, Cléopâtre offre à son regard toutes les richesses de l'Orient. L'Asie en sa personne vient à la rencontre d'Antoine²⁶. Et ce dernier se laisse corrompre par les charmes voluptueux de l'Orient. Plutarque raconte, par la suite, comment l'attrait des délices orientaux détourne l'homme de guerre de l'expédition contre les Parthes. Antoine n'est pas à la hauteur de son modèle, Alexandre. D'une certaine façon, l'*imperator* est victime des « fièvres » du Cydnos, quand le roi macédonien a échappé à la maladie qui faillit lui être fatale au même endroit²⁷. Antoine suit davantage l'exemple de Sardanapale en succombant à la vie facile prônée par le dernier roi assyrien. Il est significatif que cet épisode soit placé à Tarse sur le Cydnos. Dans cette appréhension partisane, la Cilicie apparaît encore comme une région charnière.

Cette compréhension est encore plus claire chez Hérodien. L'auteur raconte le déroulement des combats opposant Septime Sévère à Pescennius Niger dans la plaine d'Issos. Il compare alors cet affrontement à celui qui s'est déroulé au même endroit entre Alexandre et Darius. De fait, il montre comment « cette plaine qui jouxte le golfe » est le lieu de rencontre séculaire des armées d'Orient

25. Plu. *Ant.* 26.1.

26. Plu. *Ant.* 26.5: « Le bruit courait sur toutes les lèvres qu'Aphrodite venait festoyer avec Dionysos pour le bonheur de l'Asie. »

27. O. CASABONNE (2004, 32) propose une interprétation intéressante, pour notre propos, des causes de la mort d'Alexandre. Son hypothèse s'appuie sur une proposition de V. LANGLOIS (1861, 9) estimant que « la maladie dont Alexandre fut atteint est moins due au bain qu'il prit dans le [Kydnos], qu'aux émanations morbifiques qui mirent en si grand péril les jours du héros macédonien ». De fait, O. CASABONNE pense « qu'il n'est pas impossible qu'en 323, Alexandre meure, à Babylone, des suites du paludisme contracté dix ans plus tôt dans la plaine Aléienne ». Dans cette lecture, le passage par la Cilicie a véritablement été déterminant. En passant par ce territoire, donc en franchissant cette frontière mentale qui partage l'Asie proche et lointaine, Alexandre défie le destin qui a finalement raison de lui.

et du nord : « à cette époque déjà, les unités venues du nord avaient vaincu celles de l'Orient »²⁸. La défaite de Niger est bien sûr celle des « troupes d'Orient ».

Dans ces trois passages, les Portes de Cilicie et la plaine cilicienne paraissent donc bien définir une limite entre un Orient proche, correspondant à l'Asie Mineure, et un Orient plus lointain, l'Orient des anciens empires aux rois amolli, despotiques et corrupteurs. Etudiant les enjeux qu'ont pu constituer les Pyles dans l'Antiquité, C. Mutafian propose une lecture similaire. Les Portes de Cilicie auraient été pensées comme une rupture spatiale. Il va même plus loin en en parlant en termes d'antagonisme est-ouest²⁹. Il mentionne en particulier un passage de Dion Cassius traitant de l'usurpation d'Avidius Cassius qui selon lui serait révélateur de cette interprétation. Dans cet extrait, l'auteur montrerait que les Pyles séparent bien deux mondes (D. C. 72.23) :

Immédiatement, sans attendre confirmation, [Avidius Cassius] annonce ses prétentions au trône [...] Bien qu'avant peu il ait connu la vérité, il ne changea pas ses intentions, s'empara rapidement de la région au sud du Taurus, et se prépara à prendre le trône par la voie des armes³⁰.

Mais ces quelques lignes ne me paraissent pas déterminantes. La mention « région au sud du Taurus » est une simple indication d'orientation géographique par référence à la ligne du Taurus. Il s'agit d'un système de repérage traditionnel depuis l'époque hellénistique³¹. Toutefois, il est vrai que l'un ne va pas sans l'autre. L'idée que les Portes de Cilicie pourraient être une limite entre deux orientes s'appuie certainement sur les acquis de la géographie hellénistique et sur l'utilisation du Taurus comme ligne de repère spatial.

28. Hdn. 3.4.2–3. L'auteur décrit à cette occasion la chaîne de montagnes comme un rempart illusoire pour l'Orient : « le caractère inaccessible de la montagne constituerait, croyait [Niger], un puissant rempart sur les routes de l'Orient » (3.1.4). Le franchissement des Portes s'apparente donc à un signe de la « Providence divine » (3.3.8).

29. MUTAFIAN 1988, I, 240. L'expression paraît tout de même connotée. De plus, il faut certainement nuancer. Les Portes de Cilicie paraissent tout d'abord distinguer deux orientes. L'idée que la Cilicie puisse marquer une frontière entre l'ouest et l'est du monde connu ne semble apparaître qu'au III^e siècle, en particulier chez Hérodien. Il est vrai que cette compréhension de l'espace découle d'une modification de la prise en compte du massif du Taurus. Voir plus loin. Cependant, il est possible que cette compréhension repose sur une pensée plus ancienne : voir note 19 et DAN (à paraître).

30. Trad. U.-P. BOISSEVAIN.

31. Voir LEBRETON 2005, 657.

L'HÉRITAGE DE LA GÉOGRAPHIE HELLÉNISTIQUE

Cette compréhension spatiale emprunte donc à une réflexion intellectuelle qui a été largement diffusée et vulgarisée. Pour Eratosthène en particulier, le massif du Taurus se confond avec le parallèle de base divisant le monde habitée en deux parties, nord et sud³². Franchir le Taurus depuis la Cappadoce, c'est passer au sud de l'*oïkouménè*.

De fait, de nombreuses descriptions littéraires opposent par leur climat les régions qui sont situées au nord et au sud des Portes de Cilicie³³. La Cappadoce est ainsi souvent présentée comme une terre froide alors que la Cilicie se caractérise par sa chaleur et ses plaines fertiles. Cette opposition climatique est présente par exemple chez Diodore et Strabon³⁴. Ce discours ne paraît pas évoluer jusqu'au iv^e siècle. On le retrouve notamment chez Ammien Marcellin ou indirectement dans l'*Expositio totius mundi et gentium*³⁵. Cette explication par le climat peut donner lieu à un véritable déterminisme. Strabon explique ainsi la différence entre les Cappadociens, autrefois appelés Leucosyriens, et les Syriens, nommés par opposition Mélanosyriens. Cette double dénomination résulte de la comparaison entre les Syriens vivant en deçà du Taurus, à la peau claire, et ceux qui sont localisés au-delà du Taurus, en Syrie, à la peau foncée³⁶. Plus encore, le sort d'une bataille a pu être interprété par ce facteur climatique. Zosime croit ainsi trouver les causes de la défaite de Florien dans le conflit qui l'oppose à Probus en 276 dans une vague de chaleur qui s'abat cet été-là sur Tarse. Les hommes de Florien n'y étant pas habitués en raison de leur origine gauloise tombent gravement malades³⁷. Le plateau anatolien par son climat froid paraît ainsi être identifié au nord et indirectement aussi à l'ouest. L'armée de Florien y aurait été plus à son aise. De la même façon, Ammien Marcellin raconte que Valens attend la fin des chaleurs de l'été à Césarée de Cappadoce

32. Voir par exemple ARNAUD 1991, 62–70; AUJAC 2001, 50 *sq.*, 66 *sq.* et 83; DILKE 1985, 33–35; JACOB 1991, 168 *sq.* Cette partie est plus développée dans LEBRETON 2005, 657–660.

33. LEBRETON 2005, 658 *sq.*

34. D. S. 18.5.4 et 6.4. A la mort d'Alexandre, l'auteur distingue les satrapies situées au nord du Taurus dont «l'Arménie, la Lycaonie et la Cappadoce, qui ont toutes un climat froid» de celles tournées vers le midi qui «sont des contrées chaudes». Str. II.1.4: les régions qui sont situées à l'intérieur de la chaîne du Taurus comme les contrées localisées au nord sont des régions froides alors que les territoires situés au sud du Taurus sont chauds. Voir LEBRETON 2005, 658, note 15.

35. Amm. Marc. 26.6.20; *Expos. mundi* 40. Pour d'autres auteurs: voir LEBRETON 2005, 658.

36. Str. 12.3.9. Sur cette question, voir DAN 2010, qui montre que les origines de cette opposition sont plus anciennes que les travaux d'Eratosthène.

37. Zos. 1.64.2.

avant de traverser le Taurus et de gagner Antioche³⁸. À l'inverse, la Cilicie est rejetée au sud et par extension elle est assimilée par son climat à l'Orient. Ainsi, la représentation de la Cilicie comme espace de transition entre deux orientes est induite par la localisation des Portes ciliciennes sur le parallèle de base³⁹.

LE LIEU DU DESTIN

Par ailleurs, comme les Portes de Cilicie et la plaine cilicienne sont situées sur une route majeure pour la liaison entre les Détroits et la Syrie, la région est souvent citée, surtout à partir du II^e siècle, dans les annales de l'empire. Ces mentions révèlent ainsi la grande mobilité des empereurs ou de leurs armées de la fin du II^e au IV^e siècle⁴⁰. À lire les différentes histoires romaines, on a l'impression que le sort de Rome se joue par intermittence sur ce tronçon de la grande route. Les Pyles agissent comme un révélateur des événements en cours. La traversée du Taurus prend autant d'importance que le franchissement des Détroits pour la même période. De fait, plusieurs empereurs ou leurs familiers meurent de part et d'autre des Portes ciliciennes. Selon les auteurs et le contexte d'écriture, différentes significations sont alors données à ces événements.

38. Amm. Marc. 26.6.20.

39. LEBRETON 2009, 663 sq.

40. LEBRETON 2009, 39. C'est également au III^e siècle que s'élaboreraient des compilations d'itinéraires, reprises plus tard par des documents comme l'*Itinéraire d'Antonin* ou la *Table de Peutinger* (ARNAUD 1991, 899, 903, 916 et 1993; SALWAY 2004, 44 sq., 68 sq. Pour la *Table de Peutinger*, voir maintenant: TALBERT 2010). Or, dans ces deux documents, la traversée du Taurus s'effectue par les Portes ciliciennes (MILLER 1916, 663–665; RAMSAY 1903, 408). Il faudrait également ajouter à cela « l'itinéraire cappadozien ». Il s'agit d'une inscription trouvée à Rome, dont la datation pose problème, qui retrace les étapes d'un itinéraire entre la Cilicie et la Cappadoce passant par les Pyles (CHRISTOL/DREW-BEAR 2009, 242; DREW-BEAR 1991, 135 sq.; FRENCH 1981, 124). B. RÉMY (1991, 62–70) insiste sur la prépondérance en Cappadoce des inscriptions liées aux travaux routiers. Mais elles sont peu nombreuses avant Septime Sévère. L'auteur pense qu'entre la fin du règne de Trajan et Septime Sévère, « on s'est contenté d'un entretien courant sans grands travaux » (p. 70). La grande expédition parthique aurait montré l'importance des voies de communication dans la région: « Devant la gravité de la situation, devant le danger parthe, puis perse, l'effort d'entretien a dû ensuite être maintenu tout au long du III^e s. » (p. 70). Voir également sur ce sujet, CHRISTOL/DREW-BEAR 2009 et sur le déplacement des empereurs aux II^e et III^e siècles: ANDRÉ/BASLEZ 1993, 190–192; HALFMANN 1986. Le développement des pèlerinages à partir du IV^e siècle a certainement renforcé cette compréhension de la Cilicie comme espace de transition (sur le développement des pèlerinages: MARAVAL 1985 et 1996; sur le tracé des itinéraires: FRENCH 1981). N. THIERRY (2007, 74) indique que la voie passant par les Portes de Cilicie est alors appelée « Route des pèlerins ».

Le plus souvent, on a interprété ces faits comme autant de témoignages d'une lutte séculaire entre l'Occident et l'Orient. Nous l'avons vu, il s'agit de la lecture qu'Hérodien propose des deux batailles d'Issos⁴¹. D'ailleurs, dans ce texte, l'usurpateur reçoit le soutien des Parthes, ce qui l'assimile définitivement à l'Orient⁴². Hérodien et Ammien Marcellin notent que Niger se laisse infléchir par la mollesse orientale incarnée ici par la métropole d'Antioche. Il ne réagit pas assez vite, laissant passer la victoire⁴³. La mort de Florien en 276 propose un scénario inversé. C'est le compétiteur installé en Orient qui est cette fois victorieux. Reconnu empereur à la mort de Tacite, Florien se met en route vers la Syrie pour combattre l'usurpateur Probus. Il est alors assassiné par ses propres troupes à Tarse⁴⁴. Mais il s'agit là du seul exemple d'un succès oriental. La Cilicie et les Portes deviennent à nouveau un enjeu militaire dans les luttes qui marquent la fin de la Tétrarchie. Et ce sont les armées qui viennent de l'ouest qui l'emportent. Ainsi, en 313, après l'entrevue de Milan, Maximin Daïa venant d'Orient franchit les Détroits et se porte au-devant de Licinius en Thrace. Défait, il s'enfuit, traverse la péninsule anatolienne et meurt à Tarse⁴⁵. Quelques années plus tard, en 360–361, à la nouvelle de l'élévation de Julien au titre d'Auguste par ses troupes, Constance abandonne son projet d'expédition contre les Perses et fait route vers l'Europe. Il meurt de maladie en chemin, entre Tarse et les Portes de Cilicie, à Mopsucrène⁴⁶.

Enfin, à l'issue malheureuse de la campagne contre les Perses en 363, le corps de Julien est enterré dans les faubourgs de Tarse⁴⁷. Ce dernier a tenté d'être dans l'imitation du conquérant macédonien⁴⁸. De fait, la localisation de son tombeau n'est pas sans rappeler *a posteriori* l'épisode de la maladie du roi macédonien après sa baignade dans le Cydnos. Julien, après son échec, est inhumé

41. Hdn. 3.4.2–4. Ce bégaiement de l'histoire, la localisation de la bataille entre Septime Sévère et Pescennius Niger dans la plaine d'Issos, est utilisé dans la propagande sévérienne pour rapprocher le nouvel empereur du modèle d'Alexandre. On retrouve également ce rapprochement chez Ammien Marcellin (26.8.15). Voir BIRLEY 1988, 113. Sur une possible tentative de récupération : Cicéron, vainqueur des Eleuthérociliciens et ayant été salué *imperator*, stationne avec son armée devant Issos « à l'emplacement où avait campé Alexandre » (*Att.* 5.20.3, *fam.* 15.4.9).

42. Hdn. 3.1.2. Niger est capturé alors qu'il cherche à trouver refuge chez les Parthes : D. C. 75.8.

43. Hdn. 2.7.10, 8.9.10 ; Amm. Marc. 26.8.15.

44. Aur. Vict. *Caes.* 37.1, Hist. Aug. *Tac.* 14.2, Oros. *hist.* 7.24.1, Zos. 1.64.3–4.

45. Aur. Vict. *Caes.* 41.1, Eutr. 10.4.3, Oros. *hist.* 7.28.17, Philost. *h.e.* 8.1, Zos. 2.17.3.

46. Amm. Marc. 21.15.2–3, Eutr. 15.2, Ps. Aur. Vict. 42.17, Oros. *hist.* 7.29.17. *Vie d'Athanase*, Phot. *Bibl.* 258.483b.

47. Voir note 12.

48. FONTAINE 1977, 279, note 708.

là où Alexandre aurait pu succomber et ainsi mettre un terme à son expédition en Asie. Pour Ammien Marcellin, Julien est victime de son destin, puisqu'il avait prévu d'hiverner dans cette cité, Tarse, au terme de sa campagne contre les Perses⁴⁹.

Ainsi la route entre les Portes de Cilicie et Tarse devient un espace symbolique marqué par le destin. Une forme de géographie magique vient se surimposer à celle, réelle, de l'itinéraire⁵⁰.

A cette première lecture – une aire géographique comme lieu de confrontation entre l'Occident et l'Orient – s'en ajoute peut-être une seconde chez certains auteurs. En effet, dans les luttes entre compétiteurs qui marquent la fin du III^e siècle, il semble que ce sont plutôt les partisans du Sénat qui trouvent la mort en ces lieux. Je l'ai déjà évoqué, dans le conflit qui oppose Probus à Florian, ce dernier meurt à Tarse, assassiné par ses propres soldats en 276⁵¹. Or quelques mois plus tôt en 275, après le meurtre d'Aurélien, le Sénat désigne Tacite comme successeur. Six mois plus tard, il est lui-même assassiné. Les sources divergent sur la localisation de sa mort. Selon Aurélius Victor, il serait mort à Tyane, juste au nord des Portes de Cilicie⁵². Le pseudo-Aurélius Victor transfère son décès à Tarse⁵³. Les deux localisations supposées encadrent les Pyles. Cet empereur aurait été à la rencontre de son destin quelque part sur la *uia Tauri* entre Tyane et Tarse. Parallèlement, associer Tacite à son successeur, Florian, par l'emplacement de leur mort à Tarse est peut-être un procédé littéraire pour relier la destinée et les choix politiques des deux personnages. En effet, Aurélius Victor et l'*Histoire Auguste* présentent Florian comme un frère de Tacite. Ce rapprochement familial

49. Amm. Marc. 23.2.5. MARY 1995, 423. Voir également la note suivante.

50. Je reprends ici les termes de L. MARY (1995, 318) : « La ville de Tarse est dans l'œuvre d'Ammien le théâtre d'événements importants. C'est après l'avoir quittée que Constance meurt, en un lieu appelé Mopsucrenae, après avoir reçu de nombreux présages de son décès. Surtout la ville conserve le tombeau de Julien et l'historien semble suggérer que Julien pourrait avoir été victime de son destin à l'issue de sa campagne contre les Perses. La plaine de Cilicie et sa capitale pèsent d'un poids particulier dans les *Res gestae* et le public, s'il rapproche toutes les informations qui lui sont fournies, entrevoit une géographie magique qui vient se surimposer à celle plus classique que la digression développe par ailleurs. » On pourrait ajouter la mort de Trajan à Sélinous, mais nous sommes là en Cilicie Trachée et non plus dans la plaine de Cilicie (D. C. 48.33, Oros. *hist.* 7.12.8).

51. Voir note 43.

52. Aur. Vict. *Caes.* 36.2.

53. Ps. Aur. Vict. 36.1. Enfin pour Orose (*hist.* 7.24.1), il serait mort dans le Pont.

a priori fictif serait un moyen de traduire le même attachement au Sénat⁵⁴. Ce lien se retrouverait dans la mort.

Enfin, il est possible que pour quelques auteurs chrétiens, ce même espace soit un lieu privilégié par le destin pour faire mourir certains persécuteurs. Cette lecture se perçoit essentiellement chez Orose. Ainsi, ce dernier explique qu'après les persécutions d'Aurélien, « dans les six mois qui suivirent, trois empereurs successifs furent assassinés ». Il compare cet épisode à la neuvième plaie. Si le premier est Aurélien, les deux autres sont Tacite et Florian⁵⁵. Comme nous venons de le voir, ils sont mis à mort de part et d'autre des Portes ciliciennes, à Tarse ou à Tyane⁵⁶. De Maximin Daïa, Orose mais aussi Lactance retiennent l'image de « l'instigateur de la persécution des chrétiens et de son exécuteur le plus acharné »⁵⁷. Or Maximin Daïa trouve la mort lui aussi à Tarse après avoir cherché à se retrancher au sud du Taurus. Orose indique qu'il « mourut à Tarse pendant qu'il préparait la guerre civile contre Licinius »⁵⁸. Constance II, décédé à Mopsucrène sur la route conduisant aux Pyles, bien que chrétien, n'en est pas moins sévèrement jugé. L'auteur l'accuse « d'avoir rompu la paix et l'unité de la foi catholique »⁵⁹. Enfin, Julien, apostat, est enterré à proximité de Tarse⁶⁰.

Dans ces quatre cas, Orose ne fait jamais le rapprochement entre leur « crime » et le lieu de leur mort ou de leur sépulture. Toutefois, à aucun de ces empereurs n'est donnée la possibilité de connaître une fin digne et paisible. À l'inverse, aucun de ceux qui sont morts à proximité du Taurus, sur la voie entre Tyane et l'Amanus, ne trouve grâce aux yeux de l'auteur.

54. *L'Histoire Auguste* reprendrait Aurélius Victor à cet endroit, en proposant ce lien familial. Voir CHASTAGNOL 1994, 1032 sq. Sur les intentions politiques prêtées à Tacite par Aurélius Victor et *L'Histoire Auguste*: ROMAN 2001, 449–454. Le rapprochement entre les deux empereurs demeure très important chez Orose (*hist.* 7.24.1) : « Tacite, le trentième à accéder au pouvoir impérial, fut tué dans le Pont le sixième mois. Après lui, Florianus, régnant avec le même destin à supporter, fut tué à Tarse. »

55. Oros. *hist.* 7.27.12. Voir ARNAUD-LINDET 1990, XLIV–XLV.

56. Toutefois, pour Orose (*hist.* 7.24.1), Tacite meurt dans le Pont et non près des Portes de Cilicie.

57. Oros. *hist.* 7.28.17, Lact. *mort. pers.* 49–50.

58. Oros. *hist.* 7.28.17.

59. Oros. *hist.* 7.29.17–18.

60. Sur Julien : Oros. *hist.* 7.30.1–6. L'auteur ne parle pas néanmoins du lieu de sa sépulture. On pourrait là encore prendre en compte Trajan, décédé en Cilicie Trachée, c'est-à-dire en Isaurie pour Orose (*hist.* 7.12.8). Il est mentionné comme le troisième persécuteur en partant de Néron (*hist.* 7.12.3).

Nous pouvons donc observer au moins deux à trois temps dans les représentations des Anciens sur les Portes de Cilicie. Depuis le 1^{er} siècle de notre ère, sans doute même dès la basse époque hellénistique, ce passage semble correspondre à une frontière mentale entre deux Orients. Plus tard, à partir du début du 3^e siècle, il s'agit d'un lieu de confrontation entre Occident et Orient. Hérodien est le premier auteur à en parler en ces termes en racontant le dernier épisode du conflit entre Septime Sévère et Pescennius Niger. Parallèlement, à partir de la fin du 2^e siècle, la Cilicie et les Portes ciliciennes sont investies d'une signification supplémentaire. Il s'agit non seulement d'une région stratégique essentielle dans les communications entre l'Asie Mineure et la Syrie, mais c'est aussi un lieu marqué par le destin. Il est question d'un endroit fatal pour un certain nombre d'empereurs ou d'usurpateurs. L'interprétation varie selon l'opinion des auteurs. Cette élaboration mentale se fait certainement en relation avec une nouvelle façon de penser les Détroits qui apparaît entre la fin du 2^e et le début du 3^e siècle. La zone des Détroits devient une première zone stratégique essentielle dans les relations entre l'Europe et l'Asie. Son importance se révèle d'abord dans les luttes entre compétiteurs dans les guerres civiles, ensuite lors des raids que les Goths mènent en Egée depuis le Pont-Euxin⁶¹. L'établissement de deux résidences impériales, Nicomédie puis Constantinople, est suffisamment révélateur de cette prise de conscience et de la place que prend cette région dans la géographie de la partie orientale de l'Empire⁶². La traversée du Taurus constitue une deuxième zone sensible. Ces deux espaces deviennent deux points nodaux dans les descriptions littéraires du 4^e siècle, qui bien souvent limitent la présentation de l'Asie Mineure à l'espace de la route. La péninsule anatolienne n'est plus qu'un trait séparant les Détroits des Portes de Cilicie⁶³.

UN LIEU DE MÉMOIRE À CIEL OUVERT

À les lire, les sources nous donnent l'impression que la route principale, essentiellement entre Tyane et Tarse, devient une sorte de lieu de mémoire à ciel ouvert. Celui-ci est organisé par le tracé même de la route sur laquelle sont passés tant d'armées et de personnages importants.

61. LEBRETON 2009, 39–42.

62. LEBRETON 2009, 40 *sq.*

63. LEBRETON 2009, 42–44.

Ce lieu de mémoire est avant tout organisé par le souvenir de l'expédition du conquérant macédonien. Ainsi, Cicéron évoque la présence d'autels d'Alexandre au pied de l'Amanus⁶⁴. On peut supposer qu'il devait exister d'autres « emplacements » qui lui étaient dédiés, notamment aux alentours d'Issos et de Tarse. Hérodien dit de la cité d'Alexandrie, située à l'est de la Cilicie sur le littoral en contrebas du massif de l'Amanus, qu'elle est un trophée autant que la preuve de la fameuse bataille d'Issos. On y montrerait une statue d'Alexandre⁶⁵. La signification de certains toponymes a pu être détournée afin qu'ils deviennent autant de témoignages du passage d'Alexandre. Ce fut apparemment le cas pour une étape sur l'itinéraire principal en Cappadoce, au nord du Taurus, juste avant de s'engager entre les Portes ciliciennes. Dans son récit de l'expédition du roi macédonien, Arrien évoque la mémoire des Dix Mille. Il parle alors du « camp de Cyrus, le Cyrus qui était avec Xénophon ». Depuis cet emplacement, Alexandre obtient des renseignements sur les forces perses qui avaient en charge la défense des Pyles⁶⁶. De son côté, Xénophon n'avait mentionné qu'une plaine dans laquelle l'armée de Cyrus stationna un jour, attendant que Syennesis abandonne les hauteurs⁶⁷. Dans les *Histoires* de Quinte-Curce, la signification de cet emplacement a été modifiée. Il n'est plus question du camp de Cyrus le Jeune, mais de celui du fondateur de l'empire achéménide. Le toponyme est alors en relation avec le souvenir de l'expédition contre Cyrus (Curt. 3.4) :

64. Cic. *fam.* 15.4.9.

65. Hdn. 3.4.3. C'est-à-dire Alexandrette-Iskenderun, au sud de la Portelle (entre Portelle et Portes syriennes). Mais nous ne sommes plus alors en Cilicie. Voir BENZINGER 1894. Pomponius Méla (*Chorographie*, 1.13.70) explique que « tout au fond du golfe se trouve un endroit où eut lieu autrefois un événement d'une importance décisive dont il fut le spectateur et le témoin : la déroute des Perses devant Alexandre et la fuite de Darius ; endroit qu'aucune ville, si petite soit-elle, n'illustre maintenant, et qu'illustrait alors une très grande ville. C'était Issos, d'où le nom d'Issique donné au Golfe ». C. MUTAFIAN (1988, I, 327) rapporte une description de Wilbrang d'Oldenburg de la Portelle (dans LAURENT 1864, I, 18, 175), datée de 1211. Ce texte est remarquable. La Portelle devient un lieu de mémoire s'appuyant sur la légende d'Alexandre, premier d'une longue suite de conquérants : « Cette porte s'élève seule sur la voie publique, au bord de la mer ; elle est très ornée et construite en marbre blanc bien poli. On dit que les cendres d'Alexandre le Grand reposent à son sommet, et on ajoute qu'il avait demandé ainsi afin que les rois et les princes qui franchiraient cette porte eussent encore au-dessus d'eux, mort, celui qui, vivant, avait été au-dessus de tous. »

66. Arr. *An.* 1.4.

67. X. *An.* 1.2.21. Le camp de Cyrus est souvent identifié à la plaine de Podandos-Pozanti : CASABONNE 2004, 45 *sq.* et note 127 ; MUTAFIAN 1988, I, 125, 133. W. M. RAMSAY (1903, 405 *sq.*) préférait le site d'Ulukişla. F. WILLIAMS (1996, 301-303) localise le camp de Cyrus dans la plaine près du site de Porsuk-Zeyve Höyük, entre Ulukişla et Pozanti (critique dans CASABONNE 2004, 45, note 127).

Cependant, après avoir mis Abistaménès à la tête de la Cappadoce, Alexandre gagna avec toutes ses troupes la Cilicie et avait déjà atteint la région qu'on nomme le « camp de Cyrus ». Cyrus y avait eu son quartier, quand il marchait vers la Lydie contre Crésus. Une distance de cinquante stades séparait cette région du passage par où nous entrons en Cilicie⁶⁸.

S'agit-il d'une simple confusion de la part de l'auteur?⁶⁹ Cherche-t-il à établir un parallèle entre deux figures prestigieuses? Le glissement de sens deviendrait alors intéressant. Dans cette dernière lecture, le même lieu, juste au-dessus des Pyles, aurait accueilli les armées de deux conquérants, deux fondateurs d'empire. De fait, le lieu deviendrait prestigieux. Le camp de Cyrus et les Portes de Cilicie constitueraient une sorte de mi-parcours entre la Perse et la Macédoine. Remarquons cependant que ce « camp de Cyrus » ne paraît pas être une création littéraire. Quinte-Curce est capable de donner une distance à partir des Pyles. Il est probable que l'auteur ou sa source se réfère à un document de type itinéraire. Au I^{er} siècle de notre ère, au moins, le « camp de Cyrus » constitue donc bien une réalité sur l'itinéraire entre Tyane et les Portes de Cilicie.

Située également au nord du Taurus, la colonie de Faustinopolis évoque une autre page d'histoire⁷⁰. Le nom même de l'agglomération rappelle le passage en ces lieux de Marc Aurèle. Après la tentative de rébellion d'Avidius Cassius, l'empereur entreprend un voyage en Orient afin de rétablir le calme dans cette partie de l'empire. Pendant son retour, après avoir franchi les Portes de Cilicie, Faustine décède dans le bourg cappadocien d'Halala, transformé en colonie par Marc Aurèle⁷¹. Ce souvenir a pu prendre d'autant plus d'importance dans la mémoire des Anciens qu'il rappelle l'âge d'or des Antonins. Nous pouvons

68. Trad. H. BARDON.

69. H. BARDON (1947, 12, note 1) estime que « Quinte-Curce reproduit une erreur, que commettaient sans doute les Perses même. Car il ne peut s'agir que d'un camp établi par Cyrus le Jeune, lors de l'expédition qu'il dirigea en 401 contre Artaxerxès ». H. BARDON reprend en fait l'hypothèse de G. RADET (1916) qui croit que l'intervention provient d'une source perse. Cyrus l'Ancien aurait en effet été préféré à l'usurpateur. Les Grecs n'auraient pas rectifié cette erreur car « associer la marche d'Alexandre au souvenir du vainqueur de Crésus, c'était évoquer des présages favorables. Dans des circonstances analogues, en 88, sur le point d'envahir la province d'Asie, Mithridate, rencontrant sur sa route "l'Auberge d'Alexandre", estima qu'il était d'heureux augure pour lui de prendre ses quartiers en un lieu où avait logé le triomphateur macédonien » (p. 122).

70. Sur l'itinéraire au nord des Portes de Cilicie passant par Halala-Faustinopolis, voir en dernier lieu DREW-BEAR 1991 et CHRISTOL/DREW-BEAR 2009.

71. Hist. Aug. *Aur.* 26.4 et 9, D. C. 72.29. De la même façon, Sélinous, en Cilicie Trachée, aurait été rebaptisée Traianopolis après la mort de Trajan en ce lieu (RUGE 1937).

également évoquer l'inscription de Caracalla dominant les Portes de Cilicie⁷². Celle-ci est en relation avec d'importants travaux entrepris sur la *Via Tauri* à la même période⁷³. Sur le versant sud du Taurus, les voyageurs du XIX^e siècle ont signalé la présence d'un arc situé sur le tracé présumé de la voie antique entre Mopsucrène et Tarse, près du village de Bayramlı. Ce monument aurait été remarqué pour la première fois par V. Langlois en 1861⁷⁴. La tradition l'a attribué à Constantin. W. M. Ramsay a proposé d'y voir un arc commémorant la victoire de Septime Sévère sur Pescennius Niger⁷⁵. Il convient d'ajouter à cette énumération le tombeau de Julien. Ammien Marcellin indique que ce monument est situé dans une enceinte sacrée près de la route qui mène aux défilés du mont Taurus⁷⁶. Philostorge ajoute que les sépultures de Maximin Daïa et de Julien n'étaient séparées que par l'espace de la route. Or, près de la ville de Tarse, un important monument appelé Dönük Taş, c'est-à-dire « la pierre renversée », a été interprété au XIX^e siècle comme le tombeau de Julien⁷⁷. D'autres savants ou voyageurs préféreraient y retrouver la sépulture monumentale de Sardanapale⁷⁸. En confondant les deux personnages et l'emplacement de leur dernière demeure, cette tradition érudite du XIX^e siècle associait paradoxalement l'image de Julien, qui prit modèle sur Alexandre, au stéréotype opposé : Sardanapale, incarnation de l'Orient amolli et en déclin. Enfin, les itinéraires ou les pèlerins pendant l'Antiquité tardive peuvent rappeler que Tarse est la cité d'origine de Paul, côté cilicien, tandis que Tyane est l'agglomération dont est originaire le mage Apollonios, côté cappadocien⁷⁹.

Il est fort probable qu'un tel phénomène d'accumulation des traces du passé et de constitution progressive d'une mémoire liée aux itinéraires ait aussi existé

72. *IGR* III, 892; THIERRY 2007, 76; CHRISTOL/DREW-BEAR 2009, 242 *sq.*

73. DREW-BEAR 1991, CHRISTOL/DREW-BEAR 2009.

74. LANGLOIS 1861, 365; MUTAFIAN 1988, I, 232, 242; II, repr. 80 *sq.*

75. RAMSAY 1903, 375: un arc construit par les gens de Tarse pour l'auteur, qui s'appuie sur le monnayage de la cité.

76. Amm. Marc. 23.2.5, « dans une propriété voisine de la ville », et 25.10.5. Le tombeau de Julien devient un lieu que l'on visite. Ammien Marcellin (25.10.5) précise que Jovien, en passant par Tarse après son départ d'Antioche, rend hommage à son prédécesseur en s'arrêtant sur sa tombe. Libanios (*Or.* 24.10) raconte que Valentinien et Valens ornent sa sépulture. Enfin, selon Zonaras (13.13), le corps de Julien aurait été ultérieurement transporté à Constantinople. Voir PASCHOUD 1979, 234.

77. MUTAFIAN 1988, I, 251; II, repr. 12; LANGLOIS 1861, 275.

78. MUTAFIAN 1988, I, 91, 251; LANGLOIS 1861, 285 et 1862, 323, 327, 334.

79. Par exemple le Pèlerin de Bordeaux, 577–579.

en Cilicie orientale, en relation avec le massif de l'Amanus⁸⁰. Nous en avons vu un exemple à propos du témoignage de Cicéron qui parle des autels d'Alexandre au pied de cette chaîne⁸¹. Je m'écarte certes des limites géographiques impar-ties, mais je voudrais toutefois en citer un deuxième, particulièrement intéres-sant pour cette question des lieux de mémoire. La *Tabula Siarensis*, découverte dans le sud de la péninsule ibérique, témoigne des honneurs funèbres rendus à Germanicus après sa mort⁸². Or, « en plus d'un arc sur le Rhin et d'un autre à Rome au cirque Flaminius, le Sénat avait proposé qu'un *ianus* fût élevé dans un col de l'Amanus » entre Cilicie et Syrie⁸³. Le col dont il est question serait le col de Beylan, c'est-à-dire les Pyles appelées syriennes par les Anciens⁸⁴. Cependant, « on ignore si Tibère accepta l'emplacement, car la ligne de la *Tabula* suivant la prescription de la Curie laisse officiellement à l'empereur la possibilité d'en choisir un autre »⁸⁵. L'érection de cet arc n'a donc rien d'assuré. Ce dernier n'a pu exister qu'à l'état de projet. Et pourtant, le témoignage sur sa possible élévation peut être évoqué par l'historien au même titre qu'un monument parfaitement construit. La distinction n'est pas toujours clairement établie. Les sources écrites peuvent ainsi prêter à confusion.

Ce dernier exemple nous incite donc à nuancer les attestations des Anciens sur ces lieux de mémoire et leur interprétation. En effet, les écrits nous donnent l'impression d'une stratification mémorielle progressive autour des Portes de Cilicie, composée de constructions dédiées aux événements les plus célèbres de l'histoire. Cette impression est sans doute trompeuse. Ces lieux de mémoire ne sont peut-être, après tout, que littéraires, et d'une certaine façon virtuels. Certains d'entre eux n'ont sans doute d'existence que dans l'imaginaire des voya-geurs et des auteurs. Et quand ils ont une existence bien réelle, il est parfois difficile de définir leur état sur le terrain. Il est possible que dans le paysage ces références soient moins visibles que ce que les textes nous en disent. Il est d'une part vraisemblable que le temps ait fait son œuvre. Certains monuments ont dû disparaître ou être remplacés quand les auteurs, se copiant les uns les

80. On peut en avoir un aperçu dans MUTAFIAN 1988, I, 317–328, notamment avec les Portes amoniques, la Portelle et les Portes syriennes. Voir l'article de Caroline BLONCE dans le présent ouvrage.

81. Cic. *fam.* 15.4.9.

82. Dossier développé dans BRU 2011, 37. Voir GONZÁLEZ 1984 et POTTER 1987.

83. BRU 2011, 37.

84. BRU 2011, 37; MUTAFIAN 1988, I, 327 *sq.*

85. BRU 2011, 37. L'auteur laisse entendre par la suite qu'aucune fouille ou prospection n'a eu lieu, qui aurait pu permettre de retrouver le site. C. MUTAFIAN n'en dit rien.

autres, continuent d'y faire référence. D'autre part, le souvenir ne se matérialise pas forcément sur le terrain. Ainsi, il n'est pas du tout certain que le lieu-dit le « Camp de Cyrus » ait accueilli une quelconque trace matérielle des faits d'armes auxquels la mémoire l'associe. Le fait de désigner du nom de « Camp de Cyrus » le dernier espace ouvert dans la montagne avant d'affronter l'étroit défilé des Pyles peut donner tout son sens à un endroit remarquable sur la route. Cette seule signification doit pouvoir suffire⁸⁶. Enfin, l'interprétation d'un même lieu a pu changer avec le temps. Le toponyme du « Camp de Cyrus » nous donne à nouveau un exemple intéressant de ce processus. L'emplacement est d'abord associé au souvenir de Cyrus le Jeune, puis – au moins pour Quinte-Curce – à Cyrus le Grand. On peut ainsi imaginer qu'un seul monument ait été interprété différemment dans le temps et selon les auteurs. Mais là encore, ces translations sont rarement perceptibles dans les sources littéraires.

Par ailleurs, la lecture attentive de la plupart des témoignages s'intéressant aux Portes de Cilicie nous donne l'impression d'un « effet tunnel ». Les lieux de mémoire évoqués sont limités à l'espace de la route⁸⁷. Ils constituent des sortes d'amers terrestres. Ce sont des repères topographiques pour les itinéraires permettant de se repérer dans l'espace sud-cappadocien et cilicien. La principale voie routière et les histoires qui y sont associées ont pu dans certaines circonstances donner une signification à des reliefs remarquables, à d'anciens *tumuli*, à des anomalies dans le paysage de la route⁸⁸. Dans ce cadre, ces lieux de mémoire ne font certainement référence qu'aux souvenirs que les voyageurs en attendent. Le voyage d'Égérie, par exemple, fait essentiellement référence à une mémoire chrétienne. Les mentions à une histoire classique en sont absentes⁸⁹.

86. Sur le modèle des amers pour la navigation.

87. Dans ce cas, il s'ajoute au paysage habituel de la route : CHEVALLIER 1997, 292–298 (« Le paysage routier »).

88. On trouve effectivement des *tumuli* pour la partie cappadocienne : COINDOZ 1991, 85 (au nord de Pozantı) et à proximité de Tyane-Kemerhisar. Cette façon de procéder se perçoit très bien dans RAMSAY 1903.

89. Mais le *Journal de voyage* d'Égérie dit peu de chose sur la partie qui nous intéresse (23, 6–7) : de Tarse vers les Portes de Cilicie. Voir également le Pèlerin de Bordeaux (577 sq.), qui paraît reprendre l'*Itinéraire d'Antonin* à cet endroit. Pour cette question : MARAVAL 1996. Par ailleurs, il est intéressant de constater que la tradition et à sa suite certains historiens cherchent à faire passer saint Paul par les Portes lors de ses seconde et troisième missions (voir THIERRY 2007, 74 et note 8). On peut comprendre cet intérêt : il permet de restituer les parcours que l'apôtre a privilégiés. Cependant, il me semble que chercher à démontrer que Paul est bien passé par les Pyles ajoute au prestige du personnage. Dans les faits, Paul aurait pu emprunter d'autres itinéraires, cela n'aurait pas eu beaucoup d'incidences. En cherchant des traces de l'apôtre sur la *via Tauri* devenue

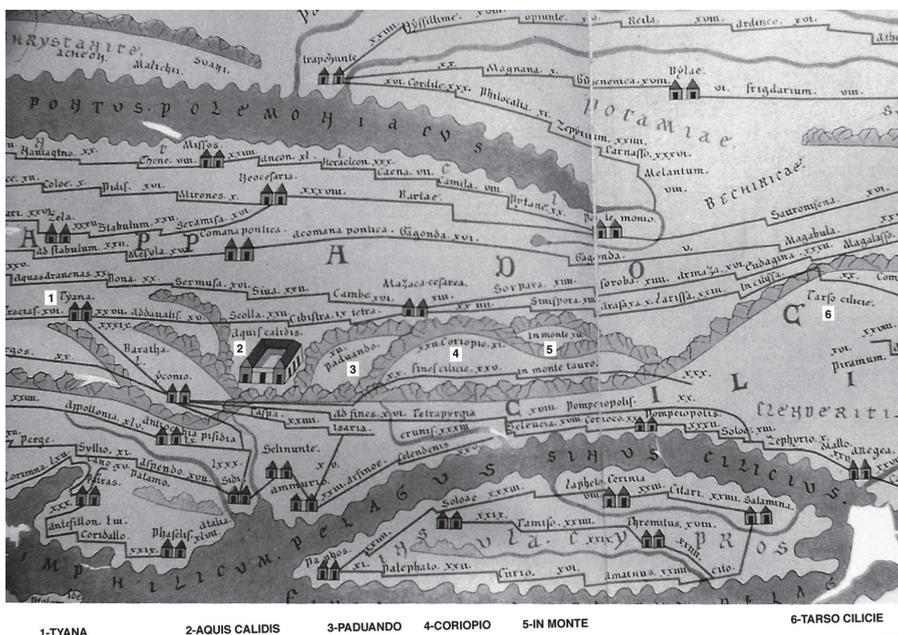


FIG. 2. — *La traversée du Taurus par les Portes de Cilicie. Table de Peutinger (segment X).*

Remarquons enfin que la Cilicie est souvent représentée sur les documents cartographiques issus d'un savoir antique⁹⁰. Sa présence sur les cartes peut sans doute s'expliquer par le rôle de la région à la fois comme carrefour routier et espace intermédiaire entre l'Asie Mineure et la Syrie. Cette caractéristique apparaît très clairement sur la *Table de Peutinger*. Certes, le tracé de l'itinéraire n'a pas été entièrement figuré. Le cartographe a oublié d'en restituer le tronçon entre Tyane et Tarse (fig. 2). Cependant, les stations de cette route ont soigneusement été reportées⁹¹. Plus encore, la figuration de cet itinéraire prend de la place sur l'espace de la carte. Il s'étire en longueur de façon exagérée. La représentation de cette voie, entre Tyane et Tarse, est plus allongée que celle de l'île de Chypre. Elle est aussi étirée que l'itinéraire Nicomédie-Ancyre. En fait, le dessin de la Cilicie et du massif du Taurus, entre la Cappadoce et la

« route des pèlerins », il est possible que cette recherche s'inscrive dans la tradition des pèlerinages de l'Antiquité tardive et de la mise en place d'une géographie chrétienne.

90. Ces cartes sont souvent construites à partir des descriptions de Pline, Solin, Orose et Isidore de Séville.

91. Tyana-Aquis Calidis-Paduando (Podandos)-Coriopia-In monte-Tarso Cilicie. Voir ARNAUD 1991, 928 ; MILLER 1916, 663-665 ; RAMSAY 1903, 408.

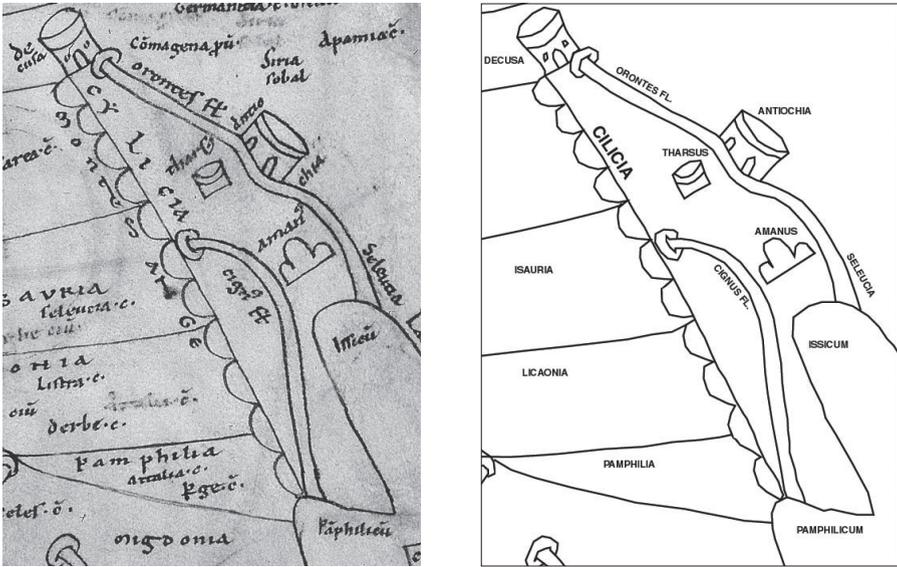


FIG. 3. — La Cilicie sur la carte 1 dite de saint Jérôme.

plaine cilicienne, est surdimensionnée à l'échelle de la péninsule anatolienne de la carte⁹². Sur les autres *mappae mundi*, la Cilicie est régulièrement mentionnée. Elle apparaît plus souvent que d'autres régions traditionnelles d'Asie Mineure⁹³. De plus, quand le Taurus est dessiné, la localisation de la Cilicie semble être en relation avec l'emplacement du massif⁹⁴. Dans deux cas, ceux de la carte 1 dite de saint Jérôme et de la carte d'Hereford, on peut supposer que le choix d'inscrire des toponymes sur le document est en rapport avec l'établissement d'un lieu de mémoire lié à la route. La partie cilicienne de ces cartes a pu servir

92. C'est une caractéristique que l'on retrouve pour le dessin des Détroits dans la *Table de Peutinger*, autre zone de passage important. L'importance du dessin du territoire cilicien se retrouve sur d'autres *mappae mundi*. Par exemple : la carte 1 dite de saint Jérôme (fig. 3) et la carte d'Hereford (fig. 4).

93. Par exemple : Ebstorf, Psautier de Londres, Ranulf, Cottoniana, Beatus (St Sever [Paris, BN, MS Lat. 8878, ff.45bisv-45ter] ; Beatus [New York, Pierpont Morgan Library, M. 644, ff.33v-34]). Pour les régions moins présentes sur les cartes : la Lydie, la Paphlagonie, la Galatie, la Carie et l'Ionie.

94. Par exemple : Cottoniana. Sur la carte du Psautier de Londres, la Cilicie est renvoyée très à l'est sur le continent asiatique, mais en relation avec un massif qui peut s'apparenter au Taurus. La Cilicie sur la carte de Ranulf est bien localisée entre la Pamphylie et la Cappadoce, mais elle se trouve écartée du dessin du Taurus. L'association entre la Cilicie et le Taurus apparaît surtout pour la carte 1 dite de Saint Jérôme et celle d'Hereford.



FIG. 4. — La Cilicie sur la carte d'Hereford.

en particulier de support mnémotechnique à des discours sur la traversée de la Cilicie. En effet, ces documents représentent, outre le dessin du Taurus, le cours du Cydnos, l'agglomération de Tarse et le massif de l'Amanus. Or, ce sont là les principaux éléments des récits traditionnels sur le passage des armées dans la région. Il est d'ailleurs probable que cette figuration de la Cilicie soit en partie déterminée par le souvenir de l'expédition d'Alexandre. De fait, ces documents cartographiques ont sans doute eu pour fonction, peut-être dans un objectif d'enseignement, d'inscrire dans un espace mimétique des lieux de mémoire de la culture classique⁹⁵.

Je voudrais conclure en citant une anecdote développée par C. Mutaflan à propos d'une erreur de localisation d'un toponyme mentionné dans un poème. Composé par le diacre George Pisidès, ce texte raconte l'expédition d'Héraclius contre les Perses en 622⁹⁶. L'auteur aurait lui-même participé à la campagne :

Au siècle suivant, le chroniqueur byzantin Théophane reprend les termes du poète « Quittant par mer la capitale, il arriva au lieu appelé Pyles; de là il gagna le point de rassemblement de l'armée ». En 1777 paraît la première édition de Pisidès, aux soins de Quercius qui affirme en note qu'il s'agit des « Pyles de Syrie et Cilicie », c'est-à-dire de

95. Par exemple, le discours d'Eumène prononcé à partir d'une carte au forum d'Autun, en 298, pour remercier les tétrarques de leurs bienfaits (*Paneg.* 5.20–21). Le dessin de la vignette de l'Isaurie (fig. 5) de la *Notitia Dignitatum* est aussi intéressant. La vignette semble orientée vers le sud. En effet, la mer et Tarse sont représentées en haut du dessin. Le Taurus séparerait donc le territoire traditionnel de la Cilicie en haut de la Cappadoce en bas. Un animal, peut-être un loup, traverse le massif du Taurus. Il est possible que la vignette insiste ainsi sur la traversée de la chaîne. Mais l'interprétation du dessin reste difficile.

96. George de Pisidie, *Sur l'expédition perse de Héraclius* (avec trad. latine), Bonn, 1837, II, v. 10: « Quittant par mer la capitale, il arriva au lieu appelé Pyles; de là il gagna le point de rassemblement de l'armée. »

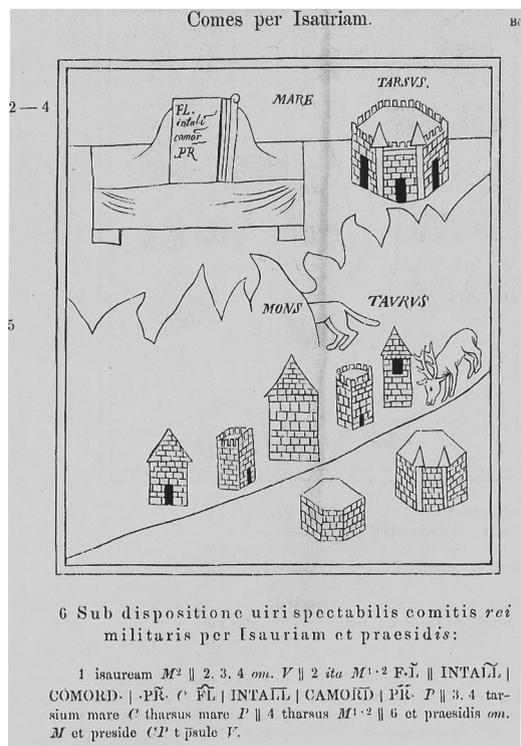


Fig. 5. — La vignette de l'Isaurie de la *Notitia dignitatum*.

la Portelle: Héraclius aurait navigué de Constantinople jusqu'en Cilicie, débarquant près d'Issos, justement là où Alexandre avait vaincu les Perses un millénaire plus tôt.

Quel symbole! Le grand historien anglais du XVIII^e siècle, Gibbon s'empare de cette interprétation qui permet tous les élans lyriques exaltant ce « nouvel Alexandre ». L'erreur est signalée dès le milieu du XIX^e siècle, mais bien des historiens ont continué à croire à cette légende, qui ne résiste pas à un examen attentif⁹⁷.

Les « Pyles » sont en fait confondues avec le nom d'un port de l'Hellespont, se tenant presque en face de Constantinople: « Pylai »⁹⁸. Cette erreur est instructive à deux titres. L'historien est d'abord influencé par la figure d'Alexandre. Il en recherche la trace et les imitations postérieures. En ce sens, l'élaboration du lieu de mémoire à la gloire du conquérant macédonien en Cilicie, particulièrement à Issos, continue de fonctionner à merveille. Mais plus encore, l'erreur

97. MUTAFIAN 1988, I, 142.

98. Le toponyme apparaît sur la *Table de Peutinger* (segment IX) à l'est de Nicée (Pylae).

de toponymie commise s'appuie sur une mise en relief très ancienne des Portes du Taurus et de l'Amanus. Partant de Constantinople, l'armée d'Héraclius est aussitôt transférée en Syrie. L'Asie Mineure, espace transitoire entre la capitale impériale et Antioche, n'apparaît plus. Elle n'est plus que suggérée entre la zone des Détroits et le Taurus. Cette erreur ne me paraît possible que parce qu'il existait dès l'Antiquité une mise en avant des Portes de Cilicie et une modélisation de l'espace qui allait dans ce sens.

OUVRAGES CITÉS

- ANDRÉ, J.-M. et BASLEZ, M.-F. (1993) — *Voyager dans l'Antiquité*, Paris.
- ARNAUD, P. (1991) — *La cartographie à Rome*, Thèse de doctorat, Paris IV.
(1993) — « L'itinéraire d'Antonin » : un témoin de la littérature itinéraire du Bas-Empire », *GeogrAnt* 2, 33–49.
- ARNAUD-LINDET, M.-P. (éd.) (1990) — Orose, *Histoire (contre les païens)*, tome I : livres I–III, texte établi et traduit par M.-P. ARNAUD-LINDET, Paris.
- AUBERGER, J. (2001) — *Historiens d'Alexandre*, Paris.
- AUJAC, G. (2001) — *Eratosthène de Cyrène, le pionnier de la géographie : sa mesure de la circonférence terrestre*, Paris.
- BARDON, H. (éd.) (1947) — Quinte-Curce, *Histoires*, tome I : livres III–VI, texte établi et traduit par H. BARDON, Paris.
- BENZINGER, I. (1894) — s. v. « Alexandria 15 », *RE*, I, 1, 1395–1396.
- BIRLEY, A. R. (1988) 2^e éd. — *The African Emperor: Septimius Severus*, London (1971¹).
- BRIANT, P. (1996) — *Histoire de l'empire perse : de Cyrus à Alexandre*, Paris.
- BRU, H. (2011) — *Le pouvoir impérial dans les provinces syriennes : représentations et célébrations d'Auguste à Constantin (31 av. J.-C.–337 ap. J.-C.)*, Leyde/Boston.
- CASABONNE, O. (2004) — *La Cilicie à l'époque achéménide*, Paris.
(2009) — « Brèves remarques à propos du Taurus cilicien, des Hittites aux Romains », dans BRU H., KIRBIHLER F. et LEBRETON S. (éds), *L'Asie Mineure dans l'Antiquité : échanges, populations et territoires. Regards actuels sur une péninsule. Actes du colloque de Tours, 21–22 octobre 2005*, Rennes, 205–212.
- CHASTAGNOL, A. (trad.) (1994) — *Histoire Auguste. Les empereurs romains des II^e et III^e siècles*, Paris.
- CHEVALLIER, R. (1997) — *Les voies romaines*, Paris.
- CHRISTOL, M. et DREW-BEAR, Th. (2009) — « L'aménagement de la *Via Tauri* sous les Sévères », *Anat.Ant.* 17, 239–254.

- COINDOZ, M. (1991) — « Cappadoce méridionale : le site de Porsuk et les voies de communication entre la Tyanitide et les portes ciliciennes », dans LE GUEN-POLLET B. et PELON O. (éds), *La Cappadoce méridionale jusqu'à la fin de l'époque romaine : état des recherches. Actes du colloque d'Istanbul, Institut français d'études anatoliennes, 13-14 avril 1987*, Paris, 77-90.
- DAN, A.-C. (2010) — « Les Leukosyriens : quelques notes d'ethnographie sinopéenne », *ACSS* 16, 73-102.
- (2009) — « *La plus merveilleuse des mers* » : recherches sur la représentation de la mer Noire et de ses peuples dans les sources antiques, d'Homère à Eratosthène, Thèse de doctorat, Reims.
- (à paraître) — « L'Istros chez Hérodote », *Dacia*.
- DILKE, O. A. W. (1985) — *Greek and Roman maps*, London.
- DREW-BEAR, Th. (1991) — « Inscriptions de Cappadoce », dans DES COURTILS J., MORETTI J.-Ch. et PLANET F. (éds), *De Anatolia Antiqua. Eski Anadolu I. Travaux et recherches de l'Institut français d'études anatoliennes*, Paris, 131-149.
- FONTAINE, J. (éd.) (1977) — Ammien Marcellin, *Histoire*, tome IV : livres XXIII-XXV, 1^{re} partie, texte établi et traduit par J. FONTAINE, Paris.
- FRENCH, D. H. (1981) — *Roman roads and milestones of Asia Minor. Fasc. 1, The Pilgrim's road*, Oxford.
- GONZÁLEZ, J. (1984) — « *Tabula Siarensis, Fortunales Siarenses et Municipia Civium Romanorum* », *ZPE* 55, 55-100.
- HALFMANN, H. (1986) — *Itinera principum. Geschichte und Typologie der Kaiserreisen im römischen Reich*, Stuttgart.
- HARPER, R. P. (1970) — « Podandus and the *via Tauri* », *AS* 20, 149-153.
- HILD, F. et HELLENKEMPER, H. (1990) — *Kilikien und Isaurien*, *Tabula Imperii byzantini* 5, Wien.
- JACOB, Ch. (1991) — *Géographie et ethnographie en Grèce ancienne*, Paris.
- LANGLOIS, V. (1861) — *Voyage dans la Cilicie et dans les montagnes du Taurus exécuté pendant les années 1852-1853*, Paris.
- (1862) — « Voyage dans la Cilicie et dans les Montagnes du Taurus », *Le Tour du monde*, juin 1862, 321-336.
- LAURENT, J. C. M. (1864) — *Peregrinatores medii aevi quatuor*, Lipsiae.
- LEBRETON, S. (2005) — « Le Taurus en Asie Mineure : contenus et conséquences de représentations stéréotypées », *REA* 107/2, 655-674.
- (2009) — « Les mœurs des peuples, la géographie des régions, les opportunités des lieux ». Comment les Anciens se représentaient-ils l'Asie Mineure du V^e siècle av. n. è. au IV^e siècle de n. è. ? », dans BRU H., KIRBIHLER F. et LEBRETON S. (éds), *L'Asie Mineure dans l'Antiquité : échanges, populations et territoires. Regards actuels sur une péninsule. Actes du colloque de Tours, 21-22 octobre 2005*, Rennes, 15-52.

- LENFANT, D. (2001) — « De Sardanapale à Elagabal : les avatars d'une figure du pouvoir », dans MOLIN M., CARREZ-MARATRAY J.-Y., GAILLARD-SEUX P. et PARMENTIER-MORIN E. (éds), *Images et représentations du pouvoir et de l'ordre social dans l'Antiquité. Actes du colloque, Angers, 28–29 mai 1999*, Paris, 45–55.
- MARAVAL, P. (1985) — *Lieux saints et pèlerinages d'Orient : histoire et géographie des origines à la conquête arabe*, Paris.
- (1996) — *Récits des premiers pèlerins chrétiens au Proche-Orient (IV^e–VII^e siècle)*, Paris.
- MARY, L. (1995) — *Les représentations de l'espace chez Ammien Marcellin*, Thèse de doctorat, Paris IV.
- MILLER, K. (1916) — *Itineraria Romana : römische Reisewege an der Hand der Tabula Peutingeriana*, Stuttgart.
- MITFORD, T. B. (1989) — « High and low level routes across the Taurus and Anti-Taurus », dans FRENCH D. H. et LIGHTFOOT C. S. (éds), *The eastern frontier of the Roman Empire. Proceedings of a colloquium held at Ankara in September 1988*, Oxford, vol. 2, 329–333.
- MUTAFIAN, C. (1988) — *La Cilicie au carrefour des empires*, 2 vols, Paris.
- PASCHOUD, F. (éd.) (1979) — Zosime, *Histoire nouvelle*, tome II : 1^{re} partie (livre III), 2^e partie (livre IV), texte établi et traduit par F. PASCHOUD, Paris.
- POTTER, D. S. (1987) — « The *Tabula Siarensis*, Tiberius, the Senate, and the eastern boundary of the Roman empire », *ZPE* 69, 269–276.
- RADET, G. (1916) — « Le camp de Cyrus, à propos des “Camps de César” », *REA* 18/2, 121–122.
- RAMSAY, W. M. (1890) — *The historical geography of Asia minor*, London.
- (1903) — « Cilicia, Tarsus and the Great Taurus Pass », *GJ* 22/4, 357–410.
- REINACH, Th. (1892) — « Un fragment d'un nouvel historien d'Alexandre le Grand », *REG* 5, 306–326.
- RÉMY, B. (1991) — « L'activité des fonctionnaires sénatoriaux de la province de Cappadoce au Haut-Empire d'après les inscriptions », dans LE GUEN-POLLET B. et PELON O. (éds), *La Cappadoce méridionale jusqu'à la fin de l'époque romaine : état des recherches. Actes du colloque d'Istanbul, Institut français d'études anatoliennes, 13–14 avril 1987*, Paris, 61–74.
- ROMAN, Y. (2001) — *Empereurs et sénateurs : une histoire politique de l'Empire romain, 1^{er}–IV^e siècle*, Paris.
- RUGE, W. (1922) — s. v. « Κιλίκιαι Πύλαι », *RE*, XI, col. 389–390.
- (1937) — s. v. « Traianopolis 3 », *RE*, VI, A, col. 2087–2088.
- SALWAY, R. W. B. (2004) — « Sea and river travel in the Roman itinerary literature », dans TALBERT R. J. A. et BRODERSEN K. (éds), *Space in the Roman world : its perception and presentation*, Münster, 43–96.
- TALBERT, R. J. A. (2010) — *Rome's world : the Peutinger map reconsidered*, Cambridge.

- THIERRY, N. (2007) — « Les Portes Ciliciennes », dans GAIN B. (éd.), *Passer les monts. Le franchissement des montagnes dans l'Antiquité grecque et romaine. Actes du XXXIX^e congrès de l'APLAES, Grenoble, 19 au 21 mai 2006*, Grenoble, 73–82.
- TREIDLER, H. (1962) — s. v. « Κιλίκια Πύλαι », *RE*, Suppl. IX, col. 1352–1366.
- WEISSBACH, F. H. (1920) — s. v. « Sardanapal », *RE* I, A, col. 2436–2475.
- WILLIAMS, F. (1996) — « Xenophon's Dana and the passage of Cyrus' army over the Taurus Mountains », *Historia*, 45/3, 284–314.

Sources des illustrations :

- Fig. 1 Principaux itinéraires permettant de traverser la Cilicie. Carte réalisée par S. LEBRETON.
- Fig. 2 La traversée du Taurus par les Portes de Cilicie. *Table de Peutinger* (segment X). D'après E. DESJARDINS, *La Table de Peutinger*, Paris, 1869–1876.
- Fig. 3 La Cilicie sur la carte 1 dite de saint Jérôme. British Library (add. 10049, 64).
- Fig. 4 La Cilicie sur la carte d'Hereford. D'après S. D. WESTREM, *The Hereford Map*, Turnhout, 2001.
- Fig. 5 La vignette de l'Isaurie de la *Notitia dignitatum*. D'après O. SEECK, *Notitia Dignitatum accidunt Notitia Urbis Constantinopolitanae et Latercula Provinciarum*, Berlin, 1876 (rééd. Frankfort, 1983).

ISSOS, ALEXANDRE LE GRAND ET SEPTIME SÉVÈRE

CAROLINE BLONCE

Caen

La mort de Commode à la fin de l'année 192 apr. J.-C., puis celle de Pertinax en mars 193 apr. J.-C., ouvrent une nouvelle période de guerre civile entre trois compétiteurs, Septime Sévère (gouverneur de Pannonie supérieure), Clodius Albinus (gouverneur de Bretagne) et Pescennius Niger (gouverneur de Syrie). La victoire de Septime Sévère inaugure la mise en place d'une nouvelle dynastie. Il apparaît que l'affrontement avec Pescennius Niger en Orient fut particulièrement utilisé dans le processus de légitimation mis en œuvre par le nouvel empereur. Ce processus mobilisa à la fois le rattachement de Septime Sévère à la dynastie antonine et la réactivation du modèle augustéen. En effet, la victoire remportée en Orient sur Pescennius Niger et ses alliés « parthes » fait de Septime Sévère un nouvel Auguste célébrant la victoire sur l'Égypte et sur Antoine. Pescennius Niger est ainsi présenté comme un nouvel Antoine, susceptible de scinder l'empire en deux parties indépendantes, et n'hésitant pas à s'allier avec l'ennemi héréditaire des Romains, les Parthes, tout comme Antoine s'était allié à Cléopâtre¹. Il y a donc une valorisation des combats remportés sur Pescennius Niger et ses alliés en 194–195 apr. J.-C., et cela d'autant plus que le lieu de la victoire décisive de 194 apr. J.-C. est célèbre : il s'agit de la plaine d'Issos, entrée dans la mémoire collective des Grecs en tant que lieu de la victoire remportée

1. D. C. 50.6.1 (Antoine ferait la guerre à sa propre patrie pour le compte de la reine égyptienne); Plu. *Ant.* 58.4–8 (affaire du testament d'Antoine). Pour Pescennius Niger, voir Hist. Aug. *Sept. Seu.* 9.9; Hdn. 3.1.2–3, 3.5.1, 3.9.1; D. C. 75.8.3. RUBIN 1980; DESNIER 1993, 557 sq.

par Alexandre le Grand sur Darius III, en 333 av. J.-C. Notre propos est donc d'analyser comment le champ de bataille d'Issos, lieu d'un « événement spectacle » selon la définition de P. Nora, c'est-à-dire un événement « immédiatement chargé d'un sens lourdement symbolique »², fut transformé en un « lieu de mémoire » sévérien, chargé de commémorer la prise du pouvoir par Septime Sévère et de célébrer la pérennité et la légitimité de celui-ci. Il s'agira d'étudier dans un premier temps les modalités de la célébration de la victoire à l'échelle de l'empire, puis dans un second temps les différentes dimensions de la construction de ce « lieu de mémoire » particulier, en essayant de déterminer la pertinence et le succès (ou non) de ce terme appliqué à la bataille sévérienne d'Issos.

Pour commencer, il n'est pas inutile de rappeler les étapes factuelles du conflit, selon le déroulement actuellement accepté par les historiens³. Nous disposons essentiellement de trois sources littéraires pour cette période : Dion Cassius⁴, Hérodien⁵ et l'*Histoire Auguste*. La guerre des armées sévériennes contre Pescennius Niger, en Asie Mineure, se déroula entre la fin 193 apr. J.-C. et le début de l'année 194 apr. J.-C., en l'absence de Septime Sévère. Les premiers affrontements eurent lieu à Cyzique, puis près de Nicée : ces deux combats se soldèrent par deux défaites des troupes de Pescennius Niger, notamment avec la mort de son lieutenant, le proconsul d'Asie Aemilianus, à Cyzique. L'armée de Pescennius Niger battit alors en retraite jusqu'en Cilicie avant de subir une nouvelle défaite à Issos à l'entrée de la Syrie, peut-être le 31 mars 194 apr. J.-C. (fig. 1 et 2). À la suite de cette nouvelle victoire, les troupes sévériennes se livrèrent au pillage d'Antioche. Pescennius Niger fut tué alors qu'il allait chercher de l'aide chez les princes clients situés au-delà de l'Euphrate, en avril 194 apr. J.-C. Ce dernier avait en effet reçu l'appui du roi des Parthes et de ses alliés de haute Mésopotamie, Osrhoéniens, Adiabènes et Arabes scénites. En conséquence, au début de l'année 195 apr. J.-C., Septime Sévère rejoignit ses troupes en Syrie et de là lança la « première guerre parthique », contre les alliés de Pescennius Niger, les Osrhoéniens et les Adiabènes. Les victoires remportées lors de cette campagne, notamment la prise de *Nisibis*, valurent à l'empereur les titres de *Parthicus Arabicus* et de *Parthicus Adiabenicus*. En 197–198 apr. J.-C. eut lieu la « seconde campagne parthique », également dirigée en personne par Septime Sévère, cette

2. NORA 1997, 41.

3. Pour la chronologie des événements, voir SARTRE 1991, 52 *sq.* ; CHRISTOL 1997, 14 *sq.* ; DAGUET-GAGEY 2000, 209–242.

4. D. C. 74.7.2–4.

5. Hdn. 3.4.2–5.

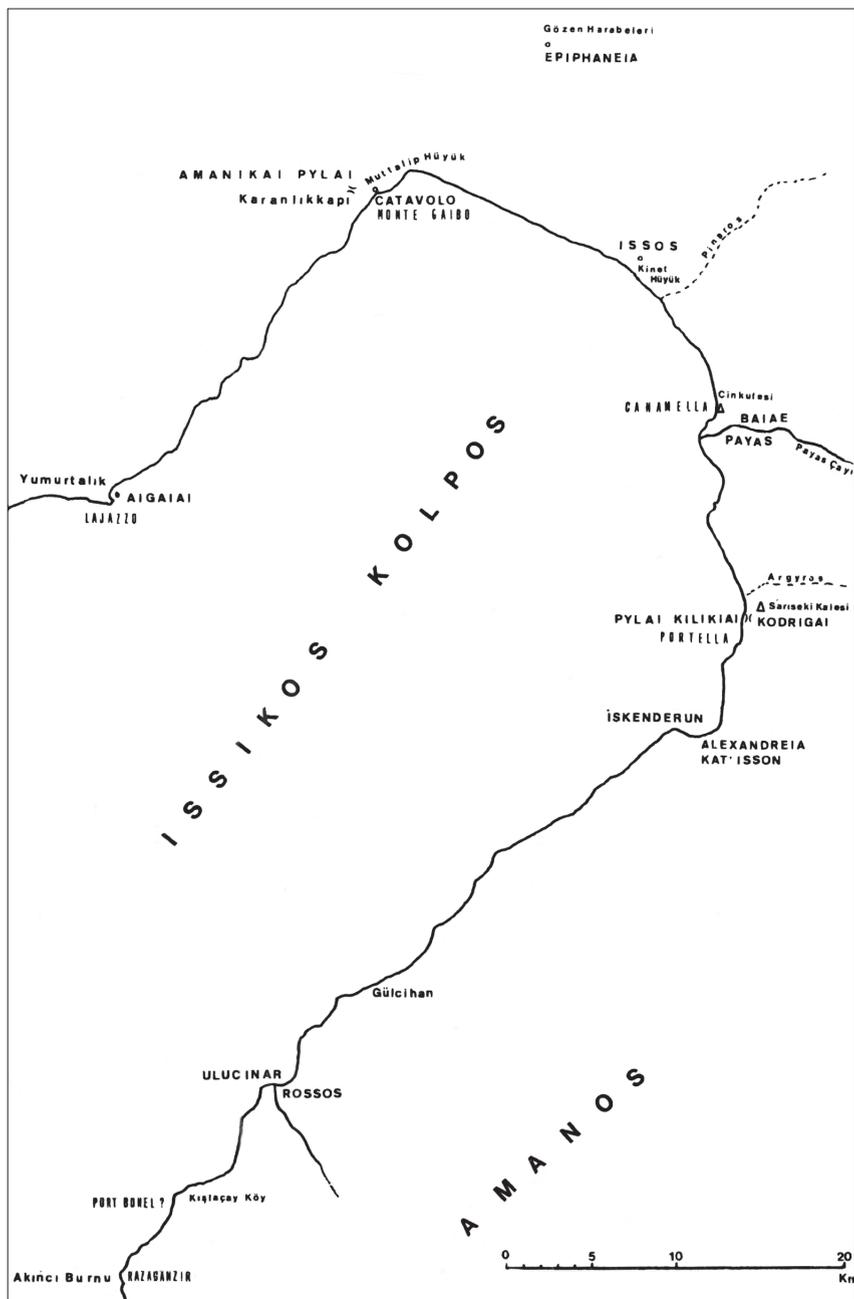


FIG. I. — Carte du golfe d'Issos.

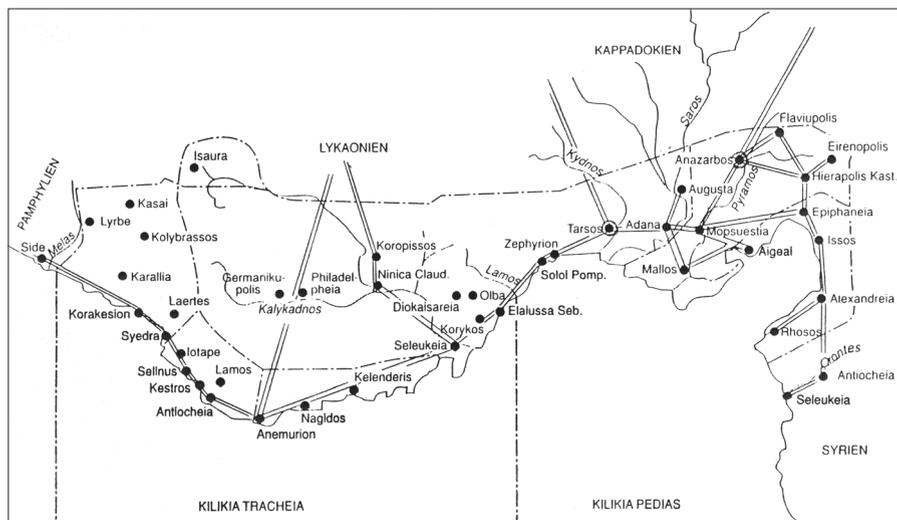


FIG. 2. — Carte de la Cilicie antique.

fois-ci directement contre les Parthes, marquée par la prise de Séleucie du Tigre puis de Ctésiphon le 28 janvier 198 apr. J.-C. selon les sources, et qui valut à l'empereur le titre de *Parthicus maximus*. Deux nouvelles provinces furent créées à l'issue de ces deux campagnes parthiques, l'Osrohoène et la Mésopotamie.

Le récit d'Hérodien⁶ établit un parallèle entre Septime Sévère et Alexandre le Grand dans la relation de la bataille. Ce parallèle repose sur deux éléments : l'identité du lieu de l'affrontement (la plaine d'Issos) et l'identification des adversaires (les alliés « parthes » de Pescennius Niger étant assimilés aux Perses de Darius). Hérodien écrit ainsi que « la ressemblance avec cette ancienne bataille ne se limite pas au fait que les soldats de Sévère et de Niger s'affrontèrent dans le même secteur : le sort du combat fut, lui aussi, semblable »⁷. Le parallèle est donc consciemment établi par Hérodien, ou par sa source⁸. L'association avec Alexandre le Grand se révèle par ailleurs double : d'une part, un parallèle peut en effet être établi entre la victoire sur Pescennius Niger et le combat célèbre du grand conquérant en reliant les deux combats d'Issos ; d'autre part, un autre parallèle peut être construit, dérivant du premier, qui associe les guerres parthiques

6. RUBIN 1980, 101–105.

7. Hdn. 3.4.4.

8. RUBIN 1980, 215–234. On peut reconnaître dans cette démarche la première étape dans la construction du « lieu de mémoire », celle de « l'engagement de l'historien » (NORA 1997, 16).

de Septime Sévère, notamment la prise de Ctésiphon, et la conquête de l'Orient par Alexandre le Grand⁹. On peut dès lors supposer l'existence d'un discours politique élaboré, dont on retrouve clairement la trace chez Hérodien. La force de ce discours est d'établir la jonction entre la mémoire historique factuelle et la mémoire collective¹⁰. De fait, Alexandre est la grande figure de la mémoire commune des Grecs mais aussi des Romains : que l'on pense par exemple au célèbre épisode de César à Gadès¹¹. La construction de ce discours apparaît ainsi comme un témoignage de plus de l'imbrication du pouvoir romain dans la mémoire panhellénique¹². En revanche, on ne relève aucune trace de cette comparaison dans l'*Histoire Auguste* : dans la vie de Septime Sévère, le récit ne mentionne pas Issos, et donc ne fait pas de parallèle avec Alexandre le Grand¹³. En effet, le récit repose sur une tradition différente, déjà présente chez Aurelius Victor et Eutrope, qui localise la bataille finale à Cyzique et non à Issos¹⁴. En réalité, comme nous l'avons vu, c'est le proconsul d'Asie Aemilianus, lieutenant de Pescennius Niger, qui fut défait à Cyzique¹⁵. L'absence de la comparaison de Septime Sévère à Alexandre dans la tradition latine oblige à s'interroger sur la portée de ce discours : s'adressait-il à l'ensemble de l'empire ou bien était-il plus particulièrement destiné aux provinces hellénophones ? L'étude des modalités de la commémoration de la victoire, au cours des premières années du règne de Septime Sévère, nous permet d'approfondir la question.

Des commémorations organisées en l'honneur de la victoire de l'empereur sur Pescennius Niger et ses alliés, une en particulier est parvenue jusqu'à nous : la construction d'arcs honorifiques directement liés à cet événement. Trois monuments nous intéressent ici : l'arc d'*Ammaedara* en Afrique proconsulaire,

9. RUBIN 1975 ; DAGUET-GAGEY 2000, 239 ; LEBRETON 2009, 39 *sq.*

10. NORA 1997, 16 (souvenir), 20 (héritage collectif) et 21 (liens de la mémoire historique et de la mémoire collective).

11. Suet. *Iul.* 7. Voir à ce sujet KÜHNEN 2008.

12. Ce phénomène est visible de manière exemplaire sur le site de Delphes analysé par A. JACQUEMIN dans ce même volume.

13. Hist. Aug. *Sept. Sev.* 8.6–17 et 9 pour le récit de la campagne contre Pescennius Niger. On lit que Septime Sévère « se mesura avec Niger, qu'il tua près de Cyzique » (9.1). On trouve le même récit dans Hist. Aug. *Pesc.* 5.8. Or, selon Dion Cassius (74.7) et Hérodien (3.4.2–3), la bataille eut lieu près d'Issos en Cilicie et, après celle-ci, Pescennius Niger s'enfuit à Antioche de Syrie (D. C. 74.8.3).

14. Aur. Vict. *Caes.* 20.8 : « Septime Sévère, vainqueur de Pescennius Niger auprès de Cyzique », et Eutr. 8.10.4 : « Il tua, près de Cyzique, Pescennius Niger, qui avait soulevé l'Égypte et la Syrie. »

15. D. C. 74.6.4 : « [Aemilianus fut tué] dans un engagement [qui] eut lieu dans la région de Cyzique. »

l'arc du forum romain et l'arc de *Kodrigai*. L'arc honorifique d'*Ammaedara* est situé à l'extrémité orientale de la ville antique; il devait en indiquer l'entrée¹⁶. Il fut dédié à Septime Sévère en 195 apr. J.-C.¹⁷. Il a été élevé par décision municipale, sur le budget de la ville. La dédicace ne fournit aucun élément pouvant expliquer la décision des décurions. Etant donné la date de cet arc, il semble tout à fait probable qu'il faille en chercher la raison dans le contexte politique de l'époque. En 195 apr. J.-C., après la victoire sur Pescennius Niger et la prise de *Nisibis*, Septime Sévère est désormais le détenteur officiel et légitime du pouvoir et a en outre remporté une victoire sur les alliés des Parthes. La cité d'*Ammaedara* affiche ainsi sa loyauté envers le nouvel empereur. Il faut remarquer la précocité de cet hommage, qui met principalement en valeur les victoires parthiques de l'empereur, qualifié de *Parthicus Arabicus et Parthicus Adiabenicus*. Ces titres, reçus en 195 apr. J.-C., symbolisent la victoire fondatrice du nouvel empereur, lui permettant de se placer d'ores et déjà dans la lignée d'Auguste et de Trajan. L'arc d'*Ammaedara* est le premier arc dédié à Septime Sévère en Afrique, et même le premier dans tout l'empire, à l'exception peut-être de l'arc de *Kodrigai*, dont la datation n'est pas assurée. Il occupe donc une place importante dans la chronologie des hommages à la nouvelle dynastie. De l'arc de *Kodrigai*, disons simplement pour le moment qu'il aurait été dédié à Septime Sévère près d'Issos, à la frontière entre la Cilicie et la Syrie, pour commémorer sa victoire sur Pescennius Niger. En l'état actuel de nos connaissances, sa datation demeure incertaine, entre 195 et 199 apr. J.-C. Enfin, il faut mentionner l'arc du forum romain, qui fut inauguré en 203 apr. J.-C. mais dont le décor et l'inscription évoquent directement les événements qui nous intéressent¹⁸. Cet arc, situé entre les Rostres et la Curie, à l'extrémité occidentale de la *Via Sacra*, fait office de mur de fond du forum romain, de ce côté de la place. Les quatre grands panneaux (l. 4,72 m; h. 3,92 m) en marbre de Carrare placés au-dessus des baies latérales représentent les épisodes des campagnes parthiques de Septime Sévère. Le premier panneau met en scène la première campagne de 195 apr. J.-C., contre les Osrhoènes, les Adiabènes et les Arabes, avec la prise de *Nisibis*. Les trois autres panneaux représentent la seconde campagne de 197–198 apr. J.-C., contre

16. BEN ABDALLAH 1996, 77.

17. CIL VIII 306–307: *Imp(eratori) Caes(ari) L(ucio) Septimio Seuero Pertinaci Aug(usto), p(ontifici) m(aximo), | trib(unicia) pot(estate) (tertia), imp(eratori) (quintum), co(n)s(uli) (secundum), p(atri) p(atriciae), Parthico Ara|bico et Parthico A<d=Z>iabenico, d(ecreto) d(ecurionum), p(ublica) p(ecunia)*.

18. BRILLIANT 1967; STEINBY 1993, 103–105.

les Parthes, avec la prise des cités d'Edesse, Séleucie et Ctésiphon¹⁹. La dédicace de l'arc est datée entre le 10 décembre 202 et le 9 décembre 203 apr. J.-C.²⁰. La titulature de Septime Sévère est intéressante, car y figurent seulement les titres reçus en 195 apr. J.-C., *Parthicus Arabicus* et *Parthicus Adiabenicus*, tandis que celui de *Parthicus Maximus*, reçu en 198 apr. J.-C., en est absent. Cependant, l'arc est aussi dédié à Caracalla Auguste et à Géta César, ce qui renvoie automatiquement aux derniers événements de la seconde campagne parthique de 198 apr. J.-C. : la prise de Ctésiphon qui marque la fin de la guerre et l'élévation de ses deux fils, l'un Auguste et l'autre César, exactement cent ans après l'accession au trône de Trajan²¹. Il s'agit donc certainement d'un choix délibéré, afin de mettre en avant la victoire fondatrice du nouvel empereur. La signification de l'arc comme monument commémorant les victoires parthiques est évidente, tant par le texte de l'inscription que par le contenu du décor figuré. En même temps, l'inscription fait allusion de manière certaine, par l'expression *ob rem publicam restitutam*, à la défaite du principal adversaire de Septime Sévère, Pescennius Niger, à Issos en 194 apr. J.-C.

Dans ces monuments, ce n'est pas tant l'identification à Alexandre le Grand qui est en jeu que celle à Auguste, dans une volonté de légitimation d'un pouvoir conquis dans un contexte de guerre civile. Comme nous l'avons évoqué en introduction, la transformation de la guerre civile en guerre étrangère permet la réactivation du modèle augustéen. En effet, Pescennius Niger n'est plus présenté comme un rival à éliminer mais comme un ennemi de Rome, allié aux Parthes, qu'il faut combattre²². Le choix de centrer le discours sur les Parthes va dans

19. BRILLIANT 1967, 219 sq. ; DESNIER 1993, 552, fig. 1.

20. CIL VI 1033 = 31230 = ILS 425: *Imp(eratori) Caes(ari) Lucio Septimio, M(arci) fil(io), Seuero Pio Pertinaci Aug(usto), patri patriae, Parthico Arabico et | Parthico Adiabenco, pontific(i) maximo, tribunic(ia) potest(ate) (undecima), imp(eratori) (undecimum), co(n)s(uli) (tertium), proco(n)s(uli) et | Imp(eratori) Caes(ari) M(arco) Aurelio, L(ucii) fil(io), Antonino Aug(usto) Pio Felici, tribunic(ia) potest(ate) (sexta), co(n)s(uli), proco(n)s(uli), p(atri) p(atriciae), | optimis fortissimisque principibus [[et P(ublio) Septimio Getae no(bilissimo) Caesari]], | ob rem publicam restitutam imperiumque populi Romani propagatum, | insignibus uirtutibus eorum domi forique, S(enatus) P(opulus) Q(ue) R(omanus).*

21. L'association entre les deux événements est attestée dans le *Feriale Duranum*, voir BENOIST 2008, 138.

22. La guerre contre Pescennius Niger est ainsi qualifiée d'*expeditio asiana aduersus hostes publicos*: AE 1985, 829 = AE 1991, 1579 = AE 2000, 1233 = AE 2001, 1968 (Césarée Maritime): *L(ucio) Valerio Valeriano p[ro]c[ur]ator(i) prouin[ci]ae | Syr[ie] Palaest[inae] prouin[ci]ae [– – –] | praeposito summ(a) [f]eliciss(imae) expedit[io]nis | Mesopotamena[e] adu[er]sus Arabos | praepos(ito) uexil(lationis) feliciss(imae) [expedit(ionis)] | urbic(ae) itemq(ue) Asianae [adu[er]sus] | hostes publicos pr[ae]p[os]ito eq[ui]t[um] gentium | peregrinarum aduer[sus – – –] | proc[ur]ator(i) Cypri praefecto*

ce sens, dans la mesure où, depuis Auguste, la victoire parthique apparaît la plus prestigieuse. Les Parthes sont les ennemis les plus dangereux, les rivaux les plus sérieux des Romains. La victoire parthique permet d'affirmer la *virtus* de l'empereur, et la conquête de nouveaux territoires, à l'instar de Trajan (le « divin Parthique »), réactive le mythe de la conquête de l'Orient, sur le modèle de Dionysos et d'Alexandre le Grand²³. Enfin, le choix de l'arc monumental nous apparaît également révélateur, dans la mesure où il s'agit d'un monument typiquement lié au principat augustéen, à la fois dans sa forme et dans les symboles qui lui sont attachés²⁴. La référence au modèle augustéen est particulièrement visible dans les rapports que l'on peut établir entre l'arc sévérien et les arcs augustéens du forum romain. Construit sur une légère éminence à l'angle nord-ouest du forum, au pied du Capitole, l'arc sévérien a été placé de manière délibérée en relation avec les arcs dédiés à Auguste et à Tibère²⁵. L'arc sévérien trouve en effet un écho, à l'angle sud-ouest de la place, dans l'arc de Tibère et Germanicus, érigé en 16 apr. J.-C. pour commémorer la victoire sur les Germains ayant vengé la défaite de Varus, et surtout, le long du côté oriental, dans les monuments augustéens placés de part et d'autre du temple du divin Jules²⁶. En plus de ce lien topographique, il s'avère que le programme iconographique de l'arc peut se lire comme le reflet des arcs augustéens de ce même forum²⁷. On est en droit de penser qu'il y a eu, de la part des concepteurs du programme figuré (Septime Sévère lui-même?), une intention consciente d'illustrer sur la façade orientale de l'arc les deux arguments de la dédicace (*ob rem publicam restitutam*

a[lae I Hispan(orum)] | Campagonum in Dac[ia trib(uno) c(o)hort(is) I] | miliariae Hemese[norum c(iuium) R(omanorum) in] | Pannonia praefecto c(o)ho[rt(is) --- | in] Pannonia | Meuius Romanus | (centurio) [leg(ionis) VI Ferr(atae)] | F(idelis) C(onstantis) Antoniniana[e] [strator?] | eius uiro i[n]compara[bili]. Voir DAGUET-GAGEY 2000, 465, note 39.

23. CHRISTOL 1997, 22 : « Sa légitimité s'appuyait donc sur la renaissance des grandes traditions militaires de Rome. L'image de Trajan était celle qui surgissait immédiatement. En filigrane aussi apparaissait la figure d'Alexandre, puisque l'assistance divine, qui se traduisait par la victoire, s'était manifestée à Issos, un lieu où le grand conquérant de l'Antiquité avait eu aussi une journée de gloire. »

24. WALLACE-HADRILL 2001.

25. BRILLIANT 1967, 85 *sq.* ; DESNIER 1993, 557 *sq.* et 575, fig. 6.

26. Nos connaissances sur les arcs augustéens de Rome demeurent peu assurées. Nous renvoyons sur ce point aux études de COARELLI (1985, 269–308) et de NEDERGAARD (1988a et 1988b), dont les conclusions sont reprises dans STEINBY 1993, 80–85 et 1999, 226 *sq.* L'existence de l'arc parthique de 19 av. J.-C. a été réfutée par SIMPSON (1992), tandis que RICH (1998) a supposé une transformation de l'arc d'Actium en arc parthique. Voir HURLET 1997, 399 ; DE CHAISEMARTIN 2003, 122–124 ; BENOIST 2005, 210 et 229 *sq.* ; BASTIEN 2007, 59–66.

27. BRILLIANT 1967, 85 *sq.*

et *ob imperium populi Romani propagatum*). Ainsi, le relief illustrant la prise de *Nisibis* en 195 apr. J.-C. et la victoire sur Pescennius Niger renvoie à l'arc d'Actium, célébrant la victoire sur l'Égypte et sur Antoine; le relief de la prise d'Edesse symbolise la victoire remportée sur les Parthes, à l'instar de celle qui est commémorée par l'arc parthique dédié à Auguste. L'arc sévérien se placerait ainsi comme la quatrième pièce d'un «quadrilatère commémoratif» idéal, résumant plus de deux siècles de l'histoire de la ville. Enfin, le vocabulaire de l'inscription évoque lui aussi des échos augustéens, avec le thème de la *restitutio rei publicae*²⁸. Il y a ainsi un enracinement dans la légitimité augustéenne de la victoire fondatrice, dispensatrice de paix et d'un nouvel âge d'or. Plus que la figure d'Alexandre, c'est donc Auguste qui est sollicité, à Rome, comme figure de la mémoire collective pour commémorer la victoire d'Issos. La valorisation de la victoire parthique sur le forum, tant pour Auguste que pour Septime Sévère, apparaît de ce fait comme une manière d'occulter le souvenir des guerres civiles. L'exaltation des victoires remportées lors de ces conflits n'a donc pas lieu à Rome même, mais loin de Rome, sur le territoire provincial uniquement: à Actium pour Auguste²⁹, dans la plaine d'Issos pour Septime Sévère. Nous pouvons à présent nous intéresser à la commémoration de la victoire sur le lieu même de la bataille.

Le champ de bataille d'Issos, en raison de sa place dans la mémoire collective grecque, apparaît comme particulièrement susceptible d'attirer les visites et de susciter l'organisation de commémorations. Différents indices permettent de supposer qu'un arc honorifique aurait été dédié à Septime Sévère, au lieu-dit *Kodrigai*, à la frontière entre la Cilicie et la Syrie (fig. 1). Son existence est déduite par la combinaison des sources archéologiques et numismatiques, ainsi que par la toponymie. Il semble qu'on puisse attribuer à ce monument les vestiges d'un arc à une baie trouvés à l'endroit appelé Merlkes Kalesi, sur la pente ouest du mont *Amanus*, au nord de la ville d'*Alexandreia kat'Issos* (Iskenderun), dont les fondations, encore conservées en 1892, ont été en partie détruites après 1902 à l'occasion des travaux de construction de la ligne de chemin de fer jusqu'à Iskenderun³⁰. Ces vestiges sont également connus sous le nom de «pilier de

28. Sur cette formulation augustéenne commémorant Actium, voir BENOIST 2008, 137 sq. A propos de la relation entre l'arc sévérien et les arcs augustéens, BENOIST (2008, 138) parle de «jeux de mémoire [qui] mettent en scène les enjeux du principat».

29. Nous renvoyons sur cette question aux contributions d'E. GUERBER et de Ch. HOËT-VAN CAUWENBERGHE et M. KANTIRÉA dans ce même volume.

30. La première identification fut réalisée par KUBITSCHKE (1895). Les vestiges furent décrits par HEBERDEY/WILHELM (1896, 19). Voir ZIEGLER 1985, 75; HELLENKEMPER/HILD 1986, 108–

Jonas». Aujourd'hui, seule est encore conservée la partie inférieure de la pile ouest. A ces vestiges a été associée une inscription fragmentaire³¹ mentionnant Septime Sévère, qui était peut-être la dédicace de cet arc ou plus vraisemblablement celle d'une base de statue³², peut-être placée sur cet arc. D'autre part, des monnaies de Tarse et d'Anazarbos, portant la légende ἐν Κοδρείγαις ou ἐν Κοδρίγες («à *Kodrigai*»), parfois suivie de la mention ὄροις Κιλικίων («aux frontières de la Cilicie»), évoquent la célébration de *Seuereia Olympia Epineikia*, concours commémorant la victoire sur Pescennius Niger et sur les Parthes (fig. 3 et 4)³³. L'identification semble assurée en raison de la toponymie médiévale du lieu-dit où sont localisés les vestiges, «Hisn Qatragas», dans lequel Friedrich Hild et Hansgerd Hellenkemper ont décelé la survivance de l'expression ἐν Κοδρίγαις. Derrière cette expression, il faut sans doute voir un toponyme grécisé, formé à partir du latin *Quadrigae*, qui ferait référence au quadrige placé au sommet de l'arc³⁴. La combinaison de ces indices révèle ainsi un arc honorifique, surmonté d'un quadrige, au lieu-dit *Kodrigai*, dans la plaine d'Issos, à la frontière entre la Cilicie et la Syrie, érigé pour commémorer la victoire remportée par Septime Sévère sur son adversaire Pescennius Niger et sur les Parthes en 194–195 apr. J.-C. En l'état actuel de nos connaissances, sa datation demeure incertaine, entre 195 apr. J.-C. (date de la victoire) et 198–199 apr. J.-C. (date des premières émissions monétaires). L'identité des dédicants de cet arc l'est également. En raison du contexte, nous faisons l'hypothèse qu'il pourrait s'agir du Sénat romain³⁵. La construction de l'arc et l'utilisation du site apparaissent ainsi au premier abord comme des éléments parmi d'autres du processus de légitimation du nouvel empereur, mais il nous semble possible d'y déceler la volonté de construire un «lieu de mémoire». C'est donc dans cette perspective que nous allons étudier, dans un second temps, le site de *Kodrigai*, dans le but de déterminer la validité et la réussite de ce projet.

III; MUTAFIAN 1988, I, 326 *sq.* et II, fig. 63; HELLENKEMPER/HILD 1990, 302. Localisation dans TALBERT 2000, carte 67 (Antiochia), C3.

31. *IGR* III 927: [A]ὐτοκράτορα Καίσαρα Λ(ούκιον) | Σεπτίμιον Σε]ουήρο[ν...]

32. VERMEULE 1968, 327.

33. ZIEGLER 1985, 21–32 (Tarse), 32–50 (Anazarbos).

34. HELLENKEMPER/HILD 1986, 108–III et 1990, 302. Voir TÄUBER 1991, 203.

35. Un parallèle peut être fourni par l'inscription de l'arc érigé par le Sénat en l'honneur d'Hadrien en Syrie à la suite de la révolte de Bar Kochba en 136–137 apr. J.-C. (*AE* 1999, 1688). Voir ECK/FOERSTER 1999. WINTER (1996, 133) suppose une intervention de Septime Sévère lui-même.

Pour ce faire, nous avons organisé notre réflexion autour des catégories³⁶ élaborées par P. Nora dans sa définition des « lieux de mémoire », afin d'évaluer si cette notion était pertinente pour le lieu choisi, mais aussi pour en éprouver la validité pour l'Antiquité et le discours politique sévérien en particulier. Trois catégories nous ont semblé en effet adéquates pour étudier le site de *Kodrigai* en tant que « lieu de mémoire » : il apparaît à la fois comme un lieu « topographique », un lieu « monumental » et un lieu « dominant ».

Tout d'abord, le site de *Kodrigai* paraît rentrer dans la catégorie des lieux « topographiques », ceux « qui doivent tout à leur localisation précise et leur enracinement au sol »³⁷, en raison bien entendu de son emplacement, qui doit être considéré dans une triple échelle : à la fois la plaine d'Issos, la frontière entre la Cilicie et la Syrie, mais aussi la proximité du mont *Amanus* (fig. 1). Dans un premier temps, c'est bien évidemment la mémoire du lieu, celui de la plaine d'Issos, qui guide la localisation de l'édifice. L'érection d'un arc honorifique à cet endroit permet à Septime Sévère de revendiquer le souvenir et le modèle d'Alexandre le Grand, qui avait lui aussi remporté une victoire près d'Issos. Comme nous l'avons déjà évoqué, cette figure de la mémoire collective à la fois grecque et romaine permet de réunir l'ensemble de l'empire sous l'autorité de Septime Sévère, nouvel unificateur du monde habité³⁸. Mais, dans un deuxième temps, la proximité avec les pentes du mont *Amanus* a certainement dû jouer aussi un rôle, en permettant de réactiver le souvenir de Germanicus et de se rattacher à une mémoire collective cette fois bien romaine. En effet, parmi les honneurs posthumes votés en la mémoire de Germanicus, il avait été décidé qu'un arc honorifique lui serait dédié dans cette région, *in montis Amani iugo* selon la *Tabula Siarensis* et le récit de Tacite³⁹. Cet emplacement pourrait donc aussi avoir été choisi pour souligner la continuité de l'empire malgré les changements dynastiques. En plus de la référence à Alexandre, l'érection d'un arc au nord de la Syrie permettait ainsi à Septime Sévère de se rattacher à un modèle beaucoup plus proche dans l'histoire romaine, celui de Germanicus⁴⁰. De cette manière,

36. NORA 1997, 41 *sq.*

37. NORA 1997, 41.

38. DESNIER 1994, 756–759.

39. *Tabula Siarensis* (AE 1984, 508) I, 22: *in montis Amani iugo*; Tac. *ann.* 2.83.2: *arcus in monte Syriae Amano*. Voir LEBEK 1987, 140–142; HURLET 1997, 402–405. Concernant le contenu et la diffusion du sénatus-consulte de 19 apr. J.-C. portant sur les honneurs funéraires à rendre à la mémoire de Germanicus, nous renvoyons en dernier lieu aux remarques de HURLET (2006, 54–56).

40. On peut remarquer que le choix de cette localisation pour l'arc de Germanicus était aussi

Septime Sévère, se faisant l'émule de l'un des représentants les plus populaires de la dynastie fondatrice du Principat, se revendiquait en quelque sorte comme son héritier, et affirmait sa légitimité à diriger l'empire⁴¹. Ainsi, le site de *Kodrigai* semble pouvoir être qualifié de « lieu de mémoire », dans la mesure où il fait intervenir un héritage collectif à la fois grec (Alexandre) et romain (Germanicus) dans la construction de la légitimité impériale. Enfin, dans un troisième et dernier temps, il est possible que cet arc ait également eu une signification concrète à l'échelle locale, celle d'une fonction « territoriale », et ait signalé la frontière entre la Cilicie et la Syrie (fig. 2)⁴². Dans cette hypothèse, l'arc aurait eu pour rôle de marquer les nouvelles limites provinciales issues de la réorganisation des provinces orientales par Septime Sévère après sa victoire, peut-être dès 194 ou 195 apr. J.-C.⁴³. Malgré les incertitudes, cette interprétation nous semble tout à fait plausible, et vient compléter l'ensemble des symboles politiques que l'on peut rattacher à cet arc. L'arc de *Kodrigai* apparaît ainsi comme le premier témoignage de l'action de Septime Sévère en tant qu'empereur légitime. La décision de faire ériger un arc à cet endroit peut de la sorte être lue comme annonciatrice des grandes lignes du message politique développé par la suite par l'empereur, notamment l'affirmation sans ambiguïté de son pouvoir personnel, et la volonté de se placer dans la continuité de l'histoire de Rome.

Nous pouvons à présent nous intéresser à la seconde catégorie : le site de *Kodrigai* peut également être qualifié de lieu « monumental », c'est-à-dire un lieu qui tire « [sa] signification de [son] existence intrinsèque »⁴⁴, en raison du choix de l'édifice construit, un arc honorifique (et non un trophée par exemple⁴⁵).

déjà une manière de rattacher Germanicus à la figure d'Alexandre. Voir SIDARI 1982.

41. Sur l'action de Germanicus en Orient et sa mort à Antioche, HURLET 1997, 180–208. Le *Feriale Duranum* montre que la mémoire de Germanicus était toujours évoquée au début du règne de Sévère Alexandre, voir BENOIST 2008, 129 *sq.*

42. FROTHINGHAM 1915, 161–163 : « On suppose que l'arc a été construit pour commémorer la générosité de l'empereur et la nouvelle frontière qu'il a donnée à la province. » Cette fonction « territoriale » est également reconnue par TÄUBER (1991, 205–207). Toutefois, il convient de rester prudent, car cette région a connu de très nombreuses modifications de frontières, et les limites provinciales ne sont pas connues avec précision.

43. A la suite de la défaite de Pescennius Niger, la province de Syrie est divisée en deux : la Syrie Coelé au nord, dont la capitale est Laodicée (Antioche est ainsi punie pour avoir pris le parti du rival de l'empereur) ; la Syrie-Phénicie au sud, dont la capitale est Tyr. Voir SARTRE 1991, 53 ; CHRISTOL 1997, 14 ; DAGUET-GAGEY 2000, 242 et 246.

44. NORA 1997, 41.

45. Selon Hérodien (Hdn., 3.4.3), « il subsiste encore maintenant, de cette bataille fameuse, un trophée et une preuve : c'est la cité appelée Alexandrie, qui est construite sur la colline, et où l'on voit une statue en bronze de celui dont la cité tire son nom ». La formulation d'Hérodien est

Nous avons déjà analysé le poids du souvenir et du modèle augustéens dans le choix d'un tel édifice, particulièrement à Rome. Un autre modèle peut être également invoqué, celui de Germanicus, pour lequel ce sont précisément des arcs honorifiques qui furent érigés à Rome et dans les provinces, dont un sur les pentes du mont *Amanus*⁴⁶. On peut dès lors se demander quel était l'état de conservation de cet édifice au début du règne de Septime Sévère : était-il détruit ou bien toujours conservé et bien connu ? La seconde option apparaît probable. En l'état actuel de nos connaissances, l'endroit exact où cet arc a été érigé n'a toujours pas été retrouvé⁴⁷. Certains auteurs ont d'ailleurs identifié l'arc de *Kodrigai* à l'arc de Germanicus⁴⁸. Il s'agit néanmoins d'une opinion minoritaire, l'identification des vestiges de *Kodrigai* avec un arc dédié à Septime Sévère étant désormais unanimement acceptée⁴⁹. Cette identification est en tout cas révélatrice de la proximité des deux édifices. En tout état de cause, l'analyse fait ressortir l'importance du précédent de Germanicus, à la fois dans la localisation et dans la nature du monument consacré à Septime Sévère. La conjonction de ces deux éléments nous autorise à supposer la connaissance d'une tradition historique et l'existence d'une véritable « volonté de mémoire »⁵⁰. Il semble donc que l'on puisse parler, pour le site de *Kodrigai*, de l'élaboration consciente d'un « lieu de mémoire » à destination à la fois des Romains et des provinciaux. L'identification du site de *Kodrigai* comme un « lieu de mémoire » paraît dès lors pertinente dans ces deux catégories.

ambiguë et peut susciter deux lectures. On peut en effet comprendre qu'il existait « une preuve » de la victoire, la ville fondée par Alexandre, et « un trophée », sans doute érigé à proximité de la ville, qui aurait été toujours visible et connu à l'époque sévérienne. On peut aussi comprendre que c'est la ville elle-même d'Alexandrie qui constitue à la fois « un trophée et une preuve » de la victoire. Quelle que soit l'hypothèse retenue, le lieu est fortement associé à la notion de victoire militaire, ce qui justifie le choix de localisation de l'arc sévérien.

46. Au contraire de l'arc de Rome érigé au *Circus Flaminius*, qui était orné d'un quadrigé (*Tabula Siarensis* I, 18–19 : *supraque eum ianum statua Ger[manici Caesaris po]neretur in curru triumphali*), l'arc du mont *Amanus* semble avoir été décoré d'une simple statue en pied de Germanicus (*Tabula Siarensis* I, 25–26 : *item statua eius poneretur et titulus conue[niens rebus ab eo gestis in eo iano in] sculperetur*) ; il n'y aurait donc pas eu de quadrigé. De ce point de vue, l'arc dédié à Septime Sévère diffère de son modèle putatif.

47. TÄUBER 1991, 204. Comme Germanicus est mort à Antioche, on peut supposer que l'arc n'a pas été élevé au même endroit que celui choisi pour l'arc de Septime Sévère, mais sans doute plus au sud, au niveau des « portes de la Syrie » (*pylae Syriae*), actuellement la passe de Beilan, ou bien alors sur la route vers Rhosos.

48. ZIEGLER 1999, 145 et note 50.

49. HELLENKEMPER/HILD 1986, 108–III et 1990, 302 ; TÄUBER 1991.

50. NORA 1997, 37.

Il nous reste dans un dernier temps à examiner le site de *Kodrigai* selon une troisième catégorie, celle du lieu « dominant ». Selon P. Nora, il s'agit de lieux « spectaculaires et triomphants, imposants et généralement imposés, qu'ils le soient par une autorité nationale ou un corps constitué, mais toujours d'en haut, [qui] ont souvent la froideur ou la solennité des cérémonies officielles. On s'y rend plus qu'on y va »⁵¹. Cette définition paraît convenir à ce site où furent organisés des concours officiels en l'honneur de Septime Sévère, les *Seueria Olympia Epineikia*, dont la célébration semble avoir concerné en premier lieu les populations des provinces de Cilicie et dans une moindre mesure de Syrie⁵². L'existence de ces concours apparaît fondamentale, dans la mesure où ils impliquent une commémoration active et régulière sur le lieu de la victoire, qui permet de le faire vivre. L'organisation dans la durée de ces concours est un enjeu de la construction de la mémoire sévérienne mais aussi de l'entretien de cette mémoire, pour qu'elle demeure une mémoire active et non une mémoire morte. En ce sens, le site de *Kodrigai* nous semble bien être un lieu « dominant », dans la mesure où il est le lieu d'une commémoration officielle imposée par les autorités romaines sur le sol provincial et organisée par les instances provinciales. Ces concours célébrés au lieu-dit de l'arc sont connus par plusieurs monnaies de Tarse⁵³, capitale de la province de Cilicie, et d'Anazarbos, cité rivale de la première⁵⁴. La célébration de ces jeux est attestée de manière certaine par dix monnaies de Tarse et cinq monnaies d'Anazarbos⁵⁵. Sur les dix monnaies de Tarse, cinq sont datées du règne de

51. NORA 1997, 42.

52. Malalas, 12.38 (307), évoque en effet ce lieu en relatant les actions de Dioclétien à Antioche : ἐκτίσσε δὲ καὶ τὸ λεγόμενον ἐν Δάφνῃ διὰ τοὺς Ὀλυμπικοὺς καὶ τοὺς λοιποὺς ἀγωνιστάς, ὥστε μὴ ἀπιέναι ἐν Κοτρίγαις καὶ στεφανοῦσθαι ἐν τῷ Ἀργυρῷ ποταμῷ, ἀλλὰ μετὰ τὸ ἀγωνισασθαι πάντας ἐν Ἀντιοχείᾳ τῇ μεγάλῃ ἀνιέναι αὐτοὺς ἐν τῇ λεγομένῃ Δάφνῃ, καὶ ἵνα μὴ τοσοῦτον διάστημα ὁδοῦ ἀπέρχωνται ἐν τῷ Ἀργυρῷ ποταμῷ ἐν Κοτρίγαις τῆς Κιλικίας, καὶ οἱ Ὀλυμπικοὶ καὶ οἱ Ἀντιοχεῖς ἀπιόντες κατὰ τὰ Ὀλύμπια. « Il [Dioclétien] construisit aussi ce que l'on appelle le stade à Daphné pour les participants aux concours olympiques et pour les autres compétiteurs, afin qu'ils ne partent pas à *Kodrigai* et ne soient pas couronnés à la rivière Argyros, mais qu'après avoir concouru, ils aillent tous à Antioche la Grande, à l'endroit connu sous le nom de Daphné, et pour que ne parcourent une si longue route pour aller à la rivière Argyros, à *Kodrigai* de Cilicie, ni les compétiteurs des concours olympiques ni les habitants d'Antioche qui partaient pendant les *Olympia*. » Le témoignage de Malalas confirme la localisation du site mais la question des concours d'Antioche doit cependant être analysée avec prudence. Voir ZIEGLER 1985, 76; BURRELL 2004, 218; REMIJSSEN 2010, 432 sq.

53. ZIEGLER 1985, 21–32 (Tarse), 32–50 (Anazarbos) et 1993, III.

54. Sur le statut de Tarse et d'Anazarbos, et sur la rivalité entre ces cités, voir ZIEGLER 1999; BURRELL 2004, 212–218 (Tarse) et 220–228 (Anazarbos).

55. Outre ces cinq attestations, ZIEGLER (1985, 76 sq.), indique que plusieurs monnaies



FIG. 3. — Monnaie sévérienne de Tarse.

Septime Sévère (fig. 3)⁵⁶, une du règne de Gordien⁵⁷, trois du règne de Valérien⁵⁸ et une du règne de Gallien⁵⁹. Pour celles d'Anazarbos, trois sont datées du règne de Septime Sévère (fig. 4)⁶⁰, une du règne de Sévère Alexandre⁶¹ et une du règne de Gordien III⁶². Les monnaies frappées sous Septime Sévère sont datées de manière précise par l'ère de la cité, les deux premières de 198–199 apr. J.-C., la troisième de 199–200 apr. J.-C. On suppose donc que les *Seuereia Olympia Epineikia* furent institués en 198–199 apr. J.-C., année de la victoire parthique

d'Anazarbos font sans doute allusion indirectement à ces concours, sans qu'il soit toujours possible pour nous de l'identifier avec certitude.

56. ZIEGLER 1985, 22 *sq.* : n° A 7, n° A 8 (pl. 1, n° 5) voir fig. 3, n° A 9, n° A 10, n° A 12 (pl. 1, n° 7).

57. ZIEGLER 1985, 23 : n° A 11 (pl. 1, n° 6).

58. ZIEGLER 1985, 25 : n° A 20 (pl. 2, n° 13 et 13a), n° A 21, n° A 22 (pl. 2, n° 15). Voir BURRELL 2004, 217.

59. ZIEGLER 1985, 25 *sq.* : n° A 24 (pl. 2, n° 16 et pl. 3, n° 16 a).

60. ZIEGLER 1985, 33 *sq.* : n° B 8 (pl. 3, n° 23) voir fig. 4, n° B 9 (pl. 3, n° 24), n° B 10 (pl. 3, n° 25). Voir BURRELL 2004, 220 *sq.* Une autre monnaie, contemporaine, pourrait également être mise en relation avec la fondation du concours : ZIEGLER 1985, 37 et 44 : n° B 20 (pl. 4, n° 31) ; le revers à la légende *synthysia* évoquerait le sacrifice commun des cités de Cilicie (et d'autres provinces?) à l'occasion des jeux.

61. ZIEGLER 1985, 34 : n° B 11 (pl. 4, n° 26), datée de 229–231 apr. J.-C. D'autres monnaies contemporaines, portant seulement la légende *Olympia*, pourraient également se rapporter à ces concours. Voir ZIEGLER 1985, 46 et 39–40 : n° B 38 (pl. 6, n° 45), n° B 39 (pl. 6, n° 46), n° B 40 (pl. 6, n° 47) : le revers imite celui d'une monnaie sévérienne émise en 204–205 apr. J.-C., voir ZIEGLER 1985, 38 : n° B 22 (pl. 5, n° 33). ZIEGLER (1985, 35 et 43) met en rapport cette monnaie avec le concours des *Seuereia Philadelphia*, concours en l'honneur de Caracalla et Géta, dont il suppose l'existence et la création précisément en 204–205 apr. J.-C. Toutefois, en raison de sa reprise dans une émission commémorant les *Seuereia Olympia Epineikia*, on pourrait supposer que ce revers évoquait ce concours, et non un autre.

62. ZIEGLER 1985, 152, n° B 46a. La monnaie est datée de 242–243 apr. J.-C., année de l'*expeditio orientalis* de l'empereur. L'auteur y reconnaît une attestation de la célébration des *Seuereia Olympia Epineikia*.



FIG. 4. — Monnaie sévérienne d'Anazarbos.

de l'empereur⁶³. Il ressort de ces monnaies que les *Seueria Olympia Epineikia* étaient organisés selon un cycle pentatétrique dans le cadre de la fête du *koinon* de Cilicie⁶⁴. On constate la longue durée des attestations de ces jeux, depuis leur fondation jusqu'au règne de Gallien au moins⁶⁵. Cette longévité constitue un argument en faveur de la réussite de ce « lieu de mémoire ». Mais on observe également que les mentions directement liées à la victoire d'Issos, *ῥροις Κιλίκιων* et *ἐν Κοδρείγαις*, apparaissent uniquement pendant le règne de Septime Sévère et sont absentes des émissions ultérieures. Nous pouvons donc, pour terminer, nous interroger sur la portée de ce « lieu de mémoire ». Si nous avons pu supposer, à l'origine, une ambition de faire du site de *Kodrigai* un « lieu de mémoire » sévérien à l'échelle de l'empire, il semble que la portée réelle du site fut limitée aux seules provinces orientales, plus précisément aux deux provinces directement concernées, la Cilicie et la Syrie, et même, ainsi qu'il apparaît à la lecture d'analyses récentes⁶⁶, à la seule Cilicie, comme le suggère la mention *κοινὸς Κιλίκιων*

63. ZIEGLER 1985, 77. Cette émission fut donc destinée à commémorer la création des jeux. On peut remarquer que la dimension dynastique n'est pas absente, avec les droits représentant Septime Sévère, Caracalla et Géta assis sur une chaise curule (fig. 4), qui évoquent sans doute le nouveau rang tenu par Caracalla et Géta au sein de la famille impériale.

64. ZIEGLER 1985, 58–60, repris par BURRELL 2004, 220 *sq.* Sur la monnaie d'Anazarbos datée de 198–199 apr. J.-C. (fig. 4; ZIEGLER 1985, 33, n° B 8), la mention *alutarchias* renvoie à l'organisation de concours olympiques. La couronne ornée de bustes représentée sur le revers de la monnaie doit être celle qui était portée par l'alytarque lorsqu'il présidait le concours. Il est possible que l'empereur ait exercé l'alytarchie de manière honorifique ou bien peut-être même en personne cette année-là.

65. Des monnaies émises sous Trajan Déce feraient allusion aux *Seueria Olympia Epineikia*, mais cela demeure hypothétique, voir ZIEGLER 1985, 41 (n° B 49 et B 50) et 48.

66. REMIJSEN 2010. L'auteur révoque le témoignage de Malalas en mettant en évidence les incohérences de son récit et en démontrant que celui-ci a confondu plusieurs concours différents sous le même nom d'*Olympia*. Il apparaît donc que les athlètes d'Antioche n'auraient pas participé aux *Seueria* de *Kodrigai*.

présente sur les monnaies de Tarse dès l'époque sévérienne. Cependant, même si le lieu de célébration des *Seuereia Olympia Epineikia* demeure incertain après le règne de Septime Sévère⁶⁷, on constate que ceux-ci sont attestés sur le monnayage à l'occasion des campagnes parthiques successives de Sévère Alexandre, Gordien III puis Valérien et Gallien. Ce rappel des hauts faits du fondateur de la dynastie sévérienne nous semble témoigner en faveur d'une postérité de ce « lieu de mémoire » dans le discours impérial au cours du III^e siècle.

Pour conclure, il nous apparaît, au terme de cette étude, que le champ de bataille d'Issos, ancien « lieu de mémoire » pour les Grecs, connut un processus d'appropriation par les autorités romaines, au tout début du règne de Septime Sévère. Dans un moment crucial de construction du discours impérial et de légitimité dynastique, la figure d'Alexandre le Grand put jouer le rôle de figure fondatrice pour Septime Sévère, mais elle ne fut pas la seule. Il nous a semblé en effet que Septime Sévère s'était engagé dans une double filiation, à la fois grecque dans la personne d'Alexandre et romaine dans celle de Germanicus, tous deux associés à cette région de la frontière entre Cilicie et Syrie. La référence à Alexandre le Grand apparaît en définitive davantage sous-jacente qu'au premier plan, mais sa présence est indéniable, et ressurgit par la suite avec Caracalla⁶⁸. Le site de *Kodrigai*, associant un lieu emblématique, un arc honorifique et des concours sacrés, peut ainsi être qualifié à bon droit de « lieu de mémoire » de la dynastie sévérienne. Si la volonté d'élaboration d'un tel lieu nous apparaît claire, la question de la réussite et de la postérité de ce lieu demeure plus ambiguë. L'étude des sources donne l'impression d'un discours élaboré à l'échelle de l'empire, mais qui trouve surtout un écho dans les provinces hellénophones, dans lesquelles il est réactivé au moment des campagnes parthiques des successeurs de Septime Sévère.

67. ZIEGLER 1985, 58–66, 76, 79–84, 92 et 153. Selon cet auteur, la célébration des *Seuereia Olympia Epineikia* à *Kodrigai* n'aurait duré que quelques années, organisée en alternance par Tarse et Anazarbos ; d'après lui, dès le début du règne personnel de Caracalla, le concours aurait été déplacé à Tarse, puis à Anazarbos sous Sévère Alexandre et Gordien III. Il lie ce déplacement au retour des *Olympia* à Antioche en 212 apr. J.-C. Son hypothèse n'apparaît pas totalement convaincante. Certes, la légende *ἄροις Κιλίκων* et *ἐν Κοδρείγαις* est absente du monnayage postérieur à Septime Sévère, mais sa démonstration repose en grande partie sur le récit de Malalas, dont l'étude par REMIJSSEN (2010) a montré les limites. Ceci nous conduit à penser que les *Seuereia Olympia Epineikia* n'auraient peut-être pas été déplacés.

68. Comme le montre la contribution d'A. BÉRENGER dans ce même volume. Septime Sévère semble en effet, à la différence de Caracalla plus tard, ne pas avoir multiplié les références à Alexandre, peut-être parce que son adversaire Pescennius Niger avait lui aussi revendiqué ce modèle, comme le suggère Dion Cassius (74.6.2a). Voir TÄUBER 1991, 203.

OUVRAGES CITÉS

- BASTIEN, J.-L. (2007) — *Le triomphe romain et son utilisation politique à Rome aux trois derniers siècles de la République*, Rome.
- BEN ABDALLAH, Z. (1996) — «*Ammaedara* (Haïdra) sous le Haut-Empire: aspects historiques et topographiques», *Africa* 14, 65–101.
- BENOIST, S. (2005) — *Rome, le prince et la cité: pouvoir impérial et cérémonies publiques (I^{er} siècle av. – début du IV^e siècle apr. J.-C.)*, Paris.
- (2008) — «L'usage de la *memoria* des Sévères à Constantin: notes d'épigraphie et d'histoire», *CCG* 19, 129–143.
- BRILLIANT, R. (1967) — *The arch of Septimius Severus in the Roman forum*, Rome.
- BURRELL, B. (2004) — Neokoroi. *Greek cities and Roman emperors*, Leiden/Boston.
- CHAISEMARTIN, N. de (2003) — *Rome. Paysage urbain et idéologie, des Scipions à Hadrien (II^e s. av. J.-C. – II^e s. ap. J.-C.)*, Paris.
- CHRISTOL, M. (1997) — *L'empire romain du III^e siècle. Histoire politique (192–325 après J.-C.)*, Paris.
- COARELLI, F. (1985) — *Il foro romano, 2. Periodo repubblicano e augusteo*, Roma.
- DAGUET-GAGEY, A. (2000) — *Septime Sévère. Rome, l'Afrique et l'Orient*, Paris.
- DESNIER, J.-L. (1993) — «*Omina et realia*. Naissance de l'*Urbs sacra* sévérienne (193–204 ap. J.-C.)», *MEFRA* 105/2, 547–620.
- (1994) — «Septime Sévère, rassembleur de l'*Orbis Romanus*», dans LE BOHEC Y. (éd.), *L'Afrique, la Gaule, la religion à l'époque romaine. Mélanges à la mémoire de Marcel Le Glay*, Bruxelles, 752–766.
- ECK, W. et FOERSTER, G. (1999) — «Ein Triumphbogen für Hadrian im Tal von Beth Shean bei Tel Shalem», *JRA* 12, 294–313.
- FROTHINGHAM, A. L. (1915) — «The Roman territorial arch», *AJA* 19, 155–174.
- HEBERDEY, R. et WILHELM, A. (1896) — *Reisen in Kilikien ausgeführt 1891 und 1892*, Wien.
- HELLENKEMPER, H. et HILD, F. (1986) — *Neue Forschungen in Kilikien*, Denkschriften Österreichische Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse 186, Wien.
- (1990) — *Kilikien und Isaurien*, Denkschriften Österreichische Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse 215, Tabula Imperii byzantini V, Wien.
- HURLET, F. (1997) — *Les collègues du prince sous Auguste et Tibère: de la légalité républicaine à la légitimité dynastique*, Rome.
- (2006) — «Les modalités de la diffusion et de la réception de l'image et de l'idéologie impériale en Occident sous le Haut-Empire», dans NAVARRO CABALLERO M. et RODDAZ J.-M.

- (éds), *La transmission de l'idéologie impériale dans l'Occident romain: Colloque CTHS, Bastia 2003*, Etudes Ausonius 13, Bordeaux, 49–68.
- KUBITSCHKEK, W. (1895) — «'Εν Κοδρείταις ὄροις Κιλίκων», *NZ* 27, 87–100.
- KÜHNEN, A. (2008) — *Die Imitatio Alexandri in der römischen Politik* (1. Jh. v. Chr. – 3. Jh. n. Chr.), Münster.
- LEBEK, W. D. (1987) — «Die drei Ehrenbögen für Germanicus», *ZPE* 67, 129–148.
- LEBRETON, S. (2009) — «Les mœurs des peuples, la géographie des régions, les opportunités des lieux». Comment les Anciens se représentaient-ils l'Asie Mineure du V^e siècle av. n. è. au IV^e siècle de n. è.?, dans BRU H., KIRBIHLER F. et LEBRETON S. (éds), *L'Asie Mineure dans l'Antiquité: échanges, populations et territoires. Regards actuels sur une péninsule. Actes du colloque de Tours, 21–22 octobre 2005*, Rennes, 15–52.
- MUTAFIAN, C. (1988) — *La Cilicie au carrefour des empires*, 2 vols, Paris.
- NEDERGAARD, E. (1988a) — «Zur Problematik der Augustusbögen auf dem Forum Romanum», dans *Kaiser Augustus und die verlorene Republik: eine Ausstellung im Martin-Gropius-Bau, Berlin 7. Juni–14. August 1988*, Berlin, 224–239.
- (1988b) — «Nuove indagini sull'arco di Augusto nel Foro Romano», dans QUILICI GIGLI S. (a cura di), *Nono incontro di studio del Comitato per l'archeologia laziale*, Archeologia laziale 9, Roma, 37–43.
- NORA, P. (1997) 2^e éd. — *Les lieux de mémoire*, I, coll. Quarto, Paris (1984¹).
- REMIJSEN, S. (2010) — «The introduction of the Antiochene Olympics: a proposal for a new date», *GRBS* 50, 411–436.
- RICH, J. W. (1998) — «Augustus's Parthian honours, the temple of Mars Ultor and the arch in the Forum Romanum», *PBSR* 66, 71–128.
- RUBIN, Z. (1975) — «Dio, Herodian and Severus' Second Parthian war», *Chiron* 5, 419–441.
- (1980) — *Civil-war propaganda and historiography*, coll. Latomus 173, Brussels.
- SARTRE, M. (1991) — *L'Orient romain: provinces et sociétés provinciales en Méditerranée orientale d'Auguste aux Sévères (31 av. J.-C. – 235 ap. J.-C.)*, Paris.
- SIDARI, D. (1982) — *Problema partico ed imitatio Alexandri nella dinastia giulio-claudia*, Venezia.
- SIMPSON, C. J. (1992) — «On the unreality of the Parthian arch», *Latomus* 51, 835–842.
- STEINBY, E. M. (éd.) (1993) — *Lexicon topographicum urbis Romae*, I, Roma.
- (1999) — *Lexicon topographicum urbis Romae*, V, Roma.
- TALBERT, R. J. A. (dir.) (2000) — *Barrington atlas of the Greek and Roman world*, Princeton.
- TÄUBER, H. (1991) — «Die syrisch-kilikische Grenze während der Prinzipatszeit», *Tyche* 6, 201–210.
- VERMEULE, C. C. (1968) — *Roman imperial art in Greece and Asia minor*, Cambridge Mass.
- WALLACE-HADRILL, A. (2001) — «Arcs de triomphe romains et honneurs grecs: le langage du pouvoir à Rome», dans BELAYCHE N. (dir.), *Rome, les Césars et la Ville aux deux premiers siècles de notre ère*, Rennes, 51–84.

- WINTER, E. (1996) — *Staatliche Baupolitik und Baufürsorge in den römischen Provinzen des kaiserzeitlichen Kleinasien*, Asia Minor Studien 20, Bonn.
- ZIEGLER, R. (1985) — *Städtisches Prestige und kaiserliche Politik. Studien zum Festwesen in Ostkilikien im 2. und 3. Jahrhundert n. Chr.*, Kultur und Erkenntnis 2, Düsseldorf.
- (1993) — *Kaiser, Heer, und städtisches Geld. Untersuchungen zur Münzprägung von Anazarbos und anderer ostkilikischer Städte*, Denkschriften Österreichische Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse 234, Tituli Asiae minoris 16, Wien.
- (1999) — «Das Koinon der drei Eparchien Kilikien, Isaurien und Lykaonien im späten 2. und frühen 3. Jahrhundert n. Chr.», dans *Studien zum antiken Kleinasien IV, Forschungsstelle Asia Minor im Seminar für Alte Geschichte der Westfälischen Wilhelms-Universität Münster*, Asia Minor Studien 34, Bonn, 137–152.

Sources des illustrations :

Fig. 1 Carte du golfe d'Issos. Carte : HELLENKEMPER/HILD 1986, 133, fig. 24.

Fig. 2 Carte de la Cilicie antique. Carte : ZIEGLER 1993, 161.

Fig. 3 Monnaie sévérienne de Tarse. Photo : ZIEGLER 1985, pl. I, n° 5.

Fig. 4 Monnaie sévérienne d'Anazarbos. Photo : ZIEGLER 1985, pl. 3, n° 23.

CARACALLA ET LES LIEUX DE MÉMOIRE EN ORIENT

AGNÈS BÉRENGER

Metz

Au long de cette étude, je me propose d'analyser la réutilisation par Caracalla des lieux de mémoire liés à l'expédition d'Alexandre durant sa propre campagne contre les Parthes en Orient, mais aussi ses autres sources d'inspiration, même si les témoignages à leur sujet sont bien plus ténus. Rappelons au préalable que le thème de l'*imitatio Alexandri* fait partie des idéaux chers à plusieurs empereurs romains, Trajan et Caracalla pour ne citer que les plus célèbres¹.

L'alexandromanie de Caracalla est soulignée par plusieurs auteurs. Selon l'*Histoire Auguste*, cette « obsession » se manifesta à la sortie de l'enfance². Dion Cassius qualifie Caracalla de φιλαλεξανδρότατος³ et souligne que cette admiration se manifestait concrètement dans le fait d'utiliser de la vaisselle et des armes qui auraient appartenu à Alexandre, tandis qu'Hérodien rappelle que Caracalla revêtait volontiers des vêtements macédoniens⁴. Cette imitation avait donc une traduction visuelle indéniable. Elle fit l'objet des railleries des Alexandrins, tant avant la mort de Géta que par la suite⁵, ce qui aurait été une des causes de

1. Pour une bibliographie récente sur ce sujet, voir KÜHNEN 2005, 297–360.

2. Hist. Aug. *Carac.* 2.1–2: *Alexandrum Magnum eiusque gesta in ore semper habuit.*

3. D. C. 78.9.1.

4. D. C. 78.7.1; Hérodien (4.8.2) précise que Caracalla se présentait en public avec le costume macédonien, la *kausia* sur la tête et les brodequins aux pieds.

5. Hdn. 4.9.3: les Alexandrins se moquaient de lui parce qu'il imitait Alexandre et Achille qui étaient de grands hommes forts, alors que lui était de petite taille.

l'animosité que manifesta Caracalla à leur égard et qui se traduit par l'épisode resté célèbre du massacre de la jeunesse alexandrine lors de sa visite dans la cité à l'hiver 215–216⁶. Le jeune empereur fit, selon Hérodien, placer dans toutes les cités, et en particulier à Rome, des statues d'Alexandre⁷. Durant son expédition contre les Parthes, il aurait été accompagné de nombreux éléphants, comme le rappelle Dion Cassius, afin de sembler imiter Alexandre ou, peut-être, Dionysos puisque le char triomphal de Dionysos en Inde était mené par des éléphants⁸.

Sa titulature porte aussi les marques de cette admiration pour le conquérant macédonien. Dans les inscriptions officielles, Caracalla arbore le titre de *magnus*, à partir du début de l'année 213, reprenant ainsi le surnom porté par Alexandre déjà de son vivant pour se distinguer de ses prédécesseurs et pour rappeler la conquête de l'Asie⁹, et arboré aussi avant lui par Pompée¹⁰. On retrouve ce titre sur des inscriptions et des monnaies postérieures à sa mort, datant des règnes d'Elagabal et de Sévère Alexandre. Il y est désigné comme *Diuus Magnus Antoninus* sous Elagabal, *Diuus Magnus Antoninus Pius* sous Sévère Alexandre¹¹. Des monnaies à l'effigie d'Alexandre furent aussi frappées en Macédoine et en Asie Mineure, mais il n'est pas sûr qu'elles l'aient été à l'instigation de l'empereur ; en outre, rien ne prouve de façon certaine qu'elles datent du principat de Caracalla et non de celui de Sévère Alexandre¹².

C'est cette admiration pour le héros macédonien qui semble avoir inspiré un certain nombre de ses actes politiques, et en particulier l'expédition contre les Parthes, qui aurait eu pour but avéré d'égaliser la geste d'Alexandre. Il est aussi possible de relier à cela la demande qu'il fit au roi des Parthes, Artaban, de la main de sa fille (l'épisode est raconté en détail par Hérodien), afin d'imiter les noces d'Alexandre avec Roxane¹³. Toutefois, certains historiens ont mis en doute la réalité de ce projet d'union, notamment Dieter Timpe qui souligne que

6. Voir BÉRENGER 2005.

7. Hdn. 4.8.1.

8. D. C. 78.7.4. Voir BAHARAL 1996, 70 ; ZIEGLER 2003, 120 *sq.* ; LICHTENBERGER 2011, 41 *sq.*

9. *CIL* X 5826 ; *CIL* VI 1067 ; *CIL* XI 2648 ; *ILS* 452 ; *AE* 1972, 156. Voir MASTINO 1981, 60–62 et 128 ; KIENAST 1996, 163 ; KÜHNEN 2005, 208 ; MASTINO 2007, 397–401 et 410–414.

10. MASTINO 2007, 403–407.

11. Par exemple *CIL* III 166 et 226. Voir MASTINO 1981, 78–80 et note 409 ; MASTINO 2007, 414 *sq.*, avec, note 108, une liste d'inscriptions qui complète celle de son ouvrage de 1981.

12. Voir BAHARAL 1996, 80 *sq.* Par exemple des monnaies d'Apollonia Mordiaion en Pisidie (voir DAHMEN 2007, 87, note 239) : *BMC, Lycia, Pamphylia and Pisidia*, 202, n° 1, pl. xxxiii, n° 1 ; 204, n° 9, 10, pl. xxxiii, n° 5 ; de Macédoine : *BMC, Macedonia etc.*, 21–22, n° 92–97 ; 22–27, n° 98–144.

13. Hdn. 4.10.1–11.1. Voir aussi D. C. 78.1.1.

les mariages avec des princesses de royaumes extérieurs à l'Empire auraient été par principe écartés à partir d'Auguste¹⁴. Son attitude à l'égard de ses soldats, dont il partageait la vie et les difficultés matérielles, ayant la même nourriture et voulant apparaître plutôt comme leur camarade que comme leur empereur, peut aussi avoir un lien avec son admiration pour le conquérant macédonien, dont il aurait voulu imiter le comportement¹⁵. Enfin, il est vraisemblable que la *Constitutio Antoniniana* ait eu comme source d'inspiration la politique de fusion des peuples, d'intégration ethnique, menée par Alexandre¹⁶ : Alexandre aurait affirmé, selon Quinte-Curce, que désormais l'Asie et l'Europe ne formaient qu'un seul royaume, et que la loi devait être la même pour des peuples destinés à vivre sous le même roi.

Il semble d'ailleurs que son père Septime Sévère ait déjà été l'instigateur d'une politique visant à présenter son fils comme un successeur d'Alexandre : en attestent un camée de Paris qui est daté vers 201 et représente d'un côté Septime Sévère et Julia Domna, de l'autre Caracalla portant l'égide et Géta, et une émission de monnaies de bronze de Césarée de Cappadoce, en 197, sur laquelle le jeune Caracalla porte un bouclier avec une représentation d'Alexandre¹⁷. En outre, selon François Rebuffat, la représentation d'Alexandre sur des monnaies d'Apollonia Mordiaion de Pisidie ne serait pas à relier à l'expédition de Caracalla, mais probablement à celle de 202 durant laquelle le jeune Auguste avait accompagné son père Septime Sévère qui revenait d'Antioche en traversant l'Asie Mineure¹⁸. Cette politique s'adressait à deux publics en particulier : les habitants de l'Orient et les soldats, ce qui explique sans doute l'effort notable consenti sur les frappes monétaires portant des allusions à Alexandre, surtout en Thrace, en Asie Mineure et en Syrie.

14. TIMPE 1967, en part. 486 *sq.* *Contra*, MILLAR 1964, 158 ; LEVICK 1969, 443 *sq.* ; VOGT 1969, 303–308 ; KOLB 1972, III–III3 ; WIRTH 1976, 201 *sq.* ; MASTINO 2007, 417 ; BURASELIS 2007, 34, note 24, qui estiment plausible l'existence d'un tel plan.

15. D. C. 78.13.1–2 ; Hdn. 4.7.4–7 et 13.7 ; voir BAHARAL 1996, 70 *sq.* ; KÜHNEN 2005, 209.

16. Curt. 10.3.13–14 : *Asiae et Europae unum atque idem regnum est [...] Eiusdem iuris esse debent, qui sub eodem rege uicturi sunt*. Voir WIRTH 1976, 193 et 201 *sq.* ; BURASELIS 2007, 28–36, en part. 35 *sq.* ; MASTINO 2007, 419–421 ; MANDERS 2012, 21, 217 et 227.

17. ZIEGLER 2003, 126 *sq.* ; KÜHNEN 2005, 26, 46 *sq.* et 204 *sq.* ; camée : Paris, Bibliothèque Nationale, Cabinet des Médailles, Inv. 300 (MEGOW 1987, 239 *sq.*, A 143) ; monnaie de Césarée : *SNG von Aulock* n° 6506, pl. 222 ; voir DAHMEN 2007, 92, note 295.

18. *SNG von Aulock* n° 4990. Voir REBUFFAT 1986 ; BURASELIS 2007, 31, note 17.

Mais les sources mentionnent d'autres personnages qui suscitaient l'admiration de l'empereur : des héros mythologiques, Achille¹⁹ et Hercule, ainsi que des hommes politiques romains, Sylla et Tibère. Ces modèles reflètent pour certains un lien avec Alexandre lui-même. Ainsi, il est bien avéré qu'Achille était le modèle d'Alexandre, qui avait effectué une visite sur sa sépulture à Ilios et y avait déposé des couronnes²⁰. Il convient aussi de souligner qu'Alexandre et ses contemporains avaient déjà propagé l'idée des liens légendaires entre lui-même et Héraclès et Dionysos ; Héraclès apparaît en effet comme l'ancêtre de la maison royale des Argéades et bénéficiait pour cela d'honneurs officiels en Macédoine²¹. En outre, l'expédition d'Alexandre en Inde avait deux précédents mythologiques : Héraclès et Dionysos²². Le fait que la représentation d'Hercule apparaisse fréquemment sur le revers de monnaies frappées sous le principat de Caracalla semble appuyer les assertions de l'*Histoire Auguste* sur l'admiration que l'empereur lui vouait²³, mais il ne faut pas oublier que Septime Sévère avait déjà favorisé le culte d'Héraclès et de Dionysos-Liber, qui faisaient partie des divinités protectrices de sa patrie, Leptis Magna²⁴. Les allusions à Héraclès ne sont donc pas obligatoirement liées à Alexandre et pouvaient aussi viser à rappeler un lien avec la patrie d'origine de la dynastie.

Un modèle plus récent et peut-être plus original est représenté par Sylla : selon Dion Cassius, Caracalla fait rechercher et restaurer la tombe de Sylla, parce qu'il rivalisait avec lui en cruauté²⁵ ; selon Hérodien, son admiration portait aussi sur des généraux parmi lesquels surtout le Romain Sylla et le Libyen Hannibal, en l'honneur de qui il multiplia statues et représentations²⁶, tandis que l'*Histoire Auguste*²⁷ affirme qu'il faisait des éloges fréquents de Tibère et de Sylla. On n'aura cependant garde d'oublier que les auteurs sur lesquels repose une grande partie de l'analyse étaient extrêmement hostiles à Caracalla, en particulier Dion Cassius, et qu'ils ont donc brossé de son principat un tableau où

19. Hdn. 4.8.4–5. Voir ZIMMERMANN 1999, 209.

20. Plu. *Alex.* 15.7–8 ; Arr. *An.* 1.12.1. Voir AMELING 1987, en part. 676–679.

21. Vell. 1.6.5. Pour Dionysos, voir GOUKOWSKY 1981, *passim*.

22. Str. 15.1.8 ; Arr. *An.* 5.2.1 (fondation de Nysa par Dionysos).

23. Hist. Aug. *Carac.* 5.9. Voir LICHTENBERGER 2011, 40–43.

24. Voir BIRLEY 1988, 110–112, 151 et 159 ; BAHARAL 1996, 78 *sq.* ; LICHTENBERGER 2011, 27–99 ; MANDERS 2012, 233–235, 317 et 321.

25. D. C. 78.13.7.

26. Hdn. 4.8.5.

27. Hist. Aug. *Carac.* 2.2 : *Tiberium et Syllam in conuentu plerumque laudauit.*

les ombres l'emportent et qui insiste lourdement sur la violence de l'empereur, ce qui amène à nuancer leurs affirmations²⁸.

Nous allons ici nous intéresser plus spécifiquement à la campagne d'Orient, qui commença en 215 (à partir du printemps de 214, Caracalla s'était rendu sur le front danubien, en Mésie et en Thrace)²⁹, et examiner comment les « lieux de mémoire » sont ici au service de la gloire de l'empereur.

L'un des premiers éléments de la geste d'Alexandre le Grand que le fils de Septime Sévère pouvait avoir en tête et vouloir imiter était l'itinéraire suivi. Or les sources littéraires ne s'avèrent guère prolixes sur cet aspect. Ainsi, l'*Histoire Auguste* ne donne pratiquement aucune indication en la matière et précise juste que Caracalla passa à Alexandrie, en faisant mention du massacre d'une partie de ses habitants, puis qu'il traversa le territoire des Cadusiens, situé sur les rives de la Caspienne, et celui des Babyloniens. Ensuite il passa l'hiver à Edesse, se rendit à Carrhes et fut tué en cours de route entre Carrhes et Edesse³⁰, deux villes situées en Mésopotamie. Dion Cassius brosse à grands traits l'itinéraire suivi par l'empereur, qui traverse la Thrace puis, après avoir passé l'Hellespont, se rend sur le tombeau d'Achille à Ilion, puis à Pergame. Après avoir pris ses quartiers d'hiver à Nicomédie durant l'hiver 214–215 et y être resté au moins jusqu'au 4 avril, date de son anniversaire, il passa à Antioche puis gagna Alexandrie³¹. L'itinéraire esquissé par Hérodien passe par la Thrace, Pergame, Ilion, puis le reste de l'Asie et la Bithynie (ce qui reste fort elliptique), Antioche, Alexandrie, et un retour à Antioche³². On constate donc une inversion par rapport à Dion qui place la visite à Ilion avant le séjour à Pergame, mais cette version semble moins logique puisqu'elle impliquerait un retour en arrière.

Certains historiens ont donc tenté de reconstituer l'itinéraire suivi en Asie Mineure et de combler les lacunes de la documentation littéraire en se basant sur les apports que pouvaient fournir la numismatique et l'épigraphie. Pour les

28. Pour Dion Cassius, voir MILLAR 1964, 150–160; BIRLEY 1988, 189 *sq.*

29. HALFMANN 1986, 223 *sq.*; KIENAST 1996, 162 *sq.*

30. Hist. Aug. Carac. 6.6: *Deinde cum iterum uellet Parthis bellum inferre atque hibernaret Edessae atque inde Carras Luni dei gratia uenisset, die natalis sui, octauo idus Apriles [...] interemptus est. 7.1: Occisus est autem in medio itinere inter Carras et Edessam [...]*. Sur les informations données par l'*Histoire Auguste* comparées avec celles des autres sources, voir REUSCH 1931, 36–52, en part. 48 *sq.*; sur le problème posé par la mention des Cadusiens et des Babyloniens, REUSCH 1931, 48; TIMPE 1967, 477–479; KOLB 1972, 115 *sq.*

31. D. C. 78.16.7–8, 18.1, 19.3, 20.1 et 22.1–3.

32. Hdn. 4.8.1–6 et 9.8.

tronçons entre le passage de l'Hellespont et l'arrivée à Nicomédie où il prend ses quartiers d'hiver vers la fin de 214, puis entre le départ de Nicomédie en avril 215 et l'arrivée à Antioche, plus tard dans l'année, plusieurs historiens se sont fondés sur l'analyse des nouveaux titres arborés par les cités dans leur titulature, ainsi que sur les jeux et concours créés à cette période; de même, sur les monnaies et les statues représentant l'empereur et les dédicaces en l'honneur de Caracalla³³. Le problème étant que l'octroi d'un titre ne signifie pas nécessairement le passage de l'empereur dans la cité en question, et la même constatation vaut pour une émission monétaire ou la dédicace d'une statue. Par exemple, un revers représentant l'empereur avec la Tyché d'une cité peut renvoyer à un bienfait octroyé par lui, sans qu'il se soit pour autant rendu sur place³⁴. En outre, Caracalla avait accompagné Septime Sévère durant son expédition contre Pescennius Niger en 193–194 et celle contre les Parthes en 197–199 et certains témoignages pourraient se rapporter plutôt à cette période. Ainsi, à Prusias ad Hypium, une inscription honorifique a été gravée durant le règne de Caracalla, mais fait allusion à une expédition antérieure de Septime Sévère et de son fils en Orient, sans doute celle contre Pescennius Niger³⁵, durant laquelle le citoyen honoré les a accompagnés.

Barbara Levick³⁶, dont l'analyse s'est en particulier intéressée au tronçon Nicomédie-Antioche, a développé l'hypothèse selon laquelle l'itinéraire suivi a été largement dicté par l'alexandromanie de Caracalla et a proposé une liste détaillée des témoignages épigraphiques et numismatiques, qui a été depuis révisée en détail et largement réduite par Ann Johnston³⁷. Au total, les occurrences qui ne présentent pas d'ambiguïté et peuvent être reliées avec une certitude raisonnable au passage de Caracalla sont limitées. Selon l'étude d'Ann Johnston, on peut dénombrer en tout sept cités en Asie Mineure pour lesquelles la visite impériale est attestée sans l'ombre d'un doute dans la période 214–215³⁸ et huit autres cités pour lesquelles un passage de l'empereur est possible, mais non assuré³⁹. En outre, deux inscriptions de Thyateira mentionnent explicitement

33. Par exemple REUSCH 1931, 36–44.

34. Sur ces points de méthodologie, voir par exemple AMELING 1983, 69; JOHNSTON 1983, 59–61; HALFMANN 1986, 228 *sq.*

35. *IGR* III 60. Voir LEVICK 1969, 429; JOHNSTON 1983, 62 *sq.*, n° 4.

36. LEVICK 1969.

37. JOHNSTON 1983, en part. 62–74.

38. Nicomédie (*SEG* XVII 505 conforte le témoignage de Dion Cassius), Alexandria Troas, Iliou, Pergame, Tyana, Tarse, Antioche. Voir JOHNSTON 1983, en part. 75.

39. Nicée, Cyzique, Ancyre, Tralles, Smyrne, Cilbiani, Laodicée, Alexandria ad Issum.

le passage (ἐπιδημία) de Caracalla en 214–215⁴⁰. Une inscription de Prusias ad Hypium publiée par Walter Ameling en 1983 et dans laquelle un notable est honoré pour avoir accueilli à plusieurs reprises Caracalla semble également attester le passage de l'empereur dans cette cité durant son expédition⁴¹.

Un itinéraire assez vraisemblable semble alors se dégager, si l'on tient compte des informations que nous considérons comme fiables fournies par les sources⁴² : après le passage de l'Hellespont, il aurait longé la côte jusqu'à Ephèse, peut-être en passant par Thyateira et Sardes, puis suivi la vallée du Méandre jusqu'à Laodicée et pris l'une des routes qui le ramènent à Nicomédie. Au printemps 215, en partant de Nicomédie, Caracalla peut avoir pris la route la plus directe vers Antioche, avec l'ensemble de son armée, à travers la Bithynie, la Galatie et la Cappadoce, jusqu'aux Portes de Cilicie⁴³. La question de savoir si l'itinéraire suivi par Caracalla a été directement influencé par la geste d'Alexandre doit rester ouverte pour l'instant, faute de témoignages suffisamment probants⁴⁴. Il convient d'ailleurs de noter que les sources antiques sont totalement muettes sur ce sujet, alors qu'elles insistent avec complaisance sur les autres manifestations de l'*imitatio Alexandri*.

En revanche, le souvenir du conquérant macédonien est bien présent lors de certaines des étapes du voyage impérial et ce sont donc surtout des épisodes ponctuels, liés à des lieux chargés de mémoire, qui portent la marque de l'alexandromanie de Caracalla. La première étape, dans l'ordre chronologique, est représentée par la visite à Ilion, qui est placée sous le signe du souvenir d'Achille – et non sous celui des origines troyennes de Rome, comme cela avait été le cas pour Germanicus –, comme le soulignent amplement Dion Cassius et Hérodien ; or, nous l'avons déjà évoqué, Achille était le modèle d'Alexandre, qui avait effectué une visite sur sa sépulture, au cap Sigée⁴⁵. Dion Cassius relate que Caracalla honora Achille par des sacrifices et des courses en armure autour de sa tombe, courses auxquelles il participa, ainsi que ses soldats, qui reçurent des dons en

40. OGIS 517 = IGRIV 1287 ; voir OGIS 516 = IGRIV 1247 ; voir AMELING 1983, 73 ; HALFMANN 1986, 224 et 228.

41. AMELING 1983 = AE 1983, 908 = IK 27, 50.

42. JOHNSTON 1983, 75.

43. LEVICK 1969, 437 *sq.* ; HALFMANN 1986, 228.

44. Voir AMELING 1983, 68–73 ; HALFMANN 1986, 227–229 ; KÜHNEN 2005, 212 et note 61.

45. AMELING 1987, 676. Voir *supra*, note 20.

argent à cette occasion. Sur le site, il fit dresser une statue en bronze d'Achille en personne⁴⁶.

Selon Hérodien, l'empereur parcourut d'abord les vestiges d'Ilion, puis se rendit au tombeau d'Achille, qu'il orna de couronnes et de fleurs magnifiques. Afin d'imiter Achille lors de l'épisode des funérailles de Patrocle, en reprenant le cérémonial décrit par Homère⁴⁷, il mit en scène avec beaucoup de faste celles de son affranchi Marcius Festus. Ce dernier, qui détenait les fonctions de chambellan et secrétaire du bureau palatin *a memoria*, était décédé soudainement lors du passage de l'empereur à Ilion, dans des circonstances qui restent obscures. Son cadavre fut donc placé sur un bûcher dressé en son honneur, bûcher auquel Caracalla mit le feu après avoir procédé à des sacrifices d'animaux. Il prit ensuite une coupe, fit des libations et adressa une prière aux Vents⁴⁸. C'est là le seul épisode vraiment détaillé concernant l'imitation d'Achille par l'empereur. On notera les honneurs rendus au tombeau d'Achille, orné de couronnes et de fleurs, et honoré par des courses en armure de soldats autour du tombeau. Ce rituel rappelle celui célébré à Rome lors des funérailles impériales, tel que le rapportent pour Auguste Dion Cassius, soulignant que les chevaliers et les soldats de la garde urbaine coururent en cercle tout à l'entour du bûcher, et pour Septime Sévère Hérodien qui précise que tout l'ordre équestre encerclait le bûcher en décrivant, au rythme d'une course pyrrhique, des circonvolutions qui répondaient à un cérémonial déterminé⁴⁹. Ces honneurs rendus à Achille sont en lien étroit avec l'*imitatio Alexandri* et ont d'ailleurs été relayés dans leurs préparatifs par les cités qui attendaient la visite impériale⁵⁰, et ce lien étroit apparaît aussi sur un des médaillons en or d'Aboukir : l'avers porte le portrait de Caracalla, le revers Alexandre trônant, auquel la Victoire tend le casque et un bouclier, sur lequel Achille est représenté⁵¹.

Le lien avec le souvenir d'Alexandre lors de son passage à Pergame s'avère nettement plus ténu. L'empereur y entreprend une cure dans le sanctuaire d'Asclépios, selon le rituel de l'incubation, qui consiste à dormir dans un temple

46. D. C. 78.16.7.

47. Hom. *Il.* 23.108–261.

48. Hdn. 4.8.4–5. Suid. s.v. Ἀντωνίνος précise aussi qu'il orna le tombeau avec des guirlandes et des fleurs et chercha à imiter Achille.

49. D. C. 56.31–42; Hdn. 4.2.

50. VON GONZENBACH 1979; AMELING 1987, 689 *sq.*

51. DRESSSEL 1906, II *sq.*, Taf. II, E; TOYNBEE 1944, 69–73; YALOURIS *et al.* 1980, II 4 *sq.*, n° 33; voir KÜHNEN 2005, 211 et 271.

pour recevoir une vision en rêve du dieu guérisseur, qui va révéler un remède contre la maladie dont souffre le patient⁵². Cette attitude se justifie essentiellement par les multiples problèmes de santé de Caracalla, qui souffrait d'insomnies et de maux de tête continuels, allant en s'aggravant à partir de l'été 213. Il multiplia alors les cures et les pèlerinages, en particulier au sanctuaire d'Apollon Grannus en Rhétie. Toutefois, la dévotion d'Alexandre à l'égard d'Asclépios est bien attestée⁵³ et peut avoir aussi joué, dans une certaine mesure, un rôle dans la décision de Caracalla.

L'épisode du séjour à Antioche présente des particularités intéressantes. La cité a servi de quartier général lors des expéditions contre les Parthes de Trajan, Lucius Vérus, Septime Sévère, Caracalla et Sévère Alexandre⁵⁴. A cela s'ajoute l'importance politique d'Antioche, qui représente un relais essentiel pour l'administration romaine en tant que capitale de la province de Syrie. Durant la guerre civile de 193–197, Antioche soutint Pescennius Niger, qui fut proclamé empereur par ses troupes dans cette cité et qui en fit son quartier général, recrutant beaucoup d'Antiochéens dans ses troupes⁵⁵. Aussi la cité subit-elle des représailles de la part de Septime Sévère : elle fut privée de son titre de métropole, qu'elle avait obtenu dès le 1^{er} s. av. J.-C., et qui passa à sa rivale Laodicée, fidèle soutien de Septime Sévère, dès 194⁵⁶. Bien pire, Antioche perdit son rang de cité et devint un village (κώμη) inclus avec son territoire dans celui de Laodicée⁵⁷. En tant que κώμη, elle devait verser des impôts à Laodicée, ce qui représentait l'essentiel du « cadeau » impérial et une aide à la reconstruction de Laodicée, prise et détruite par Niger⁵⁸. Toutefois, même si Antioche a encouru des sanctions sévères, celles-ci ont été de courte durée. On discute de la date exacte à laquelle Antioche se voit restaurée dans ses prérogatives. Pour Ruprecht Ziegler, le *terminus ante quem* doit être situé au tournant de 201–202, car le 1^{er} janvier 202,

52. Hdn. 4.8.2. *BMC, Mysia*, 154, n° 319, pl. xxxi, n° 1 : monnaie portant au revers Caracalla avec Asclépios et la Tyché de Pergame.

53. *Arr. An.* 2.5.7. Voir LEVICK 1969, 431 et 443.

54. Trajan : D. C. 68.24 ; Lucius Vérus : D. C. 71.2 ; Hist. Aug. *Vér.* 7 ; Septime Sévère : Hist. Aug. *Sept. Seu.* 16.8 ; Caracalla : D. C. 78.20 ; Hdn. 4.9.8 ; *Cod. Inst.* 9.51.1 ; Sévère Alexandre : Hist. Aug. *Alex.* 53–55 ; Hdn. 6.4–6. Voir ISAAC 1990, 274 sq. et 436 sq.

55. Hdn. 2.7–8 et 3.4.1.

56. Malalas *Chron.* éd. DIND. p. 294 = éd. THURN p. 223. Voir BIRLEY 1988, 114.

57. Hdn. 3.6.9 ; Hist. Aug. *Sept. Seu.* 9.4 : *Antiochensibus iratior fuit, quod et administrantem se in oriente inriserant et Nigrum etiam uictum iuuerant. Denique multa bis ademit.*

58. Hdn. 3.3.3–5. Voir ZIEGLER 1978, 494 sq.

Septime Sévère revêtit son troisième consulat à Antioche, avec Caracalla, qui venait d'y prendre la toge virile et dont c'était le premier consulat⁵⁹. Or, une telle cérémonie ne pourrait avoir lieu dans un simple village. La même année, la frappe de tétradrachmes est de nouveau attestée à Antioche. Toutefois, par comparaison avec le sort de Byzance, qui avait connu des avanies semblables à celles d'Antioche, puisqu'elle avait été réduite au rang de village et s'était vue attribuée à sa rivale Périnthe⁶⁰, et qui a été rétablie dans ses droits dès 197, Ruprecht Ziegler estime qu'Antioche a pu recouvrer son statut de cité à la même époque⁶¹, d'autant que, selon l'*Histoire Auguste*, la réhabilitation des deux cités est due aux prières de Caracalla⁶², notation qui pourrait constituer un indice en faveur d'une réhabilitation contemporaine des deux cités. Le retour en grâce d'Antioche est confirmé sous le règne de Caracalla. Il y rétablit les Concours Olympiques, qui sont à nouveau célébrés à l'été 212, et confère à la ville le titre de colonie et l'immunité⁶³.

C'est dans ce contexte que se situe le séjour de Caracalla : en raison des bienfaits accordés, il devait s'attendre à un accueil enthousiaste de la population. En outre, Antioche avait une réputation de lieu de plaisirs, d'amollissement, de *luxuria*, propice aux débauches en tout genre, et les auteurs antiques s'en font l'écho : Lucius Vérus s'y installe pendant quatre ans, de 163 à 166, durant sa campagne contre les Parthes. Or, selon l'*Histoire Auguste*, l'empereur aurait passé son temps à chasser et à assister à des combats de gladiateurs, au lieu de se soucier de la conduite de la guerre⁶⁴. On retrouve les mêmes thèmes dans la description que fait Hérodien du séjour de Pescennius Niger, qui aurait communiqué avec la population d'Antioche dans l'amour des spectacles⁶⁵. Le même type de développement apparaît à propos de Caracalla, qui a séjourné à deux reprises

59. Hist. Aug. Sept. Sev. 16.8: *Dein cum Antiochiam transisset, data uirili toga filio maiori secum eum consulem designauit, et statim in Syria consulatum inierunt*. Voir ZIEGLER 1978, 496; BIRLEY 1988, 140.

60. Hdn. 3.6.9; D. C. 74.14.3.

61. ZIEGLER 1978, 497–500.

62. Hist. Aug. Carac. 1.7: *Antiochensibus et Byzantiis interuentu suo iura uetusta restituit, quibus iratus fuit Seuerus, quod Nigrum inuerant*.

63. Paul, 2^e livre *De censibus*, au Dig. 50.15.8.5: *Diuus Antoninus Antiochenses colonos fecit saluis tributis*. Pour ZIEGLER (1978, 500), elle aurait obtenu l'*immunitas* dès 197 ou 198, au plus tard, mais rien ne justifie cette assertion.

64. Hist. Aug. Aur. 8.12: *Et Verus quidem, posteaquam in Syriam uenit, in deliciis apud Antiochiam et Daphnen uixit armisque se gladiatoris et uenatibus exercuit, cum per legatos bellum Parthicum gerens imperator appellatus esset*; Hist. Aug. Ver. 7.1–10.

65. Hdn. 2.7.9–10.

à Antioche. Sa première visite, qui se situe donc dans la continuité de son passage en Asie Mineure, date de mai 215. Il y reçoit une réception enthousiaste et se livre à tous les plaisirs offerts par la cité⁶⁶. Après son séjour à Alexandrie, il revient à Antioche, y passe l'hiver 215–216 et y reste jusqu'à l'été 216. Il convient de souligner le contraste entre l'attitude de Caracalla envers les Alexandrins, qui sont victimes d'un massacre sur son ordre à l'automne 215⁶⁷, et envers les Antiochéens, présentés pourtant aussi comme une population de frondeurs, en particulier parce qu'ils se seraient moqués de Verus, mais aussi de Septime Sévère⁶⁸.

Les séjours de Caracalla à Antioche, cité fondée par Séleucos I^{er} en 300 av. J.-C., près d'un quart de siècle après la mort d'Alexandre, ne témoignent pas de lien particulier avec le souvenir d'Alexandre, mais plutôt des liens personnels que le jeune empereur avait tissés avec la cité dès avant son accession au pouvoir.

En revanche l'un des motifs explicitement invoqués par Caracalla pour se rendre à Alexandrie aurait été le désir (πόθος) ardent de voir la cité fondée par Alexandre. Hérodien affirme en effet qu'il se dirigea vers Alexandrie en invoquant ce prétexte⁶⁹. Le séjour à Alexandrie est marqué par la visite au tombeau d'Alexandre, qui ne figure pas dans le récit de Dion Cassius, mais est mentionnée par Hérodien⁷⁰. Strabon, dans sa description d'Alexandrie, précisait que le tombeau (Σῶμα) faisait partie de l'ensemble des palais royaux⁷¹ et que c'est Ptolémée I^{er} Soter qui avait transféré à Alexandrie le corps d'Alexandre, qui reposait alors dans un sarcophage en or, tandis qu'à l'époque de Strabon il s'agissait d'un sarcophage de verre. Selon Strabon, c'est un Ptolémée (sans doute Ptolémée X ou Ptolémée XI) qui aurait remplacé le cercueil en or par un sarcophage de verre ou d'albâtre⁷². Diodore de Sicile précise que le mausolée était digne par sa taille de la gloire d'Alexandre et que des sacrifices et des concours

66. Hdn. 4.8.6; D. C. 78.20.1.

67. Hdn. 4.8–9; D. C. 78.22–23; Hist. Aug. *Carac.* 6.2–3.

68. Hist. Aug. *Vér.* 7.4; Hist. Aug. *Sept. Seu.* 9.4.

69. Hdn. 4.8.6: il se dirigea vers Alexandrie, prétextant qu'il désirait voir la cité fondée en l'honneur d'Alexandre; voir D. C. 78.22.1: «prétendant qu'il désirait les (= les Alexandrins) voir»; Suid. s.v. Ἀντωνίνοϋ.

70. Hdn. 4.8.9.

71. Str. 17.1.8; Paus. 1.6.3. Sur ce passage de Strabon, ERSKINE 2002, 164 *sq.*, et sur le transport du corps de Babylone à Memphis, puis à Alexandrie, 167–171. Les tombeaux des Ptolémées faisaient partie du même ensemble. Voir REEDER 1992, 276–278; ADRIANI 2000, 6–10 et 13–22.

72. Str. 17.1.8.

magnifiques furent organisés par Ptolémée en l'honneur du défunt⁷³. Elien rapporte les qualités de talisman prêtées au corps d'Alexandre⁷⁴. Les informations sont ensuite assez clairsemées, mais il est clair que le tombeau fut entretenu; il reçut la visite de César, alors à la poursuite de Pompée⁷⁵, et d'Auguste⁷⁶ qui refusa avec mépris de voir les tombeaux des Ptolémées mais plaça sur le corps d'Alexandre une couronne d'or et des fleurs.

Septime Sévère, lors de son voyage en Egypte en 200, s'était déjà rendu au tombeau d'Alexandre et l'avait fait fermer, après y avoir au préalable fait regrouper tous les livres sacrés égyptiens, afin que personne à l'avenir ne puisse voir le corps du roi macédonien⁷⁷. Il faut dire que les Alexandrins avaient gravé sur les portes de leur cité une inscription précisant qu'il s'agissait là de « la cité de Niger », et que Pescennius Niger avait été salué par ses hommes du titre de Ἀλέξανδρος νέος, nouvel Alexandre⁷⁸. On peut donc voir la fermeture du tombeau comme une mesure visant à empêcher de futurs usurpateurs d'utiliser la dépouille d'Alexandre à des fins de légitimation, ainsi que ses vertus « magiques » de protection.

Caracalla fait donc rouvrir le tombeau afin de rendre des honneurs à Alexandre. Hérodien précise que Caracalla y ôta la chlamyde de pourpre qui le revêtait, les bagues ornées de pierres précieuses qu'il portait, les ceintures et tous les objets de valeur qu'il avait sur sa personne, et les déposa sur le cercueil⁷⁹. La *Souda* se fait l'écho de ce comportement, en précisant qu'il se rendit au tombeau d'Alexandre, enleva la tunique qu'il portait, sa bague, sa ceinture, et les déposa sur le cercueil⁸⁰. Le respect ainsi marqué par Caracalla envers la dépouille de son héros contraste avec la conduite prêtée à d'autres Romains: selon Suétone,

73. D. S. 18.28.3–5.

74. Ael. *VH* 12.64: les dieux auraient annoncé à Aristandre de Telmessos que la terre qui accueillerait le corps dans lequel l'âme du souverain avait habité serait tout à fait heureuse et inattaquable à jamais.

75. Lucan. 10.14–52. Le témoignage de Lucain est mis en doute par KIENAST 1969, 440.

76. Suet. *Aug.* 18; D. C. 51.16.5. Voir KIENAST 1969, 435 et 450–452; REEDER 1992, 274; ERSKINE 2002, 163 *sq.* et 177 *sq.*

77. D. C. 75.13.2. Voir KIENAST 1969, 455 *sq.*; HALFMANN 1986, 218 et 220 *sq.*; BURASELIS 2007, 28 *sq.*; LICHTENBERGER 2011, 94.

78. Niger comme nouvel Alexandre: D. C. 75.6.2a; inscription: Malalas *Chron.* 12.21 (éd. DIND. p. 293 = éd. THURN p. 222 *sq.*); Suid. s.v. Σεβήρος. Voir BIRLEY 1988, 135–137; ESPINOSA 1990, 37; KÜHNEN 2005, 203; BURASELIS 2007, 28.

79. Hdn. 4.8.9; voir Ps. Aur. *Vict. epit.* 21.4: [...] *corpore Alexandri Magni conspecto* [...]. Voir ZIMMERMANN 1999, 223.

80. Suid. s.v. Ἀντωνίνος.

Caligula aurait fait retirer la cuirasse du tombeau d'Alexandrie pour la porter lui-même⁸¹, tandis que Pompée aurait revêtu pour son triomphe la chlamyde d'Alexandre trouvée dans les bagages de Mithridate⁸².

Enfin, la visite à Alexandrie dégénère lors de l'épisode du massacre perpétré par les hommes de Caracalla. Ce massacre est certes dû aux moqueries des Alexandrins contre l'empereur et ses prétentions à imiter Alexandre et Achille, mais il visait aussi à réprimer une émeute. En effet, d'après les historiens grecs du III^e siècle⁸³, Caracalla a obéi à une rancune d'ordre privé, victime de son orgueil et de son mauvais caractère, mais ces affirmations ont été remises en cause par plusieurs historiens, qui ont trouvé de véritables causes au massacre. Selon Wilhelm Reusch, il s'agirait d'une émeute au cours de laquelle le préfet d'Égypte aurait trouvé la mort⁸⁴. Il est fort possible que les Alexandrins aient été mécontents des charges qui leur avaient été imposées pour les préparatifs de l'expédition parthique. Caracalla aurait craint un soulèvement de cette province stratégique durant son absence, ce qui aurait pu gêner son approvisionnement durant la campagne, ainsi que son retour à l'issue de celle-ci. L'étude de Pierre Benoît et de Jacques Schwartz⁸⁵, quant à elle, part d'un papyrus en grec, très mutilé, dit *Acta Heracliti*, découvert lors de fouilles à Touna el-Gebel, dans la nécropole d'Hermoupolis la Grande⁸⁶. Il contient des éléments du procès-verbal d'une audience (*cognitio extra ordinem*) tenue par un *Antoninos Sebastos* (Antonin Auguste), qu'il faut identifier avec Caracalla. L'empereur tentait de déterminer les responsabilités dans l'éclatement d'une révolte récemment survenue à Alexandrie, et au cours de laquelle des statues qui se trouvaient dans des temples avaient été dérobées et peut-être détruites. L'incident initial était, selon ce papyrus, la destruction par la foule de statues d'Alexandre, probablement préparées pour Caracalla, qui vénérât le roi macédonien⁸⁷. L'audience dont il est question dans ce papyrus est sans doute liée, selon Pierre Benoît et Jacques Schwartz, aux troubles de la fin 215, puisque ce séjour à Alexandrie est le seul qu'y ait fait Caracalla en tant qu'empereur unique. On retrouverait donc là un lien entre l'alexandromanie et le déclenchement de la révolte qui fut réprimée dans le sang.

81. Suet. *Cal.* 52.3; voir BRUHL 1930, 211; GILLIS 1978, 53.

82. App. *Mith.* 115 et 117. Voir BRUHL 1930, 206; KIENAST 1969, 438.

83. Hdn. 4.9.1-3; D. C. 78.22-23.

84. REUSCH 1931, 46 *sq.*

85. BENOÎT/SCHWARTZ 1948.

86. MUSURILLO 1954, 77-79 (texte), 229-232 (commentaire); SB VI 9213 (texte).

87. BENOÎT/SCHWARTZ 1948, 22-24; MILLAR 1964, 156 *sq.*; KOLB 1972, 100 *sq.*

CONCLUSION

Les lieux de mémoire qui apparaissent dans les récits liés à l'expédition parthique de Caracalla portent des caractéristiques fondamentales. Tout d'abord, ce sont des lieux de mémoire à strates multiples et souvent ambigus pour cela. Caracalla passe dans des lieux (ou plus exactement, les auteurs antiques ont sélectionné certains lieux) où il va s'affirmer non comme un nouvel Alexandre parmi d'autres⁸⁸, mais comme le seul nouvel Alexandre, puisqu'il y en a eu d'autres, qu'il entend surpasser. Sont donc dans la ligne de mire, d'une part les successeurs d'Alexandre, c'est-à-dire les Ptolémées, par le biais d'Alexandrie, et les Séleucides, incarnés dans la ville d'Antioche. On notera d'ailleurs, dans le choix des lieux de séjour de Caracalla, une préférence pour les capitales des royaumes hellénistiques, plutôt que celles des provinces romaines, ainsi, Pergame et non Ephèse. D'autre part, les « nouveaux Alexandre », des imitateurs, en particulier Trajan (Antioche) et Pescennius Niger, Ἀλέξανδρος νέος pour ses soldats (Antioche et Alexandrie), mais aussi Auguste ou Pompée, à Alexandrie et Péluse. Or, selon Dion Cassius, Caracalla appelle Alexandre « Auguste de l'Orient »⁸⁹ et écrit au Sénat qu'Alexandre est revenu à la vie dans sa propre personne, afin qu'il puisse vivre encore en lui, ayant eu une si courte vie auparavant⁹⁰.

Nous sommes donc là au carrefour de jeux de mémoire qui s'entrecroisent. Antioche devient alors un lieu de mémoire qui rappelle les bienfaits octroyés par Caracalla, tandis qu'Alexandrie devient un lieu qui rappelle qu'il châtie ceux qui ne le respectent pas, et l'on peut évoquer ici son admiration pour Sylla. Ainsi sont mis en valeur à la fois la clémence impériale, mais aussi sa rapidité à châtier les insolents.

Enfin les lieux de mémoire sont ici, et cela de manière frappante, liés à des sépultures, tant anciennes (mémoire des temps passés, voire mythiques) que récentes, et nous sommes alors dans une mémoire qui est en train de se constituer. Festus, mort durant la visite sur le site d'Ilion, se surimpose à la figure de Patrocle, tandis que les nombreux morts alexandrins, qui sont ensevelis, selon Hérodien, dans un immense tertre funéraire⁹¹, viennent en contrepoint au tombeau d'Alexandre. C'est ainsi qu'évoluent et se construisent de nouveaux

88. Hdn. 4.8.1: εὐθὺς Ἀλέξανδρος.

89. D. C. 78.7.2. Voir KIENAST 1969, 452; CASTRITIUS 1987, 880–884; ESPINOSA 1990, 43 et 46; BURASELIS 2007, 32.

90. D. C. 78.7.2. Voir ESPINOSA 1990, 43.

91. Hdn. 4.9.7.

lieux de mémoire, dans lesquels le nouvel Alexandre, ou Alexandre réincarné, se surimpose à la geste de l'Alexandre originel.

OUVRAGES CITÉS

- ADRIANI, A. (2000) — *La tomba di Alessandro: realtà, ipotesi e fantasia*, Roma.
- AMELING, W. (1983) — « Eine neue Inschrift aus Prusias ad Hypium », *EA* 1, 63–74.
 (1987) — « Alexander und Achilleus. Eine Bestandsaufnahme », dans WILL W. (éd.), *Zu Alexander dem Grossen. Festschrift Gerhard Wirth zum 60. Geburtstag am 9.12.1986*, Amsterdam, 657–692.
- BAHARAL, D. (1996) — *Victory of propaganda. The dynastic aspect of the imperial propaganda of the Severi: the literary and archaeological evidence AD 193–235*, Oxford.
- BENOÎT, P. et SCHWARTZ, J. (1948) — « Caracalla et les troubles d'Alexandrie en 215 après J.-C. », *EPap* 7, 17–33.
- BÉRENGER, A. (2005) — « Caracalla et le massacre des Alexandrins: entre histoire et légende noire », dans EL KENZ D. (dir.), *Le massacre, objet d'histoire*, Paris, 121–139 et 440–445.
- BIRLEY, A. R. (1988) 2^e éd. — *The African Emperor: Septimius Severus*, London (1971¹).
- BRUHL, A. (1930) — « Le souvenir d'Alexandre le Grand et les Romains », *MEFRA* 47, 202–221.
- BURASELIS, K. (2007) rééd. — ΘΕΙΑ ΔΩΡΕΑ. *Das göttlich-kaiserliche Geschenk. Studien zur Politik der Severer und zur Constitutio Antoniniana*, Wien (1989¹).
- CASTRITIUS, H. (1987) — « Caracalla, Augustus und Alexander? Zu Cassius Dio 77, 7, 2 », dans WILL W. (éd.), *Zu Alexander dem Grossen. Festschrift Gerhard Wirth zum 60. Geburtstag am 9.12.1986*, Amsterdam, 879–884.
- DAHMEN, K. (2007) — *The legend of Alexander the Great on Greek and Roman coins*, London.
- DRESSEL, H. (1906) — *Fünf Goldmedaillons aus dem Funde von Abukir*, Berlin.
- ERSKINE, A. (2002) — « Life after death: Alexandria and the body of Alexander », *G&R* 49/2, 163–179.
- ESPINOSA, U. (1990) — « La alejandrofilia de Caracala en la antigua historiografía », dans CROISILLE J.-M. (éd.), *Neronia IV: Alejandro Magno, modelo de los emperadores romanos. Actes du IV^e Colloque international de la SIEN*, Bruxelles, 37–51.
- GILLIS, D. (1978) — « Imitatio Alexandri. The license to kill », *ACERDAC* 9, 45–65.
- GONZENBACH, V. von (1979) — « Caracalla und Achill im griechischen Osten », dans KOPCKE G. et MOORE M. B. (éd.), *Studies in classical art and archaeology. A tribute to Peter Heinrich von Blanckenhagen*, New York, 283–290.
- GOUKOWSKY, P. (1981) — *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre (336–270 av. J.-C.). II. Alexandre et Dionysos*, Nancy.

- HALFMANN, H. (1986) — *Itinera principum. Geschichte und Typologie der Kaiserreisen im Römischen Reich*, Stuttgart.
- ISAAC, B. (1990) — *The limits of empire. The Roman army in the East*, Oxford.
- JOHNSTON, A. (1983) — «Caracalla's path. The numismatic evidence», *Historia* 32, 58–76.
- KIENAST, D. (1969) — «Augustus und Alexander», *Gymnasium* 76, 430–456.
(1996) 2^e éd. — *Römische Kaisertabelle. Grundzüge einer römischen Kaiserchronologie*, Darmstadt (1990¹).
- KOLB, F. (1972) — *Literarische Beziehungen zwischen Cassius Dio, Herodian und der Historia Augusta*, Bonn.
- KÜHNEN, A. (2005) — *Die imitatio Alexandri als politisches Instrument römischer Feldherren und Kaiser in der Zeit von der ausgehenden Republik bis zum Ende des dritten Jahrhunderts n. Chr.*, Diss. Univ. Duisburg.
- LEVICK, B. (1969) — «Caracalla's path», dans BIBAUW J. (éd.), *Hommages à Marcel Renard*, Bruxelles, vol. II, 426–446.
- LICHTENBERGER, A. (2011) — *Severus Pius Augustus. Studien zur sakralen Repräsentation und Rezeption der Herrschaft des Septimius Severus und seiner Familie (193–211 n. Chr.)*, Leiden.
- MANDERS, E. (2012) — *Coining images of power. Patterns in the representation of Roman emperors on imperial coinage, A.D. 193–284*, Leiden.
- MASTINO, A. (1981) — *Le titolature di Caracalla e Geta attraverso le iscrizioni (indici)*, Bologna.
(2007) — «Magnus nella titolatura degli imperatori romani», *ArchGiur* 227, 397–432.
- MEGOW, W.-R. (1987) — *Kameen von Augustus bis Alexander Severus*, Berlin.
- MILLAR, F. (1964) — *A study of Cassius Dio*, Oxford.
- MUSURILLO, H. A. (1954) — *The acts of the Pagan martyrs: Acta Alexandrinorum*, Oxford.
- REBUFFAT, F. (1986) — «Alexandre le Grand et Apollonia de Pisidie», *RN* 28, 65–71.
- REEDER, J. C. (1992) — «Typology and ideology in the Mausoleum of Augustus: tumulus and tholos», *ClAnt* 11, 265–307.
- REUSCH, W. (1931) — *Der historische Wert der Caracallavita in den Scriptorum historiae Augustae*, Leipzig.
- TIMPE, D. (1967) — «Ein Heiratsplan Kaiser Caracallas», *Hermes* 95, 470–495.
- TOYNBEE, J. M. C. (1944) — «Greek imperial medallions», *JRS* 34, 65–73.
- VOGT, J. (1969) — «Zu Pausanias und Caracalla», *Historia* 18, 299–308.
- WIRTH, G. (1976) — «Alexander und Rom», dans BOSWORTH A. B. et al. (éds), *Alexandre le Grand. Image et réalité: sept exposés suivis de discussions, Vandoeuvres-Genève, 25–30 août 1975*, Entretiens sur l'Antiquité classique XXII, Vandoeuvres/Genève, 181–210.
- YALOURIS, N., ANDRONIKOS, M., RHOMIOPOULOU, K., HERRMANN, A. et VERMEULE, C. (1980) — *The search for Alexander: an exhibition*, New York.

- ZIEGLER, R. (1978) — «Antiochia, Laodicea und Sidon in der Politik der Severer», *Chiron* 8, 493–514.
- (2003) — «Caracalla, Alexander der Grosse und das Prestigedenken kilikischer Städte», dans HEEDEMANN G. et WINTER E. (éds), *Neue Forschungen zur Religionsgeschichte Kleinasiens. Elmar Schwertheim zum 60. Geburtstag gewidmet*, Bonn, 115–131.
- ZIMMERMANN, M. (1999) — *Kaiser und Ereignis. Studien zum Geschichtswerk Herodians*, München.

SYNTHÈSE

ANNE BIELMAN

Lausanne

En abordant par le biais de l'Antiquité la thématique des lieux de mémoire, une thématique dont François Jéquier a illustré, dans la conférence inaugurale, le caractère émotionnel et les risques de dérapage, il me semble que nous avons – nous antiquisants – un avantage sur nos collègues contemporanéistes : celui de la mise à distance. Cette mise à distance est non seulement temporelle, mais également spatiale puisque nous ne vivons pas à proximité immédiate des lieux de mémoire dont nous avons traité durant ces trois jours : or, la plupart des communications ont souligné l'effet d'imprégnation d'un lieu de mémoire sur celui qui le visite ou le côtoie régulièrement¹.

Marathon, encore et toujours, en témoigne. De nombreuses commémorations ont été organisées en 2010 pour célébrer le 2500^e anniversaire de la bataille de Marathon (en réalité, le 2499^e anniversaire ; le 2500^e anniversaire de Marathon tombe en 2011...) : des discussions que j'ai eues avec des amis grecs, des collègues spécialistes d'histoire grecque ou des membres d'associations culturelles grecques ont indiqué que les commémorations organisées en Grèce – notamment sur le site même de Marathon – ont été marquées d'une charge émotionnelle plus forte, d'un *pathos* plus grand, que les conférences commémoratives données ailleurs en Europe, à distance du lieu de mémoire concerné.

1. Les communications d'A. C. Dan et de P.-L. Gatier, qui portaient respectivement sur « La mémoire des Argonautes » et « Traditions localisées et revendications de Tyr à l'époque romaine » n'ont pu être incluses dans ce volume.

Nos échanges durant ces trois jours ont confirmé que, grâce à cette distanciation temporelle et spatiale, nous avons pu discuter sereinement, dans une approche dépassionnée, d'un sujet aussi « chaud » que celui des lieux de mémoire.

Un élément m'a frappée en comparant les propos de F. Jéquier et l'ensemble des communications présentées : si les lieux de mémoire contemporains visent le plus souvent à mettre en lumière les victimes et se veulent des témoignages de la souffrance des vaincus, les lieux de mémoire antiques liés à des épisodes historiques servaient, quant à eux, presque toujours la cause des vainqueurs, en rejetant dans l'oubli la mémoire des vaincus. Actium-Nicopolis constitue à ce titre une exception puisque le souvenir du vaincu, Marc Antoine, est matérialisé dans un lieu de mémoire érigé par son vainqueur, Octave. De cette prédominance du vainqueur dans le lieu de mémoire, nous pouvons – me semble-t-il – inférer un usage radicalement différent du lieu de mémoire entre Antiquité et monde contemporain.

Les lieux de mémoire antiques, matériels ou immatériels, ont presque tous un rapport avec des personnages ou des actes héroïques. Cela nous conduit donc de manière détournée à revisiter la notion de « héros ». De nombreux colloques et travaux ont été récemment consacrés à cette thématique, toutes périodes confondues, et le sentiment qui s'en dégage est que le xx^e siècle et ses deux guerres mondiales sont responsables de la disparition des figures héroïques : celles-ci pouvaient être autrefois non seulement des vainqueurs mais aussi des vaincus ou des martyrs. Pour l'Antiquité, Marc Antoine ou Hannibal incarnent des vaincus héroïsés, tandis que les martyrs chrétiens, vaincus au moment de leur mort, sont devenus au fil des siècles des symboles de la victoire sur le paganisme. Depuis quelques décennies toutefois, la victime à plaindre a remplacé le héros à saluer et à imiter².

Dans cette brève synthèse, je souhaite mettre en lumière les points saillants des discussions qui ont enrichi les présentations et qui ont permis de faire ressortir des éléments de convergence entre les contributions individuelles.

J'ai retenu une dizaine de points forts de nos échanges :

1. L'importance de **la localisation précise des lieux de mémoire** – en particulier lorsque ces lieux n'appartiennent pas à la liste des sites les plus connus du monde grec, tels Athènes ou Ephèse – a été soulignée dans le

2. Les idées développées dans ce paragraphe m'ont été suggérées par l'un des participants du colloque, P.-L. GATIER, et je l'en remercie vivement.

cadre de la première session. Sont emblématiques à ce titre les descriptions topographiques offertes par l'*Héroïkos*. L'enjeu de la localisation, qu'elle soit originelle ou définie *a posteriori*, constituait également un thème central de la contribution relative au tombeau de Jésus.

2. **Les critères permettant à un lieu géographique d'être considéré ou non comme réceptacle d'une mémoire** ont fait l'objet de réflexions à diverses reprises. Nous nous sommes interrogés notamment sur l'inclusion ou l'exclusion de noms dans une cartographie des lieux de mémoire antiques. Se sont dessinées ainsi des cartes mémorielles en positif et des cartes en négatif, les secondes étant au moins aussi intéressantes que les premières. Ont été évoqués d'ailleurs différents critères qui auraient empêché un site de devenir un lieu de mémoire, sans que nous parvenions à les inventorier de façon satisfaisante. En revanche, la contribution sur Issos/*Kodrigai* a mis en lumière un certain nombre de critères (géographiques, historiques, symboliques) qui favorisaient le choix d'un site comme lieu de mémoire.
3. **La relation entre la mémoire et le temps** a été examinée de façon récurrente, notamment en relation avec l'*Héroïkos*. Est apparue ainsi une forme particulière de mémoire, antihistorique, qui permet d'abolir la distance entre le passé et le présent à partir du moment où le passé peut s'incarner de façon permanente dans un lieu.
4. **La fonction du jardin antique en tant que lieu entretenant une relation particulière au temps et à la mémoire** a été soulevée dans le cadre des communications de la première session, le jardin pouvant être perçu comme une marque de la domestication du temps aussi bien que de la domestication de la nature. En outre, la thématique du jardin comme lieu de mémoire en relation avec des tombeaux a surgi à nouveau lorsqu'il a été question du tombeau de Jésus.
5. Le thème de réflexion qui est revenu le plus souvent, par divers angles d'approche, est celui de **l'évolution des lieux de mémoire au fil du temps**. Nous avons noté qu'ils pouvaient sombrer momentanément dans l'oubli puis resurgir, au gré de circonstances extérieures.

Le cas de Marathon est intéressant à cet égard. Nous avons formulé quelques hypothèses pour expliquer les références abondantes faites à Marathon par la littérature d'époque impériale : l'une a mis en avant le rôle d'Hérode Atticus, lui-même originaire du dème de Marathon, et qui aurait fortement influencé l'auteur Lucien ; une autre hypothèse a établi un parallélisme entre la situation des Athéniens face à la menace perse au ^ve siècle av.

J.-C. et la situation des Grecs d'Orient face à la menace parthe à l'époque impériale. La caractéristique de ces hypothèses est qu'elles reposent sur des faits réels contemporains des auteurs d'époque impériale. Elles tendent à montrer que les références à Marathon dans la littérature impériale ne sont pas seulement le reflet d'un *topos* rhétorique : le retour en grâce d'un lieu de mémoire s'expliquerait ainsi en partie par le fait qu'il trouvait un écho dans des préoccupations géopolitiques contemporaines.

D'autres contributions ont témoigné de cette évolution non linéaire des lieux de mémoire, notamment celle sur les lieux de mémoire du Péloponnèse : nous avons noté avec intérêt que les Péloponnésiens ont été jusqu'à faire revivre des lieux de mémoire disparus.

Mieux encore, l'exemple du sanctuaire de Daphné nous a convaincus qu'il était possible d'utiliser à des fins de propagande la disparition d'un lieu de mémoire.

Nous avons relevé aussi (sur la base de l'exemple de Issos/*Kodrigai*) qu'un site célèbre ne devenait pas nécessairement immédiatement un lieu de mémoire ; il fallait parfois une circonstance particulière – des siècles plus tard – pour réactiver des souvenirs anciens et transformer un site en véritable lieu de mémoire matérialisé par un monument.

Quant à la contribution sur Caracalla, nous avons constaté qu'elle soulignait l'existence de strates mémorielles liées à certains lieux, ce qui a conduit à la création de nouveaux lieux de mémoire superposés à d'autres plus anciens. Mémoire romaine et mémoire grecque s'ajouteraient ainsi l'une à l'autre.

Cette évolution subie par certains lieux de mémoire contraste avec la célébrité durable dont bénéficièrent d'autres lieux, en particulier Nicopolis-Actium qui fut visité durant toute l'époque impériale.

Autre témoignage de permanence, le Nil tel qu'il apparaît au travers des représentations iconographiques. Le même bestiaire et la même flore se retrouvent au fil des siècles, sur des mosaïques et sur des peintures gréco-romaines, tant dans des maisons privées que dans des édifices religieux.

Le processus évolutif ne réside pas seulement dans la célébrité constante, ou non, d'un lieu : il peut y avoir évolution dans la signification du lieu. Le cas de Daphné a montré comment un haut lieu du paganisme a été transformé en lieu de victoire du dieu chrétien. L'exemple des Aktia témoigne, quant à lui, d'un glissement sémantique : d'abord affirmation de la victoire d'Octave sur Marc Antoine, ces jeux deviennent au gré de leur reprise par

des villes grecques un symbole de la puissance romaine et de la loyauté des Grecs au régime impérial.

6. **Les vecteurs humains de la mémoire** ont également retenu notre attention. Par vecteurs humains de la mémoire, il faut entendre plusieurs types d'individus, du vigneron-guide de l'*Héroikos* aux érudits locaux ou aux intellectuels de haut vol comme Dion Chrysostome. Nous avons reconnu le rôle d'*exegetai* de ces vecteurs de la mémoire mais il nous est apparu que les spécialistes s'y étaient finalement encore trop peu intéressés et que plusieurs questions demeuraient en suspens: par exemple de telles figures existèrent-elles dès l'époque hellénistique, voire avant, ou bien seulement à partir de l'époque impériale? Était-ce l'existence d'un lieu de mémoire reconnu qui suscitait en quelque sorte des vocations de guide ou étaient-ce des érudits locaux qui, par leurs récits, finissaient par donner naissance à un lieu mémoriel? Quel fut ainsi le rôle des érudits locaux dans la recomposition récurrente de la mémoire légendaire, à Tyr, et dans la mise à l'honneur des différents lieux de mémoire de cette cité?

A partir du cas d'Opramoas de Rhodiapolis, nous avons également débattu des rôles respectifs d'un notable local auréolé d'un grand prestige à l'échelon régional, de ses descendants et de sa cité dans la mise en place d'un lieu de mémoire individuel, à savoir le mausolée de ce notable. En filigrane de ce débat, s'est posée la question de la place des archives familiales et de la place des archives de la cité dans la constitution d'un monument commémoratif individuel placé au centre de l'espace public. A titre de comparaison, le dossier des monuments commémoratifs d'Eleusis a mis en lumière le rôle des *génè* dans la surveillance des monuments individuels des prêtresses, dans leur protection, dans leur conservation et dans leur disposition au sein du sanctuaire.

7. **Les mécanismes de la création mémorielle** nous ont beaucoup occupés. Dans le cas d'Opramoas, ce sont des documents d'archives qui constituaient le matériau de création mémorielle, mais ce matériau a été soigneusement sélectionné et nous nous sommes interrogés sur le ou les responsables de cette sélection (Opramoas lui-même, ses descendants, sa cité?). Tyr, pour sa part, semble avoir continuellement réécrit son passé légendaire pour l'adapter à des nécessités de propagande mémorielle, sur fond de rivalité avec des cités voisines et nous nous sommes demandé à ce propos comment se forgeait une mémoire collective autour d'un lieu, qui la forgeait et par quels procédés on faisait évoluer cette mémoire collective au fil du temps.

A Eleusis – par opposition à Tyr où le matériau mémoriel est recomposé à intervalles réguliers – nous avons une stratification progressive de la mémoire, le temps qui passe étant perceptible visuellement à travers les changements formels des monuments commémoratifs des prêtresses. On rencontre donc à Eleusis de multiples couches de mémoire mêlées mais il est possible d'identifier séparément chacune de ces couches mémorielles.

Delphes offre une situation encore différente : les monuments sont en concurrence les uns avec les autres et de nouveaux édifices remplacent les plus anciens, créant ainsi une forme de rivalité entre des mémoires d'époques et d'événements différents.

Nous avons constaté cependant, sur la base des conclusions de l'enquête sur les lieux de mémoire du Péloponnèse, que les carences des sources disponibles et la non-concordance entre les résultats obtenus par le biais d'une enquête archéologique, d'une enquête épigraphique ou d'un examen des sources littéraires rendent souvent complexe la perception des mécanismes de création mémorielle. La contribution sur Daphné a mis en lumière une difficulté supplémentaire, qui consiste à analyser un lieu de mémoire dont ne subsiste aucun vestige matériel.

Anne Gangloff avait relevé dans son discours d'ouverture que les lieux que nous, Modernes, considérons comme des lieux de mémoires antiques ne l'étaient pas nécessairement aux yeux des Anciens. Comment alors pouvons-nous retrouver tous les lieux de mémoire antique, compte tenu des problèmes inhérents aux sources qui sont partielles, partiales, sélectives, frustrantes en un mot ? C'est sans doute là que réside l'une des interrogations clés de ce colloque.

8. Nous avons cependant réussi à identifier **différents types de lieux de mémoire** : certains étaient prévisibles (sites de batailles célèbres, monuments architecturaux tels que temples, arcs honorifiques, tombeaux, inscriptions, statues), mais d'autres l'étaient moins et je voudrais m'y arrêter brièvement.

D'abord, en restant dans un contexte topographique, nous avons constaté grâce au dossier des Portes de Cilicie qu'une région – et plus particulièrement un tronçon de route – pouvait devenir un lieu de mémoire.

En abandonnant ensuite tout repère topographique, nous avons réfléchi au statut de la langue grecque. Au terme des échanges de vues qui ont suivi la communication sur Borysthène et Dion Chrysostome, nous avons considéré la langue comme un lieu de mémoire culturelle, en nous basant sur Dion qui établit un parallélisme entre l'état de la ville de Borysthène (en ruine) et l'état

de la langue qu'on y parle (très imparfaite). Convaincus par la contribution sur Daphné et l'empereur Julien ou par celle sur le tombeau d'Opramoas, nous avons admis également que des individus pouvaient acquérir le statut de lieux de mémoire. Enfin, nous avons constaté que des concours constituaient d'excellents lieux de mémoire, comme l'illustre l'exemple des Aktia. Les lieux de mémoire particuliers que sont les concours présentent un avantage non négligeable : ils étaient mobiles (un paradoxe pour un lieu), puisqu'on célébrait des Aktia dans une trentaine de villes grecques.

9. **La fiabilité des descriptions des lieux de mémoire** nous a interpellés à maintes reprises :

- nous avons ainsi constaté que Dion Chrysostome donnait de Borysthène une vision composite, fondée sur des éléments crédibles et des invraisemblances.
- De même, dans le cas d'Opramoas, nous nous sommes interrogés sur la fiabilité des informations biographiques fournies (ainsi n'était-il juridiquement pas citoyen romain – comme pourrait l'indiquer la forme onomastique choisie – ou a-t-il omis de l'indiquer parce que c'était évident?).
- Concernant Pausanias, nous avons fustigé les défauts et les carences de ses descriptions, même si nous avons admis qu'il avait lui-même affirmé ne pas chercher à être exhaustif et vouloir établir sa propre sélection. Et nous avons souligné les objectifs différents poursuivis par Plutarque ou Pausanias lorsqu'ils décrivent le site de Delphes, la multiplication des monuments commémoratifs conduisant Plutarque à des considérations morales sur l'esprit de rivalité des Grecs. Des lacunes dans les descriptions fournies sont toutefois demeurées inexplicées, telles le désintéret de Pausanias (mais il n'est pas le seul) pour la zone nord du sanctuaire de Delphes.
- Nous avons également discuté de la fiabilité de Malalas dans sa description de Daphné, un site qu'il n'a probablement pas visité personnellement. S'est posée alors de manière plus générale la crédibilité d'une source qui décrit un lieu de mémoire à l'abandon.

10. **La création « physique » de lieux de mémoire à partir de récits fictionnels**

a été abordée durant la première session. A partir d'exemples antiques tirés du périple argonautique aussi bien qu'à partir d'exemples contemporains plus triviaux (notamment les romans historiques), nous avons été unanimes à constater que la réalité topographique était souvent assujettie à la fiction et qu'un lieu de mémoire créé par le biais d'un récit fictionnel n'était pas moins

légitime, pas moins réel, pas moins crédible qu'un lieu de mémoire né d'un événement historique.

A cette même thématique se rattachent les réflexions soulevées par la contribution sur le tombeau de Jésus et sur l'éventualité d'une relocalisation plus ou moins artificielle du site, plusieurs décennies après les événements. S'est posée à ce propos la question du moment où l'on a commencé à faire du tombeau (vide) de Jésus un lieu de mémoire et de vénération. Faute d'informations, nous avons laissé cette interrogation en suspens.

A l'inverse, la contribution sur les Portes de Cilicie a démontré qu'une signification presque « magique », irrationnelle, pouvait se superposer à une carte topographique rationnelle pour donner naissance à un lieu de mémoire.

Au terme de cette brève synthèse, je voudrais remercier tous ceux qui ont participé à ces échanges si fructueux et faire part de ma reconnaissance, au nom de toute la Section d'Archéologie et des Sciences de l'Antiquité de l'UNIL, à Anne Gangloff qui a été l'initiatrice et le « maître d'œuvre » de ce colloque. Je voudrais aussi saluer la disponibilité souriante et l'efficacité de Brigitte Maire, de Valentine Bays, Nicole Beuret, Audrey Eller, Caroline Kneubühl, Laureline Pop, Marie-Dominique Schenk et Arnaud Taurian qui ont assuré l'intendance durant ces trois jours. J'espère que Lausanne restera pour tous les participants un excellent lieu de mémoire !

INDICES

I. NOMS GÉOGRAPHIQUES

- Abae: 40, 50, 216
Abia: 192
Aboukir: 360
Acarnanie: 262–263
Achaïe: 14, 43, 50, 180, 183–184, 263–264, 280, 296
Acraephaïe: 289, 292
Actium: 132, 255–264, 266, 268, 273–274, 279–285, 287, 289–292, 294, 296–297, 340–341, 372, 374
Aelia Capitolina: 239, 248–250
Aigeai (Cilicie): 37, 44, 50
Alexandria ad Issum: 358
Alexandria Troas: 358
Alexandrie: 46, 50, 110–112, 117, 121, 123–124, 130–133, 150, 217, 270, 274, 281, 319, 344–345, 357, 363, 365–366
Amanus (mont): 307, 317, 319, 322, 326, 328, 341, 343, 345
Ambracie: 257–258, 262, 283, 291
Amisos: 268
Ammaedara: 337–338
Amphilochikè: 262
Amyclées: 188, 207
Anazarbos: 342, 346–349
Anchialè: 309–310
Ancre: 358
Antioche-sur-l'Oronte: 37–38, 50, 215, 217–220, 222–227, 229–230, 233, 314–315, 321, 328, 334, 337, 344–346, 348–349, 355, 357–359, 361–363, 366
Apamée-Myrléa: 47, 51
Aphrodisias (Carie): 46
Aphrodisias (toponyme du Péloponnèse): 184, 186
Apollonia Mordiaion: 354–355
Arbé: 251
Arcadie: 43, 51, 83, 180, 263, 296
Arginuses: 43
Argos: 14, 44, 51, 179, 185, 192–195, 202
Arménie: 282, 313
Artémision (cap): 80, 85
Ashkelon: 114–116, 133
Ashod: 231
Asie: 282, 310–311, 316, 318, 320, 334, 337, 354–355, 357
Asie Mineure: 37, 39–40, 191, 312, 318, 324–325, 328, 334, 354–355, 357–358, 363
Athènes: 14–15, 39–42, 45, 51–52, 79–81, 83–84, 86, 88–90, 92–93, 104, 106, 144–146, 155–159, 161–162, 168–171, 174–175, 202, 204, 207, 211, 284–285, 294, 372
Attique: 82, 104, 145
Beit Guvrin: 117–119, 125, 127, 243
Beit Shean: 120–121
Béotie: 40, 42, 52, 289, 292
Bienheureux (île des): 11
Bithynie: 13, 46–47, 52, 95, 210, 357, 359
Boiai: 184–186
Borysthène: 95–107, 376–377
Borysthène (fleuve): 96
Boura: 208

- Brauronion : 156–157
 Bryseai : 183–184, 186
 Byzance : 262, 362
 Calamai : 191
 Cappadoce : 282, 305–307, 313–314,
 319–320, 324–326, 355, 359
 Cardamyle : 294, 296
 Carie : 46, 52, 325
 Carrhes : 357
 Cédron (vallée du) : 243–244
 Césarée de Cappadoce : 313, 355
 Césarée Maritime : 133, 249, 339
 Champs Elysées : 117, 134
 Champs de Iaru : 110
 Chéronée : 42, 52
 Chersonèse : 65–66
 Cilbiani : 358
 Cilicie : 274, 292, 305–308, 310–327,
 334, 336–338, 341–344, 346–349
 Claros : 45, 53, 268
 Corinthe : 43, 53, 202, 266–267, 270,
 288–289
 Coronè : 296
 Cotyrta : 185
 Ctésiphon : 336–337, 339
 Cydnos : 306, 309, 311, 315, 326
 Cydonia : 53, 268
 Cythère : 185, 294
 Cyzique : 334, 337, 358
 Daphné : 53, 215, 217–224, 227–228,
 230–233, 346, 374, 376–377
 Delphes : 11–12, 39–40, 54, 150, 201–
 204, 206–207, 209–212, 218, 220,
 223, 226, 269–270, 337, 376–377
 Denthaliatis : 190
 Dicaearcheia : 39, 54
 Didyme : 45, 54, 217, 223
 Dodone : 40, 54
 Doura Europos : 110
 Edesse : 143, 339, 341, 357
 Egypte : 12, 40, 65, 72, 109–110,
 116–117, 130–133, 148, 217–218,
 246, 260, 273, 281–282, 285–287,
 294, 333, 337, 341, 364–365
 Eléonte : 65, 70
 Eleusis : 45, 54, 150, 157–160, 163–169,
 171, 173–175, 375–376
 Emmaüs : 117–118
 Ephèse : 37, 39, 45, 54, 143–144, 359,
 366, 372
 Epidaure : 205
 Ethiopie : 112
 Etis : 183–184, 186
 Euphrate : 133, 305, 334
 Eurymédon : 54, 88
 Faustinopolis : 306, 320
 Gadès : 38, 42, 337
 Galatie : 325, 359
 Galilée : 133
 Gichon (rivière du Paradis) : 130, 133
 Golgotha : 127, 248, 250–251
 Grèce : 3–5, 11, 15, 38–40, 43–45, 65,
 80, 87, 89–90, 104, 107, 116–117,
 144, 150–151, 155, 180, 182, 186,
 188, 204, 209, 211, 226, 255, 267,
 269, 272, 280, 282, 287–290, 292,
 294–295, 297, 371
 Haditha : 125–126
 Halicarnasse : 46, 245
 Hébron : 242, 251
 Hélicon : 40, 42, 55
 Héliké : 208
 Hellespont : 55, 67, 85, 327, 357–359
 Hélos : 183–184, 186
 Herculanium : 120, 130
 Hermione (en Argolide) : 181
 Hermoupolis : 116, 365
 Hérodition : 132
 Hinnom (vallée de) : 243
 Hippola : 183, 185–186
 Hippolaos (promontoire) : 96
 Hypanis : 96, 99, 104, 106
 Ilion : 8, 46, 55, 61, 285, 356–360, 366
 Illissos : 104
 Illyrie : 282
 Inde : 38, 41–42, 354, 356
 Ionie : 39, 45–46, 55, 325
 Israël : 109, 111–112, 117, 122, 131–133
 Issos : 274, 292, 306–307, 311, 315, 319,
 327, 333–343, 348–349, 373–374

- Jérusalem : 8, 127, 132, 239–240, 242–244, 246–249
 Jezre'el (vallée de) : 133
 Jourdain : 133
 Judée : 240, 245–246
 Kassopè : 256, 262
 Khirbet Madras : 125–126
 Kipia : 264
 Kodrigai : 338, 341–346, 348–349, 373–374
 Kyparissia : 184
 Kyphanta : 185–186
 La Portelle : 319, 322, 327
 Laodicée : 46, 344, 358–359, 361
 Lappa : 268
 Leptis Magna : 117, 121, 125, 356
 Lesbos : 40, 56
 Leukè (île de) : 70
 Limnai : 189
 Lycie : 142, 144, 146–147, 149
 Lydie : 46, 56, 320, 325
 Lymira : 145
 Macédoine : 143, 263–264, 320, 354, 356
 Mantinée : 14, 295
 Marathon : 79–93, 371, 373–374
 Maresha : 112–114, 118, 125
 Mer Noire : 95, 97–98, 150
 Mésie : 263, 357
 Mésopotamie : 334, 336, 357
 Messène : 43–44, 51, 56, 190–193, 196, 296
 Messénie : 43–44, 185, 189–192, 294, 296
 Michalitsi : 257–259
 Milet : 45, 57, 98–99
 Mycène : 44
 Nicée : 327, 334, 358
 Nicomédie : 46, 318, 324, 357–359
 Nicopolis d'Épire : 255–257, 260–272, 274, 281–284, 286, 288–292, 295–297, 372, 374
 Nil : 109–111, 114, 116–117, 121–125, 127, 130–131, 133, 374
 Nisibis : 334, 338, 341
 Oenoanda : 147, 151
 Olbia : 95
 Olympie : 12–14, 39–40, 43, 51–52, 54, 57, 193, 202–205, 209, 212, 216, 270, 289
 Palestine : 150, 246, 266
 Pamphylie : 147, 325
 Patras : 43, 202, 255, 289
 Pellana : 183, 185
 Péloponnèse : 43–44, 56, 58, 95, 179, 190, 192, 207, 294, 374, 376
 Péluse : 366
 Pergame : 45–46, 58, 210, 268, 270, 357–358, 360–361, 366
 Périnthe : 362
 Phalère : 45, 58
 Pharaï : 185
 Pharis : 183–184
 Pharsale : 209, 267
 Phénicie : 65
 Philippes de Macédoine : 47, 143, 264
 Phrygie : 46, 58
 Pirée : 45, 58
 Platées : 80, 85, 87–88, 90, 209, 211–212
 Pont-Euxin : 63, 318
 Portes de Cilicie : 305–307, 310, 312–324, 328, 359, 376, 378
 Praeneste : 111–112, 117–118, 122, 130–131
 Pruse : 46–47, 95
 Prusias ad Hypium : 358–359
 Pydna : 12, 210–211
 Pyles : 305–307, 312, 314, 316–317, 319–320, 322–323, 326–327
 Qasr-el-Lybia : 120, 130
 Rhétie : 361
 Rhodes : 15, 59
 Rhodiapolis : 141–142, 144–149
 Rome : 2–5, 7, 10, 12–14, 39, 41, 59, 82, 89, 93, 111, 127, 132, 148, 150, 179, 190, 196, 206, 229, 248–249, 257–258, 261, 263, 265, 268–269, 271–273, 280, 283, 285–286, 289–291, 296–297, 314, 322, 339–341, 344–345, 354, 359–360
 Salamine : 80, 85–86, 90
 Samos : 45, 59, 267–268

Sardes : 46, 59, 359
 Scythie : 96
 Séleucie du Calycadnos : 268
 Séleucie du Tigre : 336
 Sellasia : 183–184, 186–187
 Serrès : 264
 Sidé : 184, 186
 Sigée (cap) : 359
 Sion (mont) : 248
 Smyrne : 39, 45, 59, 162, 358
 Sodome : 231
 Solymes : 245
 Sparte : 39, 41–44, 60, 81, 83, 179, 185–
 190, 192, 196, 204–206, 293–294
 Syrie : 241, 246, 274, 282, 292, 305,
 313–315, 318, 322, 324, 326, 328,
 333–334, 337–338, 341–346,
 348–349, 355, 361
 Tabgha (Ein Sheva) : 127–129, 132
 Tarse : 37, 60, 226, 307, 309–311, 313,
 315–319, 321, 323–324, 326, 342,
 346–347, 349, 358
 Taurus : 46, 53, 305–307, 310, 312–314,
 317–321, 324–326, 328
 Taygète : 192
 Tégée : 205, 296
 Thèbes : 42, 60, 205
 Thèbes (en Egypte) : 12
 Thermopyles : 42, 60, 196
 Thessalie : 209, 267
 Thrace : 13, 61, 65, 315, 355, 357
 Thuria : 185, 189, 294, 296
 Thyateira : 358–359
 Thyreion : 256
 Tirynthe : 44
 Touna el-Gebel : 365
 Tralles : 358
 Troade : 66, 70, 270
 Troie : 8, 40, 61, 63, 66–67, 70–72, 179,
 285
 Trysa : 146, 149
 Tyane : 61, 307, 316–318, 320–321,
 323–324, 358
 Xirokampi : 188
 Zarax : 183, 185

Zippori : 118–119, 122–124, 127

2. NOMS ETHNIQUES

Acharniens : 81
 Achéens : 8, 14, 66–67, 102, 184
 Adiabènes : 334, 338
 Amisiens : 268
 Antiochiens : 229
 Arabes : 334, 338
 Arcadiens : 212
 Assyriens : 309–310
 Athéniens : 13, 40, 42, 46, 52, 80, 82–83,
 86–87, 90–91, 157, 166–168, 175,
 203–204, 226, 284–285, 373
 Babyloniens : 357
 Borysthénites : 96, 99–102, 105–106
 Cadusiens : 357
 Cappadociens : 313
 Cnidiens : 202
 Delphiens : 207
 Doriens : 189, 192
 Eléens : 13, 212
 Epirotes : 256, 267, 269
 Etoliens : 210
 Galates : 212
 Gètes : 13, 95, 98
 Goths : 318
 Grecs : 6, 9, 13–14, 42–43, 64, 80, 87, 93,
 97, 99, 150, 184, 201, 203–204, 212,
 225, 230, 256, 260–261, 266–267,
 269–272, 289, 294, 306, 310, 320,
 333, 337, 349, 374–375, 377
 Hébreux : 245
 Hellènes : 71, 256, 261, 267, 269
 Hyperboréens : 205
 Israélites : 231
 Lacédémoniens : 185, 189, 207, 293
 Laconiens : 183, 185
 Macédoniens : 12, 168
 Mèdes : 80, 85
 Messéniens : 189–190, 192, 209
 Osrhoéniens : 334
 Parthes : 13, 311, 315, 333–334, 336,

338–342, 353–354, 358, 361–362
 Péloponnésiens: 374
 Perses: 73, 80, 84, 92, 148, 224–226, 307,
 309, 315–316, 319–320, 326–327,
 336
 Phéniciens: 64
 Philistins: 231
 Rhodiens: 15, 211
 Romains: 3, 6, 10, 13–14, 93, 95, 150,
 203, 206, 218, 223, 245, 249, 256,
 271, 281, 284, 287, 289–290, 292,
 297, 333, 337, 340, 345, 364
 Sabins: 249
 Sauromates: 99, 102
 Scythes: 99
 Spartiates: 189–190, 192, 293–295
 Syriens: 313
 Thessaliens: 267
 Thouriens: 207

3. DIEUX ET DÉESSES, HÉROS ET HÉROÏNES

Achille: 56, 66–67, 70, 100–103, 105,
 187, 192, 353, 356–357, 359–360,
 365
 Agamède: 205
 Amphiaros: 40
 Aphrodite: 41, 53, 311
 Apollon: 11–12, 103, 150, 183, 202–208,
 210, 215–233, 256, 258, 260–261,
 263, 268–269, 271–274, 280,
 288–289, 292–293
 Apollon Actien: 257–258, 262, 271–272,
 292–293
 Apollon Citharède: 217, 272, 289
 Apollon Grannus: 361
 Apollon Pythien: 201–202, 205–206
 Arès: 262
 Artémis: 144, 156, 183, 187, 191, 212,
 219, 261–262
 Artémis Kelkaia: 291
 Artémis Limnatis: 189–190, 192
 Artémis Orthia: 191

Artémis Selasia: 183
 Asclépios: 41, 44, 46, 183–186, 205, 262,
 360–361
 Athéna: 41, 51, 84, 156, 158, 172, 183,
 205, 212
 Athéna Aléa: 296
 Athéna Chalkioikos: 205
 Athéna Hippolaïtis: 183
 Athéna Nikè: 84, 156
 Athéna Polias: 41, 51, 156, 174
 Athéna Symmachia: 295
 Charites: 187
 Coré: 157–159, 163, 167, 169–174, 183,
 186
 Cresphontès: 191–192
 Dagon: 231
 Danaos: 193–194
 Daphné: 218–219, 230, 232
 Déméter: 155, 157–159, 161, 163, 167,
 169–174
 Dieu: 11, 143, 149, 221, 227, 230–231,
 233, 374
 Dionysos: 82–83, 118, 150, 161, 183,
 262, 311, 340, 354, 356
 Dionysos Limnaïos: 41, 51
 Fortuna Primigenia: 111
 Hébé: 194–195
 Hélène: 72, 188
 Hélios: 227
 Héra: 41, 44, 51, 194–195
 Héraclès: 13, 60, 84, 87, 95, 103, 116,
 192, 205, 262, 356
 Hercule: 356
 Hermès: 82–83
 Hygie: 183–186
 Hylas: 116
 Hyllos: 192
 Hypermnestre: 193
 Io: 195
 Isis: 130–131, 133
 Jésus-Christ: 127, 130, 134, 143, 149,
 231, 239–250, 373, 378
 Jupiter: 248, 250
 Laïos: 42, 216
 Létó: 261

Mars: 258–261, 272, 274, 280
 Memnon: 12
 Ménélas: 188
 Michel (saint): 130
 Moïse: 110, 149
 Muses: 40, 143
 Neptune: 258–262, 272, 274
 Nikè: 209, 262, 289
 Nymphes: 218, 229
 Pan: 82–83
 Pâris: 8, 218
 Patrocle: 66–67, 360, 366
 Protésilas: 63, 65–66, 68–72
 Sérapis: 133, 217
 Thésée: 87, 145–146
 Trophonios: 40, 201, 205
 Tychè-Nikè: 289
 Vénus: 248
 Zeus: 12–14, 41, 57, 66, 82, 205,
 216–218, 220, 262
 Zeus Dodonaïos: 291
 Zeus Messapeus: 187–188
 Zeus Philios: 220

4. EMPEREURS ET MEMBRES DE LA MAISON IMPÉRIALE

César: 8, 255, 267–268, 280–281, 294,
 337, 364
 Octave/Octavien: 111, 132, 255–263,
 266–274, 280–281, 285, 292–294,
 297, 372, 374
 Auguste: 2, 13, 185, 210, 218, 247, 257–
 258, 261–264, 266–271, 273–274,
 279–281, 283–284, 286–297, 333,
 338–341, 355, 360, 364, 366
 Livie: 283, 286–287
 Octavie: 281, 283
 Agrippa: 193–194, 218, 262, 282
 Marcellus: 268
 Tibère: 191, 264, 282–283, 285–286,
 322, 340, 356
 Antonia Minor: 283, 286–287

Germanicus: 218, 263–264, 282–286,
 297, 322, 340, 343–345, 349, 359
 Agrippine Maior: 282–283, 286
 Drusus Minor: 282, 286
 Caligula: 14, 282, 286–287, 297, 365
 Néron: 13–15, 43, 54–55, 206, 287–290,
 292, 297, 317
 Vespasien: 15, 41, 46–47, 250, 288, 290
 Titus: 95, 250
 Domitien: 37, 39–43, 52, 54–55, 60, 95,
 290
 Trajan: 2, 13–14, 95, 265, 316–317, 320,
 338–340, 353, 361, 366
 Hadrien: 12–14, 39, 116, 146, 185,
 195–196, 219, 225, 247–249, 265,
 267, 270, 289–291, 295, 342
 Sabine: 290–291
 Antonin le Pieux: 147, 263
 Marc Aurèle: 290, 320
 Lucius Vêrus: 361–362
 Septime Sévère: 12, 307, 311, 314–315,
 318, 321, 333–334, 336–349,
 355–358, 360–364
 Julia Domna: 355
 Géta: 339, 347–348, 353, 355
 Caracalla: 321, 339, 347–349, 353–366,
 374
 Sévère Alexandre: 349, 354, 361
 Valérien: 349
 Aurélien: 219, 316–317
 Tacite: 315–317
 Florien: 313, 315–317
 Probus: 313, 315–316
 Dioclétien: 219–220, 225, 346
 Galère: 219–220, 225
 Maximin Daïa: 220, 315, 317, 321
 Constantin I^{er}: 149, 206, 220, 239,
 247–248, 251, 321
 Licinius: 315, 317
 Valens: 313, 321
 Constance II: 220, 222–225, 315–317
 Julien: 219–220, 222–230, 232–233, 270,
 296, 307, 315–317, 321, 377
 Théodose I^{er}: 233
 Anastase: 230

Héraclius: 326–328

5. ROIS, REINES ET PRINCES

Agrippa I^{er}: 239, 247
 Alexandre le Grand: 42, 59–60, 88, 110,
 148, 211, 217, 224, 265, 274, 291,
 306–307, 309–311, 313, 315–316,
 319–322, 326–327, 334, 336–337,
 339–341, 343–345, 349, 353–357,
 359–361, 363–367
 Amon de Judée: 246
 Antigonides: 210–211
 Antiochos IV: 217, 227
 Ariston de Sparte: 188
 Artaban V: 354
 Artaxès III d'Arménie: 282
 Attale I^{er} de Pergame: 148, 210–211
 Burebista: 98
 Césarion: 281
 Cléopâtre VII: 111, 255–256, 269, 272,
 274, 279–281, 285, 311, 333
 Cyrus le Grand: 246, 320, 323
 Cyrus le Jeune: 306–307, 319–320, 323
 Darius III: 311, 319, 334, 336
 David: 242, 245–247
 Démétrios Poliorcète: 167, 210
 Denys de Syracuse: 206
 Gélon fils de Deinomènes: 209
 Hélène d'Adiabène: 244–245
 Hérode le Grand: 132, 218, 242, 245
 Joiaqim: 246
 Léonidas: 42, 60, 85
 Manassé: 246
 Mithridate VI Eupator: 274, 284–285,
 320, 365
 Persée de Macédoine: 11–12, 210
 Philippe II: 41–42, 51, 86, 88, 208, 210
 Ptolémée I^{er} Soter: 363
 Ptolémée II Philadelphie: 110, 112, 150
 Ptolémée X: 363
 Ptolémée XI: 363
 Ramsès III: 110
 Roxane: 354

Salomon: 242, 245
 Sardanapale: 309–311, 321
 Sassanides: 219, 224, 226, 233
 Séleucos I^{er}: 217, 223, 227, 363
 Shapour I^{er}: 219, 228
 Shapour II: 224
 Straton d'Amisos: 268
 Tarquin: 250
 Téléclos de Sparte: 189–190
 Xerxès: 42, 52, 85

6. NOMS DE PERSONNAGES (HISTORIQUES ET FICTIFS)

Adam: 250–251
 Aemilianus: 334, 337
 Agias: 208–209
 Alcmonides: 205
 Ameinokleia: 171–172
 P. Anteiou Antiochos d'Aigeai: 44
 Antinoüs: 116, 291, 295
 Apollonios de Tyane: 37–47, 50–61, 220,
 321
 Apolophanes: 112–114
 Aristide: 41, 51, 89–91
 Aristogiton: 145
 Athénaos: 268
 Avidius Cassius: 312, 320
 Babylas: 221–222, 225–227, 229–230,
 233
 Boios: 184
 Bryaxis: 217
 Calamis: 205
 Callicratidas: 43
 Callimaque: 87
 Callistratos: 99–102, 104–106
 Cn. Calpurnius Pison: 8–9, 284–285
 Chairétios: 167, 170
 Chairippè: 157
 Cimon: 80
 Tib. Claudius Antigonos: 193–194
 Tib. Claudius Ménéclos: 193–194
 Tib. Claudius Saethidas: 44
 Cléonymos: 183

- Conon: 91
 Cynégire fils d'Euphorion: 84–85, 87, 90
 Daochos de Pharsale: 208–209
 Datis: 82
 Derkylos: 167
 Epaminondas: 44, 190, 192
 Epaminondas (prêtre): 289
 Epictète: 290
 Er le Pamphylien: 104
 Eumolpides: 157, 167
 Glaukè: 171–172
 Hannibal: 356, 372
 Harmodios: 145
 Héraclides: 50, 52, 191–192
 Hérode Atticus: 80, 202, 373
 Hierokleidès: 167, 169–170
 Hiérososon: 102–103, 105
 Isidora: 116
 C. Iulius Eurycès: 185, 293–294
 Jean (saint): 244, 246–248
 Joseph: 132
 Joseph d'Arimathe: 240, 247
 Kérykes: 157–158, 167, 170–171
 Lacharès: 294
 Luc (saint): 222, 245
 Lysippe: 209, 211
 Macaire: 248, 251
 Marc Antoine: 218, 255–256, 258–260,
 264, 268–269, 272, 274, 279–281,
 283–287, 293–294, 296, 311, 333,
 341, 372, 374
 Marcius Festus: 360, 366
 Marie (sainte): 247
 Sextus Marius: 250
 Matthieu (saint): 240, 245
 P. Memmius Leontas: 294
 Miltiade: 80, 84, 87, 89–90, 92
 Musonius Rufus: 42–43, 53, 55
 Nikératos fils de Théon: 191–192
 Octavius Secundus: 265
 Olympiodoros: 131
 Ophélandros: 211
 Opramoas de Rhodiapolis: 141–144,
 146–150, 375, 377
 Othryadès: 85
 Paionios: 209
 Paul-Emile: 11–12, 210–211
 Périclès: 86
 Pescennius Niger: 307, 311–312, 315,
 318, 321, 333–334, 336–339,
 341–342, 344, 349, 358, 361–362,
 364, 366
 Phèdre: 104
 Philippides: 79–80, 93
 Pierre (saint): 229, 241, 244, 247
 Polygnote: 84, 204
 Pompée: 266–268, 272, 274, 286, 292,
 354, 364–366
 Praxias: 205
 Praxitèle: 156–157, 205
 Protogoras: 104–106
 Prothoos: 206–207
 Publii Memii: 189
 M. Pupius Pison: 7–8
 Pythie: 232
 T. Quinctius Flaminus: 12, 267
 Quirinus: 46
 Simon Bar Giora: 250
 Smikythion: 167
 Socrate: 41, 51–52, 104–107
 Spintharos de Corinthe: 205
 Straton fils de Straton: 191–192
 Sylla: 42, 111, 284–285, 356, 366
 Tarpeia: 249–250
 Thémistocle: 42, 86, 89–90
 Themistoklès: 171, 175
 Tychiadès: 84
 Xénarchos: 268
 Xénophon: 43, 206–207, 212, 306–307,
 319

7. PRINCIPAUX AUTEURS ANCIENS

- Aelius Aristide: 45–46, 81–82, 223, 228
 Antiphon: 91
 Athénée: 81, 187, 210, 217, 309
 Cassius Dion: 14, 37, 45–46, 270–271,
 280, 286, 288–289, 312, 334, 337,
 349, 353–354, 356–360, 363, 366

- Celse: 143
 Chariton: 46
 Ctésias de Cnide: 84, 310
 Démosthène: 58, 86, 88, 91, 206, 208,
 211
 Dion de Pruse, dit Chrysostome: 14–15,
 41, 46, 51, 71, 95–107, 375–377
 Eschine: 88, 91
 Eschyle: 80
 Flavius Josèphe: 242, 245
 Hérodien: 311–312, 315, 318–319,
 334, 336–337, 344, 353, 356–357,
 359–360, 362–364, 366
 Hérodote: 46, 83–84, 87, 90, 96, 110,
 188, 204–206, 212, 310
 Homère: 11, 63, 70–73, 84, 100–105,
 150, 192, 229, 360
 Hypéride: 91
 Isée: 91
 Isocrate: 91–92, 192
 Jamblique: 220
 Jean Chrysostome: 221, 227–231, 233
 Libanios: 218–219, 222–224, 227–230,
 233, 321
 Lucien: 11, 79, 81–88, 92, 373
 Nil (saint): 131
 Pausanias: 4, 12–14, 40, 42, 44, 65,
 80–81, 83, 90, 116, 156, 161, 175,
 180–190, 192–196, 202–206,
 208–212, 245, 263, 295, 377
 Phocylide: 101, 104–105
 Phrynichos: 39, 47
 Platon: 7, 102–104, 106–107
 Pline l'Ancien: 263, 266, 268, 324
 Pline le Jeune: 95
 Plutarque: 12, 40, 42, 44, 81–82, 88–92,
 202–204, 206, 208, 210–212,
 249–250, 293–294, 311, 377
 Polémon de Laodicée: 45–47, 87–88,
 92–93, 187
 Simonide de Céos: 9–10, 104
 Tacite: 190–191, 249, 263–264, 281–284,
 286, 343

RÉSUMÉS DES CONTRIBUTIONS

Géographie imaginaire de la mémoire hellène

Ewen L. BOWIE, Mapping Greece: Apollonius' authorised version, 37–62.

The chapter explores the geography of the Greek mainland and western Asia Minor as reflected in the places that Philostratus has his Apollonius of Tyana visit. It assumes that he had a relatively free hand in constructing this itinerary. It argues that the places where Apollonius spends longest, Athens and Olympia in mainland Greece and Ephesus and Smyrna in Ionia, are thus privileged because they best represent Philostratus' image of classical Greece, whereas Pergamum is underplayed and Bithynia almost ignored because their Greekness is Hellenistic. A table catalogues visits by Apollonius and references made to places both in Philostratus' narrative and in his characters' utterances. These show that Sparta, despite enjoying a shorter visit by Apollonius, and Delphi (merely mentioned as visited) are also important in the imaginary Greece whose claims to Hellenism Apollonius' attention is made to enhance: surprisingly, however, Epidaurus is not among the numerous other cities and places whose Greek pedigree is authenticated by a visit or a reference, perhaps because its healing cult might compete with Apollonius' powers.

Francesca MESTRE, *L'Héroïkos* de Philostrate: lieux de mémoire et identité hellénique dans l'Empire romain, 63–76.

Philostrate nous a légué un très intéressant ouvrage, *l'Héroïkos*, qui, lui tout seul, constitue une bible des lieux de mémoire des élites grecques de l'époque impériale. Nous pouvons explorer dans ce dialogue entre un vigneron de la Chersonèse de Thrace et un marin phénicien plusieurs sujets visant la mise en place de nombre d'aspects de l'identité grecque: genre littéraire et stratégies de narration, récréation des anciens mythes concernant la guerre de Troie, y compris démentis d'Homère, actualisation des cultes héroïques, etc.

Je me propose de m'interroger sur la signification identitaire des lieux géographiques qui y sont évoqués, et en particulier sur l'importance du site même où les deux interlocuteurs ont leur

conversation. A partir de ce lieu, qui est présenté comme axe fondamental de l'hellénité, et par rapport à celui-ci, seront évoqués tous les autres. De ce fait, l'imaginaire du poète est démenti quand il le faut, et récupéré en fonction de sa localisation géographique. En plus, la pertinence du culte héroïque est présentée comme un acte réel de mémoire, étant donné le lien entre le héros et le territoire où se trouvent son tombeau, ses dépouilles, et où, éventuellement, le héros revient et se fait présent parmi les gens.

Construction des lieux de mémoire dans le discours rhétorique et l'iconographie

Pilar GÓMEZ, Marathon et l'identité grecque au II^e s. apr. J.-C. : du mythe au lieu commun, 79–94.

De par leur formation rhétorique, les auteurs grecs d'époque impériale évoquent bien souvent dans leurs écrits les faits de la Grèce classique, tout particulièrement les guerres médiques, et accordent une place de choix aux batailles qui s'y livrèrent. La victoire remportée par les Grecs à Marathon fait partie de cette thématique guerrière. Le but du travail ici présenté est d'étudier, du point de vue de la création littéraire, l'usage que Lucien et Plutarque font du nom Marathon, en analysant les passages où ces auteurs font allusion à cette bataille – qui constitue un jalon dans la lutte contre les barbares, autrement dit contre celui qui n'est pas grec – justement dans une période où la réalité politique présente des différences notoires par rapport à celle du V^e s. av. J.-C., mais où l'identité grecque demeure vivante et conserve encore son dynamisme à travers les *pepaideumenoï*.

Alain BILLAULT, Un lieu de mémoire de l'hellénisme : Borysthène dans le Discours 36 de Dion Chrysostome, 95–108.

Dans le Discours 36, Dion Chrysostome présente la ville de Borysthène où il a séjourné comme un lieu de mémoire. D'abord, il relie sa description à son passé dont elle porte les traces et qui se trouve donc en rapport avec son présent. Ensuite, il décrit les formes qu'y prend la mémoire de la culture grecque. Enfin, il la choisit pour cadre de la résurrection de la forme du dialogue platonicien qu'il opère à sa manière. Il la représente donc comme la scène d'une triple mémoire historique, culturelle et philosophique.

Talila MICHAELI, Allusions to the Nile and Nilotic landscape in Ancient Art in Israel, 109–138.

The Nilotic themes featured in Ancient art in Israel appear in various contexts – funerary, public, private and religious – dating from the Hellenistic to the Byzantine era. In this article I examine their visual as well as textual origins and conclude that they were never meant only to allude to

the actual River Nile, but rather adopted its multiple additional meanings as perceived in the Hellenistic Ptolemaic era through Roman times, and then became transferred to the Christian world. The allusions to all aspects of prosperity and fertility, as synonymous to the Nile in these representations, range from the promise of eternal life in Elysium, both the private and the public afterlife, from political to religious aspects, and from the local – as manifested in the form of the Nilometer, which seems to be a unique variant in the art of Ancient Israel – to the more universal aspect, in accordance with the different cultures and religions prevalent in the region.

Lieux de mémoire et identité civique

Claude BÉRARD, « Mémoire éternelle »: l'*herôon* d'Opramoas à Rhodiapolis, 141–154.

Personnalité exceptionnelle, Opramoas, évergète magnifique, préside à la destinée de Rhodiapolis et de la ligue lycienne sous Antonin le Pieux. Il se fit construire un *herôon* monumental dans le tissu urbain, devant le théâtre, dont la caractéristique réside dans les inscriptions couvrant les murs. Ces inscriptions représentent les archives de la cité, lettres d'empereurs ou des gouverneurs romains de la province de Lycie/Pamphylie, décrets honorifiques divers. La valeur de ces documents dépasse largement l'histoire politique de Rhodiapolis.

En tant que « spécialiste » des *herôa* (voir mes fouilles à Erétrie), ce qui m'intéresse ici, bien sûr, c'est l'articulation entre l'idéologie héroïque et l'exposition épigraphique des archives. Comment s'articulent ces deux pôles du monument, et comment le prestige de l'évergète est-il augmenté par l'inventaire des archives diplomatiques, mémoires de la cité?

Marietta HORSTER, Layers of corporate memory in the sanctuary of Demeter and Kore in Eleusis, 155–178.

With its masses of inscriptions and its impressive architectural and sculptural remains, the sanctuary of Demeter and Kore at Eleusis offers an insight into the complex mechanisms of Attic cults. The investigation focuses on how of sacred officials have been represented in monuments and inscriptions over the centuries; it not only presents the changes in the sanctuary's role and function, but it also visualises the sanctuary in the imperial period, as a kind of 'film still'. What remains are the vestiges of several centuries, which have been selected through social and natural processes (age, events like war, settlements that needed stones, and so on). Moreover, at unknown dates, intentional choices were made about what was to keep of the masses of votives and inscribed decrees that accumulated in the sanctuary over the centuries. These selections created visions of the cult tradition and the political role of Athens and Eleusis, and they construct layers of memory of the sanctuary's development.

Olivier GENGLER, *De qui est la mémoire? Construction identitaire et image du passé dans les sanctuaires du sud du Péloponnèse sous le Haut-Empire, 179–198*. Les « Lieux de mémoire », conceptualisés par Pierre Nora, sont ces objets, matériels ou immatériels, qui incarnent, pour une société donnée, une représentation du passé, sélective et propre à construire un référent identitaire pour la société qui les promeut. Les sanctuaires grecs sont le lieu privilégié de ce travail de la mémoire, qui prend un relief tout particulier dans les cités péloponnésiennes sous domination romaine. Sur quels lieux se fixait la commémoration du passé? De qui était cette mémoire? Et comment était-elle fixée? L'analyse de quelques exemples, qui montre également la fragilité de notre information, et spécialement notre dépendance au témoignage de Pausanias, met en évidence le surinvestissement, par les élites des cités péloponnésiennes, de certains sanctuaires et, partant, de la mémoire qui leur est attachée, moins en signe de résistance au pouvoir de Rome qu'en forme d'adhésion à une certaine image de leur passé.

Topographies sacrées

Anne JACQUEMIN, *Des lieux sans mémoire ou les blancs de la carte de la mémoire delphique, 201–214*.

Le sanctuaire de Delphes est un haut lieu de la mémoire grecque que ses monuments perpétuent, comme l'illustrent bien les descriptions de Pausanias et les allusions de Plutarque dans plusieurs de ses dialogues. Comme à Olympie, les archéologues qui ont fouillé ce lieu n'ont cessé de se référer à la *Périégèse* du premier de ces deux auteurs. Or, ont été découverts des monuments importants par leurs dédicants ou par l'occasion de leur construction, mais aussi par les sculpteurs qui y ont travaillé ou par la singularité de leur réalisation, qui ne sont pas mentionnés dans les sources antiques. Plus étonnant encore, la reconstruction du temple d'Apollon au IV^e siècle semble avoir échappé à l'attention des historiens et des autres auteurs. A travers quelques exemples, c'est un Apollonion de Delphes ignoré de la littérature antique qui est présenté.

Christian R. RASCHLE, *Le temple d'Apollon à Daphné: un lieu de mémoire au centre du conflit entre chrétiens et païens, 215–238*.

Le temple et l'oracle d'Apollon à Daphné près d'Antioche-sur-l'Oronte nous sont connus avant tout par le conflit entre Julien et le martyr Babylas qui avait rendu impossible la consultation de l'oracle en 362 à cause de la présence de son martyrion dans l'enceinte (Amm. Marc. 22.12). Cette contribution essaie de saisir les diverses caractéristiques mémorielles de ce lieu à partir de son origine, comme fondation hellénistique qui chercha à transposer la topographie apollonienne dans un contexte syrien, jusqu'au IV^e siècle où le temple se développe comme un lieu de mémoire pour l'identité hellénique de la ville d'Antioche (Lib. Or. 11 et 60). D'un côté, le conflit

en 362 est exemplaire pour les changements sociaux et culturels de l'Empire romain, de l'autre côté, il nous permet de dégager les stratégies de mémoire de divers groupes à Antioche. Enfin, le dysfonctionnement de l'oracle et les ruines du temple deviennent un lieu de mémoire pour la défaite d'Apollon et du dernier empereur païen, Julien l'Apostat (Jean Chrysostome, *Discours sur Babylas*).

Jean-Sylvain CAILLOU, Le tombeau de Jésus : origine et construction d'un lieu de mémoire, 239–252.

La mise en perspective des sources textuelles et archéologiques montre que les descriptions évangéliques du tombeau de Jésus ne paraissent pas factuelles. Elles semblent avoir une fonction théologique visant à conforter la royauté du Christ.

Ainsi, la présence d'un disque en pierre fermant le tombeau est une caractéristique royale car, à Jérusalem, seuls les monuments funéraires d'Hérode et d'Hélène d'Adiabène en étaient pourvus jusqu'au milieu du 1^{er} s. av. J.-C. De même, le jardin évoqué dans l'évangile de Jean est conforme à la description biblique des tombeaux de David et de certains rois de Judée, mais aussi à la configuration du mausolée d'Auguste à Rome.

Quant à la tradition situant le Saint Sépulcre à l'emplacement du tombeau de Jésus, elle pourrait provenir d'un simple rapprochement entre le Golgotha, lieu du crâne, et le Capitole qui, dans le monde romain, partageait une étymologie similaire et était aussi le lieu des exécutions capitales.

Empereurs et lieux de mémoire gréco-romains

Eric GUERBER, La fondation de Nicopolis par Octavien : affirmation de l'idéologie impériale et philhellénisme, 255–278.

Nicopolis d'Épire fondée par Octavien – une cité grecque bénéficiant de l'*eleutheria* – a été perçue dès l'époque antique comme un « lieu de mémoire » exceptionnel, puisque comme l'a écrit Suétone (*Aug.* 18), elle fut fondée « pour perpétuer le souvenir de la bataille d'Actium ». Octavien fit bâtir sur la colline de Michalitz qui surplombait la ville un monument s'étendant sur deux terrasses dont la plus haute était soutenue par un mur au pied duquel étaient disposés trente-six rostres pris à l'ennemi, c'est-à-dire un trophée naval qui commémorait la bataille d'Actium. Une inscription dédicatoire était gravée tout au long du côté méridional du podium (63 m), au-dessus de la basse terrasse, sur une longueur de 56 m. En contrebas de la colline, vers le nord, se déroulaient les concours Actiens, gymniques, musicaux, hippiques, pentétériques, élevés au rang isolympique. L'article vise à expliquer dans quelle mesure l'élévation d'un trophée, la création par synœcisme d'une cité libre et la fondation des *Aktia* qui marque l'emprise du fondateur du principat sur la vie

agonistique de l'empire eurent une triple visée: Octavien voulut tout à la fois refonder politiquement et économiquement le nord-ouest de la Grèce par la création d'une « ville trophée » appelée Nicopolis, mais aussi affirmer une idéologie qui lui fut favorable, fondée sur la victoire voulue par les dieux (Mars et Neptune) et célébrée à l'avenir grâce à un concours doté d'une périodicité nouvelle (les *Aktia en Nikopolei*) et enfin afficher à l'égard des Grecs, bénéficiaires de la paix, fruit de la victoire, un philhellénisme revendiqué en octroyant à sa fondation le statut de cité libre et en conservant aux *Aktia* des caractéristiques purement hellènes, bien différentes de celles des *ludi Actiaci uotiuui pro ualitudine Caesaris* célébrés à Rome.

Christine HOËT-VAN CAUWENBERGHE, Maria KANTIRÉA, Lieu grec de mémoire romaine: la perpétuation de la victoire d'Actium des Julio-Claudiens aux Sévères, 279–304.

La fondation de Nicopolis – cité de victoire – par Octavien-Auguste et l'instauration des concours pentétériques des *Aktia* visaient à perpétuer le souvenir de la bataille navale d'Actium et son succès militaire sur Marc Antoine et Cléopâtre. Toutefois, sous ses successeurs, le symbolisme de cette commémoration prit d'autres formes à connotations diverses. La visite de Germanicus, descendant d'Auguste et d'Antoine, dans la cité préleva à une révision, même de courte durée, du souvenir de cet événement par certains membres de la *domus Augusta*. La réhabilitation hésitante de la réputation posthume d'Antoine par Caligula évolua vers une proposition alternative de la victoire par Néron. La vision de ce dernier – atypique du point de vue de Rome – se concrétisa en Grèce au moyen de ses nombreuses victoires aux concours, et non plus sur le champ de bataille, et de la libération de la province d'Achaïe en temps de paix et sans combats sanglants. Cette nouvelle approche trouva sa plus belle expression dans la modification éphémère du nom de la ville d'Auguste en *Néronikopolis*, cité de la victoire des arts et des luttes nobles. En effet, dès l'époque des Flaviens et pendant le reste de l'Empire, Nicopolis perpétuait le symbolisme de la victoire par excellence.

Stéphane LEBRETON, Les Portes de Cilicie, 305–332.

Cet article se propose de considérer les Portes de Cilicie, passage privilégié permettant de relier le plateau anatolien avec la côte cilicienne et au-delà la Syrie, comme lieu de mémoire des Anciens. Deux expéditions ont été à l'origine de cette représentation, le passage de l'armée de Cyrus composée des Dix Mille d'une part et le franchissement du Taurus par Alexandre de l'autre. L'*Anabase* de Xénophon et les récits de la conquête macédonienne de l'Empire achéménide ont participé à faire de cette traversée du Taurus, un lieu du destin. Cette compréhension des Portes de Cilicie est confortée à partir de la fin du III^e siècle de notre ère par les guerres civiles. Hérodien, en particulier, racontant le conflit entre Septime Sévère et Pescennius Niger, parle de cette contrée comme d'un théâtre naturel contraire aux armées d'Orient. Jusqu'à l'Antiquité tardive,

les références à Xénophon, et plus encore à Alexandre, permettent de donner un sens à cette aire géographique et aux événements qui s'y déroulent : épisodes militaires, assassinat ou décès d'empereurs de part et d'autre du Taurus. Parallèlement, dès le récit d'Alexandre, viennent s'ajouter différentes anecdotes en rapport avec le passage des armées. Elles tendent à faire des Portes de Cilicie, et de façon plus générale de la Cilicie, une frontière mentale entre un Orient proche et reconnu, constitué par l'Asie Mineure, et un Orient plus lointain, par moment plus inquiétant, coïncidant avec le continent proprement dit. La description du tombeau monumental de Sardanapale, croisé par l'armée macédonienne à Anchialè, en constitue certainement le meilleur exemple.

Caroline BLONCE, *Issos, Alexandre le Grand et Septime Sévère, 333–352.*

L'intérêt porté à la plaine d'Issos, entre Cilicie et Syrie, lieu de la victoire remportée par Alexandre le Grand sur Darius III, en 333 av. J.-C., mais aussi de celle de Septime Sévère sur son rival Pescennius Niger, en 194 apr. J.-C., permet de comprendre comment le pouvoir romain procède à une appropriation des lieux de la mémoire grecque. Cette étude a pour objectif d'analyser le processus de légitimation dynastique d'un nouveau pouvoir, dans un dialogue non seulement avec le passé grec, mais aussi avec le passé romain, réunis dans un même « lieu de mémoire ».

Agnès BÉRENGER, *Caracalla et les lieux de mémoire en Orient, 353–370.*

Cette étude se penche sur les lieux de mémoire liés à de grandes figures du passé hellénique sur lesquels Caracalla s'est rendu lors de son expédition contre les Parthes en Orient. Après avoir examiné le parcours suivi, afin de voir si l'itinéraire choisi s'inspirait de celui parcouru par Alexandre, les différentes étapes de l'expédition sont étudiées, de la visite sur le tombeau d'Achille à Ilion au séjour mouvementé à Alexandrie. Au long de ce voyage, Caracalla cherche à s'affirmer comme l'unique « nouvel Alexandre », mais à cette occasion s'élaborent aussi de nouveaux lieux de mémoire, rappelant les bienfaits octroyés par l'empereur aussi bien que le châtement qu'il sait réserver à ceux qui le défient.

ECHO ήχώ

Collection de l'Institut d'Archéologie et des Sciences de
l'Antiquité de l'Université de Lausanne

ECHO est une collection dirigée par l'Institut d'Archéologie et des Sciences de l'Antiquité (IASA) de l'Université de Lausanne. Elle présente les travaux conduits dans le cadre de l'IASA dans le domaine de l'histoire ancienne, de l'épigraphie et de la numismatique grecques et romaines, de l'archéologie, de la littérature, philologie et philosophie antiques. Des actes de colloques, des cycles de conférences, des thèses de doctorat, des travaux de jeunes chercheurs ou d'enseignants universitaires y prennent place, soulignant ainsi le caractère dynamique, multidisciplinaire et international des recherches menées à l'IASA.

Ouvrages parus

- Vol. 1 Regula Frei-Stolba et Kristine Gex, éd.: Recherches récentes sur le monde hellénistique. Actes du colloque international organisé à l'occasion du 60^e anniversaire de Pierre Ducrey (Lausanne, 20–21 novembre 1998). pp. 320, 2001.
ISBN 3-906758-47-8
- Vol. 2 Regula Frei-Stolba, Anne Bielman et Olivier Bianchi, éd.: Les femmes antiques entre sphère privée et sphère publique. Actes du Diplôme d'Etudes Avancées, Universités de Lausanne et Neuchâtel, 2000–2002. pp. XVIII, 315, 2003.
ISBN 3-906770-62-1
- Vol. 3 François Spaltenstein et Olivier Bianchi, éd. / Martin Steinrück et Alessandra Lukinovich, dir.: Autour de la césure. Actes du colloque Damon des 3 et 4 novembre 2000. pp. XXIII, 215, 2004. ISBN 3-03910-230-3
- Vol. 4 Olivier Bianchi et Olivier Thévenaz, éd. / Philippe Mudry, dir.: *Mirabilia* – Conceptions et représentations de l'extraordinaire dans le monde antique. Actes du colloque international, Lausanne, 20–22 mars 2003. pp. XII, 342, 2004.
ISBN 3-03910-433-0
- Vol. 5 Annette Rosenfeld-Löffler: La poésie d'Empédocle. Cosmologie et métaphore. pp. XI, 200, 2006. ISBN 3-03910-659-7

- Vol. 6 Rosmarie Mösche-Klinge: Die *loutrophóros* im Hochzeits- und Begräbnisritual des 5. Jahrhunderts v. Chr. in Athen. pp. XVI, 248, 2006. ISBN 3-03910-876-X
- Vol. 7 Florence Bertholet, Anne Bielman Sánchez et Regula Frei-Stolba, eds: Egypte – Grèce – Rome. Les différents visages des femmes antiques. Travaux et colloques du séminaire d'épigraphie grecque et latine de l'IASA 2002–2006. pp. XX, 395, 2008. ISBN 978-3-03911-291-3
- Vol. 8 Danielle van Mal-Maeder, Alexandre Burnier, Loreto Núñez, eds: Jeux de voix. Enonciation, intertextualité et intentionnalité dans la littérature antique. pp. XVIII, 406, 2009. ISBN 978-3-03911-766-6
- Vol. 9 Anne Gangloff (éd.): Lieux de mémoire en Orient grec à l'époque impériale. pp. XIV, 395, 2013. ISBN 978-3-0343-1375-9